

JAKUB ZULCZYK

FEEDBACK

RIVAGES/NOIR

Présentation

Marcin Kania, star du rock polonais tombé dans l'alcoolisme, est surtout connu pour avoir composé un tube rebelle et ironique, « Je t'aime comme la Russie ». À plus de cinquante ans, père de deux enfants et marié à une femme qui ne supporte plus ses agressions et ses infidélités, il aurait sans doute complètement sombré sans ses droits d'auteur et sa réputation de légende. Mais lorsque son ancien producteur lui propose d'investir dans une affaire juteuse, Marcin est bien loin de se douter de l'enfer qui l'attend. Son fils disparaît, et c'est le début d'une plongée dans le monde mafieux de l'immobilier post-communiste.

Jakub Zulczyk est né en 1983 et vit à Varsovie. Romancier à succès, journaliste, scénariste pour la télévision, il a notamment signé les séries *Blinded by the Lights* (HBO) et *Feedback* (Netflix), adaptées de ses propres romans.

« Saccadée et nerveuse, l'écriture crue de Zulczyk, qui fait la part belle aux dialogues souvent surréalistes, déroute avant d'accrocher. Son style, nécessairement clivant, n'est pas sans rappeler celui de Roberto Saviano. » *Les Échos*

OceanofPDF.com

JAKUB ZULCZYK

FEEDBACK

Traduit du polonais
par Kamil Barbarski et Erik Veaux

Collection fondée par François Guérif

RIVAGES/NOIR

OceanofPDF.com

ÉDITIONS PAYOT & RIVAGES
payot-rivages.fr

Couverture : © Stocksy.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2023
pour la présente édition

Collection dirigée par Jeanne Guyon et Valentin Baillehache

ISBN : 978-2-7436-5962-2

OceanofPDF.com

Tout ce qui ne s'est jusqu'ici pas produit
et ne devait jamais se produire.
Charles Jackson, *Le Poison*

OceanofPDF.com

Prologue

L'unique issue

J'ai rêvé que je buvais.

J'étais au milieu de la rue, devant un centre commercial, nu comme un ver, même si ça n'avait en fait là pas trop d'importance. Les autres ne le voyaient pas, et ça ne me faisait ni chaud ni froid. J'étais tout simplement à boire dans un verre avec des glaçons une vodka Wyborowa, de la meilleure, qualité export.

Elle avait goût de caresses de Dieu.

Un goût qui reste longtemps sur les lèvres après le réveil. Presque toute la journée.

Il y a chez les musiciens une maladie professionnelle comme ça, les acouphènes, *tinnitus auris*. Incurable. On entend un sifflement, un léger bourdonnement, ou un bruit permanent, et même pendant le sommeil, et quoi qu'on fasse. Certains finissent par se suicider. Moi aussi j'ai un truc de ce genre, mais au lieu que ce soit un bruit ou un bourdonnement, c'est un craquement de glaçons qui se fait dans mes oreilles. Parfois, j'ai l'impression que des icebergs, des énormes, viennent se cogner sous mon crâne tandis que coulent entre eux des courants d'un froid gluant.

Je m'appelle Marcin Kania, et je suis…

On sait qui je suis.

J’ai travaillé dans l’industrie de la variété, même si en Pologne il s’agit moins d’industrie que de malaxage de bouillasse. J’ai d’abord été musicien moi-même. Puis manager d’autres musiciens. J’ai publié une revue musicale. Dire qu’il y a eu des gens pour l’acheter. J’ai créé les premiers portails internet. Mais en fin de compte, j’ai gagné le plus d’argent en touchant les droits d’une vieille chanson stupide que tout le monde connaît, mais que plus personne ne peut écouter à part les chauffeurs de taxis.

On dit que l’alcool fait perdre le contrôle, mais moi, je n’ai jamais eu le contrôle. Par honte, colère, dégoût. Sentiments.

J’ai cinquante ans, mais ne me souviens que de la moitié.

On dit que l’alcool fait perdre la mémoire, et c’est peut-être bien comme ça.

Marta et moi, on vit séparés. Même si à la lumière de ce qu’il vient de se passer, maintenant, difficile de vraiment dire comment on vit. Nous avons habité séparément les deux dernières années. Hier, nous en avons plaisanté. Pour la première fois depuis dix bonnes années. Marta a dit :

— Regarde, on est un couple tellement minable qu’on n’a même pas su divorcer comme il faut.

J’ai ri. Elle aussi.

Nous avons une fille. Et un fils. Oui, elle, on l’a toujours.

On dit que l’alcool anéantit la famille. Ça non, pas que. Ça tue la famille. Ça tue d’abord chaque membre un par un. De nombreuses manières, en secret, en cachette ou en public, sur un échafaud à la joie du public. Et ça tue ce qu’il reste, parce qu’il reste toujours quelque chose de la famille une fois que tous sont morts : tel membre oublié sur le plancher, un membre dénudé, sans défense, piétiné, qu’on porte en offrande en le jetant au feu dans un poêle.

Ah, oui, j’oubliais. Justement.

Je m'appelle Marcin Kania, et je suis – sans doute – un assassin.

Je vais aller tuer quelqu'un.

C'est ça que je vais aller faire.

Marta se tient dans l'encadrement de la porte et dit :

— Non.

Elle a un air de fantôme et, ces dernières semaines, elle a perdu dans les quinze kilos. Sa robe fripée lui descend sur le corps comme une traîne noire. Je sais qu'elle prend quatre genres de psychotropes, ce qui lui permet de marcher sur ses jambes et de parler.

Je n'ai pas meilleure mine. Pour dire la vérité, nous sommes déjà morts tous les deux.

Est-ce que ça devait finir comme ça ? Visiblement oui, puisque c'est comme ça que ça finit.

— Nounours, qu'est-ce qu'il nous reste ? demandé-je.

— Il nous reste Ula.

Je tiens à la main un sac de sport avec le logo d'une chaîne de salles de muscu, difficile de dire d'où il me vient, je n'ai pas souvenir d'être jamais allé suivre un entraînement. Le sac est petit mais pratique, on peut y ranger une bombe gaz poivre, un ensemble de couteaux de cuisine, un hachoir à viande, une agrafeuse de bureau, des tenailles, un tournevis, une bobine de fil, une mince corde en plastique.

Tout ça trouvé dans la maison.

Si Capone était là, il me sauterait dessus, viendrait poser ses pattes sur mes épaules et me souffler la puanteur de sa gueule. Il voudrait sortir en balade, s'amuser ou simplement bouffer quelque chose. Mais Capone n'est plus là.

— On vivrait alors ensemble, en couple marié, après tout ça ? demandé-je.

Marta et moi, nous sommes mariés depuis vingt-six ans. Quand on vient d'en avoir juste vingt, impossible de voir si l'autre est maudit. Marta chantait, je jouais dans un groupe. Elle commençait ses études et moi, je n'en suivais aucune.

Elle s'approche et m'attrape par les poignets.

— On ne s'en tirera jamais, ma petite, dis-je pour lui expliquer.

— Ula a raison. Nous devons penser à elle. On ne peut pas lui faire ça, insiste-t-elle.

C'est vrai. Mais il y a des choses que nous ne pourrons pas éviter.

Je me rappelle quand je l'ai vue pour la première fois. C'était pendant une répétition avant je ne sais plus quel concert, elle était seule sur la scène, elle chantait *Le Lac du bonheur* de Bajm, d'une voix forte et pure. Personne n'avait jamais entendu parler d'elle. Quand elle a fini, elle m'a regardé, je lui ai tendu la main pour l'aider à descendre.

C'est là que j'ai commencé à la tuer. Ma petite, je te demande pardon.

Je n'ai pas besoin de beaucoup de force pour me libérer, elle est tellement faible. Je la serre contre moi, mais elle n'arrive pas à se détendre assez pour se laisser prendre. Elle est tendue à mort, il n'y a rien que du bois et du fil de fer sous la peau.

Elle recule, s'assoit sur les marches et se met à pleurer doucement.

— Je prends tout sur moi.

Elle ne répond pas.

— Tous ces trucs, rien à foutre, les appartements, c'est à vous. Vendez-les. Vous aurez de quoi vivre.

Elle ne répond pas.

— C'est l'unique issue.

Je pose la main sur la poignée, j'ouvre la porte.

Le jour où Marcin Kania est venu au monde à la maternité de l'hôpital de Praga, quelque chose a dû foirer. Les planètes ne se sont pas alignées, l'espace-temps s'est ratatiné – aucune idée de ce qui a pu se passer, pas la peine de creuser, aucune raison d'accuser qui que ce soit.

C'est venu comme c'est venu.

J'ai toujours eu la poisse.

Je n'ai jamais su que m'y enfoncer.

Maintenant, je fonce à l'aveugle. Je brûle les feux, je coupe les priorités. Je souhaite peut-être que la police m'arrête, qu'on m'empêche, qu'on me retienne avant qu'arrive ce qui doit arriver. Il se trouve que je n'ai pas de permis. Pas besoin de dire pourquoi on me l'a enlevé. Tant pis, de toute façon, j'irai en taule. Pour le moment, personne ne me suit. Personne ne me voit. Peut-être que les radars vont me flasher, mais possible qu'ils soient en panne.

J'arrive sur place en quinze minutes.

C'est un immeuble de logements au bord de la Vistule, pas loin de la rue Dobra. Je me gare en face, il y a une place. Il fait déjà sombre et tout est très calme, on n'entend que le vent dans les arbres et le bruit de voitures qui passent au loin. Une lueur stérile, laiteuse, émane du bâtiment.

Je descends de la voiture, passe le sac sur mon épaule, rajuste mes lunettes et me dirige vers le bâtiment.

Je m'appelle Marcin Kania et je m'en vais tuer un homme.

Sur quoi j'irai boire.

OceanofPDF.com

Va au bonheur

Je me retiens au fauteuil, solidement, en essayant de ne pas glisser jusqu'au plancher. Le revêtement douillet du sol embruni de saleté fait penser à un lac ; mes pieds s'y enfoncent jusqu'aux chevilles. Je suis arrivé tôt parce que je n'avais nulle part où aller.

Faut attendre encore une demi-heure.

Je pense au mot « toujours ».

Je sais qu'il est arrivé quelque chose de terrible.

Des objets, encore dans le même arrangement. Des verres Arcoroc couleur marron. De vieux numéros de magazines sur le plateau inférieur de la table basse. *Aux quatre coins*, *Ton chien*, *Le Quotidien thérapeutique*. Des cartons de jus. De l'eau gazeuse, de l'eau plate. Du café en poudre Jacobs dans des bocaux en verre. Un truc translucide, semi-circulaire, sur le similicuir de l'accoudoir du fauteuil. Je pense d'abord qu'il s'agit d'un insecte mort, mais c'est une rognure d'ongle.

On dit toujours que telle chose est pour toujours : je t'aime pour toujours, où que tu seras, toujours, toujours fidèle. Pourtant, il n'y a pas de « toujours », il n'y a que jusqu'à la mort. Ça fait une grande différence.

Il est arrivé quelque chose de terrible.

Je ne me rappelle absolument pas quoi.

Ils auraient quand même pu peindre ces murs. Des centaines de mains ont laissé des traces noires autour des interrupteurs. Pas

seulement des interrupteurs. Les gens viennent très souvent toucher ces murs. Ils s'appuient dessus dès qu'ils comprennent avoir enfin trouvé contre quoi s'appuyer.

Le nom du centre, c'est Futur. Pas le plus heureux des choix. Les participants à la thérapie se décrivent donc eux-mêmes comme des Fouturistes. Ça sonne comme un nom de bête d'élevage. Élevée artificiellement, ratée, qui donne aussi peu de fourrure que de viande, inapte à la reproduction.

La femme m'appelle de derrière son bureau. Je ne me souviens jamais de son nom, c'est une grosse lymphatique, une sorte de figurine collée entre un écran, un fax et une imprimante-scanner, mais qui en dépit de la présence de tous ces équipements note tout avec des feutres de couleur dans un volumineux cahier A4.

— Marcin, dit-elle.

Je m'avance vers elle avec l'humilité d'un élève puni. Je pose les mains sur le bureau. Je regarde des rangées de chiffres de toutes les couleurs. Les chiffres se changent en arc-en-ciel de puces multicolores et se mettent à danser.

— Mille trois cents zlotys, Marcin, dit-elle.

— Treize.

— Quoi ? demande-t-elle.

— Rien, rien, c'est rien.

J'essaye de me rembobiner comme une vieille cassette.

— Mille trois cents zlotys, ça fait treize billets, je crois que c'est ce que je voulais dire.

J'ai l'argent dans la poche, attaché avec une épingle, très bien. Je le prends, je compte. Un billet, deux billets, trois billets.

Jarek émerge derrière elle. Large et massif, chauve, toujours habillé comme pour aller à la pêche, sans oublier les grosses perles de corail accrochées à son cou, comme celles qu'on vend sur les stands

au bord de la mer. Les filles se moquent de lui, disant qu'il a un air de Bouddha. Il me fait l'effet d'un bonhomme de neige en cholestérol.

— Je dois appeler la police ? demande-t-il.

Je fais non de la tête, qu'il n'a pas besoin de me faire peur, je vais bien me tenir.

— C'est ce que je voulais entendre, Marcin. Je veux entendre que ce n'est pas nécessaire.

Quatrième billet, cinquième billet, sixième billet.

Tu seras toujours alcoolique, qu'ils disent. Je serai toujours un alcoolique – tu le répètes après eux. Mais en réalité, j'espère que non. J'espère que je ne le serai que jusqu'à la mort.

— Viens.

Il me prend par un bras et me conduit comme un petit vieux à l'endroit où j'étais assis un instant plus tôt. Il s'assoit en face et regarde sa montre. Il soupire. Tapote sa cuisse des doigts. Est-ce que j'ai vraiment donné tout l'argent ? Peut-être que le seul fait de lui donner une somme, n'importe laquelle, était suffisant ?

Si le ciel existe, ou l'enfer, et si là-bas on est alcoolique pour l'éternité, alors merci pour moi, vous pouvez me débrancher. D'une manière générale, vous pouvez me débrancher. Je paye comptant. Non, pas besoin de facture, merci.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? demande Jarek.

J'ai au sommet du crâne une sorte de poids de plomb, il me pèse sur le cerveau comme une presse. Il faut que je me secoue la tête et le fasse tomber, sinon je vais devenir fou. Il voit ce que je veux faire et me repousse dans mon fauteuil. Il fait chauffer de l'eau, quatre cuillerées par verre, et autant de sucre. Ça me fera vomir, mais ça ne sert à rien de le dire, pour Jarek, la caféine avec du sucre est le meilleur remède contre toutes les maladies.

— Il s'est passé quelque chose, dis-je en me désignant du doigt.

Il pose un verre devant moi. Il m'examine.

— Raconte.

— Je préfère en groupe.

— Je ne sais pas si on va te laisser participer au groupe. Vraiment, je devrais appeler la police.

— Si je suis obligé, je m'en irai tout seul.

— Non, Marcin, j'ai peur que tu te jettes avec tes grosses pattes sur quelqu'un.

— Je ne l'ai fait qu'une fois, tout au début.

— Justement, tu t'es retiré dès le début. Comme au Monopoly. Tu as déjà joué au Monopoly ?

Qu'il fasse comme bon lui semble, j'irai, même si je ne sais pas encore où. Tous sont fâchés contre moi. Ils me haïssent. Ils se sont mis d'accord il y a longtemps, par internet ou pas, bien avant, avant qu'arrive internet, avant ma naissance, ils se sont mis d'accord par courrier quand ils ont vu le ventre de maman, un ventre un peu bizarre, moche, et ils ont arrangé leur complot, ils ont signé les papiers qu'il fallait, ils se sont fabriqué un tampon, et c'est comme ça qu'est né le Grand Accord Secret Contre Marcin Kania.

Depuis, ils s'arrangent toujours pour que ça fasse mal. Que je n'arrête pas de grimper pour retomber de plus haut et me démolir encore davantage à chaque fois. Bonnes gens, pitié, on ne peut pas vivre comme ça.

— Tu n'as rien besoin de faire, dis-je. Je déguerpirai, un point c'est tout.

Je me relève, je me tiens debout. Qu'il appelle où il veut. Je ne suis pas saoul du tout. J'ai été saoul avant. Il faut que j'y aille, et que je le retrouve. Qu'est-ce que je suis venu foutre ici ?

Ces murs, la saleté, les sols, les tables, les journaux, tout se met à tourner en douceur comme si une grande main à la Monty Python y

avait plongé une longue cuillère et s'était mise à mélanger.

Le téléphone, minute, il a peut-être téléphoné, peut-être écrit. Il attend peut-être quelque part, il appelle, il a besoin d'aide.

— Il est arrivé quelque chose de terrible, dis-je.

— Assieds-toi.

Jarek m'attrape par le bras et me renvoie dans mon fauteuil.

Non, il n'a pas appelé, ni rien écrit. Oh, mon Dieu, que de pensées.

Traverse en paix tous bruits et agitations, et souviens-toi de la paix qu'on trouve dans le silence.

Le téléphone est silencieux et hostile. Il ne réagit pas à mes doigts. Jarek me tire vers le bas, je m'assois.

Il me montre la pendule. Il reste encore dix minutes. Il me fourre le verre dans les mains. Je bois une gorgée. C'est sucré et dégueulasse.

— Va à une réunion, me dit-il. Il y en a une dans une demi-heure, rue de l'Hôpital. Je te commande un taxi. Vas-y et ensuite tu reviens me voir une fois que tous les autres seront partis.

— Je dois écouter ce qu'ils vont me dire. Je veux avoir leurs feedbacks.

Premier coup de sonnette à la porte. Qui me transperce comme si on me tournait une roulette de dentiste dans le tympan. Tout n'est plus que cette sonnerie qui me remplit la tête, et je sens aussitôt dans ma gorge une boule acide et familière de vomi.

Qui monte l'escalier ? Qui est en chemin ? Jadzia ? Sylwia ? Jakub ? Ce sont eux d'habitude qui arrivent les premiers. Que vont-ils dire en me voyant ? Jadzia est toujours gentille avec moi, elle a ce sourire de bonne femme bien à elle, chaud comme un bon chocolat, mais les autres ? Ils m'ordonneront simplement de sortir. En ajoutant qu'on ne me laissera plus jamais entrer. Ils voudront me voir mourir

dans la rue. Devant un marchand de bouteilles. Pauvre et seul. Parce qu'eux aussi font partie du complot. Ils se sont inscrits sur internet.

Autant que possible, et sans te renier, reste en bons termes avec tout le monde.

Je ressors encore mon portable. Mais rien sur l'écran.

— Mieux vaut que tu n'appelles plus nulle part, dit Jarek qui me prend le téléphone des mains et le pose avec précaution sur la table.

Il me donne un mouchoir. J'essaye de me retenir, mais impossible, ça sort tout seul de moi. Il me tape sur l'épaule. J'essaye de lui faire comprendre que ça va se calmer, mais je ne suis plus que tremblements.

Il est arrivé quelque chose de terrible.

Voilà Sylwia. Le visage rouge, à bout de souffle. Elle a marché d'un pas énergique et rapide comme à son habitude. Quand elle est entrée, elle a légèrement fait craquer le plancher. Ou c'est moi qui me suis fait craquer la tête. Elle m'envoie son « salut » discret coutumier. Elle s'approche de moi, penche la tête. Ça y est, elle voit.

— Tu as encore fait des tiennes, Marcin, constate-t-elle avant d'ajouter à l'intention de Jarek : Il devrait rentrer chez lui.

— Il devrait, mais il veut rester, répond celui-ci.

— Merde, tu as suivi toute la thérapie. Et il va falloir que tu reprennes tout depuis le début, dit Sylwia en secouant la tête.

— Concentrons-nous pour le moment sur le présent, dit Jarek.

Oui, j'ai fini toute la thérapie. Je suis un Fouturiste. J'ai même été enfermé en désintox. Notre petite troupe est un groupe de soutien pour ceux qui veulent entretenir leur sobriété, garder le contact avec le Centre. Comme on le voit, ça ne m'a pas aidé.

Jarek a raison. Advienne que pourra.

Je reprendrai depuis le début ou je ne reprendrai pas. Soit je me saoulerai, soit je ne me saoulerai pas.

En ce moment, ça n'a pas vraiment de sens.

Ce qui a du sens, c'est qu'il est arrivé quelque chose de terrible.

Jakub entre derrière Sylwia. Suivi de Jadzia. Ils ont dû se retrouver en chemin. À moins qu'ils n'aient attendu en bas pour fumer. Jadzia en a fumé trois. Elle dit qu'elle peut parce que ce sont des cigarettes fines. Elle tient dans une main un petit paquet enveloppé dans du papier légèrement humide. Je pourrais en allumer une, peut-être que ça me calmerait ? Fumer me fait venir des idées que je n'aurais normalement pas. Des idées et des solutions. J'ai maintenant terriblement besoin d'une idée. J'ai surtout besoin d'entendre que tout fonctionne. Que tout va bien. Qu'il y a juste eu un esclandre ordinaire que j'ai oublié. Que Piotr est quelque part avec ses copines ou avec une nana. Que je me suis juste torché, et quoi, le monde ne s'est pas effondré, il y a toujours de la bonne humeur, et vingt-quatre heures qui suivent, et si tu es tombé, relève-toi, bla-bla-bla-bla.

Énonce ta vérité de façon claire et calme, écoute les autres, même idiots ou inconscients, eux aussi ont droit à la parole.

— Salut, Jadzia.

J'essaye de lui sourire en premier. Elle s'approche, lentement, s'assoit en face de moi, pose avec précaution le paquet sur la table, à côté de mon téléphone. De la tête, elle fait signe que ça ne va pas bien. Elle regarde Jarek.

— Je voudrais que vous preniez la décision, savoir s'il peut rester ou non, dit Jarek.

— Non, il ne devrait pas.

Jadzia porte sur le visage le souci que lui donnerait un petit-fils venant de se casser une jambe.

— Putain, Marcin, t'as déconné.

Jakub enlève son manteau, ne sait quoi en faire, le portemanteau est plus loin dans la salle commune, il le remet. Il est bien, son manteau. Une doublure à carreaux, sans doute un Burberry. Bien et cher.

— Langage, lui rappelle Jarek.

— On n'est pas encore au groupe, réplique Jakub.

Ils sont déjà nombreux, trop nombreux, assez pour m'annoncer un verdict, et voilà qu'en arrivent d'autres, des coups de sonnette se suivent. Helena, Darek, c'est-à-dire Gus. Adam, c'est-à-dire Satan. Peut-être même que Motus va arriver. Motus arrive toujours quand il y a des ennuis, comme la Mort dans ce vieux film où elle joue aux échecs avec un chevalier.

— Tu as été aux urgences ? demande Jadzia.

— Je ne sais pas, lui dis-je parce que je ne peux pas l'exclure.

C'est Satan, je le reconnais au fracas que fait la porte en cognant contre le mur ; il n'arrive jamais à l'ouvrir normalement, il doit toujours faire son entrée de dragon. Il fonce dans le local, tache noire mobile qui se reflète sur les murs. J'ai toujours pensé qu'il arrivait shooté, tant il est rapide et bloque tout l'espace. Mais non, c'est simplement qu'il est comme ça, dynamique, comme Jadzia l'a un jour gentiment qualifié. C'est moi qui voudrais le voir shooté parce que je voudrais être meilleur que lui. Je voudrais être meilleur qu'eux tous, mais je suis pire. Les enfants, faites surtout attention à vos propres prières.

Ma gueule me fait horriblement mal. En totalité et dans chacune de ses parties.

Satan me voit et recule instinctivement d'un pas. Depuis que nous nous connaissons, c'est sans doute la première fois que je lui fais cette impression.

— Oh, putain, c'est du joli, fait-il en commentaire.

— Langage, répète Jarek.

— Tu devrais peut-être aller aux toilettes, vieux, affirme-t-il. Te laver un peu la tronche si tu dois rester ici.

— Tu veux donc qu'il reste ? demande Jarek.

— Et où veux-tu qu'il aille ? Il n'y a qu'ici qu'il a sa place. Nulle part ailleurs, répond Satan.

Il lance sa peau de bête noire par terre. En dessous, il porte une blouse avec un dessin satanique qui tourne devant mes yeux comme une eau qui coule dans un lavabo. Il me saisit par un bras et me soulève alors que je ne lui ai absolument rien demandé.

— Ne me dis pas que tu l'as menacé de faire venir la police, Jarek, merde.

Satan lui montre un grand doigt orné d'une bague d'argent. Jarek l'attrape par ce doigt.

— Dans cet endroit, on a des principes, répond-il.

Satan ne dit plus rien, il se contente de m'amener aux toilettes.

Je reconnais le type dans le miroir, mais il a d'habitude meilleure allure. Des cheveux grisonnants, des yeux toujours cernés, le nez tombant, celui d'un bouledogue. Dans le temps, Marta le disait aquilin, mais en réalité, on aurait dit qu'il m'avait été collé au milieu de la figure, un peu pour blaguer, un peu par méchanceté. Barbe naissante, comme du papier de verre. Tout ça normal, mais maintenant le tableau se complète de nouvelles attractions.

Une tache mauve s'est répandue sous un œil. L'œil lui-même est rouge, comme si on m'avait enfoncé une tomate cocktail dans l'orbite. Le nez est plutôt pareil, c'est-à-dire toujours aquilin, toujours pour la blague, mais il est maintenant biscornu, tordu sur le côté.

Le sweater, miracle, est propre. Satan m'aide à l'enlever. Sur la chemise, de petites taches de sang traversent toute ma cage thoracique, en biais, comme deux écharpes.

Je ne suis pas étonné. J'ai déjà vu ça. Mais dans cette lumière froide et pâle des toilettes, tout a l'air différent.

Que tes succès et tes projets soient pour toi source de joie.

On tape à la porte. Dix-sept heures. Je tourne la tête et fais signe à Satan de m'aider à réenfiler le sweater.

— Tu veux rester encore un peu seul ? Pour pisser ou autre ? me demande-t-il.

Oh maman, quel gentil garçon. Il pourrait être mon fils.

Justement, il faudrait que mon fils téléphone. Pourquoi il n'appelle pas ? Pourquoi il ne crie pas ? Ou alors peut-être que tout est rentré dans l'ordre ? Peut-être qu'il est revenu à la maison ? Peut-être qu'il s'est retrouvé ? Peut-être, oui ?

Nous allons dans la salle commune. La salle, c'est avant tout une banquette en arc de cercle tendue d'un vieux tissu grisâtre comme sur les fauteuils d'autobus. Dans un coin, une fougère. Un tableau, on a écrit sur une feuille blanche ÉMOTIONS, avec deux colonnes, plus, moins. Les deux sont vides. Ils ont dû se noyer dans leurs mots et oublier de noter. Une étagère éraflée pour les dossiers, avec des carnets, des feutres et un trophée de la course des abstinents. Deux fauteuils en face de la banquette et une petite table. Le tout datant d'il y a vingt ans, lourd, un peu défraîchi, fait de contreplaqué, de similicuir et de papier peint. Et, malgré tout ça, accueillant. Les murs ne sont plus aussi sales que dans le couloir, et si tu entres dans cet immeuble, ça veut dire que tu as déjà un peu repris le dessus.

Je m'assois sur le côté, près de la porte, prêt à sortir.

Jarek entre, suivi de tout le groupe. Jadzia, Sylwia, Helena, Darek, Jakub, Satan. Et même Michal, je l'avais oublié celui-là, il y a longtemps qu'il n'était pas venu. C'est Jarek qui va être content, parce que ça en fait finalement un plus gros que lui. Ils s'installent. Jadzia à côté de moi. Elle me pose une main dans le dos. Je savais qu'elle

allait faire ça. Il y a une certaine utilité à cela, ça me fait relâcher un peu de mon air usagé.

— Tout le monde est là ? demande Jarek.

— Tout le monde, répond tout le monde.

Jarek se lève, ferme la porte, se rassoit sur la banquette. Il a enlevé sa polaire et fait fièrement voir son maillot : le 30e Marathon national des abstinents. Lui ne l'a sûrement pas couru. Il est de ceux qui n'arrivent pas à rattraper un bus.

— Comme vous voyez, Marcin n'est pas au mieux. Je propose de voter pour savoir si nous voulons qu'il reste ou pas, parce que d'après la règle, c'est non.

Je sais qu'ils me regardent, mais je n'arrive pas à les regarder, je fixe le plancher.

Je devine à toutes ces jambes qui est assis où.

— Je propose donc de voter. Qui est contre que Marcin reste ? demande Jarek et il rajuste ses lunettes.

Personne ne lève la main. Finalement Jarek lève la sienne. Puis Michal. Puis Jadzia.

— La règle est la règle, dit Michal. Excuse-nous, Marcin, je vois bien que quelque chose s'est passé, mais tu comprends.

Il essaye tout de suite de s'expliquer, il bafouille des moitiés de mots, on arrive à peine à le comprendre, comme chaque fois qu'il stresse.

— Et moi, je veux qu'il aille à l'hôpital, puis qu'il rentre chez lui, dit Jadzia en me remettant une main dans le dos. Si tu veux, je peux venir avec toi.

Jarek hoche la tête. Il pourrait lui aussi dire ce qu'il voudrait, mais il voit que la cause est entendue. Il n'aime pas gaspiller les mots. Je me remets à souffler. Quelque chose dans les poumons, une piqûre. Qu'il n'y avait pas avant, mais qu'il y a maintenant. Jarek dit toujours

que lorsque la tension disparaît, la douleur apparaît à différents endroits du corps, et qu'il faut l'accepter comme un cadeau, parce que les cadavres ne ressentent pas de douleur, eux.

Fais ton travail avec cœur, aussi modeste soit-il, c'est la seule chose à toi dans les aléas du destin.

— Vous êtes venus dire quoi ? demande Jarek.

Il donne des directives, fait signe à Sylwia. Elle est la première de la rangée. Elle écarte la mèche sur son front, croise les jambes, s'appuie sur le bord de la banquette. On voit tout de suite qu'elle est arrivée en colère. Elle s'efforce de ne pas me regarder, mais ne s'en sort que moyennement.

— Sylwia, alcoolique. Chez moi, c'est les nerfs, je ne suis pas bien. Je me promène toute la journée en colère, je marche sur des aiguilles. C'est peut-être mon ex-mari, oui, sûrement, c'est mon ex-mari, il ne se donne même pas la peine de décrocher son téléphone. La question est simple, on possède un troquet à deux, on ne voulait pas le vendre, alors on le loue et on se partage les loyers, je l'ai déjà raconté, quand notre fille va atteindre sa majorité, on va le mettre à son nom, et c'est elle qui décidera. Très bien, mais on a un problème avec le locataire, la police n'arrête pas d'intervenir, les voisins sont furax, tout comme le syndic, j'ai sans cesse des appels, mais c'est lui qui a voulu louer, vrai, à un bistroquet, il a dit que ça ferait du bon argent. L'argent est correct, oui, mais à quel prix ? Je dois toujours y aller pour me bagarrer, et vous savez comment ça pue ? Un local où ils servent à boire des coups à trois zlotys ?

Tous savent qu'un local comme ça pue. Si on rêve la nuit d'une telle odeur, ça réveille aussitôt, et impossible de dormir jusqu'au matin.

— Et maintenant ce salaud ne daigne même plus décrocher. Imaginez-vous, c'est sa copine qui décroche. Et toujours la même

chose. Maciek n'est pas là. Maciek ne peut pas. Même que j'ai eu envie de lui dire : tu es qui, putain, sa secrétaire ou sa fiancée ?

— Langage, coupe Jarek.

Il note, d'ailleurs tout le monde prend des notes, sauf moi. Je ne prends jamais de notes. Après, au moment de faire les retours, je raconte des conneries parce que je ne me souviens plus de ce qu'ils ont dit.

— Mais tu comprends, Jarek ? Pour moi, c'est une étrangère. Alors que j'ai toujours des affaires avec lui, des contrats, des accords passés. Et je ne veux pas me mêler de leur vie parce que ce qu'ils font ne me concerne pas. Je veux seulement suivre nos accords à nous.

Ils se mettent alors aussitôt à taper comme s'ils s'étaient concertés : un marteau qui cogne de toutes ses forces sur la membrane qui recouvre mon cerveau, et la soif qui revient, familière, et toujours épouvantable. L'eau ne fait que ruisseler sur une soif pareille, elle ne traverse pas la croûte qui colle à la gorge. Il faudrait des bulles. Le mieux serait une bière. Ou deux.

— C'est tout ? demande Jarek.

Sylwia acquiesce.

— Jakub ? dit-il en regardant Jakub assis à côté.

Une bière avalée d'un coup, même tiède, même directement d'une canette. Les bulles évacueraient cette saleté en moins de deux, elles la descendraient au fond de l'estomac.

Jakub range le téléphone dans sa poche. Il fait ça toujours trop tard bien qu'on lui en ait fait la remarque des dizaines de fois : ne réponds pas, mets en silencieux, passe en mode avion, une fois, ils ont même voulu l'exclure de la thérapie à cause de ça. Maintenant ils s'y sont habitués, je crois.

— Excusez-moi, c'est le boulot, nous lance-t-il comme à son habitude.

— Tu as quoi à nous raconter ? demande Jarek.

Jakub doit se concentrer, il prend une grande inspiration, passe un regard circulaire sur tout le monde, s'attarde un moment sur moi, mais ça ne l'aide pas à se concentrer. Il remue plusieurs fois les lèvres comme un poisson, sans rien dire, il ne sait absolument pas par où commencer.

J'ai les glandes salivaires complètement bouchées. La gueule pleine de poussière sale. Comme si j'avais bouffé du charbon.

— Ça va… ça dépend.

Il se gratte les cheveux qu'il a épais et longs, peignés en arrière et chargés de gel. Au début, on l'avait appelé « Eau de Col », puis on a compris que c'était un gentil garçon. Ou alors, on était tous devenus gentils, on avait un peu appris à l'être.

— La question de la reprise tient toujours à un fil. De notre côté, nous sommes prêts, tous les documents ont été revus en large et en travers. Je me marre avec mon associé, on connaît le dossier par cœur, on pourrait le réciter réveillés en pleine nuit. Et on a notre homme au conseil de surveillance et, en apparence, tout a l'air au poil. Mais on a peur qu'un chevalier blanc fasse irruption chez eux. On essaye de sonder, on a des soupçons de qui ça pourrait être, on pose des questions, mais personne ne veut rien nous dire. À notre vue, tout le monde semble perdre sa langue. Ou alors, ils ne décrochent même plus.

Veille à tes intérêts, le monde est plein de pièges.

— Et comment tu te sens dans tout ça ?

Jarek le coupe avec une question, sans quoi Jabuk se mettrait à nous réciter la liste des index de la Bourse.

— Bah, y a de quoi devenir parano, répond-il en continuant à caresser ses jolies boucles. Mais j'ai augmenté les heures d'entraînement, je fais davantage de piscine, j'ai un abonnement chez

Multisport, alors je saute dans l'eau dès six heures du mat, puis massage. Avant, je passais un coup de fil à mon dealer, je me faisais une ligne, et maintenant, on me badigeonne de boue.

— Et ton père ?

— Ah, mon père…, répond-il comme si ce mot venait de lui revenir.

Je me vois dans ma tête descendre quatre à quatre jusqu'au rez-de-chaussée, à la supérette. C'est tout juste si je ne dégringole pas dans l'escalier, mais je me rattrape à la rampe. Je sors dans une brume froide et collante, le vacarme dans ma tête me fêle le crâne tandis que le monde se fait insupportablement tranchant. Les yeux fermés, j'entre dans le magasin, je prends les deux premières bières du frigo, je vais à la caisse. La femme qui a un accent de l'Est et un regard fatigué prend les deux cannettes merveilleusement glacées, je lui indique les flasques en vitrine dans son dos, je choisis celle de couleur citron, après quoi je mets la main dans ma poche.

À ce propos, je ne sais plus si j'ai de l'argent sur moi, mais je dois en avoir. J'ai toujours eu quelque chose dans une poche ou l'autre. Dans mon pantalon, dans mon manteau, quelque part. Je vérifie. J'en ai. Bravo, Marcin. Tu as toujours su te défendre, gamin. Un billet de dix, ou de vingt. Froissé, doux, beau. Il te sauve la vie.

— Mon père a dit quelque chose hier. Une première phrase. Donc un progrès. Les médecins disent que ça ne va pas aller si mal. Même si, comme vous savez, il s'est passé sept heures avant que la femme de ménage ne le trouve dans la chambre.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? demande Jadzia d'une voix plutôt basse.

— Quoi ? demande Jakub parce qu'il n'a pas entendu.

— Qu'est-ce qu'il a dit, ton papa ? demande Jadzia plus fort.

Je me prends la tête dans les mains. Qu'ils le disent une fois, s'ils sont obligés. Pourvu qu'ils ne se répètent pas.

Que cela ne te cache pas la vraie vertu ; beaucoup tendent vers des idéaux élevés, et la vie est partout pleine d'héroïsme.

Ces paroles répétées sont des clous enfoncés lentement dans ma tête.

— Il a dit : Encore une soupe à la tomate, putain.

Tous éclatent de rire.

Je me lève, perds un peu l'équilibre, je m'appuie contre le mur, je rajoute une trace noire près de l'interrupteur, puis je fais un pas, franchissant le seuil, prudemment, pour ne pas me noyer dans le revêtement du sol.

Le choix est simple. Je m'arrête dans le couloir. La femme à l'accueil me lance un regard interrogateur. Ça y est, je me souviens de son prénom. Je me passe la langue sur les lèvres.

— Jola, écoute, je dois sortir un instant.

Elle se contente de hausser les épaules, tranquillement, de toute façon personne n'a jamais été retenu ici de force. Et moi, je n'ai pas besoin de courir. Je ne foncerai qu'une fois dans l'escalier.

Un pas vers la porte et, à ce moment-là, une poigne solide s'abat sur mon cou.

— Tu es impossible, Marcin, dit Jarek.

— J'ai très envie de boire, expliqué-je.

— Puisque nous cassons le règlement pour t'aider, montre un peu de reconnaissance. Tu te souviens de ce que c'est, la reconnaissance ?

Il me tourne vers lui comme une poupée. Il a l'air de n'être qu'un mannequin de graisse, mais c'est un mec terriblement costaud. D'un autre côté, comparé à moi, tout le monde est costaud.

J'ai encore la main dans une poche. Douce petite planche de salut. Je la sors. Ce ne sont pas dix ni vingt zlotys. C'est une carte de visite. Putain de sa mère. Poches arrière, une capote, rien. Chance perdue. Je n'irai avec personne au paradis aujourd'hui.

Jarek s'éclipse puis revient m'apporter une bouteille d'eau gazeuse ouverte.

La vase commence à se décoller de mon gosier. Lentement. Le soulagement est immédiat, il se répand dans ma gueule comme une caresse délicate. Je sens que je m'arrange un peu. Ma vision change de résolution. J'arrache la bouteille de ma bouche dès que je comprends que je vais me mettre à vomir. Je la rends à Jarek.

— Elle est à toi, dit-il en me faisant signe de retourner dans la salle.

— Tu as peut-être de l'ibuprofène ?

— Ne fais pas ton insolent, dit-il en souriant.

— Maman a encore essayé de me convertir au vin.

C'est Helena qui a parlé. La plus jeune de tous, la trentaine. De longs cheveux blonds, un visage blanc masqué par une couche épaisse de fond de teint, des lèvres très, très rouges, une quantité de bracelets et de chaînettes à ses frêles poignets, des bagues et des ongles longs plus rouges que sa bouche. Je pourrais écouter tous ces bruits sur un disque avant de m'endormir, sa voix disant n'importe quoi dans le léger cliquetis de ses bijoux à chaque mouvement de ses mains.

— Mais j'ai refusé. Elle ne captera sans doute jamais que je suis alcoolique. Je lui dis : maman, je le suis. Essaye de comprendre, c'est une maladie, des spécialistes l'ont diagnostiquée. Mais j'ai beau lui dire et lui redire, c'est comme de parler à une sourde. Quelle alcoolique, mon enfant ? On a essayé de te le faire croire, tu n'as jamais approché l'alcoolisme. Vous connaissez la chanson.

Je ne sais pas, je ne la connais pas, moi, personne n'a jamais essayé de me faire sortir de la tête que Marcin Kania était alcoolique. Au contraire, toute ma vie on a essayé de me convaincre que j'en étais un. Je ne sais toujours pas s'ils ont réussi.

— En tout cas, j'ai peut-être appris à lui dire non, mais j'aurais voulu apprendre à ne pas décrocher chaque fois qu'elle appelle. Ne plus avoir le réflexe de chercher les clefs de l'appartement quand elle se met à pleurer au téléphone, viens ma fifille, ton père a encore fait ça et ça. Mon père n'a évidemment rien fait. Comment il aurait pu, puisqu'il n'est pas là et qu'il n'a jamais été là. Je voudrais ne plus avoir le réflexe d'enfiler mon manteau quand elle me dit : fifille, je n'ai personne à part toi, viens, je t'en prie, le plus vite possible.

Helena se met à pleurer comme d'habitude, d'une manière telle qu'on l'entend à peine. Jarek lui tend des mouchoirs.

— Elle sort toujours mon préféré. Un chablis Fèvre avec une étiquette jaune. Qu'elle pose sans un mot sur la table, avec deux verres. J'ai eu envie de lui lancer cette bouteille à la figure.

— Bon, mais tu ne t'es pas saoulée.

— Non, je ne me suis pas saoulée, dit-elle en se mouchant le nez avec une force qui me fait craindre qu'elle se fêle le crâne, après quoi elle fait signe de la tête que tout va bien.

Michal continue à me fixer. Il a le regard abattu et lourd d'un chien qui vient de se goinfrer mais n'en reste pas moins hostile, personne ne sait pourquoi, lui le premier, il s'est tout simplement mis en pétard une fois, et ça lui est resté pour la vie. Jarek déplace son regard d'Helena vers Satan. Qui a comme d'habitude pris ses aises, trois personnes pourraient s'asseoir à sa place, il a son pantalon en cuir, il cogne du pied contre le plancher aussi franchement que s'il voulait passer à l'étage en dessous. Il n'en peut plus d'attendre de pouvoir dire quelque chose. Avant, il s'asseyait même sur le côté pour être le premier, mais Jarek a décidé de lui apprendre l'humilité. Maintenant, Satan s'assoit au centre parce que Jarek aime commencer une fois par la gauche, une fois par la droite.

— Adam, dit Jarek et il fait signe à Satan de parler.

J’ai encore envie de boire de l’eau, dans un but prophylactique, mais je sens que j’ai les mains qui tremblent. J’essaye quand même. C’est drôle, quand je commence à dessaouler, c’est là que j’ai l’air bourré. Je n’arrive pas à faire passer l’eau dans ma bouche, elle coule sur mon menton et jusque sur ma chemise, et mes efforts pour tenir la bouteille échouent complètement. Tous, excepté Michal, font semblant de ne pas le remarquer.

— Je me sens mal, Jarek, dit Michal.

Il a la voix d’un gamin à qui on ordonne de manger une troisième part de dessert, mais qui n’en peut plus.

— Maintenant, c’est Adam qui parle, dit Jarek et il désigne Satan.

— Non, je me sens mal parce que Marcin est ici. Regardez-le, non mais des fois. Il faut vraiment qu’il rentre chez lui.

— Il y a eu un vote, je lui rappelle.

— Et ça m’énerve aussi, je ne vois pas pourquoi tout d’un coup vous ne respectez plus la règle. Il aurait droit à des privilèges particuliers ?

Je sors mon téléphone. C’est Marta qui appelle. Ma femme. Je n’ai pas encore la force de répondre. Je remballe l’appareil dans ma poche.

— Moi aussi, il y a plusieurs choses qui m’énervent, Michal.

Il oublie, l’espèce d’abruti, que les trois premiers mois il a fait rechute sur rechute, pleurant chaque semaine qu’il s’était bourré la gueule et qu’il s’était camé. Je le lui rappellerais bien si j’avais la force d’en dire autant.

— Qu’est-ce qui t’énerve comme ça, Marcin ? Tu as la fumée qui te sort par les oreilles.

— Le monde n’est pas ton taxi, Michal, tu n’es pas tout seul embarqué, et tu n’iras pas toujours là où tu veux.

Quand je lui dis ça, son ventre, son espèce de ballon sous son pull lavande, commence à tressaillir de colère. La dernière fois, il s'est enragé de la sorte en apprenant pendant la séance que tous, Jarek compris, roulaient en Uber.

— Ou c'est lui qui part, ou c'est moi qui m'en vais !

Il gronde maintenant en agitant ses grosses pattes.

— Du calme ! crie Jarek.

Un silence se fait. Tous se redressent contre leur dossier en se regardant comme des enfants punis.

— Alors je vais peut-être commencer, dire ce qui se passe chez moi…, bafouille Satan, mais Jarek le coupe d'un geste dominateur de la main.

— Vous, les alcoolos, vous êtes impossibles. On se prend à croire qu'on vous aurait ramenés à la raison. Et une fois de plus, vous remettez ça, en boucle, comme des petits enfants.

— C'est lui qui sort tout juste d'un trip, dit Michal en me désignant du doigt, pas moi. C'est lui qui met le boxon. Jadzia a aujourd'hui sa cinquième bougie et il débarque ici dans cet état.

— Je n'ai pas de problème avec ça, Michal, dit Jadzia d'une voix basse, mais il ne l'écoute pas.

Jarek et lui se mesurent du regard comme un maître et son chien. Michal essaye, mais Jarek gagne toujours. Il réussit à transformer son espèce de grosse tête en soleil aveuglant. Quand tu le regardes, toute ton histoire de buveur se projette sur sa gueule velue comme sur un écran. Tu es obligé de te détourner parce que la honte te brûle les yeux.

— Vas-y, si tu veux, Michal.

Il montre la porte à Michal qui va même jusqu'à se lever un instant. Avant de rabattre son gros cul sur la banquette.

— Il n'ira nulle part, parce qu'il veut du gâteau, ricane Darek.

Celui-ci se fait entendre pour la première fois. Il est assis dans un coin, recroquevillé, vêtu d'un chandail rose qui me fait mal aux yeux rien qu'à le regarder. Il griffonne sur une feuille, comme à son habitude. Chaque fois qu'il a terminé, il se dépêche de rouler la feuille en boule et de la lancer dans la corbeille en plastique avant que quelqu'un puisse voir ce qu'il y a barbouillé.

Michal se retourne vers le mur, l'air vexé que Gus ait raison. Chez les ivrognes en cure, l'honneur s'arrête quand on apporte le dessert.

Satan lève de nouveau la main. Jarek lui répond d'un signe de la tête.

— Adam, alcoolique, drogué, et autres dépendances. Il y a longtemps que je ne suis pas venu, trois mois sans doute, c'est ça ? Peut-être quatre. Et c'est la merde, au max. Je sais, mon langage, désolé. En tout cas, pendant ces trois mois on a été sur le fil du rasoir avec les gars. Si on n'avait pas fait du fric avec ce put… avec ça, si ça n'était pas notre boulot, si Greg et Jacek n'avaient pas eu leurs petits merdeux à nourrir chez eux, on aurait dissous le groupe. Tout simplement. Et on s'est pris la tête sur la picole, bien sûr, quoi d'autre ? Je vous avais dit mon plan, les mettre devant le fait accompli, zéro picole en backstage, pas même une bière, et je ne parle pas du reste. Après le concert, moi, je vais dormir, et vous faites ce que vous voulez, *bus call* à deux heures… Mais avant le concert, régime sec, culs-bénits, manquait plus qu'à se foutre une croix dans le cul. Et je l'avais appliqué, mais après trois semaines je leur ai dit, OK, rien à foutre, buvez, parce que vous êtes insupportables sinon. Ça faisait exploser les gars, une atmosphère à couper au couteau, des bagarres pour des foutaises. Sarius, Jacek je veux dire, a tellement déconné, je veux dire qu'il a cogné le mur au point qu'on a voulu lui mettre le bras dans un plâtre. Et tout le monde autour me disait : Adam, merde, mon langage, je sais, excusez, tous ils me disaient,

Adam, pas de rock and roll sans décrassage. Pas question de monter sur scène le gosier sec. Ça n'a aucun sens. Ce serait comme de baiser tout habillé. Le concert lui-même n'est qu'une méga-injection de dopamine que tu es ensuite obligé de refroidir. Vous savez, je les comprends, parce que je ressens pareil. Je vais me faire faire un massage, je fais des pompes, pardon aux dames pour le détail, je me branle, mais ce n'est pas du tout pareil. Ça ne passe pas. Et il y a encore ce Facebook, ces crétins qui écrivent : *Bloodspawn* était bon quand tu buvais, Adam. Où est ce rock and roll, Adam. Maintenant, c'est du rock and roll, et je vous emmerde, oui je sais, mon langage, excusez, bande de crétins, parce que maintenant le disque est sur la liste du *Billboard*. Si je reste un peu avec ces mal-baisés et que je me remonte, il me faut ensuite trois pilules magiques pour que je puisse aller dormir. Ça me lâche qu'avec ça. Alors que c'est clair, trois vodkas, une ligne, puis un truc à fumer et la tension lâcherait aussi sec.

Retour au silence. Et encore le téléphone. Cinq, quatre, trois, deux, un, je finis par le sortir de ma poche. C'est Marta. J'ai au total onze appels d'elle non répondus.

N'aborde pas l'amour avec cynisme car, entre sécheresse et déceptions, il est éternel comme l'herbe verte.

— Je suis obligé de la prendre.

Je me lève de la banquette et ressors dans le couloir.

— Où es-tu ? demande ma femme.

— Moi ? À… avec le groupe. C'est-à-dire en thérapie.

— Piotr est avec toi ?

— Non. Il n'est pas avec moi.

Je pourrais ajouter que sa question est rhétorique, qu'est-ce qu'il aurait à faire ici avec moi. Mais je n'ajoute rien parce que je sais qu'il vient de se produire quelque chose de terrible.

Sauf que j'ai peur de le lui dire.

Elle devra trouver toute seule.

— Son téléphone est en dérangement. Depuis hier.

— Va voir chez eux, dans l'appart.

Je mens parce que je ne sais pas faire autrement.

— J'y suis allée. C'est ouvert, et personne à l'intérieur.

— Appelle Kinga.

— Elle est en Espagne depuis la semaine dernière.

— Ah oui, elle est en Espagne. C'est vrai.

Je le savais peut-être, mais ça a dû tomber dans un des mille trous que j'ai dans la tête. Marcin Kania, me dis-je. Je retourne dans ma tête mon nom et mon prénom jusqu'à ce qu'ils deviennent des formules dénuées de sens. Marcin Kania. Quand Dieu a créé Marcin Kania, il a voulu faire une expérience.

— Tu es là ?

— Oui.

— Tu comprends que je suis en train de te parler ? Leur appartement est ouvert. Il n'y a personne à l'intérieur.

Bien sûr que je le sais. Mais Marcin Kania ne sait pas dire la vérité.

— Il est peut-être sorti quelque part. Attends-le. Il va peut-être revenir.

— Viens ici.

— Je suis… je suis en thérapie.

— Viens, parce que je dois appeler la police.

— Attends. Tu n'as aucune police à appeler.

— Il le faut.

— Marta, n'exagère pas. Il n'a pas huit ans. Ce n'est pas comme s'il n'était pas rentré de l'école.

— Ne me dis pas ce que je dois faire.

— Marta, je sais que tu te fais toujours du souci pour lui…

— Ne me dis pas ce que je dois faire, merde ! gronde-t-elle.

Évidemment, je ne lui dis pas, mais cette fois, elle a raison. Il est arrivé quelque chose de terrible. Je ne m'en souviens absolument pas, mais je le sais. Et je le sens toujours en moi. Comme si j'avais avalé une aiguille.

— Je m'excuse, Marta, mais j'ai encore bu, Marta.

Ça sort de moi tout seul. Elle se tait, un temps long comme une nuit d'insomnie. Elle finit par dire :

— Dans combien de temps tu seras là ?

— Tout de suite.

Je raccroche.

Lorsque je me rassois sur la banquette, le mal de tête redouble de force, des poings invisibles viennent me cogner le crâne des deux côtés, avec en plus cette soif épouvantable. Satan parle maintenant d'une fille qui envoie sur Instagram des photos d'elle toute nue, et menace de les envoyer aussi à sa femme s'il ne lui donne pas rendez-vous.

— Je lui ai dit que ma femme aimait aussi regarder les jolies nanas.

Il rit. Et tout le monde rit. Je suis le seul à ne pas rire.

Jarek fait signe à Satan que ça suffit avec ces petites blagues. Il se tourne vers moi. Les autres l'imitent.

— Vous n'en pouvez plus d'attendre, c'est ça ? dis-je en soupirant.

— Qu'est-ce que tu nous apportes, Marcin ? demande Jarek.

J'ai les chaussures qui s'enfoncent dans le sol jusqu'aux chevilles. Je ne peux plus me lever ni sortir d'ici. La supérette. Les traces noires au mur. La douleur. Le fracas. Les coups de poing sur le crâne, de l'intérieur.

Ils sont tous contre Marcin Kania, où qu'aille ce malheureux. La vie entière, tout le cosmos, tout. Cette grande déveine est née avec le système solaire.

Développe ta force d'âme, qu'elle te défende en cas de malheur soudain.

Le téléphone, encore. Je sais pourquoi. Elle vient sûrement d'allumer la lumière dans la cuisine et de voir ce qu'il y a sur le plancher.

— Marcin, alcoolique, drogué, accro aux jeux, sexolique, dis-je. Il est arrivé quelque chose de terrible.

— Ça se voit, lance Sylwia.

— Oui, mais je ne sais pas quoi. Je me suis réveillé dans l'appartement de mon fils. Et de sa femme. Dans une mare de sang. Je ne sais pas s'il s'agit de mon sang. Non, je n'ai pas été à l'hôpital.

Je ferme les yeux. Je ne veux pas tomber dans leurs regards. Pendant le tour de parole, on ne peut pas porter de jugement avec des mots, dire qu'untel a mal fait, ou bêtement, ou intelligemment, et donc tout le monde se rattrape avec le regard.

— Je ne sais pas où est mon fils. Ma femme le cherche, elle est terrifiée. Je ne lui ai pas encore dit… que je me suis réveillé dans son appartement. J'ai peur. J'ai peur de lui dire.

Quelqu'un veut faire un commentaire, j'entends une sorte de bredouillement, mais Jarek fait taire ce quelqu'un.

— Je l'ai retrouvé au dîner. Il voulait me dire quelque chose. Je n'ai aucune idée de quoi. La dernière chose dont je me souvienne est que nous étions au restaurant.

— Tu étais sobre ? demande Jarek.

— À ce moment-là, oui, encore.

J'ouvre les yeux. Ils me fixent, mais il n'y a dans leurs regards ni opinion ni jugement. Il y a autre chose. Au début, je ne comprends

pas quoi. Je me recule contre le dossier, je prends une inspiration profonde.

Ne torture pas ton imagination. Beaucoup de peurs naissent de l'ennui et de la solitude.

— Je n'ai aucune idée de ce que je dois faire.

Eux non plus ne savent pas. Même Jarek. Comment sauraient-ils ?

— J'ai peur de lui dire. J'ai peur de tout, fils de pute que je suis.

J'ai peur de dire ça, donc je chuchote, mais tous peuvent entendre.

J'attends que Jarek me dise : ton langage. Mais Jarek garde le silence, et là, je comprends. Eux aussi ont peur.

— La dernière chose dont je me souvienne, c'est que nous sommes au restaurant, et que mon fils se met à me dire qu'il me hait.

OceanofPDF.com

Sous l'aile d'un diable

deux ans plus tôt

C'est incroyable de voir à quel point on peut s'amuser. À quoi bon rester chez soi ? La maison, c'est là qu'on meurt.

Pas de grande philosophie derrière ça, toute distraction est bonne à prendre, chaque ennui mauvais, les choses ennuyeuses ennuient, les choses amusantes amusent.

— Je te jure que je croyais que tu allais au collège, en troisième, lui dis-je.

Dites-moi, comment est-ce qu'ils ont fait pour greffer un si beau sourire sur un corps aussi frêle et menu ? C'est qu'elle va exploser de rire dans un instant. Il faut que je la sauve. Oui, tel est mon devoir pour aujourd'hui. Je ne peux pas lui permettre de tomber en morceaux, cette petite Miette splendide.

— Il n'y a plus de collèges en Pologne, me rappelle-t-elle.

— Il n'y a plus de plages en Sologne, lui dis-je.

Ce qui la fait rire. Je vais l'embrasser, c'est sûr. Pas tant sur les lèvres, bien qu'elles soient belles et rouges, mais sur ce magnifique sourire blanc.

Nous sommes dans le couloir, et dans la salle d'à côté, destinée à la danse, on passe les pires chansons à la mode des années 1980, comment peut-on écouter encore cette merde, *jomaha, jomaso, you're a woman, I'm a man*. Dans les années 1980, j'étais presque adulte, et

je me rappelle parfaitement toutes ces chansons à dormir debout. Marek Sierocki, l'animateur, faisait en sorte que ça suinte de chaque fenêtre, et à force d'écouter cette daube, on pouvait se foutre une balle.

J'avais *Master of Puppets* sur une cassette offerte par un tonton qui vivait en Allemagne. Une cassette originale, avec l'autocollant jaune. Je luttais donc contre cette bouse comme on luttait contre le communisme.

— Qu'est-ce que tu as là ? dis-je en jetant un œil à son verre.

— Officiellement, un cocktail, répond-elle.

Ses yeux sont grands aussi. Deux saphirs précieux.

— Donc une boisson de gonzesse, dis-je en la sermonnant un peu.

C'est ce qu'elle attendait de moi, avec ses saphirs.

Je vide ce que j'ai. C'est un Glenfiddich, prétendument douze ans d'âge. Je n'aime pas les single malt en général, je n'aime pas les whiskys des îles. Ils ont un arrière-goût, une sorte de méprise à l'arrière de la langue. Comme si quelqu'un y avait uriné tout un marécage. Les bourbons, c'est autre chose. Une belle douceur plébéienne. Divine confiserie. Parce qu'écoutez-moi bien, l'alcool, c'est la chose la plus sérieuse au monde, et dans l'alcool, il y a soit une posture soit du concret. Tu peux prétendre qu'une chose est bonne parce que tu l'as payée très cher, parce qu'elle va avec tes boutons de manchettes, parce que tu peux te hisser sur un perchoir avec tes snobs de collègues, jouer au jeu intitulé « nous, on est super, on sort de chez le coiffeur, on lui a tous fait une pipe, il a éjaculé sur nos tignasses et a sculpté de magnifiques coiffures, et puis on s'est enfoncé des clubs de golf dans le cul, les plus longs, des drivers ». Écoutez-moi, bande de schtroumpfs en chemise Wólczanka, je suis là, moi, Marcin Kania, je suis là et je me tiens du côté de la vérité. Or, la vérité est dans le sucre. Dans la clarté. Dans le mélange maïs et orge.

Mais ici, il n'y a pas de bourbon, alors il faut boire de la vodka pure. Et la vodka pure, c'est quelque chose d'incroyable. La vodka, c'est une belle corde de musique argentée qui traverse toute la réalité, l'étire, la remet droit, qui fait que tout tient la route, c'est une incantation qui marche à tous les coups. Dingue que des gens aient inventé un truc pareil.

Je lui désigne le bar, puis je croise les mains à angle droit pour signifier que je reviens dans un instant. Je prends le verre de Miette pour lui ramener quelque chose de meilleur que le machin qu'elle boit.

Et soudain, j'ai une révélation, comme toujours dans ces situations, je pourrais régler ma montre d'après ces révélations, pourquoi suis-je encore là ? Pourquoi je m'enfonce dans une foule de gens bavards, suants, juste pour recevoir ma ration d'alcool ? Je supporte cette humiliation digne de *Vol au-dessus d'un nid de coucou* quand Nicholson fait la queue pour ses médicaments. Pourquoi j'écoute cette merde qui tambourine, ces cadavres de bazar puants, et pourquoi je les laisse me violer toutes les deux secondes, pourquoi je les laisse m'aborder, me secouer, me prendre la tête avec leurs questions, comment vont la femme, les enfants, le boulot, les résultats d'analyses, les vacances, les crédits, la muscu, la vie, les courses, la tête, les mains, les reins, le cul, comment va ton cerveau étalé sur le mur ? Après tout, il serait bien mieux, plus logique, de faire au retour un crochet par une station essence, d'y acheter un Jack 70 cl, ou encore mieux, deux fois 70 cl de Jack, histoire d'en avoir encore un peu pour demain matin, avec le café, acheter trois 70 cl (oui, c'est ce qui serait le mieux) et revenir chez moi, descendre à la cave, dans ma Super Piaule, mettre les écouteurs bluetooth, ceux que Piotr m'a achetés, des Marshall, passer de la bonne musique, du Tool ou du Slipknot par exemple, ou du Metallica, mais plutôt du

Tool finalement, l'album au gribouillis blanc sur la couverture, quoi qu'il en soit du ROCK, de la musique qui a une ÂME, un POIDS et des ÉMOTIONS. Marre-toi, marre-toi, jeune homme, je vivrai plus longtemps que toi et que tous tes potes.

Bon d'accord, mais pourquoi suis-je là ? Parce que les gens meurent chez eux. Parce qu'il faut savoir profiter d'une bonne fête.

Ce n'est qu'une fois que tu te seras bien amusé que tu rentreras mourir. En récompense.

Et puis ces dents blanches, voilà. Faut que je surveille ma Miette.

— Tu es un ami de Zbyszek ? me demande-t-elle quand je reviens.

Je lui tends un verre de gin avec du jus de citron vert.

— Zbyszek ? fais-je un peu pour déconner.

Elle prend une gorgée de gin. Ça lui plaît, ça se voit. Je sais accorder les alcools aux gens.

— Zbyszek. On est à son anniversaire.

Soudain, l'incertitude trouble son regard, elle se fait inquiète. Dans son monde, tout le monde est quelque part pour une bonne raison, tout le monde se comporte et vit pour une raison. Les causes ont toujours des conséquences. Les gens ne viennent pas quelque part juste comme ça. Je comprends cette réaction. Des êtres aussi frêles ne peuvent pas s'exposer au chaos, le chaos les emporterait vers une éternité froide, vers des jours horribles que nous ne connaissons pas encore, histoire de parodier la chanson de Grechuta.

— Je plaisante, je jouais dans le même groupe que Zbyszek.

— Wow ! fait-elle en ouvrant les yeux en grand. Au Théâtre de Poupées ?

Heureusement que je me suis pris deux vodkas d'emblée. Et que j'ai fait signe au barman d'en verser trois doigts. D'ordinaire, dans ce genre de fêtes, ils veulent que tout le monde se déglingue au plus vite, grâce à quoi ils pourront rentrer chez eux plus tôt, alors ils

versent à ras bord. Mais pas celui-ci. Celui-ci était du type rebutant, un laborantin à la manque.

Je l'ai un peu grondé, quelqu'un m'a regardé de travers, il y a eu un début d'échauffourée, mais peu importe, c'était il y a fort longtemps, c'est tombé dans l'oubli.

— Oui, bah oui, oui, oui.

Je confirme vite, je commence à me sentir rabougri, embarrassé, on a eu tort de dévier sur ce sujet, je rougis, je sens qu'il faut que je me détourne.

— Mais ce n'est pas intéressant, dis-je. Changeons de sujet.

— Au contraire, c'est très intéressant.

Elle sourit, et avec ce sourire, quelque chose explose à l'intérieur. Il faudrait peut-être que je l'emmène à un endroit différent, mieux ? La sauver pour de vrai ? La prendre dans mes bras, la transporter dans cette foule inamicale jusqu'à l'autre rive, la porter jusqu'à la terre ferme ?

— C'était au début, sur les deux premiers albums, dis-je plus bas parce que j'ai un peu honte.

— Tu jouais sur cette chanson, comment s'appelle-t-elle déjà…

— *Je t'aime comme la Russie* ?

— Oui, voilà.

— Oui. Je jouais ça. Elle est sur l'album, dis-je encore plus bas, parce que c'est en vérité une histoire assez gênante, même si je n'étais que bassiste au Théâtre de Poupées, ce qui signifie que personne ne se souvient de moi et que personne ne m'a jamais vu.

Sur la jaquette de ce vinyle à la con, je me tiens derrière, méconnaissable, j'ai une coupe au bol, des lunettes à la Lennon et une chemise *non-iron* avec un dessin qui rappelle des mots croisés, mais rempli de caractères chinois. Je n'ai aucune idée d'où je l'avais sortie à l'époque, et pourquoi je l'avais mise ce jour-là. Je devais être

saoul. Tout ce groupe, ce n'était qu'être saoul du soir au matin, sans interruption, ni congés ni répits.

Cela étant dit, quand ils ont réédité cet album sur CD, ils ont recadré la photo sur la couv', de sorte que j'avais disparu avec ma coupe au bol, mes Lennon et ma chemise. Je n'en ai voulu à personne.

— C'est une très jolie chanson. Un peu kitsch, mais émouvante, dit-elle.

— Je l'ai toujours trouvé bête. Qui aime la Russie, dis-moi ?

— Les Russes, réplique-t-elle en souriant divinement une nouvelle fois, tandis que je me cache la bouche parce que la honte fait qu'une minuscule dose de vodka corrosive remonte dans ma gorge comme si elle s'était trompée de chemin, la pauvre, sous le coup de toutes ces émotions.

Et c'est là qu'elle remarque l'alliance à mon doigt, une alliance que j'ai évidemment oublié d'enlever, et même pas tant oublié parce qu'il est difficile d'oublier quelque chose qu'on n'a même pas planifié.

En réalité, *Je t'aime comme la Russie*, c'est ma chanson.

Nous l'avions tous signée, mais c'était la mienne. Un jour, lors d'une répète, je me suis assis et je l'ai jouée. Zbyszek a dit qu'elle était kitsch, mais les autres ont aimé.

— Tu sais quoi, j'ai perdu ma copine de vue, dit-elle. Excuse-moi un instant.

Je veux la retenir, mais je ne sais même pas quoi lui dire, que cette alliance, c'est une erreur, que je l'ai empruntée à un pote, que je l'ai achetée aux puces, que ma femme est morte, c'était un accident horrible, je la porte en souvenir parce que je ne m'en suis toujours pas remis, mais je suis prêt pour une nouvelle vie, hein, pour que quelqu'un me sauve, pour que nous nous sauvions mutuellement, ma mignonne ? Et puis, c'est ma chanson, celle sur la Russie. Je sais

qu'elle est kitsch, mais c'est la mienne. Ça le fait toujours un peu, pas vrai ?

Je pourrais aussi la jouer banco, lui dire : je vais la quitter. Mon mariage est mort. Ma femme est morte. J'ai sucé sa vie. Elle et moi, on se couche dans notre lit, séparés par une planche de contreplaqué. Or moi, je veux vivre, ma mignonne, je veux vivre. Je la quitterai pour toi. Pour nous. Pour le futur.

Parce que je t'aime comme la Finlandia.

Je pourrais lui dire tout cela si j'avais bu un peu plus, mais je n'ai pas assez bu, alors, au lieu de ça, je balbutie, tel un écolier réprimandé :

— Je ne bouge pas d'ici.

Mais elle ne sourit plus, elle se vaporise tout bonnement et, l'instant d'après, il ne reste que le mur contre lequel elle s'appuyait. Je l'ai rêvée. Elle n'a jamais existé. Voilà ce qu'il faut se dire.

Avant d'avoir le temps de m'en persuader pour de bon, une lourde paluche atterrit sur mon épaule, accompagnée d'une voix familière que la Pologne entière connaît parce que cette voix a chanté à une autre nana qu'il l'aimait elle aussi comme la Russie, et il me glisse à l'oreille :

— Kania, quel chien à gonzesses, comme d'hab.

— Zbyszek, dis-je.

— T'as un cadeau pour moi ?

— Non.

— Je vais te mettre ma bite dans la bouche, annonce Zbyszek.

— Pas envie, dis-je en secouant la tête.

Je me retourne. De près, on voit à quel point il a vieilli, et en moche qui plus est. Mais qu'est-ce que ça change, vu que les gens continuent à l'aimer ? L'amour fige le temps.

Moi, je ne l'aime pas d'amour, mais je l'aime vraiment bien.

Il tente toujours d'avoir l'air d'un rockeur. De longs et rares cheveux coulent sur les côtés de son crâne, bien qu'une piste d'atterrissage luise à son sommet. On pourrait admirer son courage, mais il vit dans un monde imaginaire, il est tant enfumé par la jeunesse, celle des autres et la sienne, que, se regardant dans la glace, il voit toujours son image d'il y a trente ans, celle d'un bûcheron aux cheveux longs, aussi puissant qu'un roc, avec une voix drôlement basse qui faisait qu'avant chaque concert des lycéennes venaient tapisser les coulisses au point qu'on ne pouvait plus y mettre le pied.

— Ça va, la vie ? me demande-t-il.

— Merveilleusement.

Je dis ça, même si ma deuxième vodka vient malheureusement de se terminer.

— Alors c'est merveilleux, frérot, et te voir est merveilleux aussi.

Il me sourit à pleines dents, et cette grimace, c'est une autre affaire bizarre. Cela fait quelques années qu'à chaque fois que je le vois, il a ce sourire artificiellement large figé sur la face, un sourire qui expose toute une rangée de dents blanchies. On dirait qu'il a fait un AVC ou qu'on a foiré sa chirurgie plastique. Tout cela mis bout à bout, grimace et malédiction d'un visage trop long, fait qu'on le croirait beaucoup plus vieux qu'il n'est en réalité. Il n'a pas encore soixante piges mais a l'air d'être le frère aîné de Keith Richards.

Il me prend par la main et me pousse vers les toilettes.

— Viens.

— Je me prends juste un shot, dis-je.

— Quel shot, putain, Kania, depuis quand tu bois des shots ?

Et il fait signe au barman de lui filer un zéro sept de Finlandia, aussi glacé qu'un cadavre d'ours polaire, et deux verres, sans soft.

Et c'est pour ça que je l'aime, ça ne l'intéresse pas du tout de savoir ce qui se passe chez les gens, les gens ne sont que des

satellites, ils n'ont qu'à absorber ou à réfléchir le surplus de lumière qu'il émet. Zbyszek ne se prend pas la tête quand il danse.

Petit Robert surgit de nulle part, mon jeune copain petit Robert, joyeux supporter, il s'approche de moi et me serre dans ses bras, hilare.

— Salutations, Grincheux, me dit-il.

— Salut, mon p'tit Robert, qu'est-ce que tu fais là ?

— C'est toi qui m'as écrit, Grincheux. Oh, oh, pas bon ça, démence sénile sévère, dit-il en riant.

On s'envoie un verre, un deuxième, un septième, extra.

— Et vous ne voudriez pas un peu de blanche, les mecs ? nous demande-t-il soudain.

Moi, je ne sais pas trop, mais Zbyszek a l'air d'en vouloir. Petit Robert est toujours le premier pour ce genre de sport, généreux en plus, il peut convaincre ou inviter n'importe qui. Alors, on y va, les gars.

Arrivé dans les toilettes, il ferme la porte, s'approche de l'étagère sous le miroir et sort le sachet de poudre. Perso, je secoue la tête une nouvelle fois pour dire que ce n'est pas pour moi.

— Bien sûr que c'est pour toi aussi, m'explique-t-il. C'est pour tout le monde, c'est comme des vitamines.

Je pose les deux verres, m'empare de la bouteille, verse une dose à chacun. Petit Robert forme les lignes, Zbyszek attend tel un vautour, qu'ils en profitent, quant à moi, je m'envoie cul sec ce qu'il faut, sans les attendre, et tout compte fait, j'aspire une ligne aussi, une petite, goût horrible comme d'hab, sensation étrange comme d'hab, et puis encore une, et retour dans l'autre tunnel. Faut bien admettre que la vodka peut faire perdre connaissance, parfois, elle a des effets secondaires malgré toutes ses perfections, surtout après une journée

difficile. Or la poudre permet de boire un tantinet de plus, c'est son unique mais indéniable qualité.

— Bravo, Grincheux. Maintenant, tu vas t'amuser jusqu'au bout de la nuit, dit petit Robert en s'esclaffant.

Quelle quantité de bonnes distractions peut-il y avoir ? On ne se rend pas compte, de fabuleux divertissements vous attendent avant que vous ne rentriez chez vous, en récompense, pour la meilleure partie de la soirée.

Et le plus beau, c'est que tu le redécouvres chaque fois.

Robert veut encore nous dire quelque chose, mais soudain, son téléphone émet un bip.

— Oh sa mère… c'est cette chaudasse sur Tinder. Elle m'écrit qu'elle s'ennuie et que je dois être chez elle dans l'instant. Non mais, messieurs. Regardez.

Robert nous montre, fier comme un chasseur, une sorte de photo floue où on voit un chat, une porte qui donne sur un balcon et un bout de fesse. Dur d'en dire quoi que ce soit.

— Amuse-toi bien, lui dit Zbyszek. Et merci pour la friandise.

— Tout le plaisir était pour moi, réplique petit Robert et il nous salue bien bas. En attendant, amusez-vous bien et toi, Grincheux, je t'appelle.

J'acquiesce. C'est un gars marrant. Quand on n'est plus que tous les deux, Zbyszek se plaint.

— Putain, Kania, j'en ai déjà un peu marre. Alors que ce n'est que le début.

— De la fête ?

— Non, de la tournée, putain, qu'est-ce qu'ils sont allés inventer, cent cinquante dates dans l'année.

— Oui, mais tu vas palper un max.

Je lui rappelle les thunes parce qu'en prendre conscience met toujours de la joie.

Je nous verse une rasade. Le nez me démange, tout ce qui m'entoure sent la pharmacie.

— Je vais palper quoi qu'il arrive. Je palpe toujours. Et toi, tu voudrais pas revenir ? Je te donnerai un bon tarif. Quinze mille par concert. Ça te changerait les idées.

— Mais t'as tes minots, là, le bassiste et le tambourineur, ils ont pas trente ans.

— Ils n'ont pas d'endurance. Et ils ne picolent pas au boulot. C'est ce que l'un d'eux m'a dit. Celui avec une tache sur le crâne. Il a fait une école de musique, cette tantouze poilue. Et il ne boit pas en tournée. Tu piges ? Et puis, il ne sait pas jouer.

— Tout le monde sait jouer.

— Pas tout le monde, Kania. Pas tout le monde.

Il me pose une main sur l'épaule.

Quand je jouais avec lui, il se plaignait sans arrêt que je « virtuosais ».

Rien à cirer, ils pouvaient bien me couper de la photo du CD, mais les trucs qu'on a vécus, ça nous appartient et personne ne nous les enlèvera.

— Écoute, tu te rappelles quand on a été en Croatie ? C'était il y a combien, cinq ans ?

— Plus ou moins.

— C'était cool. On pourrait y refaire un saut ? Mais seuls, cette fois, souligne-t-il.

Ce n'était pas si cool que ça, d'après mes souvenirs.

— Et tu te rappelles Ostroleka ? dis-je pour changer de sujet.

À Ostroleka, on a activé tous les extincteurs de l'hôtel et, avec les mecs de Lady Pank, on a arraché une baignoire et on a descendu

l'escalier anti-incendie comme en bobsleigh. Quand les cognes ont débarqué, on leur a dit que c'était les JO de Calgary et qu'on représentait la Jamaïque. Lorsque Rogowiecki, le journaliste, a raconté cette histoire dans l'émission *Non Stop Kolor*, il a failli chialer.

Encore un shot chacun ou je deviens dingue.

— Alors, tu reprendrais ? me demande-t-il.

— Où veux-tu en venir, Zbyszek ?

— Là où je veux en venir, c'est qu'on serait encore capables de faire du bon business ensemble, Kania. Comme avec ces apparts. Tu t'en es mal sorti ?

— Je m'en suis super bien sorti.

— Bien sûr que tu t'en es super bien sorti, putain. Et puis, on sait toujours faire la fête ensemble. Alors, on rejouerait peut-être aussi ?

Il écarte les bras pour signifier que ses intentions sont sacro-saintes et pures.

Je lui souris.

— On ferait un business nickel, c'est clair, dis-je. Mais je ne sais plus comment on joue.

— Foutaises.

— M'en souviens plus, quoi.

Cette fois, c'est moi qui écarte les bras.

— Pardonne-moi, Zbyszek. J'ai la pire mémoire du monde.

— Alors tu as de la chance, dit-il avec son sourire. Alors t'es vraiment un veinard.

Après le troisième shot, je retrouve enfin le goût. Une sensation douce-amère, huileuse – forte, sincère, âcre, brûlant le gosier, blanche dans sa saveur, j'en ronronne de plaisir comme un vieux matou. On tambourine à la porte des toilettes, on tente de me gâcher ce moment, mais non, dégagez, je ne le permettrai pas. Oui, à présent, tout revient en ordre. Je songe à Miette, j'arriverai peut-être à la

retrouver dans cette foule, j'arriverai peut-être à redresser le truc. Sa bouche me revient en tête, elle clignote sous mes paupières. Je lui souris. Oui, je vais tout réparer. C'était quoi le souci avec cette alliance ? Ce n'est pas un problème. Là, je divorce.

— À propos, tu tringles une chatte en ce moment ? me demande Zbyszek.

— Toujours, mon cher.

Il m'indique de verser encore. Faut pas me le répéter deux fois. Quelqu'un continue à cogner à la porte. Va chez les dames, fils de pute. Je regarde la bouteille. C'est super, une bouteille pareille, ça descend à bonne allure, pas trop rapide, pas trop lente. Idéalement. Comme la vie.

— Ça traîne comme si on enfonçait un thermomètre dans le cul d'un Esquimau, dit Zbyszek en désignant la bouteille.

— Mais pas du tout, Zbyszek, on a un rythme de gens cultivés.

Je le contredis, mais amicalement.

Santé. Encore des coups à la porte. On ne peut plus rester tranquille aux chiottes ? On ne peut plus avoir un moment d'intimité, putain ? Un autre pour la route. Santé. Oh, ça tangue. C'est le sol, pas moi. Vlam ! Vlam dans la porte. Je vais t'apprendre les bonnes manières, couillon. Tout le monde aime Marcin. Mais Marcin n'aime pas tout le monde. Par exemple, Marcin n'aime pas ceux qui tambourinent sans raison à la porte des chiottes. Marcin aime Zbyszek. Comme du bon pain. Pour tout ce qu'il a fait pour moi.

— T'es jeune, baise tant que tu le peux. Et ne pense pas à ça, dit-il en désignant mon alliance.

— Je ne sais même pas ce que c'est.

Zbyszek rit aussi franchement qu'il peut ; dans un instant, il va falloir appeler le SAMU pour lui recoudre la bouche. Mais sérieusement, je ne sais pas ce que c'est. C'est quoi ? Où est Miette ?

Verse-m'en encore un. Allez, putain. Là, derrière la porte, qui que ce soit, il ne fait pas que tambouriner, il commence à brailler aussi. C'en est assez. Je hais le manque de bonnes manières. Le monde tournoie un peu, mais peu importe, il tournoie dans la norme, et chaque moment est bon pour une leçon.

Ce loquet avec lequel on ferme la porte de l'intérieur, je n'arrive pas à le viser avec mes doigts, mais je sais que je l'atteindrai sans problème avec ma chaussure. Une chaussure, c'est plus gros qu'un doigt. Et ça a aussi des doigts à l'intérieur, des orteils. J'entends Zbyszek rire quand la porte s'envole vers l'extérieur, droit sur l'autre malotru, un jeune alerte, connard de deux mètres, bien sûr que je le connais. C'est l'autre con au whisky irlandais. Tout concorde, entière description, boutons de manchettes, tatouages alambiqués, barbichette finement taillée, coiffure au sperme de barbier, c'est précisément toi, vipère, c'est toi qui me gâches la vie depuis toutes ces heures, ces journées, ces semaines, ces mois, je t'ai cherché et tu t'es trouvé. T'es là avec un pote, un autre tout pareil, comme si de rien n'était, et tu cognes à la porte de mes chiottes. Ben désolé, vos jours sont comptés.

Me voyant, il recule d'un pas parce qu'il ne s'attendait pas à une telle tournure des événements, il n'avait pas prévu qu'on sortirait ensemble, Zbyszek, la porte et moi. Il n'avait pas idée de qui se trouvait à l'intérieur. Le Théâtre de Poupées ! Les rois du rock surgis de ce trou paumé de Ciechanów. Espèce de débile puant, nous, on a arraché une baignoire à Ostroleka et on a roulé dedans jusqu'à Calgary pour y remporter une médaille d'or pour la Jamaïque.

— Tranquille, dit-il quand je lui saute dessus et, pour commencer, je lui en mets une dans sa tronche ignoble, une fois, deux fois et une troisième.

Du monde accourt, on me saisit par les épaules, on m'écarte, je me débats, tu ne vas pas me gâcher la vie, tête de nœud, tu ne vas pas piétiner ma dignité, ce sol danse un peu, mais qui, bordel, l'a fait si glissant, c'est tes potes, espèce de jeune con gominé, castrat, taureau à la gomme, bâtard trop sûr de lui, vous allez me dire quoi, bande de putes, qu'est-ce que vous me voulez, tout ce que je désire, c'est vivre un peu.

Je m'arrache et vlan, je lui en remets une dans la tronche.

Je n'y vois plus trop, mais je les entends crier, arrête, laisse-le, y a que Zbyszek qui se marre. Zbyszek se marre parce qu'il se souvient d'Ostroleka, et pas que.

Où est Miette ? Tu m'as aussi kidnappé Miette, enfoiré, tu me l'as prise. Je lui crache à la gueule. Faut qu'il comprenne que ça ne plaisante plus.

Trou noir dans un temps découpé.

Quand je reviens à moi, les aiguilles de ma montre ne sont plus les mêmes. Quelqu'un n'a pas eu peur, il m'a chourré les vieilles pour m'en fourrer des neuves. Mais je suis toujours là, et ça ne me plaît toujours pas. La cour de l'immeuble, des badauds, il y a peut-être Miette dans la foule, toute l'affaire a dû se transposer à l'extérieur. Celui sur lequel je hurle se tient trop loin pour que je le visualise bien, je ne sais pas totalement qui c'est, mais en vérité, je n'ai pas besoin de savoir. Ce qui est sûr, c'est qu'il est contre moi, qu'il me guette depuis longtemps, qu'il amasse des preuves. Et puis, je devais avoir une bonne raison. Je n'aurais pas fait ça sans raison.

Je crache encore, je crois que je vise juste, j'ai toujours su bien mollarder, il s'enfuit et moi, faut que je boive un coup, ça suffit le bordel. Ma gorge se désertifie si vite, des pucerons viennent y faire leur nid.

Mais des types me tiennent fort par les bras, et l'un d'entre eux me demande si c'est bon comme ça et si je vais être gentil. Bien sûr que oui, lâchez-moi les mecs.

Jusqu'au bar, à travers les videurs, où est Zbyszek ? Pourquoi a-t-il soudainement disparu ? Faut qu'il m'aide. J'ai besoin d'une bouteille. Zbyszek ? Où es-tu ? Miette ? Un sourire file dans la foule par laquelle il faut se frayer un chemin, comme si on traversait une forêt d'arbres chauds et animés. Peuvent pas rester droits sans bouger un instant ? Pourquoi doivent-ils me déranger à ce point ?

— Je crois que vous avez eu votre dose, monsieur.

— Dis pas ça ou tu vas aller en taule.

— Vraiment. Je ne vous servirai pas.

Vlam ! la main sur le comptoir, les verres volent, dans ce cas, je vais me servir moi-même. SS-man, indic' communiste, file-moi une bouteille. Et ce gobelet, celui à bière, là, en plastique, ça peut aller. Je le lui arrache des mains, je verse directement dans le gobelet. C'est super, ces gobelets en plastoc, ils contiennent beaucoup.

Les gens n'arrêtent pas de me fixer, c'est la seule chose qu'ils savent faire. Pas besoin de me retourner vers eux pour savoir qu'ils le font avec respect. Ils peuvent fomenter ces complots contre moi, mais je finis toujours par leur montrer qui dirige.

— Kania, vas-y tranquille.

C'est Zbyszek.

— Zbyszek…, dis-je en lui souriant.

— Viens, on va faire un tour.

Trou noir. Maintenant, je suis dans une auto. Ça pue un peu. Je ne sais pas où est mon gobelet. Ils ont dû me le prendre. C'est Zbyszek qui a fait ça, il est avec eux aussi, bien sûr, il faisait semblant d'être un ami pour me trahir à la fin. Mais c'est normal. J'aurais dû le savoir. Tout s'assèche encore si affreusement vite. Faut que je m'achète une

bouteille, que je descende dans ma Super Piaule, pour mon Super Temps, faut que je me mette de la bonne musique rock, de la vraie, Tool, King Crimson, Metallica. Pas de la merde, pas la *Russie*, rien que la pure vérité. C'est insultant, tout ça. Rien que de la bonne zique. Kaczkowski *forever*. Je vais marcher, rêver, je vais voler. Je vais être dans ma Super Nuit. Pourquoi suis-je venu, au juste ? Pourquoi suis-je resté dans cette foule, emmitouflé dans une ignoble musique comme dans une couette sale arrachée à un clochard ? C'était quoi mon but ? Fallait rester à la maison. Tout serait passé, parti, éteint. J'aurais eu chaud plus vite, j'aurais été confortable et bien, je me serais glissé plus vite dans cette grande combinaison d'enfant poilu. J'aurais été paisible plus vite.

Marta, rien que Marta. Elle ne dort pas encore. Marta surgit toujours lorsque enfin ça devient super, et elle gâche tout. Son grand visage, de plus en plus vieux, de seconde en seconde. Non, cette fois, ça ne peut pas se passer comme ça. Cette fois, elle n'entrera pas dans la Super Piaule, elle ne va pas commencer à crier, à pleurer, à menacer d'appeler les flics, à faire toutes ces choses mesquines, elle ne va pas démolir mes bons moments. Non, Marta, désolé. Tout ne tourne pas autour de toi, autour de tes cris, autour des jérémiades qui te tombent de la gueule, ce n'est pas ma faute si tu as cessé de chanter après ce premier disque raté dont tout le monde s'est moqué. Je t'avais dit ce qu'il aurait fallu faire. Tu ne m'as pas écouté.

Et maintenant, j'anticiperai ton attaque.

— Chez le fleuriste, celui qui est ouvert de nuit, dis-je au conducteur.

— Et où est-ce que ça serait ?

— Vérifie sur ton téléphone.

Tout le monde s'en sortirait bien mieux en me prenant au sérieux. Je suis capable d'imaginer le futur, d'analyser les conséquences de

mes actions et de les prévenir en temps utile. C'est ça, la sagesse.

D'abord, la mission de prévention, puis la récompense. Oui, le chemin vers la récompense est long, mais c'est la vie. Je suis terriblement sage. J'accepte l'adversité avec sang-froid.

— C'est là, constate le chauffeur.

Chez le fleuriste, je manque de gerber ; elles sont horriblement douceâtres, toutes ces plantes, faut que je m'aère. Je sors, je prends quelques inspirations, puis j'y retourne.

— Et pour vous, ça sera ? me demande la vendeuse, une femme fatiguée au fort accent de l'Est.

— Tout, décidé-je.

— Très drôle.

— Sans sens de l'humour… la vie serait un cauchemar.

Pourquoi cette boutique est-elle si chancelante, est-ce que les fleurs ont besoin de se balancer ainsi pour mieux pousser ? Probablement pas, de toute manière, elles sont coupées. Pourquoi tu as branché l'oscillation, sale conne ? Je sors le portefeuille de ma poche, et ma carte du portefeuille, une carte toujours dorée que je lui présente comme une plaque du FBI qui m'autorise à commettre des actes dont ne peut rêver le commun des mortels.

L'or est toujours réservé aux audacieux.

En vérité, une partie au fond de moi l'aime toujours. Marta.

Cet amour est un pépin avalé, non digéré. Dans des moments comme celui-ci, ce pépin devient incandescent, il se transforme en charbon rouge qui me réchauffe progressivement le ventre. Vingt-quatre années ensemble. Quelqu'un peut-il me dire quelque chose que je ne sache déjà ? Vingt-quatre ans de vie commune, c'est un prisme où tombent d'une part amour et affection, et de l'autre en surgissent tant de rages et de ressentiments qu'ils se fondent en un

unique arc-en-ciel sale, aucun moyen de les compter, de les séparer, impossible.

Je m'empare du premier pot qui passe, plein de tulipes jaunes.

— On va le charger dans la voiture, là, dis-je en lui indiquant la direction qui mène vers mon carrosse garé sur le trottoir.

Je montre au tacot qu'il doit aussi se bouger et charger pareil. Le tacot est plus éveillé. Il remarque que tout ne rentrera pas.

— Charge autant que tu peux, lui dis-je.

Cependant, le monde qui m'entoure tangue trop, l'un des pots me tombe des mains et éclate en morceaux épais, les petites roses gisent orphelines dans leur film plastique et la flaque sur le trottoir sale, alors je leur indique qu'ils n'ont qu'à charger le reste ensemble, ils y arriveront à coup sûr. Je me décale, je m'appuie contre le coffre et me moque d'eux à m'en battre les flancs, on dirait Jacek et Placek, les jumeaux fripons du film *Les Mangeurs de Lune*.

Sans plaisanteries, la vie n'a aucun sens. Je sors mon téléphone de ma poche et fais semblant d'appeler la police.

— Allô, je parle bien avec le commissariat du centre-ville ? Je vois un homme et une femme en train de dévaliser un fleuriste, allô, je répète, ils dévalisent un fleuriste. Je ne sais pas où, quelque part. Dans la rue. Je ne sais pas où je suis. Où est-ce que je suis, voleur ?

La femme me jette une fleur à la figure et jure en ukrainien. Le chauffeur secoue la tête. Ils ont l'air beaux tous les deux, tout a l'air beau. Des émissaires de l'amour au cœur de la nuit noire.

— C'est une première, ça, déclare le chauffeur en contemplant son œuvre accomplie.

La banquette arrière ressemble à une serre. Orchis, lys, roses, orchidées et autres tiges dont je ne connais même pas le nom virevoltent sous mes yeux, s'entrelacent en un tapis vivant, si beau, si

parfumé que face à toute cette beauté, il faut que je me retourne pour vomir.

Je dégobille un instant, en professionnel. Je me fais de la place. Je suis fier de moi.

Oh, je vais me récompenser.

Je fais glisser ma carte dans la borne, je ne vois même pas combien il y a de chiffres, l'important, c'est que c'est accepté, la femme soupire un grand coup et me tend le ticket, quand je tente de la serrer dans mes bras, elle me repousse. Tant mieux, sa polaire au logo de la boîte de livraison sent la sueur, j'aurais pu lâcher une gerbe dans sa touffe de mèches mal colorées.

Lorsqu'on sort, le chauffeur me tend un sac plastique.

— Et maintenant, à une supérette, mon très cher cocher. Mais une où je ne suis pas encore allé.

— Alors on va à la mer, putain, s'impatiente mon plus cher ami.

— Il se trouve que je suis déjà allé sur la côte, dis-je avant de lâcher un rot tonitruant. Mais on peut faire une brève excursion sur la rive plus aventureuse de la Vistule, mon ami.

— Y a déjà cent balles au compteur.

Je lui mets la main sur l'épaule. Qu'il se tranquillise.

C'est peut-être du sommeil, ou peut-être juste une tache, je ne sais pas, mais parfois, je me débranche tel le courant d'une vieille maison, et il semble que je ne sois plus complètement là, l'espace d'un instant, ou de deux, ou de trois, mais je suis bien quelque part, dans cette obscurité.

Quelle idée géniale, ce fleuriste.

La voiture virevolte un peu de l'intérieur, mais l'idée était géniale.

Marta, non seulement elle me lâchera la grappe, elle la fermera, non seulement elle me laissera rester dans la Super Piaule autant que je veux, peut-être même trois jours, suffisamment pour que je

m'amuse assez, pour que j'écoute assez de zique, mais en plus, quand elle verra cette magnifique jungle, elle sourira et me dira : Marcin, t'es quand même un homme, t'es quand même un mari, je te demande pardon pour tout. Et moi, je lui répondrai juste : Martounette, c'est moi qui te demande pardon, pour ça, pour ces nuits, ces éclipses, pour ces vacances horribles, celles-là et celles d'avant, bien que celles-ci aient été les pires, dorénavant, je ne serai que formidable, vraiment, laisse-moi seulement une demi-heure dans la Super Piaule. Quand j'en sortirai, je serai un mari fantastique, le meilleur.

— Bien sûr, Marcin, restes-y autant que tu veux et pendant ce temps, je vais décorer notre maison avec toutes ces belles fleurs.

— Merci, Martounette.

— Pas de quoi, Marcin.

Oui, à la maison, il y aura des fleurs partout.

J'irai faire des courses pareilles une autre fois. Ou même deux ou trois. Soif. Je vais badigeonner les murs de terre, je vais faire des plates-bandes verticales et il y aura des fleurs toujours fraîches qui pousseront dessus. On pourra s'enivrer de leur seul parfum. En plus de ça, je planterai des carottes, des courgettes, des choux, il y aura des légumes, une cuisine bio. Marta sera ivre aussi, tout le temps, de bonheur. On sera heureux. Notre maison remportera divers concours. Il y aura un grand article à notre propos dans le magazine *Bricolage & Dépucelage*. Oh mon Dieu, soif. À propos de médaille. On n'accorde pas de médailles pour chaque idée géniale. Mais je vais m'en attribuer une. Ici et maintenant. Une jolie et en or. Voilà.

— Là ? me demande le cocher.

Je ne sais même pas si c'est là. Tout s'écoule dans un immense évier. Montre encore une fois. Ah oui, la porte. À l'extérieur. Toc, toc. C'est là ? Y a de la lumière, une enseigne. Qu'est-ce qu'il y a d'écrit ?

Oh punaise. Ça brûle. Et ce n'est que le début. Tiens le coup. Ça s'arrêtera dans un instant et ça sera horrible. On ne veut pas de ça.

— Là, la porte, dit mon fidèle cocher, mon adoré, en me la montrant.

La lumière vive repousse violemment tout à sa place, le haut, le bas, la gauche et la droite. À l'intérieur, retranchée derrière une paroi en plexiglas, dans une cage faite de bouteilles en plastique et en verre, il y a elle. Oui, c'est elle. Elle est revenue à moi, me chercher. Ma chérie.

— Miette…, dis-je en m'agrippant à la paroi pour ne pas tomber, pour ne pas lui faire mauvaise impression.

— Je ne vous servirai pas, monsieur, dit-elle d'un ton préventif.

Je fais un pas de plus. Oui, c'est elle. Je suis sûr de moi. Elle a l'air un peu différente. Elle a eu le temps de changer de coupe, d'allonger ses cheveux, ils sont maintenant teints en blond et étroitement serrés. Mais les femmes savent se transformer en une fraction de seconde, c'est justement ce qu'il y a d'extraordinaire en elles. Miette a un maquillage un peu plus marqué à présent et des dents un peu différentes, mais ses yeux sont toujours deux saphirs, et elle a toujours l'air d'aller en troisième, au collège. Elle est toujours à moi.

Et elle est bien réelle. Je ne l'ai pas inventée, comme dans la chanson de ce pauvre Zaucha.

— Je suis revenu te chercher, je t'aime, lui déclaré-je rapidement, fiévreusement, brusquement.

J'ai dans ma poche trois beaux billets de cent balles, tout neufs, spécialement pour elle. Je les glisse dans le trou de la paroi en plexi. Dès le début, quand je l'ai rencontrée, là-bas, à cette horrible fête, je sentais que Miette était ma bonne fée, que si ça devenait nécessaire, elle me tendrait sa main menue mais forte et me tirerait sur le rivage.

— Je vous répète que je ne vous servirai pas. Faut que j'appelle la sécurité ?

Sa voix, comme si elle avait avalé une cuillère de sable.

D'accord, Miette, comme tu veux. D'abord, les affaires. Je lui désigne l'étagère des Jack où les soldats en verre brun sont fièrement au garde-à-vous comme lors d'un splendide appel. J'ai trois fois cent zlotys, alors j'en ai besoin de trois, c'est simple, trois pour trois, et trois, c'est une bonne récompense, minute, quelle récompense, une récompense pour quoi ? Ah oui, c'est bon, je sais.

C'est une récompense pour t'avoir retrouvée, Miette.

— Je ne fais rien de mal. Fais-moi confiance. Tu te souviens de moi.

Je tente de la convaincre et pour preuve que je suis un gars sur lequel on peut compter, je me tiens droit. Il faut avouer que je tiens splendidement, en accolant toute la surface de mes pieds au sol.

Mon cerveau tournoie dans ma tête comme des vêtements dans un lave-linge, comme une pièce entre les doigts. Je me penche pour la regarder le plus profondément possible dans les yeux, bien que la paroi nous sépare toujours. Enfin, à force de contemplation, je m'agenouille. Maintenant, c'est elle qui me surplombe, difficile de l'appeler encore Miette, elle s'est transformée en Thémis et, via une alchimie mystérieuse, sa peau a durci et s'est changée en marbre. Quelque chose se retourne dans mon estomac, un kraken antique qui veut se gratter un chemin infâme jusqu'à l'extérieur, droit sur des packs de trois citron-eau minérale Muszynianka, sur l'autel de mon agenouilloir.

— Arek ! hurle Miette.

Un personnage encore plus imposant émerge de derrière sa tête, Maximus Decimus Meridus, vêtu d'une veste en synthétique

estampillée SÉCURITÉ et avec un immense crâne chauve, scintillant dans la lumière crue, à la texture irrégulière de pain rassis.

— Veuillez sortir, dit-il poliment.

Je veux me lever, mais c'est difficile, presque irréalisable. Douce Chambre, Super Piaule, Bonne Chambre, pourquoi ça dure si longtemps, pourquoi veulent-ils me priver de toi ? Il se peut qu'à un moment je m'allonge au sol pour me verser des médicaments sucrés dans la bouche, et pour en rire, mais pour l'heure, je nage en plein cauchemar.

Qui a monté ces vitres en plexi ? Toi, la vitre voleuse de rêves. Sale pute, va.

Vlam ! Une fois, deux fois. Trois.

— Dégage d'ici.

La vitre n'a même pas frémi, mais je frémis, car quelque chose me soulève du sol et me repousse vers la porte, ça doit être Maximus. La rudesse du vol libère le kraken en mousse multicolore, droit sur sa combinaison, et je tombe à nouveau à genoux.

— Sale porc, putain.

Maximus est désorienté, je crois. Ma vision se trouble.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Je reconnais cette voix comme venue de contrées lointaines, c'est mon fidèle cocher.

— Voilà ce qui se passe. Tu le connais ? demande Maximus en me désignant du doigt.

Range ce doigt ou je te le bouffe. Tant de tentatives, tant de douleur. Tant de vitres, tant de murs. Entre nous.

Le cocher soupire, me remet debout, m'appuie contre la porte. J'indique ma poche du doigt, le cocher en extrait de l'argent, il en donne à Maximus pour qu'il se calme, celui-ci disparaît dans l'arrière-

boutique, le cocher s'approche de Miette – ne lui crie pas dessus, s'il te plaît, sinon elle va s'enfuir.

— Ce qu'il voulait, donnez-le, dit-il.

— Il va se tuer, le con.

Miette se lève et prend trois merveilleuses bouteilles brunes sur son étagère.

— Ce n'est pas notre problème, réplique le cocher.

— Je t'aime, je t'aime, Miette, je t'aime comme le ciel et le soleil !

Je veux crier encore, mais le cocher me pousse vers l'auto. Dans l'autre main, il tient les bouteilles, mes trésors, il les range dans le coffre. Peut-être pas toutes les trois ? Qu'est-ce qu'il va se passer si elles se brisent dans ce coffre, je vais en prendre une avec moi, non, je ne vais rien renverser dans ton carrosse, tranquille, regarde, tout roule, je bois une gorgée, puis une autre, les traces du monstre marin se détachent de ma gorge endolorie et s'écoulent vers le bas dans un flot de chaude et merveilleuse douceur. Le soulagement, enfin, putain de sa mère, à volonté.

Je m'essuie la bouche et je me lèche la main.

Le ciel s'immobilise un instant.

— À la maison ? s'assure le cocher.

— Dis, pourquoi t'as autant de fleurs ? dis-je en contemplant le jardin multicolore, vert-rouge-blanc-violet, qui recouvre toute la banquette arrière. T'arrondis tes fins de mois en faisant corbillard ? On va à un enterrement ? Qui est mort ?

Soupçonneux, je tâte mes poches.

Le cocher secoue la tête. Qu'est-ce qu'il a à faire le malin, ce fils de pute ? Qu'est-ce qui le fait marrer ? Quelqu'un a lâché une caisse ? On passe du Benny Hill ? Je finis par trouver mes clopes, il me donne du feu, au dernier moment, il retourne ma cigarette le bon bout

devant, sinon j'aurais cramé mon filtre, bon d'accord, tout le monde peut se tromper.

Super Piaule. J'y ai aussi un ordi. Et dedans, des films. Je peux non seulement boire, non seulement écouter du rock. Le super son des guitares est pratique pour couvrir d'autres sons. Quand je mets fort Tool, ou les Led, ou les Purple, ou Metallica, on n'entend pas les piaillements de ces filles des caméras qui ont de petits vibromasseurs en plastique, commandés par internet, enfoncés dans leurs chattes. Plus on paye, plus ces godemichets vibrent vite. J'imagine Miette dans une caméra pareille, j'ai soudain chaud.

— Bah écoute, cocher, d'accord, tu sais bien que j'irai avec toi, pas de soucis, mais en tant que client, j'ai le droit de savoir ce que ces légumes foutent chez toi, dis-je en désignant une nouvelle fois la banquette arrière.

Et soudain, l'illumination. Je lui tapote l'épaule. Ça y est. Je sais. Mais oui bien sûr.

Marcin Kania, le génie. C'est grâce au Jack. Le cerveau a besoin d'un médoc quand il est fatigué. Les éponges et les sols ne peuvent pas rester secs. Les rivières doivent couler.

— Miette, dis-je en montrant la boutique. Elle nous a sauvés, cocher.

J'ai une poche pleine d'argent, mais je ne sais pas d'où il sort, j'ai peut-être toujours été béni. Petit garçon, Marcin Kania comprenait déjà la magie du monde. Père rentrait à la maison en uniforme, il vérifiait si les chaussures étaient droites, tu te cachais parfois, n'importe où, dans une armoire, dans un clic-clac, mais mère lui disait toujours où tu étais, elle te livrait, elle te trahissait… elle ne te protégeait pas, personne ne te protégeait… Encore une gorgée, une baffe dans la gueule, de ma propre main. De la poche pleine d'argent, je sors un billet pour le cocher.

— Viens, lui dis-je. Elle le mérite.

— Non…, proteste Miette quand on entre à nouveau dans la supérette, chargés de fleurs cette fois.

Elles sont fraîches, il a dû les acheter récemment, il en fait peut-être commerce ? Mais je suis ravi qu'il soit un homme, qu'en dépit de sa nature de taxi, il soit capable de comprendre le romantisme.

— Mais putain, je vais appeler la police ! crie-t-elle.

Elle tente encore de se défendre, mais dans ses yeux, je vois déjà la soumission, la résignation, et avant tout la gratitude. À présent, elle a bien trois paires d'yeux où toutes ces émotions tiennent facilement.

On pose ces fleurs un peu partout. Après un instant, je fatigue, une gorgée de Jack pour ne pas flancher, et je fais signe au cocher de les porter seul.

J'accole mon visage à la vitre.

— Je t'aime. Tu es belle.

Elle me contemple en penchant joliment la tête. Mon chien Capone fait pareil. Ce geste signifie la gratitude et l'incompréhension. Elle pense qu'elle ne le mérite pas. Elle, une déesse.

— Tout ça, c'est pour toi, lui dis-je quand le cocher revient à l'intérieur, de flanc, brandissant une énorme botte de roses multicolores qu'il dépose ensuite précautionneusement, tel un enfant endormi, sur le tas de packs de trois citron-eau minérale Muszynianka.

— Les mecs, vous êtes complètement malades, chuchote-t-elle, rougie, en s'apposant les mains sur les joues.

Maximus émerge encore de l'arrière-salle. À l'endroit où l'avait atteint mon vomi inopiné, il y a maintenant une tache humide entourée d'un contour blanchâtre, la carte d'un continent inconnu.

— Depuis le tout début, quand tu m'as souri, quand je t'ai apporté un cocktail, là-bas, près du mur, chez Zbyszek, je le savais depuis le début. Fuyons, toi et moi, où tu voudras, j'achète les billets, pour un bateau, pour l'avion, pour un ballon.

Il faut encore que je m'appuie sur la paroi transparente, mon amour s'extériorise dans la douleur, à chaque mot, une fibre fine et vivante s'arrache de mon cœur.

— Enlève ça ! hurle Maximus. Enlève-moi ça d'ici sur-le-champ, putain !

— Oh merde, c'est un fleuriste ici maintenant ? demande quelqu'un en pénétrant dans la supérette, je sens sa respiration aigre derrière moi.

Je me retourne, c'est un alcoolique à la gueule si bouffie qu'il a l'air d'un médecine-ball entouré d'une brume de puanteur acide. C'est répugnant de voir comment les gens ne savent pas boire. Si j'avais plus de temps, je le lui aurais appris, vu que j'ai bon cœur.

— Je t'aime. Je reviendrai te chercher, Miette, c'est promis.

Je dis ça parce que je suis un chevalier et que je n'impose mes sentiments à personne. Encore une gorgée, puis encore une autre. De la beauté chaleureuse. Une pluie d'or qui tombe du ciel. Précisément, une pluie d'or. Il n'y a qu'une seule femme plus belle que Miette, il faut que je le dise, pardon, il n'y a qu'une déesse qui te soit comparable. Elle s'appelle Beata Kozidrak, la chanteuse.

— Pousse-toi, mon gars, dit l'alcoolique puant qui me passe devant.

Bon, il est temps que je file. Je reviendrai et je te sauverai, je ne permettrai pas que tu exploses, pour l'heure, tu es en sécurité, les fleurs te protégeront. Maximus se met à marcher très vite dans ma direction, mais je parviens à me retrouver dans le taxi, puis il n'y a que des arrêts sur image, séparés. Je vomis dans un sac en plastique

accolé à ma face. Un policier m'ordonne de sortir de la voiture, j'ai pas envie. Ou peut-être qu'il n'y a aucun policier. L'auto s'arrête. Le cocher me dit que ça fera trois cents pour l'ensemble. Quels trois cents ? J'ai pas trois cents. Une main dans la poche, une secousse. Minute, minute, les bouteilles. Dans le coffre, il en reste deux. Dans le sac en plastique. Des pas, un premier, un deuxième. Dans la maison, beaucoup de pas. Sonnette au portillon, ouvre. Ouvre. Laisse-moi entrer.

— Doux Jésus…, soupire-t-elle.

La moquette du couloir, ça s'écoule de moi. La moquette est molle, elle pue les chaussures et le chien, elle vit, elle rampe dans mon nez et y croît.

— Maman, non…

Leurs voix.

Comment ça non ? Comment ça non ! C'est ma maison. La mienne. Boire. La bouteille, l'ouvrir, c'est difficile, elle pourrait se briser. Glissante au toucher, trop glissante. Quelqu'un a vomi dans le sac. C'est dégueulasse. Quel mec immonde, ce cocher.

— Maman, t'étais censée ne pas le laisser entrer dans cet état.

Dans quel état, bordel de merde ? À la Super Piaule. Super Aventure. La Super Soirée ne fait que commencer. Au large. Au large. Et soudain une grosse langue chaude et rugueuse, sur le visage, partout. Surtout autour de la bouche.

— Capone, laisse-le.

— Viens, Ula, conduisons-le dans la chambre.

— Je ne le conduis nulle part.

— Ula, je t'en prie.

Miette. Et si c'est Maximus qui l'y emprisonne ? Je ne ferais pas le poids contre lui tout seul, mais avec Zbyszek et le cocher ? À deux ?

Combien faudrait-il que je le paye ? Peu importe, je dispose certainement de cette somme.

— Viens ici.

J'ai certainement tout le fric que tu veux. Laisse-moi entrer. Est-ce que je suis à l'intérieur ?

— J'en ai assez.

— Ula. S'il te plaît.

Encore une fois, plouf. Du ventre, des entrailles. C'est corrosif, acide, douloureux.

— Mais merde !

Super Soirée. Ma Super Soirée. Super Musiques. Super Godes dans les Chattes. Super Super Super Super.

— Qu'est-ce qu'il pue !

— Tant pis.

— Il me répugne, maman, j'en ai assez.

Qui sont-ils, où sont-ils ? Zbyszek. Zbyszek.

C'est lourd. Mais je peux me lever tout seul après tout. Laisse-moi boire. Mais dans un verre. Dans un verre, putain. Lâche-moi, sale pute. Lâche-moi. Laisse-moi sortir. Lâche-moi.

— Ah !

— AAAAAAAAH !

Lâche-moi, sale pute. Miette. On y va. On y va seuls.

— Sale fils de pute ! Sale connard !

C'est lourd, c'est dur, dans la face, combien en sortira encore, du liquide, qu'est-ce que vous me voulez, bande de putes, salopes, moi, je veux seulement vivre un peu ici, rien de plus, rien de moins, arrête, ça n'a aucun sens, moquette, encore une fois crac, ça fait mal, dans les côtes, oh, ça fait mal, c'est lourd, craquement sourd, sur la moquette.

— Sale fils de pute, qu'est-ce que tu as fait ?

— Chérie, tu n’as rien ? Chérie ?

— J’en ai assez, maman.

Elles sont deux, et elles sont trop lourdes pour se fracasser.

— Laisse-le là.

— D’accord. Montre-moi. Tu n’as rien ?

— Non, maman. Ça va.

— Salopard. Connard.

— Tu vois, tu l’insultes toi aussi maintenant.

La Super Soirée. Enfin. La récompense. Pour tous ces efforts, ces sauvetages. Pour mon héroïsme.

— Peut-être que… peut-être qu’on devrait aller chez grand-mère.

Pour avoir donné un joli sourire à Miette.

— Non, maman, tu as ta maison.

Une Super Récompense.

— Maman, c’est notre maison. Pas la sienne. Qu’il reste là.

— Tu as raison, Ula chérie. Viens.

— Qu’il reste là et qu’il crève.

OceanofPDF.com

Desiderata une fois de plus

En plus d'une saine discipline, sois bon avec toi-même.

Mes mains s'affolent, tels des oiseaux effrayés. Je me demande si je ne devrais pas m'asseoir dessus. Mais il ne faut pas exagérer, je ne peux pas faire l'idiot ici.

— Et pourquoi es-tu allé le voir ? me demande Sylwia.

— Je ne sais pas, dis-je doucement.

Sylwia, c'est une bonne copine. Elle sait dire les choses en face, remettre à sa place, mettre sur pied, mettre la fessée. Tout comme il faut. On voit qu'elle a été une chouette fille dans ses vingt ans. Maintenant qu'elle va sur les quarante-cinq, elle est très fatiguée. Il suffit de n'importe quoi pour la mettre hors d'elle. Sa voix s'aiguise, les mots deviennent des couteaux. Elle a les cheveux mi-longs, colorés en brun, bien lavés et jamais ébouriffés, et des dents laides noircies par les cigarettes qu'elle fume bien plus qu'elle ne veut se l'avouer.

— Alors comme ça, vous aviez à parler de quelque chose d'important ?

— J'ai oublié.

— Mais tu as dit que tu n'avais pas bu.

— Oui, mais maintenant je ne me souviens plus.

Comment pourrais-je me souvenir ? Arrosé de vodka pour la première fois en deux ans, mon cerveau a eu un court-circuit.

— Il y avait quelqu'un d'autre avec vous ? demande Sylwia.

— Personne. Kinga n'était pas là. Elle est en Espagne.

— Kinga, c'est qui ?

— La femme de Piotr, répond Jadzia à ma place.

Jadzia sait tout sur tout le monde. Elle a un faible pour les télénovelas, c'est peut-être pour ça. Jarek s'en est un jour moqué et a dit que Jadzia restait à nous regarder tous comme dans une série.

Tu n'es pas moins enfant de l'univers que les arbres et les étoiles, tu as le droit d'être ici.

— Excusez-moi, mais je dois y aller. Il faut que j'aille lui dire.

Je me lève pour la deuxième fois.

Elles m'interrogent du regard, pour savoir si je suis sûr.

— Je suis venu ici parce que je n'avais nulle part où aller, mais je ne veux pas que tout tourne autour de moi.

— Un jour c'est comme ça, un autre c'est autrement, dit Jarek.

Michal est le seul à ne pas me regarder, il fixe le mur, une de ces vieilles taches dont celui-ci est recouvert.

— Bon, tu vois, j'y vais, fais-je en m'adressant à lui.

— Fais attention à toi, Marcin, répond-il d'une petite voix.

La rue est déserte, on ne dirait pas qu'il pleut mais je suis tout de suite mouillé, le ciel diffuse une bruine sale qui se dépose sur la peau et les vêtements. La supérette m'appelle comme les sirènes appelaient Ulysse. Je suis sauvé par un taxi à l'arrêt, clignotants allumés, son client se fait attendre, possible de payer par carte, ça roule. Toute la ville est bouchée, les gens reviennent du travail ou s'y rendent, à moins qu'ils se mettent dans les bouchons par habitude, comme des idiots. Dès que je me rends compte de la situation, je commence à étouffer, mais nous sommes dans la file du milieu, avec des voitures des deux côtés, ce serait stupide et casse-cou de descendre et de se

mettre à courir. Je me demande si mes mains vont moins trembler si je me les mords jusqu'au sang.

Quand j'arrive sur place, au coin des rues Filtrowa et Krzywicki, une voiture de police attend devant l'immeuble. Elle a donc quand même téléphoné. Un flic se contente de fumer une clope, les yeux sur son téléphone, et il ne fait pas attention à moi. Je vérifie l'interphone. Numéro cinq ? Oui, numéro cinq. Il y a toujours la petite carte avec le nom de la personne qui habitait ici avant : S. Bednarek. Pourquoi ne l'ont-ils pas changée ?

J'appuie sur le bouton. Grésillement de la porte, la serrure se débloque en claquant. Je fonce dans l'escalier à en perdre l'équilibre, en ravalant ma respiration brûlante.

La porte est ouverte, j'entends la voix de Marta à l'intérieur. Elle répond tranquillement à des questions. Comme une mer gelée qui se mettrait à parler.

Ils sont au salon. C'est elle qui me remarque en premier, rien ne bouge sur son visage, même pas un battement de cils, elle serre juste brièvement les poings. Je suis en chemise, mon sweater a dû rester à la thérapie, les flics regardent les filets de sang qui maculent mes vêtements et le rouge tomate à l'œil, cerné de violet.

— Vous êtes qui ? demande le flic numéro un, un grand type au visage balafré et au regard de vache désorientée.

— Le père. Du fils, dis-je, conformément à la vérité.

Marta fait trois pas dans ma direction. Je me retiens pour rester fermement en place, ne pas reculer instinctivement.

— Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ? demande-t-elle.

— Rien.

— Tu devrais aller à l'hôpital.

— Plus tard. J'ai quelque chose à te dire.

— Vous confirmez ? demande le flic numéro deux.

— Je confirme. C'est mon mari.

Elle fait trois pas de plus dans ma direction. Ce n'est pas la première fois qu'elle me voit dans un tel état, pas la première qu'elle est déçue, mais de près, je remarque qu'elle a peur, de tout son être – la peur, c'est une grande plaque de verre qui la traverse en son milieu.

Elle ne s'est pas maquillée, porte une robe ordinaire et s'est fait une queue-de-cheval. Il lui arrive de soigner son apparence, mais pour quelqu'un d'autre, je ne sais même pas qui, ni où. Je ne lui pose pas de questions.

Elle est immobile, toute tendue. Je sais qu'elle serait dure comme de la pierre si je la touchais. Elle est comme ça quand elle est énervée. Ses muscles se changent en une cuirasse rigide qui l'empêche de trembler, de se décomposer.

— Où est-il ? demande-t-elle.

— Je ne sais pas, je…

— Où est notre fils ?

— On pourrait parler en privé ?

C'est bizarre, depuis qu'ils ont emménagé ici, je ne suis jamais entré dans cette pièce. Maintenant, c'est leur chambre. Un matelas sur un montant, des rideaux de couleur, des livres. Un ordinateur portable sur le lit. Celui de Piotr sans doute, à ce qu'il me semble, avec un autocollant de Homer Simpson. Piotr aimait beaucoup les Simpson. Ça, je m'en souviens.

— Il va peut-être rentrer d'un moment à l'autre, dis-je, débile que je suis.

Je sais qu'il ne va pas rentrer.

— Je suis ici depuis deux heures.

— Il est distrait. Il a oublié de fermer la porte.

— Arrête, putain de ta mère, dit-elle, mais calmement, alors qu'elle pourrait se mettre en pétard.

Je veux dire quelque chose, mais l'air que j'expire ne laisse sortir aucun mot. Je m'assois sur le lit.

— Son ordinateur est là. Je l'ai allumé, mais il n'y a rien, il a tout effacé.

Bien sûr qu'elle l'a allumé.

Même quand Piotr était étudiant, elle avait accès à ses comptes. Elle payait ses factures, son téléphone, internet, l'abonnement à la piscine, elle avait peur qu'il oublie. Ça a dû cesser quand il s'est marié.

Elle essayait de le faire pour nous deux, étant donné que je m'en désintéressais complètement.

— Je me suis réveillé ici. Il était treize heures. Je ne me souviens de rien. Je ne me rappelle pas qui m'a arrangé comme ça. Je ne me souviens pas d'avoir bu. Je ne me souviens de rien, Marta.

Je vois qu'elle se met à trembler, très délicatement d'abord. La fureur traverse sa cuirasse.

— Je l'ai vu. Hier soir.

Elle se lève. Ses mains essayent de s'immobiliser réciproquement, la droite la gauche, la gauche la droite.

— Où est-il ?

— Je ne me rappelle pas. Je ne sais pas, dis-je doucement.

Elle me frappe au visage de toutes ses forces, ça ne me fait même pas mal. Ça me fait tout simplement chaud.

— J'ai foiré, ajouté-je.

Elle respire lourdement. J'ai peur qu'elle éclate. Une fois de plus, et sans bruit, elle remue les lèvres :

— Où est-il ?

— Nous sommes allés manger quelque chose, dis-je encore plus bas. Dans un restaurant thaï, près de la place du Sauveur. C'est tout ce dont je me souviens.

— Qu'a-t-il dit ?

— Qu'il me haïssait.

— S'il s'est passé quelque chose…

Elle ne finit pas sa phrase, mais moi, je sais. Il est arrivé quelque chose de terrible.

Que ce soit clair ou non pour toi, l'univers est absolument en bonne voie.

— Maman…

Une voix dans le couloir, petite d'abord, bientôt forte, et un instant plus tard, elle est là, dans la pièce. Comme portée par le vent, vêtue d'une grosse veste, bien trop grande, une queue-de-cheval de gamine. Une créature pittoresque, à la délicate frimousse de gamine.

— Papa, merde, dit-elle en faisant mine de se mettre à pleurer.

Ula.

— Excuse-moi, dis-je en chuchotant, et pour moi seul, parce que maintenant cela ne veut plus rien dire.

— Madame, nous nous demandons ce que nous avons à faire ici.

Le flic numéro un se tient sur le seuil.

Marta se tourne vers lui. Elle sort les griffes.

— Pourquoi ? me lance Ula. Pourquoi as-tu encore fait ça, minable ?

Je ne réponds pas. Je baisse la tête.

— Vous voulez déclarer la disparition ? Il n'y a ici aucune trace de violence, rien. Sinon sur monsieur.

Le flic me désigne.

— Espèce de minable.

Ula éclate bientôt en larmes, sa petite voix se fait de plus en plus ténue.

Elle a toujours été une gamine. Elle ne s'est pas voulue autrement. Elle a maintenant vingt et un ans mais l'air d'en avoir quatorze. Même si aujourd'hui toutes les filles s'habillent sans doute pareil, des fringues de chez Sesame Street, d'énormes chaussures de sport, comme des caricatures de baskets dilatées. Jarek m'a fait réaliser en thérapie qu'Ula était imprégnée d'alcool, ce pour quoi elle tirait autant sur les couleurs. C'est pour que je puisse la voir à travers mon brouillard. Nous l'avons conçue dans l'ivresse, en Grèce, à Corfou, dans un hôtel aux murs de plâtre blanc. Le sexe avec Marta n'est plus maintenant pour moi que le souvenir d'un étranger, qui me revient par erreur.

— Qu'est-ce qu'il vous est arrivé ? s'enquiert le policier.

— J'ai oublié, fais-je à voix basse.

— Ça a un lien avec la disparition de votre fils ? L'état dans lequel se trouve votre mari ? demande-t-il en s'adressant à Marta.

— Mon mari est le dernier à avoir vu mon fils.

Ula s'assoit sur le lit. Elle fouille dans son sac et finit par trouver un instrument en plastique blanc en forme de thermomètre. Elle y enfonce une petite cigarette, se la fourre dans la bouche et souffle un nuage de fumée.

— Tu n'en as pas des normales ? demandé-je et elle me tend son gadget.

J'ai du mal à m'envoyer la vapeur dans les poumons. Ça a un goût de mégot grillé. Même ses clopes, elle les prend pour enfants.

— Vous voulez qu'on emmène votre mari au commissariat ? J'ai du mal à comprendre ce qui se passe, dit le grand policier.

Son collègue se tient dans l'entrée. Plus petit, plus stupide, mais moins perdu que son ami grand comme un joueur de basket, il sait

qu'il a un pistolet au côté, et une matraque, et qu'il peut toujours en faire usage, ou au moins crier, ce qui amènera les autres à faire comme il dit. Visiblement, il aime l'ordre, c'est pour ça qu'il a choisi ce boulot.

— Quelqu'un d'autre habite ici ? demande-t-il en consultant son carnet.

— Personne ne sait où est mon fils, vous pouvez comprendre ça ?

Marta finit par hausser le ton. Quand elle fait ça, je me sens soulagé, quelque chose se libère.

— Vous avez téléphoné à Kinga ? tente de savoir Ula.

— Kinga, c'est qui ? demande le petit flic.

— La femme de Piotr, que je lui réponds.

— Et Piotr, c'est qui ?

— Celui qui habite ici, répond le grand flic à l'adresse du petit.

— Et comment je saurais ça ? Vous n'arrêtez pas de parler de lui en disant « mon fils ».

Le grand hausse les épaules, après quoi il lance à la cantonade :

— Vous allez devoir coopérer, mes chéris.

Marta a envie de hurler, mais se retient. Elle sort de la pièce. Les policiers lui cèdent le passage et elle s'avance comme une reine devant ses pions.

Ula est noyée dans ma boisson. Je ne me souviens plus de son premier anniversaire, j'ai oublié sa communion, je me souviens par contre de sa participation à un spectacle de réveillon, et que j'avais dû me frayer un chemin entre les gens pour arriver aux toilettes. Dieu merci, j'avais dans une poche une flasque de vodka, et dans l'autre une flasque de liquide pour me rincer la bouche, et j'étais heureux de m'être préparé. Je me souviens qu'elle a demandé que nous fassions la paix. Elle m'a demandé ça quand elle avait sept ans, puis neuf, douze, quinze… Quand Marta a fini par me mettre à la porte, après

l'accident avec Robert, Ula devait passer le bac. Je me souviens d'être arrivé jusque devant l'école avec des fleurs, avant finalement de repartir. J'ai posé les fleurs près d'une poubelle. Deux rues plus loin, il y avait un café ouvert. J'ai commandé un double whisky et un expresso. Je ne l'ai même pas touché, l'expresso. Elle a reçu les notes maximales dans toutes les matières, le plus grand nombre de points possible dans le système de notation d'aujourd'hui.

Vis en accord avec Dieu, quel qu'il puisse être pour toi, quoi que tu fasses et quels que soient tes désirs, et veille à la paix de ton âme dans le tumulte de l'existence.

— Vous avez donc vu votre fils hier pour la dernière fois, mais vous ne vous souvenez de rien ? demande le grand.

— Il faut l'emmener au commissariat, déclare le petit.

— Vous ne pourriez pas téléphoner pour faire venir une équipe qui vérifierait ce qui s'est passé ici ? demande Marta. Faire ce que doit faire la police ?

Elle n'a pas pu résister, elle est revenue dans le couloir et les fusille du regard.

— Maman, tu as téléphoné à Kinga ? demande Ula.

Je dis ce dont je me souviens :

— Elle est en Espagne.

— Je ne demande pas où elle est, mais si quelqu'un l'a appelée.

— Quelle équipe ? fait le policier qui ne comprend pas.

— La Criminelle ! crie Marta.

Ula sort de son sac un téléphone, un iPhone rangé dans un grand Pokémon jaune en plastique. Elle a passé le bac haut la main et fait des études de lettres. À quoi ça lui sert ? D'un autre côté, qu'a étudié Marcin Kania pour la prendre ainsi de haut ? Ma seule formation vient de la fac d'alcoolo-romantisme.

— Allô ? Kinga ? Où es-tu ?

— Vous voulez déclarer la disparition ? redemande le petit.

Il est impatient et il s'est certainement entraîné chez lui à faire entendre l'impatience dans sa voix.

— Oui, merde, un peu que je veux déclarer la disparition ! crie Marta.

Elle va bientôt lui sauter à la gorge.

— Maman.

Ula s'approche d'elle, lui pose une main contre le ventre, la serre contre elle, l'entourant d'une drôle de façon en même temps qu'elle parle au téléphone avec Kinga. On dirait que le Pokémon lui a mangé l'oreille.

Marta se calme. On dirait. Un peu.

— Kinga, je sais que tu es en Espagne, mais est-ce que Piotr t'a contactée ?

Je tends la main. Qu'elle me donne une fois de plus ce thermomètre en plastique, qu'elle me laisse tirer sur sa clope, qu'elle me donne quelque chose.

— Alors je vais vous demander des informations sur votre fils.

— Vous avez parlé avec les voisins ?

— Non, je ne leur ai pas parlé.

— Attends, Kinga, je vais mettre en mode haut-parleur.

— … non, il a juste appelé hier pour dire qu'il allait voir son père.

Ula se décolle de sa mère pour lui faire face. Kinga est dans le Pokémon, le Pokémon parle avec la voix de Kinga.

Ula était ma boisson, et elle est toujours ma boisson. Je ne suis arrivé à l'hôpital qu'après deux jours. Elle était minuscule et jaunâtre. Elle ne répondait pas à tous les critères d'Apgar ou je ne sais quoi. On ne me l'a pas donnée dans les bras.

— Bonjour, Kinga. Je m'excuse. Je m'excuse de ne pas t'avoir appelée, reprend Marta. Je pensais que tu étais très occupée. Je ne

voulais pas t'énerver. En fait, je ne sais pas ce que je voulais ou ne voulais pas…

— Donc personne ne sait où est Piotr ? dit le Pokémon d'une voix de jeune femme qui mâche du gravier.

— Tu as une idée d'à qui on pourrait téléphoner pour vérifier, auprès de qui chercher ? demande Ula.

— Krystian. Ula, appelle Krystian. Et si lui ne sait pas… mon Dieu, mon Dieu. Je vais tout de suite t'envoyer le numéro.

J'ai la tête qui éclate, qui enfle de l'intérieur. S'ils pouvaient tous arrêter de parler. Oui, Piotr, je comprends qu'il faut trouver Piotr. Il est arrivé quelque chose de terrible. Mais tous ces mots qu'ils envoient, chacun, comme autant de coups de pied dans ma tête…

— Je ne sais pas qui est ce Krystian, affirme Marta.

— Maman, tu le sais. Son copain, celui qui a une barbe, précise Ula.

— Non, je ne sais pas. Première fois que j'entends parler d'un Krystian !

Je m'assois sur mes mains.

— Maman, tu le sais, tu es seulement énervée. Tu le connais. Calme-toi.

Je vous en prie, arrêtez. Doucement. Que je puisse me rassembler, sinon je ne vous servirai à rien.

— Remettez-moi tout ça en ordre, dit le grand flic en quittant la pièce.

— Krystian, c'est Lolek, maman, Lolek.

— Ah, oui, Lolek. Bien sûr. Oui, Lolek.

Tout ça sonne comme une comptine qu'on répète pour ne pas complètement perdre la boule.

Moi aussi, je sais qui est Lolek. Une sorte de poil de carotte qui a un rire stupide, un ratier avec des mèches collées sur le visage, un

type couci-couça. Arrêtez un moment de parler, s'il vous plaît, tout le monde a des potes, merde, donc mon fils en a aussi forcément.

— Votre fils mène-t-il, si je peux le dire comme ça, un style de vie nocturne ?

C'est à nouveau le petit qui parle.

— Piotr est informaticien, dit le Pokémon avec la voix de Kinga.

— Oui, mais vous savez, il faut que jeunesse se passe. À votre place, je ne paniquerais pas encore.

— Regarde-le, lance le deuxième en me désignant, comme si ça signifiait quelque chose.

— Mais ça n'a peut-être aucun lien.

Sherlock et Watson se mettent à gamberger. Le petit sait lire, et c'est l'autre qui sait écrire, tandis que le troisième en bas, encore à essayer de déchiffrer des sms près de la voiture, est là pour surveiller les deux intellectuels.

Il n'y a pas forcément de lien.

Mais il doit y en avoir un parce que les tragédies avancent en groupes, elles établissent rapidement leurs chapelles, leurs gangs et leurs partis. Les tragédies niquent comme des folles, engendrant des tragédies nouvelles, parce que la vie, c'est ça, chers camarades des deux sexes.

Je me lève sans un mot, je les dépasse et j'entre dans le salon.

La première chose que je vois, c'est le plafond, une voûte suspendue au-dessus de nos yeux, et une boule en papier de chez Ikea.

En dépit de son caractère illusoire, en dépit des peines et des rêves dissipés, ce monde est beau.

Me voici soudainement emporté. Quelque chose se retourne dans mon estomac. Je perds l'équilibre. Dieu merci, c'est juste un peu de

vomi qui vole jusqu'au plancher. J'avale le reste, ça crie. Je n'entends ni ne comprends rien.

Quand je me réveille, j'ai surtout mal à la mâchoire. Mes dents semblent danser. Nous voici tout d'un coup au jour d'aujourd'hui. C'est plus tard que je vois qu'il est quinze heures passées. Mon dernier souvenir doit remonter vers les dix heures du soir, étant donné que Piotr et moi nous sommes donné rendez-vous à neuf heures, et j'ai été en retard comme d'habitude. Piotr m'attendait sur place. Assis dans un coin de la salle, il buvait du thé et le bouddha en plâtre doré semblait le surveiller comme un vigile engagé pour l'occasion.

Nous nous sommes toujours exagérément fait du souci pour lui. Ce souci l'a rendu faible, il n'a jamais bien su donner un coup de pied dans un ballon, et je me demande même par quel miracle il a appris à faire du vélo. À l'époque, cela remonte à vingt ans, on ne disait pas encore qu'il fallait contrôler l'accès des enfants aux ordinateurs. Alors il restait assis à jouer, à en devenir bossu. Il ne s'est interrompu que le jour où la police est venue saisir son ordi et l'arrêter pour intrusion dans un ministère, résultat d'une simple bêtise. On le lui a rendu après un mois et il s'y est remis. Il se cachait de moi dans cet ordinateur, je le sais maintenant.

Encore un peu de vomi vient éclabousser le plancher.

— Marcin ! Merde, va aux toilettes ! crie Marta.

Quand j'ai pris rendez-vous avec lui, par sms, j'étais encore sobre. Pareil quand je lui ai écrit que j'aurais du retard, quand je suis entré dans le restaurant, quand je me suis assis à la table. C'est peut-être quand il m'a dit qu'il me haïssait, c'est peut-être là que je n'ai plus résisté et que j'ai commencé à boire.

Et peut-être que je lui ai répondu comme d'habitude un truc idiot, et que nous avons commencé à nous disputer, et alors…

Et peut-être qu'il est parti furieux contre moi, et que c'est là que j'ai commandé la première vodka, ou un whisky, je ne sais plus. Ou simplement une bière. N'importe quoi.

J'espère, mon Dieu, j'espère que rien… Cette pensée, pour la première fois. Trop grande. Ma tête est trop petite pour la contenir.

Je lui ai acheté cet appartement et me voici à vomir ici sur le plancher.

— Marcin !

À nouveau, cette peur. Qui me tue, qui m'arrache le cœur.

« Je te hais. » Il a dit ça la veille au soir dans le restaurant thaï qui puait la friture et les huiles de massage. Mais il a dû le dire pour une raison. Ce n'est sûrement pas comme ça qu'il a commencé notre entrevue. Il ne serait pas venu me voir juste pour m'envoyer ça. Nous avions dû préparer le terrain.

Je finis par courir aux toilettes, le reste atterrit gentiment dans la cuvette, toute l'eau bue en thérapie, mélangée aux dépôts dans l'estomac, tout ce que j'ai mangé et entendu hier.

Je vois les cosmétiques disposés sur le rebord de la baignoire, le rideau coloré de la douche, l'affiche du film *L'Incantation de la vallée des serpents* sur la porte.

Je me souviens d'avoir vu ce film au cinéma, au Relax, avec Zbyszek et un paquet de types. Une merde épouvantable. Nous avions dans les vingt ans. Nous buvions un vin pas cher transvasé dans un thermos, et j'ai dû fumer un paquet de Populaires, et au moment où l'actrice Ewa Salacka est apparue nue sous la douche, j'ai tout dégueulé sous le fauteuil.

Je finis. Un froid agréable me parcourt tout le corps, la seule joie de tout ça.

— Regarde, dit Ula.

Je me retourne. Elle fixe la machine à laver ouverte.

— Quoi ?

— Regarde, répète-t-elle.

C'est comme dans une machine à laver, je veux dire, mais au lieu de ça je m'essuie la bouche. Il vaudrait mieux que je ne dise plus rien.

Du tissu blanc, mouillé, emmêlé. Des draps ou quelque chose comme ça. Non, pas si blanc que ça.

Ula tire le drap de la machine et commence à le déplier. Ces éclaboussures rouge pâle sont peut-être du vin, ou du jus, ou de la peinture.

Elle pose le drap sur le plancher et tire le suivant. Les taches sont d'intensités diverses, elles sont par endroits nettoyées, quelqu'un sans la moindre idée de ce qu'est une lessive a essayé de les enlever, de les blanchir. Quelqu'un a paniqué, agi dans la précipitation, sans savoir ce qu'il faisait.

Il est arrivé quelque chose de terrible.

Ce n'est pas moi.

La peur me coule dans les veines, me glace le sang, me momifie de mon vivant. Ula tient ces draps comme des linceuls.

Reste serein.

— C'est quoi, papa ? demande-t-elle.

— Aucune idée, fais-je d'une voix sourde.

— Du sang, affirme Ula. C'est du sang.

Je ne dis plus rien. Je ne dois plus rien dire.

— Maman ! crie-t-elle très fort, épouvantée, mais le premier à entrer dans la salle de bains est ce grand policier, heureux de pouvoir finalement servir à quelque chose.

Quand il voit les tissus dans les mains d'Ula, il cesse aussitôt d'être si heureux.

La peur tourne en rond à l'endroit vide de ma tête. Elle freine dans un crissement, arrachant l'écorce du cerveau, puis repart en

arrière. Une transpiration salée s'écoule de chaque pore de ma peau. Mon corps va bientôt perdre toute son eau, il va se changer en débris, s'affaler sur le sol. Mais mes mains, elles, ne tremblent pas, pour le moment. Je me lève.

— Nous allons sans doute devoir aller avec vous au commissariat, déclare le grand d'un ton irrévocable qui ne lui correspond pas du tout.

— Il est arrivé quelque chose de terrible, dis-je pour la dernière fois.

Ce ne sera plus nécessaire, maintenant tout le monde le sait.

Cherche le bonheur.

OceanofPDF.com

Ne tourne qu'à gauche

Je me réveille et cette fois, je sais où je suis.

Mon appartement.

Pitoyable.

Un matelas, des placards, des traces de crasse, de la vaisselle Ikea, des vêtements de supermarché sur des cintres de chez Ikea, quelques fringues plus sympas dans des housses en plastique, un unique carton, de la paperasse dedans, quelques livres et des disques emportés à la va-vite. L'équipement sono, la majorité de ma collection de vinyles, tout cela est resté à la maison, dans la Super Piaule, fermée à clef maintenant. À moins que Marta ait tout jeté. J'ai peur de vérifier. Et je n'ai pas posé la question.

Je me réveille et je sais que j'ai fait un rêve. Mais je ne me souviens de presque rien.

Je me rappelle seulement que je courais dans la gare en étant furieusement pressé. Ça devait être la gare centrale. L'écho grésillant d'une voix féminine annonçant un départ remplissait tout le hall ; le grand tableau des arrivées et départs était suspendu à ma droite au-dessus de l'escalier qui descendait. Mais le tableau ne m'intéressait pas, même si je me dépêchais comme si mon train était sur le point de partir.

À part cela, je ne me souviens de rien. Je ne me rappelle presque jamais mes rêves.

Ah oui, à propos, est-ce que je me souviens de quoi que ce soit ? Des souvenirs épars sautent dans ma caboche comme des poux mais ils ne s'arrangent pas en image cohérente. Y compris les souvenirs concernant Piotr. Il y a différents Piotr qui ne se connectent pas entre eux.

Le Piotr qui vient de naître est petit, chauve, fripé et il pleure affreusement, en plus de quoi, il émet un bruit étrange comme s'il voulait se racler la gorge. Le médecin dit que tout va bien et le répète quatre fois parce que je lui pose autant de fois la question.

Le Piotr qui a un an fait ses premiers pas dans la salle de bains, il progresse en direction de la baignoire, ça, je me le rappelle très clairement, ses petites paluches sur le rebord couvert de cheveux et de traces de savon.

Le Piotr qui a cinq ans ouvre une armoire et voit notre chatte Aria en train de mettre bas sur un tas de serviettes. Les chatons ont l'air de chewing-gums animés et hurlants, il y en a cinq et Piotr croit qu'Aria dévore le sixième, mais ce n'est que le placenta, alors Piotr appelle Ula qui accourt et commence aussitôt à pleurer affreusement. Piotr la serre dans ses bras et lui explique qu'elle ne doit pas avoir peur.

Le Piotr qui a huit ans m'asperge d'un seau d'eau froide le lundi de Pâques, comme le veut la tradition, ce qui n'est même pas pénible parce que j'ai une gueule de bois affreuse et que grâce à cela, au moins, je décuve.

Le Piotr qui a douze ans brise le poignet d'un autre garçon durant un combat d'entraînement lors de son cours d'aïkido, après quoi nous devons parler longuement avec les parents de ce garçon, ils sont hystériques et délirent, prétendant nous traîner devant les tribunaux ; quant à Piotr, il n'a pas la moindre intention de présenter des excuses : il voulait gagner et il a gagné.

Le Piotr qui a quinze ans rentre d'un voyage scolaire bourré comme un coing ; la nuit, nous l'entendons essayer de gerber un coup en toute discrétion, ce qui me fait bien rire, et le matin, il se lève, terriblement embarrassé, mais aussi endolori, ce qui me fait marrer encore davantage. En revanche, ça ne fait pas rire Marta qui passe un savon immense non pas à lui, mais à moi, en disant qu'elle ne permettra pas qu'il devienne comme moi. L'instant d'après, elle lui prépare une soupe chaude.

Le Piotr qui a dix-sept ans remporte un tournoi de jeux vidéo, j'estime que c'est une perte de temps, mais il y gagne dix mille zlotys et je suis fier de lui, vraiment. Puis il passe le bac et commence ses études, nous oublions même de nous en inquiéter tant il semble évident qu'il va y arriver. Il passe son permis à sa première tentative, sans l'avouer à sa mère parce que celle-ci lui interdit de prendre la voiture, de peur qu'il se tue. À moi, il ne me le dira jamais et, un jour, il arrive simplement devant la maison au volant d'une vieille Passat délabrée qui a l'air d'avoir été volée dans une casse. Il a alors vingt-deux ans.

Ça, je m'en souviens – mais il se pourrait que même ça, je m'en souvienne de travers.

Il se peut que je me rappelle tout de travers.

Alors, je tente de me souvenir en prenant ma douche, en me brossant les dents, en avalant de l'ibuprofène, en analysant dans la glace les griffures et les bleus qui changent de couleur sur mon visage – mais j'en suis totalement incapable.

Au bout du compte, je sors de chez moi. Le tramway pue. J'arrive à destination.

Les lettres à moitié arrachées collées à la vitre annoncent que c'est ici : Phex Thai Food. Mon sac semble peser cent kilos, il me tire vers le bas, me met à genoux. Il contient des annonces au format A4

imprimées par Marta, avec une photo de Piotr et l'inscription DISPARU.

J'entre à l'intérieur ; ça ne pue pas la friture, ils n'ont probablement pas encore commencé à cuisiner. En revanche, ça sent un cosmétique exotique bas de gamme, une place de marché à Bangkok où l'on vendrait des parfums contrefaits. La pénombre règne, la salle est complètement vide ; un bouddha en plâtre doré est assis près du mur, un tas de poissons de couleur nage dans l'aquarium. L'autre fois, il y avait de la musique, je crois, mais pas aujourd'hui. Seul l'aquarium émet un glouglou discret ; ce son me rampe dans l'oreille, lentement, tel un insecte.

Je remarque d'emblée la table où l'on était assis. C'est celle à l'angle, près du mur.

— C'est fermé.

Je me retourne. Le type a près de soixante ans et il n'est pas asiatique, même s'il fait semblant de l'être en s'attachant les cheveux à la samouraï et en portant une espèce de pyjama en satin dans le style du docteur Paj-Chi-Wo dans l'*Académie de monsieur Kleks*. Dans *L'Incantation de la vallée des serpents*, il y avait aussi un personnage de ce genre, je crois. Je le fixe un instant, je ne suis pas certain de n'être pas dans un rêve.

Il se pourrait que je sois toujours couché dans un coin, par terre, en sang et la tronche explosée.

— Je suis venu ici… avant-hier, dis-je.

Il me contemple en plissant les paupières.

— Vous êtes venu, confirme-t-il en hochant la tête.

La conversation s'arrête là, je ne sais absolument pas comment lui expliquer la raison de ma visite.

— Avec mon fils.

Il hoche la tête une nouvelle fois.

— Et alors ? me demande-t-il.

— C'est bête…

Ma gueule s'assèche, mon front en revanche devient tout moite. Je cherche un point d'appui autour de moi et en moi. « Je te hais, papa », me dit Piotr, et moi, je ne sais absolument pas ce qui s'est passé ensuite. Et qu'est-ce qui s'est passé avant ? Des salutations maladroites, peut-être, un « salut » ; j'ai peut-être tenté de l'enlacer, mais il s'est écarté ; je lui ai peut-être demandé : quoi de neuf, comment va Kinga, et le boulot, et il m'a répondu par demi-phrases, comme toujours. Mais c'est lui qui a voulu cette rencontre. Pour me dire quelque chose. Mais quoi ?

— Quoi ? demandé-je à voix haute.

— Vous avez oublié quelque chose ? me suggère le gars en tentant de comprendre où je veux en venir.

— Tout, lui dis-je et alors ça s'écroule en moi, je me résigne.

Je ne lui expliquerai rien, je me retourne et je m'approche de la table. Elle est comme les autres tables, couverte d'une nappe, avec des fleurs en plastique multicolores dans un petit vase.

Encore une fois, depuis le début…

— Je suis venu ici avant-hier avec mon fils. Et… il n'est pas rentré à la maison depuis ce moment-là. Et moi… je ne me souviens de rien.

Je me tourne vers lui. À chaque fois que je l'avoue, c'est comme si je l'avouais pour la première fois. Nous faisons tous ça. N'écoutez pas ce qu'on vous dit, c'est un tas de conneries de toute manière. Putain, m'enfuir d'ici en courant, passer à la supérette, acheter une bouteille ; ça pourrait être le rouge le moins cher, ça pourrait même être une vodka et un pack de quatre binouzes bas de gamme, et un jus de pomme en soft ; acheter tout ça et rentrer à la maison. Regarder la ville par la fenêtre. La regarder ainsi jusqu'au soir.

— Je ne comprends pas, dit-il et moi, sans savoir pourquoi, je soulève la nappe.

Sur la surface lisse de la table, il y a une trace de chaussure. Je le regarde, étonné.

— Je me souviens de vous. Je me souviens que vous êtes arrivé en retard, votre fils est resté assis longtemps tout seul. Il ne voulait rien commander avant que vous ne soyez là.

— Et ?

J'attends la suite.

— Et au bout du compte, vous êtes venu.

— Et il ne s'est rien passé de bizarre ?

Il me contemple longuement.

— Vous êtes arrivé en courant, brusquement, comme s'il y avait le feu. Les gens ont eu peur. C'est pour ça que je me souviens de vous.

— Je me suis saoulé ?

— Excusez-moi de vous dire ça, mais si vous ne vous souvenez de rien, c'est fort probable, oui, dit-il avec impatience.

— Je criais ? J'ai haussé la voix ?

Il ne répond rien.

Je me détourne, je regarde la trace de la chaussure. Il la remarque aussi.

— Samut ! crie le faux Paj-Chi-Wo.

Une seconde plus tard, un garçon émerge des tréfonds du resto, un Thaï, petit, fibreux, légèrement apeuré, dans des fringues de travail. Il regarde le type, puis la trace de chaussure sur la table.

— Essuie ! grogne-t-il sur le garçon qui retourne aussitôt là d'où il est venu.

Avant qu'il ne disparaisse dans l'arrière-salle, je remarque qu'il porte des bottes aux pieds, alors que le truc visible sur la table est manifestement une empreinte de basket.

— Disons que vous vous êtes disputés tous les deux, m'annonce le patron à contrecœur. Assez violemment.

— À quel sujet ?

— Je n'en sais rien, cher monsieur, je n'étais pas attablé avec vous.

Il est de plus en plus irrité.

— Excusez-moi, je…

En somme, je ne sais pas ce que je veux.

— Vous avez peur.

Oui, j'ai peur. J'acquiesce.

— Tout ira bien, me console-t-il, mais sur un ton tel qu'on dirait qu'il n'y croit pas lui-même.

Je hoche la tête. C'est très dur de rester ici, mais il est encore plus difficile de sortir. Mon téléphone sonne. C'est Jadzia. Je ne réponds pas.

— Mais…

Je tente encore de poser une question, à grand-peine.

— … vous êtes sûr que… est-ce que je…

— J'en doute.

Je ne sais pas s'il sait vraiment ce que je veux dire ou s'il veut seulement mettre fin à la conversation.

Jadzia m'adresse un sms : « Si tu as besoin d'aide, j'ai ma journée de libre. »

J'en ai besoin. C'est gentil. Jadzia est gentille. Je saisis plusieurs feuilles avec la photo de Piotr dans mon sac, je les fourre rapidement dans la main du gars et je sors avant qu'il n'ait le temps de dire quoi que ce soit. L'espace d'un instant, j'ai l'impression qu'il reste avec ces feuilles à la main, à me raccompagner du regard, mais je ne fais que l'imaginer.

Dehors, l'air est deux fois plus léger.

Il faut que je marche droit devant, peu importe, je ne sais pas où, mais soudain Paj-Chi-Wo sort du resto. Il s'est rappelé un truc, ça se voit, ou alors, il a fait un examen de conscience et estime me devoir quelque chose.

— Votre fils a mis fin à la rencontre. Ça a fait un petit esclandre. Vous avez couru derrière lui.

— Derrière lui…, dis-je mécaniquement.

— On devinait des émotions très fortes, précise-t-il, puis il me ferme la porte au nez.

Et alors, une sensation, une fraction de seconde de clarté, une illumination. Ça y est, je sais. Je me souviens. Ce n'était pas un rêve, c'était pour de vrai, c'était ce soir-là. Après la rencontre avec Piotr.

— Je vous ai déjà demandé de ne pas remettre les pieds ici, dit-il encore en entrebâillant une dernière fois la porte. Je réitère humblement mais fermement cette demande.

Je me souviens d'être entré en courant dans la gare, très pressé, mais les horaires des trains ne m'intéressaient pas du tout. Je me rappelle avoir eu très peur.

Je ne sais absolument pas pourquoi.

Je prends une inspiration profonde, j'appelle Jadzia. Quand elle décroche, je lui demande :

— Jadzia, écoute, est-ce qu'on peut se voir au Starbucks de la gare centrale ?

*

Je touille pour occuper ma main, il n'y a ni sucre ni lait dans ce café uniformément noir, tiède, amer. Il est comme il faut.

— J'adore les Starbucks, dis-je en tapant du bout de l'ongle la grande tasse moche.

Jadzia n'aime pas les chaînes de café parce qu'elle est d'une génération qui boit son café à la maison. Son café est blanc et déjà un

peu froid. En revanche, le petit pain chaud à la cannelle était très à son goût, elle s'est même salie un peu avec le sucre glace. Je prends une serviette, je me penche au-dessus de la table, je lui essuie les lèvres et elle en rougit.

Quelqu'un l'appelle, elle sort pour lui parler, me laissant seul.

Ils en mettent par seaux entiers. On n'arrive jamais à s'habituer à une telle dose de caféine. J'en ai d'emblée des sueurs, des palpitations cardiaques. C'est presque comme de la vodka, dis-je en riant quand elle revient.

— Tu es resté longtemps au poste hier ? me demande-t-elle.

— Quelques heures.

— C'est long.

— Ils attendaient que je dise quelque chose.

— Tu ne te rappelles toujours rien ?

Je secoue la tête.

— Ils vont continuer à t'embêter.

J'acquiesce.

Jadzia désigne le paquet de cigarettes. Elle a raison. Faut fumer, les clopes ont des vitamines. Je fais passer un cachet avec le café. Je regarde autour. Personne ne nous prête attention ; des gens retranchés derrière leurs bagages surfent sur le web. Un type à première vue assez propre, relativement ordinaire, mais en réalité sans abri, s'est installé dans un coin, poliment éloigné des autres. Il porte un survêtement de sport trop grand enfoncé dans des chaussures de travail Caterpillar très usées mais toujours entières. Deux bonnets enfoncés l'un sur l'autre. En bas du dos, un sac de couchage replié en un dé très compact. Jadzia lui a commandé un café qu'elle est allée placer devant lui parce qu'il avait honte d'approcher pour le prendre. Il a bu en zyeutant aux alentours

comme s'il avait peur que quelqu'un le lui prenne. Je croise son regard, il est pénétrant, perçant. Je détourne les yeux.

— Bon alors viens, on va coller toutes ces affiches, mais il faut demander la permission à quelqu'un. Faut peut-être qu'on passe au point info, dit Jadzia.

— Y a pas que ça…, dis-je tout bas.

Jadzia se penche vers moi.

— Je me souviens d'être venu ici. L'autre nuit.

— Pour quoi faire ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Mais j'étais là. Et il faut que je me rappelle davantage, dis-je encore plus bas.

Elle hoche la tête. Elle comprend sur-le-champ.

Nous avançons dans le couloir de la gare. Nous dépassons une librairie, un Subway, et passons à l'air libre, au coin fumeurs en bas de l'escalier à côté de l'arrêt de bus où on se fait aussitôt accoster par des sans-abri : deux femmes édentées et rabougries et un barbu qui a l'air d'avoir cent ans. Ils tremblent tous alors qu'il ne fait pas froid. Ils nous demandent des clopes, bien qu'ils soient en train de fumer. Je les chasse, même si ce sont des êtres humains comme moi.

Il n'y a pas de gradation ici, a annoncé Jarek lors de l'une des premières sessions de groupe. Ça n'a aucune importance de savoir si tu as bu une piquette, du parfum ou un single malt douze ans d'âge. L'alcool, c'est de l'alcool. C_2H_5OH, c'est du C_2H_5OH.

Picoler, c'est picoler.

Vous êtes tous pareils.

Nous aussi.

Jadzia plisse les yeux comme si elle tentait de lire en moi, de déchiffrer un truc dont je ne me rends pas compte. Mais en fait, le soleil l'éblouit, alors elle sort de son sac à main d'immenses lunettes de soleil félines de chez Prada. Elle dit les avoir reçues de sa fille qui

est hôtesse de l'air. Emmitouflée dans un épais pull noir, avec ses bras croisés sur son immense poitrine, elle n'a à présent plus une once de cette aura bienveillante qui émane d'elle lors de nos séances. Elle a l'air catégorique, concrète, forte, comme quelqu'un qui résout des problèmes. Elle devait ressembler à ça durant toutes ses années de travail à la comptabilité qui lui manque tant et qu'elle se remémore lors de chaque thérapie. Ses cheveux blonds aux racines noires sont noués en queue-de-cheval au sommet de son crâne.

Elle prend à la main une des feuilles avec la photo de Piotr, elle s'empare de la colle que m'a donnée Marta et plaque l'annonce sur le mur de la gare, sans gêne et sans regarder autour.

— En fait, à quoi bon chercher l'accueil pour demander la permission ? fait-elle.

C'est seulement à ce moment-là que je jette un œil à ces feuilles.

Je ne les ai pas regardées quand je les mettais dans mon sac le matin, quand je les fourrais dans la main du patron du resto.

Marta voulait absolument utiliser une photo sur laquelle Piotr souriait. Elle m'a dit que ça enverrait une énergie positive, que ça le ferait revenir, que ça l'aiderait. Je lui ai demandé depuis quand elle croyait à des bêtises pareilles. Je n'étais pas obligé de le faire, mais j'ai posé la question. Elle a commencé à hurler, moi aussi. Ça aurait pu être pire si Ula n'avait pas remarqué, fort lucidement, que lorsque les gens sourient, ils cessent de se ressembler, alors il vaut mieux utiliser une photo normale, sa carte d'identité ou son passeport, par exemple. Et puis, il s'est avéré que nous ne possédons pas de photo sur laquelle Piotr sourit. Nous n'avons que celle-ci, Piotr y a des lèvres pincées et étroites. Il regarde quelque part sur le côté, probablement la main du photographe. Cheveux en brosse, lunettes. Cou fin, comme chez un oiseau. Il est tout entier étroit et long. Il a tenté

d'aller à la muscu, mais ça n'a rien donné. Les muscles ne veulent pas tenir sur lui. Son corps est comme une viande sortie d'un bouillon.

Je lis le texte sous la photo. Piotr Kania, vingt-cinq ans, vu pour la dernière fois le soir là et encore là, vêtu de… À propos, de quoi était-il vêtu ? Je ne suis pas en mesure de me le rappeler. Piotr était toujours habillé pareil : un haut de survêtement à capuche sans inscription, toujours le même blouson North Face, un pantalon chino ou un jean, toujours le même genre de chaussures, des baskets New Balance grises, bleu nuit ou noires. Pour des occasions spéciales, il enfilait le même pull rêche. Quand Ula a ouvert l'armoire chez eux, dans leur appart, on y a trouvé une quinzaine d'assortiments de vêtements presque identiques.

Mais ce soir-là, au restaurant, il portait autre chose, je crois. Il était plus criard. Plus expressif. Est-ce que c'était vraiment une question de vêtements ?

— Beau gosse, remarque Jadzia.

— Sois pas si polie.

— Si, si, il est beau, mais laminé.

— Peut-être, dis-je en hochant la tête. Il est peut-être laminé.

Et alors, tout d'un coup, totalement sans raison, Jadzia me serre contre elle très fort, si fort que je n'arrive plus à respirer parce que Jadzia est grande, lourde, très chaude et épouvantablement laineuse à cause de son gros pull noir.

— Tu vas m'écraser, balbutié-je.

Je veux lui dire que tout ira bien, qu'on va retrouver Piotr, mais je n'en ai pas la certitude.

— On va le retrouver, tu verras, dit-elle.

— Pourvu…

Ses deux potes, Lolek le rouquin et l'autre, là, Jan je crois, ne l'ont pas vu depuis plusieurs jours. Ils soutiennent qu'il n'a contacté

personne. Ils ne se voient qu'une fois toutes les deux semaines pour des « séances » du type bière, pizza, jeux sur console – la date de la suivante tombe vendredi prochain. Et c'est tout. Nous leur avons parlé hier, sur le parking du McDo à côté du centre commercial Arkadia, en pleine nuit ; ils sont arrivés assommés, somnolents – deux canassons froissés et hirsutes. Jan a montré son téléphone à Marta pour prouver qu'il a contacté Piotr pour la dernière fois trois jours plus tôt en lui envoyant un dessin rigolo et incompréhensible sur l'informatique. Piotr a reçu le message, l'a lu, mais n'a rien répondu. À part ça, ils étaient terrifiés, par leur propre ignorance aussi. Ils n'avaient absolument rien à nous dire.

Piotr et Lolek travaillent ensemble dans la même boîte qui fait des jeux vidéo. Ces temps-ci, ils préparent une espèce de grand jeu international sur des soldats-zombies. Il fut un temps où ça m'aurait fait marrer, mais il y a quelques mois, leur boîte à la con a dépassé en Bourse la multinationale du cuivre KGHM.

D'après Lolek, Piotr n'est pas allé au bureau hier ni avant-hier. Or le jeu est dans sa phase critique de codage. Ils sont en plein *crunch*, quoi que cela veuille dire.

— Puis-je parler avec quelqu'un qui y travaille ? a alors demandé Marta. Avec son supérieur ?

— Ils en savent encore moins que vous et nous, a répliqué Lolek en haussant les épaules.

— Ils savent ce que faisait mon fils ! a crié Marta.

— Il codait, a dit Lolek en haussant une fois de plus les épaules.

— Il code, l'a corrigé Marta.

Lolek a secoué la tête, puis il s'est éloigné vers le McDo sans un mot de plus. Marta voulait le rattraper, mais Ula l'a retenue par le bras.

Je prends une cigarette dans le paquet de Jadzia et lui parle du sang. Elle ne commente pas, elle écoute. Je lui annonce que les policiers ont mis le drap roulé en boule dans un sac plastique et l'ont apporté – paraît-il – au labo. Je lui dis que Marta répète en boucle que c'est de la soupe ou de la peinture, ou un jus. Éventuellement, du sang de chien. Ou alors que ces draps appartiennent à quelqu'un d'autre et que Piotr a accepté de les lui laver. Elle nous a exposé chacune de ces théories à voix haute sur le parking du McDo au petit matin. Personne n'a rien retorqué.

— Pauvre femme, ton ex.

C'est le seul commentaire que fait Jadzia au sujet de ces draps.

— Techniquement, c'est toujours ma femme.

— Techniquement, dit-elle.

Peut-être que si je ressens si peu de chose, c'est parce que si je sentais tout ce que je devrais sentir, je n'arriverais même pas à courir jusqu'au pont pour en sauter.

— On en colle encore un peu. Envoie, dit Jadzia et elle éteint énergiquement sa cigarette pour se diriger aussitôt dans les allées de la gare.

Coup de fil. Ula. Je décroche.

— Papa, on part à l'aéroport chercher Kinga, m'annonce-t-elle.

— Je suis encore en train de coller les affiches, dis-je alors que la faim m'attrape par la gorge de sa paluche armée de serres.

C'est par miracle si je suis arrivé à expectorer la dernière syllabe.

— On passe te chercher, ajoute-t-elle avant de raccrocher.

Je compte mes respirations. Prière de sérénité. Je ne me souviens même pas bien des paroles. Un chewing-gum, dans le gosier, vite. Et encore un cachet avec ça, du Convulex. Ça ne donnera rien, mais la seule action d'avaler une pilule me rassure. Après un temps, la

patoche aux griffes froides relâche délicatement son étreinte. Le cachet m'élargit un peu la gorge. Je peux à nouveau respirer.

— Allons plus loin. Tu te rappelleras peut-être autre chose.

Jadzia me conseille d'avancer tout droit, en direction de la galerie marchande. Je la suis docilement, comme un fils.

Nous nous promenons lentement comme si nous étions dans un parc. Pour tous ces gens pressés, nous sommes des obstacles sur le trajet de leur slalom, mais Jadzia s'en fiche. Elle ne tente de m'aiguiller d'aucune sorte, elle ne me harasse pas de questions. Elle est sage. Nous parlons d'autre chose, d'un truc à côté, pour que cette partie du cerveau qui se souvient puisse avancer sur son chemin en toute quiétude.

— Je me rappelle quand la fille d'une copine de travail a disparu comme ça. Cette Kasia dont je vous ai parlé. Ils l'ont cherchée trois jours. On ne savait rien, personne n'avait rien vu. Et il s'est avéré, écoute ça, qu'ils étaient partis avec son copain à un festival de musique, à l'Open'er. Elle est rentrée saine et sauve. Et même pas enceinte !

Elle en rit.

— Je crois que Piotr n'aime pas les festivals, dis-je.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Je n'en sais rien. Mais il n'a pas l'air d'écouter de la musique.

Jadzia sourit, enlève ses lunettes et les range dans une poche. Elle s'arrête pour souffler et se tourne vers moi.

— On ne sait rien de nos enfants, hein ? Quand ils sont adultes, ils deviennent des étrangers.

— Personne ne sait rien sur rien, Jadzia.

— Arrête de faire ton philosophe.

Juste avant de quitter les Terrasses d'Or, je me tourne à droite, je regarde le couloir qui connecte le centre commercial à la gare,

perpendiculaire aux quais, et alors soudain…

Un cadre, un flash.

Une sensation, très concrète, une douleur d'aiguilles qui s'enfoncent dans des poumons déchirés, une respiration brûlante, peu profonde et rapide. Par-là, ici. Par ce couloir-ci, de toutes mes forces. Je courais droit devant.

Comme si je poursuivais quelqu'un.

Ou alors, comme si je fuyais quelqu'un.

Jadzia m'observe et comprend. Elle me suit. Ne pose aucune question.

Lieux suivants. Café, kiosque de presse. Boulangerie, imprimeur. Boutique de lingerie érotique moche. L'autre nuit, tout était fermé et je longeais simplement deux rangées de rideaux roulants métalliques.

Je m'en souviens. En fait, je ne fuyais pas, je poursuivais quelqu'un en courant.

Je courais et je l'ai rattrapé. Ce quelqu'un m'a alors projeté contre l'un de ces rideaux, avec une grande force à laquelle je me suis soumis, mou comme un chiffon.

J'agitais mes bras, sans idée, pêle-mêle, tentant d'atteindre quelqu'un qui se tenait devant moi. Ce quelqu'un m'a frappé. Il m'a atteint au visage. Douleur sourde, craquement sonore.

Je me palpe la base du nez.

Ça fait mal, même en touchant à peine.

Maintenant, le rideau est levé, je vois un bar de bouffe chinoise exigu, calé entre une pâtisserie et une boutique de jeux de société. Un gars est assis à l'intérieur et il me remarque – il est gros, grisonnant, la tronche comme un steak, engoncé dans une veste de sport. Il me toise en s'enfonçant de grosses boulettes de poulet en panure de coco dans la bouche.

— Je poursuivais quelqu'un, dis-je.

— Qui ça ? Piotr ? me demande Jadzia.

— Non, pas Piotr.

— Tu l'as rattrapé ?

Je lui indique mon œil au beurre noir, les entailles sur ma tronche et elle hoche à nouveau la tête.

La police m'a ri au nez. Ils avaient leurs raisons. Ils ont prélevé mon ADN, mes empreintes digitales, ils m'ont pris en photo, transcrit mon témoignage, mais la plupart du temps, ils m'ont gardé dans le couloir en me contournant et me pointant du doigt. Il n'y a rien de plus drôle qu'un homme vieillissant en train de toucher le fond. Peu de choses plaisent davantage qu'une chemise chère tachée de sang, que le verre brisé d'une montre hors de prix ou que des chaussures de luxe maculées de merde. Les gens aiment la justice, surtout les flics de la police routière.

L'homme qui m'a poussé avec une grande force sur le rideau métallique fermé avait une forme noire en guise de tronche. Sous la capuche tirée sur sa tête, il y avait une noirceur uniforme, un masque noir.

Je ne sais pas si c'est un trou de mémoire ou s'il portait vraiment ce masque.

— Ne pleure pas.

Putain, et je me mets à chialer par-dessus le marché, non mais franchement, c'est dur d'être pire que ce que je suis en ce moment. *Un moins que zéro*, comme dit la chanson de Lady Pank.

Le gros type qui avale le poulet en croûte de coco nous tourne maintenant le dos.

— Viens.

Jadzia ouvre la porte et me pousse fermement à l'intérieur tandis que la puanteur douceâtre de la vieille friture envahit mes yeux et mon nez. Je me passe un mouchoir sur le visage, tentant de me

remettre en ordre de bataille. Jadzia discute avec la vendeuse, une jeune femme au visage gris et très fatigué, et qui me pointe du doigt. Le tas de boulettes qui se dresse devant le rondouillard grisonnant semble intact bien que celui-ci se fourre sans discontinuer de la bouffe dans la bouche tout en hurlant des trucs dans le micro suspendu à son oreille.

— Bon alors, va livrer maintenant ! Pourquoi tu m'appelles au juste, pourquoi on parle ? hurle-t-il, et il semble que ce cri soit le ton naturel de sa voix.

— On l'a passé à tabac ici hier soir, dit Jadzia en me désignant.

— Je ne vous comprends pas, dit la fille avec un fort accent de l'Est.

— On l'a frappé ici hier soir. Il cherchait son fils.

Jadzia surplombe le comptoir de toute sa splendeur de comptable et tambourine du bout des doigts le tas de plateaux en plastique.

— C'est une affaire débile, faut absolument pas m'appeler et me prendre le chou pour ça ! hurle le gros grisonnant qui tente de concilier ses cris et le mâchouillement de poulet.

Il a l'air d'un prophète forcené de l'Ancien Testament déguisé pour tromper son monde dans une veste grise imperméable 4F.

— Qu'est-ce qu'on vous sert ? Qu'est-ce que vous commandez ? demande la jeune femme.

Elle n'a pas assez de force pour tout ça, elle n'a pas la force pour Jadzia, pour moi, pour cette puanteur de graisse, pour ce patapouf attablé, pour ces pauvres plantes en pot disposées dans un coin, pour ces images de geishas sur les murs, pour cette couleur pastel des panneaux de séparation en carton-plâtre, pour les barreaux de cette cage couverts d'une fine couche de gras.

— On vous a frappé ici ? À l'intérieur ? hurle l'homme grisonnant, et j'ai besoin d'un long moment pour comprendre qu'il s'adresse à

nous.

— Devant l'entrée, dis-je en montrant le couloir de la main.

— Devant l'entrée, c'est devant l'entrée, déjà. Devant l'entrée, c'est le corridor.

Il s'essuie la tronche avec une serviette avant d'ouvrir sa veste ; faut croire qu'il prend chaud lorsqu'il doit se défendre ou s'expliquer.

— C'est votre resto ? hasarde Jadzia.

— Ici, c'est un resto et le couloir, c'est déjà la gare, dit-il en s'enfonçant dans la bouche une nouvelle boulette. Le resto m'appartient, la gare non. Vous avez un cerveau, madame, vous pouvez piger ça.

— Viens, dis-je en désignant la sortie à Jadzia.

Ula m'appelle encore. Elle me dit qu'elle m'attend devant la gare. J'ouvre la porte, je veux sortir et m'avancer dans l'allée. Mais Jadzia ne bouge pas d'un pouce, elle se tient toujours là où elle se tenait.

— Pourquoi vous avez changé de place quand vous nous avez vus ? demande-t-elle en faisant un pas dans sa direction.

Finalement, il arrête un instant de bouffer.

— Jadzia, viens, ma famille est là, dis-je et quand je l'annonce, toute la sécheresse de ma gorge, coutumière et horrible, revient d'un coup.

Je boirais bien une canette ou une bouteille de bière, ou un Coca mélangé avec de la vodka, ou du vin, par verres entiers, ou n'importe quoi, un remède quelconque qui descendrait dans la gorge en cascade balsamique.

Honnêtement, je ne sais pas pourquoi je n'ai encore rien bu depuis mon réveil dans l'appartement de Piotr.

Minute, minute, mais cette fois, je n'ai promis à personne de ne pas boire. Cette option n'a même pas été évoquée. Quand quelqu'un recommence à picoler, ce n'est pas pour cesser de boire, c'est

justement pour boire, putain ! À cette pensée, ma main froide sur mon cou relâche un peu son étreinte, elle m'accorde quelques millimètres de respiration supplémentaire.

— Alors, pourquoi vous avez changé de place ? demande Jadzia une fois de plus.

— Parce que vous me dévisagiez comme une pie fait d'un bout d'os, dit le gars en se ratatinant délicatement.

Un jeune homme avec un sac à dos entre dans le bar, il est hirsute, avec un blouson de montagne, ça pourrait tout aussi bien être Piotr.

Mais ce n'est pas lui.

Le garçon se plante devant le comptoir et se met à lire le menu affiché au-dessus du bar. À l'idée que je devrais manger l'un de ces plats, un poulet cinq parfums ou des nouilles frites soja, puantes, trempées dans une bouillie grasse et sucrée, mon estomac se met aussitôt à danser et il faut que je baisse les yeux.

Est-ce que j'ai mangé quoi que ce soit depuis ledit réveil ? Pas sûr, m'en souviens pas. Je crois qu'Ula m'a acheté un gâteau aux pommes au McDo, je me rappelle le lui avoir rendu après la première bouchée.

— Vous savez quoi, je travaille à l'Inspection d'hygiène alimentaire, dit Jadzia et soudain, elle a l'air lourde comme une sculpture.

— Voyez-vous ça, dit le patapouf en tentant de jouer le crâneur.

— Et donc, c'est pas terrible côté ventilation, ici, je vais vous dire.

— On est dans le bâtiment de la gare, réplique le type.

— Je ne savais pas que les gares étaient couvertes par une réglementation à part, dit Jadzia en secouant la tête.

Heureusement que je ne l'ai jamais croisée dans une telle situation. Le gars se change instantanément en quémandeur pénitent dans son propre établissement.

— Vous avez un insigne professionnel ou un truc comme ça ? demande-t-il en tentant encore de faire le fier, mais faiblement déjà, à demi-mot.

— Si j'avais mon insigne sur moi, l'affaire serait déjà réglée. Alors que là, on peut encore s'entendre, articule-t-elle en souriant.

Un sourire de derrière un bureau, c'est le plus terrifiant des sourires qui soit. Jadzia le maîtrise à la perfection, une perfection infernale.

Le gars serre les lèvres. Sur son cou, sous la peau, il y a une grosseur considérable, probablement un lipome. J'imagine un instant que cette bosse est un interrupteur ; si on appuyait dessus, sa tête pivoterait à cent quatre-vingts degrés.

Le gars se lève et s'approche du comptoir, on le distingue maintenant dans toute sa corpulence : il a la carrure d'un baril de pétrole. Un vaste pantalon de sport noir Adidas s'écoule d'en dessous sa veste. Lorsqu'il avance, il halète et se balance sur les côtés. On a l'impression qu'il a dix estomacs. Il nous fait signe de le suivre. Il passe derrière le comptoir, il pousse la fille comme il déplacerait un objet, ouvre le tiroir et en sort un petit portefeuille en tissu effilé. Sur le côté du portefeuille, on voit une traînée brunâtre. Il l'ouvre, me regarde, moi puis une photo à l'intérieur.

— C'est quoi ? demande Jadzia, mais moi, je sais déjà ce que c'est.

Je cours dans les allées de la gare, très vite, un homme en capuche court devant moi, pourquoi personne ne remarque un tel sprint, pourquoi n'y a-t-il quasiment personne ici, ça doit être le milieu de la nuit ; je cours, je vais cracher mes poumons, mais avant que je le fasse, l'homme en capuche se retourne brusquement, m'attrape avant que je n'aie le temps de freiner et me précipite de

toutes ses forces contre le rideau métallique. Un truc que je tenais à la main tombe par terre.

Et je vois de la noirceur, sous la capuche d'abord, puis partout autour.

Il y a des photos dans le portefeuille. Ula. Kinga. Et les nôtres : moi, Marta et lui.

Dans le portefeuille, il y a aussi cent zlotys, une carte Revolut, vingt euros, un passe de transports publics, un permis de conduire et une carte d'identité.

Je le lui arrache des mains.

— Ne me menacez plus, je ne sais rien d'autre, nous assure-t-il.

La fille se met à pleurer. Le jeune homme au sac à dos nous observe comme s'il regardait un film en faisant semblant de lire des trucs dans son téléphone. Ula me rappelle, je décroche, je lui dis : encore une minute. Bien que j'aurais pu lui dire : j'ai retrouvé ses papiers.

Je les avais en ma possession, je ne sais pas pourquoi. Je courais avec dans les couloirs de la gare. Ils sont tombés de ma main. Et maintenant, je les détiens à nouveau.

Mais je ne le dis pas parce que je ne dis jamais les choses essentielles.

Piotr Kania. Né le 10 mars 1993. Taille 182 cm. Prénoms des parents : Marta et Marcin. Carte d'identité délivrée par le président de Varsovie.

— C'était coincé sous le rideau. Elle a trouvé ça ce matin au moment d'ouvrir, dit le type en sortant de derrière le comptoir, avant de se rasseoir devant sa pile de boulettes.

J'enlève le billet de cent zlotys du portefeuille et je le tends à la fille. Je contemple une nouvelle fois la photo sur la carte d'identité, la même que sur les affiches. Les mêmes lèvres pincées. Yeux

soupçonneux comme chez un oiseau affamé. Tête immense. Cheveux sombres et courts. Mâchoire et nez découpés dans l'atmosphère avec un couteau aiguisé. Une grande douleur me déchire la gorge, c'est comme si j'avalais une pierre à l'improviste.

Jadzia veut aller voir la police, mais d'après moi, ça suffit. Elle s'est trop engagée. Je le lui explique une fois arrivés en haut, dans le hall principal ; elle me serre une nouvelle fois dans ses bras en guise d'au revoir. Son pull noir sent fort le tabac, le café et les poils d'un animal. Elle règle par la même occasion son propre souci, bien sûr : ça fait longtemps qu'elle n'a enlacé personne.

Je lui dis que je l'appellerai, que je la remercie beaucoup, qu'elle est une amie avec un grand A. Je lui tends le reste des affiches.

— Colles-en chez toi, à la campagne, peu importe où, dis-je.

— Je songe à vendre ma maison.

Elle dit ça à chaque fois que quelque chose l'angoisse. Elle la vend depuis la première fois que je suis venu en thérapie. Sa maison à Podkowa Lesna, une banlieue chic, est immense et vieille et doit certainement sentir comme elle : la naphtaline, les cigarettes et les chiens. Je hoche la tête, je ne commence pas à discuter avec elle. Ce n'est ni l'heure ni le lieu pour un feedback.

— Merci, dis-je, et nous nous enlaçons une nouvelle fois.

Elle me serre encore plus fort, et tant mieux, qu'elle serre, ça fera peut-être craquer un truc en moi. Elle m'écrasera peut-être jusqu'à ce que j'en meure.

— Appelle dès que tu apprends un truc, me supplie-t-elle.

J'acquiesce.

— J'appellerai.

— Appelle, répète-t-elle en enfonçant un doigt dans mon plexus.

Elle s'empare de la plupart des affiches et s'éloigne.

— Je m'en charge, annonce-t-elle en les agitant en guise d'au revoir.

Je sors de la gare. Ula est seule. C'est peut-être mieux. Elle est vêtue d'un sweat à capuche vert, trois tailles trop grand, d'un survêtement de la même couleur et d'une doudoune rose – elle ressemble décidément à un personnage de *Sesame Street*.

Elle est venue me chercher avec sa voiture, je la lui ai achetée quand elle a fini sa première année d'études avec les meilleures notes. C'est une Fiat 500C pistache. Avec Ula à l'intérieur, on dirait une créature de fable qui a avalé une autre créature de fable.

— Attache ta ceinture, me demande-t-elle quand je monte, et elle sait de quoi elle parle parce qu'elle est une conductrice affreuse.

En s'engageant dans les Allées, elle force d'emblée la priorité devant un taxi ; au premier feu, elle cale, puis une autre fois au feu suivant. Piotr a eu son permis du premier coup, elle seulement à la onzième tentative, et encore, c'était à Mlawa ou dans un autre patelin paumé équipé d'un unique rond-point.

Je n'ai jamais roulé avec Piotr. Je ne sais absolument pas comment il conduit.

— Est-ce qu'on peut arriver à l'aéroport Chopin sans jamais tourner à gauche ? me demande-t-elle.

On voit des griffures sur le plastique autour du contact, comme si, nerveuse, elle n'arrivait pas à y mettre la clef.

— Bah c'est simple, tu continues sur les Allées et tu tournes au rond-point dans Raszynska, puis tu prends la rue Zwirki…

— Mais à droite ou à gauche ?

Elle est terriblement stressée. Un autre feu, sous un viaduc : quelqu'un la klaxonne. Je jette un œil au rétro. C'est une bonne femme sur son trente et un dans une Range Rover grise.

— À gauche. À gauche sur le rond-point, dis-je.

— Vérifie sur ton portable si on peut y arriver sans jamais tourner à gauche, me demande-t-elle en allumant la radio.

La chanson qui explose dans l'habitacle n'aide en rien dans la présente situation. Une fille-robot piaille sur fond d'une musique qui sonne comme si on avait placé des percussions, des trompettes et différents bruits d'ordinateur dans une immense boîte de conserve métallique avant de la secouer en cadence.

— Mais pourquoi ? lui dis-je.

La femme derrière klaxonne toujours. À vue de nez, elle a une cinquantaine d'années et le sentiment d'un grand pouvoir sur Varsovie, les Allées Jerozolimskie dans leur ensemble sont son pré carré. J'ouvrirais bien volontiers sa portière, je la traînerais hors de sa voiture et je cognerais mon crâne contre son crâne à en faire craquer les joints de sa caboche vide.

— J'ai peur de tourner à gauche, m'avoue Ula l'instant d'après. C'est plus dur de tourner à gauche qu'à droite.

— Mouais non, arrête.

— Bien sûr que si.

Le feu passe au vert, mais elle ne démarre pas.

— Ce n'est pas plus dur. Mais je peux conduire si tu veux, dis-je en tentant de la tranquilliser.

— Tu ne vas pas conduire, putain ! hurle-t-elle, et elle démarre enfin.

La femme derrière nous change de file, se met à notre hauteur et, nous regardant à travers sa vitre, elle se tapote le front du bout du doigt. Je baisse ma vitre et lui dis d'aller se faire foutre. Elle répond par des gestes que je n'arrive pas à déchiffrer.

— Qu'est-ce que tu faisais pendant si longtemps ? me demande Ula.

— Je collais les affiches.

Je ne lui parle pas de mon souvenir, du couloir, de l'homme à la capuche, du bar chinois, je ne lui parle pas du portefeuille qui alourdit ma poche, moulé dans du plomb, avec une tache sale sur le flanc.

À ce moment précis, je remarque enfin qu'elle est terrifiée. Elle serre les mâchoires si fort qu'elle va finir par se briser les dents. Ses cheveux, teints à moitié en blond, suivant en cela cette étrange mode des repousses, sont attachés en une queue-de-cheval négligée. Elle a des sourcils noirs et épais et des yeux magnifiques. C'est une très belle femme. Si la picole ne m'avait pas transformé en loque, je n'en aurais pas fermé l'œil de la nuit, me faisant du souci pour elle.

Nous arrivons sur la place Zawiszy. Avec sa façade rose et sa coupole en verre qui rappelle un œil mort fixant le ciel, l'hôtel Sobieski a l'air d'un palais du roi des Gitans. Ici aussi, j'ai bu. Et même pire.

— Tu peux vérifier l'itinéraire sur ton portable s'il te plaît ? me demande-t-elle une nouvelle fois.

— Tu tourneras.

Je pose ma main sur son épaule de façon lourde et maladroite. Je veux l'apaiser, mais ça ne marche absolument pas ; sous ses vêtements, elle a du béton en lieu et place de muscles.

— Non, je ne tournerai pas, fait-elle en sanglotant tout bas.

— Je te dirai quand. N'aie pas peur, ma chérie.

— Combien de fois faut-il que je te le dise ? J'ai peur ! Je ne tourne jamais à gauche. Je vais toujours partout de sorte à ne tourner qu'à droite.

À cause de ses pleurs, tout me fait mal ; quelqu'un klaxonne encore, elle oublie encore un feu. Quand elle parle, la salive et les larmes lui obstruent la bouche, et quand je me retourne pour vérifier qui est coincé derrière nous, je remarque la banquette arrière de sa

Fiat-créature-de-fable pleine de papiers d'emballage de sucreries, de tasses de café Starbucks, de boîtes de McDo, de cartons de cosmétiques.

— Tu es une super conductrice, lui assuré-je.

Elle agrippe le volant à deux mains comme si elle était suspendue au-dessus d'un précipice.

— C'en est trop, je n'arrive absolument pas à croire ce qui nous arrive, sanglote-t-elle.

Encore un instant et on bloquera le trafic sur toute la place Zawiszy.

Le feu passe un instant à l'orange et moi, j'appuie sur sa jambe, et je décide :

— Maintenant !

Nous nous engageons sur le rond-point en déclenchant tout un orchestre de klaxons et de jurons, Ula coupe légèrement le virage et évite au dernier moment un tramway qui arrivait.

— Tu vois ? Tu as tourné à gauche, dis-je et sa main ouverte s'abat de toutes ses forces sur mon crâne.

Je ne lui adresse plus la parole jusqu'à l'aéroport où nous arrivons à moitié morts, comme si nous avions accompli cet itinéraire à genoux. Ula est bouffie par les larmes et aussi verte que son sweat-shirt.

Devant la porte des arrivées, tout est calme et silencieux. Un groupe de mecs qui orientent vers les taxis s'accordent une pause clope ; les tacos pour leur part attendent les passagers, alignés en longue file.

— Elle atterrit à quelle heure ?

— Plus ou moins là, maintenant, dit Ula.

— Regarde.

Je lui montre le portefeuille. Elle plisse les yeux un instant, puis le prend dans sa main et l'ouvre. Quand elle comprend qu'il s'agit des papiers de Piotr, elle crie machinalement et se plaque une paume contre la bouche.

— Je l'ai trouvé à la gare. Dans un bar chinois.

— Quoi ?

Elle ne comprend pas.

— Je me souviens d'avoir couru dans la gare. Je tenais ce portefeuille à la main, je ne sais pas pourquoi, mais quelqu'un m'a tabassé et je l'ai perdu. Et puis je l'ai retrouvé.

Je m'emmêle dans mes aveux.

— Tu es allé voir la police avec ça ? me demande-t-elle.

— Pas encore. Tu es la première à qui je le montre.

Il faut que je fume. Je baisse la vitre et je sors mon paquet, mais Ula me l'arrache des mains. Nous restons un instant ainsi, dans un silence incommode et irritant.

— Je trouve ça super que tu prennes soin de maman, dis-je pour dire quelque chose.

— Faut bien que quelqu'un le fasse, réplique-t-elle tout bas.

— Mais si tu le souhaites, tu peux déménager quand tu veux. Tu le sais. J'ai un appartement pour toi…

— Je ne vais pas emménager dans un appart laissé par l'une de tes *sugar baby*. Aucune chance.

— Je ne vois pas de quoi tu parles. Et puis, j'ai beaucoup d'appartements.

— Maman n'y arrivera pas sans moi.

— Elle y arrivera.

— Comment peux-tu savoir si quelqu'un y arrivera ou pas ? crie-t-elle.

— Tu as raison, je n'en sais rien, dis-je tout bas en hochant la tête. Je n'en ai pas la moindre idée.

Lentement, les premières personnes sortent de l'aéroport, chargées de valises, à moitié éveillées, irritées. Je crois que personne ne quitte un aéroport décontracté et cordial.

Je ne me souviens d'aucun des vols que j'ai pris. Or je sais que j'en ai pris. Je me suis retrouvé à bien des endroits où on ne pouvait arriver qu'en avion. J'ai été aux États-Unis avec mon groupe de musique, puis avec une soliste dont nous nous occupions. J'ai été au Canada, pour des concerts pour la diaspora polonaise aussi. J'ai été en vacances en Thaïlande. Et je n'y suis certainement pas allé à vélo. Mais je ne me souviens pas d'être resté enfermé dans un avion, je le jure.

Je cherche quelque chose à boire. Ula comprend sans un mot ce que je peux chercher, alors elle tâte un moment sous son siège et finit par extraire une bouteille de deux litres d'un Coca dégazéifié et chaud dont elle vide la moitié d'un trait, puis me rend le portefeuille de Piotr. Je le range précautionneusement dans la poche, je l'enfonce profond pour qu'il n'en tombe en aucun cas. Ula sort sa cigarette électronique de la poche de son survêtement. Elle tire une grosse latte, relâche un imposant nuage de vapeur, puis me la tend pour que je fasse la même chose.

J'aurais mieux agi si je les avais simplement abandonnés. J'aurais payé une pension alimentaire. Je serais passé en coup de vent une fois par mois ou pas du tout. Après quoi, j'aurais simplement disparu ; ils auraient été plus en sécurité, meilleurs et plus sains, et moi, j'aurais trouvé quelqu'un d'autre à qui transformer la vie en bouse. Ça aurait peut-être été quelqu'un de moins innocent qu'eux.

— Ce n'est pas possible, ça, faire du tort sans faire du tort, m'a un jour dit Jarek. La vie serait trop simple.

— Kinga, dit Ula en pointant du doigt la sortie de l'aéroport.

Oui, je crois que c'est elle. Elle pousse difficilement son immense valise devant elle. Ula tourne la clef dans le contact, et quand elle le fait, la radio s'allume automatiquement. « Chaude journée à Varsovie. La manifestation annuelle de l'Association des locataires se déroule actuellement sur la place Bankowy. Le rassemblement commémore le sixième anniversaire de la mort inexpliquée de Malgorzata Kalska, militante des droits des locataires des appartements communaux. Comme le soutiennent les membres de l'association, la manifestation doit aussi exprimer leur soutien à la commission d'enquête sur les reprivatisations immobilières à Varsovie… »

— Ils n'ont même pas le cran de dire « meurtre », s'indigne Ula en changeant de fréquence.

Un matraquage assourdissant agrémenté d'une voix de soliste transformée sur ordi remplit l'habitacle aussi brutalement que si une bande de Télétubbies camés y avait pénétré de force. Je coupe la radio.

— Tu t'intéresses à ces affaires ? lui demandé-je.

Elle relâche un nouveau nuage de fumée.

— Non, je ne m'y intéresse pas, papounet. Je suis une petite fillette bien sage, j'aime les trousses d'écolière et les crayons couleur, et les agrafes papillons, piaille-t-elle d'une voix criarde et forcée en faisant semblant d'être ce quelqu'un pour qui je la prends selon elle.

Encore une fois, elle a raison.

Elle a toujours raison.

Kinga ouvre le coffre sans un mot et y enfonce sa valise ; elle force tant qu'on entend le plastique grincer. Je sors l'aider, trop tard, bien entendu. Elle me regarde, ou plutôt elle regarde à travers moi comme si j'étais transparent.

— Salut, dis-je.

— Bonjour, réplique-t-elle d'un ton faussement amical, comme si j'étais un policier qui l'arrêtait pour un contrôle d'identité.

Ula sort également, elles s'enlacent précautionneusement et vite. Ula lui arrive plus ou moins à la poitrine. Kinga est grande et massive, elle fait un bon mètre quatre-vingt-cinq, a des épaules de nageuse, des cheveux toujours plaqués en arrière et rassemblés en queue-de-cheval, un maquillage minimaliste. En la voyant, on peut prendre peur, un peu, et certainement lui céder. Il paraît que c'est une chouette personne. Ça, en l'occurrence, je n'en sais rien, ou alors je ne m'en souviens plus. Elle me contemple. J'ai l'impression qu'il lui faut un moment pour se rappeler qui je suis.

— Ta mère. Où est-ce qu'elle est ? demande-t-elle à Ula.

— Au commissariat. Tu n'es pas obligée de la voir si tu ne veux pas. Je trouverai bien un truc à lui dire. Je lui conseillerai de rentrer à la maison.

— Laisse tomber. Ça n'a plus aucune importance maintenant.

Kinga manque d'air, il lui est difficile de parler, elle expulse les mots un par un.

Je reçois un message, le téléphone vibre dans ma poche. C'est Miette. Putain de merde. Pile à ce moment-là. « Des nouvelles de Piotr ? Appelle-moi. » Oui, bien sûr, appelle-moi. Parce qu'il ne s'agit pas de Piotr, il ne s'agit pas de moi, il s'agit d'elle, évidemment, bien qu'elle n'ait rien à y voir. Il a fallu que je dorlote quelqu'un après avoir fait du tort à tant de gens, et c'est tombé sur elle.

Mon pouce danse au-dessus de l'écran. Je songe à la réponse. « Piotr n'est pas ton fils et ce ne sont pas tes oignons. » Ou alors : « Tu n'es pas le centre du monde. » Ou alors : « Si tu cherches des sensations fortes, mate un film. » Mais je ne lui écris rien. Qu'est-ce qu'elle y gagne dans cette histoire ? Marta a gâché sa vie auprès de moi, mais Miette est simplement trop bête.

Kinga sort des cigarettes fines et en allume une.

— Monte, tu fumeras à l'intérieur, lui propose Ula.

À moi, elle m'a arraché mon paquet, et elle lui permet de fumer comme si de rien n'était. Mais c'est d'accord. Comme elle veut. J'accepterai n'importe quelle punition. Jusqu'à la fin de ma vie.

On monte, Ula démarre. On dirait qu'elle conduit légèrement mieux, un brin plus sûrement.

— Je ne te crois pas, dit Kinga en se retournant vers moi.

Cinq mots, cinq légers gnons dans ma gueule. Puis encore un message de Miette. Un petit cœur.

— Je ne te crois pas quand tu dis que tu ne te souviens de rien, précise-t-elle bien que je sache ce qu'elle voulait dire.

— Je ne me crois pas moi-même, constaté-je.

Kinga presse une main sur sa bouche. Elle y crache ses pleurs retenus, qui la priveraient d'une dignité dont elle a tant besoin, elle les écrase dans sa main et les jette derrière. Elle me fait terriblement de la peine, mais cela ne veut rien dire.

Encore un message. Si c'est Miette, je vais simplement lui écrire qu'elle ne doit plus jamais me contacter. Mais ce n'est pas Miette, c'est Jadzia. « Appelle quand t'as un instant. Y a un truc étrange. »

Soudain, Ula n'a plus aucun problème pour tourner à gauche. À la radio, le hachis sonore prend fin, ils envoient les infos, toujours la manif sur la place Bankowy. Une femme âgée s'est jetée sur un policier qui l'a repoussée, elle est tombée et s'est cogné la tête contre le sol. Elle a perdu connaissance, une ambulance est venue la chercher. Son état n'est pas encore connu.

Au feu, Ula regarde son téléphone et se tourne vers Kinga.

— Maman dit qu'elle rentre à la maison, annonce-t-elle.

— Tant mieux, réplique Kinga en s'essuyant le nez.

— Mais elle va t'appeler, je te préviens.

Kinga ne réagit pas.

Je songe à un verre de vodka avec du jus de fruits et une tonne de glaçons ; je ne sais pas d'où sort ce jus de fruits, je n'ai jamais aimé les jus de fruits. Je distingue précisément la forme de ce verre : petit, comme ceux pour la bière blanche, légèrement bombé sur les flancs et, à l'intérieur, un liquide très froid, orange clair. Je suis le seul à savoir que c'est à moitié de la vodka, c'est mon petit secret.

La disparition de Piotr a été signalée au commissariat rue Opaczewska. J'y suis pour la seconde fois en l'espace de quelques jours.

La demi-heure d'attente pour qu'on nous appelle dure bien une journée entière. Je fixe le mur jusqu'à y voir des contours de visages. Je ne les reconnais pas, ils doivent vivre là, à l'intérieur du mur, en sortir appelés par le regard de gens tels que moi, d'innocents hallucinés. Tendues, Ula et Kinga fixent leurs téléphones mais ceux-ci restent silencieux. Je vais sentir cette monstrueuse sécheresse dans la gorge jusqu'à la fin de ma vie, peu importe combien je boirai.

Miette, encore une fois. Je ne réponds pas.

Quand nous entrons enfin, il s'avère que je remets le flic de l'une de ces rares réunions AA auxquelles j'ai assisté. Il va rue Poznanska, pour les rencontres réservées aux hommes, les jeudis. Je crois même que j'étais placé à côté de lui une fois, et qu'on s'est tenu par la main. Il se pourrait même qu'on ait parlé durant une pause clope.

— Lieutenant Karlowicz, se présente-t-il.

Il est rondouillard, ses cheveux mal lavés et grisonnants sont peignés sur le côté, tandis que ses yeux vitreux sont plantés dans des sacs enflés. En règle générale, j'arrive à juger facilement si quelqu'un a replongé ou non. Avec lui, j'ai un souci – il est peut-être né comme ça, il est peut-être malade. Il est affreusement survolté, mais rien ne

se cache derrière son qui-vive. Il déplace sans cesse les papiers qui s'entassent sur son bureau.

— Bah oui, oui, dit-il sans qu'on sache à quoi il fait référence.

— Piotr Kania. Est-ce qu'il y a des avancées dans l'enquête ?

Kinga est comme un poing que Karlowicz se prend en pleine poire, sa tête bondit en arrière.

— Vous êtes qui… pour le disparu ? demande-t-il.

— Sa femme.

Une fois, il est tombé en larmes parce qu'il avait frappé la sienne. Il désespérait en disant que les condés frappaient toujours leurs femmes, or il s'était promis d'être le seul et unique qui ne le ferait jamais. Et en fin de compte, il l'a cognée parce qu'elle avait acheté un truc sur le net sans lui dire, or elle achetait trop, surtout des conneries pour la cuisine, des crochets, des petits pots, des mugs qui l'irritaient affreusement, qui scintillaient devant ses yeux, se dédoublaient, se mettaient à virevolter dans son délire en un immense nuage coloré au milieu de leur appartement. Et donc une fois, elle avait acheté un assortiment d'éplucheurs colorés de différentes tailles, avec des carottes, des panais et des patates dessinés sur les manches, et lui, il lui a foutu une telle torgnole qu'il lui a brisé la mandibule.

Il expire difficilement son air. Il se cache le visage dans les mains comme s'il sentait que je me souviens de cette histoire, et qu'il en avait honte. Je ne le juge pas, mais je ne le dédouane pas non plus. Ce n'est pas comme si la vodka t'obligeait à cogner. Tu dois l'avoir en toi. Ou plutôt : il doit te manquer quelque chose. Un certain obturateur. Un blocage mis sur ta tête. La vodka n'ôte pas ce cadenas, mais te fait prendre conscience de son manque.

Je serais curieux de savoir s'il me reconnaît. Moi aussi, j'ai raconté de nombreuses histoires passionnantes.

— Madame, nous divisons les personnes disparues en deux catégories. Celles de la première catégorie ont disparu dans des circonstances qui suggèrent une mise en danger de leur santé, de leur vie ou de leur liberté. Par exemple un kidnapping, un meurtre ou un suicide.

Lorsqu'il répond, il me regarde au lieu de Kinga.

Ula recommence à pleurer.

— Vous avez des preuves de ce que vous avancez ? lui demande Kinga.

— Dans la seconde, nous plaçons des personnes qui ont quitté leur lieu de séjour dans des circonstances qui n'imposent pas d'assurer la protection de leur vie.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire des personnes qui ont fait leurs valises par exemple, vous comprenez. Ou qui prévenaient qu'elles comptaient faire leurs valises.

Il a des difficultés pour parler, il halète.

— Mais tu devrais savoir tout ça. Ma femme et moi sommes venus faire notre déposition. Notre fils a disparu en pleine nuit.

Par réflexe, je me suis mis à le tutoyer.

— Vous avez dit que vous vous étiez disputés, réplique-t-il en regardant à nouveau ses papiers.

— J'ai dit que nous nous étions probablement disputés, mais que je ne m'en souvenais pas, j'étais ivre, je souffre d'alcoolisme.

Il a fallu que je le lui rappelle.

— Une disparition à la suite d'une mésentente familiale entre, malheureusement, dans la seconde catégorie.

De fines gouttelettes de sueur apparaissent sur sa gueule rougie. Soudain, il se lève, de manière totalement inattendue, et il quitte la pièce.

Quand nous nous retrouvons seuls, Kinga s'assoit derrière son bureau. Elle se met à parcourir à la va-vite les documents qui jonchent le meuble.

— Ici, ils évoquent ces draps dans la machine à laver dont tu m'as parlé, annonce-t-elle en lorgnant vers Ula tout en tapotant une feuille du doigt.

Elle se relève puis s'assoit à côté d'Ula. Quant à moi, j'ouvre la fenêtre et j'allume une cigarette.

Non. Aucun jus. De la vodka pure, bien entendu. Peu importe laquelle. À peine refroidie, n'exagérons pas, à quoi bon tous ces luxes. De la Żołądkowa blanche par exemple. Ou de la Luksusowa dans sa bouteille carrée. Un demi-litre et un verre, sans aucun ajout débile et inutile. Un demi-litre et un verre, rien besoin de plus pour tout remettre d'équerre. Pour détendre le corps qui se compose pour le moment de centaines de cordes rouillées et tendues. Splash – une secousse lorsqu'on avale, un frémissement qui monte depuis les pieds et rétablit l'équilibre et le volume des poumons. Tant qu'on y est, je pourrais convier le lieutenant à la fête. Dehors, dans la voiture, n'importe où. On pourrait trouver alors un terrain d'entente.

— Excusez-moi, mais qu'est-ce que vous faites, c'est interdit, ça ne se fait pas, fumer est également interdit, lance Karlowicz en déboulant dans la pièce avec de nouveaux papiers à la main.

Il les serre fort, comme si quelqu'un avait tenté de les lui arracher. Il est à la limite de sa capacité coronaire.

Kinga se lève et se met à hurler.

— C'est marqué ici que le sang sur ces draps est celui de Piotr ! Là, il y a les résultats des analyses ADN. Vous vous moquez de nous, bordel !

— Chère madame, ne me criez pas dessus, ça ne vous mènera à rien.

Le lieutenant ferme la porte derrière lui, pose les feuilles sur le bureau et se met à ruisseler de sueur.

Moi, je fume toujours à la fenêtre en les observant le plus tranquillement du monde. Lui recule d'un pas. Il est tout rouge. Il a peur d'Ula et de Kinga, si furieuses et en pleurs ; sa peur me procure un sentiment d'étrange tranquillité.

— Les filles…, leur dis-je aussi docilement que je peux.

Elles se tournent vers moi, deux louves, la plus petite et la plus grande.

— … sortez un instant. Je vais régler ça.

Elles ne bougent pas, prêtes à bondir sur nous pour nous arracher les yeux.

— Il faut que nous évoquions le précédent témoignage de monsieur, ajoute Karlowicz pour me soutenir. Je vous fais revenir dans un instant, mesdames.

Une fois qu'elles sont sorties, il se place près de la fenêtre et sort son paquet de clopes.

— Ça fait longtemps que tu n'es pas venu, constate-t-il.

Il m'a reconnu.

De près, on voit dans ses yeux enflés la douceur caractéristique des gens qui ont accepté leur défaite par K.-O.

— Je n'aime pas les réunions. Je vais à une thérapie de groupe maintenant, dis-je.

— Et alors, ça t'aide ?

— Quand est-ce que tu as replongé ? fais-je en guise de réponse.

Le soleil dehors, les squelettes des arbres effeuillés, les taches de neige éparses et anémiques, les personnes âgées qui se mènent mutuellement par la main jusqu'au supermarché… Tout cela est simplement hilarant. Des types comme Karlowicz et moi peuvent se

promener dans ce monde, mais cela fait longtemps que ce monde nous a congédiés.

— J'en suis à deux semaines d'abstinence, m'annonce-t-il.

— T'en as pas l'air.

— On m'a filé des médocs pour l'épilepsie qui me font ça. Et toi ? me demande-t-il.

— Quarante-huit heures.

Il se retourne et regarde la porte.

— Fille et belle-fille, dis-je, puis je sors le portefeuille et les papiers de Piotr.

Il s'en empare, les observe. Il passe son index sur la traînée brunâtre. Il lève les yeux vers moi et réclame des explications du regard.

— Je l'ai retrouvé à la gare. Je poursuivais quelqu'un. En tenant ça à la main.

Le lieutenant soupire, éteint sa clope, ferme la fenêtre, reprend les documents du bout des doigts et les glisse dans un sachet plastique. Il les pose sur le bureau. Il s'appuie dessus des deux mains et plante son regard sur la surface jonchée de paperasse.

— Premièrement, tout cela sent très mauvais, estime-t-il.

— Sur ces machins dans le lave-linge, c'est vraiment son sang ?

— À ce qu'il semblerait. Ils ont effectué des analyses comparatives. Ils ont pris l'ADN sur un truc désigné par sa mère. Sa brosse à dents, je crois.

— Est-ce qu'il y en avait beaucoup ?

— Le sang colore fortement.

— Réponds à ma question.

Il lève la tête, m'observe. Depuis qu'on est là, il a enflé encore plus.

— C'est dur à dire, lâche-t-il enfin.

Ma gorge pleine de boue est devenue le point central de mon corps. Tout le reste – mains, pieds, cœur, yeux, cerveau, muscles, os – se rattache à la gorge, à l'œsophage.

— Ça sent mauvais en ce qui te concerne. J'ai regardé ton casier, tu as des entrées, il y a eu des descentes, t'as joué des bras. Moi, je te crois quand tu dis que tu ne te souviens de rien. Mais en dehors des réunions AA, personne ne te croira. Et là, tu me rapportes un portefeuille ensanglanté. Quand je le ferai analyser, il sera couvert de tes empreintes. Alors, il va falloir que je te ramasse chez toi ou peu importe où tu seras, que je te ramène ici et que je te passe au gril. Faudra que je te demande la moitié de la nuit où est ton fils. Faudra peut-être même que je t'en mette une ou deux dans la gueule.

Un truc devrait se rompre en moi, je devrais lui sauter dessus, le saisir par la gorge, cogner, le taper contre le mur, mais je n'en fais rien, pire, je crois que je ne ressens rien.

— Je ne sais pas si j'ai fait quelque chose de mal, dis-je. Je fais tout ce que je peux pour ne pas y songer. Si je commence à y songer, je vais me tuer.

— Je sais.

Je crois qu'il me comprend.

— Vous non plus, vous n'avez pas l'air bien. Vous n'en foutez pas une.

— On fait des trucs. On a fait ces analyses. On vous a interrogés. Dans un instant, je passerai au gril ta belle-fille, là.

— Elle ne te dira rien. Elle était à l'étranger.

— Qu'est-ce que t'en sais ?

— Je suis allé la chercher à l'aéroport.

— Et t'étais dans l'avion avec elle ?

Je hoche la tête. En orientant les soupçons sur Kinga, il essaye de me faire croire que tout cela a du sens, même le plus inepte. Je doute

que Kinga puisse lui apprendre quoi que ce soit d'intéressant. D'ailleurs, elle peut lui dire tout ce qu'elle veut, ce lieu est un trou noir dans lequel les gens, les voix et les informations s'enfoncent pour les siècles des siècles, amen, et ce n'est que par hasard que, parfois, le trou recrache une réponse, un peu de justice.

Je n'ai rien d'autre à faire ici. Je lui tends la main, il la serre maladroitement. Nous nous regardons droit dans les yeux. Nous n'avons rien réussi.

— Souviens-toi. Va faire une hypnose ou un truc, je ne sais pas. Mais rappelle-toi cette nuit-là, peu importe ce qui s'est passé. On va t'interroger là-dessus, d'ici peu, à de nombreuses reprises.

— Peu importe ce qui s'est passé…, répété-je après lui.

— Ça n'a aucun sens d'y réfléchir maintenant. Rappelle-toi, c'est tout.

Quand je passe dans le couloir, Ula bondit de sa chaise, veut dire quelque chose, mais le lieutenant me couvre en se plaçant un pas derrière moi.

— Madame, dit-il à Kinga en la conviant à entrer d'un signe de la main.

— Faut que je passe un coup de fil, dis-je à Ula.

Je cours dehors, à l'aveugle, j'ouvre brutalement la porte d'entrée de l'immeuble. Quelque chose se met à bouger en moi, quelque chose veut naître, sortir en me déchirant en morceaux. Une douleur brûlante dans ma cage thoracique me coupe le souffle – comme une immense sphère en plomb. Mon cœur se transforme en poire de boxe sur laquelle s'exerce un enfant camé. Quand je reprends mon souffle enfin, il est si violent qu'il manque de peu me déchirer l'œsophage. Tout cela est ma faute.

Téléphone. Encore. Jadzia.

— Allô.

— Ô mère de Dieu. T'as une voix affreuse, dit-elle.

Je vais m'évanouir. À cause de l'air, du soleil, de la vie. Il faut que je m'accroche à quelque chose ; finalement, je m'appuie sur un vélo attaché à un support métallique. Tout tambourine, tout ce que j'ai sous la peau, toute cette bidoche enfoncée dans un sac. Dans ma tête dansent des rats déments. Qui vient à vélo au commissariat ?

— Parle, Jadzia, lui dis-je.

— Écoute, il me restait donc encore un peu de ces affiches. Et j'ai pris le train de banlieue pour rentrer chez moi, et je descendais à chaque arrêt, j'y collais les feuilles et je reprenais le suivant, ça m'a pris une partie de la journée. Finalement, je descends à Podkowa Leśna et je colle une affiche dans la gare. Dans la gare principale, parce qu'il y en a trois chez nous.

— C'est bien, Jadzia, merci.

C'est horrible à quel point les gens qui nous aident peuvent être épuisants. Ma main tremble, il faut que je serre le téléphone plus fort pour qu'il ne tombe pas.

— Ce n'est pas de ça que je veux te parler. Je colle cette affiche sur un poteau et une femme passe à côté de moi, une femme dans la cinquantaine, elle revenait probablement des courses. Elle était un peu bizarre et avait une haleine familière, mais elle n'était pas non plus totalement ivre, tu vois. Et donc écoute, elle se pointe derrière moi, elle regarde la photo de Piotr et m'annonce qu'elle le connaît. Je lui demande qui elle est parce que moi je m'appelle bla-bla-bla, et je lui explique que c'est le fils d'un ami, qu'il a disparu il y a deux jours et qu'on le cherche tous. Et elle fixe cette photo et me dit qu'il y a une semaine, ce gars a tenté de la cambrioler, ce jeunot.

— Je ne comprends pas, dis-je en secouant la tête.

Je me tourne vers le commissariat. Un gars en sort et allume une cigarette. Difficile à dire si c'est un policier ou un civil. Trapu, musclé,

cinquante ans à vue de nez. Il me fixe.

— Bah au début, je ne comprenais pas non plus. Elle me dit qu'elle habite ici, à Podkowa. Elle m'a donné son adresse. 9 rue Kwiatowa. Elle me dit que dans un premier temps, elle l'a vu une ou deux fois rôder autour de chez elle. Elle pensait que c'était un livreur, un Uber ou un truc du genre. La troisième, elle lui a demandé ce qu'il fichait là. Il lui a répondu qu'il attendait un pote ou quelque chose comme ça. Et elle m'explique que quelques jours plus tard, ils sont à la maison avec son mari quand soudain, ils entendent un bruit dehors, ils vont dans leur jardin et tombent nez à nez avec ce jeune homme.

— Piotr ?

Le gars m'observe encore plus ostensiblement. Plus il me regarde et plus je tremble.

— Elle dit que son mari a commencé à se quereller, même à se bagarrer avec lui, mais le jeune a finalement réussi à se dégager et à fuir. Il a sauté par-dessus la clôture et ils ne l'ont plus revu. Elle s'appelle Bugajska, cette femme. J'ai pris son numéro, tu le veux ?

Le gars s'approche de moi. Il a de petits yeux et des oreilles de boxeur. Je sais que s'il m'en met une dans la gueule, chacun de mes organes s'éparpillera dans une direction différente.

— Même si ce sont des conneries, ça vaut le coup de lui parler.

— Merci, Jadzia. Envoie-moi son nom et son numéro par sms.

Jadzia dit encore un autre truc, mais je raccroche, je range le téléphone dans ma poche. Je m'efforce de me préparer à tout, peu importe ce que ce gars fera. Je serre le cadre du vélo si fort qu'encore un peu et je vais le rompre.

— Vous voulez de l'aide ? me demande le boxeur.

— Non, ce n'est pas la peine, dis-je en secouant la tête.

— Vous pouvez vous accrocher à mon vélo, mais ne l'emportez pas s'il vous plaît.

Je souris. Si j'en avais la force, j'en rirais même. Mais je n'en ai pas.

— Pourquoi venir à vélo au commissariat ? dis-je en tentant de reprendre l'équilibre sans tuteur.

— Ils m'ont retiré mon permis, alors avec quoi voulez-vous que je vienne, putain ? réplique-t-il, sincèrement vexé.

OceanofPDF.com

Mieux vaut mourir qu'attendre

— Ça doit être terrible pour elles, pour Marta, pour Ula, chuchote-t-elle de sa voix molle et douceâtre, comme si elle mâchouillait du flan.

Je ne peux plus l'écouter, mais si je lui dis de la fermer elle va se mettre à parler deux fois plus. Pourquoi vouloir me faire comprendre la façon dont elle vit tout ça ? Comprendre, je n'essaye même pas.

Je pense à ces appartements. À celui où je me trouve, justement, et que j'ai fourgué à Miette. En 2010. Oui, c'était l'année. 2009 ou 2010. À moins que ça soit 2011. Bon, quelle importance ? Une pluie d'oseille était tombée d'une gouttière divine sur ma pauvre tête. Un gros, très gros arriéré de la Société des auteurs et compositeurs. Principalement pour ma *Russie*. Zbyszek a fini par rajouter mon nom en tant qu'auteur, et j'ai reçu des rappels de tantièmes. Pour la mélodie de *Je t'aime comme la Russie*, utilisée avec un autre texte dans le générique de *Nos affaires à nous*, une série télé populaire qui passait tous les jours sur Télé-express. Je n'ai jamais regardé une séquence de ce navet, alors qu'il m'a rendu millionnaire. « Pour toi, Kania, le meilleur », m'a écrit Zbyszek dans un sms. Je n'ai pas voulu y toucher, à ce fric, mais mon associé a dit que si je n'en faisais rien, il pousserait mon éditeur à attaquer Zbyszek devant les tribunaux. Je ne voulais pas amener Zbyszek devant un tribunal.

Est arrivé en plus l'argent de la vente de la gazette internet musicale que j'avais fondée quelques années plus tôt. J'ai bazardé tout ce foutoir au site www.o2.pl en leur faisant un gros bisou mouillé et sonore sur la main. Plus l'argent de concerts donnés dans la diaspora, mis de côté sur le compte de Marta auquel je n'avais même pas accès. J'étais saoul en permanence, mais je ne pouvais pas me permettre d'être un salaud.

Un jour, Zbyszek m'a dit, alors que nous étions tous les deux en Croatie :

— Écoute, prends tout ça et mets-le dans une baraque. Sans quoi tu vas tout flamber, Marcin. Deux ans de ce cirque, et tu n'auras plus un radis, gamin. Il se trouve que je connais des gens formidables, sur le marché du neuf et celui de seconde main, comme tu voudras.

J'ai acheté sept appartements pratiquement en même temps, tous de bonnes affaires. Comme s'ils m'avaient spécialement attendu. Sept apparts dans des immeubles du quartier d'Ochota. Je n'ai jamais été aussi fier de moi qu'alors. Au moment où j'ai signé les papiers et effectué les virements, toujours aidé par Zbyszek, je suis parti dans le plus beau tango de ma vie.

De ces sept appartements, Piotr en a reçu un. J'envisageais d'en donner un autre à Ula, mais elle n'a pas voulu déménager de la maison. Je ne sais pas pourquoi. Non, c'est non. J'ai loué les six autres. À des gens. N'importe qui. L'essentiel, c'était l'entrée régulière d'argent.

Puis plus tard, j'ai cessé d'en louer un pour pouvoir y emménager. Après l'accident, Marta en a eu assez de moi.

Récemment, j'en ai prêté un à Miette. Il est toujours à moi, mais elle ne paye pas, et je ne la mets pas dehors, je n'en ai pas le cœur.

Je sais que c'est putassier, que c'est hypocrite et banal. Tant pis. Je suis un type qui doit payer pour avoir de la tendresse, tout ça étant

ma faute, bien sûr. Mais elle. Elle n'a peut-être pas d'autre choix. Ou peut-être est-ce plus confortable pour elle. Ou peut-être qu'une partie d'elle m'aime bien.

C'est le plus petit de mes logements. Un studio dans un immeuble près de la fac de médecine. Puisque Miette est étudiante. En médecine. Elle est à peine plus âgée que ma fille.

— Comment vivent-elles tout ça ? demande Miette à nouveau.

— Pourquoi parles-tu d'elles comme si c'était ta famille ?

Elle se blottit contre l'oreiller. Elle se couvre devant moi alors que je la vois souvent nue. Elle va bientôt recommencer à raconter son histoire terrible, triste, celle qui m'a décidé à m'occuper d'elle.

— Je n'ai jamais eu de famille, commence-t-elle, mais je pose une main sur sa frimousse.

Jarek a dit : « Ne vous bourrez pas le crâne, ne faites pas vos branleurs, ne jouez pas au plus malin, sinon vous allez vous mettre à boire. Si vous avez déjà déconné avant, arrêtez. La question n'est pas de devenir des types bien. Vous n'y arriverez plus. Il s'agit que vous restiez sobres. »

Miette a un petit copain, il lui arrive même de parler de lui avec affection, comme si elle parlait d'un petit frère. Arek s'est blessé à la salle de sport, Arek prépare un colloque et ça avance plutôt mal, Arek et moi sommes allés au ciné, un film sur un ponte de la politique en Angleterre, Churchill, oui c'est ça, je m'en souviens, mais ça ne m'a pas plu, à Arek si, Arek aime l'histoire.

— Arek est un type chouette, chaleureux, gentil, mais Arek ne m'a pas donné de studio à Ochota. Il ne me donne pas d'argent de poche tous les mois à dépenser chez Zalando. *Sugar dady*. Papy tout sucre.

J'ai quelque chose dans la bouche, j'enlève de ma langue un de ses longs cheveux clairs.

— Tu sais ce qu'il s'est passé. Je te l'ai raconté.

Elle essaye de remettre ça.

— Souvent.

Je la serre contre moi.

Elle est mince, souple, elle a la peau fraîche comme une couche de gomme arabique. Au début, quand ça me turlupinait encore, je me suis mis sur Instagram pour surveiller son compte. Rien que des photos prises par ses amis, des photographes à moitié amateurs. En lingerie, ou des nus, en noir et blanc, stylisés, un peu kitsch, avec des pétales de fleurs répandus sur le corps. Des maquillages criards qui faisaient d'elle une tout autre personne. Parfois des animaux, des serpents. Devant des voitures de course, des moteurs. Une mascarade pour la mémoire. Un portfolio.

Elle se lève et me laisse seul, nu sous la couverture, avec du sperme séché sur le ventre. Une triste petite giclée forcée, de celles qui laissent le corps endolori de la ceinture jusqu'en bas. Dans le sexe avec elle, le pire, c'est d'avoir cinquante ans.

Elle traverse la pièce sans me faire le moindre effet, puis revient vêtue d'un tee-shirt et d'une petite culotte de gym.

Elle s'appuie contre le montant de la fenêtre et m'examine.

— Oui, je sais que je suis vieux, lui dis-je.

Elle ne répond pas et se contente de me reluquer. Je fuis son regard et parcours la pièce des yeux. Elle l'a décorée de foutaises, un tableau moche peint par sa sœur, une sorte de paysage bancal, vert en bas, bleu dans le haut, rien de plus. Une photo de Marilyn découpée dans un magazine et collée au mur. Des fleurs fanées dans un pot. Une photo d'Arek dans un cadre en forme de cœur. Des fringues sur un portemanteau Ikea. Sur le plancher, des tas de livres, surtout des manuels.

— Ça va aller, dit-elle.

Ce calme m'étonne, mais je réalise qu'elle n'a en fait aucune raison d'avoir peur. Je lui ai moi-même dit que ma famille n'était composée que d'étrangers pour elle.

— Je ne pense pas que ça devrait aller, Miette, dis-je en me levant pour enfiler mon caleçon.

Elle s'approche et vient se serrer contre moi.

J'ai oublié le moment où je l'ai rencontrée. Ça a dû être lors d'une fête, ou à l'occasion de la visite d'appartements. C'est Robert qui m'a entraîné. Robert, un de mes plus grands remords. Robert s'est incrusté dans ma tête, il me ronge la cervelle. Il arrive sur sa chaise roulante électrique. Il entre avec sa chaise dans mes rêves, il me réveille, après quoi je ne dors plus jusqu'au matin, je reste allongé sur le lit, avec un stock de chocolat, je pense au placard au-dessus de l'évier, à la corbeille à linge dans la salle de bains, aux trésors enfouis dans des cachettes.

Quoi qu'il en soit, j'ai dû la remarquer, l'appeler « Miette », l'enlever à son groupe d'amies. Elle a dû être d'accord. Mais je ne m'en souviens pas. Elle doit s'imaginer que j'ai terriblement mal à cause de Piotr. Alors qu'il n'y a rien d'effrayant. Il n'est qu'un souvenir, l'imagination d'une douleur. Comme si quelqu'un m'avait drogué à la morphine avant de me battre sur tout le corps. Il ne se montre que pour mieux disparaître dans de sombres taches molles.

— Tu veux du thé ? demande-t-elle.

— Non.

— Du café ?

— Il faut que je file.

Je fais non de la tête mais elle ne veut pas me lâcher. Elle tente de me retenir à tout prix, essaye tous les trucs possibles, colle ses mains entre mes jambes. Comme si je pouvais remettre ça encore une fois,

après un quart d'heure, moi et ma libido de cinquantenaire. Pauvre traînée, va voir ton Arek, si tu n'as pas eu ton compte.

— Je me souviens, quand j'étais au camp de jeunesse, commence-t-elle avant de suspendre sa voix.

Non, qu'elle ne recommence surtout pas avec cette triste et terrible histoire, ce curé, les téléphones la nuit, l'attente pleine d'humiliation dans un couloir aux odeurs de produits désinfectants. Je pousse un soupir significatif et bruyant.

— Non, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il y avait un gars avec nous dans le camp, un peu plus âgé que moi. J'ai oublié son nom. Quelque chose comme Cyprian, un nom bizarre, en tout cas un jour il a fait une fugue. Disparu. Tout le monde en parlait. Il a été absent un mois.

— Et alors ?

— Il est revenu.

— Parfait.

J'enfile enfin mon pantalon. Je vais me mettre à lui crier dessus.

— Il se trouve qu'il avait… une sorte de vieux. Qu'il était homo, je veux dire. Mais il ne voulait pas que sa famille l'apprenne, il en avait terriblement peur.

J'enfile ma chemise, je la boutonne de travers, la déboutonne, la reboutonne. Je cherche mes cigarettes, je les trouve, j'en allume une. Elle m'a dit un jour de ne pas fumer dans l'appartement, mais après tout c'est le mien.

— Tu essayes de me dire que Piotr est homo ?

Je sens monter un autre sentiment, une colère mauvaise, elle couve et je ne cherche pas à l'étouffer. La vodka pourrait l'éteindre, mais la sobriété ne peut que la renforcer, l'aiguiser. Miette pèse sur mon corps comme un caillou, je vais bientôt me mettre à crier contre elle. Non, ce n'est pas que Piotr pourrait être homo. Je m'en fous. Il

pourrait être qui il veut. Je ne me suis jamais fait d'idées et n'ai jamais nourri d'ambitions à son sujet. Je savais simplement que c'était un faible. J'étais heureux qu'il ait un travail, qu'il soit avec quelqu'un, qu'il s'en sorte.

Mais elle me fout de plus en plus en pétard.

— Qu'est-ce que tu essayes de me dire ?

— Non, rien à voir avec ça.

Évidemment, elle le sent, elle se recule, légèrement effrayée.

— Ne t'énerve pas.

— Alors qu'est-ce que tu veux dire ?

Je lui redresse la tête en la tenant par le menton. Je l'oblige à me regarder dans les yeux.

— En fait, tu as dit que si on ne retrouvait pas quelqu'un en deux jours… le plus souvent c'est que…

Elle s'interrompt à nouveau.

— C'est que quoi ?

Je gronde. Je me mets à tourner en rond dans la chambre.

— Tu sais quoi ? répond-elle en se mettant à pleurer.

— Tu crois vraiment que j'ai le temps et l'envie d'écouter tes braillements et toutes tes conneries ?

Je m'énerve et fais un pas en avant. Une colère de la taille d'un poing me remonte dans la gorge.

— Je veux te dire que ce n'est peut-être pas le cas ! La personne peut revenir même un mois plus tard !

Elle se jette sur moi en criant, me frappe à l'aveugle, me touche à la poitrine. Sans me faire de mal. Elle n'a pas de force, mais je m'arrête, abasourdi, avec un léger sentiment de culpabilité.

— Excuse-moi.

Je l'attire contre moi. Elle pleure bruyamment sur ma chemise. Ses cheveux sentent le chewing-gum pour enfants. Sans doute un

shampoing aux fruits. Je ne l'ai pas senti pendant que nous faisions l'amour. Maintenant, cette odeur me bouche le nez et menace de se faire sentir jusqu'au soir.

— Piotr ne se serait pas enfui pour une telle raison. Il n'aurait pas eu peur de nous dire quoi que ce soit, lui expliqué-je.

— Tu es sûr ? Parce que moi j'ai peur de presque tout te dire, répond-elle d'une voix adulte et puissante qui n'est pas la sienne.

J'enfile ma veste et sors de l'appart, la laissant seule, sans câlins, blessée et toute petite. Je ne devrais pas venir ici. Je ne veux rien d'elle, vraiment rien, même pas de sexe. En fait je ne veux plus de sexe avec personne.

Mon appartement, celui où j'habite, est situé quelques rues plus loin.

J'appelle Marta, mais elle ne décroche pas.

J'appelle Ula, elle ne décroche pas non plus.

La colère passe, elle se dilue dans mon corps. Il n'en reste rien. Ce rien est tout. La journée se déroule dans un demi-sommeil, comme si je ne faisais que me réveiller, sans concevoir pleinement qui je suis et où je suis, que Piotr n'est pas là, que personne ne sait où il se trouve, que l'on n'a jamais retrouvé quelqu'un de vivant une semaine après sa disparition. Les membres du groupe de parole, Jadzia, Helena, Jakub, Satan, peuvent bafouiller que tout va s'arranger, Miette peut raconter ses fables de camps de jeunesse, mais les faits sont les faits.

Possible que Piotr ne soit déjà plus de ce monde.

Je répète dans ma tête la phrase : « Piotr n'est peut-être plus de ce monde. » Puis en vient une suivante : « Il suffit d'aller sur un pont et de sauter, tout ira bien, il n'y aura plus rien. » Ces phrases amènent des émotions, mais étouffées, indifférentes, comme quand on creuse une dent anesthésiée. Les Fouturistes que nous sommes se retrouvent à dix-sept heures, mais il n'est que midi. Midi est une heure de

merde. La lumière qui tombe par les fenêtres est épouvantable, radicale. Tout ramasser entre ses mains et souffler. Il ne reste que ça.

N'allez pas penser que vous n'y avez jamais accordé d'importance, a dit Jarek. Ça comptait pour vous, mais vous avez quand même perdu contre la vodka. Contre le jeu, la cocaïne, les putes, les médicaments. Si vous commencez à penser que rien n'avait d'importance, vous vous donnez l'absolution. Et avec cette absolution, vous allez vous remettre à picoler. Dans le placard au-dessus de votre évier il y a une bouteille de Zéro Sept Golden Loch, le whisky le meilleur marché qu'on trouve à la supérette, à moitié vidée. Une autre, bue aux trois quarts, est rangée derrière le frigo. Dans la salle de bains, dans le placard aux cosmétiques, trois petites bouteilles de Grants rouge, sans doute récupérées dans un avion. Au fond de la corbeille à linge, une autre bouteille de whisky. Un litre, presque fini, mais il en reste un peu au fond. Dans le frigo, coincée derrière des boîtes de Coca, une demie de Wyborowa, fermée avec sa bandelette. Je connais bien cette répartition. C'est comme ça depuis deux ans.

Un rituel sans cesse repris, des gestes aussi automatiques qu'à la sainte messe. D'abord l'instant d'hésitation. Laquelle ? La Golden Loch, parce que c'est la plus près, et puis c'est le meilleur des desserts. Sombre et plein d'amertume, mais ce n'est pas grave. Je défaille quand je la tiens dans ma main. Soif, tremblements, mal de tête, tous les remords possibles, toutes les nostalgies, tout revient, m'inonde la tête, noie les restes de mon âme, ses dernières lueurs blafardes, tandis que je saisis un merveilleux remède, le seul, l'unique jamais inventé. Pendant deux ans, j'ai poliment écouté dire qu'il ne s'agissait pas d'un remède, mais d'une cause. Mais sous cette armure en carton, derrière ces mécanismes nouveaux, il y a la conscience que ce n'est pas du tout le cas. Qu'il y a eu d'abord la faiblesse, et que

l'alcool n'est venu qu'ensuite. Qu'il y a eu d'abord le risque et le doute. Et que tout remède a des effets secondaires, c'est ça la vie.

J'examine la bouteille à la lumière. Quelque chose nage dans la soupe marron. Un petit insecte mort, une tache noire. Qui a dû tomber là il y a deux ans. La dernière fois que la bouteille a été ouverte.

Il en va de la thérapie comme de la revente de logements achetés aux enchères et rénovés. On prend un clapier à refaire entièrement. Moisissures. Merdes pourries sous le plancher. Fuites, rouille, poussières. Un réseau électrique qui peut mettre le feu à l'immeuble entier. On prend un logement de ce genre, mais on n'en fait pas la rénovation générale, on se contente de l'enjoliver, on repeint les murs en blanc, on pose des panneaux, on monte la cuisine la moins chère de chez Ikea. Puis on installe des cloisons, on fourgue cinq étudiants ou des Uber venus d'Inde, ou des maçons ukrainiens. La thérapie de l'alcool, c'est ça. Jarek parlait toujours de rénovation générale, mais il ne s'agissait que de recouvrir les moisissures. Blanchir des murs avec la peinture la moins onéreuse.

La bouteille pèse toujours plus à chaque seconde. Il y a deux manières de se défaire de ce fardeau. On peut l'ouvrir ou la poser. Je peux me remplir un verre, à ras bord. Je n'ai que des pots de Nutella vides, mais un verre est toujours un verre. Ou la poser. Je peux la boire d'un coup, sentir cette force et cette chaleur dévorante me transformer en fourneau, m'arrêter un instant, savourer ce moment avec tout le respect qui lui est dû. Ou la poser. Je peux me remplir un deuxième puis un troisième verre, et sortir ensuite en pleine forme de chez moi. Ou la poser.

Je la repose. C'est tout juste si je ne me tords pas le bras. La bouteille pèse un bon quintal.

Je me contente de refermer l'armoire. Vider dans l'évier serait par trop mélodramatique.

Je commande un taxi et sors aussitôt pour ne pas rester plus longtemps à l'intérieur.

Aucun intérêt à rester à l'intérieur.

Là-dedans, on meurt.

Je me sens très mal durant le trajet, mais ça va déjà mieux en arrivant à Wawer. Le chauffeur ment, disant qu'il n'a pas de monnaie. Le temps qu'il aille en chercher, furieux, je respire profondément, essayant plus ou moins de me calmer. Ce qui ne marche jamais.

Le ciel est gris et lourd, la météo aplatit tout, étend un tapis insipide, j'ai l'impression que je pourrais y faire un trou si je tendais la main. Au-delà, il n'y a plus qu'un vent noir.

Il faut que je me réveille. Je m'accroche à une grille en métal, une moche, ordinaire, récemment repeinte en argent par je ne sais qui.

La grille est laide, mais la maison soignée, claire. Elle a un air de grand enfant, bien coiffé, lavé, avec des vêtements neufs. Des murs crème, un toit pentu avec un auvent. Deux fenêtres à gauche et à droite de l'entrée, devant un large escalier. Un banc et des fleurs près de la porte en bois clair. Au-dessus de l'entrée, le balcon de notre chambre, depuis lequel le grand œil blanc d'une antenne satellitaire me regarde.

Notre maison. C'est-à-dire la maison de Marta.

Je l'ai achetée avec les sous de ma *Russie*, dès 1997. Le président Kwaśniewski venait de promulguer la Constitution. Je m'occupais de la carrière d'une jeune chanteuse qui avait fini troisième à l'Eurovision. C'est Grzegorz Ciechowski qui lui avait écrit son texte, et Robert Janson la musique. Je détenais une partie des droits, et je percevais un pourcentage sur les concerts. C'était la première fois que je recevais du fric. Il aurait fallu investir à l'époque. Mais je ne sentais

pas le besoin d'être propriétaire d'une maison. À quoi bon gaspiller le temps que l'on peut consacrer à picoler.

J'ai visité plusieurs terrains, j'ai fait semblant d'entamer des démarches. Mais nous avons habité toutes ces années dans l'appartement hérité de mes parents, au bord de la Vistule.

Marta a essayé à l'époque d'enregistrer un disque, mais ça n'a pas marché. Je lui avais trouvé un bon producteur, mon pote Leszek. Ils ne se sont pas plu. Elle lui en voulait de consacrer davantage de son temps à une chanteuse plus jeune qu'elle. La chanteuse a fini par enregistrer un album avec des textes de Ciechowski et une musique de Janson. Elle a reçu un disque d'or. Marta m'a demandé de lui écrire des chansons. Elle pensait que j'étais le meilleur pour ça. Je ne l'étais pas, et ne le suis toujours pas. Ma *Russie* a été une exception. Marta s'est donné du mal, le matériau de Leszek ne lui convenait pas. C'est vrai que c'était moyen, rugueux, sans envol, des histoires de fesses, rien, quoi. Plus tard, un médecin a dit à Marta qu'elle avait des tumeurs sur les cordes vocales, que l'affaire était sérieuse et qu'elle ne devait plus chanter. Peu après elle est retombée enceinte, une grossesse non planifiée et sans doute non désirée. Elle a cessé les concerts et est restée à la maison avec Piotr et Ula dans son ventre. Elle n'a plus jamais chanté, même sous la douche.

En tout cas, je ne l'ai plus jamais entendue chanter.

Vers la fin de sa grossesse, elle a dû s'installer à l'hôpital. Je suis resté à la maison tout un mois, seul avec Piotr. Je n'arrêtais pas de l'emmener chez grand-mère, je n'arrivais pas à m'en sortir avec lui. Je ne comprenais pas ce qu'il voulait, il n'arrêtait pas de babiller, mais impossible de le comprendre, il avait tous les défauts de prononciation imaginables. On aurait dit un perroquet collé dans mes bras. Une fois, ma mère ne pouvant s'en occuper, je suis resté avec lui toute une soirée. Je l'ai regardé jouer avec des petites voitures, je me

suis rempli un verre de glaçons en ne rajoutant que quelques gouttes, à peine, et j'ai avalé une gorgée, et je lui ai dit : « Tu ne dis rien à maman. » Après quoi j'ai fini toute la demi-bouteille. C'est aujourd'hui que je comprends que je me moquais de mon propre fils.

En 1997, je n'avais pas de maison, mais j'avais un fils. Ce n'est pas qu'une façon de parler, c'était vraiment ça. Aujourd'hui, je n'ai plus rien. Il n'y a plus qu'une image sur une mince feuille de papier froissé.

Je dois sonner à l'interphone pour qu'elle me laisse entrer. Ce qu'elle fait aussitôt. J'arrive dans la cour, je m'approche de la porte. J'appuie sur la sonnette car elle a changé les serrures. Un aboiement étouffé me parvient du fond.

Elle me laisse entrer sans un mot, sans un regard. J'enlève mes chaussures, je la suis. À l'intérieur aucune lumière ne brille, on n'entend rien, aucune radio, aucune télévision, rien, juste un son, comme un bruissement dans les tuyaux.

— Et Ula ?

Marta ne répond pas et s'assoit à la table de la cuisine. Je prends place en face d'elle. Elle ressemble à sa mère. Sa peau est de la couleur de la terre desséchée, ses mains s'apparentent à un nœud de veines enveloppées dans du papier d'emballage.

— Alors ? demande-t-elle.

Elle tapote avec ses doigts le dessus de la table. Elle finit par se lever, allume une cigarette, se rassoit. Pour autant que je me rappelle, elle n'a pas fumé depuis dix bonnes années.

— Il fallait que je vienne, donc me voici.

Je ne sais pas pourquoi je tente de m'expliquer. Son visage se noie dans la pénombre. Une pile de vaisselle sale se dresse dans l'évier derrière elle. Le plancher est légèrement gluant. On sent la puanteur

de la poubelle pleine, d'une quantité de mégots, de bouffe pour chiens, et d'urine. Capone a dû pisser quelque part.

— Qu'est-ce que tu as appris, Marcin ?

— Et toi ?

— C'est moi qui te demande.

— Hélas.

— Alors qu'est-ce que tu fabriques ici ? crie-t-elle en envoyant un coup de poing sur la table.

Elle s'excuse aussitôt, par réflexe, avant que j'aie eu le temps de réagir. Elle se lève et éteint sa cigarette sous le robinet. Elle en allume aussitôt une autre, comme si la précédente avait un truc.

J'ai complètement oublié ce que cela avait été de l'aimer. De se réjouir de vivre avec elle, d'une manière générale de se réjouir de vivre, quoi que cela puisse vouloir dire. Je ne me souviens plus d'elle dans sa jeunesse. Je n'arrive même pas à imaginer son sourire, une tache blanche. J'ai fait d'elle une ennemie, une personne qui me hait le plus radicalement du monde. Je n'ai jamais autant travaillé à quoi que ce soit d'autre.

— Tu m'as dit qu'une bonne femme t'avait dit que Piotr s'était introduit chez une autre bonne femme dans la cour. Tu as été là-bas ? Tu as parlé avec ces gens ?

— J'y vais aujourd'hui.

— Et ses papiers ?

— Rien. On a trouvé mes empreintes sur les documents, et probablement les siennes. Et du sang, le même que sur les draps.

Elle est sur le point de s'effondrer. Les lèvres d'abord, qui se mettent à trembler. Puis les yeux où s'ouvre un robinet de larmes qui commencent à couler. Puis la tête entière qui se met à vaciller sur son cou. Marta ne se maîtrise plus, elle serre son visage entre ses mains,

tente de retenir des tremblements. Le désespoir déborde de tout son corps.

Même si je le lui avais ramené sain et sauf aujourd'hui, elle ne me regarderait pas mieux qu'elle vient de le faire il y a un instant.

— Où est-il ? demande-t-elle à voix basse.

— Aucune idée.

— J'ai eu peur toute ma vie que ça arrive. Aucun sens de l'orientation, tout le temps dans sa tête.

— Tu l'amenais encore à l'école alors qu'il était déjà passé en secondaire.

— C'est toi qui aurais dû l'amener ? Toujours bourré ?

— Je voulais parler de son âge.

Elle me coupe. Sans crier. Calmement :

— Je t'en supplie, Marcin, boucle-la.

Je la boucle.

Nous sommes assis face à face, tels deux fantômes de la maison des morts. Les nouveaux propriétaires vont bientôt arriver. Ils vont ouvrir les fenêtres, allumer la lumière, apporter leurs meubles, leurs objets, ils vont commencer à nous évincer. Nous allons d'abord nous réfugier dans la cave. Avant de disparaître.

Ula descend, se place dans l'entrée de la cuisine, s'appuie contre l'encadrement de la porte. Elle est en robe rose, porte des Adidas, et elle a les cheveux retenus au sommet du crâne par un élastique. Elle a l'air de sortir d'une séance d'aérobic. Les yeux rivés sur son smartphone, elle ne nous regarde pas, puis finit par relever la tête.

— Maman, Kinga et moi, on a fait la liste de toutes ses connaissances, celles avec qui il était en contact. Personne ne sait rien. Il reste une personne.

— Alors vous êtes entrées sur son Facebook et ses autres profils ?

La question est stupide, évidemment qu'elle y est entrée, puisqu'elle a tout le temps le nez dans son téléphone. Elle me regarde comme un imbécile.

— Piotr n'a aucun compte sur les réseaux sociaux.

— Comment ça, il n'en a pas ?

— Comme toi.

Non, ce n'est pas complètement vrai. J'ai des comptes sur Facebook et Instagram. Je m'en suis servi dans le temps pour draguer. Sur Instagram, je surveille Miette, je me marre en voyant ses photos avec Arek, au bord de la Baltique ou à Zakopane, en train de manger des burgers à Praga, annotées de trucs anglais du genre #couplegoals. Ça n'aurait pas de sens de leur en parler, ni maintenant ni d'une manière générale.

Je grille une cigarette, Ula allume la lumière. L'intérieur de la pièce devient étrange, artificiel, comme un décor de série, du genre à passer tous les après-midi sur TVP, avec ma *Russie* au générique. Un monde dur et stérile auquel ne croient que de vieilles dames, et où les acteurs disent toutes leurs répliques comme s'ils lisaient à voix haute le règlement de l'entreprise minière BHP Group. « Qu'est-ce qu'il s'est passé ? – Il faut qu'on en parle. – Incroyable, viens à la fenêtre ! – Je ne t'aime pas. – Je ne te crois pas. – De quoi tu parles ? – J'ai trompé Stefan avec Arek – Vrai ? » Oui, ça, c'est presque nous. Sauf que notre vie est encore plus effilochée, déglinguée, que les acteurs principaux ne sont pas arrivés sur le plateau, et que ceux qui se sont présentés ont oublié leurs répliques, qu'ils regardent désespérément autour d'eux, espérant que les murs nus et sales leur souffleront quelque chose.

Ula s'approche de sa mère, la serre contre elle, lui caresse la tête.

— Cette dernière personne dont tu as parlé, c'est qui ? je lui demande.

— Sa prof de lycée. Brzezinska ? Elzbieta ? se demande Ula en cherchant l'info dans son téléphone.

Marta hoche la tête de gauche à droite.

— Ça ne me dit rien.

— Tu n'es pas obligée de te souvenir de tout le monde, maman. Tu sais d'ailleurs qu'ils ont eu longtemps une remplaçante pour le polonais.

— Je me souviens de Szymanowski pour la physique. C'était un type malade. Il avait voulu le faire redoubler après une seule interro. Mais je suis allée le voir, et il l'a aussitôt fait passer. En seconde.

— Visiblement, cette Brzezinska n'avait pas eu l'idée de le coller, et tu n'as pas eu besoin d'aller la voir, conclut Ula.

Je ne réagis pas. Je ne suis jamais entré dans cette école, jamais rendu à aucune réunion. Une fois, je suis allé encourager Piotr lors d'un tournoi d'échecs à Legionowo. Je me suis endormi avant qu'arrive son tour. Je sortais d'une cuite de trois jours. Il m'a réveillé à la fin. Il tenait dans la main une coupe tarabiscotée, moche, peinte en doré. Il avait gagné le premier prix. Ça devait être le championnat de Pologne junior, ou un truc du genre.

— Qu'est-ce qu'il lui voulait, demandé-je à Ula.

— Kinga a dit qu'il s'occupait un peu d'elle parce qu'elle était vieille et impotente.

— Et où elle habite, cette Brzezinska ?

— Quelque part en banlieue, dit-elle après un temps.

— À Podkowa Lesna ?

Ula lève les yeux, fait oui de la tête, étonnée. Elle range le téléphone dans sa poche.

— Oui. C'est là.

— Les gens qui prétendent que Piotr s'est introduit chez eux sont de Podkowa.

Elles me regardent comme un clodo qui les aurait arrêtées dans la rue et aurait deviné leur date de naissance.

Je tiens enfin quelque chose, j'ai quelque chose à faire.

— On y va avec toi ? propose Ula.

— Pas la peine.

— Va avec lui. Tu le surveilleras.

Marta se lève, éteint sa nouvelle cigarette sous le robinet. Elle s'arrête devant l'évier. Elle prend une profonde respiration.

— Je reste avec toi, maman.

Ula se tourne vers sa mère.

— Tu n'as pas des choses à faire ? Réviser ? demande Marta d'une voix inconsciente.

— C'est le congé trimestriel, répond-elle.

De toute évidence, elle ment.

— Ma fille.

Marta l'embrasse sur la joue. Je m'avance vers la sortie. Mes pieds collent au plancher. Je mets mes chaussures.

— Tu dois garder l'esprit clair, tu m'entends ?

Je me retourne et vois Marta devant l'évier, Ula à côté d'elle. Maintenant, c'est elle qui fume. Elles fument toutes les deux, et la fumée les enveloppe, faisant d'elles une créature à deux têtes, vieille-jeune et douloureuse.

J'espère que Marta et moi-même mourrons bientôt. Qu'Ula puisse enfin commencer une vie normale. Douloureuse, mais normale. Seule. Libérée.

Quand j'ouvre la porte, je suis accueilli par le même bruissement, un peu plus fort cette fois, plus distinct, comme une voix au loin, celle d'un petit animal ou d'un enfant emmuré.

*

— Ça va mieux ? demande Jola derrière son bureau. Elle s'est joliment habillée aujourd'hui, tunique bigarrée, ongles fraîchement faits en bleu, maquillage puissant. Un rancard, ou une fête.

— Pas mieux.

Une grande inscription peinte directement sur le mur accueille les visiteurs : « Il y aura toujours un LENDEMAIN. » Les lettres bancroches peuvent faire penser que quelqu'un s'est introduit de nuit pour les dessiner, dans un étrange élan de vandalisme positif. Jarek affirme que l'inscription était déjà présente lorsqu'il a loué ce local proche du centre, mais personne ne le croit.

— À mon avis, ça va mieux, dit Jarek en sortant du salon.

Il porte une chemise en toile de jeans achetée alors qu'il était un peu plus maigre, et au cou un collier de perles en bois. Il me fait signe de le suivre à la cuisine. Il s'assoit dans un fauteuil et se met à touiller du café en poudre dans une immense tasse. La tasse est blanche et porte l'inscription PIOTRKOW TRYBUNALSKI ainsi que les armes de la commune. Je n'ai aucune idée de ce qu'il a pu se passer à Piotrkow en 2013. Peut-être que personne ne sait, pas même les habitants.

— Bon app, dis-je à Jarek qui tient une salade de fruits dans un bol en plastique.

Il pourrait manger de l'herbe que ça ne changerait rien. Il a ça dans les gènes : rien ne peut freiner sa transformation en ours. À part son crâne chauve, toutes les parties visibles de son corps sont couvertes de poils.

— Jarek, je peux descendre t'acheter un café normal.

C'est Jakub qui vient de rentrer dans la cuisine, à nouveau essoufflé, à nouveau dans ce manteau qui lui fait comme de curieuses ailes. Il montre à Jarek un grand gobelet en carton plein de café et qui vient de la boulangerie de luxe du rez-de-chaussée. Il prend

toujours un quadruple expresso et demande de compléter avec de l'eau.

— Celui-ci est normal. Et l'autre coûte cher.

Jarek s'envoie dans la bouche un cube de pastèque.

— On commence ? Une minute est déjà passée, dit Jakub.

— On attend les autres.

Jarek hausse les épaules.

— Ils vont venir ?

— Jusqu'ici, ils sont toujours venus.

Jakub se tourne vers moi et sourit, avant de se souvenir et de redevenir sérieux.

— De bonnes nouvelles ? demande-t-il.

— Chez moi, aucune, dis-je.

— Marcin ne boit plus depuis une semaine. C'est une bonne nouvelle.

Jarek prend une gorgée de son café soluble et clappe la langue, ce qui fait rager Jakub.

— Tu n'as aucune pitié.

— Je ne suis pas sans pitié. Je vois que le gars n'a rien bu depuis une semaine, et c'est une bonne nouvelle, indépendamment du reste.

— La bonne nouvelle, ce serait que Marcin ait retrouvé son fils.

Jakub finit le reste de son café et jette le gobelet dans la poubelle sous l'évier. Comme en réponse, Jarek se fourre un morceau de pomme dans la bouche. Il a appris à se délecter de tout ce qui est verdure, il y a mis plus d'énergie que pour se débarrasser de la vodka. Puis il commence à parler, sans doute à nous deux, même si c'est le mur qu'il regarde.

— Un maître zen, Suzuki, a écrit : « Qui n'a pas médité avec un fils mortellement malade n'a jamais médité. »

— Jarek, qu'est-ce qu'il te prend de déconner comme ça ? s'emporte Jakub.

— Calmos, Jakub. Tu n'as pas besoin de jouer à l'avocat, dis-je le plus amicalement possible.

— En quoi il déconne ? Qu'est-ce que tu as dit ?

Jakub est plus bouleversé que je ne l'avais pensé.

Grincement familier de la lourde porte. Les autres arrivent, sans doute après avoir fumé en bas. J'entends Satan, Jadzia, Helena, Sylwia, Darek, je crois. Michal a l'air en retard.

Jarek se frotte les mains.

— Je m'efforce simplement de vous dire que vous devez être prêts à tout.

— Oui, mais un peu d'empathie.

— J'ai pour vous toute l'empathie du monde, dit Jarek, sur quoi il sort de la cuisine.

Nous restons seuls. Jakub soupire et se tourne vers moi.

— Tu penses que ça va être le tour de Motus, aujourd'hui ?

C'est notre briseuse de silence attitrée. Quand soudain plus personne ne sait quoi dire, lorsque s'établit un silence gênant, lorsque chacun dans la conversation avale une carpe, s'enferme en soi, alors arrive la question de Motus. Va-t-il venir, et sinon, viendra-t-il la prochaine fois ? Quelqu'un l'a-t-il vu dernièrement ? Motus est-il seulement encore vivant ?

— S'il vient, qu'il vienne, dis-je en reprenant nos refrains : « Les plus beaux marronniers sont place Pigalle – Zuzanna ne les aime qu'en automne. – Peut-être Motus va-t-il venir aujourd'hui ? – S'il vient, qu'il vienne. »

Nous passons dans la salle. Tout le monde est là, dans le couloir, ils enlèvent leur veste. Ça va peut-être mieux. Le centre est peut-être différent, aujourd'hui. Peut-être y a-t-il moins de saleté sur les murs,

plus de place, peut-être le plafond est-il plus stable, qu'il ne risque pas de nous tomber sur la tête.

Je m'approche de Jadzia. Je l'entraîne délicatement à l'écart.

— On va aller là-bas aujourd'hui. On va essayer encore une fois.

Elle est plus triste, plus fatiguée que la dernière fois. Elle a le visage rougi, et pas seulement d'avoir grimpé jusqu'au troisième étage, il y a bien un ascenseur, mais en panne comme toujours. Visiblement, elle n'a pas besoin de moi, elle a ses propres affaires, ses problèmes à elle, et assez des autres.

— Bon, dit-elle. On ira. Mais il faudra sortir plus tôt.

— On peut y aller maintenant.

Jadzia me pose une main sur l'épaule. Elle me réchauffe le cou comme une bouillotte.

— Non, dit-elle en souriant et en secouant la tête. Impossible.

J'acquiesce, je lui emboîte gentiment le pas, et j'entre dans la salle. Lorsque je m'assois sur le canapé, je suis frappé par une vérité : je me sens comme si j'étais resté allongé sous terre depuis une semaine.

— Qu'est-ce que vous amenez ? demande Jarek.

— De la merde.

Darek s'est coincé au bout du canapé, près de Michal qui me transperce de son regard, cherchant une preuve que je serais encore venu après avoir picolé. De son côté, Darek rit tout seul d'une blague qu'il vient de se raconter dans sa tête.

Darek, c'est-à-dire Gus, c'est un petit lutin. Il est habillé d'une tenue bigarrée, il a coloré ses cheveux courts en blond platine. Il porte à l'oreille un anneau avec une croix, comme George Michael sur la couverture d'un vieux disque. Gus est un peu différent chaque semaine, mais une chose ne change pas, sa façon de couvrir des feuilles de gribouillis et d'user tous ses crayons. Gus est un artiste, il

fait des bandes dessinées aux couleurs démentes, il nous les a montrées. Difficile d'en comprendre quelque chose, on sait seulement qu'elles ne conviendraient absolument pas pour des enfants, les personnages étant toujours nus, et se livrant à d'étranges jeux sexuels. Il paraît qu'il les expose et en vend à l'étranger, en Allemagne et en Suisse, en se faisant de gros sous, mais on n'y croit que moyennement. Nous sommes tous des têtes de bois.

— C'est curieux, ça, Gus.

Jarek le considère par-dessus ses lunettes.

— C'est une sorte de blague, je m'excuse, se corrige-t-il.

Mais quelque chose continue à l'amuser.

— Eh bien, puisque tu as commencé, continue. Elle est où, cette merde ? Fais voir.

Jarek s'étire et respire lourdement. Darek hoche la tête.

— Non, tout va bien, je me sens bien, mon esprit est au beau fixe, tout est parfait, je me réjouis d'être ici, merci. Je vais bientôt avoir vingt ans.

Son débit est rapide et désordonné.

— C'est très bien, c'est bon, lui répond Jarek.

Tous se mettent à rire.

— Merci.

— Tu es content de toi ?

— Ça aurait pu faire une bonne note ? grommelle Gus plus vexé que fâché.

Gus aime bien quand tout le monde rit de ce qu'il raconte, mais ne supporte pas qu'on rie de lui, comme c'est maintenant le cas. Il saisit son visage entre ses mains, ses pieds se mettent à bouger, à cogner contre le canapé. Sa fausse contrition n'est qu'une carapace, sa douleur remonte d'en dessous, il est rouge comme un morceau de viande fraîche. Les filles le regardent avec inquiétude.

— Où est cette merde ? Je voudrais la voir, dit Jarek.

— C'est peut-être moi qui vais commencer, intervient Jakub. Je suis énervé par ce que tu as dit dans la cuisine, Jarek, à propos de Marcin et de son fils.

— Tu raconteras ça quand ton tour viendra.

Avant de devenir thérapeute, Jarek prenait et buvait de tout. Il a eu plein d'enfants avec différentes femmes qui viennent parfois au centre et parlent avec lui par la porte entrouverte de son cabinet. Les autres prennent ce qu'il dit pour parole d'Évangile. Ils ont peur de lui. Il faut avoir peur de quelque chose pour guérir de la vodka. De la mort, de la perte de proches. D'une condamnation à perpétuité, de chances gaspillées. Mais Jarek juge ces concepts comme abstraits, il estime que le plus simple est de le craindre, lui. Il a rejoint l'Association d'aide aux toxicos « Monar » la première année de son activité, à l'époque de l'état de guerre. Le militant associatif Marek Kotański le faisait travailler du matin au soir sur un chantier, et Jarek s'était blessé à la colonne vertébrale, ce qui le fait encore souffrir à ce jour. Il n'avait pour manger que de la kacha et un peu de pain beurré. Une fois, pour les fêtes, on leur a donné du kogel mogel. Il avait dans les dix-huit ans. Quand il est sorti de la drogue, il s'est mis à boire pendant les vingt ans qui ont suivi. Ainsi qu'il le dit, il a raté trois chances, et chacun de ses organes internes a déraillé au moins une fois. Il répète à l'envi qu'il n'en tire aucune gloire, alors qu'on a parfois le sentiment qu'il en tire une fierté, comme s'il aimait moins sa biographie et ses souvenirs que la force qu'il a cultivée en lui et la carapace dont il s'est recouvert.

Un son se dégage des mains de Gus, une sorte de clappement. Les veines se gonflent sur ses tempes rougies. Quelque chose monte en lui comme le mercure d'un thermomètre posé contre un radiateur, sur le point d'exploser en aspergeant toutes les personnes présentes.

— Si tu ne veux pas parler et préfères nous laisser avec toute cette merde, tu peux rentrer chez toi.

Jarek se lève et entrouvre la fenêtre comme s'il s'était mis à faire horriblement chaud.

Jakub hausse la voix :

— Eh, Jarek, tu ne peux pas faire comme ça. Il n'y a pas d'obligation de parler.

— Pas plus que de rester ici, répond Jarek sans même le regarder.

Jakub se lève et se dirige vers la porte, mortellement offensé, il est sur le point de tourner la poignée quand Sylwia le retient d'un geste de la main.

— Rassieds-toi, demande-t-elle. Ne fais pas l'idiot.

Jakub soupire et retourne à sa place. Il prend peut-être conscience qu'il était arrivé avec cette colère, et qu'il ne s'agit ni de Jarek, ni de ce qu'il raconte. C'est souvent le cas. Dans le groupe de parole, on sort de soi, on passe à côté, on attrape des émotions comme des papillons dans un filet pour les examiner au soleil.

Jarek tourne son regard vers Darek.

— Dis-nous, Gus.

Il s'adresse à lui avec douceur maintenant, presque avec tendresse.

Darek sort son visage de ses mains. Il pose son dessin sur le plancher, mais avant que j'aie le temps d'apercevoir ce qu'il représente, il retourne la feuille, la chiffonne et la met dans sa poche.

— D'accord pour ma merde.

Il parle d'un ton sérieux, presque avec sa vraie voix, douce et basse comme celle d'un garçon qui pourrait, s'il le voulait, devenir le plus populaire des présentateurs radio de Pologne.

— Tu comprends ce que tu fais ? demande Jarek.

— Je rigole toujours, répond Gus.

— Oui, tu rigoles. Et ça va faire deux ans.

Darek se penche en avant et reste un moment bouche bée. Il joue avec son collier. Puis il se racle la gorge, montrant qu'il est prêt à parler.

— Bien sûr que je n'avais pas à faire ça, question de dignité, de respect pour soi-même, oui ? J'aurais dû rester tranquillement à la maison, sous une couverture, avec un thé, à regarder Netflix, et les Instagram d'autres nouilles, à jalouser ce qu'elles faisaient, leurs endroits, ce qu'elles mangeaient, où elles buvaient, à quoi elles se shootaient, où elles baisaient. Pleurer une disparition, se sentir horrible, mais dans la dignité. J'avais un chat, je vous l'ai dit ? J'ai oublié de lui donner un nom. Je l'aurais sans doute fait si je m'étais permis de rester seul.

Il sourit, se remémore quelque chose, pas une blague, plutôt un bon souvenir. Le souvenir s'envole de sa mémoire, emmenant le sourire.

— J'étais censé aller sur Grindr et regarder les mecs, j'insiste : juste les regarder, pas leur écrire. Ça peut vous étonner, mais ce ne sont pas toujours des photos de bites. Des fois ce ne sont que des nouvelles sympas. Merci pour la sortie, le concert était super, tu as eu une bonne idée d'acheter cette chemise, le bleu te va bien, des trucs comme ça.

Il s'interrompt, prend une grande respiration.

— Je le sais, putain, que le bleu me va bien.

— Continue, dit Jarek.

Gus veut disparaître, se cacher dans sa feuille de dessin, mais il se souvient qu'il vient de la froisser et de la ranger dans sa poche. Tant pis.

— Enferme-toi à la maison, ne sors pas en ville. C'était le plan. Sauf qu'après deux semaines, plus personne ne t'écrit, personne ne se

souvient de toi, personne ne s'intéresse à toi. Un autre se montre à ta place, un qui te ressemble, ton sosie, que tu ne connais même pas. Il attendait dans la queue, que tu te rendes. Le manège grince, mais il continue de tourner. Vous savez ce qui arrive quand on se sent comme ça. Tout d'un coup c'est Lui qui me revient.

— Ah, non, fait Sylwia avant de soupirer lourdement.

— Oh, mon Darek, tu retournes à ce malheur comme un papillon de nuit autour d'une lampe, ajoute Jadzia.

Tout le monde aime Gus. L'écouter, c'est comme regarder *Amour, gloire et beauté* ou *Santa Barbara*. Les mêmes personnages tournent dans un monde coloré, habillés de brocart, se brouillant et se réconciliant, se séparant et se retrouvant, s'infligeant quantité de blessures superficielles. Les cicatrices forment un paysage abstrait dépourvu de sens. Gus adore le rôle de mascotte, il y entre avec une légèreté naturelle, il ne peut y résister. Finalement, les poivrots transforment tous les membres de leurs familles en poupées. Gus dit que nous, les alcooliques, pouvons nous couvrir de couleurs comme les paons ou les perroquets. Or il n'y a que Jarek qui le considère comme un être humain, l'invective, le rudoie, l'amène parfois au bord des larmes. Cela ressemble à du harcèlement, mais grâce à ça, Gus retrouve son âge.

— Il me renifle à distance. Parfois je l'appelle, quand tout est en ordre, quand je suis avec des gens, quand je suis sur le lit après une putain de partie de cul. Je lui écris juste pour vérifier qu'il ne va pas me casser le moral, que je me suis libéré de lui.

— C'est comme si tu buvais de la vodka pour vérifier que tu n'es pas alcoolique, pouffe Satan.

— Garde ça pour le feedback, commente Jarek.

Gus ne réagit pas à cette pique. Il poursuit :

— Dans ces cas-là, il ne répond jamais. Je n'existe pas pour lui. Mes messages sont toujours marqués « envoyés », mais jamais « lus ». Et ça me fout par terre. Avant que ça me passe, que j'oublie, que je me dise que l'essai a réussi. Mais quand je ne devrais pas, quand ça va mal, quand je suis perdu, là, il répond aussitôt. Où es-tu ? Qu'est-ce que tu fais ? Je viens chez toi ? Il sent ma douleur. Comme un vampire.

— Qu'est-ce que tu lui as écrit ? coupe Helena.

Toutes les trois, Jadzia, Sylwia et Helena se soucient authentiquement de lui. Sylwia sans doute le plus.

— Que j'en avais marre de tout et que j'étais terriblement seul.

— Et pourquoi tu ne m'as pas écrit ça à moi ? demande Sylwia.

— Tu le lui diras pendant la séance de retour, intervient Jarek.

Gus est capable de téléphoner à Sylwia dix ou quinze fois par nuit. Il pleure, sanglote, menace de se tuer. Elle écoute tout avec patience, telle une bonne mère. Il la remercie en allant lui tenir compagnie. Il l'accompagne dans les galeries marchandes, au cinéma voir des comédies polonaises stupides, faire ses achats, chez le coiffeur. Il lui donne des conseils pour ses histoires de bonnes femmes. Il supporte ses plaintes. Mais Sylwia est maintenant en colère. Non seulement elle se fait du souci de le voir accumuler les bêtises, mais elle se sent exposée à de nouvelles intempéries.

— Tu sais pourquoi ? demande Gus après un temps. Tu dis toi-même que tu n'arrêtes pas de regretter de ne plus faire l'amour avec ton ex.

Sa voix s'est faite acide, amère, et laide.

— C'est que je suis déjà une vieille. Et que tu n'es qu'un petit merdeux. Tu peux baiser autant que tu veux, lui rétorque-t-elle avec hargne.

— Pour la séance des feedbacks ! grogne Jarek tel un instit.

— Finalement, je suis allé le voir, avec un Uber. Je me souviens de la chanson qui est repassée pendant tout le trajet, *I wish it would rain down* de Phil Collins. Il peut toujours chanter, mais ce n'est pas pour ça qu'il pleut, que je me suis dit. Nous avons roulé sur Tamka, nous sommes arrivés jusqu'aux nouveaux immeubles au bord de la Vistule. En bas, dans la pizzeria où nous mangeons d'habitude, il y avait encore du monde. Je me suis dit que j'allais l'attendre, que je ne monterais pas. Je me suis assis, j'ai commandé un café. Il est descendu, il a réglé, et sans un mot il m'a ramené chez lui. Je l'ai suivi comme un enfant.

Il s'inonde de larmes. Même Michal le regarde avec compassion, lui qui a dit, lors de la première thérapie, sans regarder Jakub ni Gus, qu'il n'aimait pas ces espèces d'arcs-en-ciel, avant de bafouiller timidement qu'il leur souhaitait à tous d'être aussi courageux dans la vie que le député Mariusz Kamiński.

— Je savais ce qui m'attendait en haut. Champagne, poppers, cocaïne, xanax, viagra, le tout disposé sur la table comme des bonbons dans une confiserie. Il m'a dit : « Je te donne tout ce que tu veux. » Pourquoi tu fais ça ? Je l'ai traité de vieux con, j'ai commencé à l'insulter. Peut-être même que je lui ai craché dessus, j'ai oublié. Je savais que si j'avais voulu le battre, le bousculer, j'aurais pu le faire sans problème. Il a dans les soixante balais, une santé faiblarde. Mais il n'a pas réagi. Il s'est seulement levé pour me regarder. Il mâchait du chewing-gum parce qu'il venait pour la centième fois d'arrêter de fumer. Il s'est approché, a pris mon visage entre ses mains et a demandé si je voulais quelque chose pour me détendre. Je lui ai dit que je ne pouvais pas. Et puis on a fait l'amour. Je ne voulais pas. Il m'a sans doute violé. Il l'avait déjà fait une fois, je l'avais traité de tous les noms, et il m'avait répliqué que je n'étais pas du genre à me laisser violer.

Un silence se fait. Tout le monde est triste, tout le monde a de la peine, et Jakub est le seul à rire quand il passe une main dans la tignasse de Wodecki. Comme s'il en avait eu le droit, étant gay lui-même.

— Même la cuvette des chiottes n'aurait pas voulu que je la nettoie, tellement j'étais sale. Je me suis habillé tandis qu'il se marrait en secouant la tête, sans bruit. Il a enfilé sa robe de chambre, elle lui donne toujours l'air d'être le dernier des déviants, ce qui lui plaît beaucoup. Je lui ai demandé si on allait se revoir, disons que ce n'est pas moi qui ai demandé mais quelque chose en moi, une autre voix, vous savez l'autre voix, celle qui rappelle toujours les dealers, demande une bouteille dans la boutique, supplie ou fait un scandale pour avoir une ordonnance. L'autre voix a répété la question, et lui s'est mis à rire. Il se moquait de moi parce qu'il avait gagné. Après quoi il m'a dit de me barrer. Comme je ne voulais pas bouger, il m'a envoyé une baffe. J'ai voulu la lui rendre, mais j'étais paralysé. Il s'est mis à hurler qu'il allait appeler la police, dire que je le harcelais et, je cite, qu'il allait attraper la vérole à cause de mon cul pourri. Il a tiré de son portefeuille cent zlotys qu'il a mis en boule pour me les lancer, puis encore cent qu'il m'a enfoncés dans la bouche, toujours en se marrant. Il a fait des trucs encore pires, et moi je restais là incapable de rien, j'aurais voulu qu'il soit gentil avec moi, même une seule seconde, et me dise que j'étais beau à regarder. Je suis sorti, j'ai marché droit devant, sans savoir où j'allais. Je me souviens de la rue Nowy Swiat, puis sans doute de la Mokotowska. Quand j'ai repris conscience j'étais vraiment loin de chez moi. Mais je n'avais pas bu, et je n'avais rien pris.

Déjà plus en état de parler, il part en sanglots. Sans défense, comme un enfant, il se recroqueville, sort une feuille froissée de sa poche.

— C’est tout ? demande Jarek.

Gus acquiesce de la tête.

— Dis-nous dans quel sens on continue, demande Jarek en lui tendant des mouchoirs.

Darek se mouche le nez, retourne à ses dessins, puis fait signe de continuer par la droite, vers Michal. Puis ce sera le tour de Jarek, puis de Jadzia, puis ce sera à moi. Je n’ai aucune envie de parler, peut-être parce que tout le monde attend ce que je vais dire, alors que je n’ai absolument rien à dire. Un silence froid s’établit, sans voix humaine, cette pièce est vide, vieille, laide. J’allume mon téléphone, il n’y a aucun message.

— Moi, non rien, moi ça va, c’est pas si mal, encore que…

Michal s’interrompt, s’interroge, me regarde, mais sans porter de jugement et sans méchanceté, l’air abruti, il a le cerveau mal branché. Ça nous arrive à tous, chez lui un peu plus souvent peut-être.

Passé trente secondes, Jarek le bouscule un petit coup :

— Encore que ?

— Je vous ai déjà dit qu’ils avaient peur de moi. Et ça me fout en rogne. Au début j’avais honte, mais maintenant ça me fout en rogne. Je marche sur la pointe des pieds, à m’en fouler les chevilles. Je parle à ma fille comme à un chef, mon trésor, je t’amène à la séance de judo, ma jolie, petit déjeuner tous les matins, avec omelette. Et eux ont peur que je craque à nouveau. Qu’il y ait encore un scandale, merde. Il y avait ce film, un yougoslave, un type allongé sur une mine dans une tranchée. S’il bouge, tout va éclater, toute la tranchée. Et il reste allongé pendant tout le film et discute avec un autre type. Eux pensent qu’ils sont ce type, et moi la mine qui va péter.

— Plus ils te verront comme une mine, et plus tu vas le devenir, soupire Sylwia.

— Sylwia, est-ce que je dois te demander d'aller relire le règlement dans le couloir ? demande Jarek.

— Et toi, tu fais ton *Sturmführer* aujourd'hui, putain de merde ? s'énerve Sylwia.

Michal bâille. Il fait toujours ça quand il est énervé, il bâille en grand, il ouvre la gueule comme à l'opéra, et quand il fait ça, j'ai le réflexe de m'accrocher au canapé, de peur d'aller lui foutre sur la gueule.

— On ne peut rien faire. Rien. Aller dans un troquet, non, il y a de l'alcool. Chercher une pizza, non, parce qu'on peut acheter une bière. Aller à un anniversaire, une fête ? Jamais de la vie, mec, nulle part, tu restes à la maison. Et avec les gosses, mieux vaut ne rien dire. Pas de questions. Les leçons, c'est Kaska qui s'occupe de tout. C'est comme ça depuis longtemps, sauf que dernièrement ça devient pire. Et pourtant, je n'ai pas picolé, rien de tout ça. En fait, il ne s'est rien passé. Rien. Ambiance sur les nerfs. Avec toutes les dettes, mais c'est mon affaire, je ne vais pas les leur mettre sur le dos. Je ne vais pas payer plein pot. On sait ce qu'il en est, maintenant. Qui a commandé un vrai taxi dernièrement ? Les immigrés ont piqué tous les boulots, tous ces Uber.

Sylwia veut déjà commenter « immigrés », mais Jarek la fait taire. Michal a l'air d'avoir fini puisqu'il ne dit rien et se gratte le front en examinant un dessin invisible sur le mur. Mais non, c'est encore un court-circuit, et il va reprendre.

— Ah oui, et puis la noce. La noce, oui, il faut que je vous parle de la noce. Parce que ça été le sommet de tout. On est allés à la noce. Qu'est-ce que ça n'a pas dégoisé à cette noce, et que je discute, et que je t'explique. Ma filleule se marie, la fille de ma sœur, bon il faut que j'y aille, parce que sinon. Kaska d'abord me dit : mais seulement à l'église. Je lui fais : mais ce que tu es bête. Ils vont se vexer, personne

ne sait là-bas que je suis un traitement, une thérapie, d'ailleurs ils n'en ont rien à foutre. J'irai raconter à ma tante de quatre-vingts ans que j'ai dépensé un million de zlotys en cocaïne, en machines à sous et en vodka ? Pour elle, ça serait du chinois. Ah, les putes. D'accord, on fait un compromis, on s'en ira à dix heures, et je lui dis : qu'est-ce que tu racontes, femme, à dix heures ils n'auront même pas encore servi la soupe. Finalement on se met d'accord qu'on rentrera après que la mariée aura enlevé son voile. Mais la voilà à l'église qui ne tient plus en place, qui se tortille comme si elle avait une inflammation de la vessie. Au banquet, on nous avait bien placés, avec des jeunes, des copains du marié. Je n'aime pas rester avec des vieux schnoques. Eux étaient du genre Instagram, selfies non-stop, plutôt selfies que piste de danse, mais au total sympas, pas trop bu du tout. Et elle qui ne tient plus, renverse les verres, pousse la bouteille, reste bouche cousue et se renferme. Je lui dis : viens, on va danser. Et elle, rien. On a apporté la bouffe, à peine si elle y a touché. J'ai dit à ma sœur : écoute, je ne peux pas boire de vodka, j'ai un truc au ventre, je ne sais pas ce qu'il se passe, mais je n'ai pas envie de vodka, je reste aux jus de fruits, tant pis. C'est tout, et elle a compris, c'est pas une débile, on ne nous a même pas apporté de bouteilles à la table, et la bouteille qu'elle n'arrêtait pas de pousser, c'était celle de ces jeunes. Mais elle a commencé à crier après eux, elle n'avait personne d'autre après qui. Elle est là à leur faire des histoires, qu'est-ce qu'ils ont à boire de la vodka, est-ce qu'ils sont obligés de boire autant, de vider leurs verres toutes les cinq minutes. Ils sont sous le choc, qu'est-ce qu'il vous prend, chère madame, on est à la noce. Et elle remet ça, et quel âge vous avez, et est-ce que vos parents savent, et ainsi de suite. Un des gars lui dit : j'ai vingt-cinq ans et je me marie cet automne. Tout un cirque. La voilà qui se lève, part en courant, disparaît, moi je suis là, je mange, relax, il y a bien sûr cette vodka

devant moi qui me démange, un peu mais pas trop. Comme si quelqu'un me proposait de la blanche, mais ça c'est autre chose. Peut-être qu'ils en ont, parce qu'ils font des allers-retours aux toilettes et reviennent plutôt électrisés, mais ce n'est pas mon affaire. Et la voilà qui revient et qui leur braille de déménager et d'aller s'asseoir ailleurs. Ça leur remet un choc, chère madame, ici on est à la noce, et les places ont été attribuées. La trouille que je me mette à picoler la décoiffe, l'idée que je ne puisse plus me dominer. Complètement maboul. La honte, la honte terrible.

Gus se met à battre la mesure avec le pied. Jarek le fusille du regard, alors il s'arrête.

— Bon, je n'ai plus supporté. Qu'est-ce que tu fais, Kaska, je lui dis. Prends ton élan et casse-toi, parce que moi, je n'ai plus la force de te supporter. Elle pousse sa gueulante, de sorte que tous se tournent de notre côté. Elle se tient au-dessus de moi, elle crie, crie contre eux, globalement elle crie, ça bouillonne en elle au point qu'on ne sait pas s'il faut en rire ou en pleurer. On y va, qu'elle me dit. Mais je ne vais pas obéir à une folle devant cent personnes, devant toute ma famille, ma mère, mon père, ma sœur. On y va, elle tremble de tout son corps, et là je lui dis calmement : Kasia, tu veux y aller, vas-y, moi je n'irai nulle part. J'assiste au mariage de ma filleule, je veux m'amuser convenablement, et surtout, contrairement à toi, ne faire chier personne. Et très gentil avec tout le monde, je vais m'excuser pour le comportement de ma femme. Et elle, quand elle l'ouvre à nouveau, jamais vous n'avez entendu quelque chose de pareil. Reste si tu veux, elle hurle, connard, merdeux, et ceci et cela, reste, saoule-toi la gueule, drogue-toi, finis toute la vodka, fils de pute, elle me traite de fils de pute devant ma mère, je souligne. Je m'excuse de ces injures, que je reprends ici en vertu comme on dit du droit de citation. Les enfants ont tellement honte que je n'ai pas idée. Ma fille ne fait plus

que pleurer, maman, arrête. Et celle-ci part en courant, elle ne se supporte plus, elle braille tout le long du chemin, suivie par les enfants, je reste seul à la table, tout le monde me regarde. Un silence s'établit, terrible, je ne sais pas quoi faire, vraiment. L'orchestre doit le sentir, hop, il se met à jouer, mais c'est comme si je prenais un marteau sur la tête, *Dans tes yeux verts*, ou quelque chose de cet acabit. Et le gars en face de moi me tend sa bouteille. Et me dit : un petit verre peut-être ? Et je lui réponds : va te faire foutre. Ce n'est pas ce que je voulais dire, mais c'est ce que je lui ai dit. Et je suis sorti, qu'est-ce que j'aurais dû faire d'autre ?

Il se tait, respire un grand coup. Je regarde ma montre. Nos réunions de Fouturistes durent environ quatre heures. Avant que tous les tours soient passés, avec les feedbacks, trois heures se seront écoulées, et il reste à résumer ce qui est sorti, ce qui a changé, et ce qu'on rapporte chez soi. Nous passons en général la petite heure qui reste à discuter du problème le plus important du jour. Je parie que ça va tomber sur moi.

Le téléphone reste muet même si je le regarde toutes les cinq minutes. Il m'arrive de me demander pourquoi je le regarde. Par moments, j'essaye de penser à Piotr, mais ma pensée est déserte. Pareil quand j'essaye de me rappeler ce qu'il s'est passé. De me demander où il est.

— Qu'est-ce que tu ressens ? demande Jarek à Michal.

— Moi aussi j'ai peur, finit-il par répondre.

Michal est réglo mais, après avoir été de longues années entraîneur de karaté, pro, vigile, puis chauffeur de gangsters, il s'est vite intéressé à la cocaïne et aux machines à sous. Le premier travail de préparation, chez soi, pour la thérapie est de faire ses comptes, d'établir avec la plus grande précision combien on a dépensé pour la drogue, l'alcool et les à-côtés de la dépendance, hôtels, bordels, taxis.

Michal a dépassé le million de zlotys polonais. Quand il a vu le chiffre, il a suffoqué. Jarek lui a conseillé de passer voir le groupe des joueurs. C'est là qu'il verrait de vrais comptes, des gens qui ont laissé dans les casinos des chaînes entières de magasins, des immeubles d'habitation, des usines, des containers de marchandises. Mais ça n'a en rien calmé Michal.

— Je crains que de cette peur ne sorte un malheur. Ou je me mets à boire, c'est une prédiction autoréalisatrice, ou ça va se mettre à cogner, ou pire encore. Chez moi, je n'ai aucun sentiment de confort. Depuis ce mariage, en gros, c'est ça. Une question qui revient tous les jours : est-ce que je dois rentrer là-bas pour la nuit ? À quoi bon ?

Il se frotte les yeux, il renifle. Il prend une gorgée de cette boisson isotonique qu'il a toujours avec lui, qui ressemble à du liquide vaisselle. Jarek met ses lunettes et nous passe tous en revue.

— Pour moi, c'est bon, dit-il.

— C'est tout ? demande Jakub.

— Pas de problèmes particuliers.

Il hausse les épaules.

— Je suis allé récemment me faire examiner. Histoire d'homme. Le médecin était tout tendre, mais je ne suis pas tombé amoureux. Tant mieux.

Tout le monde se met à rire. La tension baisse un peu dans la salle.

— À la va-comme-je-te-pousse, le temps s'est éclairci, les sourires sont revenus. Les filles ont voulu me parler, se confier. Elles n'arrêtent pas de demander : papa, est-ce qu'on pourrait te dire quelque chose ? Je leur dis : les filles, vous savez, toute ma vie les gens viennent se confier à moi. Ne vous gênez pas.

— Mais pour toi, elles ne sont pas simplement des « gens », remarque Sylwia.

— Bien sûr que non. Je me demande seulement ce que ça règle, le fait de se confier. Est-ce que ça nous rapproche, est-ce que ça permet de réparer toutes les destructions ? Je n'en sais rien. Je sais qu'il faut y travailler, mais je ne sais pas si ce travail donne quelque chose.

— Avec leur mère, sûrement pas, mais avec elles, oui, dit Sylwia.

— Ça, ce sera pour le feedback, Sylwia.

Jarek la reprend en regardant par-dessus ses lunettes, mais il sourit légèrement. Il s'efforce de ne pas montrer qu'il se sent soulagé. Il doit faire comprendre qu'il est plus fort que nous. Ça dérange les filles. Elles disent qu'elles lui feraient plus confiance s'il se laissait parfois un peu aller. Que ce n'est qu'une sorte de masque rigide. Mais moi j'estime que s'il se laissait aller, tout foutrait le camp. Les coutures qui nous retiennent ensemble craqueraient. Nous sommes sur les hauteurs les plus hautes, et seul Jarek, qui puisse-t-il être, connaît le chemin.

— Moi, tranquille, dit Jadzia. Je n'ai toujours pas vendu la maison. Les types ne me plaisent toujours pas. Mais bon, j'ai le droit de décider qui va tout reprendre après moi. Ils ne m'ont pas plu, parce que dès qu'ils sont entrés, ils ont aussitôt commencé à combiner bizarrement, à flairer. J'ai compris que ce n'était pour eux qu'un investissement, une histoire d'argent. Je me demande même s'ils n'étaient pas de ces développeurs, de ceux dont j'ai déjà parlé, qui n'arrêtent pas de guetter toutes les parcelles de Podkowa. Je ne laisserai cette maison qu'à quelqu'un qui en verra l'âme. Voudra vivre dans cet endroit, l'entretenir, se battre parfois pour elle, bon. C'est pourquoi, lorsqu'ils sont partis, je suis descendue et j'ai dit à mes chiens, hélas, pas encore, ce n'est pas maintenant qu'on va déménager. Quel bonheur pour eux ! Ils se sont mis à sauter de joie, et vite, ils ont voulu aller dans la forêt. Je n'arrivais pas à les suivre, bon.

Elle sourit, se tait, croise les mains.

— Je devrais peut-être partir de là. Mais c'est peut-être là que je suis bien. Est-ce que je veux finir mes vieux jours dans un HLM ? Pourquoi ?

Je la regarde. Elle est toujours fatiguée, toute rouge, résignée. Quelque chose s'est passé dont elle ne veut pas parler. Tout le monde lui laisse le temps de rassembler son courage. Elle finit par lâcher :

— On m'a fait des examens, il y a une semaine. Voir s'il n'y aurait pas quelque chose qui se déglingue à nouveau. Je n'ai pas les résultats, mais j'ai de mauvais pressentiments. Je vais dans la forêt, et ces radios me rendent folle. Je pense : Jadzia, tu as peur, c'est normal. Mais j'arrive à faire la différence. Entre peur et pressentiment.

Elle hausse les épaules.

— Le moment est peut-être venu. Il y a dix ans, j'avais la vie à crédit. Dix ans, ça fait un bail, si on sait bien l'utiliser. J'ai su faire. C'est tout, merci.

Bien, passons maintenant au point principal du programme. Entre en scène, unique en son genre, Marcin Kania. Notre star, celle qui nous berce depuis deux ans de son tango perpétuel. Un peu réservé, parce qu'en tant que bassiste, puis manager et producteur, il est toujours resté de côté, dans l'ombre. Il lui faut maintenant sortir et regarder le public droit dans les yeux, accepter la lumière aveuglante des projecteurs. Le public est euphorique, salue l'artiste avec des applaudissements chaleureux, il n'en pouvait plus d'attendre. Fleurs et pièces de vêtements volent jusque sur la scène. Son visage souriant émerge d'un faisceau de lumière. Commençons.

J'essaie de me réfugier dans la contemplation de mon téléphone, puis du mur. Je les vois m'étudier attentivement, y a-t-il des traces de

sang, des cicatrices, est-ce que tout est guéri ? Est-ce qu'il y a du mieux ?

— Marcin, alcoolique, sobre depuis une semaine.

— Sobre, non. Tu es encore loin de la sobriété.

— Abstinent depuis une semaine, je corrige.

— Est-ce qu'il ne devrait pas reprendre depuis le début ? demande Michal. C'est la règle.

— Je n'ai pas encore décidé, lui répond Jarek.

Michal veut ajouter quelque chose, mais Jarek clôt le sujet d'un geste de la main. Il me fait signe de poursuivre.

— Il y a une semaine, mon fils a disparu. J'étais avec lui, mais je n'ai aucune idée de ce qui a pu se passer. J'ai picolé. On n'a toujours pas retrouvé Piotr. Il a probablement été victime de violences. On l'a vu dans différents endroits, mais…

Je m'interromps. De nouveau, un vide, encore un court-circuit, une fraction de seconde pendant laquelle je ne suis rien, je ne me souviens même plus de comment je m'appelle.

— J'en parle, putain, comme si j'étais journaliste.

Personne ne me fait de remarque sur mon langage.

— Je ne ressens rien. Je n'ai rien à apporter. Toujours la même chose. Piotr a disparu. Pour la famille, je suis l'ennemi principal. Ma femme et ma fille sont persuadées que c'est ma faute. Elles pensent peut-être que c'est moi qui lui ai fait du mal, bien qu'elles n'en disent encore rien.

Nouvelle pause. Une gorgée d'eau.

— Je devrais être en train de perdre la tête, d'imaginer où il est, ce qui lui est arrivé. M'accuser. Me haïr. Mais rien, je ne ressens rien. Si ce n'est que j'ai faim. Ça dure, je porte ça comme des cailloux dans un sac à dos. Je m'y suis fait. Je n'ai pas bu pour pouvoir venir ici. Mais je ne sais vraiment pas pourquoi j'ai voulu venir. Peut-être pour

être un moment avec vous, encore que… J'avais envie de revoir Jadzia, parce que je dois aller avec elle à Podkowa. Parce que quelqu'un là-bas a vu Piotr. Il paraît.

— Où ça ? demande Sylwia.

Jarek ne la coupe pas, ne lui rappelle pas le règlement sur les commentaires, et me regarde avec curiosité.

— Une femme affirme qu'il s'est introduit dans sa cour. Et qu'il a rendu visite à son institutrice.

Nouvelle pause. Une gorgée d'eau. Le téléphone. Rien. Écran vide.

— Ce n'est pas la police qui devrait s'occuper de ça ? demande Helena.

C'est la première chose qu'elle dit aujourd'hui. Elle a belle allure, porte d'amples fringues de sport, elle a dû venir directement d'une séance d'entraînement. Elle n'est presque pas maquillée, ce qui ne lui ressemble pas, mais ça lui va bien. Elle a l'air naturel d'une personne ordinaire et sympathique, pour autant qu'une personne ordinaire et sympathique existe en ce monde.

— Peut-être.

J'approuve de la tête.

— Peut-être qu'elle devrait.

Quand je les entends éclater de rire, je comprends que je viens de faire une plaisanterie involontaire.

— C'est tout, conclus-je.

— Vous voulez faire une pause ? demande Jarek.

— Non.

J'ai répondu par réflexe, avant de réfléchir.

— D'accord, alors les feedbacks, annonce Jarek.

— Qui commence ?

Je veux lever la main, mais Jakub me devance. Il est impatient, il veut certainement pouvoir partir. Quand tous les autres parlaient, il

n'arrêtait pas de consulter nerveusement son téléphone. Comme d'habitude, il filera une heure en avance. Pour l'instant, il se racle la gorge. Il jette un œil sur une feuille de notes.

Ce qu'il s'apprête à faire a pour nom « feedback ».

Le feedback est le nœud de toute cette comédie. Nous avons appris à le faire au cours de la thérapie, et continuons de l'apprendre. C'est une chose devant laquelle nous avons fui toute notre vie, et que l'on ne nous avait pas apprise durant notre enfance. Au fait, à propos d'enfants, vous savez comment élever un futur alcoolique ? Le mieux est de lui dire de se tenir tranquille et de ne se mêler de rien. Qu'il ne se dispute pas, ne se réconcilie pas, ne repousse ni n'attire quoi que ce soit, qu'il s'occupe de ses affaires et surveille ses paroles, car les murs ont des oreilles, qu'il ne se démonte pas, ne se tracasse pas, et putain qu'il reste calme. Qu'il soit neutre, gentil et serviable, sans rien attendre en retour, que ce soit à la maternelle, en primaire, au lycée ou au travail. C'est comme ça qu'il faut faire. On peut planter un alcoolique en terre et le faire pousser comme un végétal, mais à la différence des végétaux, il s'arrosera tout seul.

Il y avait cette émission intitulée *Big Brother*. Les participants étaient complètement coupés du monde, ils ne supportaient pas l'enfermement, et surtout ne se supportaient pas eux-mêmes. Les concepteurs du programme choisissaient toujours des gens en fonction de leur caractère, de sorte à générer le plus de conflits possible. L'essence de ces conflits était qu'aucun de ces pauvres diables solitaires n'était capable de dire à un autre ce qu'il ressentait ni ce qu'il voulait vraiment. La vidéo montrait un festival ininterrompu de cris, de claquements de portes, de liaisons insensées, d'alliances artificielles, et de ce que l'on appelle, sans doute improprement, des « mises au pilori ». Lorsque le participant A avait, après une suite de hurlements, parfois d'échanges de coups, un

conflit avec le participant B, il exposait ses émotions non pas au participant B mais aux participants C, D, et E, et à la fin au Big Brother dans la salle de confession spécifique. Le participant B n'apprenait jamais la vérité. Le participant B restait blessé.

L'hypocrisie et la peur d'une confrontation nourrissaient toute l'affaire. On lançait des intrigues qui plongeaient les spectateurs dans des émotions intenses. Personne n'a jamais dit à *Big Brother* : « Cela m'a fait me sentir mal. » Personne n'a jamais communiqué de feedback au cours de l'émission.

Depuis notre perspective, les participants de ce programme n'étaient rien que des alcooliques, potentiels ou réels. Car selon notre perspective, tout adulte est un *Big Brother*. Tous dépendants. Tous hypocrites. Personne n'est en mesure de communiquer un feedback à qui que ce soit. Comprenez : personne n'est en mesure de dire la vérité à qui que ce soit.

Nous n'apprenons à dire la vérité que maintenant, lorsque nous regardons l'autre dans les yeux et l'informons précisément de ce que nous pensons de lui et de la manière dont nous avons reçu ce qu'il a dit. Nous ne serons jamais bons. Nous pouvons tout au plus être exacts. Dans l'expression ouverte d'un respect, d'une sympathie, d'un soutien, d'un amour, d'une colère, d'une irritation, d'un souci, d'une douleur, d'une exaspération, d'une exaspération encore plus grande, et finalement de la plus grande de toutes les exaspérations possibles.

Le feedback obéit à certains principes. On ne peut pas se contenter de sermonner quelqu'un, on ne peut pas non plus donner de conseils. On ne peut pas juger. Il faut parler des sentiments qui se sont éveillés en nous quand nous avons écouté les déclarations des autres. Il faut être concret. Présenter des faits, non des suppositions, juger des actes, non des personnes. Ne pas exprimer d'attentes ni suggérer de solutions. La personne qui reçoit le feedback ne peut

répondre quoi que ce soit. Elle doit tenir, et remercier à la fin, quoi qu'elle ait pu entendre.

Voilà à quoi ressemble notre *Big Brother*. Tout le monde est excité, chacun s'anime. Excité par ce qu'il va dire ou par ce que vont dire les autres. C'est comme dans *Le train sifflera trois fois*, mais avec huit personnages. Nous sommes dans la poussière et sous le soleil, et nous nous mesurons les uns les autres. Au cinéma, on appelle ça l'impasse mexicaine.

— Donc, commence Jakub. Je vais peut-être m'adresser d'abord à Darek. C'est une histoire terrible, très triste, et excuse-moi d'avoir ri.

Gus s'est calmé, il ne pleure plus, toutes ses émotions sont passées dans son crayon, et il griffonne avec tant de violence qu'il déchire sa feuille par endroits. Il ne regarde même pas Jakub quand celui-ci commence à parler.

— Mais tu savais toi-même ce qui allait arriver. Personne ne t'avait amené là sous la menace d'une arme. Tu savais que c'était un sadique, un psychopathe. Tu l'as tellement répété. Et pourtant, tu y es allé. Premièrement, pour moi c'est comme si tu avais bu. Excuse-moi, pour moi, c'est du pareil au même.

Gus gribouille avec tant de frénésie qu'il finit par enfoncer le crayon dans le carton qu'il utilise comme sous-main.

— Deuxièmement, ce genre d'histoires me font mal en tant que gay, en tant que type qui vit, merde, avec un autre mec. J'ai l'impression qu'une certaine responsabilité pèse toujours sur nous. Que si tu t'embarques dans ce genre d'actions, tu perpétues le stéréotype. Qu'un gay, c'est toujours un déséquilibré qui valdingue de droite et de gauche, qui se shoote, qui va droit dans le mur comme un mouton.

Darek lève le regard sur lui. Il a maintenant les yeux d'un enfant fatigué d'avoir trop pleuré.

— Je ne suis responsable de rien, à part moi. D'aucune pédale, d'aucun autre mec, dit-il d'une voix extraordinairement calme, d'une voix émoussée qui a perdu sa profondeur.

— Alors toutes mes félicitations. Mais rappelle-toi que tu ne détruis que toi-même.

— On ne répond pas, on ne juge pas, rappelle Jarek.

— Je ne le juge pas, corrige Jakub.

Ils se mesurent du regard. Leur antipathie monte d'un cran, et de thérapie en thérapie ils se supportent de moins en moins.

— C'est tout ? demande Jarek.

Jakub acquiesce de la tête.

— Merci, dit Gus après un temps, le regard de nouveau vissé sur sa feuille.

— À Helena et Sylwia, reprend Jakub. Je n'ai pas appris comment ça allait pour vous. Il y a une semaine, j'ai compris que vous aviez des manques et des inquiétudes, j'ai donc imaginé que vous diriez quelque chose aujourd'hui. Tant pis, peut-être la prochaine fois. Pour Michal : ça me fait de la peine, beaucoup de peine d'entendre tout ça. J'ai de l'espoir. Je ne sais pas, mais je pense que ça en vaut la peine. Je n'ai pas ce genre de problèmes avec mon mari. C'est difficile, mais l'amour a sans doute gagné. Je te souhaite pareil.

— Merci, répond Michal en haussant les épaules.

Les paroles de Jakub ne lui font pas d'impression particulière. La victoire de l'amour est pour lui une catégorie abstraite. Moi non plus, je ne saurais dire ce que Jakub a en tête. Sans doute une paix royale.

— Pour Jadzia : fais vraiment ces examens.

— Je les ai faits. J'attends les résultats, lui répond-elle légèrement vexée.

— Pardon. Pardon. Tout ira bien, c'est ce que je voulais dire. Que tout va bien se passer, s'explique-t-il en tournant le regard vers moi.

Si les choses n'arrivent pas à retenir son attention, c'est qu'il a un problème de concentration. Il n'arrête pas de faire des gaffes dans ce genre. Peut-être parce qu'il pense tout le temps à ses accords, ses cours de Bourse, ses actions, à ses rachats hostiles ou amicaux. Il me regarde maintenant avec intensité. Je ne sais pas s'il cherche ses mots ou s'il essaie de se rappeler ce que je viens de lui dire.

— Marcin, on va le retrouver, lâche-t-il enfin. Je le sais. Nous le savons tous.

— Moi, je ne le sais pas, dis-je avec calme.

— On ne répond pas.

Jarek est comme l'alarme qui te rappelle dans une auto que tu as oublié de boucler ta ceinture.

— Jarek… Des fois, je ne comprends pas ce que tu veux dire. Le fils d'un type a disparu. Je ne sais pas ce que ça fait d'être un père, et je ne saurai certainement jamais. Mais la douleur qu'il ressent… Qu'est-ce que ça peut faire, ces textes sur les maîtres zen ? Est-ce plus important qu'il n'ait pas bu depuis une semaine ? Des fois, il me semble que tu es sans cœur. Que pour toi, toute cette abstinence n'est pas une affaire, comment dire, humaine. Juste une sorte d'entraînement, comme à l'armée.

Jarek porte à sa bouche un petit morceau de pastèque qu'il mâche lentement. Aucune colère sur son visage, aucune méchanceté, aucune plaisanterie, rien.

— Je n'ai jamais voulu rejoindre l'armée, finit par dire Jakub. Je voulais juste garder la santé.

— Merci, dit Jarek sur le ton qu'on prend pour remercier d'une clope, d'un mouchoir ou d'un chewing-gum.

— Peut-être à moi, maintenant, dit Sylwia en levant une main.

Sylwia est à l'oral une maîtresse du quatrain rimé. Elle parle toujours de manière émotionnelle, acide, spirituelle. Pour elle,

s'exprimer en vers est une façon de mettre toute son âme, à l'image d'un petit bon à rien qui fait la manche dans les tunnels du métro pour se procurer de quoi boire et donner à manger à son chien en mettant toute son âme dans des chansons de Dżem. Elle saute souvent par-dessus le règlement, porte des jugements, donne des conseils, jure. Jarek ne cesse de le lui rappeler, mais elle s'en moque. Quand elle débite ses vers, elle danse. Toujours émue et engagée, elle croit profondément que ce qu'elle dit peut aider quelqu'un. Faire qu'on l'écoute. Chimères, mais qui s'écoutent très bien.

— D'abord pour Jakub. Je n'avais encore rien dit parce que je n'avais pas trouvé la mélodie. Mais c'est chouette que tu attendes les prochains épisodes de la série. Personne n'est mort, personne n'a divorcé.

Satan éclate de rire. C'est le premier son qu'il émet depuis le début de la session. Il a lui aussi l'air abattu et d'avoir mal dormi. Il y a quelques jours, en essayant de trouver le sommeil sur internet, j'ai vu sur YouTube qu'était sorti un nouvel album de Bloodspawn. Tout barbouillé de peinture noire, Satan court dans le sable entre des poteaux en bois où sont crucifiées des bonnes femmes à poil qui portent des masques d'animaux. Satan agite la tête, avale du feu, relâche des corbeaux de leurs cages, et fait quantité d'autres choses qui à sa place m'épuiseraient horriblement. Pour le reste, tout m'a l'air en ordre. Un peu dur pour moi, mais pas mal. Au final, je devrais m'excuser de ce que j'ai dit.

— Pour Darek. J'ai bien de la peine pour toi. Je me sens parfois comme si j'étais ta tante, très proche de toi mais pas assez pour pouvoir exercer une influence sur ta vie. Je me fais d'immenses soucis pour toi. Je pense que tu es un type bon que tout le monde aime bien, et très sensible, et je voudrais que quelqu'un tombe amoureux de toi.

Darek immobilise son crayon. Il le regarde une fraction de seconde, lance un « merci » presque inaudible, et se remet à parler à sa feuille de papier.

Sylwia va se mettre à pleurer, ou au moins à renifler. Les émotions la mettent en selle et l'entraînent au galop. Larmes, mains tremblantes et nez bouché. Tout doit sortir, trouver une issue.

— Michal, nom d'un chien, tu t'étonnes de n'importe quoi. Vraiment comme un gamin. Eh quoi, elle n'aurait pas de raison de se conduire comme elle le fait ? Ne pas te faire confiance ? Combien de fois tu t'es saoulé, et combien de fois as-tu essayé de te garder les fesses au sec ? Quand tu as raconté tous ces scandales, moi j'ai eu envie de t'arracher les yeux. Et toutes ces femmes, ces prostituées ? *Sorry*, Michal, je n'entends ici qu'un grand étonnement devant la situation, mais zéro envie de se corriger. Tu sais bien que personne ne va nous aimer juste parce qu'on aura arrêté de boire. Parce que nous avons déjà arrêté. Et il n'en est sorti que de la merde. Il me semble parfois que tu n'as jamais fait un pas vers les AA comme tu t'en vantes si souvent. Ce que tu as fait, c'est autre chose. Je ne veux pas te dire ce que tu dois faire. Je ne peux pas, et tu le sais.

Elle se penche dans sa direction et montre du doigt un point invisible au-dessus de sa tête.

— Tu sais ce que tu as à faire.

Le « merci » de Michal est sourd et pataud.

Sylwia se tourne vers Jadzia.

— Tout va bien se passer, Jadzia, dit-elle.

Jadzia sourit. Pâle, mais sincère.

— Et toi, poursuit-elle en se tournant dans ma direction.

— Moi.

Je souris. D'abord à elle, puis à mon téléphone sourd-muet.

— C'est terrible, mais ça va s'améliorer.

Quand elle dit ça, elle perd ce quelque chose, cet élément magique qui fait qu'on l'écoute volontiers, qui électrise l'atmosphère et lui insuffle de la force. Elle redevient aussitôt Sylwia, une femme fatiguée qui vient ici parce qu'elle n'a rien de mieux à faire que de passer du temps avec d'autres alcooliques et d'écouter leurs conneries, et en plus de payer pour ça. Quand elle m'assure que tout va aller mieux, elle ne croit même pas à ce qu'elle dit. Je ne lui en veux pas. À sa place, je n'y croirais pas non plus. Elle-même a un fils, à peine plus jeune que Piotr. Si elle pouvait, elle ne me regarderait même pas. Le simple fait d'imaginer ce que je ressens lui fait mal.

— Jarek, moi aussi ça me met en pétard que tu te déguises en membre des forces spéciales. Nous sommes bien en thérapie, mais nous n'en sommes qu'à la désintox. Tu n'es pas obligé de nous indiquer le chemin de la santé à coups de bâton dans le dos.

— Merci.

Laconique, Jarek se contente de la regarder dans les yeux et de demander :

— Quelqu'un d'autre, ou bien on fait la pause ?

Ma main se lève toute seule. Jarek me regarde, surpris de ce qu'avec mes douleurs imaginaires je sois encore en mesure d'écouter quelqu'un d'autre que moi-même.

— C'est pour Jakub, dis-je calmement, alors que je le vois furieux.

— Tu n'es pas obligé de me défendre. Merci, mais tout va bien. Je ne suis pas fâché. Ça ne me fait pas mal.

Il m'examine, l'air coincé, il ne sait même pas s'il doit me remercier ou non.

— À Gus. Ce type est gravement malade. Ne recommence pas. Je t'aime beaucoup, tu es un type courageux.

— Merci, répond Gus.

Je perçois dans ses yeux qui s'attardent sur moi la même chose qu'en moi. Un vide stupide.

— Pour Michal. Tout n'est pas encore perdu. Ta femme s'énerve contre toi, mais elle veut changer les choses. Au moins, elle ressent quelque chose pour toi, elle te parle. Donc… ça ira peut-être. Et n'oublie pas que tu n'as pas fait autant de conneries que moi. Tu n'as pas provoqué d'accident au cours duquel ton copain s'est brisé la colonne vertébrale. Tu n'as pas fait vivre un enfer à ta famille pendant les vacances.

— Merci.

Michal approuve de la tête. Il n'est plus furieux contre moi. Je vois que ça lui est passé.

Je lui souris. Lui aussi essaye, ça ne lui vient pas, mais l'essentiel est qu'il fait des efforts.

— Pour Jarek. Jarek, merci pour tout, mais il faut que tu saches quelque chose. Je m'excuse de le dire, mais dès que je le retrouverai, mort ou vif, je me saoulerai la gueule. Je le sais. Je n'y résisterai pas. Je ne le veux pas. Je ne me l'imagine pas, je n'en rêve pas, je ne me le figure pas. Je ne l'attends pas. Tout simplement, je sais.

— Tu déconnes, Marcin ? dit doucement Sylwia. Personne ne la reprend, même pas Jarek.

— Tout simplement, je sais, répété-je.

Jarek ôte ses lunettes, essuie les verres avec sa manche. Il me regarde comme il fait pour tous les autres, sans émotion aucune, avec la curiosité d'un vétérinaire qui observe un animal que l'on vient d'amener au zoo.

— Merci, dit-il, puis il s'adresse à tout le groupe pour annoncer une pause.

— Tu veux lui dire quelque chose ? demande Sylwia.

— Dis-lui quelque chose.

— Marcin, tu es un adulte, me dit Jarek.

— Je t’en supplie.

Sylwia soupire et hoche la tête.

Jarek remet ses lunettes. Il cligne des yeux. Il n’a pas essuyé les verres comme il aurait fallu.

— Tu ne sais rien, Marcin, assène-t-il d’une voix sûre et tranquille, comme s’il se présentait.

OceanofPDF.com

L’invisibilité du bassiste

Avec Jadzia, on sort très vite, on ne reste même pas pour une clope, on les salue d’un mouvement de la main.

On roule un long moment en silence. Jadzia ne m’adresse la parole qu’après quelques minutes, à hauteur de la gare Varsovie Zachodnia. Le bloc rectangulaire de la gare brille d’une lumière sale sur un fond de noirceur, la forme grise de l’auberge Zachodni derrière lui. Jeunot, j’y suis entré une fois, avec Zbyszek, quand c’était encore un hôtel et pas une auberge, on y a emmené des prostituées, des vieilles et pas très jolies, il y avait une radio Taraban dans un coin de la chambre, à un moment, on y a diffusé l’hymne polonais et l’une d’entre elles s’est mise à pleurer.

La gare Zachodnia, j’y ai déposé il y a quelques années notre femme de ménage qui prenait un bus pour Lviv. Je ne sais même plus comment elle s’appelait. Après l’avoir fourrée dans cet autocar Polonus toussotant et éraflé, je me suis installé dans un bar chinois en face de la gare où j’ai bu huit bières Królewskie, sottement, après quoi je n’ai plus pu prendre le volant pour aller nulle part. J’ai abandonné ma caisse sur le parking et j’aurais voulu prendre un taxi, au lieu de quoi j’ai erré dans les passages souterrains sans but, maussade et lourd, la bière clapotant dans mon bide comme dans une bouée percée qui n’a pas encore coulé. J’ai parcouru des périodiques et des mots croisés usagers, je me suis acheté un magazine porno, je

ne savais pas trop quoi faire, alors j'ai fait les cent pas avec ce journal sous le bras jusqu'à ce que je me rende compte que dans l'un de ces pavillons, il y avait un bar assez rigolo. Il est fréquenté par de vieux pickpockets et des taxis arnaqueurs, de ceux qui amènent les étrangers dans un endroit aléatoire de Varsovie et leur demandent cinq cents zlotys pour la course, et quand la police arrive, elle ne peut rien faire parce qu'ils ont imprimé une facture légale et que l'information sur les tarifs est accrochée sur la vitre arrière, rédigée en plus petits caractères possibles. Quoi qu'il en soit, je me souviens qu'une fois que je m'y étais posé avec une bière, j'ai remarqué que le mur couvert de lambris était tapissé de jaquettes de vinyles polonais, et qu'entre la *Geisha de nuit* de Maryla Rodowicz et le jeune Krawczyk dans son costume à paillettes, il y avait le premier LP du Théâtre de Poupées, avec moi sur la photo, encore jeune, pas encore imbibé, pas encore cramé.

Je me regardais, mince, juvénile, dans d'horribles fringues de bazar. Au début, je faisais de la guitare – avec Zbyszek, on était censé faire comme Borysewicz et Panas, un duo, mais je me suis rapidement mis à la basse. J'avais tout simplement peur d'être devant. Ça me paralysait, je n'arrivais pas à faire un pas. La basse, c'était mieux : quatre-vingts pour cent des gens qui écoutent un groupe de rock n'ont pas la moindre idée de ce à quoi ressemble le bassiste. Sur les photos, les leaders sont au milieu et les bassistes sur le côté, à l'extrême gauche ou droite. Personne ne les regarde dans les yeux. Le bassiste de Tool, de Coldplay ou de Radiohead pourrait se pointer devant toi dans un supermarché, et tu n'aurais pas idée que c'est lui.

Que je sois sur cette photo ou pas n'a aucune espèce d'importance.

Dans ma vie privée, j'ai été bassiste aussi. Pour ma famille. Pour mes enfants. Ma vie est une vie de bassiste.

De la jaquette, c'est Zbyszek qui m'a découpé. De la vie, je me suis découpé tout seul.

— Au cas où, je peux te ramener, lance Jadzia pour dire un truc.

— Je reviendrai en transports en commun.

— Comme tu veux, dit-elle en soupirant.

Je la regarde. Elle conduit très concentrée, elle a enfilé ses lunettes, mais souffre quand même d'une héméralopie qu'elle a honte d'admettre ; elle plisse les paupières ; à chaque fois que quelqu'un la dépasse, elle sursaute légèrement.

— Tu devrais peut-être passer sur la file de droite, dis-je.

— Qu'ils aillent se faire foutre, réplique-t-elle, ce qui me plaît.

Elle accélère, mais seulement un peu. J'aime ça. Je déteste aussi ces débiles avec leurs autocollants « La file de gauche n'est pas un groupe de prière ».

— Tu as déjà reçu ces résultats d'analyse, pas vrai ? fais-je après un instant.

— Ils m'appellent sans cesse depuis trois jours. J'ai peur de décrocher.

— Parce que ?

— Parce que je suis peut-être comme toi, admet-elle en soupirant. Si je décroche et qu'ils me le disent, je vais aller boire. Peu importe ce qu'ils me diront. Le prétexte sera bon dans les deux cas.

On dépasse Blue City. Cet immeuble m'est complètement inconnu, je ne crois pas y avoir été, bien que j'habite juste à côté et que je compte m'y saouler à mort. Il a une forme moche et stupide, tout droit sortie de *Monsieur Kleks dans l'espace*, une forme qui n'a jamais éveillé ma confiance, mais plutôt ma crainte parce que cet immeuble a été construit et ouvert en dépit du bon sens, l'année de notre adhésion à l'Union européenne, comme si, grâce à son intégration à

Bruxelles, Varsovie pouvait enfin basculer dans le dessin animé *Les Jetson*.

— Non, tu n'es pas comme moi, dis-je.

— Personne ne t'a cru au groupe, constate-t-elle. Mais moi, je te crois. Essaye de ne pas le faire.

— Pourquoi ?

— Tu dois te choisir un but. Répète les pas encore une fois. Recommence peut-être du début. C'est là qu'est cette force, punaise.

Elle tâte de la main les environs de son siège à la recherche de cigarettes. Elle trouve un paquet de L&M fines, en sort deux que j'allume, je lui en tends une. On se les fume comme ça, sans ouvrir la fenêtre, à quoi bon. Autant barboter dedans.

— Tu te parles à toi, Jadzia, pas à moi.

Je lui souris. Qu'est-ce qu'elle est gentille. Elle ne sait pas elle-même à quel point.

— Attendre ainsi, c'est pire que mourir.

— Mais tu n'as plus à attendre.

— Je parle de toi.

— Je crois que je suis déjà mort.

Le message arrive par surprise et, cherchant mon téléphone, je cogne la portière du coude. Ula. Elle me transfère un lien vers un article de l'édition régionale de *Gazeta Wyborcza*, « Lutte solitaire pour une maison d'aide sociale » et la photo d'une femme à la soixantaine passée, coupée très court, avec des lunettes colorées. C'est l'autre enseignante, Elzbieta Brzesinska.

— Jadzia, tu connais cette femme ?

Je lui montre l'écran du téléphone. Elle y jette un œil, furieuse que je la distraie en pleine conduite.

— Et d'où est-ce que tu veux que je la connaisse ? me demande-t-elle.

— Bah, elle est de Podkowa. Elle est prof de polonais. Elle a à peu près ton âge.

— C'est-à-dire cent ans ?

— Un poil plus jeune, quatre-vingt-quinze.

— Je ne connais pas tous ceux qui habitent Podkowa, s'indigne-t-elle. Toi, tu crois qu'à Podkowa, y a dix péquenauds qui y vivent, et qu'ils sont comme une grande et belle famille.

— En vrai, vous n'êtes pas beaucoup plus nombreux, dis-je.

Ula m'envoie un autre article. Gratuit cette fois, d'un autre site. C'est la même photo – comme s'il n'y en avait qu'une dans tout le web.

Elzbieta Brzezinska, professeur de polonais à la retraite, coordonne la manifestation contre la fermeture du refuge pour sans-abri du manoir « Kasyno » de Podkowa Lesna. Le bâtiment et le terrain ont été inclus dans le programme de reprivatisation suite à la réforme agraire, et vendus ; le promoteur immobilier veut que le manoir devienne maintenant « la fierté de Podkowa ». Les sans-abri qui y séjournent doivent être transférés vers un autre centre, à Tworki.

« Je ne comprends pas l'indignation de Mme Brzezinska. Il n'arrivera rien de mal à ces gens, personne ne les jette à la rue. D'ailleurs, leur prise en charge incombe à l'État polonais, à la commune, et ce n'est pas de notre ressort », déclare Kamil Rosiak, président du cabinet de promoteurs immobiliers Gigaplex.

Cependant, Mme Brzezinska soutient que les droits du terrain ont été acquis illégalement.

« Nous avons racheté en toute légalité les droits de propriété du manoir Kasyno grâce à l'aide de la Société foncière polonaise. Aujourd'hui, nous nous battons pour que le manoir soit inscrit au registre des monuments historiques, et nous entamerons tous les travaux de rénovation nécessaires et légaux », explique le promoteur.

Jadzia se tourne vers moi, elle plisse les yeux.

— Ah oui, je me souviens d'elle. Elle faisait le tour des maisons, distribuait des tracts et ramassait des signatures. Une femme gentille. Tout le monde savait qu'elle luttait contre ce genre de pratiques à Varsovie, mais cette fois, ils n'étaient pas sûrs de la suivre. Aucun tort ne devait être fait à ces gens.

— Tu sais où elle habite ?

— Je crois que oui, réplique-t-elle. On peut y faire un tour si tu veux.

— Tu as le temps ?

— Je ne sais pas, Marcin, dit-elle en riant. Je ne sais pas si j'ai le temps.

« Je suis en route pour Podkowa. Je passerai la voir », écris-je à Marta. Je vois qu'elle a lu tout de suite mais ne répond pas.

En dépit du fait que Jadzia n'aime pas la vitesse, on avance assez bien. On dépasse déjà Raszyn. Jadzia possède une voiture solide, une Toyota RAV4, sûre, sécurisée. Lorsqu'elle l'a achetée, elle a dit en thérapie que les autres conducteurs la regardaient bizarrement, probablement parce que sa voiture semble trop grande pour une femme. Mais elle doit se sentir à l'abri, vu que, comme elle le soutient, elle a toujours eu peur de tout dans la vie.

Jadzia se met à raconter des trucs sur sa fille et sur ses problèmes avec une boîte de catering, avec son mari, ses enfants, son élevage de chats et les milliers d'autres idées et affaires que sa fille démarre et n'arrive absolument pas à mener à leur terme. À en devenir folle, déclare Jadzia, mais au fond, je suis déjà folle depuis belle lurette, alors ce n'est pas la peine d'en faire un fromage. À la radio, on passe de la musique classique que je n'arrive pas à reconnaître parce que l'unique musique classique que je reconnais, c'est *La Lettre à Élise*. Jadzia soutient que cette musique l'apaise.

Les taches sombres d'une forêt jaillissent tout autour de nous. On y pénètre à la recherche de mon fils. Je ne sais absolument pas où chercher. Pour dire la vérité, je n'ai pas la moindre idée de qui je dois chercher. Il y a eu tellement de Piotr, et j'ai raté celui qui a été là en dernier. À présent, je m'efforce de chercher sa trace à des endroits grotesques. Chez une enseignante. Dans un jardin d'inconnus. Ce ne sont que des échos dans un puits sans fond. Tout est muet comme le numéro de Piotr que Marta appelle sans cesse. J'essaye de le retrouver mais je suis incapable de trouver quoi que ce soit ; je ne sais qu'égarer.

— Les gens chez qui il est entré par effraction… Qu'est-ce qu'ils font dans la vie ?

— Je n'en sais rien, répond-elle. Ils ne sont pas pauvres, ça c'est sûr.

Une villa imposante au fond d'une ruelle étroite. Les fenêtres du haut sont obscures, celles d'en bas éclairées par une lumière chaude et tamisée. Une Volvo SUV est garée devant. Des anges en plâtre plantés dans la pelouse. Un tuyau d'arrosage abandonné.

La maison est en bordure de forêt. À une extrémité de la ligne des arbres, on distingue les lumières du chemin de fer, à l'autre… probablement la rue principale de la ville. En apparence, tout est parfaitement calme, mais lorsqu'on tend l'oreille, il y a toujours un bruissement, des trucs qui grincent ou qui bourdonnent. Les environs sont pleins d'une vie attentive et rampante. Je m'imagine Piotr sortir de derrière cette villa, juste comme ça, et venir se placer derrière le grillage pour nous observer.

Soudain, je sais ce que je ressens : de l'impuissance. Tel un naufragé accroché à une bouée en plastique, je dérive. Là où, quelques instants plus tôt, il y avait de la lumière, des sons, des gens, il n'y a maintenant que de l'obscurité, de l'eau et du froid.

Jadzia m'évite la peine d'appuyer sur la sonnette. La maison répond très vite au signal, des lumières successives s'allument ; on perçoit des mouvements et des sons à l'intérieur. Ils mettent un certain temps à ouvrir. Ces quelques secondes ne seront pas suffisantes pour que je songe à ce que je dois vraiment leur demander.

— Oui ?

La femme qui se tient sur le pas de la porte est mince et vêtue d'un peignoir.

— Excusez-moi de venir à l'improviste, dis-je. Je suis le père de Piotr Kania.

— De qui ça ? demande-t-elle en faisant un pas dans notre direction.

— Ce garçon qui a disparu. Celui qui est entré par effraction chez vous, lui explique Jadzia.

La femme s'approche du portillon avec la démarche rigide d'un interpellé à qui un policier ordonne d'avancer jusqu'à une ligne au sol. Quand elle ouvre le portillon, je comprends tout.

— Vous êtes son père, répète-t-elle.

Fruits et alcool, à plein nez : elle a bu du vin de cerises. Le vêtement dans lequel elle s'est emmitouflée est un truc à mi-chemin entre un peignoir et un tablier. Elle a des yeux très fatigués, elle a dû se couper les cheveux elle-même – en étant dans le même état que maintenant. Elle a l'âge de Marta, je crois. Mais elle pourrait avoir dix ans de plus ou dix ans de moins.

— Et il a disparu ? demande-t-elle, tentant d'établir des faits.

— Oui, disparu, dis-je.

La porte d'entrée s'ouvre une nouvelle fois. Un homme sort sur le porche, probablement son mari.

— Qui c'est ? demande-t-il.

— Les parents…

Elle tente d'expliquer mais s'interrompt.

— Je suis le père du jeune homme qui a, paraît-il, tenté d'entrer par effraction chez vous. Il a disparu.

Il réfléchit un instant, puis lance à sa femme :

— Laisse-les entrer. Ouvre-leur.

Nous sommes accueillis par le braillement de la télévision. C'est une rediffusion des débats parlementaires – ils crient horriblement, ces crétins. Cette maison a été décorée avec faste, richement, il y a bien deux décennies de ça : rambardes dorées, tapis épais, pseudo-antiquités très lourdes, une collection de figurines en porcelaine dans une vitrine. C'est un musée dédié à une époque meilleure, depuis longtemps révolue. Une bonne couche de poussière recouvre les appliques murales, les meubles et les balustrades.

Le gars n'est pas beaucoup mieux que sa femme. Visage rougi, rares cheveux blonds coiffés en arrière, plus vieux que moi, je dirais, mais pas de beaucoup. Il porte un polo et un jean, il tend la main à Jadzia, puis à moi.

La femme disparaît dans les tréfonds de la maison. C'est son épouse, mais elle pourrait aussi bien être sa domestique.

C'est une sorte de noblesse désargentée à qui il ne reste plus que son palais. Ils prennent dessus de petits crédits hypothécaires très coûteux pour survivre.

— Asseyez-vous, dit le type en désignant un canapé au revêtement en cuir.

Sur la table basse, il y a un liquide brun dans une carafe. Il doit être tiède, mais certainement délicieux. Ils peuvent encore s'offrir du bon. Et puis la femme pourrait ramener des glaçons. Pour Jadzia, la carafe est transparente ; pour moi, elle est le point le plus net de tout le paysage, c'est le centre du monde, le clou du spectacle.

Le gars baisse le son de la télé et, l'espace d'un instant, il est pris d'un court-circuit : sa tête tombe puis se redresse.

— Je ne sais plus trop de quoi il retourne…, marmonne-t-il dans sa barbe.

Puis il relève la tête et nous demande fort et plein d'assurance :

— En quoi puis-je vous aider ?

Je me mets à chercher une photo de Piotr dans mon portable.

— Excusez-nous de venir à l'improviste, dit Jadzia.

À ce moment-là, je comprends enfin que selon lui, nous sommes mariés.

— Voulez-vous quelque chose à boire ? demande-t-il en désignant la carafe.

— Du thé peut-être, réplique Jadzia.

— Rien de plus fort ?

Il prend la carafe à la main et regarde Jadzia avec une sorte de compréhension stupide dans les yeux.

Avant que j'aie le temps de lui répondre, il se verse un verre, le soupèse et le pose sur la table à côté d'une pile de vieux journaux avec le programme télé et la télécommande. Il s'approche d'un buffet, en sort un autre verre et y verse une bonne dose ; c'est trop pour seulement se délecter. Le verre se suspend devant mes yeux telle une boule sur un sapin de Noël. La senteur est dense, boisée, sucrée et, durant quelques secondes, toute la pièce pivote à trois cent soixante degrés autour de son centre de gravité, c'est-à-dire de ce verre, justement. Je me tourne vers Jadzia pour ne pas le regarder et déclare, plus pour elle que pour lui :

— Merci, mais je conduis.

— Alors vous, peut-être, madame ? tente-t-il de la convaincre.

— Merci, je ne bois pas, je suis alcoolique, réplique Jadzia.

Il fait claquer sa langue, étonné. Il secoue la tête, ne sait plus quoi faire. Il s'écarte.

En fin de compte, je trouve une photographie adéquate, une autre que celle qu'il y avait sur les feuilles imprimées par Marta. Elle date de sa première année d'études. Différente mais assez semblable, en réalité. Des lunettes en corne, sweat-shirt trop grand. Lèvres pincées. Regard absent.

J'observe cette photo et soudain, je l'aime. Comme ce jour à l'hôpital quand il venait tout juste d'apparaître : sale, petit, trempé, criard, râlant. Brève et épouvantable sensation de tomber dans des flammes.

— Est-ce bien mon fils qui vous a tant fait peur ? dis-je en lui montrant la photo. Votre femme soutient que c'est le cas.

— Ma femme…, commence-t-il, mais au lieu de poursuivre, il crie en direction de la cuisine : Viens ici, chérie !

Cette phrase est risible et triste, ce « chérie » vient d'une autre tirade, d'une ligne de dialogue prise dans un film différent. Chez eux aussi, ça sent la télénovela, une version encore plus étrange et lacunaire que chez nous. Tous les acteurs sont en proie à une légère psychose. Le metteur en scène ne quitte plus sa loge et un bruit étrange provient de derrière la porte.

La femme revient en trottant de la cuisine, emmitouflée dans son peignoir. Elle a peur.

— C'est lui ? demande le gars.

Je lui présente mon téléphone, la femme plisse les paupières et son mari, sans la moindre gêne, vide son verre d'un trait. Puis le second, celui qu'il m'avait servi.

Santé. Je ferais bien la même chose. Et je n'aurais même pas eu besoin d'un verre. J'aurais simplement pris une longue gorgée avide directement de la carafe. Je me serais assis avec eux et on aurait joué

à un truc. À la canasta, au rami. Au fond, nous sommes quatre, nous pourrions essayer une partie de bridge. Ça vaut toujours le coup de mieux se connaître, de se rapprocher les uns des autres.

La femme continue à plisser les yeux en fixant l'écran du smartphone que je lui présente au lieu de le lui donner. Je me rappelle que Jadzia m'annonçait au téléphone que la femme avait l'air d'avoir quarante-cinq ans. En réalité, aucune chance qu'elle soit plus jeune que moi.

— C'est lui ? répète l'homme.

— Oui, bien sûr que c'est lui.

— Il nous a fait très peur, déclare-t-il dans un sourire.

— Moi aussi, dis-je. Et j'ai toujours très peur.

— Je t'ai dit qu'il a disparu, dit la femme en s'adressant à son mari.

— Disparu…

Il répète sans même un regard dans sa direction, puis il me tend la main et sourit encore plus, largement et artificiellement.

— Bugajski, se présente-t-il.

— Kania, dis-je.

— Sawicka, dit Jadzia.

C'est étrange de se saluer ainsi, avec les noms. Je pensais que personne ne faisait ça, que c'était une invention des scénaristes de séries télé.

— Vous avez parlé d'un truc ensemble ? Il vous a dit quelque chose ? demande Jadzia.

Elle endosse le costume de l'interrogateur.

— Et qu'est-ce qu'il aurait pu me dire ? Il s'est enfui aussi vite qu'il est arrivé.

— Vous l'avez signalé à la police ? demande Jadzia.

— Non, pourquoi ? À quoi bon gâcher la vie de quelqu'un ? Je savais bien qu'il ne voulait rien voler.

Le type se réinstalle dans son canapé et croise les jambes, fier de lui. Sa femme reste à côté en attendant qu'il lui ordonne de partir. Qui sont-ils ? Quels sont leurs métiers ? Les détails successifs de cette maison émergent à mes yeux depuis un néant, une main invisible les répartit dans la pièce au dernier moment, en retard par rapport à notre visite. Avant que nous n'arrivions, ces gens-là se trouvaient dans un vide complet.

— Comment vous saviez ça ? dis-je.

Il s'en sert un autre et celui-ci, il le savoure ; je vois qu'il a vu que je me mettais à transpirer.

— Vous savez, nous sommes des gens, excusez-moi de le dire, assez prospères. Alors je ne voulais pas de problèmes inutiles, comprenez-vous.

— D'autant plus que vous êtes prospères, comment avez-vous su que mon fils ne voulait rien vous voler ?

— Votre fils est un voleur ?

Il me regarde en coin, tandis que sa femme soupire et secoue la tête, un truc grince dans son corps.

— Non, dis-je.

— Alors qu'est-ce qu'il aurait pu voler ? me demande-t-il, agacé. La télé ? Je ne suis pas sot, je ne garde pas d'argent à la maison, pas de bijoux, rien de tel.

Mme Bugajski balbutie une phrase incompréhensible et retourne en cuisine. C'est sans doute là qu'elle garde son vin de cerises. Quel pauvre être humain, elle se comporte comme un fantôme de fantôme.

— Alors qu'est-ce que mon fils faisait là ?

— Je n'en sais rien.

Il hausse les épaules, prend une autre gorgée et, comme si ce n'était pas assez, il clappe des lèvres, le con. Il clappe en se délectant.

— Vous le voyiez pour la première fois ? lui demande Jadzia.

— Moi oui, mais il paraît que ma femme l'avait aperçu en train de faire le guet devant la maison. Elle ne vous l'a pas dit ?

— Puis-je fumer ici ? dis-je.

— Oh, pas vraiment, non, réplique-t-il en souriant et secouant la tête.

De seconde en seconde, je me réveille, à moins que ce ne soit cette carafe devant moi qui me fait l'effet d'un coup de jus. Je le déteste, ce fils de pute, parce qu'il peut et moi non, alors que c'est moi qui en ai besoin, c'est moi qui, sans ça, traverse la vie comme un désert, assoiffé, à grand-peine, fiévreux, ne sachant pas où aller, mourant, alors que lui, il peut, relax, en toute simplicité. C'est comme s'il se mettait à peloter la femme que j'aime sous mes yeux, et qu'elle l'encourageait, satisfaite, à ne surtout pas arrêter.

— Mon fils a disparu. Il a probablement été victime de…

Je commence ma formule bien rodée, mais il m'interrompt.

— Il ne lui est rien arrivé ici, dit-il.

— Comment a-t-il fait pour arriver jusqu'ici ? lui demande Jadzia.

— Bah normalement, il est entré, il a sauté par-dessus le mur.

— Vous n'avez aucune alarme, aucun service de sécurité ? dis-je parce que voilà un truc qui m'étonne.

Il ignore ma question et me montre du doigt l'entrée de la véranda, ajoutée elle aussi au dernier moment par une main invisible, à ma droite, et occupée par une longue table à manger pour une quinzaine de convives. Depuis la véranda, on voit le jardin. C'est probablement assis là, avec un verre devant la télé, qu'il l'a remarqué. Ou alors, il l'aura d'abord entendu.

— Votre femme nous a dit que vous vous étiez bagarrés.

— Vous vous seriez bagarré aussi, madame, si un inconnu avait envahi votre patio.

— C'est lui qui vous a attaqué ?

Soudain, le gars se lève sous prétexte de s'étirer, brusquement. Il ne reste plus grand-chose dans la carafe. Ça l'énerve parce qu'il manque peut-être de rab, or il n'ira pas à la station-service en voiture dans cet état.

— Je vous connais, lance-t-il à Jadzia sur un ton accusateur. Vous habitez rue Lilpop, non ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Que vous me connaissiez ? On se connaît tous de vue, par ici.

— Vous êtes la mère ?

— Je ne suis pas la mère de ce garçon, non. Marcin est mon collègue de bureau, déclare-t-elle sans une hésitation.

Le gars verse le reste de la carafe dans son verre, puis va ouvrir son bar.

— C'est peut-être moi qui devrais appeler la police, marmonne-t-il dans sa barbe, balayant du regard le contenu du meuble.

Il le referme, il y a trouvé encore un truc qui lui convient, un truc bizarre. Une liqueur, je crois, difficile à dire. Je pourrais en boire, bien entendu, je pourrais même boire du parfum. Jarek nous le répète sans arrêt : l'alcool, c'est de l'alcool, aucune différence entre piquette et whisky centenaire. C'est peut-être vrai, mais le goût est une question significative, même durant le pire manque. Il va maintenant boire un truc que je n'aime pas, tant mieux.

— T'as une idée de ce que mon fils faisait là ?

Je m'impatiente, alors je commence à lui être désagréable.

— Je ne me souviens pas qu'on se tutoierait, réplique-t-il.

— Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

— Ce ne sont pas vos oignons.

— Et c'est un secret ?

— Et vous ? Qu'est-ce que vous faites ?

— Je travaille dans l'industrie musicale, dis-je.

Il sourit dédaigneusement, s'approche de nous. C'est moins dangereux de le contempler quand il n'a pas de verre à la main. Maintenant, je le vois dans toute sa splendeur, cheveux très clairsemés, peau flasque, eczéma, de rares poils sur les bras et la cage thoracique. Le gars commence à craquer des jointures, à dégouliner, peut-être que s'il ne picolait pas autant, cela lui serait arrivé un tantinet plus tard et plus joliment.

— Ça y est, je sais. C'est un journal qui vous envoie, constate-t-il.

Mais la voilà qui réapparaît. Elle plane depuis la cuisine en une fraction de seconde.

— Vous devriez partir, monsieur-madame, il se fait tard, lance-t-elle en panique.

— Vous êtes de *Gazeta Wyborcza*, bien sûr que oui. Ce petit youpin qui n'arrêtait pas de m'appeler, c'est lui, justement, vous venez de sa part, lance Bugajski en grognant comme un chien qui vient de se prendre un coup de pied.

— On ne vient absolument pas de chez *Gazeta Wyborcza*, mon fils a disparu, et vous l'avez vu.

J'ai envie de lui en envoyer une dans la tronche, puis de lui piquer sa bouteille et de boire un grand coup. Cette liqueur, peu importe ce que c'est, même un alcool pour vieilles dames en dentelles, immonde et hideux… Bon d'accord, ça ira, mettez-m'en un double.

— C'est ma maison, lâche-t-il à travers ses dents serrées. Ça a toujours été ma maison. Je l'ai construite moi-même. Je n'ai jamais rien volé à personne. Jamais. Personne ne m'a aidé, pas même mon frère. Lâchez-moi la grappe et lâchez cette affaire.

Il est si furieux que des postillons lui jaillissent de la bouche.

— Vous devriez partir, vraiment, il est tard, dit sa femme, réitérant sa demande.

Je me lève du canapé, vite et décidé, j'en suis le premier surpris, et lui, protégeant mécaniquement son oreille interne déréglée, recule d'un pas.

— Mon fils n'est ni un cambrioleur ni un voleur. C'est un jeune homme ordinaire. Il travaille dans l'informatique. Il habite avec sa femme. Qu'est-ce qu'il fichait dans ton jardin ?

— Chéri, j'appelle la police, menace Mme Bugajska en zyeutant le combiné du fixe posé sur une commode en chêne pseudo-antique.

Pas mal. Ils devraient faire payer l'entrée de ce musée.

— J'ai un permis de port d'arme, se vante Bugajski. J'ai un pistolet dans une armoire là-haut. Quoi, tu ne me crois pas ?

Il commence à avoir des secousses. Aucune liqueur ne lui viendra plus en aide. Il restera assis dans ce canapé en tapant le sol du pied durant la prochaine heure, mais finira par se lever, il s'élancera d'abord à pied, et après quelques dizaines de mètres il se mettra à trotter, puis comprenant qu'il n'est plus si jeune, que ce n'est ni la saison ni la bonne nuit, il reviendra chez lui, prendra ses clefs et roulera jusqu'à une station-service, complètement ivre. Il l'a déjà fait plus d'une fois. Ils le connaissent. Ils lui vendront ce qu'il veut. Le cas échéant, la police le laissera aussi filer. La seule chose qu'il risque, c'est de se tuer.

La nervosité de sa femme commence à m'amuser. Son visage s'est figé dans une grimace étrange, ses yeux exorbités ont l'air de balles de ping-pong, elle m'évoque un mime sans maquillage, un personnage du sitcom *Allô, Allô !*.

L'annihilation de cette maison s'est produite il y a longtemps. Ils ne l'ont pas remarquée, ils dormaient, ils étaient saouls, ils regardaient la télé, ils se cachaient l'un de l'autre. Lui ici, elle en

cuisine. Pauvres gens, mais est-ce que je vais au moins un tantinet mieux qu'eux ?

— Qu'est-ce que mon fils faisait là ? À ton avis ?

Je l'interroge encore une fois, étant sûr qu'il a sa théorie sur le sujet.

— Ce n'est pas ton fils, bordel de merde, réplique-t-il dans un sifflement.

À moins qu'il fasse semblant d'être plus torché qu'il ne l'est ? Peut-être gardait-il du jus de pommes dans cette carafe ? Quoique non, je me souviens de l'odeur, elle s'est aussitôt immiscée dans mes narines.

Je fais encore un pas dans sa direction, comme si je voulais le pousser, il recule et perd l'équilibre. Je souris de cette petite victoire.

— Fais gaffe ! fais-je pour le menacer, mais ce n'est pas très convaincant.

— Il me semble que vous devriez vous présenter au commissariat, lance Jadzia en sortant. Vous pourriez sauver une vie.

Ils se figent, apeurés et furieux. Ils ne nous raccompagnent même pas à la porte. En sortant, nous l'entendons seulement lui ordonner de retourner en cuisine.

— Excuse-moi, dit Jadzia quand nous nous adossons à la voiture pour fumer avidement, terriblement énervés.

Je lui pose une main sur l'épaule pour lui signifier de décompresser, elle n'a absolument rien à se faire pardonner.

— C'était bizarre, dis-je en observant la lumière qui brille dans les fenêtres bizarres de cette maison bizarre.

— Ouais, faudrait qu'ils aillent se faire soigner, ces gens, dit-elle en haussant les épaules.

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Je suis sûr qu'il savait quelque chose. Tu ne l'as pas senti ? Et puis, qu'est-ce qu'il avait en tête en parlant de ce journal ?

Je pose ces questions plus pour moi que pour elle en fixant toujours leur façade sale. Je ressens une colère simple et brûlante, sans nuance. Il y a un instant, quelqu'un se tenait devant moi et, me regardant droit dans les yeux, se moquait de moi en mentant comme à un gamin de trois ans.

— Peut-être que ce n'était pas Piotr, après tout, chuchote Jadzia comme si elle ne voulait pas me vexer.

Dans la cuisine de cette villa déchue, la lumière s'éteint et se rallume à nouveau.

— Tu comprends, ils sont manifestement torchés du soir au matin. Alors ils peuvent s'imaginer différentes choses. Tu le sais bien, d'ailleurs.

— Qu'est-ce que tu essayes de me dire, au juste, Jadzia ?

— Qu'il se pourrait même que personne n'ait jamais tenté d'entrer par effraction chez eux.

— Elle t'a dit que Piotr faisait le guet devant chez elle. Son mari l'a confirmé.

— Ouais, elle l'a dit. Mais ça aurait aussi bien pu être des souris blanches qui faisaient le guet.

— N'exagère pas. Elle n'était pas si cuite que ça. Est-ce qu'elle était ivre quand elle t'a abordée ? L'autre fois, dans la rue ?

— Je ne sais pas, dit-elle en haussant les épaules.

— Tu l'aurais vu.

— Des gens étranges… Lui, il est de la famille du maire, ça me revient maintenant, m'annonce-t-elle. Mais en règle générale, je ne cherche pas à savoir ce qui se passe politiquement dans le coin.

Dans la maison bizarre des Bugajski, les lumières s'éteignent. Ils sont morts : c'est l'idée qui me traverse l'esprit.

— Tu as encore un peu de temps ? dis-je.

Elle hoche la tête. Bien sûr qu'elle a encore un peu de temps. Qu'est-ce qu'elle pourrait bien faire d'autre ?

— Allons voir cette enseignante, dis-je.

— Bien sûr. On était déjà convenus de le faire.

Elle éteint sa cigarette et déverrouille la voiture.

Le restaurant.

Quand je suis entré au resto, il y avait peu de gens. Maintenant, je m'en souviens, j'en suis sûr. Paj-Chi-Wo soutenait que c'était toujours bruyant chez eux à cette heure. Mais ce n'était pas le cas. Il a menti. Dans quel but ?

Piotr était attablé, il avait chaussé ses lunettes pour étudier le menu et n'a levé les yeux vers moi que lorsque je suis arrivé devant lui.

La nuit est tombée, les seuls qui ne dorment pas sont les fantômes, les insectes et les petits mammifères qui courent dans le noir sans but, entre les arbres. Le halo des lumières dans le ciel de Varsovie arrive jusqu'ici.

Au restaurant, ce soir-là avec Piotr, ça puait la friture et l'huile de massage, et l'encens, et les épices. Ces odeurs sont si intenses qu'elles explosent le nez, parce qu'elles ont été inventées pour masquer la gangrène et la lèpre. C'est mon avis. Je n'ai jamais aimé les plats exotiques. Je suis allé à quelques reprises dans des pays chauds, et j'en suis toujours revenu malade. J'aime le Nord. J'aime le froid. J'aime quand il est difficile de respirer. J'aime la blancheur. Le mieux, ça a été en Norvège. Je me suis assis en face de lui, haletant parce que j'avais couru, en retard comme toujours, ça, je m'en souviens, non, je ne me suis pas assis, d'abord, j'ai voulu l'enlacer, dire bonjour, lui tomber dans les bras, mais il m'a simplement tendu la main. C'est tout.

Nous parcourons la rue principale.

— Cette pâtisserie, je lui dois bien cinq kilos de bonus, tellement ils sont bons, leurs gâteaux. Le cheesecake pistache, une tuerie, dit-elle en m'indiquant un pavillon à notre droite.

— Mais aujourd'hui, on n'en mangera pas, dis-je.

— Non, aujourd'hui non.

Paj-Chi-Won s'était approché et m'avait donné le menu. C'est ainsi que je l'ai surnommé à cet instant précis, en m'adressant à Piotr :

— Regarde, c'est le docteur Paj-Chi-Won de *L'Académie de monsieur Kleks*.

— Je n'ai pas vu ce film, papa, m'a-t-il rétorqué.

— Ou alors de *L'Incantation de la vallée des serpents*, ai-je ajouté, mais il n'a pas réagi.

Je lui ai aussi demandé ce qu'il y avait de neuf chez lui, et il a répondu que ça allait. Je voulais lui demander comment ça allait au boulot ou avec Kinga, peu importe, histoire d'entamer une conversation normale, pour établir une connivence.

Après quoi, il a dit :

— Je te hais.

Immédiatement après ? Ou plus tard ? Pour quelle raison ? De quoi parlions-nous ? Qu'est-ce qu'il avait découvert ? Que s'était-il rappelé ?

Il ne l'a pas dit avec colère. Il ne criait pas. Je m'en souviens. Il ne criait pas. Sur ce point, le proprio a dit vrai : aucun de nous n'a élevé la voix.

Nous tournons dans une rue latérale. C'est drôle qu'il y ait de la forêt partout, par ici. La nuit, on a l'impression que cette forêt a rampé sur les parcelles, engloutissant les maisons, emportant tout sur son passage, les humains et les bêtes, comme si c'était là que commençait sa vengeance, le retour de son règne. Bon, j'invente des conneries dignes du *Sorceleur* ou de je ne sais quoi, mais le fait est

qu'en journée, on se croirait dans un splendide jardin, et la nuit dans un ventre.

Plus tard, après le dîner, j'ai couru dans les couloirs de la gare avec son portefeuille à la main. Et c'est tout. Est-ce que j'étais déjà ivre à ce moment-là ? Ou pas encore ?

— C'est là, dit Jadzia en m'indiquant une maison cubique au toit plat.

Derrière la maison, il y a un accès bloqué par une barrière. On descend. La clôture est un simple grillage métallique mal foutu. Le trottoir qui mène à l'entrée est craquelé. Les fenêtres sont obscurcies, protégées par des barreaux en fonte. Près du portillon, il y a une sonnette et une pancarte ATTENTION CHIEN MÉCHANT qui, à en croire le silence qui règne, a survécu à la guerre.

Nous appuyons sur la sonnette. Une, deux, trois fois. Aucune lumière ne s'allume. La maison semble abandonnée.

— Tu es sûre que c'est là ?

Jadzia tente d'ouvrir le portillon, la poignée cède, mais grince horriblement. La cour est déserte et mal entretenue.

— Il n'y a personne, Jadzia, on s'en va, dis-je.

— Tu dois trouver une piste, Marcin.

Elle avance d'un pas décidé vers la porte d'entrée. Elle gravit les quelques marches à côté desquelles sont disposés des sacs de feuilles mortes, alignés en rang serré, des outils et des cartons de déchets.

Je voulais encore poser une question, n'importe laquelle, mais Piotr ne m'a pas laissé reprendre la parole et a déclaré :

— Il est arrivé quelque chose de terrible.

Est-ce que c'est à ce moment-là que j'ai commandé ma première vodka ? Je ne sais pas. Certainement pas d'emblée. Ce sont des éclats, des débris, des morceaux d'un miroir brisé étalés par terre devant

moi. On peut les ramasser, les contempler, les nettoyer, mais ça ne donne rien, des éclats restent des éclats.

— Si elle dort, on va la réveiller, dit Jadzia en cognant à la porte, une fois, deux fois, trois fois.

Écho sourd du bois.

Je lui ai demandé : « Quelle chose terrible ? » La réponse n'existe plus. Je ne m'en souviens pas. Elle est recouverte de noirceur.

La porte est ouverte. Une odeur de renfermé et de moisissure émane du vestibule. Et il y a encore plus d'obscurité vide, comme si j'en manquais.

On entend une voix :

— Bonjour, qu'est-ce que vous faites là ?

Ils sont deux. Ils se tiennent près du portillon. Il est difficile d'en dire quoi que ce soit de plus, juste que ce sont deux hommes, qu'ils portent des survêtements à capuche et des jeans. Ils ont tous deux les pieds légèrement écartés. Leurs visages sont cachés dans la pénombre.

Nous nous retournons vers eux.

— Nous rendons visite à une amie, déclare Jadzia.

— À cette heure ? demande l'un des gars.

— Et qu'est-ce que ça peut vous faire ? demande-t-elle. Vous habitez là ?

Je m'approche d'eux. Un frémissement, une impulsion, comme d'avoir marché sur une aiguille. Jadzia me suit, elle a peur, je l'entends à sa respiration. Ils sont immobiles et, durant un instant, il me semble que ce sont des poupées, des modèles en plâtre, des mannequins de vitrine et que leurs voix proviennent de haut-parleurs posés non loin.

— Votre amie n'est pas chez elle, nous informe l'un des deux.

Maintenant, je les vois. Le premier a des yeux stupides. Des cheveux fraîchement coupés, coiffés sur le côté. Je me souviens. L'autre a une coupe en brosse, il est plus grand. La trentaine tous les deux. Des gros bras. Je me souviens.

— Messieurs, vous êtes des amis de Mme Brzezinska ? leur demande Jadzia.

— Non. Et vous ?

— Je vous ai déjà dit que oui. Dans ce cas, j'imagine que vous êtes de la police ?

L'autre, en guise de réponse, se gratte le crâne. Je me souviens.

— C'est juste qu'il y a beaucoup de cambriolages par ici dernièrement, constate-t-il.

— Donc vous êtes une sorte de milice citoyenne ? insiste Jadzia.

— Je ne comprends pas ce que vous me dites, réplique la coupe en brosse.

Je me rappelle avoir crié : « Laissez-le ! »

Je me rappelle que j'ai frappé un truc très dur qui ne voulait absolument pas céder, j'ai frappé de toutes mes forces, mais ce truc n'a pas pipé mot, il a perduré et, dans son immuabilité muette, il s'est moqué de moi comme si j'étais un clown. Je me souviens d'avoir crié : « Laissez-le, bande de fils de pute ! »

Je courais derrière lui, sur un fil de panique, dans l'inconnu, dans la noirceur d'un film interrompu.

Quelque part, dans cette noirceur, il y a le cri de Piotr : « Dégage, laisse-moi tranquille ! »

— Vous devriez partir d'ici, déclare la coupe en brosse.

Il émane de lui une odeur de mauvais parfum, de ceux qu'on trouve à l'étagère du bas dans les supermarchés. Son jean est patiné, acheté chez Reserved, et il porte une énorme montre pas chère au poignet. Ainsi qu'un visage en forme de pierre.

— Vous pourriez nous montrer vos plaques ou vos cartes de police ?

Je me rappelle avoir été furieux, avoir voulu tuer, avoir été prêt à arracher littéralement un morceau du corps de quelqu'un avec les dents.

« Papa, fuis, appelle la police. »

Mais avant ça, on était assis au restaurant, ça puait l'huile et les épices, le serveur nous a apporté un thé sucré écœurant, avec une montagne de glaçons dans des coupes rebondies.

— Comment ça, terrible ? Au boulot ? lui ai-je demandé.

— Entre autres, a répliqué Piotr un peu plus bas.

Il me regardait dans les yeux.

— Vos plaques, répète Jadzia.

Avant que j'aie le temps de faire quoi que ce soit, celui qui a les cheveux plus longs lui assène un coup de poing en plein visage. Sèchement, sans élan, fort. Jadzia émet un gémissement sourd et tombe à genoux, tandis que le type remet ça avec un coup de pied dans la tête. Je me jette sur lui de tout mon poids, mais il résiste, ne vacille pas, il me repousse, je perds l'équilibre et tombe sur le dos, il est plus fort, plus lourd. Jadzia ne bouge pas.

Je me souviens.

Nous étions à la gare. Je me souviens. À l'arrière, du côté de la galerie marchande *Les Terrasses d'or*, près des abribus. Il y en avait deux qui tenaient Piotr, et un sur moi. Piotr était en sang, il avait les poings ensanglantés, du sang coulait de ses narines, il avait des gouttes sur ses lunettes brisées qui tenaient toujours par miracle sur son nez enflé. Son sang suintait sur son pantalon chino, sur ses baskets New Balance grises. À part nous et eux, il n'y avait qu'un sans-abri devant l'entrée. Il faisait semblant de ne pas nous voir. Il s'éloignait lentement. Il avait peur. Moi aussi, j'avais peur.

— Papa, appelle la police !

Piotr criait, et ils le tenaient.

— Il faut que je te parle, m'avait-il annoncé en faisant tourner une baguette en bois dans sa main.

L'un de ceux qui tenaient Piotr portait une capuche sous laquelle je distinguais un masque noir et lisse. Je le regardais et j'avais terriblement honte.

Celui de maintenant n'a pas de masque. Celui de maintenant me maintient au sol avec un genou. Ça me coupe le souffle. Jadzia ne bouge toujours pas.

— Lâche-le, connard !

— Papa, appelle la police, putain !

Je me souviens, ils ont disparu dans le hall de la gare, ils le traînaient d'un pas vif vers les quais, le troisième me tenait toujours, fort, mais j'ai fini par libérer un coude et je l'ai frappé au nez. Je n'avais que peu de force et peu d'élan, mais ça a suffi. Je me souviens d'un craquement discret. Et je me souviens de leur avoir couru après. Mais avant de dévaler l'escalier jusqu'en bas, manquant de peu de me briser le cou, j'ai remarqué un truc par terre. Des papiers. Le portefeuille de Piotr.

— T'as encore une fille, non ? me demande-t-il en se penchant sur moi.

Sa gueule schlingue les carries. Il a de petits yeux méchants. Il m'enfonce dans la terre sèche, quelque chose craque dans mon dos, quelque chose me fait mal et semble se briser.

— Alors, arrête de fouiner, raclure.

Il se lève et m'envoie un coup de pied dans les côtes. Fort, un truc craque, fait mal. Jadzia ne bouge pas, mais je sais qu'elle est en vie parce qu'elle émet un gémissement bas. Le gars me crache dessus. Il s'éloigne.

Je me souviens. Une gorgée de thé thaï sucré. Horriblement sirupeux, mais il semblait convenir à Piotr. Il le sirotait et le sirotait encore, et quand il a eu fini, il en a commandé un autre. Il s'est penché vers moi, les lèvres serrées et les yeux grands ouverts, et il a observé mon visage.

Il m'a dit un truc, mais quoi ?

Je ne m'en souviens pas. Piotr, rappelle-le-moi. Mon petit Piotr.

Je n'oublierai plus jamais rien, promis.

— Jadzia…

Je me soulève. La douleur est sourde, persistante, elle va s'empirer. Je donnerais un rein contre un verre d'eau chaude et sale.

— Jadzia…

Je suis à quatre pattes. Je m'approche d'elle. Elle a le visage en sang, ses lunettes sont tombées. Mais elle est consciente. Elle regarde en l'air, vers le ciel. Je lui touche très délicatement la tête. Elle est froide. Ses cheveux sont raides et gluants.

— Faut qu'on aille à l'hôpital, Jadzia.

Mon téléphone vibre. Marta a écrit : « Et alors ? Appelle. »

Je me souviens d'avoir ramassé le portefeuille et déboulé dans le hall principal de la gare avant de m'engager dans l'escalier du tunnel qui dessert les quais. Je me souviens d'avoir trébuché et d'avoir failli tomber, mais j'ai repris mon équilibre au dernier moment.

J'ai poursuivi ma course.

Mon fils était quelque part devant moi, en sang, traîné par deux malfrats. Je les poursuivais.

Je mène Jadzia vers la voiture.

Je courais dans la gare.

Je marche doucement, je rampe presque jusqu'à la voiture. Je lui dis que je vais conduire.

Bien que je n'aie pas de permis.

Jadzia ne dit rien.
Dans la main, je serrais ses papiers.

OceanofPDF.com

Les mêmes

Deux ans plus tôt

Guirlandes, serpentins argentés, papiers d'emballage, farine qui virevolte dans l'air et s'infiltre dans le nez, jazz d'ambiance en guise de chants de Noël, léger tournis, mal de tête qui pulse à l'arrière du crâne, boule palpée sous l'aine ce matin aux toilettes, bref instant de panique dû à cette boule, tentative infructueuse de masturbation au souvenir confus d'un petit porno où une femme mûre enseigne à une jeune fille comment se servir d'un vibromasseur, rasage sans se couper, repassage de la chemise, moitié d'un disque de Nick Cave, moitié d'un paquet de Marlboro rouges ouvert pour l'occasion. Plus globalement, deux paquets fumés depuis le matin, cinq cafés avalés. Zéro alcool. Des centaines de pensées d'alcool. Du whisky surtout et de la vodka, et un peu de bière dans les moments où il fait soif.

— Va faire les courses, dit Marta qui me tourne le dos.

Elle se tient devant la plaque de cuisine et se démène avec un bocal de liquide trouble, couleur sang. Devant elle, des petits tas colorés de légumes découpés en morceaux. Sa préparation fait penser à une émission culinaire du matin, chaque chose dans une assiette à part, un ordre idéal, zéro tache, aucune éclaboussure. C'est un peu inhumain.

— Acheter quoi ? demandé-je.

Je m'approche d'elle et lui prends le bocal des mains, j'appuie sur le couvercle avec délicatesse, elle cède. Ce sang, ça doit être du jus de betterave marinée.

— La liste est accrochée au frigo, répond-elle.

Je veux être bon, je le jure. Il est grand temps. Je ne suis pas méchant. Au fond de mon âme, je suis un type normal, correct, responsable. Facile. Je ne veux que du bien, seulement, boire ne m'aide pas. J'ai su boire, mais j'ai oublié. Je veux à la place apprendre à être bon. Pour le moment, je ne suis pas méchant, c'est la moitié d'un succès.

Cinquante-neuvième jour. Mon record, sans doute.

Je pose une main sur les épaules de Marta. Elle sursaute.

Nous ne parlons pas. Je dors sur le canapé et rêve de boire. Je me réveille souvent la nuit, et j'ai alors une gueule de bois qui m'arrive par vagues comme une migraine. Mal de tête, gorge sèche. Puis dès le matin une rage sourde et persistante.

Je ne me souviens pas de tout ce que j'ai machiné, mais je me le rappelle suffisamment. Des vacances, des premières, des deuxièmes, des troisièmes. Voyages en avion, scandales, amendes, procédures, aveux. De la construction de la maison : je n'aurais pas dû casser la gueule au type, mais même un aveugle aurait mieux coulé le ciment que lui. De la cellule de dégrisement, du silence, de la honte. Des repas de famille : la rechute à midi pile, au premier jour des fêtes. Des putes, des traces de rouge à lèvres, des photos, des numéros de téléphone, des vieux paquets de préservatifs. Engueulades, bagarres, assiettes cassées, et téléphones. Accidents, paniques de nuit, tôles enfoncées, assureurs. Dettes, emprunts, cartes de crédit, dépannages. Déclarations creuses et promesses stupides. Et de ce matin où j'ai découvert qu'Ula avait un œil au beurre noir.

La honte.

— Pourquoi es-tu comme ça avec moi ? dis-je. Regarde. Je fais des efforts.

— Je pense que tu essaieras vraiment quand tu iras quelque part.

Marta se retourne vers moi. Elle tient un couteau. Elle le pose avec prudence.

— Et où suis-je censé aller ?

— Tu sais, là où vont les gens comme toi, soupire-t-elle, les lèvres pincées.

J'essaye de la toucher à nouveau, délicatement, mais elle repousse ma main.

— Mon Nounours, je ne suis pas un salaud, il faut juste que je me reprenne. Ce que j'ai fait, regarde.

— Je ne te crois pas, répète-t-elle.

Elle a une voix ferme, lourde et triste. Je ne veux pas qu'elle souffre. Lorsque je pense à sa souffrance, c'est comme si on me découpait vivant.

Ula entre dans la cuisine et vient aussitôt se glisser entre sa mère et moi. Elle la protège de son corps. Je me dis que c'est ainsi qu'elle a dû faire l'autre fois. Je pense que c'est pour ça que je l'ai touchée à l'œil. Cela me fait froid dans le dos.

— Salut, Ula, dis-je.

— Ton père va faire les courses, tu as besoin de quelque chose ? demande Marta.

— Je n'ai pas de père.

Ula s'écarte et ouvre le frigidaire.

— Ula.

J'ignore si Marta veut attirer son attention, ou si elle ne fait que dire son nom.

Ula prend un yaourt dans le frigo, l'ouvre et le goûte.

Ula passe cette année le bac, c'est une belle fille. Elle ne m'a pas dit un mot depuis trois mois.

— Le type qui habite avec nous va faire des courses. Mais je n'ai besoin de rien.

— Ula, tu n'es vraiment pas obligée, risqué-je.

Chez elle, c'est une pose. Une pose et une vengeance.

— On va à onze heures chez Sylwek ? demande Ula.

— Tu n'es pas obligée.

Je me répète, mais elle ne fait pas attention à moi.

— Je peux y aller, même s'il n'est plus capable de m'aider.

Marta se passe les mains dans les cheveux. Ils sont toujours beaux quand elle les relâche, ils lui descendent sur le cou en vague douce. Je me souviens de la première fois où je les ai sentis. J'étais très intimidé. Le parfum d'une chevelure féminine est une très, très grande chose. Plus que la vue d'une femme nue.

— Maman, arrête de dire des bêtises. Tu as de beaux cheveux. Il faudrait juste refaire la couleur et les coiffer.

— Je pourrais peut-être aller chez le coiffeur ?

Je gratte ma tignasse grise et sale.

Ula se tourne vers moi et dit :

— On pourrait se mettre d'accord. Quand nous sommes dans une même pièce, tu la fermes ?

— Je ne comprends pas, dis-je à voix basse.

Ula fait un pas dans ma direction.

— Ula ! fait Marta après un temps.

Ula sort. Elle fait claquer ses talons dans l'escalier, fort.

Je voudrais me couper un bras, le mettre dans une boîte, nouer un ruban de couleur, le placer sous le sapin. Et puis partir et leur ficher une paix royale.

Au lieu de cela, je décroche le papier du frigo et le fourre dans une poche.

— Je sais que je le mérite, Marta. Mais c'est Noël.

— Il faut que tu ailles quelque part, répond-elle.

— Sinon, nous n'aurons plus rien à nous dire.

Je la regarde. Elle n'est plus aussi belle qu'avant. Non qu'elle ait vieilli, elle a tout simplement cessé d'être heureuse. Quand j'ai fait sa connaissance, elle n'arrêtait pas de rire et de chanter. Elle était l'âme de la fête. Elle m'invitait à danser, elle se laissait aller sur n'importe quelle musique. Elle était légère, elle adorait que je la porte, la fasse tourner dans mes bras. C'est elle qui m'entraînait dans la fête. Allez, bouge-toi. Dis quelque chose. Ne reste pas planté là. À présent, je ne sais plus ce qu'elle aime. Elle a une tête d'oiseau taillée au couteau.

— Très bien, j'y vais, lui dis-je.

Elle ne répond pas. Retourne à son découpage de légumes. Elle ne me croit pas. Moi non plus, je ne me crois pas.

Je n'examine la liste des courses qu'une fois monté dans la voiture. Marta a une écriture peu lisible, il y aura sûrement quelque chose que je n'arriverai pas déchiffrer. Voyons. Lait, œufs. Des œufs, d'accord. Oignon, lev… levure. De l'huile, comment… ? Col quoi ? C'est quoi colquoi ? Je l'emmerde. Ça, ça doit être pour la cuisson au four. OK. Eau de source. Bicarbonate ? OK. On y va. Papier alu. Qu'est-ce qu'elle veut, que j'aille au comestible ou à la droguerie ? Et ça ? Attends. Mais là, on voit bien, c'est écrit très clairement.

Alcool à 90°.

Pourquoi elle a besoin d'alcool à 90° ?

L'intérieur de la voiture n'est qu'un grand cendrier, j'ouvre la fenêtre, sans résultat. Si je voulais la vendre, la puanteur des mégots ferait descendre le prix de quinze bâtons. Suffit de mettre la tête à l'intérieur. Misère, qu'est-ce qui schlingue comme ça ? Quinze mille,

c'est un paquet de fric. Quantité de gens auraient de quoi vivre un an avec ça. Dix ans, môssieur. Je cogne mon coude contre la vitre, donne un coup de poing sur le volant, envoie mon crâne contre l'appuie-tête, frappe dans tout ce qui vient. Que ma caboche se débranche, ne serait-ce qu'un instant, parce que ça fait cinquante-neuf jours que j'entends dans ma tête comme des dizaines de radios branchées ensemble.

Comme par un fait exprès, dès que je tourne la clef, la vraie radio m'envoie droit dans la gueule une diarrhée de musique. Je cherche la 3, mais ils diffusent une merde totale, une petite bourrique qui énumère des stations de métro sur un rythme de rap. C'est comme ça qu'on fait des chansons, maintenant, en comptant les stations de métro. Chapeau, félicitations, prends ton élan, donne un coup de bélier dans le mur, et fais-nous un single avec le bruit.

Klaxon, pas le mien, j'ai dû griller une priorité. Au feu, j'ouvre la boîte à gants, je cherche une cassette. *Red Hot Chili Peppers*. N'importe quoi. C'est une sorte de rap, mais OK, certaines chansons peuvent s'écouter. Toutes mes bonnes cassettes sont restées dans la Super Piaule, dont je ne suis pas sorti depuis deux mois. Par peur.

Je traverse la Vistule sans m'en apercevoir. À gauche, je vois les cheminées de Siekerki, deux grands doigts qui m'adressent dans le noir un geste indéfini. Dès que je sors de chez moi, ça empire. Je devrais le savoir. Surtout quand je prends la voiture. Je reconnais par la vitre des lieux familiers, une petite bête sauvage se met à me déchirer l'estomac de ses griffes acérées, une sorte de diable de Tasmanie. Tous mes muscles sont tendus comme des cordes, je ne suis plus qu'une vieille blessure non cicatrisée. Mais au moins la musique est chouette, elle bouscule, en même temps qu'elle calme, et ce bassiste, une vraie bête, *Flea*, en anglais la Puce, je crois, j'ai toujours aimé le voir sur scène se frotter les bijoux de famille.

Je pense que je vais aller à Sadyba, au Best Mall. Oui, pas une mauvaise idée. J'irai prendre un café au Starbucks. Un grand, bien fort. Ça va me réchauffer le cœur, il va se remettre à battre, ça va m'aider, je vais me sentir bien. J'irai peut-être voir un film, deux heures à regarder n'importe quoi, pourvu que j'arrête de penser.

Téléphone. C'est Robert.

— Ça gaze, mec ?

Je le mets sur haut-parleur, sa voix remplit la voiture, j'ai l'impression de voir sa gueule s'étaler sur le pare-brise.

— Quoi de neuf ?

— À toi de me dire. Tu as fini de ruminer ?

— Je vais faire les courses.

— Oh, purée.

Mortel, d'aller faire les courses. J'ai la glotte qui enfle comme le mercure dans un thermomètre collé à un radiateur.

— Et le soir, tu fais quoi ? Tu découpes les légumes pour la salade ?

— Qu'est-ce que tu en as à foutre, mon petit Robert ?

— Ça fait longtemps que je ne t'ai pas vu et tu me manques.

La voix de Robert, elle sort de la caverne d'Ali Baba.

— On peut aller prendre un café, lui dis-je comme le débile que je suis.

— Un café ? demande-t-il en éclatant à nouveau de rire, et je raccroche.

Edyta chante *Oh, douce nuit*. Jolie voix. Peut-être un peu trop sucrée, mais belle, sauf que depuis son interprétation de *Dotyk*, personne ne lui a écrit de texte convenable. J'ai essayé de m'y mettre, on a tous essayé. Rien n'empêche de gaspiller son temps.

Vivre sans boire, c'est une vie terrible car c'est une vie qui consiste à ne pas faire, à toujours s'opposer, à tendre tous les muscles de son

corps, et surtout de son cul. Une vie qui consiste à dire NON, NON et NON, à se défendre d'une chose qui amènerait pourtant un soulagement simple, un sourire ordinaire… Ula. C'était un accident du travail, pareil avec Piotr à l'époque, en Croatie, j'ai lâché les rênes, ça ne se reproduira plus. Désormais, je vais changer, désormais je vais me surveiller. Ils ont besoin de se sentir en sécurité, ils doivent pouvoir me faire confiance à nouveau.

Message de Robert sur le portable. Un petit cœur et un sourire.

J'arrive au Best Mall, je laisse la voiture au parking. Les centres commerciaux sont des saloperies et, au moment des fêtes, ils se changent en cercle de l'enfer. Ça ressemble à un cerf-volant chinois. On se pousse dans des couloirs bordés de plastique et, quelque part au cœur de ce jouet, retentit soudain une assourdissante rengaine de Noël. Dont en plus il faudrait se réjouir. Les fêtes sont une sorte de test de citoyenneté, un test d'humanité. Si ces couleurs, ces bruits, ces babioles et toute cette merde te remplissent de joie et de nostalgie pour le bon vieux temps, d'un amour inconditionnel et sain pour tes proches, cela signifie que tu es un individu normal, que tu as le droit de vivre et de fonctionner, bienvenue dans l'équipe. Si par contre ces fêtes te remplissent de tristesse et de colère, cela veut dire qu'il t'est arrivé quelque chose de terrible (garde-le pour toi, ne va pas gâcher l'humeur des autres), que tu n'es plus qu'un déchet nucléaire, et ouste, viré de Pologne, casse-toi, salut, il est né le divin enfant.

Les gens défilent le long de ce long couloir, dans un sens et dans l'autre, comme une drôle d'armée informelle, dans laquelle tout le monde serait puni, sous un éclairage digne d'un interrogatoire. Je ne sais pas pourquoi je suis venu ici, la liste des achats s'est changée en une boule humide comprimée dans ma main. Je me souviens seulement de l'alcool à 90°.

Soudain, une pensée : ils ne me feront jamais confiance. On ne m'a jamais fait confiance. Depuis le début.

Alors, j'attends quoi ?

Bête, plus bête, le plus bête.

Mauvais. Pire. Le pire.

Deux mois passés sans aucun sens, à se cacher, se glisser, attendre des nuits sur le canapé sans savoir au fond quoi. Deux mois de transpiration, de douleurs, de tremblements, et rien en échange. Je peux essayer d'être gentil et serviable, au final, j'en prendrai plein la gueule. Je n'entends jamais ce qu'elles se chuchotent à l'oreille. À moi, on ne dit rien. Lorsque j'entre dans la pièce, chaque fois, elles s'interrompent, Ula sort aussitôt, elle ne me lance même pas un regard. Jusqu'où peut-on pardonner ? J'ai parfois envie d'écrire tout ça sur le mur, qu'elles puissent le voir. JE M'EXCUSE, D'ACCORD ? JE M'EXCUSE, BORDEL DE MERDE. ARRÊTEZ DE FAIRE DE MOI VOTRE ENNEMI.

Jusqu'où peut-on supplier ?

Je fais des allers-retours durant un bon quart d'heure, je n'arrive pas à trouver le Starbucks, je finis par demander à quelqu'un, une femme avec un gamin m'indique que je dois monter à l'étage.

Minute, minute. Et pourquoi je prends tout ça pour argent comptant ? Peut-être – je souligne : peut-être – que je ne l'ai pas du tout frappée. C'est peut-être elles qui me mènent en bateau ? Elles profitent de ce que je traverse une période difficile pour tout me prendre et me mettre à la rue ?

Ça ne serait pas possible, c'est ça ?

Une famille ne fait pas ça ?

Je commande un café, un grand noir, le plus grand format, que j'attends une éternité, assis au bord du fauteuil en observant les gens qui grouillent en dessous.

Je ne suis pas assez bon.

Je suis trop bon.

Trop bon, disait ma maman.

Tu es trop bon, tu auras du mal dans la vie.

Et putain, c'est bien le cas.

J'essaye de déchiffrer la liste. Car… Carbonate. Peur… Beurre. Alu. Papier. Mon corps dégorge une rivière de sueur, en une seconde. Mon cerveau ne suit plus. Horrible sécheresse dans la gorge. J'avale du sable depuis ce matin. Depuis deux mois.

Le café finit par arriver. Je me brûle les lèvres, je jure à voix haute, quelqu'un se retourne, je m'excuse d'un geste. Tout est OK, n'appelez pas la police. J'attends, je souffle sur le café, et encore une fois. D'accord, je dois me concentrer, sortir toutes ces bêtises de ma tête. J'appelle Marta. Elle ne décroche pas.

Où voudrait-elle que j'aille ? Là où on se met en rond pour se présenter comme alcoolique en moulinant des âneries, comme dans les films ? Ce sont quand même les gens les plus ennuyeux de la terre. Rien que des ratés, en plus, et des illuminés. Je commande une eau minérale. Si quelqu'un demande, moi, je suis normal.

Marta rappelle. Ça me prend un moment pour me souvenir de ce que je voulais lui dire. Ah oui, je voulais lui dire que j'avais oublié.

— Dis-moi encore une fois, s'il te plaît, ce que je dois acheter.

— Mais tu as la liste.

— Dis-moi, s'il te plaît.

— Papier alu, beurre allégé, bicarbonate, levure en poudre, pommes, farine, lait, œufs, oignons, alcool à 90°.

— Tu as besoin de l'alcool pour quoi ?

— Pour la pâte, répond-elle avant de raccrocher.

J'imagine sa main se saisir d'un cintre métallique, le débarrasser de son vêtement, le déplier pour obtenir un long fil de fer qu'elle

m'enfonce droit dans la moelle épinière. Sa main fait des allers-retours. Le café ne brûle plus, il a perdu son goût.

Quelque chose encore, mais j'ai oublié quoi.

Je ne me souviens jamais de ce qu'elle dit.

Je ne comprends jamais ce qu'elle veut.

Harcèlement, invectives, remarques, piques, exigences. Tu dois être comme ça, et pas comme tu es. Ne te comporte pas comme un idiot. Est-ce que tu pourrais arrêter de faire tes blagues, est-ce que tu pourrais des fois sourire, est-ce que tu pourrais passer plus de temps à la maison, est-ce que tu pourrais t'en aller parce que je ne te supporte plus, est-ce que tu pourrais dire quelque chose à tes enfants, est-ce que tu pourrais arrêter de maltraiter tes enfants, est-ce que tu pourrais être plus sociable, est-ce que tu pourrais parler moins fort, est-ce que tu pourrais moins boire, est-ce que tu pourrais cesser de boire, est-ce que tu pourrais ne pas boire ?

Ou, mieux, fous le camp et va dormir sur un trottoir, et laisse-nous avec tout ça, va casser des cailloux, tu as fait ton temps, suffit.

Sms : « Papier alu, beurre allégé, bicarbonate, levure en poudre, pommes, farine, lait, œufs, oignon, alcool à 90°. »

J'ai sur la tête une auréole en métal invisible. Qui se resserre à chaque respiration. Et du sable brûlant dans la gorge, ça vient du café.

Je monte à l'étage, au cinéma. Dans la pénombre tiède du hall du ciné je me sens un peu plus léger. À droite du comptoir, d'où dépassent deux filles moches et timides en tee-shirt à logo Multikino, un mur de présentoirs de guimauves de toutes les couleurs. Ça va un peu mieux.

— Quel film vous passez en premier ? demandé-je.

— *La Guerre des étoiles*. *Le Réveil de la Force*.

— Ça ira.

Je paye le billet, vais au bar, puis au ciné en serrant contre ma poitrine cinq sachets de guimauves.

Je ne remarque même pas la fin des pubs, ni quand commence le film. Aucune idée de ce dont il s'agit, juste des couleurs et du bruit. Je n'ai jamais aimé la science-fiction, ces films ne sont que des histoires de gens déguisés qui tournent en rond. Peut-être qu'ils sont maintenant un peu meilleurs, grâce aux effets spéciaux. Mais quand même. Les acteurs déguisés courent en rond. Coups de feu, explosions. Musique comme à l'opéra. Je me goinfre de guimauves. J'ai envie de vomir. Je serre les accoudoirs du fauteuil pour faire passer le malaise. Ça ne passe pas. Quinze minutes plus tard, je cours aux toilettes. Guimauve et café sur le siège.

Dans les toilettes, il fait plus frais. Ça passe. Au lieu de vomi, un long crachat acide. Une bouillasse de guimauve et de café qui me coule à travers la gorge, lentement, comme si je régurgitais une limace vivante. Mais je ne vomis pas. Sms. Encore Robert. Un emoji que je ne comprends pas. C'est le seul copain qui me fait signe. Tous les autres, Zbyszek, Adam, Bula, depuis que j'ai cessé de me montrer, ne m'envoient même plus de sms pour demander comment ça va.

Rien à faire ici. Des achats ? Tout de suite, mais ailleurs. Dans un petit magasin agréable et sympa, loin, en banlieue. Une cité où personne ne me connaît. Tout ce qu'a dit ma femme, plus une flasque… Non, pas une flasque. Quelle flasque ? Attends, je me dis. Au moment où je sors du Best Mall, je comprends d'où viennent ces sensations, la tête qui tourne, les nausées, c'est que depuis deux mois je ne suis pas sorti de la maison, je n'ai fait que m'y cacher.

Elles ont aussi embobiné Piotr. Il ne m'appellera jamais, aucune chance. Depuis qu'il a déménagé, c'est moi qui suis obligé de l'appeler. Et quand on discute, il me parle comme à un télévendeur, oui papa, non papa, bien papa. On pourrait faire un saut dans une

brasserie, mon petit Piotr. Non papa, je n'ai pas le temps. Je nous ai acheté des billets pour un concert, Apocalyptica. Non papa, j'ai justement une sortie. Quelle sortie ? Avec des copains. Et puis je n'aime pas le groupe Metallica, papa. Ni l'original, ni les copies. Ce que tu vends ne m'intéresse pas, papa. Fiche-moi la paix, papa. Dégage, papa.

Assez de tout ça.

Je monte dans la voiture, je fonce. Elles l'ont convaincu que j'étais un mauvais, un oiseau de malheur. Encore un bouchon. Où est-ce qu'ils vont, tous ceux-là ? Et la voilà qui me rappelle. Qu'est-ce que tu as à me dire, Marta ? J'ai encore fait quelque chose de mal ? Je suis en retard ? J'ai mal dit quelque chose ? Regardé de travers ? Je respire de travers ? Non, pas de courses pour les fêtes. Rien, il n'y aura rien.

Je prends l'avenue Sobieski, des feux rouges les uns après les autres. J'entre dans la rue du Belvédère. Tout de suite à droite, le restaurant Lotos.

Encore ouvert.

Peut-être.

Cinquante-neuf jours.

Le chien a bouffé durant cinquante-neuf jours.

C'est quoi, ça ?

Assez déconné, vraiment.

La première fois que j'ai vu Marta, c'était sur scène, et je lui ai aussitôt fait ma demande, sur scène.

Un concert en plein air à Ville Nouvelle, une promotion de bière. C'étaient les premiers concerts du genre en Pologne. Du fric à se faire, beaucoup pour une époque où l'on ne gagnait rien. Tout le monde achetait des morceaux piratés, on se faisait voler de tous les côtés par des buveurs de sang, trafiquants de devises, flics de la police secrète,

par les fameux truands de Pruszkow, et les vieux vampires liés à l'Estrade Capitale qui s'engraissaient sur ces temps nouveaux. Il devait être dix-huit heures, après nous c'était T-Love qui jouait, et Marta, fille délicieuse, qui chantait *Le Lac du bonheur* de Bajm, et devait le reprendre en chœur avec eux. Elle se tenait sur le côté de la scène, elle nous regardait jouer, nous voyant pour la première fois en live.

Elle était si jolie quand elle souriait que j'ai dû venir à son secours. Mon Nounours. Ils la voyaient si belle, voyaient qu'elle savait chanter, qu'elle souriait si joliment, qu'elle était légère et fragile. Ils la guettaient, faisant la queue devant elle, frottaient leurs sales pattes avides de chair fraîche, une bande répugnante de salopards. Tous ces pontes, ces producteurs, ces directeurs, ces journalistes, et pour finir tous les musicos de tous ces groupes dégueulasses.

J'ai improvisé, je n'avais pas de bague, rien. J'ai ramassé une fleur que quelqu'un avait lancée sur la scène. Je lui ai tout dit entre deux chansons, presque comme une blague. Tout le monde s'est mis à applaudir, et Marta confuse s'est enfuie, puis elle est revenue et a fait semblant d'être fâchée parce que je faisais l'idiot à ses dépens. Mais elle ne savait pas bien faire semblant. Je l'ai prise dans mes bras, je l'ai emportée hors de la scène par la sortie arrière. Elle m'a embrassé dans l'oreille, je m'en souviens. J'ai pensé que toute ma vie resterait aussi belle.

C'est plus tard que j'ai dégotté une vraie bague. J'avais mis au clou un ampli. Zbyszek n'ayant pas voulu me faire une avance sur les concerts.

Je me gare derrière un arrêt de bus. Au pire, ils enlèveront la voiture. Elle a encore tous les accessoires, elle fera l'affaire. De toute façon, je vais la vendre. Cher, pas cher, pas d'importance.

Le bonhomme reçoit sa pièce pour le vestiaire, plus une autre en extra. Ça sent comme chez mes parents, c'est peut-être la raison pour laquelle je suis là. Une photo des Rolling Stones sur un panneau en liège, où on lit que c'est ici qu'ils ont mangé leurs meilleures côtes de porc, m'amuse toujours. Oui, Jagger ne mange que des côtes de porc, il est le plus grand de tous les connaisseurs en côtes de porc, goinfré de porc jusqu'à la moelle. Une table non réservée dans un coin de la salle. Le menu sous une couverture en skaï. Une respiration profonde, une pensée brève, est-ce que vraiment… aussitôt chassée.

Pourquoi se faire du mal.

Ça n'a pas de sens.

Boiseries, tapis, fougères en pot, chaises, et par-dessus tout ça un nuage de fumée ancienne, alors qu'il y a des années qu'on n'a plus le droit de fumer. Les clients sont soit des initiés, comme moi, soit des touristes en vadrouille dans ce parc d'attractions. Une atmosphère d'affaires louches conclues à voix basse, comme à l'époque où Oleksy était Premier ministre, et dont ne se souviennent que ces sinistres journalistes qui écrivent des livres sur les complots de la Troisième République pour gagner leur vie, parce que plus personne n'achète de journaux. C'est un bon endroit, on n'a pas besoin de trop s'agiter, il suffit de rester droit sur sa chaise.

— Qu'est-ce que je vous sers ?

La serveuse est comme à son habitude ostensiblement désagréable, mais ce n'est qu'une apparence, c'est une bonne personne, ça se voit à ses yeux, et il suffit de lui sourire pour que déjà elle baisse d'un ton. Et puis, on a tous une âme.

Sauf que je suis le seul à ne pas en avoir une, si on demande à ces deux vampires.

— Une côte de porc, dis-je, même si je n'ai pas faim.

— Et avec ça ?

— Un Coca.

— C'est tout ?

— Deux verres de vodka chaude.

Elle repart sans un mot, elle sait que ce sera tout.

Nous n'aurions pas dû nous marier, alors que cela nous avait semblé naturel, et que nous avons eu de chouettes moments. Elle était joyeuse, légère, elle aimait que je la prenne et la soulève et la fasse tourner dans mes bras. Je l'appelais Nounours. Ou peut-être que je l'appelais Miette. J'ai oublié.

Au fond, c'est pareil.

Tout le monde a de chouettes moments, même ceux qui plus tard s'entre-tuent.

On avait pour la noce engagé un groupe, et Zbyszek n'a pas cessé de chanter. Marta n'arrêtait pas de m'entraîner sur la piste, allez viens, danse, bouge-toi, c'est ton mariage, tu n'en auras pas d'autres, du moins j'espère.

Puis voyage à Paris, séjour chez des amis. On n'avait presque les moyens de rien, on ne mangeait que des baguettes et on ne buvait que du vin très ordinaire dans des bouteilles en plastique. Elle n'arrêtait pas de rire. Le vin mélangé à son maquillage lui colorait les lèvres en rose. Tu pourrais les garder comme ça en permanence, lui disais-je. Tu es bizarre, répondait-elle. Première, deuxième, troisième tournée aux États-Unis. Concerts pour la communauté polonaise avec le Théâtre. Je ne buvais pas, j'étais discipliné, je me languissais, je l'appelais tous les jours. Je suis rentré et j'ai ouvert une boîte, un magasin de musique. J'ai commencé à manager des artistes. Bien, et avec efficacité. Une star de l'Eurovision, la meilleure bien sûr. Elle se démenait comme une sorcière. Un, deux, trois disques de platine. Marta ne m'a jamais félicité, elle ne m'a fait que des reproches, du matin au soir, sur l'heure qu'il était, sur mes absences, pour le fric,

pour n'importe quoi. Que je n'avais pas écrit de chansons pour cette connerie de disque qu'elle avait essayé de faire avec Leszek. Que je ne m'occupais pas d'elle. Eh merde, je n'écris pas de chansons, moi, je lui répétais tous les jours. Je suis bassiste. Les bassistes n'écrivent pas de chansons. *Je t'aime comme la Russie* avait été un coup du hasard. Je l'avais pondue comme ça, et ça avait marché. Donne un million de machines à écrire à douze douzaines de singes, ça sortira pareil.

Attends. Stop. Le type assis là, je le connais.

Il est à une table avec deux copains, il me mate, et il lève son verre à ma santé. Je lui répondrais bien, mais je n'ai pas de quoi trinquer. Qu'est-ce qu'elle fiche avec cette vodka ? Aucune idée de qui ça peut être. Je connais tant de gens que je ne connais pas. Le type est de mon âge, pas encore la cinquantaine, gros, veste ample, il a résisté à la mode du fitness, d'une manière générale il a résisté à toutes les modes, il est moche et sa tête est toute rouge, comme un énorme champignon. Les cheveux grisonnants en broussaille, le cou épais. Je connais tant de gens que je ne connais pas. Je ne connais pas autant de gens que je connais.

La serveuse apporte l'assiette.

— Et les verres ?

— Vous voulez boire à jeun ?

— Envoie toujours.

Un sms de Marta : « Tu es où ? »

— On se connaît ? demandé-je au gros lard.

— Kania, pas vrai ?

Il rit et s'ébroue, des miettes de bouffe lui tombent du bec.

Hélas, collègue, tu es tombé dans un trou de mon cerveau, excuse. Vous étiez si nombreux que je peux facilement vous confondre. La serveuse apporte les verres. Ici, plus d'hésitation,

d'interrogations, de mains qui tremblent. Aucune délibération, si oui ou non. Ici, pas d'excuses.

Hop là. Tout simplement.

Ça descend dans l'estomac et nettoie tout. Ça traverse le corps entier, ça le secoue, ça l'explose, ça le chavire, le dépoussière, le décrasse. Ça va mieux, enfin la paix, le soulagement. Maintenant, l'autre. Et merde avec les excuses. Où es-tu ? qu'elle demande. En quoi ça te regarde ?

Je n'ai jamais voulu que le bien, toute ma vie, et s'ils ne le voient pas, c'est leur problème.

Du calme. Tout va bien. Ouf. Enfin. Je veux sortir pour en griller une, mais le gros m'appelle à sa table. Je m'assois. Le gros se marre, mais ses deux potes figés comme des statues se contentent de me regarder. Ils sont plus jeunes que lui, dans leur trentaine. Le premier a de petits yeux stupides et un léger strabisme. Il sort de chez le coiffeur qui lui a fait une coiffure à sa manière. Jeans délavés et grosse breloque en or, ou plutôt dorée. L'autre est coiffé en brosse, nettement plus grand. Des allures de mannequins sortis d'une vitrine de fringues.

J'essaye de lui expliquer :

— Excuse-moi, il faudrait que tu m'aides à te remettre, tu sais ce que c'est.

Il rigole, secoue la tête, fait signe à la serveuse d'apporter un verre. Il a de bonnes manières, ça, je le vois.

Nouveau sms. Qu'est-ce qu'elle me veut encore, merde ? Ah, non, ce n'est pas elle. Cette fois, c'est Robert : « La salade est prête ? »

— Tu te rappelles Slawek Kurzyna ? demande-t-il.

— Celui du disco polo ?

Je commence à le remettre. Il sourit de nouveau, et ça me revient, et ça me fait un immense plaisir, c'est que je n'ai pas le cerveau si

chamboulé que ça, et la serveuse m'apporte un verre, fait passer le Coca et l'assiette de l'autre table, et tout est super.

— Tomek, dis-je.

— Eh oui, Tomek, répond-il.

— Et comment va Slawek ?

— Toujours coiffé de sa couronne.

— Il s'est calmé ?

— Il vit à Varsovie, répond Tomek en riant.

— Il agite toujours son sceptre, ajoute l'un de ses deux potes.

— Tant mieux.

Je hoche la tête. Il me sert. Je bois. Et là, au troisième, j'ai besoin de quoi faire passer tout ça. Je tousse un peu. Il rit et me tend le Coca.

Je réponds à Robert : « Suis au Lotos. » Il me renvoie un « :)))))))))) ».

Slawek Kurzyna a été l'investisseur de Musique Virtuelle, mon portail internet. Il vient de Podlasie, et il s'est constitué une première fortune à partir de cassettes de disco polo, et une deuxième avec la privatisation d'une entreprise de Białystok. C'était un véritable joueur qui ne reculait jamais devant rien, s'affichant en Tsigane, soieries et velours, des couleurs comme chez Elvis, il se rendait chaque semaine en Suisse pour fonder de nouvelles sociétés ; porteur, en plus, d'un passeport de je ne sais plus quel pays africain dont il se vantait toujours quand il avait bu. Il disait qu'il ne payerait jamais un seul zloty à notre foutu État. Tout pour la fesse, et que je vais te les piller, et que je vais m'en foutre jusque-là. Ils nous ont trompés tant d'années, c'est à nous maintenant de les rapiner ! Il se plaisait en même temps à verser de l'argent à l'équipe nationale de handball, et il aimait enfiler la tenue officielle avec l'Aigle blanc dans le dos.

Slawek était roi en son royaume personnel, je l'aimais beaucoup, il savait et voulait tout faire. Il a disparu de ma vie aussi vite qu'il y était entré. Tomek était son bras droit. Chauffeur, représentant, numéro d'urgence.

Je ne m'étonne pas de ne pas l'avoir reconnu. Tomek aimait la pénombre. Rien de mémorable, il évitait les regards, parlait peu, portait souvent la barbe, une casquette, des lunettes. Un agent secret de bandes dessinées. Toujours obéissant, toujours fidèle. Désormais, il a grossi, il est devenu tout rouge. Il n'a pas toujours été comme ça. C'est sans doute la première fois que je le vois devant une vodka.

Je vois qu'il est épuisé et qu'il a besoin d'aide.

— Une bouteille de plus par ici, s'il vous plaît, fais-je en désignant la table.

Tomek sourit de nouveau.

— Eux, c'est mes copains, Wrona et Barti.

Il me présente ses potes. Je leur tends la main. À Tomek aussi.

— Sympa, dis-je.

— Des trucs en cours ?

— Pour le moment, je me repose, je réfléchis à la suite.

Nouveau sms : « Rentre tout de suite. » Je réponds : « Des bouchons d'enfer. »

Fous-moi la paix. Laisse-moi vivre, je t'en supplie. Le verre tape doucement la table recouverte d'une nappe.

— Je suis jaloux, affirme Tomek.

— J'ai investi dans des apparts, j'en ai un pour moi, j'ai de quoi bouffer. La famille est en sécurité, les enfants sont grands. Donc je réfléchis à la suite.

— Si vite ?

Il hoche la tête en signe de considération.

— C'était le plan.

— Tu es un bon.

— Merci, dis-je parce que ça me fait vraiment du bien qu'il me parle comme ça.

On verse. C'est maintenant qu'elle va avoir du goût. Une fois passée la première tension, quand déboule dans la tête le premier courant, quand le monde soudain devient sympathique. Quand je ne suis plus seul.

« Espèce de cochon. Tu pourrais passer me voir, mon cochon ? » C'est encore Robert. Chouette, le Robert. Sa main sort de mon téléphone pour venir taper dans la mienne.

Gloups. Doux Jésus. C'est bon. C'est frais. C'est pur et cristallin. Je me rappelle une ancienne pub pour une savonnette ou une crème ou un truc dans le genre, j'avais écrit la musique, c'est-à-dire que j'avais pianoté quelque chose qu'ils avaient repris, j'avais reçu un bon pourcentage. Il y avait dans cette pub une belle nana, une copine de Zbyszek, un joli petit cul, elle se tenait sous une chute d'eau dans la jungle, ça avait de la gueule, comme à l'Ouest, et en tout cas, ce petit verre est comme une goutte d'eau de cette cascade.

— On s'ennuie ici, non ? demande le plus petit aux yeux stupides et à la breloque.

— On s'ennuie, renchérit le deuxième.

Ils ont l'air des deux nains de cette fable tchèque, *Les Voisins*. Carrés, lourds, avec de gros doigts ronds, des traces de saleté sous les ongles. Sans parler de leurs jeans et de leurs chemises. Quelqu'un leur a balancé ces frusques en disant : tenez, les gars, prenez ça pour aller bosser.

Je verse à nouveau. Je fais les honneurs parce que je n'aime pas voir le rythme ralentir. Encore gloups. Je ne sais si ça plaît à Tomek, il garde la même expression, alors qu'il y a cinq minutes je l'avais

complètement oublié. Maintenant, je me souviens. Et alors ? Je devrais le considérer comme le frère que je n'ai jamais eu ?

— Ils vont bientôt fermer, non, Tomek ?

— Ils ferment. Je dois justement aller voir Slawek, dit-il sans me quitter du regard.

— Slawek est à Varsovie ? demandé-je.

— Slawek est toujours à Varsovie.

Peut-être vais-je maintenant aller chez Cochon, alias Robert. J'ai lâché prise, ça remonte enfin jusqu'à moi. La douleur a disparu, les tenailles se sont desserrées, la morve et le sable qui me coinçaient la gorge ont totalement disparu, brûlés par la vodka. Un doux zéphyr me passe par la tête, tout me sourit, tout se fait beau, se détend. J'ai même une petite faim. La côtelette a refroidi, et alors ?

— On pourrait aller le voir ensemble, lance Tomek.

— Il est de quelle humeur ? demande le petit, Wrona, ou bien Barti, c'est du pareil au même.

— Royale, je pense, répond Tomek qui se retourne vers moi : Tu veux aller voir Slawek ?

J'écris à Robert : « Oui, j'arrive. » Bien sûr que j'arrive. Bien sûr que je veux y aller. Encore un bout de côtelette, mais suffit, parce que trop c'est trop. Eau gazeuse, levure, cris, Marta, aiguilles, jazz de bastringue, tout s'éloigne, j'écrase tout ça dans ma main comme un vieux mouchoir que je jette derrière moi. Incroyable comme telle chose qui avait pesé si lourd peut devenir légère.

— Bien sûr. Ça fait une éternité que je ne l'ai pas vu. Mais on finit d'abord peut-être la bouteille ?

Je ne sais plus si nous avons fini la bouteille, parce qu'il y a eu une coupure, nous revoilà en bagnole. Pas la mienne. Je ne veux pas de la mienne, je n'en veux pas, beurk. Elle pue, en plus.

— C'est quoi, comme marque ?

— Dacia Duster, dit Tomek.

J'ai dit ça à voix haute ? Mais c'est qu'elle est drôle, très chouette même, cette rencontre. Sauf que le téléphone sonne, encore, ils n'arrêtent pas de me vouloir quelque chose. Je ne regarde même pas qui c'est. Si c'est Robert, tranquille, une seconde, fiston, on débarque.

Nous faisons la causette, au sujet de n'importe quoi, c'est sans importance, paroles joyeuses, joyeux copains, joyeux trajet vers une aventure sympathique. Trouver de nouveaux potes, au hasard, relax, soulagés, souriants, tout ça est de bon augure. Wrona (ou Barti) raconte une blague, je n'entends pas, mais elle est drôle parce que tout le monde se marre. Nous sommes ces héros qui s'en vont piller le château du margrave, armés de haches et de cuirasses, nous allons enlever des filles et boire de l'hydromel dans des coupes en grès. Tout m'enchante. Je ressemble à cet acteur dans le rôle de Janosik, le montagnard slovaque. Abondante chevelure et poitrine velue.

Nous nous arrêtons, aucune idée de l'endroit. On a roulé longtemps, ou pas ? Une grande maison, un toit en pente, une villa un peu italienne, toute neuve, d'une blancheur éclatante, avec des grilles aux piques menaçantes. Le quartier de Wilanow ? Bien joué, Slawek. Une lumière accueillante et chaude passe par les fenêtres. En descendant de voiture, je titube un peu, presque comme si je dansais.

— Te voilà tout joyeux, dit Tomek en se marrant. Une bonne chose. Quand on t'a vu arriver, tu avais l'air triste.

— Aucune raison d'être triste, dis-je.

— C'est vrai, ajoute Tomek en me prenant par l'épaule.

La porte s'ouvre d'elle-même sans qu'on appelle à l'interphone.

— Tu m'as manqué, Tomek. C'étaient des jours heureux, lui dis-je.

— Maintenant est un nouveau jour.

— Maintenant, ce sont des jours de merde, ajoute le grand, celui qui n'a pas de breloque.

L'intérieur est clair et spacieux, on entend de la musique, des rires, des voix. Nous entrons dans un salon très agréablement arrangé, petit bar, fauteuils en cuir, quelques antiquités, pas trop, une table en bois massif, des gens. Je m'appuie contre le mur. Je ne reconnais personne au début, je ne vois que des femmes et des hommes. Après un temps, je remets quelques visages, ah oui, je me souviens, la journaliste radio qui avait couvert les clubs dans les années 1990, puis, une fois montré dans *Playboy* ce qu'elle avait de joli, elle s'était calmée avec l'âge. À côté d'elle, le garçon qui produisait des galas de chansons, j'ignore s'il continue, et une autre fille, une motarde, je me souviens d'elle, directrice de MTV, elle avait un faible pour les rappeurs, l'un d'eux lui a même fait un enfant. Je reconnais tout de suite Slawek, il a civilisé sa tenue, une chemise de lin déboutonnée, un pantalon flottant, espadrilles aux pieds. Il a fortement maigri et pris des rides, il a bronzé au point de s'accorder à son mobilier, il a dû se téléporter de Sicile.

— Salut les gars, et c'est qui ce visiteur inattendu ?

Il sourit, toutes dents luisantes comme des perles dans sa bouche.

— Regarde sur qui on est tombés.

Tomek me montre avec fierté comme un trophée de chasse.

— Tu te souviens de moi ?

C'est moi qui pose timidement la question, maintenant, avec une légère crainte.

— Marcin Kania, s'esclaffe Slawek. Impossible de t'oublier, toi.

Il me guide jusqu'au bar en me prenant par la taille, un peu comme une femme. C'est gênant mais ça me repose l'oreille interne. Je me laisse faire et colle sur mon visage un sourire ouvert, car je me sens ouvert et rafraîchi, je me sens d'aplomb, léger et purifié. Reste à touiller un peu tout ça, à remettre de l'ordre. On va tout de suite s'en occuper.

— Tu as bronzé, Slawek, lui fais-je remarquer.

— Avec toutes ces régates. Une nouvelle qualité de vie, je t'assure.

— Salut Marcin, ça fait un bail, intervient la motarde.

Son nom me revient : Dorota.

— Un vrai bail, Marcin, ajoute la journaliste radio.

Le sien aussi : Basia.

— Alors, Marcin, où étais-tu passé, mon gars ?

Le producteur de galas, Jurek, oui c'est ça, Jurek, me serre contre lui à me casser les côtes. Des effusions comme j'en ai rarement, il faut que je dise quelque chose pour les rendre encore plus joyeux, qu'ils se réjouissent de ma présence.

— Écoutez, je connais une blague.

Je dis ça parce qu'il est toujours bon de raconter des blagues.

Mais il y a ici d'autres types, tous un peu rouges et éméchés, en veste Armani et jeans Calvin Klein, chemises ouvertes, des montres grosses comme des pommes polonaises, tous très animés et en grand débat. Ils se tiennent dans un coin et n'arrêtent pas de faire des signes à Slawek, qui à son tour leur renvoie des signes, on voit qu'il les aime aussi, qu'il est en affaires avec eux, et ces affaires se reflètent dans leurs regards et leurs demi-sourires.

— Devinez ce que c'est : ça ne brille pas, et ça ne rentre pas dans le cul.

Slawek pose sur le bar quelques verres et une bouteille congelée qui ressemble à une massue de glace, une arme enchantée.

— Une lampe soviétique à explorer les trous du cul, dis-je.

Et je me mets à rire, parce que c'est une bonne blague bien raffinée. Mais ça va être un délice que d'avaler ce froid, de le sentir descendre dans l'estomac, puis de bavarder avec Slawek en toute amitié.

— Ça fait longtemps que je ne t'ai pas vu. On parle souvent de toi avec Zbyszek, dit-il.

— Vous êtes restés potes ?

— Bien sûr. On a tout le temps quantité de trucs à se dire. Zbyszek, c'est vraiment un type bien.

— Et le dernier disque est tout à fait réussi, remarque Jurek, le producteur, terriblement content de lui, d'avoir déniché quelque chose.

— Laisse tomber, plus personne n'écoute ça, merde. Ce n'est plus comme les vieux numéros qui marchaient, non, Marcin ? Ceux du premier disque.

Slawek me tapote à l'endroit où, il y a un instant, il tenait sa main.

Je hoche la tête.

— Et tu veux que je te dise pourquoi ils étaient si bons, c'est parce que c'était toi qui les écrivais.

— Mais non, qu'est-ce que tu racontes. Je jouais de la basse.

La tête me tourne un peu.

— McCartney aussi jouait de la basse, Marcin.

Qu'est-ce qu'il a à me regarder comme ça, qu'est-ce qu'il cherche ?

— Zbyszek a plus d'une fois parlé des belles mélodies que tu planques dans ton tiroir, et que tu joues des fois quand tu picoles. Il dit que tu serais milliardaire si tu avais moins de pudeur. Je t'assure, toute la Pologne t'attend.

Je hoche la tête. Je ne sais quoi répondre à ce délire.

— Zbyszek aussi est un type chouette, très marrant. Je me souviens d'une fois où on était en backstage avec Maryla, du côté d'Opole ou je ne sais où, la vodka coule à flots, et Maryla dit : « Je perdrais volontiers trente kilos. » Et Zbyszek de lui renvoyer : « Tu n'as qu'à te couper les guiboles, Maryla. »

Tout le monde éclate d'un rire un peu trop bruyant.

Un liquide transparent et glacé s'écoule dans le fond du verre. Il m'hypnotise comme un bâton ferait d'un chien. Je me penche pour regarder. Incroyable, il a dû aussi garder les verres dans le congélateur. Cette beauté me dessaoule directement, comme si je n'avais encore rien bu.

— Je suis revenu au point de départ.

Il redevient sincère.

— Du disco polo ? demande Basia.

— Oh, si tu savais, l'amie.

Ce qu'il verse lentement, dans ces verres. Slawek, je t'en supplie, plus vite, je n'ai pas toute la nuit.

— Ça n'a jamais disparu, mais maintenant les gens ont moins honte.

— C'est bien, la honte est inutile.

La voix de Basia est étouffée, ses paroles sont recouvertes de ouate. Tous les verres sont remplis. Il faut que je fasse attention. Vite, vite. Quelle merveille.

— Absolument. Absolument inutile, se réjouit Slawek.

Boum. Une bombe de givre vient me décrocher la langue, elle se change en pierre glissante, une amertume poivrée explose au fond de ma gorge, les endorphines m'inondent le cerveau, un sourire m'élargit le visage, c'est la première, goûteuse, extra, qui me masse le cerveau et tous les muscles. Je fais tourner ma tête, j'émets un son indistinct et bruyant, un cri de singe engourdi.

— Les deux feront la paire, envoie, Slawek, lui dis-je.

— Je t'en prie.

Slawek verse de quoi me faire la paire. Il est si bon.

— Et toi, Marcin, tu t'occupes de quelqu'un maintenant ? Tu as quelqu'un de cool ?

Jurek est très sympathique, mais les gens le soupçonnent à tort d'être intéressé, parce qu'il a les dents qui sortent et lui donnent l'air d'un rongeur.

— Non, non… pour le moment je suis entre deux eaux. Je m'interroge pour la suite. J'ai investi un peu d'argent, et j'attends voir.

— Quel genre d'investissement ? me demande Dorota.

Quand elle parle, elle pointe légèrement le bout de sa langue.

— Rien de spécial, des logements, expliqué-je.

— Dans quel quartier ?

— Surtout Ochota.

Slawek me regarde avec chaleur et curiosité. Après deux mois d'enfermement derrière mes meubles, c'est un sentiment de fraîcheur, recevoir de quelqu'un précisément ces deux choses, chaleur et curiosité.

— Là, ce n'est pas donné.

Dorota sourit.

— Mais ça a quand même marché.

Je lui réponds d'un sourire, et nous nous sourions l'un l'autre.

Dorota est l'amie d'un diable joyeux, nous pourrions nous asseoir tous les deux sur sa moto, moi derrière, elle devant, et rouler dans Varsovie *by night*. Peut-être même au-delà. Elle a dans le regard de petits aimants, des invitations silencieuses, des rêves inaccomplis.

Téléphone. Robert. Je vais le prendre, qu'est-ce que j'en ai à faire. Je suis relax, donc sympathique.

— Alors ? demande-t-il.

— Comment te dire, je suis à une belle fête.

— Et je pourrais passer, à cette belle fête ?

— Mon copain demande s'il pourrait passer, demandé-je à Slawek.

— Sûr, mais montons à l'étage. Je vais te montrer quelque chose.

Je demande l'adresse à Slawek, je l'envoie à Robert par sms, qu'il vienne, pourquoi devrait-il se morfondre dans de drôles de bistrots. Dans les bistrots, tout le monde n'est pas sympa, mais ici, c'est autre chose. Ici, tout le monde est réglo.

— J'ai encore une blague, dis-je.

— Tout de suite, tout de suite. Mais d'abord on monte.

Slawek m'indique du doigt l'escalier.

— Ça, c'est pour faire la paire.

Je lève ma coupe, et boum. Volent des cigognes, magnifiques, toute la magie de Nord entre en moi, comme si j'avais avalé un fjord. Brrr, je me secoue, je m'ébroue, je suis un mammifère heureux. C'est que j'aime le pousse-au-crime, boire, où est le mal ? Qu'est-ce que vous avez à me dire ? Je rouvre les yeux, tout le monde sourit, je monte l'escalier, tout va bien.

Un bureau avec des meubles, des fauteuils, des lampes. Discret, pas trop éclairé, feutré, à part. Il me montre où m'asseoir. Le fauteuil est moelleux et très confortable, probablement du vrai cuir. Cigares, carafe d'alcool fort et de grand prix. Slawek me donne du feu pour allumer un havane qu'il vient de tirer d'une cassette en bois. En général, je n'aime pas trop ça, je ne sais pas m'abstenir de tirer à fond, mais là, le goût est bourgeois et agréable, comme un feu qui se consume sur de la glace, le début d'un récit de chasseur qui, après avoir rapporté un renne pour nourrir la tribu, s'offre un repos bien mérité.

Nourrir une tribu d'oiseaux ingrats. Tous les efforts que je fais, et qu'est-ce que je reçois en retour ? Putain. Des reproches, sans cesse, sans cesse, sans cesse. Des cris, des accusations, des conspirations. Une tribu minable.

J'aurais pu faire mieux.

— Zbyszek t'a donné un coup de main, pas vrai ? lance Slawek.

— Un coup de main pour quoi ?

— Ces appartements que tu as achetés.

Il se lève et va chercher une tablette qu'il pose à côté des verres et du cendrier. Quand il la touche du doigt, l'écran s'allume.

— Ah, oui… C'était il y a longtemps, et c'était trois fois rien.

Je prends les choses à la légère.

— C'est récent et c'est du solide, Marcin, répond-il.

Ça me fait drôle de l'entendre parler comme ça. C'est quoi, un interrogatoire ? Il remarque ma gêne, puis sourit pour faire comprendre que c'était juste une façon de parler.

— Ça fait dans les cinq ans, c'est ça ? demande-t-il.

— Je n'en sais rien, ce sont des trucs ennuyeux, Slawek.

Je hausse les épaules, montrant que je n'ai pas envie de parler de ça maintenant.

Je voudrais parler d'autre chose que d'histoires de fric et d'apparts. Par exemple, des jolies nanas avec qui on pourrait bavarder, ou qu'on pourrait reluquer, ou je ne sais quoi.

Slawek me ressert, il me désigne le verre, me fait signe de boire. Je bois. Horriblement fort, amer, terreux, très concret, une terre brûlée par un feu de forêt. Excellent.

— Bruichladdich, dit-il.

— Brouchlalouille ?

Slawek se met à rire.

— Regarde.

Il me montre la tablette.

Encore le téléphone. Piotr. C'est lui qui appelle. Bizarre.

— Attends, dis-je.

Je me lève à grand-peine du fauteuil et vais m'appuyer contre le mur. Le téléphone pèse autant qu'un seau de briques. Le porter à mon oreille me fait mal au bras.

— Piotr ?

— Où es-tu ? demande-t-il de la voix plate et impersonnelle d'un agent d'information.

C'est moi qui ai engendré ce robot ?

— Bonjour, peut-être ? Comment tu vas ?

C'est bien d'être un peu éméché, je lui dis franchement ce que je ressens.

— Maman s'inquiète, m'informe-t-il d'un ton encore plus plat et impersonnel.

Un automate : tu glisses une pièce, il te renvoie une phrase.

— Je suis sain et sauf, et toi, fiston ?

— Maman veut savoir où tu es.

— Tu sais quoi, maman peut me poser la question elle-même.

Ça me met en pétard. Mais malgré cela je lui parle d'une voix gaie, claire et chaleureuse. Il est mon fils, et je serai toujours chaleureux avec lui, quoi qu'il arrive.

Il ne répond pas.

— Fiston ?

— Elle m'a demandé, alors je t'appelle, dit-il.

— Tu peux lui dire que tout va bien.

— Dis-lui toi-même.

Et il coupe, le petit merdeux.

Ça bouillonne en moi de plus en plus. Mes poings se serrent d'eux-mêmes, rencontrent le mur. Il a fallu qu'il vienne me sermonner, me gâcher la fête, faire entendre des braillements à un moment où j'avais réussi à fuir mon enfer puant. Il a fallu qu'il m'attaque alors que j'avais enfin réussi à me retrouver avec des gens sympas.

— Tout est OK ? s'enquiert Slawek.

Je fais oui de la tête et retourne au fauteuil. Tout est OK, super, charmante compagnie, vraiment, quelle soirée.

— Donc je vais te dire, parce que peut-être que tu ne sais pas, Marcin, mais toutes tes affaires immobilières avec Zbyszek, en fait, ça s'est fait avec moi. C'est de moi que tout est parti.

— Chouette, lui dis-je.

— Nous avons récupéré ces immeubles où tu as acheté des appartements. Je dis bien « nous ». Zbyszek a une participation, j'ai la majorité, et des copains ont des parts.

Il m'éblouit avec ses quenottes luisantes comme des perles.

— Oui, mais je n'ai pas discuté avec toi, je n'ai signé aucun accord, fais-je remarquer.

— Qu'est-ce que tu crois, que je signe des accords ? dit Slawek en riant.

— Je n'ai pas tout mis dans ces immeubles, ajouté-je, car quelque chose m'intrigue encore.

— Oui, tu as aussi acheté une villa à Ochota.

— D'où tu sais ça ?

Je le regarde, je me souviens que Slawek a toujours tout su, mais là ça m'intéresse d'apprendre d'où il tient ça, justement.

— C'est que nous avons repris le foncier sous tous ces bâtiments. Et là, tu vois, Zbyszek et moi et les copains, on siège au conseil d'administration.

— Ah, que le monde est petit !

— Non, pas petit, tout petit. La musique, ce n'est plus qu'un hobby.

Il rit et me tape sur l'épaule.

J'essaye aussi de sourire, mais les muscles zygomatiques se sont avachis, difficile de les retendre en dépit de ma bonne humeur.

— Oui, ce n'est qu'un hobby, c'est clair, répété-je.

Je sens que son whisky m'a desséché le gosier.

— Je peux te dire que je ne joue plus depuis des années, tout juste si je vais écouter des trucs.

— Du rock, sûrement ? demande-t-il.

— Oui, du rock.

— Les Floyds ?

— Plus dur. Dis voir, sers-moi quelque chose de normal, Slawek. Je fais une allergie à ce genre de trucs.

Slawek se lève, prend au bar une bouteille de Baczewski, et verse. Je bois, il continue à parler, verse, je bois, il verse, je bois, il dit quelque chose, quelqu'un entre, dit quelque chose, danse, un coup vers le haut, un coup vers le bas, ondulation et glissade comme dans la chanson, je bois, et quand je m'y remets, Slawek pianote à nouveau sur sa tablette. Il me fait voir un machin, des images, des carrés, des maisonnettes, des jardins, des plantes, des arbres. Il dit quelque chose, j'ai du mal à capter, je l'entends de plus en plus mal même si je fais de grands efforts pour l'écouter.

— Et là, ça va vraiment donner quelque chose.

Il se vante de ce qu'il vient d'essayer de me montrer.

Dorota arrive à l'étage suivie des deux gars, Armani et les breloques en or. C'est ici que vous êtes, qu'ils disent. Oui, c'est ici que nous sommes, répond Slawek. Ils s'assoient un peu n'importe où. Dorota près de moi, sur l'accoudoir, elle croise ses jambes et me jette des regards. Je me concentre sur elle. Elle est de plus en plus belle. Lorsque je recule la tête, elle me gratte les cheveux. La discussion qui se déroule entre les deux autres et Slawek ne me concerne en rien.

— Ce sont justement eux, les collègues qui suivent ces affaires, explique Slawek. Les deux présidents. Le président Rosiak et le président Kalita.

— Quels présidents ? lance l'un des deux avec un sourire.

— Tu as vraiment joué au Théâtre de Poupées ? demande l'autre.

— Dans l'orchestre, pas sur scène avec les poupées, précise le premier.

Ils sont parfaitement identiques, comme des jumeaux.

— Moi, je n'y ai jamais mis les pieds, dit l'autre.

Deux garçons sympas. Ça se voit tout de suite. Je hoche la tête. Slawek confirme. On reremplit les verres.

— Moi, j'y suis allé une fois. J'étais en primaire, et je m'en souviens encore. Ça s'appelait *Les Voix dans les roses*, fait le premier, non sans plaisir.

— Tant mieux. J'ai toujours su que tu étais un type cultivé. En tout cas, Marcin, c'est ça ? Écoute, j'ai dansé sur *Je t'aime comme la Russie* à la noce avec ma femme.

Il pointe un doigt sur moi. L'information est, de toute évidence, de la plus haute importance.

— J'ai aussi fait à l'époque des tas de trucs, mais je n'ai pas dansé avec ma femme, informe le premier.

— Tu n'as pas de femme, abruti.

— Et je m'en félicite.

Le sourire de Dorota s'élargit encore. Les cartes ont été retournées sur la table, tout devient clair, même dans cette pénombre.

— On prend ton engin ? lui demandé-je.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes, Marcin ?

Elle éclate de rire, tout le monde se met à rire, tout devient très drôle.

— Vous aussi, vous siégez au conseil d'administration ? leur demandé-je.

L'ambiance est sympathique, et je la rends encore plus sympathique.

— Nous siégeons en fait dans plusieurs conseils, tu sais, c'est notre hobby.

Ils ne font tantôt plus qu'un, et tantôt se divisent en quatre.

— Ne lui dis rien aujourd'hui.

Celui qui est sans femme, ou l'autre peut-être, hoche la tête.

Slawek s'assombrit. Il prend sa tablette qu'il repose hors de mon champ de vision. Encore un, hop là, boum. Je vais sans doute déborder, ça me remonte dans la gorge, je sens que je dois aller aux toilettes. Ils m'indiquent la direction. Qu'il est long, ce couloir. Je ne me souviens pas qu'il ait jamais pu en être autrement, tout a toujours été comme ça, baigné dans une étrange chaleur. J'avance à tâtons, je me sens bien, j'ai trop mangé de sucreries, le bruit continue en bas, Oum-Papa Oum-Papa à plein régime, impossible de reconnaître une mélodie, il pourrait aussi bien s'agir d'un type qui donne des coups de marteau sur une casserole, l'effet serait le même, ils sautent tous en rythme, et ils rient, et ils s'amusent à merveille, eux, c'est-à-dire des étrangers complets. Une porte, j'ouvre, parfait, j'ai trouvé. Du premier coup. Je ne suis pas un imbécile de Marcin. En fait, je ne suis pas si bête.

Les toilettes tournent autour de leur axe, à tout va. Je m'appuie contre le lavabo, je m'arrête une seconde. J'ai oublié ce que je voulais faire. J'ai oublié qui m'a appelé. Je ne sais plus.

Dans les toilettes, c'est plus calme.

Je les déteste tous, et eux pensent que je les aime, que je veux leur plaire.

Mais je les ai bernés.

Boire, la merveilleuse affaire, la meilleure du monde.

On dit que boire rend honteux. Tu parles ! Boire m'apporte de la fierté. Ma force est de boire. Quand je bois, c'est comme si j'avais une quantité de pistolets en réserve. Je peux à tout moment les sortir, me

mettre à jongler avec, puis les ranger de nouveau dans mes poches. Boire, c'est soudain devenir riche. Gagner tous les jours au Loto. Boire, c'est avoir de l'audace, porter un sabre et dire la vérité, coiffer le bonnet de fou du roi. Boire, c'est s'envoler au-dessus de toute cette merde et faire des pirouettes. On dit : oh ! vodka, laisse-moi vivre. Quelles conneries. Tu vas encore en redemander, et à n'importe quel prix. Tu vas t'aplatir. C'est la vodka qui est faite pour toi, et non toi pour la vodka. Libérez-vous en buvant. Qui aime boire est dans la vérité, comme sous un projecteur aveuglant.

Les gens sont des putes, vraiment. Chacun a entendu ça mille fois, chacun pense que c'est une banalité, mais c'est la vérité. Ils ne te foutront jamais la paix, jamais. Ils vont t'entraîner dans le noir, dans un monde horrible. Dans le mensonge et la merde dont ils décorent leurs maisons et qui leur sort de la bouche. Ils n'arrêteront pas tant que tu ne seras pas enfoncé dans la boue avec eux. Le mieux serait de te crucifier, de te couvrir d'ordures, de faire de toi une attraction payante. Le monde est comme une sorte de cirque dans un village de western. Quelques baraques sans électricité au milieu du désert, autour d'une rue principale qui n'est qu'un ruisseau de boue et de saloperies où pataugent des porcs. Arrive en ce lieu un cirque que dirige un dégénéré portant moustaches et monocle en or, et ce cirque traîne avec lui plusieurs créatures malheureuses, un enfant à deux têtes, une femme cul-de-jatte, un grand brûlé. Lorsque le dégénéré claque des doigts, les créatures sortent en haillons, hébétées, apeurées, elles s'agglutinent tandis que les habitants du village se rassemblent autour, coiffés de hauts-de-forme crasseux ou habillés en robes souillées d'ordures. Chacun paye son entrée d'une petite pièce rouillée donnant droit à regarder les malheureuses créatures. Le moustachu dégénéré compte scrupuleusement la recette, la range dans sa poche avant de fouetter ses pauvres monstres, de leur cracher

dessus, de leur ordonner de se frotter les uns contre les autres, de copuler, tandis que rigole la triste audience. Le dégénéré dit : et puisque vous avez payé, vous pouvez leur jeter toutes vos cochonneries, et pour une pièce supplémentaire, vous pouvez leur envoyer des coups de pied ! Regardez, vous êtes les meilleurs, n'ayez pas peur, vous n'êtes pas des charognes, vous êtes les maîtres de la création ! Et ces gens se gondolent, ah ! la joie de pouvoir cracher, lancer des ordures, donner des coups de pied, houspiller, insulter. Une heure plus tard, le taré remballe son affaire, pousse ses zombies jusqu'à la diligence et continue jusqu'au prochain bled. Les autres restent dans leur chierie, satisfaits, heureux de leur bonne suée, et plus pauvres d'une pièce.

Rien ne sort de tout ça, le soleil se couche, il n'y a plus rien à voir.

Tel est le monde. Boire est la seule médaille que tu peux t'accrocher. Que je peux m'accrocher.

Sans elle, je serais comme les autres. J'aurais peur de regarder la vérité, de voir que je suis semblable à celui que je couvre d'ordures, conspue, invective.

Quelqu'un frappe à la porte.

Il faut que je reboive avant de filer.

— Je viens juste d'arriver, putain ! crié-je.

J'ai le temps. Je peux préparer un plan.

Je le prépare au poil, parce que je suis un Marcin réfléchi. Réfléchi mais par là même complètement seul. Qui de vous a, putain, jamais pris la peine de me téléphoner ? Qui s'est souvenu de moi ? Trois mois que je n'ai rien bu. Personne ne m'a même demandé comment je me sentais. Vous riez, bande de cons.

Je finis par ouvrir la porte parce que je ne peux pas laisser l'autre personne à l'extérieur plus longtemps. Mais voyez-moi ça, c'est Dorota.

— Oh, Dorota !

Je lui souris.

Elle aussi me sourit tout en trafiquant quelque chose avec ma braguette, difficile de dire quoi, mais bon, l'invitation est bien là, oh, Dorota, le temps t'a changé même si ça ne se voit pas tant que ça, ne t'en fais pas.

— Qu'est-ce que tu fais, lui demandé-je.

— Je reboutonne ton pantalon, répond-elle.

Mais d'une drôle de façon.

— Tu peux le déboutonner, dis-je en riant.

— Je ne pense pas, répondent trois Dorota, identiques, vraiment mignonnes.

— Et si je le rouvre ?

— Je le refermerai, répondent les trois Dorota.

— Allez, viens.

Je les prends par la main et essaye de les attirer à l'intérieur.

— Non, calme-toi, Marcin, disent-elles.

— Ça veut dire quoi ? Vous vous êtes bien assises sur mon accoudoir.

Ensuite, tout s'accélère, le couloir et les toilettes redoublent de vitesse, et j'en prends une dans la figure. Mais je n'arrête pas de la tirer. Je tire de plus en plus fort. On ne se permet pas de m'inviter pour ensuite me dire de dégager. Non, vous n'allez pas m'humilier une fois de plus, bande de salopards. Viens par ici, pourquoi tu t'étais assise sur ce fauteuil, pourquoi tu me souriais ? Dorota, Petite Miette. Arrive. Encore une fois dans le visage. Quelqu'un crie, ce sont elles qui crient, elles sont de plus en plus nombreuses, cinq, six, difficiles à compter.

— Lâche-moi.

— Lâche-moi, putain.

— Lâche-moi putain, idiot.

— Au secours.

— Que quelqu'un le maîtrise.

Des gens accourent. D'abord les types avec leurs grosses breloques, puis Slawek. Tout s'enchaîne comme dans un programme de lessiveuse, de haut en bas, de bas en haut, tournoyant, s'affalant, j'attends le vent qui va disperser tous ces fils de putes sortis de Pétaouchnok.

Tomek, sans doute. Il fonce. Il ne sourit plus. Tomek est en pétard et triste, il l'a mauvaise. Quelqu'un demande ce qu'il se passe ici. Tomek a dix doigts à chaque main.

Vous trouvez ça drôle, mais moi, je vois votre haine. Vous croyez réussir à la cacher.

— C'est moche, Marcin. Il faudrait que tu te calmes un peu.

— Tu sais ce qu'il a fait ?

— Relax, Dorota, on va s'en occuper.

Une grosse patte s'abat sur moi et tente de me remettre droit, mais je ne veux pas, le plafond va me tomber sur la tête.

— Casse-toi.

Je crache dans la gueule de quelqu'un, une gueule faite de plusieurs autres gueules. Gueule recousue. Gueule de Frankenstein. À un moment, ça commence à me faire très mal. La lumière danse et des ombres me dansent autour, un goût de batterie qui fuit.

— Non, non, on ne joue pas comme ça. Eh ! On ne joue pas comme ça.

— Fais-lui quelque chose, putain.

Il y a un espace entre une tête et une autre, une fente entre deux gueules, je vise pour traverser avec mon poing, je rate, lâchez-moi, je cogne en plein dans une gueule, lâchez-moi, je reçois en retour encore plus de douleurs dans le bas, tout en bas.

— Dorota !

Je vois qu'elle est encore là, quelque part, viens Dorota.

— Non mais !

— Vire-le d'ici.

— Dorota, je m'excuse, viens.

Il n'y a plus de Dorota. Ce ne sont plus que des poings avec des gueules. Cousues, ondoyantes, affalées.

— Salut, j'écoute.

Pieds, chaussures, sol, terre, créature aux nombreuses pattes, ça suffit comme ça, faut corriger ça, se réveiller pour de bon.

Des voix au loin.

— J'ai entendu dire qu'il y avait une fête sympa par ici.

— Fous-le dehors.

— Je t'emmerde.

— Excuse, Dorota. *Sorry*. Excuse. Viens, je te prépare un drink.

— Fous-le dehors. Il n'y a pas de fête sympa ici. Pas pour lui.

Jusqu'où peut-on humilier un homme, le pourrir, combien peut-on supporter de coups de pied dans la tête, combien de cris ?

Il fait sombre, je suis assis, OK, j'ai compris, je suis dans une voiture.

Celle de quelqu'un, pas la mienne. Le vent entre par une fenêtre. Il me rafraîchit la tête. J'ai mal partout, surtout au ventre.

— Dans le sac, Marcin, là, tu as un sac. Là, merde !

J'ai mal, mais ça se détend, sauf que ça n'arrête pas de me couler de la gueule, du jaune, un acide dévorant.

— Marcin, putain.

Là, je comprends qu'il s'agit de la voiture de Robert. Ça doit être la voiture de Robert, parce que c'est Robert qui est au volant. On devait aller voir la caverne d'Ali Baba. On devait se faire des super aventures. Robert, fais quelque chose.

— On devait aller à la caverne d'Ali Baba, lui dis-je.

— Ta gueule, Marcin, ta gueule, salaud, répond-il.

Plus rien ne coule. J'ai terminé. Le ventre ne me fait plus mal, ni la gorge, je me tiens bien. Je veux me défaire de ce sac, il est dégueulasse et il pue. Robert me le prend. Le vent m'enveloppe la gueule, vient me soulager.

— Tu n'as pas mis longtemps.

La voix arrive de très loin, comme si Robert roulait dans une autre voiture.

— Ils me détestent, Robert, ils n'arrêtent pas d'agir contre moi, expliqué-je.

— Tu es un sacré numéro, dit-il en riant.

On dirait qu'on s'arrête. Sans doute un feu.

— Tiens, mais vise bien.

Il sort de sa poche un sachet blanc, d'où dépasse un bout de paille. Ça danse devant les yeux, je n'arrive pas à viser, je ne comprends pas vraiment. Robert le soulève délicatement, le porte jusque sous mon nez. Vas-y, vas-y, m'encourage-t-il.

Comme une décharge électrique. Une pointe aiguisée.

Une force puissante me repousse dans mon propre corps. Comme de regarder un porno faisandé, de soudain tout voir, internet a tout rapproché, on voit chaque bouton sur une fesse et chaque veine sur une bite, et leur maquillage qui se défait sous la transpiration.

Je tousse, une fois, deux fois, la moitié d'un hôpital descend au fond de ma gorge, mon cœur bat comme un étalon, je n'ai rien à quoi m'accrocher, je me raccroche à moi-même. Ça amuse Robert qui me reprend le sachet, et c'est là que je vois à quoi il ressemble. Prêt pour le bal, sur son trente et un, chemise ouverte, foulard, cheveux léchés, jeans, bottines, parfum lourd, sans doute Tom Ford Noir Extrême, je sens tant ça pue.

Ça n'a jamais été aussi clair.

Trop clair.

Je vois de plus en plus en plus en plus.

Je suis soudain ailleurs. Je vois une cour, un feu, des tas de choses qui brûlent. Des objets que l'on a mis à cuire. Le visage de celui qui fait cuire. Gris, féroce, hostile. Salopard que tu es. Tu es en uniforme. Tu me détestes. Personne ne m'a jamais détesté comme ça. Et ma mère me dit : calme-toi. Tout brûle. Je vais devoir attendre deux ans pour rendre la pareille.

Qu'est-ce que c'est, mais qu'est-ce que c'est ?

— Ça fait du bien de te voir.

Il sourit. Robert, mon petit Robert. C'est lui qui sourit.

— Moi aussi, Robert. Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Allez, vas-y encore, l'autre narine.

Il me demande de rectifier. Je rectifie. C'est encore mieux.

— C'est à toi de me dire ce qu'il s'est passé, dit-il.

— Je ne sais pas. On m'a attaqué. On m'a tiré de là-bas, et on m'a attaqué.

— Mais qui ?

— Mais eux. Ils ont vu que j'avais découvert leur jeu. Ils ont pigé. Ils ont décidé de m'empêcher.

— Empêcher de quoi ?

— De fuir.

— Fuir quoi ?

Ce n'est sans doute pas une bonne idée de lui en parler.

Aux feux suivants, Robert approche de ses narines une nouvelle dose de schnouff. Il inspire délicatement, doucement, en connaisseur, il n'éternue même pas, il s'essuie le nez avec un mouchoir en soie qu'il sort d'une poche de sa veste. Ah, le gandin.

— Écoute, Kania. Tu as mis un bordel total chez Slawek Kurzyna. Une bonne femme a crié que tu essayais de la… tu vois. La forcer à la bagatelle.

Ce sont des menteurs, bien sûr. Ils essayent de faire de moi ce que je ne suis pas. Que je bats ma fille, que je viole des rombières déplumées, moi le monstre, Marcin Kania, bien, vous l'avez voulu, vous l'avez, tant que vous y êtes, pendez-moi à un arbre, une pancarte accrochée au cou, HITLER, MONSTRE, FRITZL, TRYNKIEWICZ. Trynkiewicz, le serial killer, je me répète.

— Du calme. Qu'est-ce qu'on fait, espèce d'emmerdeur ?

— Les courses.

— Quelles courses ? demande-t-il.

— Les courses. Pour la maison. Bicarbonate, alcool à 90°.

Alcool à 90°, je lui précise, et je me mets à chercher la feuille dans ma poche. Qu'est-ce qu'il y avait encore ? Ah oui, l'alcool à 90°, oui, de l'alcool. L'alcool, c'est sûr. Et quoi encore ? Du sucre ? Peut-être.

— Peut-être du sucre. Et du bicarbonate. Et de l'alcool.

— Tu es incroyable.

Il démarre et se met à rire. Il roule vite. On ne voit rien. Un magasin, il faut trouver un magasin. Où y a-t-il un magasin ? Robert secoue la tête. Il rit comme au spectacle. Ça y est, je comprends. Lui aussi est avec eux. Pourquoi suis-je aussi naïf ?

— Marcin, écoute, on va faire comme ça. D'abord, tu te calmes. On va prendre un verre quelque part, puis on ira chez moi, d'accord ? Tu fais un petit somme, tu te lèves tôt, tu te laves le cul et tu te brosses les quenottes, et puis tu rentres fêter Noël dans ta petite famille. D'accord ? Mais gentiment cette fois, vieux. Sans ramdam.

J'ignore où il m'emmène, mais je sais que là-bas m'attendent tortures et humiliations. Trynkiewicz, qu'ils disent. Fritzl. C'est faux. Ils veulent me voir en prison. Ils veulent me tuer. Je ne trouve pas de

mots pour eux. Comment les qualifier ? Connards ? Fils de pute ? C'est en dessous. Il faut leur inventer des mots nouveaux. Des insultes toutes fraîches. Je vais trouver, mais il faut que je réfléchisse.

— Il faut que tu t'arrêtes, lui dis-je.

C'est moi le plus malin. Il va se garer, et je vais me barrer. Je n'en suis pas sûr, mais il a peut-être l'intention de me zigouiller. Ou au moins de me torturer. De filmer et de publier ça sur les réseaux.

— On ne va faire aucune course maintenant, tout est fermé, affirme-t-il.

— Non, tout n'est pas fermé. Il y a des boutiques 24/24.

L'enfoiré. Il a compris que je voulais me barrer. Il faut que je trouve un autre plan.

Il pouffe, il grogne, le porc, il rugit, comme si on projetait le marathon de la chanson sur son pare-brise.

— Allez, Marcin, on va passer rue Krucza. Derrière le Novotel. J'ai un copain qui y a ouvert un local. Un peu sauvage, mais sûr.

J'ai le ventre plein de colère. Des nazis et des traîtres. Ça ne va pas se passer comme ça. Il faut que j'achète du bicarbonate et de l'alcool. Et disparaître. Me cacher.

Attendre l'aube.

— On se prend un verre et on rentre se coucher à la maison.

Je ne vois plus rien. Au lieu d'un cerveau, j'ai dans la tête des dizaines de poings minuscules. Il va m'attacher et téléphoner à tout va. Ils vont tous venir. Ils vont me torturer et ça va les rendre tout joyeux. Ils vont enregistrer la séance. Et ils la montreront à tous les autres. C'est là le but véritable de toute cette mascarade.

— On va aller mater les petites. Sans draguer. On est trop fatigués pour draguer.

Mais non. Il ne se moquera pas de moi. Plus personne ne va plus jamais se moquer de moi.

— Combien on te paye pour ça ? lui demandé-je.

— Pour quoi ?

— Combien on te paye pour ça ?

— On va peut-être plutôt rentrer directement à la maison, Marcin.

— Tu t'es mis d'accord avec eux, salopard !

— Mais non, vieux, qu'est-ce que tu imagines ? Vraiment !

Mais il recommence à sourire, non, là, c'est trop, assez de tous ces sourires en coin, je dois disparaître, attendre l'aube. Je lui envoie mon poing sur la gueule.

— Putain, Marcin ! hurle-t-il.

Il en prend un autre, dans sa grande gueule qui se marre, sa gueule d'abruti, sa gueule de minable, il essaye de se défendre, mais je le tiens, je l'ai chopé, je ne vais pas le lâcher, qu'il crève !

Personne ne s'est jamais moqué de moi.

Une fois à la maison, je vais faire le ménage. Finies les moqueries et toute cette violence. Elles vont finir par me dire la vérité, toutes les deux. L'une comme l'autre, des corrompues.

Il tente de se défendre, mais il n'y arrive pas. Les lumières dansent dans l'obscurité derrière les vitres de la voiture, et tourne le manège, le manège aux madones, madones.

— Marcin, arrête, merde, arrête, râle-t-il.

Mais je lui défonce le crâne, et je prends dans la boîte à gants un truc lourd, je ne sais pas ce que c'est, ce qui compte, c'est que c'est lourd et acéré, et je lui recogne la gueule, il ne me crachera plus jamais dessus, il a fini de se moquer de moi, plus jamais. Encore un coup, et encore un. Bien fait pour ce connard.

Je le frappe partout. Quelque chose craque. C'est bon. Faut que ça craque. Les poings me font mal, mais c'est bon. Faut que ça fasse mal.

Plus jamais de trahison.

Danse le manège aux madones, madones.

— Marcin !

Il hurle.

Je lui règle son compte, ensuite j'irai à la boutique. Après quoi je rentrerai à la maison. Une fois à la maison, je remettrai de l'ordre.

Soudain, une intense douleur à la mâchoire. De nouveau ce goût de métal rouillé dans la bouche, comme le liquide d'une batterie qui fuit.

Je n'y vois plus grand-chose.

Puis, à un moment, j'en vois trop.

Une lumière aveuglante, et une sirène qui ne s'arrête pas.

Et tout un boucan.

Tout ça est très lent.

Et un envol, métal et bris de verre.

OceanofPDF.com

Recherches

Je les attends devant la maison. Je ne veux pas entrer. Tout sera plus fluide si je m'en tiens à l'espace qui m'est imparti.

Capone attend que je fasse quelque chose, que je lui lance une balle ou un bâton, mais je n'ai aucune distraction à lui offrir. Dernièrement, je ne suis pas bon dans ce domaine. Laisse-moi tranquille, Capone, va bouffer un hérisson.

Quand elles sortent enfin, je m'efforce de ne pas les regarder. J'ai un peu honte de mon apparence. Un tee-shirt Black Sabbath sorti du pantalon, un survêt, des baskets sales. Je me traîne jusqu'à l'auto. La douleur coule toujours dans mon corps via le flux sanguin. Je ne suis pas allé chez le médecin. À quoi bon s'occuper de soi quand on ne sait pas faire ?

Je m'assois à l'arrière, à côté de Marta. Ula conduit. Elles sont au milieu d'une conversation à laquelle je n'ai pas accès.

— Tu es sûre d'avoir tout commandé ? lui demande Marta.

On dirait une ombre. Elle est remplie de la fumée des clopes qu'elle consomme compulsivement. Elle veut se bousiller définitivement la voix à la cigarette.

— Oui, ils passeront demain, ils font plein de livraisons, répond Ula.

— L'eau ?

— Oui, l'eau.

— Le papier toilette ?

— Oui, maman.

— Et tu devras aussi passer chez mamie.

— Oui, maman, bien sûr, je passerai chez mamie.

— Mais ne lui dis rien.

— C'est difficile, maman.

— Je sais que c'est difficile, mais vraiment, je te le demande.

— Bon, d'accord, maman, dit-elle en soupirant.

— Qu'est-ce que je ferais sans toi ? dit Marta tout bas, presque inaudible.

Sous sa doudoune ouverte, Ula porte encore un ensemble de jogging uniforme, cette fois d'une couleur de cosmétiques, poudre, fond de teint, un truc dans le genre. Elle ne s'est pas maquillée, alors elle a l'air triste. À chaque fois qu'on s'arrête à un feu, elle jette un coup d'œil à son téléphone.

— Regarde, dit-elle en montrant son écran à Marta. Anika a publié la photo de Piotr.

Marta se met l'écran devant les yeux pour mieux voir.

— Qui c'est, Anika ? Je ne connais aucune Anika.

— Une copine de promo.

— Et ça donnera quelque chose ? interroge Marta.

— C'est une influenceuse, maman. Elle a cent mille followers. Elle a été finaliste de Miss Polonia. C'est un réseau immense.

— Ah d'accord, et quelqu'un a écrit quelque chose ?

— Rien de probant pour l'instant.

J'ai envie de lui demander comment ces gens auraient pu apercevoir Piotr quelque part, vu qu'ils passent leur temps le nez dans leurs téléphones. Mais je renonce.

— Ta mère ne sait pas pour Piotr ? dis-je à la place.

Marta ne répond pas.

— Mamie sort à peine d'une opération, m'informe Ula.

— Alors c'est comme pour la vieille Kaczynska, l'ancienne première dame, dis-je. À elle aussi, on a caché le fait que son fils s'était crashé en avion.

— Ferme-la.

— Excuse, m'excusé-je.

Marta se tourne vers moi et me regarde dans les yeux pour la première fois.

— Tu n'as pas l'air bien.

— Mouais non, Marta. Je suis beau comme un dieu. Comme le jeune Depardieu.

Je tente de sourire.

— Depardieu n'a jamais été beau, réplique-t-elle après un instant avant de se tourner à nouveau vers le pare-brise.

Elle en a vu assez.

— Ma mère ne nous aiderait en rien à l'heure actuelle, m'explique-t-elle.

— La mienne non plus, dis-je.

— Ta mère est morte, me rappelle Marta.

Bien entendu, je sais que ma mère est morte. Mais il est bon d'échanger quelques phrases, peu importe lesquelles.

Quand je sors de la voiture devant le commissariat, je me sens tout engourdi. Des plaques de douleur voyagent sur tout mon corps. Des aiguilles invisibles me transpercent la peau, pénètrent mes muscles, s'écoulent par les veines, arrivent jusqu'au cœur.

En revanche, le lieutenant Karlowicz a l'air un peu mieux. Ses couleurs bouffies ont quitté son visage. Ses yeux sont plus concentrés, aucune douleur n'en émane. On constate aussi que son cerveau a dégonflé : il est plus vif, plus rapide que l'autre fois, en plus il ne pue pas, il s'est rasé et a mis du déodorant. Sur son bureau, je remarque

une boîte d'aspirine et une tasse de café à la turque, ainsi qu'une assiette Arcoroc transparente, de celles dont on faisait la pub à la télé dans les années 1990. La pub était assez marrante, je m'en souviens encore : un couple se balançait des assiettes à la figure et celles-ci ne se brisaient pas, rebondissaient sur les murs. Arcoroc : la garantie de violences conjugales, sans perte de biens durement gagnés. Dans les années 1990, tout le monde picolait puis se foutait sur la gueule, on se balançait des objets à la figure, l'époque était trop dure pour l'amour. Martyna Jakubowicz en avait fait une chanson, *Les Maisons en béton*.

Le lieutenant Karlowicz prend une bonne gorgée, le marc lui entre entre les dents, il se détourne pour l'extraire.

— La chose principale que nous avons apprise, c'est que ça fait trois mois que votre fils ne va plus à son travail. Il a démissionné.

— Je ne comprends pas…, chuchote Marta.

— Moi non plus, je ne comprends pas.

— Il travaillait chez Darkcode, c'est ça ?

Ula hoche la tête. Moi non, parce que je ne sais jamais comment s'appelle sa boîte.

— Cela faisait trois mois qu'il n'y travaillait plus, nous ne savons pas pour quelle raison. Il a démissionné à sa propre demande.

Karlowicz nous l'annonce comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle du monde.

— Cela fait trois mois qu'il n'y travaille plus, le corrige Marta.

Elle n'autorise aucun verbe au passé.

— C'est tout ? Vous avez appris autre chose ? dis-je. Ça, on aurait pu le découvrir tout seuls.

— Mais vous ne l'avez pas découvert, réplique-t-il, agacé.

— Sois pas insolent, putain, dis-je en haussant la voix.

Karlowicz noue les mains sur son bureau dans un geste délicat qui sied mal à un policier.

— Nous en avons fait beaucoup, on pourrait même dire que nous en avons fait plus que pour une disparition standard.

Il répond d'emblée à une accusation qui n'a pas encore été formulée. Mais il suffit de bien regarder Marta. Je pense qu'elle n'a pas fermé l'œil depuis deux semaines, en dépit des pires médicaments qu'on lui administre par doses de cheval.

— Comme je vous l'ai signalé, je me suis longuement entretenu avec Mme Kinga. Il a fallu, permettez l'expression, que je fasse la fiche de votre fils.

— Faire sa fiche… une méthode digne de la police communiste, remarque Marta.

— Vous savez, c'est dur de retrouver quelqu'un si on ne connaît pas ses habitudes, son quotidien, ses amis. Mme Kinga m'a donc fourni une liste de personnes, de lieux, d'amis communs, de boutiques, cafés, salles de muscu. D'endroits que votre fils a régulièrement fréquentés, vous voyez…

Je l'interromps.

— Mais je t'ai appelé. Je t'ai dit que je m'étais souvenu de ce que tout ça avait eu lieu à la gare. Ces connards l'ont frappé et traîné derrière eux. Je les ai poursuivis. Je tenais son portefeuille à la main.

— Et qu'est-ce qu'il faut que je fasse avec ça ? Poster des gars à la gare centrale et attendre qu'ils se pointent ? demande-t-il en écartant les bras.

— Tu m'as dit que je devais m'en souvenir, alors je m'en suis souvenu.

Mes doigts tambourinent spontanément sur le bureau jonché de paperasse.

— Et est-ce que vous vous êtes rappelé comment vous vous étiez retrouvé là ?

Il ne me tutoie que lorsque nous sommes seuls. En dehors des réunions, on ne se connaît pas.

Mes doigts tambourinent toujours. Mais dans l'ensemble, ça va. L'essentiel est que les spasmes soient terminés. Ça fait presque deux semaines, alors tout revient à la normale. C'est juste que mon foie réclame du sucre au point qu'un trou noir s'ouvre dans mon ventre et aspire mon organisme entier. Pour les cas de ce genre, j'ai sur moi une barre chocolatée dont je déchire l'emballage et que je commence à manger.

Ula me regarde comme si je venais de sortir un chaton de ma poche et que je me mettais à l'étrangler.

— Il est obligé, dit Marta pour me justifier, à mon grand étonnement.

— J'ai parlé avec un tas de gens. La femme de votre fils allait régulièrement courir avec un groupe d'amis, ils choisissaient leurs horaires sur internet. Nous avons vérifié les trajets de ces courses, nous avons interrogé ces gens.

— Et notre fils courait avec eux ?

— En principe non.

— Alors pourquoi avoir vérifié ?

— Parce qu'il courait peut-être avec eux quand même. Nous vérifions tout.

En réalité, il me tape sur les nerfs.

— Nous avons aussi interrogé la famille de Mme Kinga.

— Pourquoi diable serait-il allé chez ses beaux-parents ? lui demande Marta.

— Si nous n'avions pas vérifié, vous nous l'auriez certainement reproché, à juste titre, d'ailleurs, réplique-t-il.

Grand silence. Karlowicz prend une gorgée de son café, moi, je règle le sort de la barre en deux bouchées, je froisse le papier d'emballage et, l'espace d'un instant, je ne sais pas quoi en faire, et là le lieutenant me présente sa poubelle.

— Et Mme Brzezinska ? dis-je.

— On est passés chez elle. Elle n'y est pas. Elle n'a aucune famille proche, on ne sait pas où la chercher.

— Et ces gens chez qui Piotr est entré par effraction ?

— Piotr n'est entré par effraction chez personne, grogne Marta.

— Ces messieurs-dames n'ont pas porté plainte, dit le lieutenant en secouant la tête.

Il tapote un temps le bureau de ses doigts.

— Allons-y encore une fois, à Podkowa, toi et moi, dis-je.

Il m'interroge du regard.

— Il nous faut du concret.

— Une femme avec la mâchoire cassée et une commotion cérébrale, ce n'est pas du concret ?

— Si vous nous fournissiez un portrait-robot, ça serait du concret.

C'est à toi de me fournir quelque chose, me dis-je, un espoir, juste un peu, il peut être bas de gamme et froissé comme ce papier de barre chocolatée. Donne-moi au moins une once de chance que Piotr soit quelque part, qu'il fasse quelque chose, qu'il attende, qu'il soit en vie. Il peut nous haïr tous les deux. Il peut ne plus jamais vouloir nous revoir. Il suffit d'une seule et unique trace, d'un appel, d'une information.

Je vis.

Je vais bien.

Je te déteste, papa, mais je n'ai rien.

— Ainsi donc nous avons tenté de parler avec quasiment tout le monde, reprend le lieutenant, mais pour certains, nous n'avons pas

réussi. Et c'est peut-être là que j'aurais besoin de votre aide. Il s'agit de ses amis.

Il regarde ses fiches.

— Krystian Lolewski et Jan Kajdan, lit-il.

— Nous avons parlé avec eux, dit Marta.

— Mais nous, nous ne leur avons pas parlé.

Karlowicz a terminé son café. Il se lève, appuie sur l'interrupteur de la bouilloire posée près de la fenêtre. L'eau bout instantanément, et il complète aussitôt le niveau du liquide dans sa tasse. Il nous regarde avec une sorte de compassion. Il secoue la tête comme pour signifier que nous n'avons aucune chance.

— Parce que ?

— Parce qu'ils nous évitent. Il n'y a personne à la maison, personne ne répond à nos appels, le colocataire n'a rien vu, la copine a rompu, dit-il. Nous avons posté des convocations. Sans résultat.

— Alors Lolek avait une copine ? demande Marta.

— Oui, une Kasia, peu importe, répond Ula.

— Oui, cette dame soutient que M. Lolewski n'est plus son partenaire dans la vie, et elle n'a aucune idée d'où il se trouve.

Karlowicz sirote toujours son café. Le liquide ressemble à une eau qui coule soudain d'un robinet après des heures de panne du réseau de distribution.

— Je vous l'ai dit, nous leur avons parlé et ils ne nous ont rien appris, répète Marta.

— Je ne veux pas me disputer avec vous, mais ils pourraient nous en dire davantage, explique tranquillement le lieutenant.

Marta hoche la tête. Elle n'aime pas avoir tort, elle déteste ne pas savoir. Il fut un temps où elle n'était pas comme ça, il fut un temps où je lui laissais toujours avoir le dernier mot. J'étais incapable de faire autrement : son sourire était trop beau. Après quoi, assez vite, son

avis a cessé de compter, elle est devenue une entrave, un obstacle, un déchet. Je me cognais contre elle, elle m'empêchait de boire. Elle a cessé de sourire et j'ai cessé de lui adresser la parole, au lieu de quoi, j'ai commencé à la déplacer d'un coin à un autre. Alors aujourd'hui, si elle a de l'influence sur quoi que ce soit, elle serre les poings et bande tous ses muscles pour que ce truc, ce quelqu'un, ne soit qu'à elle.

— C'est possible, répond-elle.

— Si vous parvenez à les joindre, s'il vous plaît, faites-les venir ici, dit Karlowicz. Je ne veux pas leur envoyer mes gars tant que ce n'est pas nécessaire. Sans oublier que je ne saurais pas trop où les envoyer.

— C'est tout ? demande Marta.

— Oui, c'est tout de mon côté. Si vous avez des questions…

— Non, nous n'en avons pas.

Elles se lèvent toutes les deux, simultanément.

— Moi, je vais rester encore un instant avec le lieutenant, dis-je à Marta.

— Et pourquoi ça ?

Parce que je veux lui parler en le tutoyant. Parce qu'une conversion reste en suspens entre nous. Parce que j'ai peut-être ma propre idée sur la manière de le retrou…

— Ce ne sera pas nécessaire, déclare Karlowicz.

D'accord. Si c'est non, c'est non. Je me lève aussi, en colère contre lui. Je lui grogne un « au revoir ». Tu ne veux pas être mon pote, ne le sois pas. Reste assis dans ton coin à siroter ta pisse d'âne, et n'en fous pas une, montre à tous le flic formidable que tu es.

Marta et Ula sortent en premier. Je vais les suivre. Je suis sur le pas de la porte quand il m'arrête quand même.

— Cette femme avec qui tu es allé là-bas, ta copine…

Je me retourne. Marta et Ula ne m'attendent pas, elles poursuivent leur chemin vers la voiture.

— Ma copine… de thérapie.

— Elle pourrait venir les décrire ?

— Je ne sais pas. Il faudrait qu'elle sorte de l'hôpital.

On se regarde, moi lui, lui moi. J'attends ce qu'il va dire. Il écarte les bras, probablement pour signifier que c'est vraiment tout.

— Viens avec moi à Podkowa. Demain. Aujourd'hui, maintenant. Allons-y sur-le-champ. Qu'est-ce que tu as à faire ? Faut que tu joues au solitaire sur ton ordi ?

Durant un long moment, il ne dit rien, mais me regarde dans les yeux.

— Pour poireauter devant chez elle ? me demande-t-il après ce silence.

— Mais putain, faut vraiment que tu sois comme un flic de film polonais ? Je ne veux pas, c'est impossible, je ne sais pas faire ?

J'étais censé ne pas m'énerver, mais ça jaillit tout seul. Parfois, j'ai l'impression qu'ils ont tous regardé la série *Pitbull* et soudain compris que c'était ainsi qu'ils devaient être, de tristes sots, avides de n'importe quel bifton qu'on leur fourrerait dans la patte, aussi gourds qu'un élève de maternelle aveugle, ils se disent que puisqu'on les montre ainsi à la télé, c'est que l'essence de leur travail s'y révèle. Vodka, vieux blouson moche, moustache en sueur – toi, t'es un flic. Toi, tu peux t'engager. Alors que moi, je suis un homme ordinaire. Un citoyen, comme on dit. Alors moi, je ne peux rien.

Il hoche la tête.

— Tu veux m'aider, tu veux collaborer avec nous ? Alors trouve-moi l'un de ces deux gamins.

— D'accord. Je vais les trouver. En une seconde, pas de problème, dis-je.

Dehors, Marta reprend son calme. Elle s'adosse à la voiture et allume une cigarette. Ula s'écarte de quelques pas et se plonge dans

son portable. La rue est claire et déserte. Le trottoir devant le commissariat est jonché de détritus : des emballages de sandwichs de supermarché, de canettes de bière, et même une boîte de préservatifs vide.

— Et si on ne retrouve jamais Piotr ? demande Marta.

Quand elle pose cette question, elle en perd l'équilibre, tant l'idée est lourde.

La première chose que je ressens, ce n'est pas de la frayeur, c'est de l'étonnement. C'est la première fois qu'elle me dit un truc qui n'est pas une accusation.

— C'est impossible, dis-je.

— Bien sûr que c'est possible…, dit-elle si bas que ses mots sonnent comme un sifflement.

— Il y a tellement de possibilités, Marta. Il a peut-être perdu la mémoire. Ça arrive, tu sais, les gens, parfois y a un truc qui les coupe. Ils s'en sortent, mais ils sont désorientés, ils ne savent pas ce qui leur arrive. Il avait peut-être besoin de faire une pause, il devait peut-être couper. Tu sais ce qu'ils foutent dans ces boîtes d'informatique ? On y trime vingt heures par jour, c'est un enfer.

Le monde se réduit à ses yeux fatigués, aux repousses blanches de ses cheveux, à ses bras et ses jambes veineuses et horriblement maigres. Il fut un temps où nous étions des gens totalement différents. Elle m'avait pris par la main, voulait me mener vers l'aventure, marcher ensemble vers un jour ensoleillé, et moi, au lieu de ça, je l'ai traînée dans la fange, dans les ordures. Je lui disais toujours qu'elle avait raison parce que c'était toujours le cas. Je lui ai tout donné parce qu'elle le méritait. Je lui ai donné des enfants que je n'ai pas voulu connaître par la suite. Je l'ai fait affreusement souffrir. Je lui ai donné de la colère. Je ne pouvais plus la sentir, je n'arrivais

plus à passer du temps avec elle. Je faisais tout pour qu'elle me haïsse.

— Il avait peut-être besoin de faire une pause… T'es con ou quoi ? ironise-t-elle.

— Tu en doutes ?

— Arrêtez ! Comment s'appelle cette femme de Podkowa, l'enseignante ? demande Ula.

— Brzezinska, dis-je.

— Tu l'as googlisée ?

— Je ne sais pas comment on googlise les gens, dis-je.

— On tape dans la barre de recherche « Brzezinska », puis « enseignante » et « Podkowa Lesna ».

Elle soupire et me montre son téléphone.

— Je sais, Ula, je sais comment on fait ça.

Son portable recrache une quinzaine d'articles au sujet de Brzezinska. Une enseignante de Podkowa Lesna fait partie des personnes interpellées après la manifestation de l'Association des locataires ; Elzbieta Brzezinska parle dans *La Voix de Podkowa* de la responsabilité et de l'engagement citoyens ; des élèves participent à des manifestations durant leurs cours d'éthique. La directrice soutient son enseignante. Je contemple sa photo : une femme de plus de soixante ans, en léger surpoids, des lunettes à montures épaisses et colorées, cheveux coupés court, lèvres fines et un cou enveloppé dans un foulard multicolore. Je ne l'ai jamais vue de ma vie, or c'est aujourd'hui l'une des personnes les plus importantes de mon monde, quelqu'un à qui je dois parler au plus vite.

Il pleut, une pluie fine, chaude, agaçante. Elle laisse des traces sur la peau, comme de l'acide.

— On rentre chez nous ? demande Marta en s'adressant à Ula.

— Non, je dois encore aller mentir à mamie, réplique Ula.

— Tu sais que c'est la chose à faire.

Marta s'approche d'elle et lui pose les mains sur les épaules. Celles-ci s'enfoncent dans le tissu mou de la doudoune. Ula hoche la tête. Elle tend les clefs à Marta. Je voudrais leur dire qu'il est peut-être inutile de mentir à qui que ce soit, mais je suis la dernière personne qui devrait dire un truc pareil.

— Je prendrai un Uber.

— Non, vas-y, j'irai en bus ou autrement. Vas-y.

— Je prendrai un Uber, maman. Tout va bien, répète-t-elle.

Elles se serrent dans les bras une fois de plus, très fort, comme si elles ne devaient plus jamais se revoir. Marta hoche la tête. Elle se détourne de moi, s'essuie les yeux. Pendant un bref moment, elle reprend ses esprits, se redresse, lève la tête.

— Je te dépose quelque part ? me demande-t-elle.

J'acquiesce.

— Quartier Bródno, à l'hôpital.

*

En chemin, nous échangeons peu, pratiquement pas : des demi-phrases, de minuscules conneries. Mais c'est la première fois depuis je ne sais combien de temps que nous sommes seuls, ensemble dans une même voiture. Toute cette douleur s'est suspendue autour de nous, dans l'air, comme une brume épaisse, et nous sommes coincés dedans, immobiles, nous ne nous débattons pas, nous ne luttons pas contre elle sans raison, à gâcher notre énergie. La haine, les griefs, les reproches sont trop pétrifiés et trop vieux, trop moisis pour déclencher un incendie. Du coup, c'est quelque chose de nouveau, une expérience différente.

— Je ferai tout ce qu'il faut, répété-je au moment de sortir de l'auto.

— Ce policier est un crétin, dit-elle sans me regarder.

— On va se débrouiller.

— Je ne sais pas, réplique-t-elle, je ne sais pas si on va se débrouiller, Marcin.

Elle repart en me laissant sur le parking devant la masse imposante, bleu sale, de l'hôpital, elle me laisse avec un soulagement translucide et écœurant. Pourquoi ont-ils transporté Jadzia jusqu'ici, à l'autre bout de la ville ?

Elle est dans l'aile de chirurgie, au deuxième étage. Il y a des lits éparpillés dans ce couloir qui pue le détergent et de pauvres gens dessus, des gens brisés, enroulés dans des bandages. J'avance doucement, tenant à la main des barres chocolatées et des mots croisés achetés dans un café ; les sacs en plastique enfilés sur mes chaussures glissent sur le lino. Je ne me souviens pas quand j'ai été dans un hôpital pour la dernière fois en étant sobre. Quand Ula est née, probablement.

Parce que quand j'ai rendu visite au p'tit Robert, la personne précédente qui avait atterri à l'hosto à cause de moi – un p'tit Robert enfoncé dans un corset, fracassé et bouffi, qui ne m'avait alors pas adressé la parole –, j'étais bourré comme un coing. Pas jusqu'à en perdre le fil, je me tenais droit, je savais où j'étais et ce que je disais. Mais pour le petit déjeuner, j'avais bu une grosse canette de bière et une demi-bouteille de vin, impossible de cacher que j'étais ivre de cette ivresse rayonnante qui rappelle la lévitation et qui aurait été agréable à la maison, sur un canapé, par une belle journée, mais pas lorsqu'on regarde dans les yeux un pote dont la colonne vertébrale s'est brisée à trois endroits au cours d'un tonneau qu'on a déclenché.

Helena et Sylwia sont déjà dans sa chambre, elles sont assises sur le lit de Jadzia ; au moment où j'entre, elles lui racontent un truc de façon passionnée. Sur sa table de chevet, il y a déjà plein de mots

croisés, de fruits et de chocolats. Le nez de Jadzia est cassé, toute sa tête recouverte de bandages, elle parle tout bas et indistinctement.

— Vous êtes nombreux ici, remarque une infirmière en pénétrant dans la pièce.

En plus de Jadzia, il y a dans la chambre une jeune femme avec une jambe suspendue à un câble, tout en plâtre, marionnette blanche n'émettant aucun son. L'infirmière remplace la poche de sa perfusion, et ressort.

— Elle s'est arrangée ainsi sur sa moto. C'est un miracle qu'elle soit en vie, nous explique Jadzia dans un chuchotement à peine audible.

— Un peu pourri comme miracle, remarque Sylwia.

— Ne réponds rien, Jadzia, tranquille, dit Helena en lui posant une main sur l'épaule.

— Je vais rester avec elle un instant, d'accord ? dis-je à nos deux amies.

— On attend en bas, lance Helena en sortant.

On reste seuls, Jadzia et moi.

— Comment tu te sens ? dis-je.

Elle ne répond pas. Elle me regarde comme si elle tentait de comprendre qui j'étais. Je suis très triste. Elle s'est laissé faire ça pour moi. Si j'avais été elle, je ne me serais jamais préoccupé du sort de Marcin Kania, parce que vraiment, il n'y a pas de quoi.

— Excuse-moi, dis-je. Excuse-moi de t'avoir entraînée là-dedans.

Elle secoue la tête. Elle tente de saisir les mots croisés et le stylo posés sur la table à côté. Elle n'y parvient pas, je les lui donne.

— Je retrouverai Piotr. Et je retrouverai ces connards. Je te le promets.

Et en fait, je crois en mes propres paroles.

Jadzia ne m'écoute pas, elle écrit quelque chose sur les mots croisés. Je ne comprends pas bien son attitude. La porte s'ouvre, je me retourne, une infirmière pénètre à nouveau dans la pièce.

— Est-ce que vous pourriez sortir ? Il faut que je pose une sonde urinaire à madame, lance-t-elle.

Jadzia me montre une page de mots croisés jamais résolus. En bas, sous les cases où on inscrit la solution, je remarque son écriture : MARCIN, TU AS BESOIN D'AIDE.

— Je ne comprends pas, Jadzia, dis-je.

— Monsieur, dit l'infirmière.

— C'est bon, c'est bon.

Je me lève en la regardant dans les yeux, et son regard est étrange, apeuré. Comme si quelqu'un se tenait derrière moi.

Mais il n'y a personne derrière moi.

— À plus, Jadzia.

Je prends l'ascenseur jusqu'au rez-de-chaussée. Helena et Sylwia font une pause à l'extérieur, à côté d'un pauvre vieillard en pyjama et peignoir qui tremblote sur un banc. Son visage est violacé. On dirait qu'il va mourir dans l'instant.

— Putain, je ne voulais pas…

Je commence, mais je suis incapable d'achever ma phrase.

— Laisse tomber, dit Sylwia. Il faut juste découvrir le fond de cette histoire.

Elle me tend un paquet de clopes, fines, j'en prends d'emblée deux et m'en colle une derrière l'oreille.

— Comment c'est arrivé ? demande Helena.

Aujourd'hui, elle est encore plus jolie que d'ordinaire. Elle s'est coiffée en chignon, elle porte un tailleur, elle est menue, légère, on la dirait en porcelaine quand elle n'est pas alourdie par la pénombre de la salle de thérapie. Je pourrais tomber amoureux d'elle – cette idée

danse dans ma tête. En ce moment, je pourrais tomber amoureux de n'importe qui. Si un pivert parlant volait jusqu'à moi et m'annonçait « Marcin, tu mérites une caresse, une parole agréable », je m'en amouracherais aussitôt.

— Elle ne vous a pas raconté ? dis-je car cela m'étonne.

— Elle nous a dit que tu prétendais que c'étaient deux types, relate Sylwia, deux costauds à capuche.

— Que je prétendais ?

Elles me regardent un peu étonnées, un peu embarrassées. Je cesse de comprendre. Le vieillard est pris d'une quinte de toux, d'une toux définitive, d'une toux qui ouvre les portes de l'au-delà.

— Elle ne se rappelle rien, constate Helena.

— Je ne comprends pas.

— Bah, elle dit que la dernière chose qu'elle se rappelle, c'est d'être sortie de la maison de l'autre couple. Quant au fait que quelqu'un vous aurait tabassés, et qui c'était, rien, le trou noir, explique Sylwia.

— Elle s'est cogné la tête, précise Helena.

— Commotion cérébrale, ça aurait pu être pire, ajoute Sylwia.

Je ne réponds rien. Je prends l'autre cigarette derrière mon oreille et l'allume.

Elles me contemplent avec une immense sollicitude. Mais à quoi bon ces regards, leur sollicitude ne m'apporte rien. Je n'irai pas voir Karlowicz pour lui dire : tiens, prends cette sollicitude et analyse-la, mon fils se trouve peut-être dedans.

Sylwia s'approche et m'enlace. Elle sent le tabac et, en dessous, un parfum et des crèmes. Assez agréables. L'espace d'un instant, le monde est plus supportable, mais ce câlin ne m'apporte rien.

Je commence à respirer sauvagement. Elle me lâche, je recule d'un pas. Je perds l'équilibre, Sylwia me rattrape par le bras. Quelque

chose m'arrive. D'ici un instant, je vais me mettre à pleurer.

— Je ne sais pas trop quoi faire, dis-je difficilement.

L'idée que ce soit bien que je me trouve à côté d'un hôpital explose dans ma tête.

— Tu t'es laissé intimider. Mais tu peux les attraper, ces morveux. Et retrouver Piotr.

Sylwia me tient toujours par la main. Elle me conduit vers le bas et me fait asseoir à côté de ce vieillard qui crève et qui, en guise de bonjour, se remet à tousser. Très drôle. Encore un peu, et c'est moi qui vais clamser avant lui.

— Dans quoi il s'est embarqué ? dis-je tout bas.

Je ne sais rien de mon fils. Sous la crainte, sous la panique, sous une immense faim, une énorme envie de boire, il y a la conscience, soudaine et aveuglément claire, que Piotr est quelqu'un de complètement différent de ce que je croyais. Ce n'est pas un informaticien discret qui s'exprimerait comme un synthétiseur de parole. Ce n'est pas un autiste hypersensible et un peu tordu, incapable d'allumer une machine à laver. Pour je ne sais quelle raison, quelqu'un l'a secoué et tabassé au petit matin devant la gare centrale. Pour je ne sais quelle raison, il est entré par effraction chez des gens. Il a contrarié des types capables de casser la mâchoire d'une vieille dame comme on éteint un mégot du talon.

Sylwia m'en offre une troisième.

— Ne te laisse pas intimider, m'encourage-t-elle. Tu as vécu des choses pires qu'un passage à tabac.

— Je ne peux plus entraîner personne là-dedans.

Je l'allume, et ça va étrangement mieux.

— Nous, tu peux, déclare Helena.

— À cause de moi, elle…

Je n'ai même pas envie de finir ma phrase, j'indique juste le bâtiment du menton.

— Comment ça, à cause de toi ? demande Sylwia. C'est toi qui l'as frappée ?

Je souris et j'en profite pour la toucher, n'importe où. L'homme à la toux se lève et avance vers l'hôpital.

— Va faire un petit somme, prends une douche et agis, énumère Sylwia.

J'acquiesce. Je me lève du banc. Je ne sais pas si je vais agir. Mais je vais quelque part.

*

C'est comme si cette porte avait des doigts, et de la douleur dans ces doigts ; c'est comme si ces doigts enfonçaient cette douleur dans différentes parties du corps : dans l'œil, l'oreille, les dents, dans chacune des dents séparément. Ces portes sont lourdes, hautes, datant des années 1950, vernis brun profond.

Le promoteur avait ordonné que toutes les portes soient identiques.

Mais par je ne sais quel miracle, seule celle-ci possède des doigts.

Le cinq en chiffre romain au-dessus du judas ressemble à deux doigts morts disposés pour plaisanter en signe de victoire.

— Kinga, je sais que tu es là, ouvre ! crié-je vers la porte.

Elle a besoin d'un instant, mais finit par céder. Kinga est de l'autre côté. Elle baisse la tête et me regarde.

— On doit collaborer, dis-je.

Elle me laisse entrer. La pénombre règne dans l'appartement, les volets sont tirés, une lumière d'écran d'ordinateur, pâle et triste, émane du salon. Machinalement, j'entre avec les chaussures, comme si j'étais chez moi, je ne les enlève que près de la porte de la cuisine, je m'attable. Kinga retourne devant son écran. Elle boit du vin, elle a

déjà presque sifflé la bouteille entière. La soirée est encore loin – je me demande à quelle heure elle l'a ouverte. On voit qu'elle pleure sans arrêt. Je ne lui adresse pas la parole, je regarde les murs. Les posters, les plantes en pot et les étagères de livres et d'albums photo se fondent en un kaléidoscope multicolore ; en dehors de cela, tout est blanc, disposé avec goût, joli, comme on fait maintenant. C'est elle qui l'a décoré ainsi ou c'est lui ? Il y a encore quelques jours de ça, j'aurais dit que c'etait elle, sans hésiter. Maintenant, je ne sais plus.

— Qu'est-ce que tu veux ? me demande-t-elle au bout d'un temps.

— On ne le retrouvera pas si on ne collabore pas.

Elle referme son ordi, se lève et me regarde, puis détourne la tête l'instant d'après, comme avec dégoût.

— Tu sais tout le mal que tu lui as fait ? demande-t-elle. À quel point tu l'as blessé ?

— Je ne sais pas si ça a du sens d'en parler maintenant, dis-je tout bas.

Elle abat sa main sur la table.

— Et qu'est-ce qui a du sens ?

Je ne connais pas la réponse. Je ne remarque qu'à ce moment-là qu'elle s'est habillée tout en noir. Comme s'il était déjà mort.

— Tu paniques, tu sens que ça pourrait être ta faute, alors tu veux montrer à tout le monde le père formidable que tu es, à quel point tu t'en préoccupes, dit-elle.

Je ne peux pas regarder ce vin. Pourquoi il reste là ? Ne pourrait-elle pas le finir ?

— Non, Kinga, je veux le retrouver, il s'est fourré dans un truc pas net, il se peut que quelqu'un lui ait fait du tort. Alors, j'ai une demande, comporte-toi normalement l'espace d'un instant.

— Normalement ? répète-t-elle en ricanant.

— Moi, je le cherche, mon fils, ton mari.

— Tu le cherches, répète-t-elle, sarcastique.

— Oui, je le cherche, putain. Tu savais que ça faisait trois mois qu'il ne travaillait plus dans ce, machin…

J'ai encore oublié.

— Darkcode, dis-je.

— Non, je ne le savais pas, réplique-t-elle. Et ça a de l'importance ?

— Oui, ça en a.

Je songe à un truc sottement agressif, comme lui attraper la tête et la cogner contre la table ; je chasse cette idée, je tente de me concentrer sur la respiration, selon les conseils de Jarek. Va te faire foutre, Jarek, et fourre-toi ta respiration dans le derche.

— Et moi, je pense que non, dit-elle tout bas.

Ce n'est pas la peine de lui hurler dessus, c'est ce que je me répète dans ma tête. Ça n'aurait aucun sens. Je finis par me calmer.

Je ne me rappelle pas grand-chose de leur mariage. La mairie – là, ça allait encore à peu près. Des photos, des fleurs, des flashs. Puis le resto, le verre brisé dehors, le pain et le sel, selon la coutume, sur un plateau d'argent, les invités, la famille. Ils n'avaient pas voulu des bricoles, du kitsch, des vieilles voitures. Il y a eu de la bonne musique des années 1980, une danse. Marcin, lève un peu le pied, d'accord ? Papa, tu en as bu assez, vraiment. Papa, arrête. Dégage d'ici, même au mariage de ton fils… Au fond, il n'y a pas grand-chose à dire. Ce n'était rien de particulier.

— Nous devons établir où il y a des zones d'ombre, les trucs qu'on ne sait pas sur lui.

Elle a une haine vive dans les yeux. Enfin, elle se relâche et ne restent que son irritation et sa fatigue. Ce ne sont que des

changements minimes, on ne les perçoit qu'à peine, mais moi, je les ressens de tout mon être.

— Je sais tout de lui. C'est mon mari.

— Tu ne savais pas qu'il avait démissionné de son travail, tu viens de l'admettre. Donc ne raconte pas de conneries.

— Je ne le savais pas, mais ça ne m'étonne pas, réplique-t-elle.

— Est-ce qu'il se comportait bizarrement ces temps-ci ?

Kinga se met à rire, artificiellement, désagréablement.

— Qu'est-ce qui te fait marrer ?

— Tu penses avoir posé la question qu'il fallait, mais en réalité, tu l'as entendue à la télé, dans une série policière sur Polsat, ou sur un autre truc débile que tu mates, et tu as l'impression que grâce à cela tu vas passer pour quelqu'un d'engagé et, je ne sais pas, moi, de lucide.

— Non. Ce n'est pas l'impression que j'ai, dis-je.

— Toi, tu ne sais même pas ce que ça veut dire que Piotr se comporte bizarrement ou pas. Cela fait combien de fois que tu passes chez nous, la deuxième ?

— La quatrième, au moins.

Mais j'y inclus mon réveil par terre et ma venue avec la police.

Kinga pouffe à nouveau de rire.

— Nous ne parlions pas beaucoup, dernièrement. Nous ne passions pas de temps ensemble, admet-elle après un temps, et alors, sa voix change. Nous regardions des films, nous dormions dans le même lit, c'est tout. Je crois que nous nous sommes noyés dans nos boulots.

Il y a quelque chose d'étrange dans cette voix, une sorte de mollesse. Des remords ?

— Combien de temps ça a duré ?

— Plusieurs mois, dit-elle. Cette fois-ci, ça a été exceptionnellement long.

— Cette fois-ci ?

— Piotr traverse des périodes comme ça. Rien ne l'atteint et rien ne sort de lui. Et c'est très dur. Je pense qu'il a un Asperger non diagnostiqué, précise-t-elle. Je l'ai supplié plein de fois, va voir un médecin, un psychiatre. Laisse-le t'aider.

— Le plus simple, c'est de persuader quelqu'un qu'il est malade, dis-je, irrité, parce que c'est la vérité.

Le plus simple, c'est de coller une étiquette sur quelqu'un et de l'enfermer dans une case. Un malade, un barjot, un alcoolo.

— Non, Marcin, le plus simple, c'est de picoler.

Elle s'empare de son verre mais ne le boit pas et le repose sur la table. Le silence se fait, aussi épais que de la graisse pour moteur.

— Pourquoi Piotr se rendait-il à Podkowa ?

— Pour aller chez cette prof. C'est tout ce que je sais.

— Tu y es allée avec lui ?

— Je ne m'en mêlais pas.

Elle recommence. Lève le verre et le repose. Vide-le, bordel de merde.

— Il me disait qu'elle était malade, qu'il lui faisait les courses et l'aidait à payer ses factures. J'étais furieuse contre lui, qu'on trime autant, qu'on ait si peu de temps l'un pour l'autre, et qu'au lieu d'en profiter, il le gâchait pour une vieille bique. Mais… mais c'est ce qu'il voulait… Il voulait être bon. D'accord. Pigé.

Elle se lève et disparaît dans la cuisine. Elle ramène une deuxième bouteille de vin et un second verre. Ce n'est que lorsqu'elle s'assoit qu'elle réalise ce qu'elle vient de faire. Elle me regarde, embarrassée.

— Je la remets à sa place.

— Tu peux m'en verser, dis-je.

Elle ne comprend pas, étonnée.

— Je plaisantais.

Parce que je plaisante, bien sûr.

Elle se relève, sort et lorsqu'elle revient, elle tient un verre d'eau à la main qu'elle pose devant moi. Je le lève, mais ne bois pas, je le repose.

Nous ne savons pas encore – moi, Marta, Ula et elle – à quel point nous sommes malheureux. Nous ne savons pas encore à quel point nous avons besoin d'aide.

— Ses potes du boulot…, dis-je avant de me racler la gorge. Le policier nous a dit qu'ils font leur possible pour ne pas se rendre au commissariat.

Kinga soupire, saisit son téléphone.

— Tu les as vus, tu leur as parlé. Ces mecs sont soudés à leurs ordis, du soir au matin. Ils sont pris de panique quand ils font leurs courses, ils voient des dessins cachés dans les plaques de trottoir, tu vois le genre, quoi.

À présent, elle répond avec calme, concrètement.

— Faut croire qu'ils ont tellement paniqué qu'ils se sont évanouis dans la nature.

— Évanouis ?

— La copine de Lolek soutient qu'il a déménagé et n'habite plus avec elle. C'est en tout cas ce que déclare la police.

— Je ne suis pas au courant, dit-elle en secouant la tête. Cette fille, j'ai dû la voir une fois dans ma vie.

— Il faut que je le retrouve, dis-je.

Elle tambourine sur la table du bout de ses ongles. Elle cherche quelque chose dans son téléphone. En fin de compte, elle tombe dessus.

— Essaye chez sa mère, dit-elle. Voici son adresse.

Elle me montre un itinéraire mémorisé dans la barre de recherche de Uber. Quartier Mokotów, rue Wiśniowa. C'est l'une de ces barres d'habitation à côté du club Stodola.

— Tu y es déjà allée ?

— Elle nous invitait régulièrement. Les amis de Lolek sont ses amis. Au fond, ça serait une femme sympathique, mais elle déteste les hommes adultes. Ils l'ont maltraitée, alors elle fait tout pour que son fils ne mûrisse jamais.

Je hausse un sourcil. Je ne suis pas sûr de comprendre.

— Qu'est-ce qui t'étonne tant ? Ta femme est pareille. Mais en moins sympathique, précise-t-elle.

Je ne sais que répondre. Marta est désagréable lorsque quelqu'un le mérite. À moins qu'elle ne soit devenue odieuse en permanence. Elle a ses raisons.

— Cela fait un an qu'on ne se parle plus. On ne s'est même pas souhaité joyeux Noël ou bonne année.

— Parce que ?

— Parce qu'on a eu une conversation violente et que pour l'heure, ça a été notre dernière.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Qu'elle se mêle de ce qui la regardait.

— Elle ne mérite pas qu'on lui parle comme ça, dis-je, indigné.

Après tout, c'est toujours ma femme.

— Elle le mérite, crois-moi, réplique Kinga sans une once d'émotion dans la voix.

Je prends une gorgée d'eau, mais peu importe combien je boirais, j'aurai quand même soif.

— Je ne sais pas si ça va te remonter le moral, mais… putain, quel moral. Qu'est-ce que je raconte comme conneries… Rien, du coup, laisse tomber.

— Bah maintenant, dis-moi.

— Tu n'es pas le seul à lui avoir fait du tort. Le fait qu'il soit comme il est, c'est vous deux.

— C'est-à-dire, comment ?

Elle ferme les yeux, tente de se maîtriser. Oh, qu'est-ce que je boirais bien de ce vin. En entier, cul sec. Je m'imagine cette acidité et cette amertume m'inonder la gorge d'une vague rouge. Le goût doit être atroce. Un goût de soupe chaude, de peau, de sang. Je déteste le vin. Mais à l'heure qu'il est, je pourrais en vider une caisse entière.

— Très peureux. Il flippe de tout et pour tout. Il se lave les mains trois fois avant de manger et une fois après. Il envoie ses déclarations fiscales chez trois comptables différents, rien que pour être sûr. Il fait réviser sa voiture tous les trois mois, il n'a jamais perdu de points sur son permis. Il garde les tickets de tout ce qu'il achète. Ils sont là-bas, dans le tiroir, tu peux vérifier. Oui, il a un tiroir dédié à ses tickets de caisse. Je ne lutte pas contre ça, c'est peine perdue. Et je pense que jamais de la vie il ne serait entré par effraction chez des gens, et jamais de la vie il n'aurait généré une situation où il serait sous la menace des mafieux dont tu nous parles.

Elle se verse du vin et soudain, elle a l'air d'avoir dix ans de plus. C'est une pleureuse, un spectre funéraire, une masse noire à tête triste.

— Peut-être que vous pourriez tous cesser de faire de moi une mégère qui le surveille sans cesse comme un putain de radar routier, et lui gâche la vie !

Elle se met à pleurer, tombe en mille morceaux. Elle se plaque les mains sur le visage et se recroqueville.

Je ne sais pas quoi faire. Je devrais me lever et venir la toucher, mais je me dis que si je faisais ça, elle me frapperait.

— Personne ne fait de toi une mégère, allez, calme-toi, dis-je.

Même si je lui mens un peu parce que je crois savoir de quoi elle parle.

— Je me rappelle que Piotr m'a dit qu'il était arrivé quelque chose de terrible, dis-je. Tu as une idée de ce que ça pouvait être ?

Elle ne répond pas.

Je me lève, mais je me fige ; je crois que j'ai peur de sortir.

— À ton avis, pourquoi il a voulu me voir, déjà ?

— Toi ? Je n'en ai pas la moindre idée. Je ne vois pas pourquoi quelqu'un aurait envie de te voir.

— Merci, dis-je.

— Pas de quoi, dit-elle en haussant les épaules.

Elle ne me dit plus rien, ne me raccompagne pas, elle reste à la table, avec son vin, dans la pénombre. Je la laisse, je sors sans un mot, tandis que les doigts cachés dans la porte s'enfoncent dans mon dos.

*

Je n'utilise pas l'interphone. J'attends que quelqu'un ouvre la porte de la cage d'escalier pour entrer avec lui. Ça tombe sur une vieille dame avec un caddie à roulettes.

— Je m'occupe de l'appartement d'un pote. Il ne m'a pas donné la clef de l'entrée de l'immeuble, dis-je pour expliquer.

— Il y a des codes ici, réplique-t-elle, et ses petits yeux étonnés me scrutent à travers d'épaisses lunettes.

— Bah, il ne m'a pas donné le code non plus.

Elle soupire, secoue la tête, continue son chemin. Tout ça, c'est parce qu'elles regardent trop la télé. Toutes ces séries, ces journaux du soir, le danger partout, les voleurs, les bandits. Elles sont aux aguets, autant que possible, mais finissent quand même, durant une excursion organisée par la paroisse, par acheter des marmites à dix mille balles dans lesquelles même l'eau finit par cramer.

Quatrième étage. Les couloirs sont longs, sinueux, labyrinthiques. Ça se traverse comme un tunnel. Une femme m'ouvre, en surpoids, en leggins, environ soixante ans. Ses lunettes épaisses aux montures bigarrées agrandissent risiblement ses yeux. Une musique techno martèle à l'intérieur de l'appartement et j'aperçois un matelas d'exercice et de petits haltères posés au sol.

— Oui ? dit-elle.

— Est-ce que Lolek est là ?

— Qui ça ?

— Krystian.

— Et qui le demande ?

— Le père de Piotr.

— C'est à quel sujet ? aboie-t-elle, impatiente.

— Piotr a disparu. La police le recherche. Je voudrais m'entretenir avec votre fils. Si je ne réussis pas à le convaincre de se rendre au commissariat, ils vont venir le chercher ici.

Elle referme la porte, mais je suis plus prompt, je glisse un pied dans l'entrebâillement.

Cette femme a, quand elle bat de ses grosses paupières, l'air d'une grenouille.

— Ils vont lui passer les menottes. Les voisins vont le voir. À quoi bon ? dis-je.

Elle se tient toujours dans le vestibule, tourne la tête et crie vers l'intérieur de l'appart.

— Krystian, y a quelqu'un pour toi !

Lolek porte un jogging étiré et un tee-shirt marqué XGAMES ARENA 2014. Sa face est couverte de touffes de barbe rachitiques. Maigre et petit, il a l'âge de Piotr, mais on dirait un adolescent famélique. Et comme dans mes souvenirs, il est un peu roux, mais

d'une étrange et sombre façon. C'est comme s'il s'était teint tout entier avec les produits de sa mère.

— C'est bon, maman, tout va bien, dit-il avant de sortir sur le palier et de refermer la porte. Je vous écoute.

Il s'est adressé à moi, mais il regarde sur les côtés. On voit que dans sa tête, il trace des centaines de scénarios improbables.

— C'est cool d'habiter avec maman, non ? dis-je.

Je me demande si Piotr habiterait avec nous, avec Marta je veux dire, si je ne lui avais pas donné un appartement.

— C'est temporaire, m'explique-t-il tout bas, embarrassé à l'extrême.

— Je ne te juge pas, je pose juste la question. Je vivrais bien avec maman aussi. Mais elle est morte.

— Ah oui.

Lolek hoche la tête, et il le fait d'une manière qui me donne envie de rire.

— Tu as vraiment cru que personne ne te retrouverait ici ? Que maman te protégerait ? dis-je pour le railler.

— Ici, je suis au calme, répond-il.

Je jette un œil à la porte. Le matraquage de discothèque s'en échappe toujours, couplé au halètement de sa mère.

— Sans déc', dis-je en hochant la tête. Viens. On va aller prendre un café.

— Moi… moi, je n'ai pas le temps, balbutie-t-il, aussi convaincant qu'un ivrogne au volant dans sa conversation avec un policier de la route.

Je fais un pas vers lui et il se recroqueville de peur. Il zyeute de partout à la recherche d'un interstice dans lequel il pourrait se cacher. Maintenant, j'en suis sûr. Ça monte brusquement en moi, le courroux, le rouge, le mercure – je le plaque contre le mur, je l'attrape par le

cou jusqu'à ce qu'il râle tout bas mais, derrière la porte, sa mère qui essaye d'atteindre la crise cardiaque avec son cours de gym en ligne halète de plus en plus fort et recouvre les sons. Sa mère fait tout plus bruyamment que lui.

— Tu as des tonnes de temps, dis-je.

— Je suis en pantoufles.

Il me montre ses pieds dans des chaussettes colorées qu'il a certainement reçues à Noël, et des sandales Kubota.

— Il fait chaud, dis-je, puis je le pousse vers l'ascenseur.

Une demi-heure plus tard, on est devant le commissariat, je suis éreinté, j'ai une soif de tous les diables, mais je suis encore plus satisfait de moi. À la vue du bâtiment, Lolek grimace et se renfrogne comme un gamin devant une clinique, d'ailleurs, c'est précisément ainsi que je me sens, comme un père qui emmène son minot se faire vacciner.

— Je leur ai dit que je ne savais rien, gémit-il.

— J'ai l'impression que tu joues les nigauds.

— Piotr m'a fait jurer de ne rien dire à personne.

Cette phrase se déverse de lui en une fraction de seconde.

— Tu ne crois pas que l'avis de Piotr compte peu, maintenant ?

Il ne répond rien. Je pense qu'il ne croit rien. En revanche, il se met à chialer.

J'ai envie de l'attraper par le cou et de serrer fort, jusqu'à ce qu'un truc craque, discrètement mais définitivement, qu'il glisse sur ce trottoir devant le commissariat, sur ces déchets, que le concierge vienne avec sa balayette et le pousse sur un tas de détritus.

Mais au lieu de cela, je le bouscule vers l'intérieur du commissariat où nous croisons plusieurs personnes épuisées, figées dans l'attente d'une justice oubliée.

— On vient voir le lieutenant Karlowicz, lancé-je vers un jeune homme chauve en chemise d'uniforme assis au guichet d'accueil.

Il joue avec son stylo-bille, le regard absent. Il lève le combiné, répète un truc, puis se tourne vers moi et me dit que le lieutenant n'est pas là et que je dois revenir demain.

— Demain…, dis-je, et il confirme.

Bien sûr. Demain. Tout demain, bordel. Demain, tout ira mieux. Demain, on rendra le monde meilleur. Minute. On est jeudi. Je regarde ma montre. Oui, je sais où est passé Karlowicz.

Devant moi, il y a une route claire, pas la peine de chercher, il suffit d'avancer.

— Ma mère vient déjà de m'appeler, j'ai une légère angine et demain matin, je travaille, on code un script hyper important en ce moment…, balbutie Lolek.

Je n'ai pas la force de l'écouter. J'attrape un taxi en jaillissant devant son capot. J'enfonce le gamin dans l'habitacle sans demander au chauffeur s'il est libre.

— Où est-ce qu'on va ? me demande celui-ci.

— Rue Poznanska.

Je sais ce qu'il faut faire. On démarre.

— Où est-ce qu'on va ? dit Lolek répétant la question du chauffeur.

Il est si nerveux qu'il s'essuie le visage sans cesse, encore un peu et il s'arrachera les touffes de poils pubiens collés sur sa tronche. Je trouve un paquet de vieux chewing-gums dans ma poche. Je lui demande s'il en veut. Ça occupe toujours un peu. Il commence à mâcher, ce qui le calme un brin. Moi aussi, j'essaye de me calmer, de laisser mon moi bon et gentil s'exprimer.

Quand on arrive sur place, il fait déjà nuit. En fait, au centre de Varsovie, il ne fait jamais nuit, mais le soleil s'est couché, les bureaux

ferment, on change de quart aux réceptions des hôtels. La fête commence, les rapaces sortent se nourrir, il devient facile de s'en prendre une.

Les alcoolos s'entassent devant l'entrée. Ça doit être la fin. J'attends que Karlowicz sorte, je salue d'un signe de la main ceux que je reconnais.

Je n'aime pas les Alcooliques Anonymes. Je n'aime pas leurs rencontres. Peut-être que si je me mettais à les apprécier, je guérirais enfin, je ne retomberais pas dans la picole et ne rêverais pas de vodka tout le temps, avec chaque cellule de mon corps. Mais bon, je ne les aime pas. Je déteste tenir des inconnus par la main, des mains souvent moites, nerveuses, couvertes de miettes de chips, gluantes et qui te serrent de toutes leurs forces. Je n'aime pas cet ordre, cette discipline, ces suggestions de sujets, cette lecture mécanique du règlement. Ça en aide peut-être certains. Moi, ça me rappelle les journées du service militaire, quand on devait faire des saluts et essayer des masques à gaz.

Et je déteste ceux qui débarquent direct d'un trip, ils repartent au milieu de la réunion, à demi conscients, tremblants comme des animaux sauvés d'un transport pour l'abattoir, ils schlinguent encore la vodka, toujours avec un boniment pathologique à raconter. Bah, c'est parce qu'elle m'a foutu à la porte, alors je suis passé par la fenêtre et je me suis battu avec son père ; je lui ai volé ce fric, ouais, je l'ai volé, bah quoi, je me sens mal, très mal, je ne sais pas quoi faire ; j'ai passé la nuit au poste et j'ai décuvé, j'ai rêvé de démons, ils ont des couteaux à la place des doigts… Toujours la même rengaine.

Et leurs douze étapes, quelle galère. J'ai essayé de me les faire plusieurs fois, mais je me plantais toujours à la cinquième – la première où il ne suffit pas d'« admettre » un truc, de « croire » à un truc ou de « décider », mais où il faut réellement accomplir quelque

chose. « Nous avons avoué à Dieu, à nous-mêmes et à un autre être humain la nature exacte de nos torts. » Il faut donc avouer à qui, pardon, parce que Dieu n'existe pas trop, et un autre être humain qui comprendrait la nature de mes torts, ça n'existe pas non plus, pas vrai ? Parce que si quelqu'un connaît la nature de mes torts, alors ça veut dire qu'il en a été victime, et donc il ne veut probablement plus rien avoir à faire avec moi.

— Vous avez fini ou vous êtes en pause ? dis-je.

Dans cette lumière blafarde, ils ont tous l'air pareils.

— En pause, me répond quelqu'un. Viens.

Je cherche Karlowicz des yeux. Je sais qu'il fréquente ce lieu. C'est là que je l'ai rencontré. Il est depuis peu au sec, alors il veut certainement se maintenir. Il doit bien être quelque part.

Je finis par l'apercevoir, il sort et s'empare de son paquet de cigarettes.

— Salut, dis-je comme si je m'adressais à un pote.

— Bah salut, réplique-t-il en m'interrogeant du regard.

Un moment passe avant qu'il ne me serre la main.

— Je te l'ai amené, dis-je en désignant Lolek qui se recroqueville.

Il fronce les sourcils, ne comprend pas.

— Mais je ne suis pas au boulot, là, se défend-il.

— Ne me raconte pas de conneries, dis-je, et tout le monde se retourne vers nous.

Maintenant, je ne le lâcherai pas. Il le constate et il cède.

— Viens voir une minute.

Nous nous écartons. Il allume sa cigarette, forte et puante, et contemple Lolek.

— C'est lequel ? me demande-t-il.

— Lolewski, dis-je.

Il le toise et secoue la tête ; il a le regard d'un garagiste à qui on vient d'apporter à réparer une épave enroulée sur un tronc d'arbre.

— Viens demain au commissariat, commande-t-il. Il faut qu'on discute de la disparition de Piotr Kania.

— Je ne sais rien, gémit-il.

— Il ment parce qu'il sait. Et demain, il ne viendra pas, à moins qui tu ne lui envoies des types qui l'emmèneraient. Mais moi, je ne veux pas que tu lui envoies qui que ce soit. Je veux qu'on discute là, maintenant. Parce que mon fils a disparu depuis deux semaines. Et je sais qu'il est quelque part, je sais qu'il est en vie et qu'il attend de l'aide, putain.

Et ce n'est qu'à ce moment-là que je me rends compte que je parle beaucoup trop fort.

— Messieurs, du calme ! crie quelqu'un du groupe entassé devant l'entrée.

— Pardon, dis-je en levant la main.

Karlowicz indique aussi d'un geste que tout va bien, puis il se tourne vers moi et déclare :

— Ça ne sera pas une discussion officielle. Je n'en ferai aucun rapport.

J'acquiesce. Comme il veut. Peu importe.

— Mais dis-moi un truc, tu ne l'as pas frappé ni rien ? me demande-t-il en observant le jeune homme.

— Ça n'a pas été nécessaire, dis-je en secouant la tête.

On zone à la recherche d'un endroit, on atterrit dans le premier local venu d'une chaîne de cafés, on se planque dans un coin, on commande trois grands cafés et des gâteaux, peu importe lesquels, tant que c'est frais. En dehors de nous, il n'y a à l'intérieur qu'un couple de collégiens, et un gars en chemise, collé à son ordinateur portable, personne d'autre.

— Tu as reçu ta convocation.

Le jeune fixe l'espèce de seau de café qu'on a posé devant lui. Après un temps, il répond en tapotant son mug du bout des doigts.

— Je ne veux rien avoir à faire avec ça. Je vis normalement. Je n'ai jamais voulu de choses bizarres dans ma vie.

— Je crois que personne n'en veut, dis-je.

— Mais sérieusement. Je tiens à ma tranquillité.

Il prend une gorgée de café. Bien que celui-ci ne soit pas brûlant, selon toute évidence, il lui brûle la langue.

— Cela fait trois mois que Piotr ne travaillait plus sur *Dead Sun Ballads*, commence-t-il, avant de s'interrompre aussitôt.

— Sur quoi ? demande Karlowicz sans comprendre.

— Un jeu vidéo, précisé-je.

— *Dead Sun Ballads*, répond Lolek. La version PC est prête, maintenant, on fait le portage sur PlayStation…

— Nous savons qu'il a démissionné. On a réussi à joindre les ressources humaines, le coupe Karlowicz.

— Bon, d'accord, mais qu'est-ce qu'il s'est passé au juste ? dis-je.

Lolek prend une petite gorgée de café, il siffle – ça l'a brûlé. Tout lui fait mal, à cette mauviette.

— Depuis plusieurs mois, Piotr venait au travail en pointillé. Il arrivait en retard. Il ne livrait pas à temps. Il éteignait son téléphone. Chez nous, c'est assez libéral de ce côté-là, mais on était en période de *crunch*.

— En période de quoi ? demande Karlowicz.

— Bah, c'est quand on fait un dév et qu'il y a encore beaucoup de bugs à corriger…

— Parle en langage humain.

— Quand il reste beaucoup de travail, dit-il en soupirant.

J'enfonce une fourchette dans un gâteau qui semble sculpté dans une masse de papier mais prétend être un cheesecake. Je me mets un large morceau en bouche. C'est plutôt bon. Le sucre fait en sorte que, durant un instant, mon foie me démange un peu moins.

— Et donc Piotr a foiré un truc très important. Dans les faits, son erreur a causé le décalage de la date de sortie du jeu. Pour vous, c'est peut-être risible, mais on parle en millions de dollars.

C'est sans doute vrai, on parle peut-être vraiment de millions de dollars, je ne vais pas remettre ça en doute ; on peut gagner des millions sur des chansons stupides, on le peut certainement aussi sur de stupides jeux pour enfants.

— Eh quoi, ils l'ont foutu à la porte ? demande Karlowicz.

— Non, chez nous, ça ne se passe pas comme ça, et puis, Piotr était… je veux dire, il est vraiment un excellent codeur, hors pair. D'après moi, c'était le meilleur *problem solver* de Pologne. Le chef l'a convoqué pour un entretien, il lui a dit de prendre des vacances, de se reposer, peu importe ce qu'il traversait.

— Et ?

Le lieutenant s'obstrue lui aussi la bouche avec un gâteau.

— Et alors, il a démissionné, réplique Lolek.

Ça y est, je sais pourquoi je ne lui parle pas tout seul. Bêtement, je l'aurais étripé, je lui aurais cassé la figure – de rage, de frustration, d'impatience. De colère contre sa stupidité et contre le fait qu'il en sache davantage sur Piotr que moi, qu'il sache qui est Piotr.

— Il a simplement ramassé ses affaires et quitté la boîte le jour même. Il n'a voulu parler à personne. D'un autre côté, les gens n'avaient pas trop envie de lui parler.

— Toi non plus, tu n'en avais pas envie ?

Il se tait, devient hésitant.

— Dans les boîtes comme la nôtre, il y a une espèce de code d'honneur. Dans l'entreprise, la production de ce jeu est la valeur supérieure. Nous sommes un peu comme des samouraïs, du moins, c'est ainsi que nous nous percevons. La famille, la vie privée, ce sont des questions secondaires. Donc, si quelqu'un fait ce que Piotr a fait…

— Alors, c'est un traître, dis-je.

La rage cède la place à des scénarios fantaisistes. Qui courent dans ma tête comme une nuée d'araignées, s'éparpillent sous mon crâne.

— Est-ce que tu crois que…, dis-je.

— Non, je ne crois pas, m'interrompt-il aussitôt.

Les araignées cessent de courir et, l'instant d'après, elles disparaissent aussi vite qu'elles sont apparues.

— Mouais non, arrête, n'exagérons pas, ajoute-t-il.

— Vous êtes amis…, dit Karlowicz, comme pour s'en assurer.

— Depuis l'école primaire, précisé-je.

En réalité, je le sais par Marta et Ula. Personnellement, je ne me souviens pas du tout de ce garçon. J'essaye d'imaginer un enfant roux qui s'amuserait avec Piotr, déjeunerait chez nous, jouerait à l'ordinateur avec mon fils, mais au lieu de cela, je n'ai que du vide. J'ai un verre de glaçons dans un liquide transparent.

— J'ai tenté d'aller boire une bière avec lui, de discuter. Il ne décrochait pas. Il ne répondait pas aux messages écrits, même si je voyais bien qu'il les avait lus. Il lui a fallu quelques jours pour me faire signe, pour me dire qu'on pouvait se voir. Mais pas dans un bar, pas de bière, pas de bouffe, pas dans un lieu public, pas à la vue de tous. Chez lui non plus, Kinga n'était pas au courant, et il ne voulait pas l'exposer. Pour finir, il est passé me chercher, il m'a ordonné de laisser mon téléphone à la maison. On a roulé longtemps sur la rocade, puis il a tourné vers le quartier de Praga. On s'est assis dans

la cour de je ne sais quel immeuble, tard en soirée. C'était très… bizarre.

— Je n'en doute pas, constate Karlowicz.

Les mains de Lolek tremblent, il renverse un peu de son café. Il veut se lever, il feint de chercher des serviettes pour essuyer, mais je le devance, je me lève en premier et j'essuie.

— Hé, tranquille, lui dis-je. Tu as fait une bonne chose.

Il secoue la tête.

— Il m'a dit qu'il avait commencé à travailler pour une organisation, l'Association des locataires ou un truc du genre, qu'il le faisait pro bono parce qu'ils n'ont presque pas d'argent, et des dizaines de dossiers au tribunal.

Il expulse tout cela en apnée, s'efforçant de ne pas nous regarder.

— Et c'est ça, le grand secret ? demande Karlowicz en me contemplant.

— Il m'a dit qu'il devait s'y investir à plein temps, qu'il avait un peu d'économies qui le feraient vivre un moment. Et puis, Kinga avait un travail, il irait le lui dire en temps voulu.

Karlowicz semble déçu. Moi, j'attends toujours ce qu'il expulsera d'autre, ce nabot.

— Et pourquoi tu n'as pas voulu aller voir la police ? demande le policier au jeune homme.

Lolek hausse les épaules.

— C'est quoi, l'Association des locataires ? dis-je en m'adressant à Karlowicz.

— Ils luttent contre les reprivatisations, contre l'accaparement des logements communaux, contre le fait de jeter les gens à la rue, m'explique-t-il.

— Il m'a dit qu'il devait les aider, sinon il y aurait d'autres cadavres chez eux, que Kalska, ce n'était qu'un début.

— Kalska ? dis-je.

Il se peut que j'aie entendu ce nom quelque part, il sonne familier comme l'écho d'une voix, mais il a dû s'échapper par l'un des nombreux trous de mon cerveau.

— C'est cette femme brûlée vive dans la forêt de Kabacki.

Karlowicz tambourine des doigts sur la table.

— La police a conclu que c'était un suicide, dit Lolek et une espèce de succédané de sourire apparaît sur son visage.

Il regarde le lieutenant, dans l'expectative, mais celui-ci hausse simplement les épaules.

— Comment voulait-il les aider ? demande-t-il.

— Je vous l'ai déjà dit, c'est un codeur hors pair et un *problem solver*. D'après moi, c'est l'un des trois meilleurs en Pologne. Il peut être utile à tous ceux qui utilisent un ordinateur pour quoi que ce soit.

Piotr est exceptionnel dans un domaine. Intéressant. Quand il allait à l'école, Marta s'occupait de tout. À la fin de l'année, elle me montrait ses notes. Elles étaient bonnes et je souriais. Parfois, elle me parlait de choses relatives aux enseignants, à son assiduité. Je hochais la tête. Au fil du temps, elle m'en a dit de moins en moins. Une fois, elle m'a envoyé à un conseil de classe. Je sortais d'une grippe, je me suis endormi au milieu de la réunion et elle ne l'a plus jamais fait.

Karlowicz achève son café et regarde sa montre. Il est énervé d'avoir raté la seconde partie de la rencontre. Il s'était peut-être porté volontaire pour parler. Ou alors, il avait une médaille à récupérer ou je ne sais quoi.

Il se penche vers Lolek et le regarde droit dans les yeux. Le silence est complet, quelqu'un a éteint cette musique couinante qui passe toujours dans les chaînes de cafés.

— Et de quoi tu as peur ?

— C'est lui qui avait peur, réplique Lolek.

— Cette prof ! dis-je tout haut, et j'abats ma main sur la table si fort que les serveurs se tournent vers nous. Celle chez qui il se rendait…

Je précise parce qu'ils n'ont pas l'air de savoir de qui je parle.

— Celle devant chez qui on t'a tabassé ? demande Karlowicz. Qu'est-ce qu'elle a ?

— On vous a tabassé ? demande Lolek.

Je ne lui prête plus aucune attention. Je n'ai plus besoin de lui, il peut s'en aller. Maintenant, il ne fait que m'irriter. Il nous a dit tout ce qu'il savait, même moi je suis capable d'en juger. Quel moutard inutile. Il est là et il vit, perpétuellement terrifié, on dirait un cochon d'Inde.

— Bah oui, elle travaille dans cette Association des locataires. Elle a même été interpellée durant des manifestations.

— Je ne sais rien au sujet d'une prof, dit Lolek.

Il nie, mais c'est inutile, personne ne lui demande plus rien. D'excitation, je termine mon café d'une seule et grande gorgée.

— Viens avec moi, dis-je en regardant Karlowicz.

Durant un long moment, il garde le silence, mais finit par se lever.

— Il me reste une demi-heure de réunion.

— Je peux y aller ? supplie Lolek en se levant de sa chaise.

— Oui, oui, vas-y, va, dis-je, et il s'enfuit du café en courant comme s'il tentait de partir sans payer. Et maintenant, tu viendras ?

Il hoche la tête et il pose sur la table un billet de vingt zlotys froissé.

— Demain. Demain à huit heures, viens me retrouver au bureau, dit-il avant de partir.

Il me laisse seul avec des tonnerres de pensées qui claquent dans ma caboche. La maison à Podkowa Lesna, le visage de Piotr, la mère

de Lolek, Marta, le grillage, le gars qui donne un coup de pied dans les dents de Jadzia, l'homme sans visage, la porte fermée, la porte ouverte – ce sont des autocollants sur un Rubik's cube, chacun d'une couleur différente.

— Où est mon fils ? fais-je à ma tasse vide.

Ici, personne ne répondra à ma question, alors la tasse est un aussi bon interlocuteur que n'importe qui.

— Où est-ce que je suis ? dis-je.

— Dans un café, idiot, réplique quelqu'un du fond de la salle, et je me mets à rire.

*

Elle se fait encore une photo pour Instagram. Rien ne l'excite plus qu'elle-même. Je devrais afficher sa photo sur l'écran télé, l'attraper par le cou et la caresser pendant qu'elle se regarde en train d'envoyer des bisous vers l'objectif. Elle jouirait en deux minutes. La prochaine fois peut-être. Dans cet appartement-ci, je n'ai pas de télé.

Elle dit qu'elle fera en sorte que ça soit joli, ici. Des plantes vertes, du papier peint, des images, et puis, maintenant, la mode est aux meubles de l'époque communiste, le genre que les gens mettaient aux encombrants ; les plus chouettes, ça fait longtemps qu'ils les ont jetés, mais elle observe sur Instagram une entreprise qui en fabrique de presque pareils. Une bouteille de vodka au-dessus de l'évier de la cuisine, un jack dans la corbeille – je ressens la chaleur qu'ils émettent, comme des radiateurs dissimulés dans différents coins de l'appartement.

Elle m'a apporté je ne sais quelle nourriture. Des légumes de supérette sans goût, mélangés avec du gruau de sarrasin en bouillie incolore. Ça ressemble aux excréments d'une personne à l'estomac malade ; le goût pourrait y ressembler, aussi. Miette appelle ça un « *bowl* ». C'est plus joli dans un bol, mais elle l'a mis dans un récipient

en plastique, elle s'excuse, fallait bien qu'elle le transporte. Impossible d'avaler ça.

Au lieu de manger, je me jette sur elle, j'enlève son haut, son soutien-gorge, je la pelote, je l'attrape, je la serre, je la renifle, elle sent la sueur et les crèmes de beauté, je glisse la main entre ses jambes, mais je n'arrive pas à bander. Je la retourne et la presse contre le mur, je descends sa culotte, je lui donne une claque sur les fesses, elle piaille, ça ne lui plaît pas.

— Tu seras une gentille fifille à son papa ? dis-je en essayant d'avoir une érection.

— Ne me parle pas ainsi. J'aime pas ça.

— Mais moi, j'aime ça.

Ma rage commence dans le ventre et jaillit dans ma gorge comme un vomi invisible.

— Arrête, supplie-t-elle.

Je m'agenouille et me mets à la lécher, elle soupire, mais artificiellement, je suis totalement mou, quelconque. Je ne suis plus un homme.

— Papa t'aime. Papa est un bon papa.

Dans les pornos, des mecs aux bites puissantes parlent ainsi à des filles comme elle, mais plus maquillées.

— Ne me parle pas comme ça, Marcin !

Elle se libère de mon étreinte. Sur son cul pâle, il reste des traces de ma salive.

Je me lève. Je l'observe. Elle tente de se couvrir avec la couette jamais lavée posée sur le matelas, elle regarde l'appartement comme une cellule de prison. À ce moment-là, elle m'excite autant qu'un policier qui m'arrêterait pour un contrôle d'identité. Je ne sais pas si je suis encore un homme.

— Arek, lui, peut te parler ainsi, n'est-ce pas ?

Elle se met à pleurer et se rhabille à la hâte.

Je n'arrive pas à regarder la scène. Je parie que lorsqu'elle partira et que j'allumerai l'ordi pour mater des pornos, je vais bander aussi sec et jouir en trente secondes.

Elle se tient déjà près de la porte, dépareillée, mascara étalé, et elle me dit :

— J'ai rompu avec Arek, si tu veux tout savoir.

Je l'attrape par le poignet et la traîne à nouveau vers l'appartement, le plus délicatement possible. Elle se tient devant moi et sanglote tout bas. Ses cheveux collent à son visage, je les écarte, je lui touche délicatement le menton, je l'oblige à me regarder dans les yeux. La brise légère et chaude qui arrive des bouteilles dissimulées commence à me tenter.

— J'ai rompu avec Arek parce que je veux être avec toi.

— C'est pas très malin.

J'ai des touffes blanches sur le torse, j'ai du ventre et des seins qui pendouillent. Je suis répugnant. Je suis allé deux fois de ma vie à la muscu, par erreur, j'avais confondu les portes. Qu'est-ce qu'elle est bête !

— Attends, on va faire autrement, dis-je et je commence à me l'imaginer en web-cam.

Je lui désigne une chaise.

— Assieds-toi là.

— Je veux être avec toi, répète-t-elle en passant le bout de son index sur ma carcasse grise.

Je suis un grand vieux chien mal rasé.

— Assieds-toi.

Je lui indique une nouvelle fois la chaise et m'approche du placard au-dessus de l'évier.

Je l'entends s'asseoir. Je sors une bouteille du placard. Je la soupèse en main. C'est précisément le poids qui manquait à ma main. Mes muscles cessent aussitôt de me démanger. Tout est en ordre. Mon corps est gris et moche, mais au moins bien calibré.

— Qu'est-ce que tu fais ? me demande-t-elle.

— Déshabille-toi, Miette, lui dis-je.

L'appartement se fait deux degrés plus chaud et deux tons plus sombre. La sueur me coule sur le front. Un petit pétard explose dans mon ventre.

Elle me demande encore une fois ce que je fais, mais je l'entends ôter son jean. C'est bien. Dans mon imagination, elle est plus maquillée, moins précise, et elle s'enfonce un gros dildo rose dans la chatte. Je n'en possède pas, mais je devrais en acheter un, spécialement pour elle.

Je me verse un petit quelque chose dans un verre. Le liquide est doré, il brille légèrement dans l'obscurité, évoque de l'ambre fondu. Je l'approche de mon nez et renifle. L'odeur du petit Jésus quand il est né.

— Marcin ?

Je me retourne. Elle est nue. À huit heures, je vais à Podkowa, avec Karlowicz. Piotr. Il est quelque part. Je verse tout dans l'évier. Je me verse de l'eau. La renifle. L'eau sent toujours le whisky. Je range la bouteille dans le placard. Ma main retombe, inerte. Je me verse de l'eau encore une fois et rebois avidement.

— Écarte les jambes, dis-je.

— Mais ne me parle plus comme avant, me supplie-t-elle.

— D'accord. Écarte les jambes, dis-je et je sors ma bite de mon pantalon.

Je la masse lentement, au niveau du gland. Je bois de l'eau.

Elle écarte les jambes, elle s'est rasée pour moi, à zéro, elle n'a pas laissé un poil. Il faut que je lui dise que je préfère un peu différemment. Une chatte aussi nue a l'air trop jeune.

Une rage explose, une fois de plus, parce que tout ça, c'est pour rien. Tout cela disparaîtra dans un instant, et ça me fait peur. J'ai toujours porté cette crainte en moi tel un second estomac métallique, et je l'ai noyée sous une telle quantité de vodka que l'estomac a fini par se transformer en torchon sale greffé sur mon corps, en « organe inutile » supplémentaire qui ne fait pas mal, mais qui ressent, sans arrêt. Je me touche, elle aussi. Elle tente de maintenir les jambes en l'air, mais je lui montre d'un geste de les poser par terre ; jouer la comédie avec son cul, c'est humiliant.

Elle s'assoit de sorte à se sentir confortable et trouve enfin son rythme, cesse d'être maladroite, finit par gémir pour de vrai, ses pupilles se contractent, son corps se met en arc de cercle, et vite elle se met à hurler.

— Ça te plaît ? me demande-t-elle.

— Ça me plaît, dis-je.

Enfin, je deviens dur, j'en ai la main pleine, je suis un homme.

Je lui enfonce mon pouce dans la bouche. Elle gémit encore plus, mordille un peu, sa salive me coule le long de la main. Sa peau semble enduite de cire. Son corps est dur au toucher, élastique comme du caoutchouc. Elle me mord plus fort, je lui mets deux doigts, elle bouge dessus comme le long d'un rail. Nous ne méritons pas ça. Dehors, la nuit tombe. Elle crie tout bas, je ne sais pas si c'est un orgasme ou si c'est quelque chose d'autre. Elle m'enfonce tout en elle. J'ai soif. Dehors, il fait gris, et il n'en sera jamais autrement. La fin arrive par un douloureux coup de pied dans le dos. Pas en elle, je me retire au dernier moment, comme un gamin, je gicle sur son ventre.

Après quoi, on reste couchés sur le lit, nus, elle blottie contre moi, son corps me brûle un peu, elle est si chaude, mais je ne la chasse pas, je ne veux pas de nouvelles larmes, je veux qu'elle soit paisible.

Elle me demande quelque chose, je n'écoute pas, je ne réponds pas.

Elle se blottit plus fort.

Je somnole.

Un coup de fil me réveille. C'est Marta. Je ne sais même pas quoi dire en décrochant – « Allô ? », « J'écoute », « Salut » ? Je me sens bête de lui parler nu, alors j'enfile mon caleçon, à la va-vite et gauchement. C'est toujours ma femme.

— Kinga m'a dit que tu étais allé voir ce garçon.

Dehors, c'est une nuit varsovienne ordinaire. De l'eau, où est l'eau ?

— Oui. Oui, je l'ai vu. Il m'a dit que Piotr s'était engagé dans une association de locataires.

— Tu ne l'as pas frappé ? me demande-t-elle.

— Je ne comprends pas ta question.

Elle se tait, encore. Je jette un œil à Miette qui m'observe de ses yeux de biche terrifiée ; elle essuie mon sperme sur son ventre avec la couette. C'est là que je me rappelle que ça fait une semaine que ma machine à laver est en panne.

Je me retourne et regarde la nuit derrière la fenêtre. Je dis à Marta tout ce que je sais, aussi clairement que possible. Après un temps, je réalise que Miette ne devrait pas écouter ça. Mais d'un autre côté, qu'est-ce qu'elle ferait de ces informations ? Elle dirait tout à Arek ? Non, elle ne lui dira pas. Elle a rompu avec lui.

Marta se tait, elle a besoin d'un instant pour digérer les nouvelles.

— Je n'avais pas la moindre idée de ça, chuchote-t-elle.

On l'entend à peine, surtout qu'une télé tinte en bruit de fond. Je ne lui dirai pas de baisser le volume. Je ne veux pas perdre ça.

Miette se lève et va à la salle de bains. Je la suis des yeux.

— Tu pourrais avoir raison, admet Marta.

— Oui, je pourrais avoir raison.

J'entends Miette ouvrir l'eau. Au moins, la douche fonctionne. Je pourrais laver mes draps sous la douche. Mais à quoi je pense, bordel ?

— Kinga m'a aussi dit que sur leur compte joint, il y a soudainement eu cent mille zlotys en plus. Le virement venait d'un compte privé de Piotr dont elle n'avait pas connaissance.

Je ne suis pas un homme et je n'en ai jamais été un. Une ambulance, gyrophare allumé, passe dans la rue.

— L'intitulé du virement, c'est « excuse-moi »…, chuchote ma femme.

Elle parle de notre fils. Miette sort de la douche. Je lui fais signe de s'habiller.

— Il paraît que ces derniers temps, vous ne vous parliez plus beaucoup avec Kinga, dis-je.

Elle se tait. J'enfile mon pantalon.

— C'est elle qui n'arrivait pas à me comprendre, dit-elle. Moi, je voulais que tout soit pour le mieux.

— Je comprends.

Mais je ne comprends rien. J'en sais autant à leur sujet qu'au sujet des chauffeurs dont je vois les phares dans la rue.

— Je voulais seulement les aider. Arranger leur cuisine par exemple. Et j'ai demandé une clef pour surveiller leur appartement quand ils ne sont pas là. J'ai proposé qu'ils fassent leurs comptes chez notre comptable. Des trucs normaux, quoi.

— Comptable…, dis-je sans réfléchir.

Il y a toujours une société qui s'occupe de manager je ne sais quels artistes. Il y a toujours un comptable. Mais tout cela repose sur les épaules de Marta. Je lui ai tout cédé. Je ne sais même pas comment elle s'en sort.

Ce matin, j'ai regardé le compte Instagram d'Ula. Sur les vidéos, elle était avec un mec teint en multicouleurs et avec un rappeur. La musique était affreuse, ses vêtements encore pires, mais il avait l'air d'un gentil gars. C'est peut-être leur nouvel artiste. Je n'en ai pas la moindre idée.

— En tout cas, j'ai proposé tout ça et Kinga m'a insultée. Ma propre belle-fille m'a insultée. C'est ça, ma vie.

— Elle t'a insultée…, dis-je.

Miette a déjà enfilé son tee-shirt et son jean, elle a attaché ses cheveux. Elle a l'air de partir pour l'université.

— Tu sais de quoi elle m'a traité ? De manipulatrice. De dictateur. Un truc comme ça.

Je ne réplique rien.

— Elle m'a dit que Piotr lui appartenait maintenant et qu'elle n'avait pas l'intention de partager. Alors, c'est qui le dictateur, ici ? que je lui ai demandé. Et elle m'aboie à la figure qu'elle ne sait pas, mais qu'elle sait qui devrait aller se faire soigner.

Quelques secondes passent et elles me font comprendre que Marta attend certainement que je lui dise que je suis navré.

— Je suis navré, dis-je.

Elle ne répond pas.

— J'y vais demain matin, à Podkowa. Alors, je passerai chez toi.

Chez toi, c'est-à-dire à la maison, une maison que j'ai moi-même construite et dans laquelle je n'habite plus. C'est probablement ce que j'ai voulu, être un rentier sans domicile.

— D’accord. Excuse-moi de t’avoir dérangé, dit-elle et elle raccroche.

Elle a certainement dû avaler une poignée de cachets pour pouvoir mener cette conversation.

— Je crois que je vais y aller, dit Miette.

En disant ça, elle veut me demander de la retenir. Mais je n’ai pas envie de ce genre de petits jeux lycéens, qu’elle fasse ce genre d’approche avec Arek ou un autre Czarek, parce qu’il y en aura certainement un dans les parages d’ici peu. Je lui ouvre la porte. Elle comprend qu’il n’y aura aucune demande pour qu’elle reste. Une fois de plus, elle rentrera chez elle en Uber en se sentant comme une catin, bien qu’elle ne sache pas mettre des mots sur ce comportement, et tant mieux, j’espère qu’elle ne le saura jamais. Elle videra un Gato Negro avec une copine, puis elle se mettra au lit et rafraîchira compulsivement l’Instagram d’Arek sur lequel celui-ci soulève cent kilos sur une *military press*, montre ses nouvelles baskets ou pose avec le bull-terrier d’un pote.

— Je ne t’ai pas demandé s’il y avait du neuf pour Piotr, fait-elle, repentante.

— Et tant mieux.

La situation est encore pire. Très délicatement, assez tendrement même, je crois, je la pousse dans le couloir et retourne sur le matelas. De l’hydroxyzine, je dois en avoir quelque part, dans les draps roulés en boule, de sorte à en avoir toujours sous la main ; après quelques minutes, j’en trouve enfin, un cachet, deux, trois. Je fais passer avec de l’eau.

Dehors, des voitures filent, une, deux, trois, une moto, un dingue qui roule à deux cents à l’heure, une ambulance juste derrière, comme pour l’escorter. Quelque part dans cette obscurité, il y a Piotr. À un point précis de la couette, à hauteur de cuisse, il y a de

l’humidité, c’est mon sperme. Miette a dû s’essuyer le ventre précisément avec ce bout de tissu-là.

Je m’endors en sentant la chaleur qui émane du placard au-dessus de l’évier, du panier à linge sale, de la machine à laver. Quand il fait trop chaud, je rejette la couette et m’endors, étalé nu sur le matelas, ventre vers le bas et légèrement fiévreux.

OceanofPDF.com

Découvertes

Il est près de huit heures. Les fenêtres sont obscures, vides. Karlowicz m'écrit qu'il sera là dans cinq minutes. Je sonne à la porte. Personne ne répond. J'appelle Marta. Pareil. Je sors les clefs, et c'est là que je le vois.

Je pense d'abord qu'il s'agit d'un bout de moquette, d'une serviette, d'un paquet de tissu sale ayant depuis longtemps perdu son utilité. Mais je sais que quelque chose ne colle pas. J'entre dans la cour. Je m'accroupis. Il me faut un bon moment pour réaliser de quoi il s'agit, que je comprenne ce que je suis en train de regarder. La maison est dans le noir, silencieuse. Ula et Marta doivent être en train de dormir.

— Marcin ?

La voix de Karlowicz résonne dans mon dos. Je me retourne. Il est à la grille, cigarette éteinte à la bouche.

— Quelqu'un a tué mon chien, dis-je en regardant Capone.

Il est immobile, les yeux révulsés, la langue gonflée, une écume rouge autour de la gueule.

— Ah, les salauds.

Karlowicz s'accroupit à côté de moi. C'est la première fois que je l'entends jurer. Il sent les herbes médicinales, il a dû s'en tartiner.

Marta sort de la maison, emmitouflée dans sa robe de chambre. Elle ne comprend pas ce qu'il se passe. Je veux lui dire que quelqu'un

a tué Capone, mais pas besoin, elle a vu, elle s'approche du chien et se met à pleurer de colère, sans bruit.

Rien de tout cela n'est arrivé sans raison. Jadzia à l'hôpital. Piotr. Et maintenant Capone. Des mains cachées armées de couteaux.

— Non mais, merde, ça suffit, ça suffit vraiment !

Marta frappe le sol de ses poings près du cadavre du chien. Elle est furieuse, et je commence à avoir peur.

— Tu as vu ? dis-je en regardant Karlowicz.

Il examine attentivement la maison, les vitres, la façade, il examine les alentours. Et, seulement après, allume la clope qu'il a au bec. Il me la passe pour que j'en tire une bouffée. Il a compris. Je n'ai rien besoin de lui dire.

Ula surgit dans sa longue chemise de nuit, en sandales, elle se précipite sur Capone et se met à sangloter bruyamment.

Toutes les deux sont en train de pleurer. Ula blottie contre Marta qui lui caresse la tête. Puis elles se redressent. Marta me regarde, difficile de dire de quelle manière. Je ne sais pas déchiffrer ses regards. J'ai su, mais ses yeux sont maintenant ceux d'une autre personne.

Nous avons eu ce chien très longtemps, et il serait de toute façon mort bientôt. Nous l'avons adopté quand Piotr est entré au lycée. Nous revenions de chez les parents de Marta. J'étais un peu pompette, juste un peu. Je conduisais, Marta avait peur. Les enfants étaient assis à l'arrière, silencieux, Ula perdue dans son iPod, Piotr dans une gameboy. J'ai d'abord aperçu la laisse en tissu, un ruban rouge qui traînait sur l'asphalte, puis Capone, sale et tout mouillé, tremblant de peur. J'ai arrêté la voiture, je suis descendu et me suis agenouillé devant lui. Il frissonnait de terreur, la gueule engluée d'une matière rose sombre, affreusement puante. Je me rappelle avoir ouvert le coffre à bagages, sans un mot, pour y ranger les sacs de

courses, les filets de provisions, tout ce qui traînait à l'avant. Les gamins intrigués ont enlevé les écouteurs de leurs oreilles. Marta est descendue et m'a demandé ce que je fabriquais. Je lui ai expliqué que j'étais en train de sauver un chien. Elle a confirmé que j'étais vraiment malade. Elle avait encore assez de sentiments à mon endroit pour ne pas m'invectiver.

Un mois plus tard, Capone était devenu le meilleur chien du monde. Il a démoli le canapé, dévoré la moitié des chaussures. Son principal numéro était de « faire un gâteau » : il réussissait à ouvrir tout seul le frigidaire et les placards, à en tirer lait, œufs et farine qu'il portait jusqu'à notre lit pour s'y vautrer. Il savait également faire ses besoins sur le tapis du salon, et la quantité de merde répandue faisait penser qu'il avait invité tous ses potes du quartier à une grande partie de défécation collective.

Personne ne lui a jamais crié dessus. Il a été à nous dès le début, sans négociations. Nous n'avons jamais tenté de chercher son propriétaire, ni publié aucune annonce.

Il avait simplement attendu sur ce bas-côté de pouvoir venir habiter chez nous toutes ces années. Jusqu'à aujourd'hui.

— Marta, je ne sais pas si vous devez rester ici. Va chez ta mère. Ou bien je te donne les clefs d'un appartement.

— Pas besoin, s'indigne Ula. Je n'irai pas loger chez ta pute.

— Ula, reprend Marta en lui passant la main dans les cheveux.

Elle se tourne vers moi. Il me semble qu'elle acquiesce de la tête, je ne suis pas sûr.

— Je vais revenir l'enterrer, dis-je à Marta. Il faut qu'on y aille.

— Derrière la maison. Sous le pommier.

— Sous le pommier, répété-je.

J'essaie de les embrasser, très maladroitement, et c'est comme embrasser deux vieux arbres. Ula se dégage aussitôt pour revenir vers

la maison, Marta reste un peu plus.

— Allons chez ma mère, déclare-t-elle finalement avant de s'en retourner à l'intérieur.

J'abandonne Karlowicz, qui m'indique qu'il m'attend dans sa voiture, et me rends dans une quincaillerie. J'y trouve rapidement ce que je suis venu chercher : une pelle et un rouleau de toile de tente. Je ne me rappelle pas comment, mais je sais où trouver ce genre d'objets.

Je pose la pelle à côté du chien que je recouvre avec la toile. Je me répète dans ma tête : sous le pommier.

La voiture de Karlowicz est une vieille Passat. Il a accroché un chapelet au rétroviseur, à côté d'une image plastifiée de saint Christophe. Nombreux aux AA sont ceux qui choisissent le catholicisme, notamment dans sa version extrême, ardente, sans réserve ni compromis. L'inquiétude est insupportable quand on devient sobre, surtout au début. Le cerveau nettoyé des bulles se rappelle quantité de choses. L'une d'elles est que bientôt nous attend le néant. On trouve aussi de nombreux amateurs d'herbes. Les pilules peuvent également en aider certains. Pour d'autres, c'est le *crossfit*.

Karlowicz brise le silence après un quart d'heure de route.

— Il n'y a pas forcément un lien, affirme-t-il sans quitter la route des yeux.

Il conduit d'une main sûre, mais il est un peu tendu, on voit qu'il a peur. Il se trompe de route.

— Il y a des gens pour empoisonner les chiens, dit-il en se tournant vers moi.

— Quelqu'un s'est introduit dans ma cour, dis-je. Ou y a balancé le cadavre. C'est ma maison qui était visée.

Karlowicz accélère. La route est curieusement déserte, nous croisons peu de véhicules, et il me semble d'abord que ce n'est pas un

hasard, que c'est notre faute si le monde ne veut rien avoir à faire avec nous.

— Dans mon travail, il n'est pas bon de supposer au départ que l'on sait, de partir avec une conviction, de se montrer dogmatique.

Les mots craquent dans sa bouche comme du bois dans un feu, il a soif, cela s'entend à cent kilomètres.

En réponse, je tapote d'un doigt l'image plastifiée près du rétro.

— Je dis que je ne sais pas, répète-t-il. Mais c'est par précaution.

— Ces alcoolos. Ils traînent partout leur fardeau, fais-je en réponse, et nous nous mettons tous les deux à rire, sans doute pour la première fois.

Peut-être Karlowicz cache-t-il au plus profond de lui un type marrant. Faible, étouffé, mais qui vit encore.

Ce n'est que parvenu à Podkowa que je réalise que j'ignore la direction à prendre. Il faisait sombre, et Jadzia connaissait la route. Au bout de la rue principale, nous partons dans un sens puis dans l'autre, cherchant le bon croisement. Finalement Karlowicz appelle le commissariat et demande l'adresse à laquelle Elzbieta Brzezinska est domiciliée. On le rappelle une minute plus tard. Nous notons l'adresse sur la carte. Les rues de la petite ville sont désertes, une femme traîne avec son chien devant une boutique. Nous la dépassons lentement, elle nous salue d'un regard lourd.

À la lumière du jour, la maison de Brzezinska a un air encore plus sinistre. Son toit gris fait penser à un pelage sale, et les grillages qui barrent les fenêtres évoquent une petite prison privée. Je veux descendre de voiture pour me précipiter vers l'entrée, mais Karlowicz me retient d'un geste.

— En fait, on sait quoi ?

Il me regarde. Il tire une clope de sa poche.

— Nous savons que mon fils a quitté son boulot pour aller bosser, disons, pour cette organisation de locataires.

Je me sens comme un gamin appelé au tableau mais qui a oublié de se préparer.

— Si sa disparition a réellement quelque chose à voir avec ça, mais nous n'en avons aucune preuve…

— À vérifier, évidemment, le coupé-je, un peu agacé. Mais deux et deux font quatre.

Il secoue la tête. Il se met à parler lentement, calmement, on n'est plus en classe, c'est un cours particulier.

— Écoute, ceux qui ont organisé les privatisations à Varsovie ne sont pas une simple mafia, ils ne se contentent pas de faire dans les voitures volées ou la gestion de bordels. On n'est pas dans un film de Patryk Vega. Ce système dure depuis des années, a occupé des centaines de personnes, jusqu'à des fonctionnaires et des avocats. Ça concerne la ville entière. Et tout aurait été pour le mieux s'il n'y avait eu quelques vrais rapaces, tu vois, des salopards venus bousiller le marché, racheter pour cent zlotys des titres de propriété à de vieilles demeurées, avant de virer les occupants des logements, foutant le feu, coupant l'électricité, et, pour finir, tuant Kalska. Mais ces gens-là ne font plus ça, maintenant. D'abord, ce n'est plus aussi facile. Et puis l'affaire est terminée. Ils se sont tous gavés. C'est du passé.

Je frappe le plastique de la boîte à gants. Ma main le fait toute seule, pour passer ma colère. Résultat, ma tête commence à me faire souffrir, puis il y a cette sensation de sécheresse et, comme toujours, ma langue se change en papier râpeux, me brûle le palais et la gorge.

— Qu'est-ce que tu veux me dire ? lui demandé-je.

— De ne pas entrer là-dedans avec une théorie toute prête. Et de me laisser parler. S'il y a quelqu'un.

— C'est toi qui as une théorie toute prête ! lui crié-je. Foutu connard. Tête de mule.

Il ne me regarde pas, il se contente de fixer l'image plastifiée qui se dandine sous le rétro.

— Je ne te dis que ce que je sais. Que Kalska a été brûlée, je suis au courant. J'ai vu les rapports, les comptes-rendus des interrogatoires. Après quoi il y a eu les commissions, et tout est passé à la télé.

— Et vous avez attrapé celui qui a tué cette femme ?

— Sais-tu seulement qui est notre Premier ministre ? Qui est procureur général ? Qui gouverne ? crie-t-il à son tour. Tu sais dans quel pays on vit ?

Je l'examine attentivement. Il s'est mis à bouillir, il est tout rouge, il a le front qui suinte.

— Je te comprends. Tu dis que nous allons tomber sur un mur et que tu ne pourras rien faire. Tu vas te contenter de hausser les épaules et de dire *sorry*, nous avons essayé, mais ça n'a rien donné, hélas.

Il ne répond pas.

— Tu veux nous couvrir, ajouté-je.

— Marcin, je n'ai aucune obligation d'être ici, lance-t-il en ouvrant la portière.

Je veux me jeter sur lui, mais il est déjà sur le seuil, cherchant la sonnette, se mettant à frapper vigoureusement et à grand bruit. Miracle, après un temps, la porte s'ouvre, mais ce n'est pas Brzezinska qui se tient derrière.

— Bonjour, salue Karlowicz.

La fille est jeune. Les cheveux attachés en chignon, de petits yeux légèrement bridés. Elle est vêtue d'un sweat-shirt noir à capuche et de leggins, et elle tient dans une main une boîte de nourriture pour

les chats qui tournent autour de ses jambes, comme des satellites de fourrure. Je ne comprends pas tout à fait ce qu'il se passe, je n'étais pas préparé à ça, et seul me tombe des lèvres un monosyllabe stupide.

— Cezary Karlowicz. Bureau des Affaire criminelles.

Il exhibe sa plaque.

— Maman n'est pas là et elle sera absente pour la journée.

La fille recule d'un pas dans le logement.

— Nous pouvons entrer ? demande Karlowicz.

— Vous êtes obligés ?

Elle est effrayée et nerveuse, mais pas autant que ses trois chats, gros et couleur de cendre, qui produisent des miaulements sonores.

— On est un peu obligés, dit Karlowicz en ajoutant : Cela ne sera pas long.

La fille nous laisse entrer. Les chats la suivent, empressés, craignant de la voir disparaître et de ne plus jamais, au grand jamais, recevoir de nourriture.

Des parois couvertes de boiseries, une moquette qui cache chaque parcelle de plancher, et aux murs des paysages de lacs et de forêts barbouillés par un seul et même artiste. Quantité d'objets sur les tables, des empilements de livres, de vêtements, de médicaments, de dvd. On entend le tic-tac d'une pendule et le bavardage feutré d'un téléviseur. La fille nous conduit à la cuisine. Et là, de nouveau, des bouteilles, des sachets de thé, de médicaments et d'épices encombrent tout l'espace au sol et sur les tables. Elle nous indique des chaises. Nous nous asseyons, et les chaises se mettent à craquer comme si elles avaient eu l'intention de nous chanter quelque chose, mais sans en trouver la force.

— Quelque chose à boire, peut-être ? propose la fille.

Sur quoi elle ouvre un sac et verse dans une grande gamelle de la nourriture aux chats qui se précipitent pour dévorer le petit tas marron.

— Un verre d'eau du robinet fera l'affaire, dit Karlowicz.

Elle prend deux verres qu'elle remplit. Elle se penche vers moi en les posant sur le coin libre de la table. Elle a un regard déplaisant, inquisiteur, des aiguilles lui sortent des yeux pour venir se planter dans mon visage.

— Vous êtes la fille d'Elzbieta, c'est ça ? demande Karlowicz.

— Je m'appelle Ewa.

— Ewa, nous souhaitons seulement parler un peu.

— Maman vous a déjà tout raconté. L'avocat l'a confirmé. Elle n'a pas fait usage de la force, elle n'a pas attaqué cet homme la première.

— Nous ne sommes pas ici pour ça.

Karlowicz prend une gorgée d'eau. J'ai pour ma part déjà vidé mon verre.

— Alors pour quoi ? demande-t-elle en s'appuyant contre l'évier.

— Ewa, je m'appelle Marcin Kania, dis-je pour me présenter, et il s'agit de mon fils, Piotr.

Elle prend visiblement peur. Le tic-tac redouble de force, il y a dans cette maison quelqu'un de caché qui vient d'accrocher au mur une nouvelle pendule.

Je lui ai coupé la parole, c'est inconvenant mais plus fort que moi. Elle n'est pas vraiment jolie, n'a pas l'air très maligne, un buste plutôt maigre, des jambes épaisses, et un teint désagréable. Un visage tiré, peu avenant. Elle est à l'image des problèmes accumulés dans cette maison, de la multiplication d'objets, de livres, de magazines, d'emballages de médicaments. Une copie de sa mère. Sa suite.

— Qu'est-ce qu'il a, Piotr ? s'inquiète-t-elle.

— Cela fait deux semaines que nous ne savons plus où il est, répond Karlowicz. Il a été déclaré disparu, mais nous avons des raisons de supposer qu'il a pu lui arriver quelque chose.

Elle reçoit ça comme un choc violent. Elle essaye de garder contenance, mais elle doit se cramponner des deux mains à l'évier.

— Vous le connaissez ? poursuit Karlowicz, et lorsque la fille fait signe que oui, il prend une cigarette. On peut fumer ici ?

La fille acquiesce d'un mouvement de la tête et ouvre la fenêtre. Karlowicz s'en allume une, je l'imite. Karlowicz lui en offre, et lui donne du feu. Elle aspire maladroitement et tousse. Il est évident qu'elle n'est pas fumeuse.

— Donc, en réalité…, commence-t-elle avant de soupirer et de se tourner vers le mur.

Cette fois, c'est moi qui ai envie de dire quelque chose, mais Karlowicz me fait signe de me taire. Même si la fenêtre est ouverte, un nuage de fumée suffocante s'installe dans la pièce.

— Vous êtes son père, c'est bien ça ?

Ewa se tourne vers moi. J'acquiesce.

— Il m'a parlé de vous.

Elle regarde sa cigarette comme un objet étranger, tire dessus un grand coup, voilà c'est fait, après quoi elle l'éteint sous le robinet.

— Sûrement pas en bien.

— Il m'a dit que vous étiez un drôle de numéro.

Elle hausse légèrement les épaules.

— Difficile d'en dire beaucoup plus à mon sujet, j'en conviens.

Je me sens bête d'avoir à me mettre à nu devant une étrangère, mais je n'ai pas le choix, je ne peux que la suivre comme un chien en laisse, faire ce qu'elle veut, parce qu'il faut l'amener à me parler.

— Nous savons que Piotr travaillait dans une organisation que dirige votre maman.

Karlowicz s'allume une deuxième cigarette avec le mégot de la première.

— Maman ne dirige plus aucune organisation. Elle est à l'hôpital, elle a eu une attaque.

C'est là que j'entends combien sa voix est glaciale.

— Je suis désolé. Nous avons appris que Piotr Kania travaillait pour l'Association des locataires. Ce qu'il cachait à sa famille, y compris son épouse. Vous confirmez ?

— Je vais vous faire un café.

Elle s'éloigne de l'évier pour prendre une boîte dont elle verse une partie du contenu dans un filtre usagé. La cafetière se met à gargouiller, puis l'eau commence à couler dans le pot.

— Toute cette organisation, c'était comme un troupeau de niais dans un brouillard. Moyenne d'âge : soixante-dix ans. Sans défense, ignorants de tout, leur vie entière passée dans des HLM. Certains même incapables de retirer de l'argent avec une carte à un distributeur. Maman les maintenait ensemble, coordonnait leurs actions. Elle parlait à chacun, tous les jours, expliquant ce qu'ils devaient faire. Pire qu'à l'école, vraiment, parce que personne n'était capable de faire quoi que ce soit, personne ne savait rien, et chacun avait son idée.

— Et comment Piotr s'est-il retrouvé là-dedans ?

Elle pose des tasses sur la table, approche un tabouret pour venir se joindre à nous. Elle a des gestes insupportablement lents, et je fais tout pour retenir mon exaspération.

— Il avait rencontré maman sur Facebook.

— Mais il n'est pas sur Facebook, coupé-je.

Elle me regarde avec, brièvement, un air étonné, puis son visage redevient neutre.

— Piotr n'est ni sur Facebook, ni Twitter, ni rien de tout ça.

Je répète ce que je sais par Marta et Ula.

— Alors ça a été peut-être par le biais de l'association, j'ai oublié, répond-elle en esquivant. Il venait ici nous apporter son aide. Il savait que nous étions seules. Il disait avoir envers ma mère une dette qu'il ne saurait jamais rembourser. Maman l'avait soutenu pendant toute sa scolarité au lycée, et même après.

— Soutenu ? demande Karlowicz.

— Tous ceux qui vont à l'école publique ont besoin de soutien.

Elle esquive à nouveau, détourne le regard.

Elle ne me plaît pas. Je commence à bouillir, je la secouerais volontiers pour lui faire cracher le morceau.

On entend à l'extérieur une voiture s'arrêter. Ewa se lève et va voir, puis vient se rasseoir sur son tabouret.

— Maman se dépensait terriblement dans l'association. Elle ne voulait collaborer ni avec les mouvements gauchistes de Varsovie, ni avec Solidarność. Elle disait que tous avaient là-bas leurs propres intérêts. Elle était très méfiante et préférait tout faire par elle-même. Elle ne faisait confiance qu'au politicien Piotr Ikonowicz, mais lui n'était jamais là, il arpentait toute la Pologne. Maman a réussi à bloquer les expulsions de la rue Mokotowska, et peu après, Kalska a été assassinée. C'est de là que tout est parti. Tous les jours, des journalistes. C'est la raison pour laquelle je vais voir à la fenêtre dès que j'entends une voiture. Un réflexe.

— Nous connaissons l'affaire Kalska, intervient Karlowicz.

— Vous connaissez tous cette affaire parce que maman n'a pas arrêté d'aller vous voir, éclate-t-elle.

— Je lui ai peut-être même parlé.

Karlowicz reprend plus doucement et, curieusement, il est confus. Elle se fige.

— Maman vous a parlé. Elle a désigné des gens réels. D'ici, et de là-bas. Telle et telle personne, qu'elle a montrée du doigt. Toi aussi, tu as touché du pognon de la mairie ?

Elle ne crie pas, mais Karlowicz préférerait l'entendre crier que d'avoir à lui tirer les vers du nez.

— Calmez-vous, Ewa, dit-il.

— Et Piotr ? dis-je en revenant à lui.

— Il est apparu, lors des auditions de la commission, qu'ils n'avaient même pas d'alibi, ajoute-t-elle.

Elle reprend une cigarette et nous l'imitons. Je ne m'arrêterai jamais. Foutu tabac.

Karlowicz s'étire et examine cette cuisine sale et encombrée avec l'œil de celui qui vient d'acquérir une maison aux enchères et se demande quelles cloisons il va démolir. Je comprends en l'observant pourquoi les gens détestent la police. Pour se confronter à tous ces cadavres, toutes ces pathologies, à tous ces mensonges, les gens comme lui ont dû enfouir leurs sentiments au plus profond d'eux-mêmes, et pour éviter d'être contaminés, ils se sont mis à boire. Parfois ces contaminations et la boisson leur auront donné des fièvres qui les auront poussés à menacer leurs épouses avec leurs armes, à leur casser les dents parce qu'elles auront oublié d'éteindre la lumière du frigo puis de cacher ces dents parce que du monde va arriver, à donner des coups de pied dans les meubles, balancer la télé, casser toutes les vitres.

La police est un club d'âmes mortes, une congrégation de cadavres branchés sur batteries.

Karlowicz fume et la regarde. Du miel plein les yeux.

— Je suis un gentil. Je viens juste pour discuter. Je suis désolé pour votre maman, je suis désolé pour tous ces désagréments. La police a fait ce qu'elle a pu.

La fille pleure en silence, elle a les mâchoires qui tremblent.

— On nous a cassé des vitres. On a mis le feu à nos portes. Maman a été attaquée sur un quai un jour qu'elle descendait du train. L'employée, présente ce jour-là plus tard que d'habitude, les a vus et ils se sont enfuis. Il y a eu dans *Gazeta Wyborcza* des articles, payés par des promoteurs, disant que maman truandait la Sécu, qu'elle prenait des crédits sur le nom de sa grand-mère, qu'elle avait reçu des condamnations fermes.

Elle prend une respiration puissante.

— Vous saviez tout. Qui a tué Kalska. Qui a payé pour ça. Qui a écrasé des gens dans la rue. Tout était connu.

— S'il vous plaît, je suis ici pour vous parler simplement. Je pourrais vous obliger à venir me dire au commissariat tout ce que vous savez. Nous recherchons un homme à qui il a pu arriver malheur. Son père est ici. Vous leur faites du tort.

La fille se lève.

— Fichez le camp d'ici, siffle-t-elle.

Elle sort dans le couloir. Les chats en émoi se réfugient dans les coins les plus obscurs et poussiéreux de la maison.

— Piotr ! dis-je pour essayer une fois de plus. Je vous en supplie, que savez-vous ? Parce que moi, je ne sais rien de ce qui est arrivé à mon fils.

Je parle avec une voix qui tremble comme si j'allais me mettre à pleurer.

— Je ne sais rien de lui, et maintenant il a disparu.

Elle me regarde avec des poignards dans les yeux.

— Ma mère est en coma artificiel. Je ne sais pas si elle va se réveiller, si elle pourra se remettre à marcher et à parler. Elle va peut-être rester sur respirateur.

Elle ouvre la porte d'entrée.

Attends, me dis-je. Ne nous jette pas dehors. Je pourrais tomber à genoux devant elle, l'attraper par les jambes, me mettre à pleurer. Le désespoir me donne le sentiment d'avaler un oiseau vivant.

— Mon amie aussi est à l'hôpital. Nous avons été attaqués devant chez vous, lui dis-je.

— Qu'est-ce que tu racontes, mec ?

Elle sanglote maintenant, tremble de tout son corps, des larmes ruissellent sur son petit visage tout rouge.

J'aurais préféré ne pas lui en parler, j'ai peur de le lui avouer. Je ne voulais vraiment pas.

— Je vais vous envoyer une convocation, dit Karlowicz.

— Tu peux te l'envoyer dans le cul.

Je veux encore poser une question à propos de Piotr. J'ouvre la bouche, mais elle me regarde droit dans les yeux et fait non de la tête.

— S'il vous plaît, dis-je seulement.

— Qu'aurait fait Homer Zork ? demande-t-elle à voix basse.

— Qui ça ?

Je ne comprends pas.

— Rien, ce n'est rien, répond-elle en claquant la porte sur nous.

Je reste planté à contempler la porte comme un imbécile. Je m'imagine sauter sur Karlowicz, le frapper, le mordre, tuer cet abruti, ce chien poivrot, ce cadavre vivant, ce con.

— Imbécile, c'est une jeune fille, elle est terrifiée, tu ne pouvais pas lui parler normalement ?

Mon explosion de colère ne lui fait aucun effet. Il fume sa cigarette, promène son regard sur la cour déserte. Il crache.

— T'inquiète. Je vais lui envoyer des gars. J'aurai un mandat sans problème.

Il tire de sa poche un vieux smartphone chinois tout abîmé. Je m'approche et regarde l'écran. La conversation enregistrée fait vingt minutes.

— Elle sait où il est, reprend-il avant de cracher à nouveau et de se diriger vers la voiture.

*

— Ça va mal, commence Satan.

Et c'est bien l'impression qu'il donne. Gonflé, rougi, larmoyant. Toujours affalé comme un poussah, mais davantage prostré, il se tient le ventre à deux mains. Les autres non plus ne gagneraient pas à un concours de beauté. La piaule, pareil. Les murs sont encore plus sales que d'habitude, le café ressemble à de la pisse d'âne. Une atrophie est en marche, demain se décompose, perd de son importance, annonce qu'il n'y aura pas de surlendemain. Quand j'ai tourné la poignée de la porte, j'ai eu l'impression qu'elle allait me rester dans la main.

— Il y a les fringales, les ruminations nocturnes qui durent jusqu'au matin. J'enfourche mon bolide et je roule à travers la ville, à fond la caisse et bite au vent, pardon pour le langage, oui je sais. Je cherche une dose. J'arrive aux vieux points de deal. Le dernier était au Panorama. J'allais souvent m'installer là-bas pour attendre un dealer. Je n'avais pas à rouler loin.

— Et qu'est-ce que tu fabriquais devant ton Panorama ? demande Jarek.

— Je n'en sais rien, putain, je regardais le parking.

Satan secoue la tête.

— Tu attendais le dealer, dit-il.

— Peut-être. Comme Godot.

Ce qui leur pèse le plus, c'est la place vide laissée par Jadzia, à mes côtés. Ils pensent sûrement qu'elle a atterri à l'hôpital à cause de moi, même si personne n'ira le dire à voix haute, sauf peut-être

Michal, éventuellement Sylwia. Je veille à ne pas poser ma main sur la banquette, à ne pas m'étaler, ne serait-ce que d'un millimètre. Par respect pour l'endroit. Respect et sentiment de culpabilité. Dans cette pièce, le sentiment de culpabilité, c'est notre oxygène. Pas besoin d'y penser, c'est aussi évident que la respiration ou la circulation du sang. Détacher un alcoolique de son sentiment de culpabilité serait comme de procéder à une euthanasie.

Je les comprends, ils n'en peuvent plus. Si seulement… Ils ont perdu espoir que je leur dise quelque chose de positif, que j'arrive en criant : on a retrouvé Piotr, eh oui, tout va bien !

— Et ce mal-être, reprend Satan. Qui me revient encore, terrible. Je n'arrête pas, téléphone en main, de bigler sur Instagram sans savoir ce que j'y cherche, comme une toison d'or. Je ne suis pas son profil, je ne like rien parce qu'elle le remarquerait, mais je vais voir sans cesse, je rafraîchis la page. Elle en est au sixième mois, heureuse. Finalement souriante, elle aussi s'est remise, elle a cessé de picoler, sûrement, ça se voit au premier coup d'œil. Elle a l'air d'avoir cinq ans de moins que quand nous étions ensemble. Et le gars, je le connais, il jouait de la basse dans un groupe catho, maintenant il a son propre petit studio où il enregistre d'autres groupes. Je ne sais pas s'il l'a jésufiée, sans doute que non. D'ailleurs, c'est sans importance.

Il renifle. Jarek tend la main vers un carton de mouchoirs. Satan secoue la tête, pas besoin.

— C'est un type très correct, dit-il d'une voix étouffée comme s'il avait reçu un coup à la gorge.

La porte s'ouvre et entre Motus. Tout le monde le regarde comme un étranger, même Jarek, il faut chaque fois se réhabituer à sa dégaine. Grand, affreusement maigre, des cheveux noirs coupés très court et de longs favoris, type mécanicien de locomotive. Toujours en

chemise froissée et en parka, des lunettes à la Lennon, aux branches en fil de fer, et des brodequins lacés très haut. Il traverse l'espace sans bruit, tel un fantôme. Il s'assoit toujours à la première place libre. C'est celle de Jadzia. Personne ne lui en fait la remarque.

Difficile de dire son âge, peut-être trente, peut-être cinquante ans. Entre schizoïde et éternel étudiant. Il s'est arrêté à temps, il est tombé dans la naphtaline plus ou moins à l'époque où je jouais encore dans le groupe, quand De Mono était le roi des tubes, et Walesa président, et quand le Premier ministre était l'autre type aux énormes sourcils, le koala du Zoo polonais. Je n'arrive jamais à distinguer ces bandits entre eux.

— Salut Pawel, dit Jarek.

— Salut.

Motus répond à voix si basse que ceux qui sont assis de l'autre côté de la pièce peuvent avoir l'impression qu'il s'est contenté de remuer les lèvres.

— Il y a longtemps qu'on ne t'a pas vu, ajoute Jarek.

Cette fois, personne n'entend ce que répond Motus.

Satan poursuit :

— Avec ma femme, ça va mal. Un peu comme chez toi, Michal. C'est-à-dire que Kamila ne connaît pas ma consommation d'alcool. Bien sûr qu'elle m'a vu en action, puisque nous vivons ensemble. Mais ça ne fait pas partie de sa vie. Maintenant, elle a une trouille terrible que j'aille faire le con. Elle me surveille, elle m'appelle, elle vérifie où je suis. Elle veut toujours me conduire en voiture là où je vais. Elle a même voulu m'amener ici. Des fois, elle se colle à moi, j'ai l'impression qu'elle veut m'embrasser, ou quelque chose comme ça, mais c'est seulement pour me renifler. C'est une putain de vie de merde, comme d'avancer dans un champ de mines. Il est clair que… J'ai déjà plusieurs fois raconté comment c'était avec Sandra. Grande

pathologie, toxico. Des coups, les objets qui volent, des scènes comme si nous avions été mariés, comme si cela devait se terminer devant un juge… Mais nom de Dieu, il y avait au moins de quoi respirer. Tout pouvait arriver, mais on pouvait respirer. Je n'étais pas obligé de marcher sur la pointe des pieds. Je pouvais dire ce dont j'avais envie. Et la baise… pardon. Je voulais dire les rapports sexuels. Je ne sais pas comme il faut dire. Eh merde… excusez-moi.

Il se perd complètement.

— Le sexe, tout simplement, propose Jarek.

Satan approuve de la tête et regarde les autres.

— Le sexe était incroyable, finit-il par dire avant de souffler, après quoi il se recule sur la banquette. Le sexe me revient en rêve. Je me réveille la nuit et je dois aller aux toilettes pour, excusez-moi, me soulager. Et je n'arrive plus à me rendormir.

— C'est tout ? demande Jarek.

— Avec le groupe, ça va. Bien mieux. J'ai réfléchi à deux, trois trucs. Et je leur ai dit : Bloodspawn, c'est une famille. Alors j'ai introduit pour la première fois le partage équitable. Sauf pour les droits d'auteur, évidemment. Mais pour les exécutants et les concerts, honoraires à égalité. Tant mieux pour eux. Que dire ? Je me suis gavé. De toute façon, ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Et finies les beuveries dans les loges ou dans le bus, à l'hôtel chacun va gentiment de son côté. Moi, je vais nager dans la piscine, ou bien je fais de la muscu. C'est tout. Merci.

« Merci », répètent les autres à l'unisson, sauf Gus qui bafouille quelque chose en tirant le bout de la langue, et Motus qui nous examine par-dessus ses lunettes.

— Qui est le suivant ? demande Jarek.

Satan désigne Helena. Elle seule a l'air belle aujourd'hui. Comme toujours, des lèvres rouge sang, d'une nuance agréable. Elle a noué

ses cheveux en chignon, a enlevé la moitié de ses bijoux, mais ceux qu'elle a gardés tintent toujours plaisamment à chacun de ses gestes. Elle porte une écharpe de soie autour du cou, comme pour dissimuler quelque chose, une cicatrice ou une blessure. Il y a très peu de femmes comme ça maintenant, me dis-je. Rien de vulgaire chez elle. Elle aurait pu être chanteuse dans les années 1980, comme Trojanowska ou Jurksztowicz, mais elle est plus légère, plus éthérée que ces deux-là. Je la vois très bien en photo de couverture d'un vieux vinyle chez un marchand d'occases. J'aurais facilement pu tomber amoureux d'elle. Nous, les alcooliques, nous tombons facilement amoureux. Souvent du premier être venu, d'un oiseau qui passe en volant, d'un chien qui court devant, d'une silhouette confuse à l'horizon.

— Helena, alcoolique. Je ne sais pas. Pour moi, ça devrait aller, mais ça ne va pas. Et c'est ça qui est le plus difficile, commence-t-elle.

Jarek prépare des mouchoirs. Helena pleure toujours.

Ses sanglots étaient plus bruyants au début, pendant les premières semaines de la thérapie. Elle est arrivée un jour disant qu'elle s'était saoulée, bien sûr avec sa maman. Tout le monde, Jarek compris, lui a dit que sa mère avait fait d'elle une alcoolique pour avoir une compagne de beuverie. C'est une malade, une contagieuse. Helena s'est mise à pleurer, à crier que personne n'avait le droit d'insulter sa mère. Elle a fini par se lever pour sortir en courant, en claquant la porte. Nous avons pensé qu'elle ne reviendrait pas, mais elle est revenue. Un mois plus tard.

— Je devrais me réjouir, et pourtant je ne me réjouis pas.

— Alors raconte, mon chou, l'invite Sylwia.

Elle lui pose une main sur l'épaule, comme à une enfant.

— J'ai fait la connaissance de quelqu'un, un type très bien. Sur Tinder, ne riez pas. J'étais farouchement hostile à ces rencontres sur

Tinder. Le mieux qu'on peut y trouver, c'est le sexe. Si ça dure plus d'un quart d'heure, et que personne ne vient ensuite te fatiguer, c'est super. Mais là, ça a été autre chose, tout à fait différent. Un dîner exceptionnel, des fleurs, et un charme singulier, alors que c'est un type jeune, à peine plus âgé que moi. Qui sait vraiment se tenir. Au début, j'ai pensé qu'il était, comment dire… trop poli.

Elle sourit délicatement, par-devers soi, et le fait qu'elle se soit collé moins de fond de teint que d'habitude laisse voir qu'elle rougit, ce qui lui donne un charme terrible. L'idée de cet amour me fait penser à cette mousse rose que j'ai sentie un jour se glisser dans ma tête à la vue de quelqu'un, et il n'y avait plus que cette mousse, et une innocente et douce sensation de boire du mousseux pour enfants. Sans danger. La séance finit par durer quatre heures. Les participants parlent lentement. Il faut s'occuper la tête à quelque chose, on se concentre donc sur le plus évident, sur une écharpe, sur le rouge d'un maquillage.

— Deuxième rendez-vous, puis un troisième. Ça aurait dû être super, non ? Je devrais vibrer de bonheur, sentir des papillons voleter dans mon ventre, attendre de ses nouvelles toute la nuit. Et au lieu de cela, la peur. Car je n'ai jamais été avec quiconque plus d'un mois ou deux. Avec, à la fin, du dégoût, et parfois des douleurs. Et chaque fois, j'en parlais à maman qui me répétait : ton temps va venir, ne te précipite pas sur le premier venu, comme moi sur ton père… La crainte que je ne suis pas faite pour ça. Que je ne sais pas éprouver ce qu'il faut. Je n'ai pas ça en moi. Et lui, il m'écrit, il m'appelle. Il a peur, il pense que je le mène en bateau. Alors il fait des efforts, déploie un charme terrible. Il m'a envoyé des fleurs par express au bureau. Ça a donné aux collègues de quoi parler pour trois jours.

Elle se lève, va prendre un mouchoir, s'essuie le nez. Sylwia la regarde avec pitié.

— Et puis, cette abstinence. Il commence à se douter de quelque chose, il n'est pas bête. Je viens à chaque rendez-vous en voiture. Comme une idiote, je perds une heure à me garer, parce que c'est l'heure où ça coince, et puis je fais la tête, je me trouve des excuses, il faut que j'aille voir mes parents qui sont malades, ou je ne sais quoi encore. Il a une fois lâché qu'il y avait aussi Uber. Il aime le bon vin, moi aussi. Je vois que ça l'énerve de boire seul, et moi, ça m'énerve de le voir s'énerver. Mais quoi, je devrais tout lui avouer au troisième rancard ? Moi, Helena, alcoolique, toute une jeunesse imbibée, première désintox à l'âge de vingt-quatre ans, et même que j'en suis fière aujourd'hui, regarde-moi.

Sa voix se fait chantante, elle se met à jouer l'imbécile, ce qui chez elle est rare. Tous se mettent à sourire.

— Je ne saurais pas faire, dit-elle, ajoutant d'une voix très triste : je ne sais sans doute rien faire.

— C'est tout ? demande Jarek.

C'est tout. C'est le tour de Jarek. Mais il reste absent, déconnecté, il fixe quelque chose d'invisible. Puis on le voit revenir à lui, rassembler ses idées. Il y a en lui une sorte de faiblesse. Ce n'est pas son jour. Il regarde la bouteille de boisson isotonique, il s'apprête à en prendre une gorgée, puis renonce. Il n'a plus le goût à ça.

— Jarek, alcoolique, drogué. Terribles scènes avec la mère de mes filles. J'arrête de comprendre. C'est-à-dire que j'ai arrêté de comprendre il y a longtemps, justement quand j'ai divorcé. Puis il y a eu la relation séparée, pendant des années. Parfois meilleure, parfois pire. Attendrie, ou plus froide. Et maintenant c'est comme si je revivais tout ça depuis le début. De nouveau toutes ces émotions. Tu regardes la personne, et tu te demandes qui c'est. Que fait-elle dans ma vie ? C'est absurde. C'est une étrangère absolue.

Il ôte ses lunettes et les essuie. Il ne reste plus grand-chose du samouraï sévère. Le masque tombe, laissant apparaître un type normal, un gros ours chauve et barbu, un peu irritable et affamé. Sa normalité me fait me sentir encore plus mal. Errant dans le vide, privé de soutien.

— Comment tout cela est-il advenu ? Des questions, toujours des questions. Et trop de questions, comme nous le savons tous, ce n'est pas une bonne chose.

Il secoue la tête. Je n'aime pas ça. Il doit se montrer fort pour nous autres. J'ai envie de lui dire de cesser de se lamenter sur lui-même. Grâce à Dieu, il se reprend en main.

— Mais tout va bien se passer, ajoute-t-il en me regardant. Eh bien, maintenant, on dirait que c'est moi qui ai de vrais problèmes !

Son seul regard suffit à faire revenir le goût de l'eau-de-vie sur ma langue.

— Marcin ? me lance-t-il alors que dans la direction donnée par Satan, c'est Motus qui se trouve avant moi, et fixe de sa gueule pétrifiée le bout de ses chaussures.

— Et Pawel ? dis-je en le désignant d'un doigt.

— Pawel ? Tu veux bien nous étonner cette fois et dire quelque chose ? demande Jarek.

Motus remue les lèvres, et de là où je suis je crois distinguer le mot « d'accord ». Après quelques secondes, on comprend que ce sera tout pour aujourd'hui. Jarek ramène son regard sur moi.

— Je ne sais pas si j'ai envie de parler.

— Tu n'as peut-être pas envie, mais tu dois.

Il a raison. Je le leur dois. Je prends une inspiration. L'air a une odeur de poussière, de moisissure, de tapis jamais nettoyé.

— Tout d'abord… Tout d'abord, il y a Marcin, un alcoolique. C'est ma faute si Jadzia n'est pas ici aujourd'hui. C'est moi qui l'ai

entraînée, et il se trouve que… Je promets de choper ces… J'y travaille. J'y travaille avec le meilleur flic pour ce genre d'affaires.

Je m'interromps et cherche un point auquel je pourrais accrocher mon regard.

— Mais Marcin, nom d'un chien, ne t'accuse pas, ce n'est pas toi qui l'as agressée, dit catégoriquement Sylwia. On sait ce qu'est devenu Piotr ?

On ne sait rien. Je ne sais par où commencer. Je regarde à gauche. Foutu drôle de Motus. Il ne pourrait pas, au moins une fois, une seule, sortir quelque chose de lui ? Pour me permettre de reprendre mes esprits. Il parle quand même le polonais, comme tout le monde ! Sinon, qu'est-ce qu'il fabrique ici ?

Je respire avec peine, l'air doit passer au travers des pierres qui m'obstruent la bouche et le nez. Jarek repose une main sur la boîte en carton. Je n'ai rien à foutre de ses mouchoirs.

Il fait sombre derrière les fenêtres, il n'y a rien en dehors de cette pièce, un vide tremble derrière les murs. Je commence, enfin :

— Je sais qu'on va le retrouver, je le sais. Au début, je me suis reproché de ne rien sentir, comme Helena. J'ai pensé que je devais souffrir davantage. Je me suis saoulé, par-dessus le marché, je n'ai donc plus été qu'un gigantesque remords. Et ensuite, soudain, peut-être lorsque j'ai trouvé ce portefeuille à la gare, ou peut-être un peu plus tard… il y a eu autre chose.

Je me tais. Un trou. Une pause. Je cherche des mots pour ce qu'il s'est passé. Évidemment, il ne s'est rien passé. Il y a juste eu ce mot que j'avais tout prêt et que j'ai soudain oublié.

— Sûr. Sûr, je suis absolument sûr, absolument, qu'on va retrouver Piotr. Qu'il est quelque part, qu'il a peur, qu'il a mal, que quelqu'un, je ne sais pas, l'a battu.

Je raconte ce que j'ai appris sur le travail de Piotr et l'Association des locataires. Et je dois encore m'interrompre, un blocage, ma gorge ne laisse passer que des hoquets. Je dois boire quelque chose. Jarek acquiesce de la tête. Je sors. Je bois. Ça n'aide pas. Je reviens.

— Je vais l'aider. Je vais aider Piotr. Je le sais. J'en suis sûr, putain… Je n'ai jamais éprouvé quelque chose de pareil. J'ai une lumière à l'intérieur, pour la première fois. Dans la picole, j'ai eu des moments où je n'étais pas sûr, par exemple, de comment je m'appelle, d'où j'habite. Comme si j'avais eu Alzheimer. Je ne reconnaissais plus… Qu'importe. Maintenant je sais que nous allons redevenir une famille, Marta, Ula, lui, moi, Kinga… Je suis tout près. Et ces gens qui nous l'ont pris…

Je dois à nouveau chercher mes mots. Je regarde autour. Ils sont peut-être accrochés en l'air, mais non, hélas. Je pense à Miette sur sa chaise. Je pense que je suis un menteur. Je n'arrête pas de mentir. Je ne fais rien d'autre.

— Tant que Piotr n'aura pas été retrouvé, je ne veux plus revenir ici, dis-je.

— Tu as dit la dernière fois que lorsqu'on retrouverait Piotr, tu te saoulerais la gueule, me coupe Jarek.

Pour me dire ça, il a enfreint la règle à laquelle il veille si scrupuleusement. Je ne sais que lui répondre. Oui, sa remarque est pertinente, mais Piotr peut aussi bien ne jamais être retrouvé.

Je mens parce que je veux que l'on me pardonne.

— J'ai changé d'avis.

Je mens parce que c'est tout ce que je peux faire pour que ça aille mieux.

Sylwia applaudit des deux mains et me sourit. Ça va peut-être réellement un peu mieux.

— C'est tout ? s'enquiert Jarek.

Je mens parce que c'est tout ce qu'il me reste.

— Merci, disent les autres en chœur.

— On fait le feedback maintenant, ou une pause ? demande Jarek, mais il n'écoute pas nos réponses, la pause sera pour plus tard.

Je me sens mieux. Mentir donne des forces, même au-dessus d'un abîme. J'ai en moi un énorme trou noir où l'on pourrait tout jeter.

Gus arrête de gribouiller et nous toise d'un regard de comique qui va se mettre à cracher sur le public, l'amenant ainsi à un orgasme collectif. Il fait signe à Motus.

— Ça fait du bien de te voir. Tout est dit. Rien à ajouter, rien à enlever.

Les autres s'efforcent de ne pas éclater de rire parce qu'il n'est pas exclu que Motus soit au fond de lui terriblement sensible.

Sur quoi Gus se tourne vers Jakub. J'ai oublié de quoi Jakub avait parlé. Quelque chose sur son père. Rien de spécial. Je ne l'ai pas entendu de toute la première demi-heure, je n'ai pu me concentrer sur rien, je pensais à la maison de Podkowa et à cette fille, Ewa. Maintenant, je repense à elle. J'y retournerais volontiers pour lui taper dessus. Au début, l'idée me fait peur, mais maintenant non.

Je m'imagine en train de lui crier dessus, de démolir cette cuisine, de défoncer cette porte en contreplaqué derrière laquelle se trouve la poubelle, un, deux, trois coups de pied, j'envoie valser les trucs du frigo, je balance les paquets de journaux, les emballages et les tas de merdes, je la bats jusqu'à ce que la peur lui fasse dire ce qu'il s'est passé. Personne ne nous voit, personne ne nous dérange. Je sais déjà où est Piotr, mais il faut que je la punisse. Je continue à la battre.

Je me défais de cette idée, et prends une inspiration subite comme si je venais de refaire surface dans un marais infect.

— Je suis furieux de ce que tu viens de dire.

Gus regarde Jakub droit dans les yeux, au point de le clouer sur la banquette. Il n'est plus aussi gaillard qu'auparavant.

— Ce que tu as dit de ton père… Je compatis, ça oui. Mais tu me fais toujours pitié. Je ne pense pas que la vie soit la réalisation d'un quelconque stéréotype. Je ne pense à aucun stéréotype, Jakub. Quand quelqu'un te bat, te moleste, t'invective, ne te dis jamais que c'est une banalité, ni que tout est joué. Et ce qui me fait vraiment chier, c'est ton idée de ce à quoi un gay, un mec, doit ressembler.

— Ton langage, lui rappelle Jarek.

— J'emmerde le langage, dit Gus. J'ai mes sentiments à moi, avec mes erreurs et tout mon bordel. J'ai au moins appris ça pendant la thérapie, que c'est à moi, à personne d'autre. Et si je peux te donner un conseil…

— On ne donne pas de conseils, l'interrompt à nouveau Jarek.

— Toi et Jacek, vous êtes si réglo que vous allez bientôt vous inscrire au parti Droit et Justice.

Sylwia lève la voix et les tance :

— Eh ! messieurs. Du calme.

— C'était tout, merci, dit Gus.

— Merci, grogne Jakub, presque inaudible.

Gus passe son regard sur les victimes suivantes, sur Michal et Sylwia, qui n'ont rien dit d'intéressant. Gus est agressif et méchant aujourd'hui. Il se fait reprendre, mais il n'en a rien à cirer. Il est motivé, peut-être sous l'effet de drogues, peut-être sans le vouloir, ou à cause de nouveaux médicaments. Jarek va finir par le l'apaiser, mais pas tout de suite.

— Hela.

Helena fait la grimace, elle ne supporte pas ce diminutif qu'il a sciemment choisi d'utiliser.

— Helena, corrige-t-elle.

— Hela, écoute, ça va de toute façon mal finir, commence-t-il en montrant toutes ses dents, ce qu'il fait rarement parce qu'il porte un appareil qui lui donne un air de poupée Chucky.

— Merci, lui renvoie-t-elle pour l'interrompre.

— Non, attends. Ça va mal finir, parce que tout finit mal, c'est bien ça ? Il ne va pas forcément devenir sadique, alcoolo, violent… Mais regarde, si vous avez des enfants, puis des petits-enfants, vous vivrez cinquante belles années, et puis il y en aura un de vous deux pour casser sa pipe en premier, pas vrai ? À moins que nous n'avaliez ensemble un poison, mais ça ne fera pas pour autant un happy end. Tu comprends ce que j'essaye de dire ?

— Je ne comprends jamais rien de ce que tu essayes de dire, Gus.

Helena fait non de la tête.

— On n'intervient pas pendant un récit, lui rappelle Jarek.

Gus s'étale sur le canapé. Détendu, il pose ses dessins à côté de lui. Il se sait protégé par le règlement.

— Je veux te dire que tu n'as qu'une seule vie. Et que ça va mal finir, un jour ou l'autre. Le sexe, ça va ? Alors pourquoi aller chercher je ne sais quelle philosophie ? Tu devrais éprouver quelque chose, mais tu ne sens rien ? Arrête de penser comme ça, c'est débile.

— On ne donne pas de conseils, le coupe Jarek.

— Dans toute cette désintoxication, il y a trop peu de liberté, de joie de vivre, vous ne pensez pas ? s'adresse-t-il à tous.

Personne ne répond. Gus tire un paquet de chewing-gums de sa poche et se met à jouer avec.

— Ce n'est pas que j'essaye de pousser quiconque à boire ou à se shooter. Ce n'est pas mon intention, parce que ça serait la fin de tout. Mais il m'arrive de vous voir comme si vous n'étiez que des enfoirés, des toxicos. Alors que, croyez-moi, vous pourriez être autrement plus chouettes que vous ne l'êtes. Vous comprenez ?

Je comprends. C'est clair. Par contre, tout le reste me paraît vraiment bancal. Jarek l'observe par-dessus ses lunettes, tel un ornithologue examinant un petit oiseau rare.

— Je viens ici chaque semaine écouter vos malheurs, et chaque fois je me pose la question de savoir pourquoi nous nous infligeons tout ça. Tu as fait la connaissance d'un type bien, Hela, et te voilà maintenant à chinoiser, comme une bonne sœur qui aurait à rompre des vœux. Tu ne pourrais pas simplement baiser avec lui ?

— Tu n'as rien écouté de ce que j'ai dit.

Helena devient nerveuse, le rouge de ses joues traverse son maquillage, et ses mains s'agitent comme pour une danse désordonnée.

— La joie de vivre, les sourires, la liberté. Je comprends que Marcin a un vrai problème. Son fils, etc. Mais les autres ?

Un lourd silence se fait. Que vient rompre en rotant Michal, enfoncé dans un coin de la banquette, et qui pose trop tard une main devant sa bouche. Il s'excuse discrètement.

— Tu te laisses violer par un sadique, Gus, dit Jakub d'une voix basse.

Gus laisse passer la remarque et pose son regard sur Satan.

— Va retrouver cette fille. Qu'est-ce que tu risques ? Ça te fera peut-être une super partie de jambes en l'air, vous passerez une splendide soirée, et vous profiterez de l'occasion pour vous raconter quelques histoires. Peut-être a-t-elle aussi changé, peut-être est-elle devenue quelqu'un d'autre ? Tu veux rester coincé, minable, juste parce qu'il te semble qu'ainsi tu serais plus tranquille ? Parce qu'en couple, tu ne vas pas te remettre à boire ? Parce qu'elle te retiendrait de le faire ? Foutaise. Si tu dois boire, bois. Si tu dois ne pas boire, ne bois pas. C'est simple.

— Darek, on ne va pas y arriver, intervient de nouveau Jarek.

— Ça devrait pouvoir faire le sujet du jour ? La joie de vivre ?

Gus sourit. Il se fourre des chewing-gums dans la bouche. Trois plaquettes à la fois.

— C'est tout, Darek ?

Jarek essuie ses lunettes alors qu'elles n'ont rien d'embué. Il est mécontent. Il lui en veut. Tout le monde lui en veut. Sauf moi.

— Écoute, tu vas trop loin, Gus, soupire Sylwia.

Elle se penche vers lui et le regarde dans les yeux. Elle-même a dans les yeux une lueur de tristesse. À elle aussi est arrivé quelque chose dont elle n'a pas voulu parler. Rencontre ratée avec un amant, histoire de famille, un truc pénible. Ou tout simplement un peu de cette aigreur qui chaque jour nous ronge, s'égoutte en nous, sans cesse au même endroit, jour après jour, sur le plexus solaire.

— Je t'ai raconté que ma collègue m'avait un jour trouvée complètement pintée au bureau ? Je m'étais acheté une bouteille de vin parce que je venais de vendre une belle propriété avec une commission confortable. Mais une bouteille de vin, c'était trop peu. Alors j'ai acheté une purée de bouteille de vodka. Et là, j'ai connu la joie de vivre. Foutue purée de bonheur.

— Mon Dieu, Sylwia.

Gus roule de gros yeux.

— Pas Dieu, et pas Sylwia.

— On respecte les règles, dit Jarek.

— Mais il fout par terre tout ce dont on parle depuis des années. Qu'est-ce qu'il branle, là, Jarek ?

— C'est tout ? demande Jarek à Gus.

Et c'est moins une question qu'une façon de lui faire comprendre de la boucler.

— Splendide. J'ai compris. Censure.

Il applaudit et se rejette en arrière contre le dossier.

— On se retrouve bien ici pour parler de ce qu'on ressent, oui ou non ?

— Tu sens que tu n'as pas de joie de vivre, Darek ? demande Jarek.

— Non, je sens que cette situation et que cet endroit n'apportent aucune de joie de vivre, corrige Gus.

Ils se mesurent du regard, tels deux cow-boys dans la rue principale d'un patelin paumé dans un vieux western.

— Si tu veux, reprend Jarek, tu pourrais t'occuper d'installer des décorations, tu vois, des ballons, des guirlandes. Tu t'y connais. Allez, va acheter des gâteaux. Ou mieux, fais-en un toi-même. Ça va plaire à tout le monde.

— Continue à te foutre de ma gueule, piaille Gus. Je t'en prie, ne te gêne pas.

— Je ne me moque pas. Je ne me moque jamais. Tu me connais assez pour savoir que je n'ai aucun sens de l'humour.

— Ça sera tout.

Gus grogne comme un petit animal furieux, récupère ses gribouillis et s'y replonge. Tout le monde le regarde balayer sa feuille à grands coups de crayon, avant de l'arracher, de la rouler en boule, de se lever et de la lancer dans la corbeille, puis de prendre un paquet de papier d'une rame en haut de l'armoire.

— Est-ce que je peux ?

Sylwia lève la main, et quand Jarek lui fait signe que oui, elle me regarde. Elle porte dans les yeux une compassion chargée de fatigue. Le regard que l'on a pour le sale gosse qui se foule la cheville en envoyant des coups de pied dans les jouets des copains.

— À Marcin, dit-elle.

J'acquiesce plus vite que ne le fait Jarek. J'ai un instant l'impression que Sylwia veut se lever pour venir, que sais-je,

m'embrasser. Son parfum et ses crèmes me remontent jusqu'au nez, je revois l'hôpital, la tête bardée de fils de fer de Jadzia.

— Premièrement, personne ne t'en veut pour ce qui est arrivé à Jadzia. Mets-toi bien ça dans le crâne. Tout le monde est vraiment touché par ce qu'il se passe.

— Merci, chuchoté-je.

Rien de ce qu'elle dit ne changera ce que je ressens. Elle m'en veut pour ça, je l'ai vu dans cet hôpital. Ils en ont assez, maintenant, je le vois. De toute façon, tout s'enfuit vers le trou noir que j'ai au ventre.

— Mais je dois dire aussi…

Elle hésite, se retient.

— Écoute, si je t'envoie quelque chose de, tu vois, de stupide et d'insultant, tu me coupes, et tu me dis que je ne raconte que des conneries, OK ?

— OK, dis-je en opinant du chef.

— Tu sais, ce n'est peut-être que des scénarios de polar, comme j'en lis des quantités, une nouvelle addiction chez moi, mais… tu vois, pour ce qui est de la disparition de Piotr, je vois ça comme une sorte d'affaire criminelle.

— Il y a au moins toi, dis-je en souriant.

— Tu as dit que tu enquêtais avec un des meilleurs policiers, intervient Michal jusque-là silencieux dans son blazer trop étroit, enfoncé dans un coin de la banquette.

— Il n'est pas sûr que ce soit une affaire criminelle, dis-je.

— Donc, tu vois… j'ai commencé à réfléchir à tout ça. Toutes ces informations que tu as réunies. Il est probable que Piotr se soit embarqué dans une sale histoire. C'est lié à l'immobilier, l'affaire des privatisations, c'est ça ? Je sais que ça pue. Moi-même, j'en vis, je possède des appartements. Je connais le genre de types qui s'occupent de ça. Je ne me suis pas sali les mains, mais d'autres l'ont

fait. Pour certains, faire du tort, démolir un bonhomme, ce n'est rien. Un vrai fils de pute, excusez l'expression, mais je ne trouve pas d'autre mot, a repris un immeuble à des vieux en leur coupant l'eau, l'électricité, en venant chier, excusez le mot, devant leur porte, en leur lançant des pétards par les fenêtres. Il y avait un fric incroyable à se faire, ils voulaient construire des gratte-ciel tout autour du palais de la culture, sur leur terrain. J'ai besoin d'en dire plus ?

— C'est clair, confirmé-je.

— Je vois les choses comme ça : il s'est embarqué dans une histoire dont il n'a rien voulu vous dire. Il a démissionné de son boulot, il a commencé à fréquenter Podkowa, cette militante et sa fille. Il est tombé sur un gros truc. Ils s'en sont alors pris à lui. Ils lui sont tombés dessus le soir où vous vous êtes rencontrés, peut-être justement à la gare centrale. Il y a eu la bagarre dont tu te souviens. Tu as essayé de le défendre, tu t'es débattu, tu en as pris plein la gueule.

— Je ne me souviens de rien, Sylwia, j'étais dans les vapes.

— Parce que tu n'avais pas tenu, mais ce n'est pas de ça que je veux parler maintenant. Regarde, jusqu'ici, ça colle, non ? Ça colle, oui, excusez-moi de le dire comme ça. Mais ça rentre dans le cours des événements. Il a dû leur échapper, à la gare. Ils le cherchent autant qu'ils te cherchent toi. Il a peut-être même laissé cette carte pour les induire en erreur.

— Je n'avais pas pensé à ça, reconnais-je.

— Mais tu t'es réveillé dans son appartement, ce qui est logique, puisque tu étais allé le chercher là-bas. Moi aussi, j'y serais allée. Tout le monde aurait fait ça.

— C'est possible, dis-je avant de soupirer.

Je me sens soudain fatigué. Elle commence vraiment à me courir. Elle se fait un scénario, tout un cinéma.

— Oui, mais une chose : les draps.

— Qu'est-ce qu'ils ont ?

— Sur eux, c'est le sang de qui ?

— Je l'ai dit. Le mien, ou le sien. Difficile à dire.

— Donc, tu t'en es occupé, c'est ça ? Et tu as essayé de les nettoyer ? demande-t-elle.

Tous les autres sont branchés comme sur une série Netflix. Il ne leur manque plus que des pizzas, et merde, je vais aller leur en commander. Une de mes jambes se met à cogner contre le plancher. Jarek devrait l'interrompre, lui faire des remarques, sauf que c'est lui qui a tout lancé, et il nous regarde tour à tour.

— Possible, dis-je avec calme. Il y avait beaucoup de sang.

— D'accord, mais supposons encore qu'il s'agisse du sang de Piotr, qu'il ait été blessé, qu'il ait saigné. Celui ou ceux qui ont fait ça auraient pris le drap pour l'apporter dans son appartement. Avec toi ? Pour quoi faire ? Ça n'a pas de sens, non ?

— Je ne sais pas, dis-je entre mes dents.

Que quelqu'un d'autre lui coupe la parole, car si ça vient de moi, ça risque d'être moche.

— Ce que je veux dire, c'est que peut-être que Piotr a fait ça tout seul ?

Ses yeux se mettent à briller, elle hausse le ton, excitée comme si Brad Pitt se déshabillait devant elle.

— Qu'a-t-il fait tout seul, Sylwia ?

Tout se met à vibrer comme l'air au-dessus d'un brasier, et tout devient clair.

— Apporter les draps ? Profiter de ce que tu étais bourré ?

— Pour quoi faire ?

Mon Dieu, qu'est-ce qu'elle me pèse. Incroyable.

Je me l'imagine dans un décor de série à l'ancienne, dans le genre qui passait à la télé, spécialement quand j'avais la gueule de bois, des intérieurs victoriens, Sylwia grimée en Sherlock Holmes qui entre, manteau et chapeau de chasseur, pipe au bec. Elle passe tout en revue, après quoi elle frise sa moustache postiche, étudie la tache de sang sur le tapis bourré de puces, et là, hors d'haleine et transpirant, surgit un Motus déguisé en Watson, sans que je sache pourquoi, mais passons. Sylwia Sherlock pointe un doigt vers la tache de sang et dit d'un ton satisfait :

— Je veux dire que Piotr a peut-être mis en scène sa disparition. C'est la seule explication, tu comprends ?

— Je ne sais pas. Peut-être que oui, peut-être que non.

Je reste impuissant. Le film commence à se brouiller dans ma tête.

Je n'ai en moi que les mensonges et les blagues que je me raconte, et qui dansent autour du trou noir en se tenant par la main comme un groupe de petits handicapés.

— Sylwia, c'est un feedbak que tu nous fais, là ?

Jarek souffle lourdement. On voit parfois à son attitude que, bien sûr, il se fait du souci pour nous, qu'il nous aime, mais qu'en même temps il nous prend pour des débiles complets. Moi, ça ne me dérange pas, dans mon cas il a grandement raison. Mais ça ne plaît pas toujours aux autres.

Peut-être même qu'on ne le supporte plus. Ou peut-être a-t-il provoqué en nous un petit syndrome de Stockholm.

— Je ne sais pas ce qu'il s'est passé, répond-elle.

Elle est un peu gênée par ce qu'elle vient de dire, mais en même temps excitée. Elle voudrait beaucoup avoir raison. Et aider.

— Ce que je sais des foutaises tirées des polars de Mróz et autres Larsson dont tu te gaves, dis Jarek en rajustant ses lunettes sur le bout de son nez, c'est que ça n'a rien d'un feedback.

— Et si les choses étaient comme je le dis ? lui renvoie-t-elle. C'est peut-être une façon de l'aider, non ?

— Peut-être. Mais il est aussi possible qu'il n'en soit rien. Ce que tu dis devient alors stupide et cruel.

— Je ne comprends pas, dit-elle en secouant la tête.

— Tu lui donnes un espoir, Sylwia, explique Jarek, un espoir sans fondement.

— S'il n'y avait pas d'espoir, aucun d'entre nous ne serait ici, répond Sylwia.

Jarek réfléchit un instant. Il prend un mouchoir et s'essuie le nez.

— J'ai un autre point de vue sur notre présence ici, dit-il à voix basse, comme à part lui, puis enchaîne plus fort : Je peux ? À moi, maintenant ?

Personne n'a d'objection.

— Ça ne me procure aucun plaisir, cette façon d'être sec, commence-t-il en nous regardant tous, souriant.

— Ah oui, sûrement, commente Sylwia.

— Parfois, peut-être.

Jarek sourit toujours. Sylwia s'ébroue. Jarek pose son regard sur Satan.

— Adam, en t'écoutant, et il me semble que cette fille dont tu parles n'est pas une vraie personne. C'est-à-dire qu'elle existe, qu'elle vit, respire, travaille, pense des choses. Qu'elle fasse attention à elle ou pas, on n'en sait rien. Mais la fille que tu as dans la tête, c'est une autre personne. Un visage sur une étiquette.

— Je ne comprends pas.

Satan hoche la tête.

— Quelle étiquette ?

— Comme sur une bouteille.

Satan se tait, il se raidit légèrement. Il s'énerve.

— Il me semble que tu n'as aucune nostalgie envers aucune ex. Que tu as tout simplement faim. La faim tourne autour de toi comme une grande ombre, comme dans cette publicité pour desserts, ou je ne sais quoi. Retourne-toi et regarde-la. Et lâche-toi un peu, parce que les autres ne vont pas te lâcher. Ta femme, tes copains, personne ne va te laisser tranquille, Adam. C'est à toi-même de te laisser en paix.

— Facile à dire.

La jambe de Satan recommence à tambouriner contre le plancher.

— Alors, vas-y, dis-le. Moi, je me relâche. Je suis fort et je suis calme. Je me laisse du mou et du temps. Je bois, je mange, je dors. Je fais la différence entre les idées qu'on se fait et la réalité. Merci.

Jarek s'arrête avant que Satan n'essaye de le couper. Il tourne son regard vers Helena.

— Helena. C'est normal d'avoir des craintes. Je n'arrête pas de le répéter. Il est très difficile d'entrer dans une relation érotique, dans une aventure. D'abord, c'est une grande libération. Avec ces rendez-vous, ces numéros, tout le cinoche. Avec, toujours, du vin, du champagne, des cocktails. Faire ça à jeun, c'est, comment dire, comme de se laver avec du savon sans eau, non ?

Helena hoche la tête.

— Avec toutes ces émotions. Cette honte. J'ai l'air de quoi ? Est-ce que je me suis bien habillée ? La peur de ne pas lui plaire. Est-ce que je dis des bêtises ? C'est sûr que je dis des bêtises parce que je suis tendue, parce que je n'ai rien bu. C'est bien ça ?

— C'est ça, répond Helena.

— Je vous le rappelle. Dites-le d'entrée. Je suis alcoolique, une alcoolique.

Jarek rajuste ses lunettes.

— Si quelqu'un se démonte, fuit, ça veut dire que ça n'a pas fonctionné.

— On ne pourrait pas faire autre chose ?

— On peut.

Jarek hausse les épaules.

— On peut se remettre à boire. Tu veux te remettre à boire ?

Helena fait signe que non.

— Parce que si c'est ce que vous voulez, personne ne vous retient. Allez-y, buvez. La voie est libre. Mais puisque vous êtes ici, c'est que vous ne voulez pas, c'est bien ça ?

Tout le monde approuve. Même moi. Alors que je donnerais tout pour boire. Un bout de mon corps pour une lampée. Un doigt. Que dis-je, une oreille, un œil. Tout un organe pour une lampée. S'il vous plaît, et ce n'est pas ma dernière offre.

Sales gosses handicapés, à danser dans un trou noir.

— Darek, regarde-moi. Laisse tes gribouillages, mets-les de côté. Voilà.

Jarek lui parle comme à un enfant.

Gus finit par obéir, de mauvais gré. Il essaye de regarder le mur, mais les yeux de Jarek sont inflexibles et l'obligent à le fixer comme deux petits aimants.

— Sylwia a bien dit les choses. Tu sais de quoi tu parles, quand tu parles de joie de vivre.

— Je ne veux pas me faire curé, répond-il, mais Jarek l'interrompt.

— Je sais de quoi tu veux parler, maintenant. Je le sais mieux que toi. De joie de vivre, de liberté, de normalité. De boisson contrôlée. Un petit vin par-ci, un petit vin par-là. Et d'ailleurs, tu ne souffrais pas de l'alcool. Tu as suivi un traitement pour coke, Xanax, spécial K, crack et tout ce qui se gobe dans les clubs.

Gus avale sa salive. Il baisse le regard humblement, comme un gamin qui considère ses nouvelles baskets.

— C'est dur d'être moi-même sans boire, tu sais ? reprend-il après un temps.

— Sûr que c'est plus difficile pour toi. Sûr qu'on est gouvernés par des connards qui veulent laisser les types comme toi en dehors de la légalité. Mais ce n'est pas ton plus grand problème. Ton plus grand problème, c'est que tu te détestes toujours.

Gus s'effondre, éclate en sanglots, sanglots de rage, sanglots d'un enfant floué par ses parents.

— Comment pourrais-je ne pas me détester quand tous ici me détestent ?

Jarek lui passe des mouchoirs. Gus chiale à tout va, secoué comme une eau qui bout au fond d'une casserole.

— Je ne te déteste pas, dit Jarek. Pas plus que les autres.

Sylwia vient se coller contre Gus qu'elle étreint. Il se laisse faire. Je ne supporte pas ces pleurs, ils me laissent impuissant, un sentiment de culpabilité et de panique me monte à la gorge en vague amère, et je me dis que c'est à cause de moi, que tout ça est ma faute.

— Ce que nous apprenons ici, c'est à ne pas se cacher, ne pas fuir. Regarder en face. Parer les coups quand il le faut. Mais aussi tendre la main. Sourire. Et toi, tu viens tout foutre par terre, cachons-nous, fuyons. Et pourquoi ? Parce que tu es allé en boîte et que tu as voulu boire, mais que tu n'as pas pu. Parce que quelqu'un t'a proposé une ligne que tu as dû refuser ?

Gus fait un geste vague de la tête.

— Ta vie n'est pas dirigée par la faim. Tu n'es pas obligé de te balader l'air penaud parce que je t'ai interdit quelque chose, parce que quelqu'un t'a interdit quelque chose. Ta vie est une vie de vérité, Darek. C'est comme habiter dans un appartement bien rangé. C'est

travailler. Aucun risque que qui ce soit te déteste. Quelqu'un peut ne pas te comprendre, quelqu'un peut se moquer de toi, mais aucun risque qu'on te haïsse, c'est impossible, tu me comprends ?

Jarek est calme mais sa voix résonne comme s'il criait à faire trembler les murs. Il a en lui une force monstrueuse, comme un moteur caché, qu'il ne met en marche que rarement, mais quand il le fait, nous comprenons pourquoi nous sommes là.

— Personne ne peut te haïr parce que tu vis dans la vérité. Et toi, et toi, et toi, et toi aussi.

Il nous désigne d'un doigt, l'un après l'autre.

— Tous, merde, vous vivez dans la vérité.

Nous acquiesçons tous d'un mouvement de la tête, Gus compris. Seul Adam dit :

— C'est clair. Mais ton langage.

Jarek se met à sourire.

— Ça oui, putain, ton langage !

L'immense et invisible bulle de tension éclate. L'air se fait plus pur, plus rafraîchissant. Gus arrête de pleurer. Il s'essuie les yeux. Sylwia lui donne un baiser sur une joue, et il tente de sourire, réussit même. Mais Jarek se retourne vers moi.

— Je n'ai aucune idée de ce qui est arrivé à ton fils, Marcin. Je n'ai envie de rien deviner ou prédire. J'ignore si tout va bien se passer. Ce que tu dis sonne étrangement. Comme si tu racontais une histoire irréelle, un film que tu viens de voir. Non, ne t'offusque pas, je ne suis absolument pas en train de dire que tu mens. Ce que je veux dire, c'est que j'ai du mal à le sentir. En t'écoutant, mon sentiment est d'espérer ne jamais vivre une chose pareille. J'ai deux filles. Tu sais de quoi je veux parler ?

— Que jamais tu n'aies à éprouver une chose pareille, dis-je.

Dans le trou noir où dansent de petits mutants, je vois quelque chose d'encore plus sombre, du noir dans le noir, une tache plus épaisse que le reste, comme une pourriture.

— Peut-être cette situation ne se terminera-t-elle jamais, peut-être allez-vous rester ainsi dans l'ignorance, ta famille et toi. De telles histoires se sont déjà produites. Ça existe. Il faut se le dire, haut et fort, ça aide, reconnaître que la pire des versions est possible. On peut alors faire place à de l'espoir, se donner une force qui ne sera plus seulement de l'attente. Je t'y invite avec pudeur et humilité.

La pièce se met à tourner au rythme d'enfants qui dansent. Je saisis le regard de Michal. Il n'a pas dit grand-chose aujourd'hui, pas fait l'objet de feedbacks, il est resté affalé sur la banquette, frappé de lassitude comme à la cinquième heure d'un long opéra. Il me regarde droit dans les yeux, puis tourne son attention vers l'écran de son téléphone. Je m'attache à ce regard, à sa gueule blasée, taillée à la serpe, pour ne pas tomber dans le trou de cette obscurité qui me dévisage, me dit des choses encore plus simples que ce que j'entends de la bouche de Jarek, quelque chose de plus lisible, de plus terrible.

— Et parfois, le plus difficile est simplement de se souvenir de ce pour quoi on vit encore. Mais nous, ici, ne sommes pas fans de la facilité, ajoute Jarek.

— Non, nous ne le sommes pas, confirme Sylwia en opinant de la tête.

— Nous ne le sommes pas, répété-je après eux pour montrer que j'ai écouté.

Ma voix remonte des profondeurs d'un grand puits.

Tandis que mes mensonges se prennent à rire tout seuls. D'une hilarité qui m'emplit la tête, remplit toute la pièce, tout Varsovie, tout l'univers. Non, ça ne va pas bien.

Ça n'a jamais été.

Et ça n'ira jamais.

*

Je suis réveillé par mon propre mugissement, sourd et difforme, j'ouvre les yeux, je ne sais pas où je suis, empêtré dans mon drap trempé de sueur. « Rien de spécial » est la première idée qui me vient à l'esprit. Rien de spécial. J'ai dû rêver, ça cogne dans mon crâne, de grands coups de marteau sur la surface rouillée où est gravé « rien de spécial ».

Ça me revient. Mon Dieu, ce qu'il fait sec.

Je suis dans l'appartement. Le mien. Je tâte le matelas dans l'obscurité. Je sens la forme d'une bouteille en plastique, vide hélas, je dois me lever pour aller boire au robinet. Je colle les lèvres au filet d'eau tiède, je bois, je ne sais combien, affreusement longtemps, je bois, je bois, je bois jusqu'à ce que mon estomac me fasse mal. Je bois, j'ai envie de pisser. Je me pisse dessus et je continue à boire. Mon estomac éclate, une bile jaune gicle sur le plancher, puis du sang, et je trébuche, je m'effondre gueule la première, et c'est là que je meurs.

Je ne sais pas à quelle heure je reçois le sms. Le temps s'est dérobé. Je ne sais pas si les choses se sont produites, ou si elles s'apprêtent à le faire.

J'ai rêvé de Piotr. Nous étions dans ce restaurant où je l'ai vu pour la dernière fois, il était monté sur une table, tout de blanc vêtu, et sur son visage des aiguilles étaient enfoncées symétriquement, comme un masque de film d'horreur.

Je cours jusqu'au panier à linge dans la salle de bains, je plonge mes mains dans des fringues tièdes et puantes. Les morceaux de verre que j'y trouve m'apportent de l'apaisement, ils sont une assurance, si j'envisage les choses sérieusement. Le verre me renseigne sur ma

responsabilité. Aucun poivrot n'est mort d'une bouteille cassée. Du moins, pas sans assistance.

Pincement. Chaleur. Douleur. J'allume la lumière. Merde.

J'ai tendu une main pour l'aider à se lever de table, il l'a attrapée, mais au lieu de tirer en douceur, il s'est dressé sur la pointe des pieds pour se suspendre en l'air, à quelques centimètres au-dessus des plats entamés.

L'empreinte des chaussures est restée sur la table. Je l'ai vue, je l'ai reconnue.

Personne n'a fait attention à nous.

Piotr était tout scintillant.

J'allume la lumière, je me suis coupé la main, elle est en sang. Je regarde le panier. Entre chaussettes en boule, caleçons et chemises, des débris de verre. Ça pique. Pas la peine de chercher des pansements, de l'eau oxygénée, non, rien de tout ça ici. Il y a peut-être de l'ibuprofène qui traîne, mais rien d'autre. Je prends la première serviette venue, elle sent un peu, mais au moins elle est propre, j'enveloppe ma main avec, je retourne à la chambre.

— Papa, je veux te montrer quelque chose, m'a dit Piotr dans le rêve.

— Quoi ? lui ai-je demandé.

— Je veux te montrer ce que c'est que mourir.

— Pourquoi ?

Il m'a lâché la main et s'est retrouvé au plafond. Je le distinguais à peine. L'intérieur du restaurant s'est lentement changé en un autre local. J'avais aussi dans ce rêve du sang sur les mains.

— Parce que toute ta vie, c'est ce que tu as voulu me montrer, a-t-il dit avant de disparaître.

Quand le sms arrive, je suis de nouveau en train de boire au robinet, une main enveloppée dans la serviette. Je suis pieds nus dans

ma pisse. Non, assis plutôt, sur le matelas. J'ai dans la tête une douleur faite de poudre ou de limaille.

« Rappelle-moi. » C'est Karlowicz.

J'essaye de rappeler. Mais j'ai oublié comment on fait. Je ne sais plus me servir du téléphone. J'ai oublié comment on fait pour rappeler. Est-ce que c'était avant, ou est-ce encore à venir ?

Dans ce rêve, je me suis transporté dans la rue, la voie express qui longe la Vistule, je crois. Il faisait nuit, devant moi se trouvait la voiture de Robert, compressée, comme du papier froissé. Je portais une minerve, j'étais dans une voiture de police, j'ai soufflé au moins quatre fois. Je leur répétais en boucle que ce n'était pas moi qui conduisais. Ce n'est pas moi qui conduisais, bande de putes. C'est lui qui conduisait. Il est sobre. Il est peut-être sobre, mais il a la colonne vertébrale brisée, a répondu le policier. Et pas que, a ajouté un autre.

Piotr lévitait au-dessus d'eux, mais eux ne le voyaient pas. Il s'élevait en l'air avec ces aiguilles plantées dans le visage.

— Tu es resté intraitable. Je t'ai admiré. Papa, chercher la mort avec autant de persévérance… Plus d'un aurait déjà laissé tomber. Mais toi, tu as cherché, et cherché encore. Ce numéro était un de mes préférés. Dommage pour Robert, toutefois.

— Mais tu ne le connaissais même pas, ai-je dit.

— Il ne s'en sortira jamais. Tu le sais. Il restera en chaise roulante jusqu'à la fin de sa vie. Il va essayer de t'accuser. Tu seras défendu par un avocat choisi par Zbyszek, parce que l'analyse a montré que Robert aussi avait de l'alcool dans le sang, seulement zéro vingt-cinq pour mille, il est vrai, mais quand même, et on a trouvé sur lui de la coke, de la méphédrone et de l'herbe. L'autopsie ne montrera rien qui viendrait corroborer sa version des événements, que tu l'as frappé. Il portait des bleus, mais rien d'étonnant chez une victime d'accident.

Il diminuait. Il s'élevait dans l'air.

— Aucune importance, que ce soit arrivé ou bien que cela doive encore se produire.

— Rien de spécial, ai-je dit, reconnaissant qu'il avait raison.

— Et la mort est partout. N'oublie pas. Pas besoin de se forcer pour la trouver. La mort est tout. Je vais te la montrer.

Au moment où il a dit cela, il était déjà aussi petit qu'une étoile.

De grandes tenailles ont ouvert la portière de la voiture et Robert en a été extrait, puis posé comme une poupée rouge, inerte, sur un brancard.

— Réveille-toi, a fait Piotr d'en haut, invisible.

Je me suis réveillé et j'ai hurlé.

Empêtré dans un drap, transpirant comme un porc qu'on égorge, « rien de spécial ».

Maintenant, j'essaye de rappeler le numéro. Je finis par réussir. Le sang traverse la serviette, je le vois dans l'obscurité. Karlowicz décroche aussitôt.

— Il faut que tu viennes à Podkowa, tout de suite, dit-il.

— Et toi ? demandé-je.

— J'y suis. Tu dois venir.

Sa voix est très claire, elle me ranime.

— Tout de suite, tout de suite, répété-je après lui.

Le silence se fait dans l'écouteur. Un silence comme un trou. Où rien ne danse autour.

— D'accord, j'arrive, dis-je après un temps.

Karlowicz ajoute quelque chose, mais je n'écoute plus. Piotr n'est plus là, il s'est noyé dans le ciel noir, emporté par le vent, au loin, dans l'infini.

Je ne sais pas comment je vais payer le taxi. Ça doit être possible avec une carte. Je dois encore avoir quelque chose sur ma carte.

Comment saurais-je ce qu'il me reste comme pognon ? Je pourrais vérifier la situation de mon compte, mais j'ai oublié comment on fait.

Un taxi pour Podkowa, ça prend du temps et ça coûte de l'argent.

Karlowicz rappelle à nouveau pour me dire de descendre devant la maison de Brzezinska. J'ai oublié l'adresse. Il me l'envoie par sms.

L'aube à Podkowa est froide, violette, cadavérique, l'air est rugueux, piquant. Adossé au portail, Karlowicz fume sa pipe et boit un café dans un gobelet blanc trouvé dans un kiosque voisin. Il me fait goûter, une ignoble lavasse. Il regarde la serviette enroulée autour de ma main, et demande s'il peut m'aider, me conduire chez un médecin.

— Tu m'as demandé d'arriver ici au plus vite, lui rappelé-je.

— Oui, mais nous avons le temps, rétorque-t-il.

J'aurais dû le deviner à ses yeux. Marta l'aurait vu. Marta va le voir, mais Marta n'est pas encore ici, elle va bientôt arriver. Avec Ula. Elles ne vont même pas pleurer. Elles vont se tenir côte à côte, blanches comme des feuilles de papier.

Qu'importe le moment où s'est produit la chose. Plus tôt ou plus tard. Chose qui maintenant n'existe pas. Invisible désormais, effilée comme une lame de rasoir.

Seule la gnole permettrait de faire exister ce moment.

— Ça ne va pas bien, dit Karlowicz.

— Ça n'ira jamais bien, fais-je par réflexe.

Il me conduit dans la forêt. Dix bonnes minutes passent avant qu'il ne sorte sa phrase :

— Ce sont les gardes forestiers qui l'ont trouvé.

Au moment où il dit cela, je trébuche sur une branche qui dépasse du sol et lance :

— Merde.

Il se retourne pour me demander si ça va. Je ne réponds pas. J'ai les jambes lourdes de mon éternelle gueule de bois.

Avant que j'aie le temps de lui demander qui les gardes forestiers ont trouvé, Karlowicz ajoute :

— Difficile de dire quand, mais ça fait déjà plusieurs jours.

Je commence à trembler. Et tout surgit devant moi. Soudain. Tout, merde, d'un coup.

— Dis-moi tout, dis-je à voix basse.

Des mots difficiles à prononcer, je ne suis plus maître de mes mâchoires. La serviette me glisse de la main et tombe à terre. Toute ma main est couverte de sang séché.

— Je suis vraiment désolé, Marcin.

Il y a dans la voix de Karlowicz une authentique compassion. À ce qu'il me semble. Je n'en sais rien.

L'espoir, l'abominable espoir, je n'avais cessé de le garder. Je l'avais en moi sans savoir le nommer. Il était en moi, évident comme une lumière. Il n'est plus, et je ne vois plus rien.

C'est-à-dire que je vois Karlowicz, que je vois le ciel, de plus en plus clair, que je vois la forêt. Je vois tout cela, mais en vérité je ne vois plus rien.

— Dis-moi.

— Tu dois confirmer que c'est bien lui, affirme Karlowicz.

Tout cet amour qui était en moi. Que je ne sentais pas, car il était enfoui dans mon corps, enlacé entre mes muscles. Et qui ressort maintenant, me traverse la peau. Rampe hors de moi. En chagrin. Que je ne ressentais pas et que je ressens maintenant.

— Allez, viens, tu dois confirmer. Puis on appellera ta femme.

Il me prend délicatement par le bras.

Non, non, non. J'ai les jambes lourdes, j'ai du mal à faire un pas, les feuilles craquent sous mes pieds. Résister n'a pas le moindre sens,

mais c'est le corps qui résiste. Non, non. Quelque chose se met à siffler doucement, et je finis par me rendre compte que c'est moi.

— Allez, demande Karlowicz.

— C'est loin ?

— Non, pas loin.

Mais ces mots n'ont plus de sens. Loin, pas loin.

Et pourquoi ? Et pourquoi pas ? Pourquoi maintenant ? Pourquoi n'étais-je pas préparé à ça ? Pourquoi étais-je convaincu qu'il en irait autrement ? C'est Sylwia, c'est elle qui m'a mis ça dans la tête. Qu'il était là, vivant, qu'il se cachait des méchants, quels qu'ils puissent être. Il attend le moment de pouvoir donner un signe. De dire qu'il a jeté les draps dans la machine à laver. Qu'il ne lui est rien arrivé.

Il rampait tandis que je buvais de la vodka avec des glaçons. Des glaçons qui tintaient dans le verre.

Un jour, Marta était rentrée du travail, et je dormais complètement saoul dans un fauteuil alors que Piotr s'était cogné la tête contre quelque chose et qu'il était en sang, que ses langes étaient couverts de merde et qu'il avait faim.

Pourquoi ça ? Et pourquoi pas ? Rien de spécial.

Je vois d'abord un arbre. L'arbre a plusieurs branches, mais j'en vois une plus longue et plus droite que les autres. En dessous, un sac. Et autour du sac, des hommes saisis par l'aube, comme moi.

— Le père, dit Karlowicz en me désignant.

Je cours jusqu'au sac. La tête me tourne. Il fait froid, il fait trop sec.

— Nous l'avons trouvé pendu à une corde, dit l'un des hommes. Mais évitez de regarder les jambes. Des loups sont venus le mordre.

— Un peu de délicatesse, suggère Karlowicz.

— Je disais ça…, fait le type avant de hausser les épaules.

Il est tout blanc, mais noirci par de la terre et des saletés. Des feuilles, des aiguilles et des saletés sont prises dans ses cheveux. Les yeux fermés sous ses lunettes, celles-là qu'il portait depuis un certain temps, et qui figurent sur les photos placardées en ville.

— Il vaudrait mieux que vous ne le touchiez pas, reprend un autre type.

Je ne les vois pas. Ce ne sont que des silhouettes.

— Appelez ma femme. Et la sienne, ordonne quelqu'un à mi-voix.

Piotr est d'un blanc souillé, couleur craie, couvert de taches, il a l'air terriblement rigide. Les orbites enfoncées, le corps rongé çà et là par des bêtes. Ses habits sont recouverts de feuilles et de crasse. Il a une trace noire au cou, celle de la corde.

Il n'a pas l'air de dormir.

Il a l'air de ce dont il a l'air.

Comme ravagé.

Je dois toucher quelque chose. Je prends une poignée de feuilles séchées, je serre le poing.

— Confirmez-vous l'identité de votre fils ? demande Karlowicz.

Marta va vouloir le toucher, mais Ula va la retenir. Ensuite, elle va crier, une seule fois, sourdement.

— Oui, je confirme. C'est mon fils. Piotr Kania.

À côté du sac, il y a une corde, fine, en plastique, une corde de chez Castorama, de celles qui servent à ficeler les gros paquets.

— Nous devons faire une autopsie, mais tout montre qu'il s'est suicidé. Par pendaison.

Marta va ensuite me donner raison pour la première fois.

— Il ne s'est pas suicidé, dis-je.

Karlowicz ne répond pas. Il allume une cigarette. Sa Marlboro longue a l'air d'une chenille blanche entre ses paluches jaunes.

— Il ne s'est pas suicidé, répété-je. Tu le sais.

Karlowicz hoche la tête.

— Nous devons faire une autopsie, répète-t-il. Je ne crois que ce que je vois.

— Il ne s'est pas tué. Ce sont eux. Eux, merde, qui l'ont pendu à cet arbre.

Kinga arrivera la dernière. Marta ira la rejoindre et la prendra par les mains. Elle lui dira quelque chose que je n'entendrai pas. Kinga s'abandonnera à elle sans plus aucune volonté. Elle refusera d'aller voir jusqu'au sac et de regarder Piotr. Les policiers refermeront le sac. Les infirmiers viendront dans la forêt avec un brancard sur lequel ils coucheront le corps de mon fils. Et nous demeurerons là, changés en statues de sel.

Une fois de plus, je l'avais en moi. C'est seulement maintenant que je le ressens. Quand tout commence à disparaître.

— Ce sont eux.

Je bouscule Karlowicz, mais il maintient son équilibre, il ne tombe pas.

— Tu dois les trouver. Tu dois les trouver, merde. Tu le dois. Tu dois retrouver ces fils de putes qui ont tué mon fils !

Je le pousse encore, et encore, mais il se tient droit, il fume, et je ne peux plus rien faire.

J'ai la force d'un enfant de cinq ans.

OceanofPDF.com

Peur et dégoût en Istrie

huit ans plus tôt

— Est-ce que tu as pris les masques de plongée ?

Est-ce que tu as pris les masques de plongée ? Et le matelas gonflable, tu l'as pris ? Les passeports ? Les cosmétiques, la crème solaire, le panthénol pour les coups de soleil, les serviettes, les sandales, est-ce que tu les as pris, et la nourriture pour la route, tu en as ? Oui, bien sûr, j'ai tout pris, je paierai tout, je vous amènerai sur place, je vous nourrirai et personne ne dira même un « merci, papa », « c'est cool, papa », « c'est super que tu prennes autant soin de nous, papa ».

Heureusement, il y a aura Zbyszek sur place.

— Marcin, allô ? Tu as pris les masques ?

— Mais on peut en acheter partout.

— Vraiment, tu ne peux pas bouger ton cul ?

Ils sont déjà dans la voiture, Piotr et Ula, je vois les sommets de leurs crânes dépasser au-dessus du coffre rempli à ras bord. Est-ce qu'ils ne sont pas un peu trop grands pour partir en vacances avec nous ? Ula, ça va encore, mais Piotr passe son bac dans un an. Dans un an ou dans deux ? Peu importe. Il devrait être quelque part avec ses potes, avec des filles, à vider des bières.

— Ils sont dans un sac en tissu près de la porte de la cuisine.

L'appartement n'est pas très grand, soixante mètres carrés, mais y retrouver quoi que ce soit, c'est de la physique quantique. Les gamins ont une chambre en commun, ils l'ont divisée eux-mêmes en deux par un paravent coloré. Du côté de Piotr, tout est rangé, tandis que la partie d'Ula ressemble à ce qui resterait après l'explosion d'une bombe. Mais au moins, ils ne se disputent pas.

On est un peu à l'étroit, mais la localisation, le quartier Powisle, est sympa. L'appartement, on l'a hérité de ma mère. Ça fait quelques années que Marta me dit : vendons-le, complétons par un crédit, bâtissons une maison. Au fond, je n'aurais besoin ni de vendre ça, ni de prendre un crédit. Dernièrement, les affaires marchent vraiment bien. En réalité, j'attends. Ce n'est pas la peine de se dépêcher. Ce sont les débiles qui se dépêchent.

Les clefs, les serrures, une, deux, trois. La lumière. Bah voyons… Marta a coupé le disjoncteur avant de partir. Elle a peur que la foudre ne frappe notre immeuble.

D'ordinaire, je rentre à la maison tard le soir, je me mets devant la télé, je mange ce qu'il y a. Après ma journée, je suis crispé comme un nœud, je n'ai pas la force de parler, j'ai même du mal à respirer. Et Marta veut toujours quelque chose. Il faut payer la piscine d'Ula et les cours d'anglais de Piotr, il y a une odeur bizarre de climatisation dans ma voiture, fais quelque chose avec ça parce que si je vais moi-même chez le mécano, il me rira au nez ou m'arnaquera ; ça schlingue les canalisations dans la salle de bains.

Un sac en tissu. C'est celui-là ? Je crois bien.

Je dîne et je bois, essentiellement le vin de Marta je veux dire, à moins que je prenne soin de moi, auquel cas j'ai du whisky ou de la vodka. Il y a le fauteuil, il y a la télé, il y a la décontraction. Alors, je la supplie : chérie, j'ai passé ma journée à appeler, à crier, à me disputer et à discuter, ne me parle pas, je t'en prie. Au moins une

demi-heure. En règle générale, ça a l'effet inverse, mais parfois ça marche, à condition que je le dise d'une manière particulièrement agréable. Alors, je sors une bouteille fraîche, vraiment fraîche, avec un verre et le mieux, c'est un concert sur DVD : les Floyd à Pompéi, Led Zeppelin, un truc plus récent peut-être, Metallica avec orchestre, par exemple. Du concret. Du tangible. Le fauteuil, un verre, puis deux, et des pensées, des rêves.

De Varsovie jusqu'en Istrie, il y a mille deux cents kilomètres. Marta insiste pour que nous dormions quelque part en chemin. Moi, je n'en ai pas envie. C'est un épuisement inutile, se casser la tête pour diviser la route en deux. J'ai envie d'y arriver, de descendre de l'auto et d'aller sur la plage boire une bière. Et puis, là où la Pologne s'arrête, l'autoroute commence. Je vais foncer : Brno, Vienne, Graz, Ljubljana, tout droit, comme un couteau dans du beurre. Mais les quatre cents premiers kilomètres seront durs. Ça va me fatiguer et je vais m'irriter. Et elle va certainement n'en faire qu'à sa tête. Ralentis, tu roules trop vite. Pourquoi tu le doubles, t'es pressé ? Tu es fatigué, je ne suis pas d'accord pour que tu continues à conduire, il faut que tu trouves un hôtel.

Où sont ces masques ?

Bah certainement pas au frigo. Au frigo, il y a une binouze. Et même plusieurs binouzes, des bonnes, des espagnoles, p'tit Robert les a ramenées des Canaries. Une seule me suffira, même si elles ont toutes l'air sympa, le verre est brun et frais, et les capsules souriantes.

Elle est amère et très gazeuse, elle prend joliment d'assaut le palais, je me l'envoie en entier, culminant par un rot chantant, je m'appuie contre le frigo. La suivante m'appelle de la voix d'un enfant joyeux : prends-moi, maintenant, moi, hop, hop, joue avec moi. Non, je ne peux pas, chère binouze, il faut que je prenne… qu'est-ce que je devais prendre, déjà, putain ? Des masques. De plongée. Dans le sac.

C'est ça. Je crois qu'ils sont là, trois identiques, mais de couleurs différentes.

C'est mille deux cents kilomètres, me répété-je en pensée. Il faut que je me récompense. Et me fortifie avant le voyage. Deux en un. Ça tombe bien.

La deuxième coule encore mieux et encore plus joyeusement que la première. Elle descend dans le gosier et moi, je m'imagine un toboggan que dévalent jusqu'à mon ventre de joyeuses étoiles souriantes qui crieraient en espagnol. Gardez-moi sous votre protection, chères étoiles. Une longue et difficile nuit m'attend. Je referme le frigo. Je prends le sac en main. Je suis prêt. Je sors des chewing-gums de ma poche, je mets trois pastilles dans ma bouche, je clique le disjoncteur, je verrouille la porte.

— Tu as bu, dit Marta quand je monte dans la voiture.

— Non, je n'ai rien bu, dis-je en secouant la tête.

— Tu pues la bière.

Je ne veux pas discuter et, par conséquent, hurler. On s'enfonce dans un bouchon dès le début du voyage.

— J'avais dit de partir plus tôt.

— Et moi, j'avais dit d'acheter les masques sur place.

— Arrête. Arrête de raconter des conneries.

— Toi, arrête.

— Alors arrêtez peut-être tous les deux ? dit Ula et elle soupire sur la banquette arrière.

Piotr porte des écouteurs et joue à la Nintendo ou à un autre de ses machins.

Dans le coffre, j'ai installé un échangeur plein de CD et j'en suis très fier. AC/DC, Thin Lizzy, Gary Moore, c'est-à-dire du rock assez classique, mais aussi Soundgarden, Pearl Jam, Korn, System Of A Down, de la bonne zic. Je mets Korn, *Blind*. C'est l'un des rares

groupes avec un bassiste visible. En réalité, seuls les Red Hot et eux en ont un. Chez les Red Hot, il y a ce singe de Flea et là, ce Mexicain replet. C'est un cafard affreux, mais il joue d'enfer, il malaxe les cordes de ses grosses paluches comme s'il pelotait une nana. Ça donne une basse qui vous tombe sur le crâne comme des sacs de sable ; ça remplit joliment l'auto, ça vous pousse à accélérer, et ça vous isole.

— Non, s'indigne Marta, mais je ne l'écoute pas.

Ula geint depuis la banquette arrière un truc que la musique avale. Je me retrouve dans une bulle. Je n'écoute pas les klaxons non plus, je n'écoute pas la sirène d'une ambulance qui passe, je n'écoute pas la rumeur de la ville.

— Baisse le volume ! hurle Marta.

C'est vert. D'accord. On peut y aller.

C'est chouette de se fermer ainsi, de se déconnecter. Si je fais bâtir une maison un jour, ce sera juste pour m'y faire construire une super piaule où je pourrai passer de la musique, siroter une bonne vodka et ne me faire du souci pour rien, vraiment rien.

Tout cesse en un claquement de doigts. Elle l'éteint, sans rien demander.

— Putain !

— Ne commence pas.

— Je conduis, donc la musique est à moi, dis-je. Tu veux que je vous y amène ou pas ? Vous voulez y aller en bus ? La gare routière de Varsovie est juste là, au coin. Je suis sûr qu'on peut y trouver un autocar pour la Croatie. Je vous dépose ?

— Arrête, lance-t-elle, mais plus bas.

Et moi, je remets la musique. Mais un peu plus bas. L'art du compromis.

Quand nous quittons enfin Varsovie, la route devient fluide. Ça fait longtemps que ces deux binouzes se sont transformées en accablante soif d'autres binouzes, des binouzes appelant le renfort léger du whisky. Ou d'une vodka sucrée. Une Żolądkowa, par exemple. En guise de sympathique dessert.

Ula gémit encore.

— Ils ont faim, m'annonce Marta.

— Mais ils ont mangé !

Je ne devrais pas m'arrêter, pas maintenant. J'ai soif : toute ma gueule, tout mon gosier est comme du papier abrasif.

Au loin, je remarque des arches dorées du côté de notre file. Je mets le clignotant. D'accord, elle a gagné. Faut qu'ils graillent, qu'ils pissent et après, ils n'auront plus qu'à fermer leurs clapets jusqu'en Croatie.

Dans ma tête, j'essaye d'enlacer ces treize heures que je dois passer en voiture et de les compresser, de les condenser jusqu'à un temps possible à vivre ; je veux écraser cette éternité en un truc qui tiendrait dans la main, que je regarderai en me disant : oh, ce ne sont que treize heures, ça va passer, après quoi je sortirai, et je trouverai. La première gargote qui passe sur la plage fera l'affaire. Marta va se commander de la bonne nourriture, des choses qu'elle aime. Des crevettes ou un truc du genre. Des sucreries pour les marmots. Peut-être une petite bière pour Piotr, qu'il se sente comme un adulte. Moi, je commencerai certainement par une bière. Karlovaćko, je crois que c'est ça qu'ils servent, un peu trouble, mousse épaisse, douceâtre. Peu importe, tant que c'est frais, ça sera bon.

— Commande, dit Marta.

— Toi, commande, dis-je.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Un Coca.

Le Coca est affreux.

Un quart d'heure plus tard, toute la voiture sent le McDo. Marta me tend une frite. Je secoue la tête. Va prendre une portion de gras quand tu as soif. Le Coca est dégazéifié et tiède, comme si les glaçons qu'on y avait mis ne le concernaient pas.

— Est-ce qu'on va vraiment tous tenir là-bas ? me demande Marta.

Il faut encore que je baisse Korn pour suivre avec elle cette conversation stupide que j'ai déjà menée une dizaine de fois.

— Zbyszek dispose d'une maison entière.

— Mais il y sera avec sa famille.

— En ce moment, il a une famille assez réduite, je veux dire celle avec laquelle il part en vacances.

J'explique ça en tentant de me rappeler, comme à travers un brouillard, la jeunette qui était sur la couv' du dernier *Playboy*, ou était censée y être, je ne sais plus trop ce que Zbyszek m'a raconté à son propos.

— Je suis triste pour sa femme, déclare Marta.

— C'est plutôt pour lui que tu devrais être triste.

— Ah oui ? C'est toujours le mec qui est à plaindre, c'est ça ? Comme toi. T'es le plus à plaindre.

— Tu ne te souviens plus comment elle était ? C'était l'archétype de la mégère, un crapaud immonde, un arbre de Noël gitan, des griffes rouges comme une bannière, des talons aiguilles comme deux escabeaux. Elle ne ratait jamais une occasion de lui prendre la tête. Et elle surveillait ses tunes comme un chien sa niche.

— Un chien ne surveille pas sa niche, dit Piotr. Un chien est attaché à sa niche. Un chien surveille la maison.

— Et c'était mal, qu'elle surveille les tunes ? me demande Marta.

Je n'ai pas envie de lui expliquer des concepts de base.

— Le truc, c'est que jamais de la vie je ne serais parti en vacances avec Jola, dis-je simplement.

La frontière est proche, on pourra appuyer un peu sur le champignon. J'aime ma caisse, une Volvo V70 de l'an 2000, moteur 2.3R, 250 chevaux, même si je n'aime pas sa couleur, gris métal. Les voitures grises ont l'air de bouses – le gris, c'est bon pour la chemise que tu mets pour un rendez-vous à la banque.

Une heure, deux, trois. Ça avance tant bien que mal. Après la troisième heure, il en reste dix, et il est plus facile d'en comprimer dix que treize. Dernière station-service en Pologne, il faut s'étirer, boire un café.

Je fais le plein, j'entre dans la boutique. Il fait déjà nuit. Dans le dos du vendeur, il y a une batterie de vodkas et de clopes. Des clopes, j'en achète, même si ça fait trois semaines que je n'en ai pas fumé et, au fond, il serait intéressant de poursuivre l'effort. Mais d'un autre côté, il me faut bien quelque chose en récompense, il faut que je tienne le coup jusqu'à cette Croatie. Pourquoi on n'a pas pris l'avion pour y aller, déjà ? Ça y est, je sais : Marta m'a dit qu'elle n'avait pas envie de me regarder me torcher la gueule à bord. Pour qui elle me prend, bordel ? Pour un alcoolique ?

— Autre chose ? me demande le vendeur.

Je prends aussi de quoi boire, trois bouteilles de Jack.

Il pourrait ne pas y en avoir dans les Balkans, ils sont quand même un peu retardés, là-bas. Il y a quelques années, ils foutaient que de la merde, comme les Boches cinquante ans plus tôt, on n'en pouvait plus d'entendre parler de ça et encore moins d'y penser. Et donc, ils pourraient bien ne pas avoir de Jack, seulement leurs gnoles de prunes au pétrole. Boire ça, c'est comme s'envoyer de l'alcool ménager.

Je suis sur le point de payer, mais Piotr surgit à côté de moi, sans un bruit, tel un spectre. Il tient un sneaker et des chips à la main. Il me regarde en biais, de derrière ses lunettes épaisses, ses cheveux gras s'emmêlent sur son crâne comme l'herbe sur un pré.

— Tu veux ça ? dis-je, devinant ses pensées.

Il hoche la tête. J'entends le verre tinter ; je ressens le bruit dans mes terminaisons nerveuses.

Je balaye la station-service du regard. Nous y sommes seuls, les filles ont dû aller aux toilettes, à moins qu'elles nous attendent dans la voiture. Je prends mon sac de courses, j'achète un café dans un gobelet en carton, puis je me penche vers Piotr et lui demande s'il veut une bière.

— Quoi ? fait-il.

Il recule d'un pas. Simultanément, il regarde ce sac comme s'il croyait que j'allais lui piquer ses friandises et partir en courant.

— Bah, est-ce que tu veux une petite bière ? Tu te la videras sur la banquette arrière.

Il secoue la tête. Et il me regarde comme si je lui parlais en mandarin. Quel garçon étrange.

— Ben quoi, tu ne bois pas de binouzes avec tes potes ?

— Avec mes potes, si, mais pas avec toi.

Je ne le comprends pas. Il pourrait se laver les cheveux. Et pourquoi il me fixe autant ? Qu'est-ce qu'il me veut ? Peut-on vraiment parler ainsi à son père ? Je devrais lui dire que je ne lui permets pas de crâner de la sorte, surtout maintenant, quand je l'emmène pour des vacances géniales.

— Tu peux m'acheter un Coca, dit-il après un temps.

Alors je lui prends un Coca, et mon café, et mon sac de bouteilles, et je mets tout ça dans le coffre. Je m'adosse à la voiture, bois une gorgée de café, un goût affreux, après quoi, je tire une latte sur ma

clope, elle a un goût encore pire ; je souffle la fumée dans la noirceur du ciel, elle reste en suspens, ne veut pas partir. Mon dos ne me fait pas souffrir, mais je fais semblant que si, et qu'ainsi Marta me permette de rester là quelques instants de plus. Ça fait longtemps que ces deux binouzes ont dû s'évaporer. Si seulement je pouvais prendre une gorgée de l'une de ces bouteilles et la faire passer avec un chewing-gum… Au moins une micro-gorgée.

Piotr reste devant la voiture, comme s'il m'attendait… ou comme s'il me surveillait.

— Tu es content ? dis-je.

— De quoi ?

— Des vacances ? dis-je sur le même ton que lui.

Il m'observe comme le ferait un chat qui se demanderait qui je suis, au juste.

— Pas vraiment, dit-il et il monte.

C'est lui qui ne veut pas me parler. Il ne peut pas me sentir et appelle ça de la haine – tant pis, c'est la vie. Ça lui passera, comme à tous les morveux. J'éteins mon mégot et je monte moi aussi. Mon père ne m'a jamais proposé de bière, il ne m'a jamais demandé si ça allait, il ne regardait que mes carnets de notes, passait ses ongles sales dessus, il me cognait quand il trouvait des clopes ou des cartes dans ma chambre, et quand j'ai commencé à jouer dans un groupe, il m'a dit qu'il en avait honte parce qu'il n'avait pas élevé un troubadour.

Maintenant, après la mort de ma mère, ce gars qui a été troubadour, puis qui s'est occupé d'autres troubadours, paye à ce connard la meilleure clinique de Varsovie pour qu'il puisse confortablement écouter l'herbe pousser.

Je fais défiler les disques, je finis par tomber sur ce qui me convient pour rouler de nuit. Alice In Chains – une ambiance un peu

déprime, mais en revanche, il y a des guitares fortes et sympas, un son concret, ça pèse sur le crâne et l'écrase agréablement. C'est dommage pour l'autre mec qui chantait chez eux, parce qu'il chantait vraiment bien ; il paraît que lorsqu'ils l'ont retrouvé, il pesait trente kilos. C'est ce que Zbyszek m'a dit. Si je découvre un jour que Piotr ou Ula se shootent, je les tuerai plus vite que leur drogue.

Après quelques heures, j'ai mal partout – le dos, le cul, la tête –, je ne sais pas si c'est toujours la Tchéquie ou déjà l'Autriche, il faudrait que je m'arrête sur une aire pour vérifier ce qu'il y a sur les étagères : de la Staropramen ou de la Zipfer, de la Becherovka ou du Stroh.

— Quelqu'un pourrait peut-être me dire un truc ? fais-je.

La musique, c'est sympa, mais si quelqu'un émettait un son, ça serait sympa aussi, je n'aurais pas l'impression de travailler dans une boutique de fringues et de conduire des mannequins en vitrine.

— D'où te vient cette soudaine envie d'interaction ? demande Marta.

— Et toi, faut que tu sois désagréable ?

— Écoutez, si vous comptez passer votre temps à vous disputer, je fugue et je rentre à la maison en stop, menace Ula depuis la banquette arrière.

— On ne va pas se disputer, Ula, dis-je. Il y aura une super ambiance.

— Alors essaye de rester sobre au moins une journée, par exemple.

Du coin de l'œil, je vois qu'en le disant, Marta ne prend même pas la peine de me regarder.

— Et après, c'est moi qui me dispute tout le temps ? dis-je. Bah voyons.

— Ne vous disputez pas ! crie Ula.

— Personne ne se dispute, putain !

— Et voilà, fait Marta en hochant la tête. Et voilà.

Bien sûr, elle est innocente comme du cristal, éternelle victime, elle n'a jamais commencé une dispute, toujours souriante et amicale telle une patrouille de jeannettes chez les scouts. C'est toujours moi le méchant, le monstre qui lui empoisonne l'existence. C'est à cause de moi qu'elle n'est pas devenue Madonna ou au moins Kayah. Tout ça, c'est ma grande et incommensurable faute, bien évidemment que si.

— Cela fait sept heures que je conduis cette voiture, vous ne pourriez pas avoir un peu pitié de moi ? Vraiment ?

Ma vie, c'est faire face à un tribunal. Marta est la juge, Ula la procureure, elles émettent tout un tas de verdicts, ou plutôt non, elles émettent toujours le même verdict : pas bon, mal, coupable.

— Mais c'est toi qui as un problème.

— Mon problème, c'est que personne ne parle.

— Bah justement, là on parle, alors c'est quoi le souci ? me demande-t-elle.

— Bordel de merde ! crié-je en tapant le volant.

Le silence. J'entends Ula et Piotr se tortiller sur la banquette arrière.

Marta me regarde désormais. Je me tourne vers elle. Elle a l'air paisible, méchamment paisible. Je préfère encore quand elle est furieuse ou quand elle pleure.

— Continue à écouter tes trucs.

Elle augmente le volume. La musique est trop forte, même pour moi. *Down in a hole, feelin' so small*.

Encore un peu et ça sera la Croatie, la terrasse et Zbyszek.

Je fixe l'entonnoir de l'autoroute. Ininterrompu, incessant, identique. Le temps restant, peu importe combien, se regonfle à l'infini. Nous n'allons jamais atteindre notre destination.

Léger claquement, il fait plus sombre un instant.

— Attention ! hurle Marta.

Je crois que j'ai failli heurter la barrière – peu importe, ça y est, c'est bon. Tout va bien. Je me fous des claques, légères. Marta me dit quelque chose, mais ses paroles sont noyées dans le fond sonore, je cherche le disque suivant, Metallica, le dernier je crois, fort, pied au plancher, plus vite, plus vite.

Marta m'injurie assez délicatement, elle me traite plus de cinglé que de connard, mais je ne peux pas trop y prêter l'oreille pour le moment. On arrivera certainement à temps. Et tout ira bien.

L'éternité se contracte en une vidéo regardée en avance rapide. Il suffit de se concentrer.

Sur place, il fait chaud et tout est brillant. D'abord, nous tournons en boucle dans la ville, le GPS perd les pédales à cause d'un chantier sur un rond-point, le village s'appelle Medulin ou un truc du genre, tous ces trous paumés sur la côte se fondent en un seul agglomérat. C'est la canicule, les parois rocheuses sont couvertes d'arbustes aussi secs que de la sciure. Les rangées de pieds de vigne vert pâle, qui m'évoquent du papier sous ce soleil laiteux et aveuglant, sont entourées de grillage et de barbelés. Entre elles, des villages construits autour d'hôtels, des ensembles de maisons cubiques, deux étages minimum, énormes, souvent dépourvues de crépi. Tout est gauche, inachevé, suspect, kitch, brûlé par le soleil, d'apparence friable. C'est plutôt sympa mais un peu étrange ; c'est comme si des Polonais avaient conquis la Sicile et tout occupé, à l'exception du rivage. Le bord de mer, ici, c'est une promenade, de chouettes restos, des hôtels ; pour l'heure, on les voit de loin : des complexes blancs remplis de gens épuisés par trop de repos.

Je suis abominablement sobre, aussi sec que tous les arbres et les arbustes des alentours.

La maison de Zbyszek ressemble aux autres, elle aurait besoin d'une couche de plâtre, elle est faite de briques rousses cendrées, elle est immense et possède deux étages. Alors que nous approchons, nous distinguons sur la façade deux balcons en demi-cercle, les cubes métalliques des climatiseurs sous les fenêtres, leurs épais tuyaux recouverts de crépi. La porte d'entrée se trouve sur la droite du bâtiment et, à gauche, la fameuse terrasse à colonnade, sur laquelle on est censés s'installer sympathiquement avec Zbyszek – bizarrement, elle est construite côté cour, dos à la mer. Devant la maison, il y a un espace de terre battue et un bassin entouré de pierres, ainsi qu'un toit pour le barbecue. La plage n'est pas bien loin.

Marta descend de voiture en premier.

— C'est là ? demande-t-elle.

— Oui. Il nous l'a montré sur des photos, non ? dis-je.

— C'est comme à la campagne, grogne Ula. Il ne manque plus que les poules.

— Tant pis, moi, ça me plaît, dis-je en faisant un pas vers la maison.

Avant que j'y arrive, Zbyszek ouvre la porte et vient nous accueillir. Joyeux, comme s'il avait touché le gros lot dans un jeu à gratter, il avance vers nous les bras grands ouverts. Un vrai roi des tropiques : chemise colorée ouverte sur le torse, pendentif en perles de bois, bronzage, lunettes de soleil (bien entendu, je n'ai pas pris les miennes, il faut que je m'en achète, peu importe lesquelles, parce qu'encore un peu et ce soleil me cramera la rétine). Le sol poudreux crisse sous ses sandales.

Il nous conduit à l'intérieur, sa cocotte nous attend sur le pas de la porte. Je ne me souviens plus de son prénom, mais elle se présente à Marta, et ça y est, ça me revient : Marika. Elle pourrait être une copine un peu plus âgée d'Ula. Des cheveux noués en deux petites

tresses, typée un peu de l'Est, bronzée et svelte, petite – une fleur sympathique. J'essaye de ne pas trop la regarder parce qu'elle ne porte qu'un haut de bikini et un short en jean très court.

Nous passons dans un salon avec cuisine américaine. Au milieu, un grand canapé en cuir disposé devant une télé aussi imposante qu'un totem, et, près du mur, une guitare avec ampli. On sait que Zbyszek tiraille les cordes de temps à autre, même si tout le monde se portait mieux quand il ne composait rien et se contentait de chanter. Sa voix a été et est toujours aussi puissante qu'une cathédrale.

Progressivement, ma mauvaise humeur me quitte.

— Sentez-vous comme chez vous, nous dit Zbyszek, puis il s'adresse à sa copine : Marika, montre les chambres à nos invités.

Marika se dirige docilement vers l'escalier, je m'efforce de regarder à côté de ses pieds. Je m'appuie sur l'évier. C'est joli, cette cuisine américaine, surtout le frigo, grand, en inox, avec une machine à glaçons : une salle aux trésors splendide et moderne. Soulagement. Les muscles se relâchent, la tension redescend.

Dans un instant, ça ira mieux.

— Comment va, tu veux faire une sieste ? demande Zbyszek en m'observant. Rouler jusqu'ici en une fois, ça vous épuise un homme.

Marta me demande de monter les affaires à l'étage. Je crie que je le ferai dans une minute. Piotr prend la valise la plus lourde, se contracte, il se met à la traîner dans l'escalier, il tremble tout entier, encore un peu et sa colonne vertébrale va lâcher. Ula lui dit de laisser tomber, mais il continue à la monter.

— Tu veux un truc ? me demande Zbyszek en désignant le frigo.

Je hoche la tête.

— Binouze ? me demande-t-il encore.

— Pour commencer, une binouze, ça ira.

— Ça fait plaisir de te voir, me dit-il et il m'offre un verre.

Quel beau liquide doré !

— Ça fait plaisir de te voir, dis-je au verre.

Ça ne se fait pas trop de le boire cul sec, mais je le fais quand même.

L'étau qui enserrait ma tête durant les quinze dernières heures relâche enfin son étreinte. Soudain, toute la maison est bien plus grande. Zbyszek se tient à cent kilomètres de moi. Il crie pour me demander si j'en veux une autre. Bien sûr que j'en veux une autre.

Je remarque que dans un coin de la pièce, à côté de la télé, il y a une guitare. Chouette. Une Telecaster, en palissandre, Keith Richards jouait sur une guitare comme ça. L'ampli est petit, orange, mais si on la frappe un bon coup, elle balancerait certainement du lourd. Durant un instant, j'ai envie de la prendre et de jouer, mais non, je ne vais pas me couvrir de ridicule.

— Quoi de neuf, d'ailleurs ? me demande Zbyszek.

— Ça va, Zbyszek, ça va. Et c'est grâce à toi si ça va si bien.

Je me retourne.

— Laisse tomber, Kania. C'était mon devoir de remettre de l'ordre là-dedans. Un producteur est arrivé, parce que c'est comme ça que ça se passe aujourd'hui, il n'y a plus tous ces Jeannots avec leurs chaînes en or, aucune Josiane Trucmuche, frangin… tout simplement, un gars de chez Sony débarque, un mec en costard, tu comprends, et il dit : messieurs, c'est un sacré bordel ici dans vos papiers, la moitié des morceaux au piano n'a pas été déposée pour les droits d'auteur, alors qui a écrit quoi ? Le Théâtre de Poupées, d'accord, mais le groupe a déjà eu une vingtaine de formations. La vérité est que, toutes ces chansons du premier album, c'est toi qui les as inventées, Marcin. La *Russie* aussi.

Il m'observe. On dirait le roi de Hawaï, mais avec les yeux du Père Noël.

— Et Borek ne l'a pas mal pris ? Après tout, c'est lui qui jouait de la gratte.

— Rien à foutre de ce gars, ni de comment il le prend, réplique Zbyszek, cinglant.

Effectivement, je ne l'ai jamais particulièrement aimé. Zbyszek avait envie de faire de lui un nouvel Angus Young, mais Borek était aussi mauvais qu'un singe qui composerait des poèmes. Il savait jouer, certes, mais il avait une personnalité de disco-polo et, une fois ivre, il s'émouvait devant des morceaux aussi kitch que *Bielyje Rozy*.

— Vraiment, je te suis redevable. Un tas de fric est tombé dans mes poches grâce à ça. Et puis, j'ai vendu ma p'tite affaire.

— L'internet ?

— Oui, Zbyszek, l'internet tout entier.

— Tu sais de quoi je parle.

— Je sais. Il y a vraiment de quoi se remplir les poches.

Zbyszek s'approche de moi et me tape sur l'épaule, puis il sort du frigo une bouteille de vin blanc.

— Moi, je me prendrais bien un cocktail, si possible, dis-je tout bas, aussi timidement qu'une vierge.

— Tes souhaits sont des ordres.

Il rit et prend une gnole locale, complète avec de l'eau minérale et ajoute une tranche de citron.

J'en prends une gorgée, sans la renifler. On dirait de la limonade, mais ça monte à la tête.

Acidulé, vivifiant, merveilleux – au soulagement de sentir la muselière se desserrer s'ajoute un chant intérieur. Le crissement de la glace, quel son merveilleux, plus beau que le timbre de n'importe quel instrument, il me remplit en entier, du haut jusqu'en bas.

— De mon invention. Rakija club, dit-il en riant de plus belle.

Je reprends une gorgée. Une puissante traîtrise pulse dans cet Orangina made in Zbyszek, des courants profonds, des esters étranges, c'est à la fois bon et dangereux. Je me demande si ce n'est pas trop fort, pour commencer.

Ils descendent, ils ont déjà défait leurs valises.

— On veut aller à la plage ! annonce Ula.

Zbyszek répond que bien sûr, il va nous montrer les environs, on va faire une jolie promenade et on se posera sur la plage parce que, mine de rien, c'est essentiellement pour ça qu'on vient dans les parages, pas vrai ? Zbyszek dit à Marta qu'elle est jolie. Marta n'est pas du tout jolie.

Je reprends une gorgée, doux Jésus, qu'est-ce que ça cogne ! Mais la suivante est meilleure ; après tout, quand ça fait mal, le mieux est encore de faire passer avec la même chose. En règle générale, les cocktails sont sympas. Je n'aime pas cette picole à la polonaise, cette façon de manifester à quel point on est balèze, toutes ces conneries comme quoi les boissons colorées, c'est pour les dames, et les mélanges seulement pour les malades, et qu'il n'y a que la pure de vraie, et cul sec, sans soft, et qu'après le second, on fait ses prières. Ce sont des discours bons pour les alcooliques, pour les clodos. Le cocktail donne un meilleur effet, permet de réguler précisément le résultat, mène à une douce amplitude, agréable et plate, au lieu de voler par monts et par vaux. Je bois des mélanges – je sais quand j'en ai assez. Je bois responsable. Je bois en homme. Mais parfois, on peut se permettre un peu de folie.

— Tu sais quoi, Zbyszek, c'est bien bon, mais verse-nous de la pure, dis-je.

— T'es sûr ? demande-t-il hilare.

— On n'est pas des gamins.

Il m'en verse et vlam ! Ô Saint-Esprit, c'est comme avaler un incendie. Au début, il y a cette violence, ça ne fait aucun doute, mais l'instant d'après, tout devient léger et mystique.

— On veut aller à la plage, répète Marta.

— Oui, on va à la plage, lui dis-je et, avant qu'elle n'ait le temps de grogner autre chose, nous voici dehors.

Je regarde ma montre, il est dix heures. Tout est affreusement chaud et blanc. Comme au beau milieu d'un désert. L'air frémit comme s'il était en feu.

— Zbyszek, tu aurais des lunettes ? Je vais m'en acheter, promis, mais excuse-moi, je n'ai pas pris les miennes.

Il m'en apporte, dans le genre Texas Ranger, et tout devient immédiatement plus supportable, plus mat, plus frais. J'ouvre le coffre et j'ai besoin d'un moment pour réaliser que ce que je cherche se trouve pile devant moi. Je sors du sac une bouteille de Jack, fier de pouvoir rendre un ami heureux.

— Je me suis dit que tu n'avais pas ça dans les boutiques du coin, dis-je en lui offrant mon cadeau.

— Dans celles où j'achète, si.

Il me sourit. Il n'est pas foncièrement réjoui. Je range donc la bouteille dans le coffre.

Très bien, on y va, sur une terre qui crisse sous les sandales, à travers un paysage sec. Soudain, une mollesse m'envahit, l'environnement n'est plus que brise.

Nous nous engageons sur une chaussée étroite. Mais il nous faut bondir sur le côté parce qu'un idiot bourrine sur cet asphalte troué comme si c'était un circuit de formule 1. Ils sont comme ça, dans les Balkans : soit ils se font la guerre, soit ils meurent dans des accidents de voiture. Des deux côtés de la route, des rangées de maisons entourées d'arbres desséchés aux branches tortillées, tendues vers le

ciel comme de vieilles mains. Les maisons sont davantage achevées que celle de Zbyszek, clôturées, un peu plus décentes, peintes avec cette chaux blanche qui s'embrase au soleil. C'est à en perdre la vue. Des arbres, enfin, apportent une fraîcheur agréable, des cailloux s'incrustent dans mes tongs.

Dans l'eau, à quelques mètres du rivage, une montagne de caoutchouc haute de plusieurs mètres, avec des poignées, dérive ; les gamins grimpent dessus et sautent dans l'eau. Zbyszek se tapote le ventre, ravi comme s'il venait d'avaler un tas de friandises. Marta, Marika et les enfants s'installent sur les pierres. Je perds l'équilibre. Je le retrouve.

— Encore une fois merci, Zbyszek, dis-je.

Zbyszek répond quelque chose, mais à la fin, mes genoux fléchissent. Je vais dans l'eau. J'enlève mon tee-shirt et mon pantalon. L'eau est si froide qu'elle me coupe le souffle. J'avance en direction de la montagne en caoutchouc, finis par trébucher, je me mets à nager.

Marta me crie je ne sais pas quoi, certainement un truc du genre arrête de déconner. Je nage jusqu'au but, je saisis les poignées, je me hisse. Les enfants grimpent et sautent sur les côtés. Mes mains me font mal, j'ai de faibles paluches, mais suis déterminé comme s'il y avait un trésor en haut. Enfin, j'arrive au sommet. Mes yeux picotent, j'ai le nez plein d'eau salée. Je me couche sur la gomme froide, l'eau s'évapore au soleil.

Je ferme les yeux, je m'endors, je ne me réveille que le soir.

Seul, dans un lit double. Les draps sont frais, ils crissent comme de la neige. La clim pilonne la chambre. Je n'ai pas la moindre idée de l'heure qu'il est, mais il fait sombre, c'est donc le soir ou la nuit. Je touche ma caboche, je vérifie si elle est entière. Elle l'est. Je n'ai rien fait. Des voix étouffées me parviennent d'en dessous. En me levant, je

tangue à cause du mal de crâne. Je m'appuie contre les murs. Ils sont en bas. Je regarde ma montre. Vingt-deux heures.

— La belle au bois dormant ! dit Zbyszek en riant lorsque je descends.

Piotr et Ula sont sur le canapé, Marta et Marika devant une bouteille de vin. Alors, qui est-ce qui picole, ici ? Parce que ce n'est certainement pas moi ! Zbyszek s'est changé et a mis une chemise aux motifs encore plus tapageurs. J'ai des vertiges. Il faut que je boive, tout de suite, peu importe quoi.

— Binouze ? me propose-t-il.

J'acquiesce.

— Ne lui donne pas de bière, le supplie Marta.

— On sort dîner, commande Zbyszek. Pour fêter votre arrivée. Je connais un super resto.

— Il y a des pizzas ? demande Ula.

— Des coolissimes, répond Zbyszek en souriant de toutes ses dents, et Ula sourit aussi parce que c'est cool qu'un oncle cool vous dise que quelque chose est coolissime.

Cool, il faut juste que je calme ce moteur qui vrombit dans ma tête. J'ouvre le frigo, je prends une bière. Je lève un toast vers Zbyszek, m'excusant par la même occasion de le faire sans demander sa permission.

— *Mi casa es su casa,* dit-il en riant.

— Un bon Serbe est un Serbe mort, dis-je sans savoir pourquoi, je crois que j'ai l'impression que c'est drôle, puisqu'on est en Croatie.

Gloup, gloup, gloup, gloup, gloup…

— Va simplement dormir, me dit Marta. On ira tout seuls.

— Bah quoi, t'as honte de moi ? dis-je pour la provoquer.

— Pitié…, chuchote Ula, tandis que Piotr approche sa Nintendo de son visage.

Zbyszek donne le signal de sortie. Je ne sais quoi faire avec la bouteille vide, alors je la pose dans l'évier.

Le soir, les environs semblent menaçants, il y a peu de lumière, les voies deviennent plus claires près du rivage, mais le rivage est de l'autre côté de la maison. Et ce son exaspérant – le ronronnement d'une petite hélice, d'un étrange hélicoptère, un signal crypté sur des fréquences radio cachées, qui rampe dans ma tête, par l'oreille, telle une perceuse. Qu'est-ce que c'est que ça, bordel ?

— C'est le pays des cigales, m'explique Zbyszek.

— Est-ce qu'elles peuvent nous faire du mal ?

— Ça t'a joliment cramé, Kania, me lance-t-il pour toute réponse.

Les cigales nous accompagnent jusqu'au resto en question, le long de la côte. La lumière des lampadaires s'étale sur l'eau noire, en taches claires, des gens se promènent tout autour et on entend de la musique au loin, ça ressemble à du Bregović, violon, rythmes nuptiaux, peut-être qu'on célèbre un mariage pas loin d'ici, difficile à dire. Santé.

— Comment on dit santé en croate ? m'enquis-je auprès de Zbyszek.

— Pour un toast ? Zivjeli.

— Zivjeli ! crié-je en direction de la musique.

Marta et les enfants accélèrent. Qu'ils y aillent, santé, zivjeli. Zbyszek fait exprès de les laisser partir devant.

— Marika va leur montrer le chemin, dit-il en balayant l'air de la main. Parlons un peu avant de nous en mettre une vraie, Kania.

Soudain, il devient très sérieux.

Il prend dans sa poche un paquet de cigarillos et m'en propose un, j'accepte, j'allume, ô sainte mère, qu'est-ce que ça vous agresse la gueule. Le monde grince, indigné ; c'est un vieux manège qui s'active soudain.

— Alors, il y en avait combien, de ce fric, au bout du compte ? me demande-t-il.

— Doux Jésus, je ne sais plus. Tout ne m'est pas encore parvenu, tu sais. Mais quelques millions.

— Tu as vendu seulement ce site web ou l'agence aussi ?

— L'agence, je me la garde. Mais je crois que quelqu'un d'autre devrait s'en occuper. Marta, par exemple.

— Donc, la majeure partie du magot, ce sont les tantièmes de nos chansons.

— Oui, la grosse part.

— Le coup d'une vie.

— Bah ouais, le coup d'une vie.

— Zivjeli, dit-il.

— Zivjeli, dis-je en riant.

Il me contemple, plisse les yeux, il me sonde comme un putain de scientifique. Des fumées mordantes s'échappent de nos gueules et s'emmêlent dans l'air.

— Et qu'est-ce que tu comptes en faire ? me demande-t-il.

Je hausse les épaules, que veut-il que je réponde ? Je n'y ai pas encore réfléchi. Je n'ai pas encore eu le temps de vraiment me torcher pour fêter ça, ni d'en parler à qui que ce soit. Seule la comptable est au courant. Ah oui, les gens de la boîte aussi. Qu'est-ce qu'il faut que j'en fasse ?

— Je crois que je vais faire construire une maison. Marta insiste beaucoup.

Quand je dis ça, je réalise que nous sommes seuls sur cette promenade, sous les lampadaires, que les autres ont déjà disparu dans l'obscurité.

— Une maison à quelques millions ? Déconne pas, tu vas faire une villa à la Blake Carrington ?

— Non, une maison normale. Ordinaire.

— Alors qu'est-ce que tu veux faire du reste ?

— Je ne sais pas, Zbyszek, putain. Quoi, tu commences à jouer au conseiller ?

Il secoue la tête. Il rit.

— Kania, tout doux, sinon y a un truc qui pétera dans ton cul, et tu vas mourir de chiasse. J'ai un bien meilleur deal pour toi. Il y a des apparts à acheter. Beaucoup, pas cher. Dans dix ans, tu vas te faire le double dessus.

— Des appartements.

— Quartier Ochota. Cinq immeubles. Voire mieux, jusqu'à sept peut-être. Je ne m'en souviens plus. Mes potes ont fait une telle affaire que c'est pas croyable.

Il relâche encore plus de fumée. Les taches blanches des rares lampadaires frémissent sur l'eau.

— De très bons appartements. Dans des immeubles anciens. De prestige. De quarante à cent mètres carrés. Pour toi, sept mille cinq cents le mètre.

— C'est pas cher, je crois ? dis-je en réfléchissant à haute voix.

— C'est vraiment pas cher, Kania.

— Tes potes, là, ils ont quoi, hérité du truc, ils l'ont racheté ?

— Ils l'ont récupéré.

— Récupéré ?

— Ils ont récupéré ce que cette pute de communisme a volé, Kania. Toi, elle ne t'a rien volé ? Sans ces truands rouges, tu serais comme Lennon aujourd'hui.

Zbyszek s'emballe souvent sur la politique. Il faut laisser passer l'orage. De l'endroit d'où provenait la musique, on entend à présent un chant choral, tonnant ; il y a peut-être vraiment une fête de mariage par là-bas. L'espace d'un instant, tout devient plus frais.

— Moi, j'aurais bien acheté tous ces apparts. Je te promets, d'ici dix ans, ça vaudra deux fois plus.

— Ça sonne bien, dis-je en montrant la direction d'un mouvement de la tête.

Nous bifurquons à droite dans un étroit sentier qui monte. Nous marchons à nouveau entre deux rangées de maisons protégées par des portails métalliques derrière lesquels des chiens aboient.

Fumer et grimper ne s'accordent pas très bien, j'éteins mon cigarillo.

— Il doit y avoir un hic, Zbyszek.

— Le hic, c'est qu'après l'achat des apparts, il faut attendre un peu avant de les récupérer. Parce qu'il y a encore des gens qui vivent dedans.

— Tu veux que j'achète des appartements avec des occupants ?

— Ça ne prendra pas longtemps, dit-il impatiemment.

— Qu'est-ce qui ne prendra pas longtemps ?

Je vois qu'il ne sait absolument pas comment s'expliquer. Je lui laisse le temps de rassembler ses idées.

— Ce sont des connards, des minables, des fainéants, Kania. Des clochards. C'est logé dans des apparts communaux, ça vit des aides sociales et ça sniffe de la colle avec ton fric et le mien. En fait, les communistes ont fauché ces immeubles à leurs propriétaires juste après la guerre, tu comprends ? Ils devaient loger la populace qui débarquait de tous les coins du pays. Mais ces logements appartenaient à quelqu'un.

— À tes potes.

— Non, pas à mes potes. Mes potes les ont juste récupérés.

— Je ne suis pas sûr de comprendre, dis-je.

Un resto émerge au coin – un bâtiment bas, en bois, flanqué d'une terrasse qui émet de la chaleur et de la lumière. Il y a beaucoup de

gens sur la véranda : du mouvement, du brouhaha, des odeurs de bouffe, et un unique morceau de charbon incandescent à l'endroit d'un feu de bois consumé.

— Combien de temps faut-il attendre ?

— Peu, dit-il. C'est déjà en train d'être géré.

Nous nous approchons de la terrasse. Je les vois près du mur, à tenter, sans résultat, d'entrer en contact avec un serveur qui court entre les tables, un chauve imposant à la chemise trempée de sueur et en tablier Lavazza café. Les odeurs de bouffe m'étouffent : de la pâte chaude, grillée, de la viande, des légumes, des épices.

— Si tu achètes dix appartements maintenant, t'es paré pour la vie. Le prix ne baissera jamais.

— Paré, dis-je.

C'était vrai, la *Russie* tournait toujours sur toutes les radios, une quinzaine de fois par jour, toute la Pologne en avait assez de cette chanson, mais n'arrivait pas à s'en défaire. Nous avons créé un élément de l'héritage culturel, disait Zbyszek en riant, et il avait raison, on était comme Kozakiewicz faisant un bras d'honneur aux Russes aux JO de 1980, comme les sketchs de Smoleń travesti en paysanne, comme Olbrychski agitant son sabre dans ses films de cape et d'épée. Des icônes. Par la faute du piratage de cassettes vendues dans les marchés et les bazars, une plaie qui touchait tout le pays, nous n'avions pas touché un kopeck, à l'époque, c'est à peine si chacun de nous avait pu s'acheter une voiture d'occasion, récupérée dans une casse auto allemande.

Zbyszek a raison. Il faut se prémunir, faire ça à notre façon.

On s'attable, le serveur nous tend des menus plastifiés, imprimés sur ordinateur ; il pose sur la table l'huile d'olive, les sauces et les couverts. Des odeurs de sueur et de pâte émanent de l'ensemble. Le serveur a l'air d'un mec à la coule.

— Une bière, dis-je rapidement avant qu'il ne s'en aille.

— Alors du vin pour moi, dit Zbyszek.

Marika veut du vin aussi, et Marta aussi, après tout. Et tant mieux, personne ne va me prendre la tête.

— Et toi, tu veux une bière ? dis-je en m'adressant à Piotr.

— T'as perdu la tête ? s'insurge Marta.

— Oui, Nounours, j'ai perdu la tête, ça fait dix-huit ans que je suis avec toi. Je suis devenu majeur en ta compagnie. Ce n'est pas normal, ça.

— Alors divorce. Personne ne t'en empêche.

— Mes chéris, retenez vos élans amoureux jusqu'à demain, au moins, nous supplie Zbyszek.

— Je ne veux pas de bière, me répond Piotr.

— La meilleure pizza, c'est celle aux fruits de mer, déclare Zbyszek en tapotant le menu plastifié du doigt.

— Maman n'aime pas les fruits de mer, nous rappelle Ula.

— À moins qu'elle ne tente le coup, cette fois, dit Marta en me regardant.

Le serveur nous apporte les boissons. J'aurais pu commander deux bières. Jolie chope, belle contenance, gracieuse. Bière âpre, peu de mousse, tant mieux. Je ne sais même pas laquelle c'est. Je ne me rendais pas compte à quel point j'en avais besoin.

Le serveur, sans qu'on le lui demande, m'en apporte une autre. Quel homme merveilleux, et qu'est-ce qu'il a l'air sympathique, familier ; un visage joufflu, des cheveux noirs et clairsemés noués en petite queue-de-cheval, une moustache à la Lech Wałęsa.

— Merci, mon ami, lui dis-je.

Il me sourit, et je ne réalise qu'à ce moment-là que j'avais déjà fini la première. Je lui rends mon verre, Marta n'en saura rien. Piotr est plongé dans son jeu vidéo, de toute manière.

— Zrinko, écoute, quelque chose de plus costaud, peut-être ? dit Zbyszek au serveur. *Možda jesto nače ?* T'aurais pas ta *travarica* ? Tu sais laquelle. Mon pote ici est un connaisseur. Et des pizzas, les meilleures. Autant qu'on est.

Zrinko nous adresse un clin d'œil et disparaît.

— Un chouette gars, vraiment, dis-je.

Je l'apprécie, et je vide la moitié de la bière.

— Les Serbes ont violé sa mère, tué son père.

— Un bon Serbe est…

Il me fait taire d'un mouvement de la main.

— Ils ne veulent plus de ça par ici. Et ils sont les seuls à avoir le droit de parler comme ça.

Durant un instant, on garde le silence. Soudain, Zbyszek se retourne vers Piotr. Il l'étudie comme un spécimen zoologique. Il ne comprend absolument pas ce qu'il y trouve, à ces jeux. Moi non plus, d'ailleurs, je ne comprends pas.

— T'es bon avec les ordis, pas vrai, Piotr ? lui demande-t-il.

— Il est tellement bon qu'une fois, la police a débarqué chez nous, dit Marta.

— Sans blague ? Et qu'est-ce que tu as piraté, Piotr ? Le site du ministère de l'Éducation ?

— Je n'ai rien piraté, nie Piotr. C'était une erreur.

— Ils voulaient voir en avance les questions d'un concours, répond Marta.

De quoi elle parle, quelle police ? Cette situation ne me dit absolument rien.

Bon, d'accord, je vais faire un tour aux toilettes.

Je me fraye un chemin à travers la salle, encombrée par des rangées de clients penchés au-dessus d'immenses assiettes de bouffe. J'essaye de demander à la serveuse, en mimant, où sont les toilettes.

Belle jeune femme aux yeux noirs, joliment rondouillarde. Quand je balbutie enfin un « toaletten » à l'allemande, elle me montre la direction, à côté d'un bar recouvert de bois.

Tout devient flou autour de moi, mais Zdrawko ou Zenko, peu importe son prénom, devient très précis. Le bar porte en lui quelque chose de notre jeunesse, il sent la vieille oléine, les bouteilles poussiéreuses se dressent en rangs serrés comme des vétérans le jour de la fête des forces armées, et au-dessus est suspendu un néon Marlboro jauni, plus vieux que la guerre.

La gnole s'écoule dans le verre, appelé *stakan*, comme tombée du ciel. Je lui montre deux doigts, alors il en pose un second. Un splendide feu de bois me brûle l'intérieur.

Vlam ! Et un autre pour la route. Bam ! On dirait un peu les herbes médicinales Amol. Mais ça crame. C'est bon. Oh putain. Je me soulève un peu, je vole jusqu'au plafond, je retombe dans un immense ballon mou.

— C'est ça ? C'est ce que Zbyszek voulait ?

Il hoche la tête.

— Mets-m'en deux autres.

Il plisse les yeux.

— Allez, envoie.

Quelqu'un me tape dans le dos. Piotr.

— Qu'est-ce qu'il y a, Piotr chéri ?

— J'y crois pas…, me répond-il.

— Qu'est-ce tu as dit ?

Il m'agace.

— Non rien, grogne-t-il, mais il ne bouge pas.

— Non, non, qu'est-ce tu as dit ?

Ça suffit comme ça. Je l'ai amené ici. Je vais lui acheter un appartement. Et tout ce qu'il sait faire, c'est tirer la tronche et fixer

son jeu vidéo comme un âne contemple sa clôture.

Je m'envoie le troisième. Cette fois-ci, je le garde en bouche plus longtemps. À l'intérieur, j'ai soudain plus de place pour respirer, beaucoup de place, avec des murs molletonnés.

— Mais qu'est-ce que tu racontes comme conneries, mon Piotrounet, dis-moi ?

Je le lui demande parce que ça m'intéresse.

— Tu as des trucs à raconter, au moins ? fais-je. T'as dix-sept ans.

Il fait ma taille, mais il baisse les yeux comme s'il était deux fois plus petit. Des touffes éparses de poils poussent sur son visage. Il pourrait enfin les raser.

— Tu veux être un homme, Piotr ?

Il ne répond pas. Il prend peur. Je lui pose une main sur l'épaule. Je le secoue un peu. Rien de grave. Je veux simplement qu'il s'éveille.

— Tu veux la ramener ? dis-je.

Il ne répond pas. Je le tape sur la joue. Légèrement. Quelqu'un nous observe, c'est inutile, je souris, il arrête.

— Tu devras faire plus d'efforts pour la ramener, fiston, tu sais ?

Il respire plus vite, son nez a rougi, sa main forme un poing. Qu'il s'énerve, c'est bien. Énerve-toi, Piotr. Les nerfs façonnent l'homme.

Toilettes, vite, chewing-gum, deux ou trois peut-être. Quand je reviens à table, ils ne me prêtent aucune attention, ils sont occupés à manger. Elle est vraiment bonne, cette pizza, je crois. Elle est certainement chaude et pleine de fromage.

Le silence est interrompu par notre ami croate qui abat sur la table une bouteille en grès et trois verres.

C'est un bon ami. Un bon Serbe. Non, un bon Croate. Un bon gars, quoi. Bon, allez, vlam ! vite fait, avant que ça ne s'évapore.

— Peut-être qu'on devrait se construire une maison en Croatie également ? Qu'est-ce que tu en penses, Marta ? dis-je.

Elle lève les yeux au ciel, ne répond pas.

— Moi, je n'ai rien fait construire ici, tu plaisantes, dit Zbyszek en riant. Même si tu ne sautes pas sur une mine avec ta parcelle, trouver une équipe de chantier ici, c'est la mort. À part ça, c'est un peu l'Italie par ici. *Maniana*.

Je crois que « *Maniana* », c'est de l'espagnol, mais peu importe, qu'est-ce que j'en sais.

Un autre silence.

— Vous connaissez l'histoire du gars à l'asile de fous de Tworki ? leur demande Zbyszek.

Non, je ne la connais pas. Qu'il la raconte, qu'il raconte tout ce qu'il veut. Vlam ! Je crois que j'ai besoin d'un soft, ça brûle trop, un homme en flammes saute à l'élastique au fond de ma gorge et, une seconde plus tard, repart dans l'autre sens, vers le haut, je me plaque la main sur la bouche. Tiens, tiens, Zbyszek me montre un truc d'un geste, il me passe une bière. Ça va mieux.

— Et donc, il y avait ce gangster, reprend Zbyszek. Je le dis tout de suite, je ne sais pas s'il appartenait à l'un de ces fameux gangs, j'en doute, je crois plutôt qu'il menait ses affaires tout seul. Il a déjà eu des ennuis, il avait une tentative de meurtre à son actif, mais il avait aussi des connexions, alors il s'est débrouillé pour être déclaré irresponsable et ils l'ont enfermé à l'asile de Tworki, justement. Et donc, il faisait son temps avec les cinglés, il s'ennuyait ferme, même si, au fond, il les aimait bien.

— Pourquoi ? demande la copine de Zbyszek.

Elle ouvre enfin la bouche et, en guise de récompense, Zbyszek lui caresse la joue.

Je l'aurais bien caressée moi aussi.

— Je ne sais pas, je crois que c'est facile de les apprécier.

Soudain, il y a deux Zbyszek, durant une fraction de seconde. Il y a aussi deux Piotr et deux Marta, je ne sais pas comment je vais supporter ça, je ne vois plus Ula, mais il y a deux Marika aussi. En fait, c'est sympa de s'imaginer deux Marika. Je pourrais en caresser une sur la joue et Zbyszek l'autre.

— Il voulait être sympa avec eux, il a donc tenté de leur commander des pizzas. Il avait des tunes, plein de fric planqué ici et là. Eh bien, imaginez le truc, ça n'a pas été possible. À chaque fois qu'il appelait une pizzeria et donnait l'adresse, 2 rue Partyzantow, Pruszków, hôpital psychiatrique Tworki, le gars à l'autre bout du fil raccrochait aussi sec. Après un certain temps, aucune pizzeria dans le coin n'a plus répondu à ses appels.

Marika rit. Il n'y en a plus qu'une, malheureusement. Moi aussi, je ris. Et je crois même que Marta sourit. Elle aussi, elle est unique, Dieu merci.

Encore une fois : vlam ! Je verse une tournée, je vise juste. Cette Croatie n'est pas si pire que ça. Non, pas si pire. Il fait chaud, c'est agréable, ça sent le four, il y a des mecs et des nanas partout.

— Et vous, vous voudriez une maison en Croatie ?

Je leur demande soudain à eux tous. Parce que j'ai de l'argent maintenant. Je vais leur faire construire un palais. Deux palais même. Trois, putain.

— Non, réplique Piotr. Nous n'en voudrions pas.

Il est là, assis, dans son tee-shirt avec ces bonshommes jaunes, *Les Simpson*. Quel âge il a, pour regarder des dessins animés ? Pourquoi est-il sorti aussi mal fini ?

— Hé, Piotr, repose ce jeu. Parlons.

— Laisse-le tranquille, me dit Marta.

— Piotr, tu n'as pas envie de parler ?

— Non, réplique-t-il. Je n'en ai pas envie.

— Alors de quoi tu as envie, mon petit Piotr ? Dis-moi. Allez, dis-moi. Je peux te donner tout ce que tu veux.

Il se tient coi. Qu'il me respecte enfin, ce morveux ! Ce débile mal fini me traite comme un moins que rien. Et je ne mérite pas ça.

— Kania, tu t'es déjà administré un truc au bar, non ?

La voix de Zbyszek me parvient de loin, comme s'il avait changé de table.

Qu'est-ce qu'ils me veulent ?

— Et vous, qu'est-ce que vous voudriez, les filles ? dis-je à Marta et Ula. À vous aussi, je donnerai tout ce que vous voulez. Absolument tout. Je vous offre mon cœur sur un plateau.

Qu'elles le prennent, elles doivent le savoir.

Quelqu'un se retourne et s'adresse à moi.

— Est-ce que vous pourriez parler un peu plus bas ?

Parle plus bas toi-même, salope polonaise, touffe blonde avec des repousses, triple menton, face horrible, ça gonfle et ça gonfle, ça se détache de son corps, ça enfle jusqu'à atteindre la taille d'un ballon, l'espace d'un instant, ça remplit tout mon champ de vision.

— Parle plus bas toi-même, dis-je.

— Hé ! crie quelqu'un assis en face d'elle, probablement son mec.

— Vous voulez une maison ? dis-je aux miens. Un palais ? Vous voulez la meilleure caisse ? Vous voulez partir quelque part ? Où ça ? En Afrique ? Aux États-Unis ? Sur la lune ? Vous voulez que je vous décroche la lune ?

Ils ne me répondent pas. Peut-être qu'ils ne m'entendent pas ? Je tape du poing sur la table.

— Qu'est-ce que vous voudriez tous, bordel ?

— Que tu la fermes, répond Marta.

— Que je la ferme…, dis-je.

— Oui, que tu la fermes.

Je lui souris. Je ne veux pas me disputer avec elle. C'est toujours ma merveilleuse épouse. Je l'ai amenée en vacances, je lui ai promis que ces vacances seraient sympas, et elles le seront, parce que je sais faire en sorte que ça soit sympa.

— Dansons, Nounours, dis-je en tendant mes bras vers elle.

Elle ne répond pas ; elle me regarde comme si j'avais un truc répugnant sur la figure.

— Allez viens, dansons, dis-je encore une fois.

— Dégage, réplique-t-elle. Dégage et ferme-la.

Oh non. Tu ne vas pas me parler ainsi.

— Qu'est-ce que je t'ai fait ? C'est parce que je t'ai amenée ici ? Quoi ?

— Doux Jésus…, dit-elle en soupirant.

Elle secoue la tête et se la joue outragée.

Qu'est-ce que je leur ai fait, putain ?

— Je t'ai fait un si grand tort en t'amenant en vacances en Croatie ?

Qu'elle me réponde. Je ne veux pas me disputer, mais qu'elle me réponde.

— Kania. Tranquille, dit Zbyszek en me tapotant l'épaule. Viens, on va faire un tour.

Qu'ils arrêtent tous de me mater de la sorte. Des hommes-caméras. Regardez ailleurs. Laissez-moi vivre. Vlam, un nouveau. C'est bon. C'est bon, bordel ! C'est comme avaler une pierre sortie du feu.

— Tu lui donnes une chouette leçon de comment respecter son père, dis-je à cette sale pute. À cause de toi, il devient nigaud, un minable. Des jeux et des dessins animés, chez un mec adulte ? Regarde. Regarde-le, Marta. Regarde-le.

— Ferme-la ! hurle Piotr en balançant son jeu sur la table. T'es sourd ? Tu comprends pas ce qu'on te dit ?

— Comment tu me parles ? Tu te crois si grand ? Tu te crois si fort ?

Ça m'indigne.

— Kania, laisse ce garçon tranquille. L'addition ?

Zbyszek devient nerveux lui aussi.

— Tu fais quelque chose, à part fixer des écrans, Piotr ? Tu parles avec des gens ? Dis-moi, est-ce que tu as déjà parlé avec quelqu'un ? Fiston ?

— Dégage, connard ! hurle-t-il.

Et avant que je lui demande encore ce qu'il vient de dire, il ajoute :

— T'es un minable, un déchet.

Il se lève, prend son jeu et quitte le restaurant.

Alors c'est comme ça. Je me lève aussi. Piotr marche vite, il fuit dans la nuit, mais je suis plus rapide, sauf que je renverse une chaise.

— Kania ! fait Zbyszek derrière moi.

Des cigales et des chiens. Ils me crient des trucs, je ne comprends pas quoi. Piotr court sur le trottoir, droit devant.

— Attends ! crié-je.

Qu'est-ce que je veux lui dire, au juste ?

Je le vois. Je ne peux pas le perdre de vue. Un crissement, ma main cogne bruyamment contre le métal d'une carrosserie. Je contourne un jeune mec bodybuildé en short qui vocifère des trucs en croate.

J'ai pas mal bu, c'est sûr, et il est bigrement costaud, ce machin, mais maintenant, je suis totalement sobre.

— Piotr ! crié-je.

Je cours dans la rue principale. À gauche, sur la colline, il y a les lumières des hôtels, à droite la plage, une promenade de lampadaires éteints, des bancs, des cailloux. Il serait facile de se casser la gueule sur cette pierraille, me dis-je, et l'instant d'après, je me casse la gueule. Quand je me relève, du sang coule de quelque part, mais seulement un peu, et quelque chose me fait mal, mais je ne sais pas quoi.

— Piotr ! Putain, parlons ! crié-je.

Il n'est pas là. Des gens observent la noirceur qui, au matin, se remplira de ciel, de roches et de mer. Quelqu'un est assis sur un banc. Un chien, quelque part. Une fête de mariage, non loin de là, faudrait peut-être y aller, à cette fête ? Piotr, t'es là ? Qu'est-ce que je t'ai fait pour que tu m'insultes comme ça, sale morveux ? Je ne peux plus marcher aussi vite qu'avant. La jambe. Quelque chose m'est arrivé. Tant pis. Il faut que j'accélère. Sous les parasols, il y a des gens, je crois qu'ils boivent des trucs, je vois des boissons, des verres, est-ce que je ne devrais pas boire un truc moi aussi ? On pourrait appeler ça un voyage touristique.

— Piotr ! crié-je. Piotr !

La musique de la fête de mariage est de plus en plus proche. J'ai une tache sombre sur la chaussure. Je ne comprends pas vraiment. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il se tient sur la plage. Presque sans bouger. Il lance des galets dans l'obscurité. Je l'appelle une nouvelle fois. Quand il m'aperçoit, il se crispe, se fige. Il a une pierre à la main.

— Bah quoi, tu vas la jeter sur moi ? lui dis-je.

Il reste là, sans bouger. Je m'approche précautionneusement. Il y a un truc qui cloche avec mon pied.

— Tu n'arriverais même pas à viser juste, dis-je.

Et alors, c'est comme s'il se rappelait soudain qu'il tient cette pierre, et il lève le bras.

Il me dit quelque chose, mais je ne l'entends pas. Je m'approche, m'approche encore. Il a affreusement transpiré, il empeste le vestiaire. Il n'est même pas capable de se laver correctement. Il n'est capable de rien. C'est la faute à l'autre pute.

— N'aies pas peur, je ne vais rien te faire, dis-je.

— Laisse-moi tranquille.

— Excuse-moi, dis-je et j'écarte les bras pour signifier que je n'ai aucune mauvaise intention.

Après tout, c'est mon fils. Je l'aime. Je t'aime, mon petit Piotr. Ça va être chouette, ces vacances, tu vas voir.

Je te l'ai promis.

Il ne bouge pas.

— Pourquoi nous ne parlons jamais ? dis-je.

Il ne répond pas, il réfléchit sans doute. Peut-être ne me parle-t-il pas parce qu'il réfléchit tout le temps, qu'il songe à tout. C'est ma faute s'il en est ainsi. Ça y est, je comprends. Je le réalise ici, sur cette plage, sur ces galets, au milieu des cigales, des chiens et des arbres secs comme de vieilles paumes, après cette vodka qui me rend sobre, et mon ventre qui se remplit de braises. Je dois commencer à m'intéresser à qui il est.

— Pourquoi on n'est pas potes ?

Je ne les connais pas, Piotr, Marta, Ula… Or je veux tout leur donner.

— Tu devrais… être quelque part avec tes amis, vider des bières… peloter des nanas sous une tente. Pourquoi tu ne le fais pas ? Pourquoi t'es aussi bizarre ?

— Tu n'es pas mon père, dit-il.

— Kania !

Quelqu'un m'appelle. Ça doit être Zbyszek. À moins que ça ne soit la mort ?

— Tu n'es pas mon père, répète Piotr. Et laisse-moi tranquille, putain.

Tout virevolte, brûle, s'empourpre. Sale morveux. Je l'emmène à l'autre bout de l'Europe, ce puceau, et il semblerait que ça ne le réjouisse pas.

— Laisse-moi tranquille.

Un homme, c'est celui qui respecte son père.

— Tu veux que je te laisse tranquille ?

Je lui en fous une dans la gueule. Et une autre, plus fort. Et encore. Ces bruits, c'est comme si je dépoussiérais un tapis.

— Laisse-moi tranquille, putain ! hurle Piotr.

Un grincement, très proche de ma tête, non, dans ma tête, une douleur sourde submerge tout.

— Laisse-moi tranquille ! Laisse-moi tranquille, laisse-moi tranquille, laisse-moi tranquille !

Je perds l'équilibre.

— Laisse-moi tranquille !

Il se tient au-dessus de moi, une pierre à la main, il tremble tout entier.

— LAISSE-MOI TRANQUILLE, SALE CONNARD !

— Kania ! hurle Zbyszek.

Les galets s'enfoncent dans mon corps, j'ai des vertiges, je me mets à vomir, ça ne finira probablement jamais.

OceanofPDF.com

Homer Zork

Je vomis du vide, c'est exactement de ça que ça a l'air.

La seule chose qui me sort de la gueule, c'est une bave acide. J'ai le corps secoué par une vague de froid. Qui m'apporte un soulagement plus bref que le temps d'une respiration, mais c'est au moins ça. J'ai toujours dans la poche les petites flasques fermées. Alcool acheté ce matin.

Quelqu'un frappe à la porte des toilettes.

— Minute, dis-je.

— Tout va bien ?

C'est une voix de femme. Qu'au début je ne reconnais pas. Sauf qu'aujourd'hui, je ne reconnais personne.

Lorsque j'ouvre, c'est d'abord un nuage de tabac qui me fuse dessus. Sylwia me regarde avec une peine aussi profonde que la mer Baltique.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ? lui demandé-je, surpris.

— Tu as l'air d'un cadavre.

Elle colle son corps contre le mien.

Elle m'essuie la bouche, elle me donne une cigarette. Je suis tellement vidé, vidé de tout, liquides, nourriture, que tout mon corps absorbe cette fumée. Je vais peut-être attraper un cancer bientôt et adieu les soucis.

— Salut Kania.

Satan entre dans les toilettes. Il porte un costume noir admirablement coupé.

— Jarek est encore là, dit-il en indiquant la porte.

Je m'appuie contre un lavabo. Tout est horriblement épuisant, à commencer par ma respiration.

— C'est tellement triste, vieux, commence-t-il. Je n'ai vraiment pas idée de quoi te dire.

— Alors, ne lui dis rien.

Sylwia me pousse délicatement vers la sortie.

C'est plutôt bien qu'ils soient là. Je dis plutôt, car je ne saurais l'affirmer. Comment ont-ils appris où se passait l'enterrement ? J'en ai parlé à quelqu'un ? Peut-être. J'ai oublié. C'est épuisant de se souvenir, c'est peut-être la chose la plus épuisante.

On pourrait aussi bien tenir ici des conférences de stomatologie. Au plafond, des ampoules dans des appliques en métal et au mur, un crucifix solitaire. Ajoutez des chaises et des fleurs en plastique. Quelqu'un fait une prière à voix haute. Sans doute la mère de Marta.

Contre le mur, un cercueil.

Dans le cercueil, Piotr.

Je ne vois de lui que sa silhouette blême.

Je veux prendre une place au fond, n'ayant pas la force de m'approcher davantage, mais Sylwia me fait avancer pour que j'aille m'asseoir avec Marta et Ula. Elle-même reste avec Satan et Jarek qui me salue d'un unique et imperceptible hochement de tête.

Je passe entre les chaises comme si j'avais moi-même à m'allonger dans le cercueil. Comme si on allait m'enterrer vivant.

Ma place est entre Ula et Kinga. Ula n'est que sanglots, Kinga reste figée, Marta, je ne vois pas. Il y a peut-être des paroles que je devrais prononcer. Des questions que je devrais poser. Hier, j'avais encore la force de poser des questions. Avant-hier aussi. En fait, je

n'ai rien fait d'autre, et Karlowicz en a eu assez de moi. Il n'a fait que répéter les mêmes choses en boucle et de plusieurs manières alambiquées, incapable de s'exprimer directement. Il a fini par me crier dessus alors que nous étions dans son bureau devant un paquet de photos. Je m'étonnais de pouvoir encore les regarder. Je continuais toujours à y chercher des indices. Ou plutôt, j'apprenais à regarder, et j'en voyais partout.

— Il n'y a rien, là, Marcin. Nous avons scruté, nous avons tout détaillé, vérifié. Il n'était même pas saoul.

— Quelqu'un l'a tué, redis-je sans doute pour la centième fois. Quelqu'un l'a pendu à cet arbre.

— Il a bien quelques égratignures et quelques bleus, mais ça n'est pas concluant.

— Que quoi ?

— Pas concluant. Je veux dire que quelqu'un aurait pu le frapper, mais il aurait tout aussi bien pu tomber en courant dans la forêt. Il n'a pas été torturé. Aucune trace de lutte. Personne ne l'a pendu de force à cet arbre.

— Il est donc parti courir tout seul avant d'aller se pendre ? Il y a des gens qui font du sport avant de se suicider ?

— Je n'en sais rien. Je ne fais que répéter ce qu'a montré l'autopsie.

— Et c'est tout ?

— Encore une chose.

Il a avancé vers moi des photos de l'autopsie.

— Deux blessures plutôt récentes aux poignets. Des entailles peu profondes. Légèrement cicatrisées. Avec ça, c'est vraiment tout.

Alors que j'examinais encore les clichés, il a ajouté :

— Je pense que l'opinion du légiste penche sans équivoque en faveur d'un suicide.

— Une opinion, comme tu dis, n'est jamais qu'une opinion et non un fait, les gens ont des opinions différentes, certains pour dire par exemple que la Terre est plate. Et il existe aussi des poisons indétectables, ai-je ajouté.

— Et si on l'a empoisonné avec une substance indétectable, comment irais-je le découvrir, dis-moi ?

— Ne te moque pas de moi.

Il m'a regardé avec encore plus de tristesse.

— Je ne me moque pas de toi, a-t-il répondu.

Mais quel est en fait son prénom ? me suis-je demandé. Karlowicz ceci, Karlowicz cela ?

— Et son téléphone ? Vous avez trouvé son téléphone ?

Il a fait signe que non.

— Alors tu vois, merde, tu vois ? ai-je crié. Ils lui ont pris son téléphone pour effacer les traces.

— Il a pu le perdre. Ou le jeter.

— Sûrement ! Ça t'est déjà arrivé de jeter ton téléphone ? Moi, même complètement bourré, je n'ai jamais jeté mon téléphone.

Il n'a rien répondu et s'est contenté de soupirer bêtement comme toute personne impuissante, par manque d'arguments.

— Tu te souviens de ce qu'a dit cette fille ? L'histoire dans laquelle il s'était embringué ? D'abord cette femme et maintenant lui, mon fils.

J'ai envoyé un grand coup sur la table. Karlowicz n'a pas réagi. La cendre de ses cigarettes est tombée sur les photos.

— Kalska a été assassinée.

— Mon fils aussi a été assassiné.

Le genre de conversation qui peut durer à l'infini. Nous ne sommes parvenus à rien. Il a fallu, enfin, coucher Piotr dans le cercueil.

Un cercueil qui se trouve devant moi. Je fais tout pour ne pas le regarder. Un peu plus loin, Lolek est assis contre le mur avec son copain. Et la mère de Lolek. Zbyszek est là avec sa nouvelle copine. Il y a encore d'autres personnes, sans doute de la boîte d'informatique de Piotr. Encore plus loin, les familles. La sœur de Marta. Mon cousin. Je ne les connais pas vraiment. Ils me sont tous tellement étrangers.

Je me lève rapidement, je retourne aux toilettes, je ferme la porte, je débouche, je prends une petite gorgée, minuscule, moins qu'une cuillère à sucre, j'avale et me remets à vomir.

Plus personne ne va venir, désormais.

J'ai un moment de tranquillité.

Il faut maintenant porter le cercueil jusqu'à l'église. Je marche tel un zombie. L'église est un bloc de béton difforme, au-dessus de l'entrée, l'œil unique et balourd d'un vitrail nous regarde. Vierge Marie Reine du Monde, un truc comme ça. À l'intérieur, des bancs en bois clair, au-dessus de l'autel, une grande mosaïque dans les rouges qui représente la Mère de Dieu et le petit Jésus. Elle me rappelle un peu les portraits de Ceausescu faits en sucre que je voyais pendant les vacances en Roumanie. Mais ai-je seulement été en vacances en Roumanie ? Nous avons été en Croatie. Mais en Roumanie ? Pourquoi Piotr a-t-il un enterrement catholique, avons-nous jamais été croyants ?

Le prêtre bafouille des trucs, que nous nous retrouverons tous au ciel, qu'il suffit d'attendre. Maintenant, de fait, j'attends. La mère de Marta pleure. Tout le monde pleure. Le prêtre a fini, c'est le tour des proches de parler. Une seule couronne de fleurs blanches sur le cercueil. Vêtue d'une simple robe noire, tenant une feuille de papier froissée, Ula se dirige vers l'autel. Je vois combien elle est maigre, l'air anorexique, il faudrait l'aider, elle devrait manger quelque chose. Je n'entends pas ce qu'elle dit. Le micro est pourri et elle, elle est en

larmes. Comme si on fabriquait ce genre de micros spécialement pour les églises. Elle se collerait aussi bien du papier à cigarettes sur la bouche qu'on ne l'entendrait pas plus mal.

Karlowicz a fini par ramasser les photos et les ranger dans une enveloppe. Je n'ai même pas eu la force de protester.

— Je suis désolé, a-t-il dit.

— Le meilleur frère que je pouvais avoir.

Je comprends que cette phrase vient d'Ula, et qu'elle s'élève dans l'air comme un vieux ballon plein de douleur.

Le bruit de l'arrivée d'un message est comme une grenade qui éclate. C'est mon portable. Je le sors de ma poche pour couper le son. Si c'est Miette, je la tue.

— Je ressentirai cette perte jusqu'à la fin de mes jours, dit Ula en pleurant.

Kinga reste toujours immobile, son visage est livide, figé comme un masque légèrement luisant, c'est comme si elle s'était enduite de cire.

Ce ne serait pas si mal de tuer Miette. Mais le message ne vient pas d'elle.

« Je sais des choses sur Piotr. Tu veux qu'on se voie ? » Le numéro m'est inconnu. Je dois sans doute émettre un drôle de bruit parce que les autres se retournent vers moi.

— Quelqu'un veut-il encore prendre la parole ? demande le prêtre.

— Tout est en ordre ? demande Sylwia.

Je pourrais lui répondre que nous sommes à l'enterrement de mon fils, qu'est-ce ça veut dire, être en ordre ? Mais je ne dis rien, d'abord je n'en ai pas la force, et deuxièmement l'estomac me brûle. Au moment où tout le monde se lève, je regarde encore mon téléphone.

« Je sais des choses sur Piotr. »

Je croise le regard de Marta et remets mon portable dans ma poche.

*

Après quoi est venue l'inhumation, le cercueil descendu en terre à l'aide de cordes.

Je ne m'en souviens pas. Je ne me souviens pas du cercueil descendu en terre à l'aide de cordes.

Au lieu de ça, un écran noir. Mon cerveau s'est révolté, il ne veut plus.

Je ne me souviens que d'un hurlement. C'est Marta qui hurle sans doute ainsi.

Maintenant, c'est le repas funéraire. Ce repas, je m'en souviens, parce que j'y suis, justement.

À partir de bribes de phrases saisies au vol, j'ai compris qu'Ula et Marta ont eu à ce propos un conflit. Probablement. Ula considérant qu'il était idiot de célébrer la mort. Il ne s'agit pas de célébration, lui a dit Marta. Les gens vont à des enterrements, ça n'a rien d'agréable pour personne, mais puisqu'ils viennent, il faut leur offrir quelque chose.

Ça doit être un restaurant de cuisine des Balkans. J'ai déjà dû venir ici, mais n'en ai aucun souvenir. Au mur, des photos colorisées de chiens et de chats. Un personnel entièrement vêtu de noir, silence complet, un piano quelconque en musique de fond. Pas d'alcool. Une nourriture certainement goûteuse, mais je ne peux rien avaler. Rares sont ceux qui le peuvent. Seul dans un coin, Zbyszek ingurgite une soupe.

Kinga s'est assise entre Ula et Marta, derrière qui se tiennent deux vieilles tantes ridées. J'ai oublié qui elles étaient. Elles ont dû arriver d'une autre ville. Elles accomplissent en l'air des rites comme des sorcières au-dessus d'un chaudron. Marta tient la main de l'une

d'elles. Une autre femme tient aussi Kinga par la main, ce doit être sa mère, elle lui ressemble, même visage effilé.

— On y va. Si tu as besoin de quelque chose…, dit Sylwia.

— Il existe un groupe spécialisé pour ça.

La voix de Jarek résonne comme dans un haut-parleur.

— Il se réunit une fois par semaine. Un groupe de soutien spécial. Comment rester sobre en période de tragédie personnelle. Si ça peut t'intéresser…

— C'est maintenant seulement que tu le lui dis ? demande Sylwia.

Jarek se montre confus.

— Nous avions tous escompté que ça irait mieux. Vraiment, affirme-t-il enfin.

Il m'attire à lui, nous échangeons une embrassade contrainte.

L'idée me passe par la tête qu'il pourrait renifler l'alcool que je viens de boire. Mais au fond, quelle importance ?

— Il voulait divorcer, lâche soudain Kinga.

Sa voix étouffe les murmures et retient toutes les attentions. Les gens se tournent vers elle.

— C'est la raison pour laquelle nous sommes allés en thérapie. Pour laquelle il m'a envoyé cet argent.

Elle parle d'une voix morte et neutre. Comme venant d'un disque.

— Quel argent ? demande Ula.

Donc, elle ne sait pas. Rien sur le virement de cent mille zlotys avec « excuses » pour motif. Marta n'en a parlé qu'à moi.

— Il en a parlé à de nombreuses reprises.

Un petit groupe se rassemble autour de Kinga. Jarek, Ula et Satan observent la scène sans un mot. Seul Satan laisse échapper un « putain » en se passant une main dans ses cheveux ramenés en chignon.

— Vous n'êtes pas obligés d'écouter, leur dis-je.

— Tu as mon numéro, répond Sylwia.

— J'ai tous vos numéros.

Je suis en fait en train de m'en rendre compte.

— Il a dit : je ne t'aime plus, je te fais du mal, ce n'est pas ce que je veux, ajoute Kinga d'une voix troublée par l'émotion.

Marta retire l'assiette de soupe qu'elle a devant le nez, comme si elle craignait que la jeune fille y laisse tomber son visage ou la balance contre un mur. La mère de Kinga s'assoit près d'elle pour la prendre dans ses bras, mais celle-ci se dégage.

Satan m'attire à lui, m'embrasse en guise d'au revoir, me tape dans le dos à pleine force comme si j'avais avalé quelque chose de travers. Sylwia fait de même. Jarek se contente de me tendre la main. Qu'y a-t-il à recueillir la douleur d'autrui ? Plutôt peu de chose. Une once de courtoisie.

Je retourne aux toilettes. Cette fois, je ne referme même pas la porte.

Je vide la moitié de l'alcool à 90° dans l'évier et je le remplace avec de l'eau du robinet. Je referme la flasque et la secoue.

« Je sais des choses sur sa mort. Réponds. Baldur. » Je choisis de l'appeler. Une tonalité, deux, trois, quatre. Il ne décroche pas. L'incendie repart. Il m'emplit tout le corps.

Décroche, fils de pute.

Quelqu'un entre dans les toilettes. Marta. Elle regarde le téléphone. Regarde la bouteille d'alcool pur posée sur le lavabo. Elle a été mon Nounours, la fille dont j'étais tombé amoureux. Elle a maintenant cent quarante ans. C'est quand même moins que moi.

Elle désigne la bouteille d'un geste de la tête.

— Excuse-moi.

Je range mon téléphone et je me mets à vider le liquide encore écumant dans le lavabo.

— Qu'est-ce que tu pourrais faire d'autre ?

Elle s'approche de moi, nous sommes à un doigt de distance.

— Nous avons perdu notre fils, Marcin, dit-elle à voix basse et en se mettant à pleurer.

— Je… Je…

Je veux dire quelque chose. Mais pas à mon sujet. Sans doute. Je ne sais pas.

— Les autres parents vont à des mariages, à des dîners, à des anniversaires, ils vont sur Skype, reçoivent des lettres ou attendent des coups de téléphone, ils attendent trop longtemps, mais ils savent qu'à la fin, le fils va bien finir par appeler, les autres parents peuvent être fiers ou déçus, fatigués ou se réjouir de son départ de la maison, ils sont malheureux de le voir divorcer ou de perdre son travail, ou quoi que ce soit. Mais nous, merde, nous, c'est à l'enterrement de notre fils que nous allons. Marcin, nous sommes les seuls.

Nous nous rapprochons. Cela ne nous vient qu'à grand-peine. Nous sommes complètement écrasés. Nos corps sont fripés, secs, ratatinés comme si on nous avait passés au four. Possible que je l'aie mérité. Mais elle ? Qui a fait d'elle ce spectre ? Moi ?

Nous nous tenons ainsi durant dix ans. Nos muscles finissent par pourrir, par se décomposer, par se couvrir de champignons et de mousses. Quelque chose éclot, s'élargit entre nous, une nouvelle plante, un jeune arbre. Nous restons collés l'un à l'autre, et pleurons, hurlons, et il n'y a que cela, et cela dure toujours, nous sommes ensemble pour l'éternité même si nous nous haïssons, même si nous demeurons des étrangers l'un pour l'autre.

*

La nuit dure dix ans de plus. Et quand je regarde ma montre, il est toujours dix heures.

Je me masturbe en cliquant sur des combinaisons aléatoires, « gangbang », « blonde », « latex », « domination ». Ça ne donne rien. Je fume deux paquets de clopes à m'en brûler le gosier. Je tourne en rond dans l'appart', je me couche sur le plancher. L'idée d'arracher les lattes me passe par la tête. Ou de me tuer. Je me trouve haut, au quatrième, pas besoin de réfléchir, il suffit pour être sûr de son coup de plonger tête la première comme à la piscine.

J'ouvre la fenêtre, simplement. Je lève même une jambe pour appuyer le genou contre le cadre. J'esquisse ce geste. Pas de problème. Il suffit de se pencher.

Je suis dérangé par le signal d'arrivée d'un message.

« Écris quand on peut se rencontrer. »

J'appelle, je veux lui gueuler dessus, mais il ne répond pas. Et sur le répondeur, j'entends une voix annonçant que l'abonné n'est pas joignable. Ah, le salaud, il a coupé. J'appelle Karlowicz. Qu'il vérifie le numéro, qu'il me dise qui c'est. Il est quand même flic, cet abruti. Mais Karlowicz non plus ne répond pas. Il est quatre heures du mat. Les idées me filent dans la tête comme des chevaux dopés. C'est peut-être Karlowicz lui-même qui me fait des blagues ? Dans trois heures, j'irai à la police. Soudaine douleur à l'estomac, comme une hernie.

Il y a un moyen. Dans le panier à linge sale. Le moyen suivant est au-dessus de l'évier. Le troisième près de la poubelle. Et dans la salle de bains, dans le placard sous le lavabo, avec les produits de nettoyage, je trouve le quatrième.

La thérapie ne soulage pas entièrement de l'envie de boire, mais elle la rend inconfortable. C'est l'un de ses commandements, une de ses règles sacrées. À partir de là, on a des remords pour toujours.

Mais que sont ces remords ?

Qui a inventé le mot « confort » ?

D'où viennent les mots ? Ils servent à quoi, et à qui ?

Golden Loch, le plus dégueulasse et le moins cher des whiskys, trente zlotys le flacon, mieux vaut boire de l'eau de Cologne.

Je porte la bouteille à mes lèvres. Je prends une gorgée, une deuxième, une troisième. Je ne sens pas le goût, ni l'odeur, rien. Ma gorge ne réagit pas à ce liquide. Quelqu'un vient d'accomplir un miracle à l'envers, il a changé la gnole en eau colorée. J'ouvre la bouteille suivante. De la Wyborowa. Un mince filet translucide passe directement du goulot dans mon gosier. Rien. Zéro soulagement. Zéro goût. Mon corps ne réagit même pas. Mes muscles restent tendus, durs comme du béton.

Même ceci. Même ça. Aucun message n'est arrivé à destination. Le téléphone de ce Baldur est toujours coupé. Je pleure sans larmes, je suis tout simplement secoué, rien de plus.

Je ramasse toutes ces bouteilles, l'une après l'autre. Je vide les contenus dans l'évier, et ensuite, je les lance contre le mur.

Aucune ne se casse.

*

— Mon fils est récemment venu me demander si je faisais l'amour avec sa mère.

Michal secoue la tête.

— Il a quel âge ? demande Sylwia.

— Sept ans.

Michal prend une gorgée d'eau, puis finit par boire la moitié de la bouteille.

Ils m'avaient dit que je n'étais pas obligé de venir. Ils voulaient peut-être même que je ne vienne pas. Mais ils ne peuvent pas me l'interdire. Je me suis lavé, rasé, parfumé, j'ai mis une chemise neuve que je n'avais jamais enfilée auparavant. J'en ai beaucoup des comme ça.

— Et tu lui fais l'amour ? demande Sylwia.

Michal rougit.

— On n'interrompt pas, rappelle Jarek.

Je fais tourner mon téléphone entre mes mains pour jeter à nouveau un œil sur l'écran. C'est contre les principes mais personne ne m'empêche de le faire.

— Je lui ai répondu que oui, Kajtek, ça m'arrive, dit Michal en se grattant la tête. Dans le cas contraire, tu ne serais pas venu au monde. Et lui de me dire, tu dois tout de suite arrêter de faire l'amour avec maman. Il se tient devant moi, le brigand, un bon mètre de haut, et il me donne des ordres en la matière. Des larmes lui coulent des yeux, il est vraiment secoué. J'ai eu envie de rire, mais je ne vais pas me moquer de mon gamin.

Tous l'observent, étonnés et curieux. Michal a dû maigrir un peu, à moins que ça soit l'effet d'une chemise plus ample.

— Alors je lui demande, qu'est-ce que ça peut te faire ? Et lui, tu dois arrêter de faire du mal à maman. Ça lui fait mal.

Nouvelle pause. Il est énervé, ses doigts dansent comme des vers de terre gros et gras.

— Je lui demande de quoi il parle. Et il finit par me dire que les copains lui ont montré à l'école un porno sur un portable. Des messieurs faisaient des choses avec une dame, et la dame criait horriblement parce qu'elle devait avoir très mal. Et les copains trouvaient ça drôle. Lui rentre à la maison en larmes. Je n'ai vraiment pas su quoi lui dire. C'est juste du cinéma, que je lui ai dit. Ça n'a rien à voir avec la réalité. L'histoire a l'air drôle, mais en fait, elle ne l'est absolument pas.

Mon téléphone me tombe des mains et j'ai l'impression que je viens de recevoir un message. Il ne m'a pas répondu, qui puisse-t-il

être. Je vérifie tous les messages, le sien n'aurait-il pas disparu ? Est-ce que je ne serais pas devenu fou ?

— Je ne sais pas quoi en penser, mais maintenant, j'ai peur de l'idée qu'il va se faire de l'amour. Il est très sensible, ce gamin. J'ai peur qu'il devienne gay ou quelque chose comme ça.

Jakub se contente de sourire. Gus s'arrête un moment de griffonner.

— Et c'est ça ton plus grand problème ? Vraiment ?

Michal ne répond pas et détourne le regard.

— Qu'est-ce que tu feras dans quelques années, s'il vient vraiment te le dire ? Tu le mettras à la porte de chez vous ? Tu le renieras ? Tu lui diras : tu n'es plus mon fils ?

— Holà, dit Jarek. Du calme.

— Du calme ? Tu as entendu ce qu'il raconte ?

— Du calme, répète Jarek d'une voix plus ferme.

Michal se tortille sur le canapé, son ventre se balance sous la chemise. Il n'a en fait pas maigri.

— Premièrement, on suit le tour de parole établi. Sans quoi c'est la pagaille. Pas de guérison sans respect pour l'ordre. Je l'ai dit mille fois et je vous le dirai encore mille fois. Deuxièmement, nous restons dans le présent et non dans ce qui aurait pu se produire, nous ne sommes pas un cercle d'écriture. Vous ne considérez pas ça avec sérieux, c'est dommage. Moi, je vais continuer à vous traiter avec sérieux.

Jarek est fatigué et quelque chose l'énerve, pas seulement Gus. Il passe ses nerfs.

— Tu es un facho, comme lui, grogne Gus.

— Peut-être, dit Jarek en haussant les épaules. Moi, je ne vois ni gays ni hétéros, je vois des alcooliques.

— Je voudrais bien que mon fils vienne me voir pour me dire qu'il est gay. Vraiment. C'est mon plus grand rêve.

Entendant ces mots, je réalise qu'ils sortent de ma bouche. Un silence se fait. Tout devient sombre alors que personne n'a éteint la lumière.

— Ou alors qu'il ait de nouveau huit ans, ou je ne sais plus l'âge qu'il avait, et me dise que quelqu'un lui a montré un film porno, Michal, ajouté-je.

Le silence se fait encore plus lourd, un silence qui porte en lui quelque chose d'un pain encore chaud. Nous pourrions rester ainsi sans rien dire pendant quatre heures.

— Excuse, dit doucement Michal. Je ne voulais pas.

En vrai, je ne sais pas auprès de qui il s'excuse. En ce qui me concerne, il n'a pas besoin.

— C'est moi qui m'excuse d'avoir cassé ton tour de parole, conclus-je.

Personne n'a eu la force de me le faire remarquer, pas même Jarek. C'est peut-être pour ça qu'avant l'arrivée des autres, il m'a tiré de côté pour me rappeler l'existence d'un autre groupe spécial.

Mais je ne veux aucun traitement spécial, lui ai-je dit. Je sais que je suis différent. Je me promène le visage toujours sale. Tordu, cassé. Les gens me regardent comme un mutant. Et il en sera ainsi jusqu'à la fin de ma vie, donc laissez-moi, ici au moins, un peu de normalité. Je lui ai dit que je voulais venir dans le groupe normal. J'ai promis de tout faire pour que les autres ne se sentent pas mal.

— Tu n'as pas besoin de t'excuser de quoi que ce soit, reprend Sylwia.

Par ailleurs, ma douleur n'est pas plus grande que toute autre. C'est un fait, elle est une et unique pour moi, désarmante, mais au-

delà des limites de mon corps, dans ce film qu'on appelle la vie et le cosmos, elle n'a aucune importance.

— C'est tout ? demande Jarek à Michal.

— Oui, c'est tout.

— Dis à qui le tour.

Michal désigne Jadzia. Elle n'est plus assise à côté de moi, elle est allée occuper une place en face. Est-ce qu'elle regrette que je l'aie entraînée dans tout ça ? Si c'est le cas, je la comprends. Il y a un seul avantage à la douleur que je porte en moi : maintenant, je comprends tout.

Jadzia continue à parler doucement, indistinctement, elle est encore un peu bouffie.

— Tout d'abord, j'ai surtout beaucoup de peine pour Marcin. Je n'arrive même pas à m'imaginer ce qu'il traverse en ce moment. C'est difficile pour moi de dire quoi que ce soit.

Elle secoue la tête. Ce qui doit lui faire mal parce qu'elle s'arrête aussitôt. Elle se tait.

— Et chez toi, Jadzia ? Comment te sens-tu ? demande Jarek avec une chaleur inattendue.

— Bon, ça ne va pas trop bien, pour être sincère, j'ai encore des suites de tout ça, j'ai des vertiges, j'ai mal à la mâchoire. Quelque chose s'est visiblement détraqué. Mais le pire est que je ne me souviens plus. Je sais que pour Marcin, ça peut être une information clef. Mais j'ai tout fait, je suis même allée à une séance d'hypnose, et rien. Je me rappelle que nous marchons devant cette maison, à Podkowa, et puis, c'est le trou noir, et je me retrouve à l'hôpital. C'est épouvantable de perdre la mémoire comme ça, c'est comme de s'être remise à boire. Ça ne m'était arrivé qu'avec de l'alcool.

Ce disant, elle me regarde en massant sa mâchoire endolorie. Elle ne me quitte pas des yeux. Que veut-elle de moi ? Difficile à dire. Que

j'en dise davantage ? Que j'en rajoute ? Que je nie les choses ? Que je lui raconte encore une fois ce qui s'est passé ?

C'est difficile à supporter. Je détourne le regard.

— Pour le reste, ça va plutôt mieux. Je me repose, je promène mes chiens. Je fais le ménage, toute ma vie se résume à faire du ménage. Je n'ai bien sûr pas vendu la maison. C'est tout.

Elle indique le suivant, Gus qui est assis à côté d'elle.

— J'ai rompu avec lui, déclare Darek à voix basse, comme honteux, après un temps.

— Tu étais encore avec lui ? demande Jakub sincèrement indigné, mais Jarek le calme d'un geste.

— Je pouvais ne pas le voir, mais j'étais avec lui. Ou c'est plutôt lui qui était avec moi, comme un fantôme, répond Gus doucement en faisant tourner son crayon entre ses doigts.

Il fait penser à un petit garçon qui doit expliquer à ses parents un zéro sur son bulletin.

— Il m'est à nouveau tombé dessus. Dans ma tête, je veux dire. C'est lui, tu as raison, Jarek. Sa gueule est dans ma tête, collée à des bouteilles, à des boîtes de médicaments, à des dealers de coke. Il me tombait dessus le soir, j'étais seul à la maison, j'essayais à nouveau de passer du temps tranquille, sur Netflix, je me commandais des trucs à bouffer, je m'achetais des bières sans alcool, même que ça me faisait rire tout seul. Il me sautait dessus dans ma tête, je ne pouvais plus me concentrer sur rien. Je tournais en rond, je fumais des clopes, la bouffe refroidissait, finalement, c'est le chat qui allait s'en occuper. Le film que je devais regarder passait tout seul, sans le son. Ça empirait à chaque seconde, je me disais que j'allais m'arracher la gueule. Et soudain cette idée, que ça suffit, je n'ai qu'à passer un coup de fil et commander une dose au dealer, et merde. Ou plus simplement, m'acheter une bouteille. Je mets ma veste, je sors. J'étais en route

pour la boutique, je le jure, j'avais cinquante zlotys dans la poche. J'étais décidé. Et au lieu de ça, je suis allé le voir, à pied. Autopiloté. J'étais porté. De chez moi, rue de Saxe, jusqu'à la rue Koszykowa. J'ai marché et marché. Devant chez lui, j'ai pris les cinq billets de dix et j'ai vu que j'en avais fait une boule.

Il s'interrompt, il sourit. Il se souvient de quelque chose d'agréable.

— Je suis entré sans crier gare. La porte était restée ouverte. Il était avec deux garçons qui s'envoyaient en l'air sur le canapé, lui devait mater. Toujours cette robe de chambre, un verre de champagne à la main. Il avait des gestes souples, les yeux perdus, shooté avec une dose à cent zlotys. Je lui ai envoyé mon poing dans la gueule, sans prévenir, sans un mot. Ça a craqué, il a eu le nez cassé, il s'est couvert de sang, je ne savais pas que je pouvais cogner aussi fort. Les deux autres se sont levés, mais ont rapidement réalisé qu'ils étaient à poil, bites à l'air, eux aussi shootés, et comme ils avaient sûrement été payés, ils n'en avaient rien à foutre. Ils sont partis se rhabiller. Il a essayé de se relever. Je lui ai envoyé un coup de pied. Un deuxième. Je lui ai craché dessus. Il était comme un cafard couché sur le dos. Il ne comprenait pas ce qu'il lui arrivait. Il ne savait peut-être même plus qui j'étais.

Il sourit pour lui-même. Les autres, effrayés, le regardent avec dégoût. Je lui en suis reconnaissant. L'espace d'un instant, ils ont arrêté de penser à moi.

— Il y avait de l'argent sur la table, des billets pliés, il n'y avait qu'à se servir. Je m'en suis mis dans la poche. Je suis sorti.

Un bip du téléphone, un message. Mon portable tombe par terre. Je m'excuse, je coupe.

— Maintenant, quand j'y pense, putain, il aurait pu appeler la police. Agression, vol, je serais allé en taule pour ça. Une bêtise

absolue. Je me demandais ce que j'avais foutu. Mais quand je suis parti de là-bas, je me suis senti léger, soulagé.

Je regarde mon téléphone. « Dans une demi h devant les magasins Centrum. Baldur. »

Tout en moi se met à bouillir.

— Mais j'ai au moins fini par donner un nom à mon chat.

— Lequel ? demande Sylwia.

— Abcès.

Gus se met à rire.

— C'est un diminutif pour Baron d'Abcès de Lafesse. J'avais imaginé un personnage comme ça, j'en avais fait des bandes dessinées… Peu importe.

Jadzia se met à sourire.

— Excusez-moi, mais je suis obligé de sortir.

Je regarde mon téléphone.

Nouveau message : « Tu dois venir seul. »

Personne ne proteste. Visiblement, on considère que tout ce que je fais l'est par nécessité.

Sylwia me demande de faire attention à moi. Les autres me font des signes d'adieu maladroits. Ils me regardent comme si je partais à la guerre. Seul Motus m'ignore, enfoncé dans un coin du canapé, il étudie ses ongles.

Avant de sortir dans le couloir, il me vient à l'esprit que je ne reviendrai peut-être plus jamais ici.

*

J'ai couru jusqu'ici avec la certitude que Piotr aussi était encore en train de courir et que si j'accélérais, je le rattraperais. Dans le passage souterrain, j'ai bousculé des gens et failli renverser quelqu'un qui s'est mis à me crier après.

Ce foutu Baldur ne décroche pas. La rue Chmielna est presque vide, sombre, les gens ne font qu'y passer ; une mère et sa fille sortent d'un centre commercial les bras chargés de sacs, un homme seul appelle à l'interphone d'une tour dont la moitié des appartements sont loués par des prostituées. Je ne me souviens d'aucune des prostituées avec qui j'ai couché.

Je regarde autour de moi, mais ne vois personne qui pourrait être lui. Je compose son numéro, comme dans un film. Aucun des rares passants ne réagit.

Dieu merci, je trouve un paquet de cigarettes dans ma poche.

Un goût desséché et désagréable.

Des idées tambourinent dans ma tête. Qui puisse-t-il être, il se moque de moi. Il s'amuse. C'est peut-être un camarade d'études d'Ula. Un malade qui a entendu parler de l'histoire, il a trouvé mon numéro dans le téléphone de ma fille et se fait une petite séquence qu'il mettra sur YouTube. *Une déconne sur un crétin dont le fils est mort. Regardez comment je fais marcher cet abruti d'ivrogne*.

— Hé !

J'entends une voix derrière moi.

— Quoi ?

Je me retourne.

— Salut, dit Lolek, le visage caché derrière le col de sa polaire.

Il m'observe de ses yeux cernés, on dirait Capone quand il veut qu'on lui lance un bâton. Je ne sais que lui dire. Il est la dernière personne dont j'aurais besoin ici.

— J'attends quelqu'un, expliqué-je.

— Oui, c'est moi.

Pendant une seconde, je ne comprends pas. Puis j'ai envie de le frapper. Il s'en aperçoit. Il recule, puis prend la direction de la rue Nowy Swiat. Je le suis. Je dois courir pour le rattraper.

Il disparaît sous un porche qui mène à une série de pavillons. Je le revois, il est en train de descendre dans un boui-boui, une niche étroite, éclairée façon bordel.

— Paye-moi une bière, dit-il avant que j'aie le temps de lui expliquer que je n'ai pas le droit d'acheter de l'alcool.

Il se dirige vers le sous-sol. Je paye, je lui prends une bière, et un Coca pour moi. Une machine surchauffée va d'un moment à l'autre exploser en moi, déferler, projeter de la vapeur, du métal, faire sauter l'établissement, tuer des innocents.

Je descends les marches. Une pénombre règne en bas, ça pue les égouts. Deux jeunes filles sont assises dans un coin de la salle. Je pose avec précaution les boissons sur la table.

Je me penche vers Lolek. Je le regarde dans les yeux.

— Qu'est-ce que tout ça veut dire ?

— Je voulais m'assurer que tu ne viendrais pas avec ce policier, répond-il en retirant sa polaire et en me montrant sa sale gueule fatiguée.

— Tu m'avais déjà écrit à l'enterrement, lui dis-je. Tu t'étais posé devant le cercueil et tu m'envoyais ces sms. Imbécile. Tu joues à quoi ? Ça t'amuse ?

— Appelle-moi comme tu voudras, répond-il.

Je lui attrape la tronche avec l'idée de la lui écraser de toutes mes forces contre la table. Mais je le relâche. Il se masse la mâchoire. Puis prend une gorgée de bière en faisant un bruit d'enfer, comme si elle était brûlante.

Allez retrouver les gens pendant la journée, de préférence dans des salles de café appartenant à une chaîne, là, c'est plus sûr, pas d'alcool, disait Jarek.

Hélas. Jarek disait des tas de choses. Je n'en ai sans doute jamais tenu compte.

— Piotr avait démissionné de sa boîte. Ça, tu le sais. En plein milieu d'un *crunch*. Offense suprême à Sa Majesté. Avant, déjà, il avait foiré une tâche primordiale, mais on lui a offert une deuxième chance, puis il a démissionné. Les gens étaient furieux, tous sauf moi. Après tout, on se connaissait depuis toujours. Je voyais bien que quelque chose n'allait pas.

— Tu m'as déjà raconté ça, lui rappelé-je.

Je m'efforce de prendre de grandes respirations. Jarek répétait, si plus rien ne marche, fais de grandes inspirations, trois fois plus profondes que d'habitude. À dix reprises, ou à vingt, pour te shooter à l'oxygène et te calmer.

Il écluse à nouveau. Il voit que cela me dérange, mais il continue.

— J'ai dit aussi que j'avais essayé de garder le contact avec lui. Je le considérais vraiment comme un ami. Je savais qu'il s'était entièrement dévoué à l'association. Quand on se rencontrait, il me racontait que les gens qui avaient tué Kalska avaient aussi certainement tué beaucoup d'autres personnes, mais qu'ils étaient intouchables. Il monologuait à l'infini, c'était difficile de s'y retrouver. Il a parlé d'une femme qui avait habité dans son appartement avant lui.

— Quelle femme ?

— J'ai oublié.

Il hoche la tête.

— Une vieille qui est morte.

— Kalska, celle qu'on a brûlée ?

— Non, j'ai oublié son nom.

— Fais un effort.

— Ça n'a pas d'importance, coupe-t-il. Ici, il est question de Piotr.

Il laisse passer un silence. Il a l'air pire qu'au début, comme si une pompe refoulait l'eau, le sang et la graisse de son corps. Il se fait de

plus en plus blême, de plus en plus maigre.

— Il avait sa théorie, que Varsovie se construisait à partir de sang humain. Celui des juifs, des insurgés, des victimes de Staline, et maintenant des HLM. Ce sont ses mots. Que lui aussi, disait-il, avait profité de ce sang, qu'il s'était enrichi. « Un grand vampire sommeille sous Varsovie et je suis moi aussi au service de ce vampire. »

— Je ne comprends pas, avoué-je. Qu'est-ce que c'est que ce délire ?

— Il parlait de cette femme, entre autres. L'immeuble où logeait Piotr avait aussi été privatisé, au sens où il avait appartenu à la ville, ça avait été un HLM, mais dès que des gens ont compris qu'on pouvait attaquer au tribunal les nationalisations des appartements à l'époque du communisme…

— Je connais le procédé, dis-je en l'interrompant.

— Ils jetaient les habitants à la rue, de force. Ils leur coupaient l'électricité, leur cassaient des vitres, leur lançaient des pétards sous leurs portes. Ils les agressaient chez eux la nuit, ils les passaient à tabac.

— Qui les expulsait ?

— Je ne sais pas.

Je hoche la tête à nouveau. De quoi me parle-t-il ?

— Écoute, Lolek, je possède trois appartements dans cet immeuble. Dans l'un, c'est Piotr qui y habite, et les deux autres ont des locataires. J'en ai quatre autres un peu plus loin, dont un où je vis moi-même. Je n'ai jamais entendu parler de choses pareilles.

Il hausse les épaules.

— C'est cette institutrice de Podkowa qui lui en a parlé ? demandé-je.

— Je n'ai jamais rencontré cette femme.

— D'où savait-il tout ça ?

— Je m'en tape. Tu te comportes comme tous les pères. Quand les enfants font des choses qui ne sont pas dans l'idée des parents, ceux-ci les voient en moutons bêlants, manipulés, dévoyés par quelqu'un…

Il éclate de rire.

— Mon fils est mort, le coupé-je.

Il cesse de rire.

— Ce n'est pas un secret. L'association a rassemblé des infos sur le sujet. Je sais aussi que Piotr a tout mis en forme et l'a publié sur internet. Il croyait vraiment à ce qu'il faisait.

— Oui, mais pourquoi faisait-il ça ? demandé-je.

Des araignées courent sur le plancher, des grandes, des noires. Chacune porte sur son dos une petite pièce du puzzle. Les pièces se mélangent pour former un nuage. Le mec de Podkowa enfermé dans sa grande maison avec son épouse pour prisonnière. Des piles de livres et d'emballages de médicaments dans le couloir de la maison de Brzezinska. Une montre de pacotille, plaquée or, au poignet d'un voyou posté à l'entrée, et m'attendant, moi et Jadzia.

— Parce qu'il s'était engagé ?

— Oui, mais pourquoi ? ajouté-je. Parce qu'il avait soudain appris quelque chose à propos de l'appartement que je lui avais donné ? Parce qu'il avait toujours été, je ne sais pas, moi, socialement engagé ? Parce qu'il avait fait la connaissance de quelqu'un ? Parce que cette institutrice l'avait approché ?

— Tu ne savais donc pas qui il était ? À ce point ? demande Lolek.

Je serre un poing que je lève dans un geste avorté qui ne produit aucun effet sur Lolek.

J'entends des bribes de la conversation des deux filles dans leur coin. « Mais je l'aime », « Mon cul que tu l'aimes, viens avec moi en Italie, tu verras », « Non, il me tuerait », « C'est moi qui vais aller le tuer ».

— Piotr avait de très grands problèmes, explique Lolek.

— Je n'en savais rien. Personne ne m'en a jamais parlé. Sa femme non plus.

— Parce que Kinga en était en grande mesure elle-même la cause.

Il prononce ces mots avec précaution. Comme s'il avait peur de ma réaction.

— Parce que ? demandé-je.

— Tu sais comment elle est.

— Non, je ne sais pas.

Les filles se lèvent et passent à côté de nous, elles ont l'air de versions plus moches de Miette.

— Je sais qu'elle s'est disputée avec mon épouse. Il y a eu aussi des choses avec la sœur de Piotr.

— Elle n'est pas la personne la plus merveilleuse sur cette terre, commente Lolek.

— Je ne sais pas. Sans doute que non.

Je la revois au dîner d'adieu à Piotr, devant son assiette qui refroidit, silencieuse et pâle comme de la cire.

— Par exemple, elle n'arrêtait pas de lui donner des ordres.

— C'était un mari popote ? dis-je en essayant de trouver le mot juste.

Lolek pouffe.

— Elle le traitait comme une merde. Il faisait tout ce qu'elle voulait, il avait peur d'elle, elle était capable de venir à une soirée pour crier devant tout le monde que, je ne sais pas, moi, qu'il buvait ce qu'elle lui avait dit de ne pas boire. Ils partaient à l'heure qu'elle décidait, ils allaient là où elle voulait. Ou bien, elle se moquait de lui en public, disant qu'il était maigre et moche, et nul au lit. Au début, c'était drôle, après plus du tout.

— Je n'en savais rien, répété-je.

Je la vois devant l'aéroport, pleurant alors qu'elle montait dans la voiture.

— Elle m'a dit un jour, si tu veux faire encore plus ami-ami avec Piotr, tu dois comprendre qu'il est avant tout mon mari. Si tu veux convenir de quelque chose avec lui, tu auras d'abord à le faire avec moi. Je lui ai ri au nez. Elle m'a écrit quelques jours plus tard, en plein milieu de la nuit, que je n'étais plus le bienvenu chez eux.

Il s'interrompt pour un temps.

— Je connais beaucoup de gens bizarres, il y a une catégorie comme ça. Mais elle était vraiment un modèle dans le genre.

Je finis par regarder sa bière. Il en a bu la moitié. Une bière comme ça me ferait du bien, elle me rafraîchirait, car j'ai la langue collée par le sucre. Mon Coca est tiède, bulles évaporées, imbuvable.

— Je pense que c'est la raison pour laquelle il s'est si fortement investi dans tout ça, poursuit Lolek. Son travail lui pesait, mais c'était sa femme qui lui pesait le plus. Je n'aurais jamais tenu le coup avec quelqu'un de pareil. Même si tu vas sûrement te moquer en disant que je ne suis pas concerné, étant donné que je suis incel.

— C'est quoi, incel ?

— Un type qui n'a jamais eu de femme, alors qu'il en aurait voulu. Célibataire involontaire.

— Ce ne sont pas mes oignons.

— J'ai eu une nana dans le temps. Pendant longtemps. J'habitais avec elle, dit-il en élevant curieusement la voix.

— Ce n'est pas mon affaire, Lolek.

Il finit sa bière d'une seule grande lampée.

— Tu m'en payes une deuxième ? demande-t-il.

— Va te l'acheter tout seul.

Il hausse les épaules, sort, et revient un peu plus tard avec une nouvelle bière de meilleure qualité que la première.

— Tu m'as fait venir ici, tu m'as envoyé ces sms pour me dire je ne sais quoi. Alors, vas-y, parle.

J'essaye de prendre un ton sévère. Mais il n'est plus si godiche que tout à l'heure, il a compris que je ne lui ferai rien, il voit que je suis désespéré. Ça le fait jouir.

— J'ai tout de suite su qu'il était mort. Mais si je vous l'avais dit, alors… Interrogatoires et tout ce qui va avec. Ma maman…

Il se met à bafouiller, c'est sans queue ni tête. Cette fois, je l'attrape par la gueule, je balance sa bière sur le plancher, on entend le bruit du verre brisé, le liquide se répand. Je le tire à moi.

— C'est mon gamin, dis-je. Mon fils.

— Lâche-moi, gémit-il.

— Salopard dégueulasse.

— Lâche-moi, répète-t-il.

Je le renvoie en arrière, il s'affale sur sa chaise et se frotte la mâchoire.

— Piotr a essayé de se suicider et c'est moi qui l'ai sauvé, lance-t-il sans me regarder en face.

— Raconte…

Je dis cela si doucement que c'est à peine si mes lèvres bougent pour former le mot.

— Je me faisais du souci pour lui. Je sentais qu'il voulait couper les liens avec moi, comme avec tout le monde. Je l'ai obligé à se manifester une fois par jour au moins sur notre canal IRC.

— Sur quoi ?

— C'est un vieux tchat internet. Qu'on utilisait il y a vingt ans. C'est sans importance. Donc voilà qu'un jour il n'écrit rien et j'ai tout de suite su que quelque chose n'allait pas. C'était quelques jours avant qu'il disparaisse. Je suis allé chez lui. Je savais que Kinga était en Espagne, il me l'avait écrit la veille. J'ai pris un Uber, je me

rappelle qu'il y avait d'horribles bouchons. Et je me rappelle que je lui ai encore écrit sur cet IRC, et puis une fois en route, depuis mon portable. Je fonce vers l'entrée. La porte était fermée mais je savais qu'il y avait une clef de secours dans un pot dans le couloir pour le cas où quelqu'un aurait oublié la sienne. Piotr était couché tout habillé dans la salle de bains, dans la baignoire vide. Il s'était tranché les veines, grâce à Dieu il s'y était mal pris, mais il y avait du sang partout. Il s'était complètement barbouillé de ce sang, toutes ses fringues, y compris son portefeuille.

— Son portefeuille, répété-je.

— Il avait cinq cents zlotys dedans, des billets tout rouges. Il s'était shooté avec je ne sais quels médocs, il était inconscient. Je ne savais pas quoi faire. Il y avait des draps dans le panier à linge, je lui ai bandé les mains pour stopper le saignement.

— Et ensuite tu as mis ces draps dans la machine à laver.

— Oui, confirme-t-il.

— Pourquoi ?

— Pour les nettoyer, non ? répond-il sur le même ton.

Je ne comprends toujours pas.

— Un sauve-qui-peut total, de ma part comme de la sienne. J'ai ouvert le robinet, j'ai commencé à lui verser sur le front de l'eau froide avec la pomme de douche, et il a fini par reprendre conscience. La première chose qu'il a faite a été de vomir, j'ai dû le retourner en vitesse sur le ventre et lui tenir la tête pour qu'il ne s'étouffe pas. J'ai voulu appeler les secours, mais Piotr s'est mis à crier qu'il ne voulait pas de ça. Je lui ai dit : Piotr, tu vas mal. Il faut t'aider. Il a insisté, puis il a commencé à me menacer. Que je n'avais pas à bouger, ne rien dire à personne sinon il me ferait des ennuis, il ressortirait des trucs.

— Quels trucs ? demandé-je.

— Des conneries, répond-il.

— Quelles conneries ?

— Des conneries que j'ai faites. J'avais écrit trop de choses à une fille de notre section. Des choses diverses. Elle m'avait, comment dire… embrouillé. Piotr l'a convaincue de n'en rien faire. Il a fait, comment dire… le médiateur. Mais si tout ça était sorti, tu comprends…

Je ne veux pas le regarder tellement il me dégoûte. Il faut qu'il disparaisse un moment, sinon je vais lui faire sa fête. Je sors un billet de dix de ma poche et je le lui mets sous le nez.

— Va-t'en acheter une autre, dis-je en montrant le verre cassé sur le plancher.

Il file aussitôt, et alors que j'ai peur qu'il ne revienne plus, il réapparaît avec une nouvelle bière. Quand il s'assoit en face de moi, je lui demande :

— Et tu as cru qu'il allait le faire ? Tu l'as laissé comme ça ?

— J'étais mort de trouille.

— Tu avais peur de perdre ton boulot, crétin. C'est de ça que tu avais la trouille.

— Si tu veux savoir, laisse-moi parler.

Il hausse le ton.

— Piotr n'était pas le type le plus joyeux, mais il était mon meilleur pote, et j'étais sous le choc de le voir aller aussi mal. Il ne voulait rien me dire, même à l'époque. J'ai fourré les draps dans la machine, sous l'émotion, j'ai oublié de la mettre en marche. Je suis resté encore quelques heures avec lui, le temps qu'il reprenne ses esprits. Il ne voulait pas aller voir de médecin. Il m'a dit que ça allait cicatriser. Il était à demi conscient, toujours sous l'effet des médicaments, même s'il en avait vomi l'essentiel. C'est de ça que je

voulais te parler, qu'il avait voulu se tuer, et que ça a marché la deuxième fois.

— Il s'est dit menacé ?

— Non, rien dans ce genre. Il a juste dit quelque chose de bizarre… à propos d'un rideau. Mais ça ne veut rien dire.

— Quel rideau ?

— Je me souviens qu'il m'a dit : il n'y a plus de rideau, Lolek. Le rideau est tombé, et je vois tout. Tout est clair. Quelque chose comme ça.

— Le rideau est tombé, répété-je machinalement sans comprendre.

— Il était shooté, il avait essayé de se suicider. Je n'ai pas fait de lien.

— Alors pourquoi tu en parles ?

— Je ne sais pas. Peut-être que ça te dira quelque chose ? Je veux que tu saches tout, tu comprends ?

J'empoigne le verre et regarde Lolek à travers la bière. Son visage n'est plus qu'une caricature informe noyée dans une lumière jaune sale. Je renifle. Une odeur de forte amertume qui, à elle seule, communique une étrange force volatile. Je repose le verre et le pousse à grand-peine vers lui.

— Et tu penses que quelqu'un le menaçait ?

— Je ne sais pas. Tu as bien été tabassé, toi ? Tu me l'as raconté toi-même. Et cette Brzezinska, elle est bien à l'hôpital pour quelque chose. Je ne sais pas.

— Moi, je sais que quelqu'un l'a tué, dis-je sur un ton qui effraye à nouveau Lolek.

— Je t'ai dit tout ce que je savais, vraiment. L'autre fois j'ai eu peur de ce policier. Et puis Piotr m'avait interdit d'en parler. Maintenant, tu comprends…

— Maintenant quoi ?

Il hoche la tête.

— Excuse-moi si tout a tourné comme ça. J'aurais pu faire plus. Sûrement.

— Tu aurais pu, ou pas, constaté-je.

Quand il se lève, il marche dans la flaque de bière renversée et le verre crisse sous ses chaussures.

Amour. Haine.

Je comprends maintenant que j'avais l'espoir de voir le mystère résolu par ces nouvelles informations. L'espoir d'entendre qui était coupable. Que je pourrais retrouver et amener à Karlowicz. Cet espoir est perdu, tombé en chemin, brisé comme ce verre, disparu dans un trou noir, dans un cloaque poisseux et sans fond. Je comprends aussi que j'avais peur d'entendre quelque chose qui me briserait en deux, ferait que je ne pourrais plus marcher, que je ne pourrais plus que ramper. Mais même cette peur s'évanouit et se fond dans le noir.

Je reste sans rien.

Je souffle. Je le regarde une dernière fois et je remonte en le laissant dans la pénombre.

*

Karlowicz finit par décrocher, il est une heure du matin. Il boit. Ça s'entend. Il n'a pas encore vidé son verre, il est retenu par des remords mais il a une voix humide qui pue même dans le téléphone. Il a craqué. Il se sent bête. Il fait semblant que tout va bien.

— Je vais peut-être rappeler demain, dis-je.

— Non, non, c'est OK, reprend-il.

Rien n'est OK. Ni chez lui, ni chez moi.

Je suis allongé, en slip, je ne bois pas, je viens de regarder du porno pendant deux heures, j'ai giclé un bon coup, ce qui ne m'a pas empêché de continuer à regarder. C'est la seule chose qui arrête le

flux de mes pensées, ne serait-ce qu'un temps. Des filles blanches, des petites Blanches avec de grands Noirs. Je me demande ce que ça fait de toujours bander avec une aussi grosse bite. Comme si on t'avait greffé un avant-bras sans la main.

J'ai entendu dire un jour d'un type qu'il en avait une si grosse qu'il lui arrivait de s'évanouir en érection, trop de sang lui descendait du cerveau dans le pénis. Ce que le monde peut des fois être drôle.

Parlant maintenant avec Karlowicz, je regarde la page internet de l'Association des locataires. J'ai ouvert le dossier intitulé « Le Livre noir de la privatisation ».

Au début, les lettres sont floues, elles dansent devant mes yeux, elles ne veulent pas se regrouper en phrases. Il me faut un moment pour réaliser que je suis arrivé à un âge où il faut prendre des lunettes pour lire sur ordinateur.

Je mets un long moment pour les trouver dans une valise que je n'avais jamais défaite.

Quelqu'un appelle. Miette. Je ne lui ai pas parlé depuis qu'on a retrouvé Piotr. Je refuse de prendre l'appel. Comme pour me punir, l'écran me montre les dizaines de sms qu'elle m'a envoyés ces derniers jours. « Je suis désolée. » « C'est terrible, je suis là si tu as besoin de moi. » « Je t'en prie, réponds, je comprends que je ne suis pas la plus importante, mais je t'en prie. » « Je voudrais tellement t'aider, dis seulement comment. » Je n'ai répondu à aucun.

Les adresses des immeubles et les montants payés pour racheter les titres de propriété aux héritiers, des montants ridicules, quelques milliers ou dizaines de milliers de zlotys, figurent dans un tableau à part sur la page de l'association. Il devait s'agir de vieux incapables, peut-être de handicapés intellectuels. Un autre tableau précise les montants des reventes. Des dizaines de millions de profit. Les

méthodes employées pour jeter les gens sur le trottoir. Une liste de gens morts, selon les autorités, des suites de ces actions perpétrées.

L'immeuble où habite Piotr. Celui où je possède en tout trois appartements.

À deux cents mètres. Une promenade.

Robert Kurlowicz, 47 ans. Dans le coma suite à une agression. Décédé une semaine plus tard. La police n'a pas estimé que l'affaire était liée à l'évacuation de l'immeuble. L'attaque a été classée en vol avec violence, alors qu'on a trouvé sur Kurlowicz son portefeuille avec de l'argent.

Wieslawa Kalita, 62 ans. Décédée suite à une absorption massive de somnifères. Suicide. La police a déclaré que l'affaire n'était pas liée à la privatisation de l'immeuble. Kalita avait des dettes et apporté au mont-de-piété l'essentiel de ses affaires pour aider sa fille qui vivait avec un mari alcoolique. Le mois précédent, des malfaiteurs lui avaient envoyé des pétards depuis un balcon voisin, ils avaient cassé ses vitres et peint des croix gammées sur sa porte.

Stanislaw Bednarek, 80 ans. Cause du décès inconnue. Des malfaiteurs s'étaient introduits pour incendier son logement. Au numéro 5. Le logement de Piotr et Kinga. Le nom de l'interphone me revient.

Je n'arrive pas à lire, les yeux me brûlent, je suis assourdi par le bruit du sang. J'ai la gorge sèche. Je me lève et vais coller mes lèvres au robinet. L'eau a un goût de sel et de chlore. Ce qui m'enlève l'envie de boire. Et cependant je continue à boire.

Imbécile, dis-je à Piotr, imbécile, ce n'est pas de ta faute, ni de la mienne. Nous n'avons rien fait de mal. Nous n'en savions rien. Espèce d'idiot, relève-toi, reviens, revis.

Écoute encore une fois, si j'avais su, je n'aurais jamais acheté ces appartements. L'idée ne me serait pas venue. Tu peux seulement

imaginer que j'aurais lancé des pétards dans la fenêtre d'une vieille ?

Piotr, dis quelque chose.

Mon petit Piotr, allô !

Je ne sais pas faire de recherches sur internet, mais j'essaye. Je remets mes lunettes. Elles me font mal aux yeux, je devrais me faire examiner. Internet n'est pas un pays pour les vieux. Le porno, oui, toutes ces conneries, histoire de tuer le temps. Mais l'utiliser comme outil, ça, pas vraiment. Un message sur Facebook, non lu, un seul. C'est Sylwia, elle m'envoie un article d'un certain Pudelko, ou je ne sais quelle merde. *Immense tragédie dans la famille d'un musicien*. Même pas « musicien connu », juste « musicien ». À l'intérieur, quelque chose à propos du fils de Marcin Kania, l'ancien bassiste du groupe de rock Théâtre de Poupées. Une photo floutée de l'enterrement, avec nous devant le cercueil. Et une autre photo, gros plan sur Zbyszek en retrait, lunettes noires. Il s'agit d'un autre enterrement, d'autres gens.

Celui qui a pris ces photos devait être déçu. Le sujet le moins excitant possible, des types tombés dans l'oubli depuis des années, une mort indifférente pour tout le monde. Je le sais, parce que j'avais souvent eu à passer des accords avec la presse. À l'approche de la sortie d'un disque ou d'une tournée, on mettait en scène des ruptures, on goupillait des rendez-vous ou des promenades. La presse à scandale payait deux cents, trois cents zlotys pour ce genre de confidences.

Aujourd'hui on ne fait plus ça, tout se passe sur Instagram. Je réponds « merci » à Sylwia, sans même savoir pour quoi. J'écris « Piotr Kania » dans le moteur de recherche. Plus d'une dizaine de résultats, mais aucun de ces Piotr Kania n'est mon fils. L'un d'eux a la soixantaine bien sonnée, de grosses moustaches et pèse le poids d'une

petite voiture. Impossible de voir à quoi ressemble le deuxième, une photo sur son profil, masquée par le logo de l'équipe Legia Warszawa.

C'est là que me revient ce qu'avait dit cette fille de Podkowa. L'étrange question qu'elle nous avait posée avant de nous claquer la porte au nez. Qu'aurait fait… Ulysse ? Qu'est-ce qu'elle avait voulu dire ? Réfléchis, Kania, réfléchis.

OK. Ça doit être ça.

J'entre « Homer Zork ».

Un résultat. Les profils de Homer Simpson avec une photo. La même que l'autocollant sur son ordi. Je clique.

Presque zéro contact, aucune description. Mais sur son profil, une grande photo annonçant la prochaine manifestation de l'Association des locataires, un mur avec un pochoir barbouillé, un visage de femme et une inscription : « Malgorzata Kalska (1955-2012), vous ne nous brûlerez pas tous ».

J'ai très chaud. Une image s'allume dans ma tête, violente, brutale, elle m'aveugle comme un flash.

Piotr est penché sur une table dans un resto thaï, place du Sauveur. Il parle à voix basse, et je dois moi aussi me pencher. Il a du feu dans les yeux. Ses mains tremblent légèrement. Je me dis que quelque chose cloche en lui.

— Ces gens, tu les connais. Ils tuent aussi facilement que toi tu commandes une vodka dans un bistrot.

— Mon petit Piotr, commander une vodka dans un bistrot n'a rien de facile pour moi.

Je vois Jarek qui me regarde droit dans les yeux et dit :

— Je t'enlève le plaisir de boire.

— Enlève, enlève le plaisir, mais laisse-moi boire, réponds-je.

Je descends sur le profil. Préférences : Association des locataires, La Ville est à Nous, Gauche Sociale de Pologne, Piotr Ikonowicz Page

Officielle, Le Nouveau Citoyen. Rien sur des jeux. Aucune photo. Attends. Il y a une photo. Une seule.

J'approche le visage de l'écran et ferme les yeux. Les lunettes me font mal, mais le visage de Piotr aussi.

Ils sont deux. Ils se tiennent embrassés pour regarder l'appareil. Ils ont dû prendre le cliché eux-mêmes, se faire un selfie, elle se serre contre lui, il la tient par l'épaule, il a les lèvres serrées, d'épais sourcils noirs, un regard égaré derrière ses lunettes, les cheveux coupés court. Ils sont tout près, ils occupent presque tout l'écran de l'ordi. Elle sourit. Elle le tient par la main. Lui aussi devrait sourire s'il n'était tenaillé de l'intérieur par une épouvantable angoisse.

Cette fille, c'est Ewa, la fille de Brzezinska. Habillée comme l'autre jour, quand nous lui avons rendu visite. Cheveux blonds noués en chignon, blouson à capuche, veste de jeans. À peine maquillée, juste les yeux soulignés. Lorsque nous sommes allés la voir, elle n'avait même pas ça. Aucun like, aucun commentaire sous la photo. Personne ne les a remarqués. J'essaye de trouver Ewa Brzezinska, plus d'une centaine de profils. La première est une rousse musclée en casque de vélo qui sourit au coucher du soleil sur un étroit sentier. La suivante est une ado aux lèvres gonflées dans un visage furieusement maquillé. Ça ne peut être aucune des deux.

Je reviens à la photo. Je touche l'écran. Des larmes me montent aux yeux. Comme si en haut d'un rocher je me tenais face à un grand vent. Je clique sur « like ».

Les remords sont une douleur terrible, comme si on t'arrachait toutes les dents d'un coup, comme si toutes les plages du monde se couvraient de pétrole. Insoutenable, j'essaye de m'envoyer des coups de poing dans la gueule pour faire passer ces remords, mais ils ne passent pas. Je me mets à gémir, doucement, que personne ne m'entende, je plaque mes mains sur ma bouche. Je ne savais rien, je

n'ai rien voulu savoir, jamais, j'ai perdu ma chance. Quand il était petit, j'avais peur de le prendre dans mes bras. Je me contentais de me lever, de boire, je le regardais se traîner à quatre pattes.

Une rage soudaine contre elle. Qui était-elle pour lui ? Que savait-elle ? Pourquoi ne dit-elle rien, comme cet abruti de Lolek ? Pourquoi n'a-t-elle rien fait alors qu'elle aurait pu le sauver ? Elle nous a virés de la maison. Je lui ai demandé comment Piotr avait trouvé sa mère. Elle m'a répondu, sur Facebook. Sur ce profil. Homer Zork a trouvé sa mère.

Entre dans la photo, arrache, déchire, frappe-la au visage.

Dis, dis ce que tu sais de lui.

Je regarde ma montre. Deux heures du matin, je pourrais aussi bien y aller maintenant. Trouver un taxi à une station, ou en commander un par téléphone. Prendre en chemin du liquide à un bancomat.

Oui. Maintenant. Ou non, aller d'abord voir Karlowicz, le tirer du plumard, le pousser dans un taxi. Va prendre une voiture de flic, ramène la fille au commissariat, secoue-la, fais-lui cracher ce qu'elle sait, elle ment.

Une sonnerie à la porte me déchire la moitié du cerveau. Je suis sûr que c'est Miette. Pauvre conne, elle vient pour se faire voir. Oui, ton fils est mort, mais moi aussi je compte. Maman et papa, et Arek, ou comment est-ce qu'il s'appelle, ne me négligent jamais. Je suis la prunelle de leurs yeux, et ça doit être pareil de ton côté. Tu dois voir combien je souffre de ce que Piotr est mort. Il faut que tu le sentes, parce que c'est ma douleur à moi qui compte le plus.

Je vais tellement l'insulter qu'elle ne reviendra plus jamais ici. Je suis capable de me faire haïr en une seconde. C'est mon plus grand talent.

J'enfile un pantalon et marche pieds nus jusqu'à la porte, j'ouvre, prêt à hurler, mais c'est Marta qui demande :

— Je t'ai réveillé ?

Ce manteau en poil de chameau, c'est moi qui ai dû le lui acheter un jour. Il est beaucoup trop grand pour elle, elle a l'air d'une enfant déguisée.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demandé-je.

— Comme s'il ne se passait pas assez de choses…

— Entre, je n'ai pas dormi.

Je lui fais signe de passer à l'intérieur.

Je referme la porte et cherche un truc à me mettre pour ne pas rester devant elle en pantalon. Je tire une vieille chemise Tools d'un tas de frusques, un cadeau d'Ula sans doute, à l'occasion de je ne sais plus quelle fête. Marta examine mon clapier qui ne lui fait pas la moindre impression.

Deux êtres froids, brisés, dans le froid d'un appartement vide en plein milieu de la nuit. Ça pourrait faire un tableau moderniste, au mieux.

— Tu es seul ? demande-t-elle.

J'ai tellement été surpris par sa venue que je n'en prends conscience que maintenant. Je l'aide à retirer son manteau pour le suspendre près de l'entrée.

Je cherche des cigarettes. Elle trouve les siennes en première, elle m'en offre. Nous les allumons. Elle s'assoit sur une chaise.

— Tu m'as appelée, dit-elle.

— Vrai ?

Je n'en ai aucun souvenir.

— Plusieurs fois. Tu avais bu ?

— Non, non je n'ai pas bu. Je ne trouve déjà plus de sens à ça.

Elle hoche la tête. Je prends sur la table un verre où je verse un peu d'eau avant de le lui tendre comme cendrier.

— Il fallait que je sorte de la maison, mais comme je ne savais pas vraiment où aller, me voici. Je me suis dit en chemin que tu serais avec cette, comment dire…

— Je lui aurais demandé de sortir.

— Elle ne m'aurait pas dérangée. À moins qu'elle se promène à poil.

— Là, je pourrais lui demander de venir.

Je ne sais pas pourquoi je dis ça.

Marta éclate de rire, de manière tout à fait inattendue. Ça m'étonne tellement que j'en souris moi-même. Je suis pris d'un étrange sentiment, comme bouleversé. Nous ne devrions pas rire.

— Tu veux boire quelque chose ? lui demandé-je parce que je n'ai finalement peut-être pas tout vidé dans l'évier.

Elle fait non de la tête.

— Pas avec toi.

Je la comprends parfaitement.

— Je me fais d'horribles soucis pour Ula, explique-t-elle. Elle est tout ce qui me reste. Je n'ai qu'elle. Et j'ai tant échoué avec elle. Je ne pensais jamais à elle. C'était toujours tout pour Piotr. Il remplissait tout l'espace, elle était accessoire. Mon Dieu. J'ai brisé cette enfant.

Je voudrais la toucher, mais je ne sais comment m'y prendre.

— Nous ne sommes pas obligés de rester ici. On pourrait aller dans un endroit ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, lui dis-je sans même avoir une idée d'où ça pourrait être.

Une lame invisible vient trancher les liens qui me retiennent, et je tombe à genoux à ses pieds. On entend un son curieux, une alarme détraquée, inaudible et qui annonce la fin du monde. Je me bouche les oreilles.

Elle se lève et vient poser une main sur ma tête.

— Nounours…

Je sanglote. J'ai le visage en pleurs.

Elle me fait signe de me lever. Je pose une main sèche et froide sur sa joue.

— Il faut que tu voies ça.

Je m'essuie le visage et prends l'ordi sur le lit, puis lui montre la photo sur Facebook. La vue de Piotr lui arrache un gémissement.

— C'est qui avec lui ? demande-t-elle.

— La fille de cette femme de Podkowa.

Elle tire ses lunettes de son sac et les chausse pour approcher son visage de l'écran. Puis elle se retourne vers moi.

— Ça t'étonne ? demande-t-elle. Ta belle-fille y aura mis du sien.

— Il ne s'agit pas d'étonnement. Si quelqu'un sait quelque chose, c'est bien elle.

— Sait sur quoi, Marcin ?

— Sait qui a fait ça, Nounours.

Elle me regarde par-dessus ses lunettes.

— Et tu es vraiment sûr de ce que tu dis ?

Je ne réponds pas.

— Tu sais que c'est l'affaire la plus sérieuse qui soit, Marcin ?

Elle me frappe le cœur de la paume de sa main. Une fois, deux fois.

— Tu comprends de quoi tu parles ? Tu sais de quelle affaire il s'agit ? Tu le sais ?

Quand elle réessaye de me frapper, je lui prends la main.

— Je sais qu'il ne s'est pas suicidé, Nounours.

Elle prend une lourde respiration, dans un effort terrible. Elle se retourne vers l'ordinateur.

— Tu penses qu'elle va t'en dire plus ?

Elle cache le visage de Piotr à l'écran. Elle regarde la jeune Brzezinska.

— Sûrement la même furie que sa mère, siffle-t-elle.

Ce qui vient ensuite est pétri de désespoir. Elle se place devant moi, jette ses vêtements. Elle est comme une feuille fanée. Elle se colle à moi, tout étrangère. J'enlève ma chemise. Je suis anéanti, terrassé, mon corps mou est couvert de touffes de poils gris, mon ventre est une boule blanche.

Mais ses cheveux sentent comme dans le temps.

— Nounours, lui dis-je.

— Tu pues la vodka.

— Ce n'est qu'une impression.

Elle s'allonge avec moi sur le matelas. Nous voici momifiés, complètement froids. Essayant de nous réchauffer en nous frottant l'un contre l'autre. Nos peaux rougies nous cuisent. Nos haleines sentent la vieillesse. La dernière fois que nous nous sommes ainsi couchés, nous avions une tout autre allure. Rien ne va plus.

Et quand nous faisons la chose, presque en nous blessant, râlant, nous aidant de fantasmes divers, moi je pense à Miette quand elle pleure, elle doit de son côté penser à un truc minable, du moins je l'espère, et finalement quelque chose s'allume en moi, une étincelle, une flammèche dans cette obscurité sans limite.

C'est cette certitude, enfin, je l'ai.

Quelqu'un a fait ça.

Qu'il faut trouver. C'est à moi de le retrouver. Karlowicz ne pourra m'aider en rien.

Marta émet un gémissement – difficile de dire s'il s'agit de douleur ou de plaisir – et elle m'attaque. C'est le signal de la fin. Je n'ai même pas déchargé, mais c'est sans importance.

— Tu as détruit ma vie, dit-elle.

— Je sais.

— Je te déteste, ajoute-t-elle en se levant.

— Moi aussi.

Je suis sur le lit, allongé, je fume une cigarette, je secoue la cendre sur le plancher, j'écoute ma femme se laver.

*

— Je vais lui arracher tous les cheveux de la tête. À cette pute.

Nous avons l'air d'un couple venu à Podkowa pour faire une balade en forêt. La douleur devient un temps intolérable, alors que nous passons près de l'endroit.

— C'est par ici ? demande Marta.

J'acquiesce d'un signe.

— Tout près de cette maison.

C'est maintenant seulement que je fais le lien entre ces deux simples faits. Sans savoir si cela a un sens.

— Ils voulaient sûrement lui apporter la nouvelle.

Elle fume cigarette sur cigarette. Elle tremble comme si elle allait exploser. Mais elle a eu le temps de se maquiller légèrement, la première fois depuis je ne sais quand.

Elle m'a réveillé tôt pour me dire que nous irions tous les deux, comme s'il s'agissait de la chose la plus évidente sous le soleil.

Karlowicz appelle. Je prends.

— Où es-tu ?

Marta descend de voiture et se dirige vers le portail. Elle s'y arrête et se contente de regarder la maison.

— À Podkowa.

— Pourquoi ?

— Parce que, dis-je, et je coupe.

Au moment où je sors de la voiture, Marta est déjà dans la cour.

Les appels et les coups dans la porte ne donnent rien. Soit il n'y a personne, soit c'est que personne ne veut nous ouvrir. Je vais pour lui dire que nous pouvons attendre, mais Marta fait demi-tour pour contourner la maison.

— Hello ! elle crie.

Les fenêtres restent obscures et désertes. Celles du rez-de-chaussée sont grillagées de métal. Ma femme y lance un caillou.

La vitre résiste et la maison ne répond pas. Elle s'apprête à ramasser une deuxième pierre, mais je retiens sa main.

— Qu'au moins je lui casse tous ses carreaux, dit-elle.

Elle se dégage, lève la pierre, et là s'ouvre la porte d'entrée. C'est elle, la jeune Brzezinska, qui sort en chemisier long et jeans déchirés. Derrière elle trotte un chat qu'elle prend dans ses bras pour le réexpédier à l'intérieur avant de refermer la porte. Elle est toute rouge et gonflée, elle a l'air malade. Elle croise les bras.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demande-t-elle.

— Parler de Piotr, réponds-je avant que Marta ait le temps de dire quoi que ce soit. Piotr est mort, ajoute l'étranger qui se dissimule dans ma gorge.

— Ma mère aussi est morte, répond Ewa. Elle est morte hier. J'ai donné mon accord pour qu'ils la débranchent de la machine.

On entend au loin un étrange cri d'oiseau. Un animal se glisse dans notre dos à travers le jardin broussailleux, les feuilles tombées crissent doucement sous ses pattes.

— Je ne vous dois rien, dit la jeune Brzezinska.

C'est peut-être sur cette photo avec Piotr qu'elle a souri pour la dernière fois.

— Si, quand même, dit Marta en s'avançant d'un pas.

La fille ouvre la porte.

— Si tu retournes te cacher à l'intérieur, je vais casser toutes tes vitres, promet Marta.

La fille se fige. Elle se gratte un avant-bras déjà tout rouge sous des traces d'ongles. Elle doit puer la sueur.

— Je ne vous laisserai pas entrer, confirme-t-elle.

— Mais je n'ai aucune intention d'entrer, répond Marta.

Elles se tiennent face à face comme deux personnages de western.

— Mon enfant, viens, reprend ma femme d'une voix tout autre, une voix douce.

Quelque chose vient de se relâcher dans son corps, son visage s'apaise, rajeunit.

La fille se gratte, baisse la tête pour se parler à elle-même.

— Viens, et arrêtons tous de faire les idiots, ajoute Marta.

*

C'est le meilleur café de Podkowa, dit Ewa. Avant de se corriger et dire qu'en fait c'est le seul. Il s'appelle le Café Weranda et se situe dans la rue principale, la rue Jean-Paul-II, à côté d'une librairie. L'église se trouve derrière, il paraît que le curé élève des perroquets et des paons. En effet, au moment où nous entrons, un paon se promène dans la rue en déployant sa queue. Les rares passants n'y prêtent pas la moindre attention.

Le café ressemble à un monde étrange, plein de gâteaux magnifiques, de coussins duveteux et de fleurs séchées. L'intérieur embaume tout ce qui peut se savourer.

À cette heure, il est presque désert, et un petit groupe de serveuses désœuvrées discute fougueusement au bar. L'une d'elles ressemble à Miette, juste un peu. Elle réagit à mon regard et vient à nous.

— Trois gâteaux fromage-pistache, commande Ewa en nous regardant.

Elle nous explique que c'est ce qu'il y a de meilleur, ici, que nous n'avons jamais rien mangé d'aussi bon.

— Et trois cafés, ajouté-je.

— Pour moi un thé, dit mon épouse, aux fruits rouges.

— Deux cafés et un thé, dis-je pour me corriger.

La fille s'éloigne. Moins gracieuse que Miette, elle est belle aussi, avec un joli et solide petit cul. Je m'efforce de ne pas laisser traîner mon regard, mais les autres n'y prêtent aucune attention.

— J'ai de la peine pour ta maman, dit Marta à Ewa.

Celle-ci accuse le coup.

— Elle n'a pas souffert, dit-elle à voix basse.

— Et Piotr ?

— Je ne comprends pas votre question.

La serveuse apporte nos consommations, et Ewa la remercie du regard.

— Écoute, tu ne nous as pas tout dit, dis-je. J'ai vu la photo sur Facebook. Homer Zork, c'est ça ? Quand je t'ai parlé la fois dernière, tu savais qu'il était mort ?

— Je m'en doutais.

La serveuse apporte les trois gâteaux, des triangles de crème verte décorés de fraises. Ils n'ont pas l'air de produits comestibles, plutôt de décorations de table. Lorsqu'elle dispose les trois assiettes devant nous, je vois que les autres serveuses nous reluquent. Elles ne détournent les yeux que lorsque nos regards se croisent.

— C'est un voisin qui l'a trouvé. Il est d'abord venu chez nous. Je ne suis pas allée voir. Je lui ai dit d'appeler la police.

Elle tourne les yeux vers les serveuses qui se dispersent sous son regard, l'une d'elles disparaissant par une porte de service. Ewa revient à nous.

— Piotr s'était adressé à l'association par internet, indiquant avoir très envie de s'engager pour la défense des locataires. C'est là que j'ai fait sa connaissance.

— Pour quelle raison voulait-il s'engager ?

— Il disait que son père avait investi dans des privatisations d'immeubles dont les locataires avaient été expulsés brutalement. On était au courant pour ces logements. Il a dit qu'il en avait reçu un. Et qu'à cause de ça, il se sentait coupable.

— Coupable ?

Drôle de mot dont j'ignore même dans quelle langue il se dit.

Je me concentre sur ma part de gâteau. Me remplis la bouche de cette mousse verte.

Les serveuses se reprennent à nous observer. Je suis envahi par un sentiment épouvantable, que ce ne sont pas juste elles, mais que toute la rue est pleine de gens et de bêtes invisibles qui nous fixent. Ewa lance un nouveau regard circulaire et, n'y tenant plus, elle se lève en nous faisant signe de la suivre. Si brutalement qu'aucun de nous s'essaye de la retenir. Je finis en vitesse mon café en me brûlant les lèvres, et lance un billet de cent sur la table, espérant que cela suffira. Nous sortons, elle passe à l'arrière du bâtiment, traverse la place déserte et nous conduit jusqu'à une cour derrière l'église.

— C'était une mauvaise idée de venir ici, dit-elle en allumant une cigarette. Je ne sais pas ce qu'il m'a pris. Elles vont tout de suite me dénoncer au propriétaire. Le propriétaire… qu'importe. On est dans un village, ici.

— Qu'a fait Piotr ? insisté-je.

— Piotr a commencé par nous aider pour des choses simples. Il a créé un site internet qu'il a protégé contre les intrusions. Il a constitué une base de données et un récapitulatif des dossiers. Il était parfait,

très précis… Nous ne nous occupions déjà plus de Varsovie, nous nous concentrions sur une affaire locale, le manoir Kasyno.

— J'ai lu quelque chose là-dessus sur internet, dis-je.

— Tant mieux si tu regardes internet, lance-t-elle avec aigreur. Quoi qu'il en soit, il est apparu que le promoteur qui avait privatisé ton immeuble était aussi impliqué.

— L'immeuble n'est pas à moi, je n'ai qu'une partie des apparts, précisé-je.

— Gigaplex.

Brzezinska prononce ce nom comme s'il la dégoûtait.

— Le manoir était une propriété de la municipalité. Devenu tel à la suite de la réforme agraire de 1944. La mafia des privatisations a vite pigé qu'elle pourrait remettre ça en question, comme le décret Bierut. Tu connais le décret Bierut ?

— J'ai su, mais j'ai oublié.

Les fois où Lolek avait essayé de me l'expliquer, je n'avais pas eu la force de l'écouter. Il est possible que j'aie su ce qu'était le décret Bierut. Mais j'ai même de la peine à me rappeler que Bierut avait été président de la Pologne communiste. Je n'ai jamais été fort en histoire.

— Ce dont nous parlons maintenant, soupire-t-elle.

— De notre fils qui est mort.

— Il s'agit du décret sur la base duquel avaient été nationalisés tous les terrains pour la reconstruction de Varsovie. Mais ces terrains et les immeubles avaient eu des propriétaires avant guerre. Pas forcément municipaux ou publics, mais aussi privés. Il a fallu retrouver les héritiers, ou en inventer en fabriquant des documents, des certificats ou des cartes d'identité, et porter des réclamations devant les tribunaux. Pour gagner de telles procédures, il fallait bien sûr avoir des relations. Puisqu'il était possible d'acheter à Varsovie des

fonctionnaires et des juges pour récupérer, contre quelques sous, des immeubles qui valaient des millions, cela devait aussi être possible ici. Le manoir en valait une vingtaine, et il était occupé par des clodos. Selon leurs propres mots, c'est comme ça qu'ils ont dit au conseil municipal. On pourrait en faire un magnifique hôtel à condition de se débarrasser de tous ces gens. Comme toujours, il faut se débarrasser des gens.

— Pour les transférer où ?

— Rien que des sdf, pas besoin de les reloger.

Le paon arpente la rue en nous observant avec curiosité. Il s'arrête devant nous et déploie sa queue pour nous impressionner. J'imagine qu'il a un appareil enregistreur dans le ventre.

— Le maire et tout le conseil municipal devaient donner leur accord à la privatisation. Celle-ci a été établie sur la base de documents falsifiés. Nous en avions la certitude, car Piotr avait reconstitué l'historique de la propriété. La dernière personne qui aurait pu faire valoir des droits était morte en Sibérie juste après la guerre. Nous n'avons pas pu produire d'autres preuves. Ils se sont réfugiés avec arrogance derrière des clauses de confidentialité. Ils ont tout fait pour que nous ne puissions être partie à la procédure, ni nous, ni la direction de l'association. On nous a traités de fous, eux-mêmes se faisant passer pour de vulgaires agents administratifs. La cause a été tranchée à huis clos. Dans le même temps, quelqu'un a mis le feu au manoir. Assez astucieusement, pour ne rien détruire, seulement faire peur.

Elle s'interrompt pour prendre une grande respiration et jeter un regard circulaire.

Le paon disparaît, mais on l'entend de loin émettre des sons étranges, une sorte de gargouillement sourd.

— Et nous savions que Bugajski, le frère du maire, servait d'intermédiaire entre la municipalité et le promoteur. Un alcoolique, un raté qui n'avait plus trop de quoi vivre, qui avait même mis en location une partie des chambres de sa maison. Il avait flairé une deuxième chance dans ce manoir. Il a contacté le promoteur avec son frère, qui lui a promis de partager les bénéfices du projet. Bugajski avait aussi des relations dans les services, et savait qu'elles lui faciliteraient la falsification de documents nécessaires. Par exemple, de passeports polonais.

— Piotr. S'il te plaît, parlons de Piotr.

— Piotr a imaginé un moyen de les enregistrer. Il a commandé des parasurtenseurs avec un système d'écoute. Puis il est entré dans le routeur, il a modifié le mot de passe, et internet a cessé de fonctionner dans l'appartement du type.

Je le regarde avec incrédulité.

— Piotr a réussi à faire des trucs pareils ?

— Sans le moindre problème, répond-elle.

Elle éteint sa cigarette. En allume une autre. Nous en offre. Nous acceptons.

— Le jour même, il s'est fait passer pour un technicien du net, et il est venu installer ces parasurtenseurs dans son salon. Il a eu le culot de lui faire croire que le routeur avait cessé de fonctionner à cause de variations de tension. Puis il a eu la chance d'entendre Bugajski, tout excité, prendre par téléphone rendez-vous dans l'affaire de l'immeuble. Mais le soir, il a constaté que les appareils ne fonctionnaient pas. Il les avait trouvés sur le darknet, et il ne s'agissait pas d'une super technologie. Juste un micro et une clef USB dissimulés dans le parasurtenseur, activés par internet. Piotr était très remonté, il voulait vraiment enregistrer la rencontre. Nous lui avons dit de ne pas prendre de risque, mais un soir il a essayé de

s'introduire chez Bugajski. Il a remarqué qu'il était possible d'entrer dans l'immeuble par l'orangerie parce que Bugajski laissait souvent la porte entrouverte. Il a cru qu'il n'y avait personne, étant donné qu'il n'y avait aucune lumière.

— Mais ils étaient bien là, ajouté-je. Bugajski l'a coincé et s'est mis à le dérouiller.

— Plus que le dérouiller.

Plus loin, de l'autre côté de la place qui nous sépare du café, deux serveuses sortent pour fumer. Les voyant, Ewa recommence à se gratter les avant-bras. Elle fait signe de nous éloigner. Parano ? Sûrement. Ou peut-être pas.

— Piotr est revenu le matin, terrorisé. Il a raconté que Bugajski l'avait entraîné dans la maison avant de se mettre à le battre. Puis il a téléphoné à des gens, sans doute à son frère, pour demander ce qu'il devait faire. Il ne savait pas qui était Piotr. Il n'arrêtait pas de répéter que Piotr devait venir des Services de sécurité ou de *Gazeta Wyborcza*, le traitant de « petit juif ». Il était en plein délire. Le frappant, le terrorisant au point que sa femme, qui était totalement saoule, est intervenue à plusieurs reprises, et Bugajski a fini par la battre elle aussi. Il a menacé Piotr de le descendre à la cave pour le liquider. Finalement, après quelques heures, quelqu'un est arrivé, deux types.

— Deux voyous, dis-je. Genre racaille, l'un d'eux avait une grosse breloque en or.

Marta me regarde, inquiète.

— Je ne sais pas. Il ne me les a pas décrits. Il a raconté qu'ils l'avaient embarqué dans une bagnole, qu'ils avaient roulé longtemps avant de s'arrêter en forêt et de le traîner dans les bois. Là, ils lui ont dit que s'il n'arrêtait pas de les faire chier, ils reviendraient munis d'un pistolet et d'une pelle.

— Oh, mon Dieu, gémit Marta.

Nous continuons à marcher lentement jusque devant chez elle. Personne dans la rue, tout le monde est parti, ne restent que les maisons et les arbres, une forêt attendant l'assaut final des routes et de la chaussée.

— Vous devez comprendre que Piotr était très actif. Il n'a pas supporté d'avoir été battu, menacé. Il était secoué par l'idée d'avoir foiré, par l'idée de l'échec.

Elle s'interrompt et nous regarde.

— Ça vous surprend, pas vrai ? Vous avez l'impression de ne pas l'avoir connu ? C'est ce que vous vous dites, non ?

— Tu pousses un peu, souffle Marta.

— Peut-être que oui, je pousse un peu.

Nous revoilà quelques minutes plus tard devant son entrée. Elle ne nous laisse pas pénétrer dans la cour, qu'elle considère attentivement avant de s'y engager.

— C'est tout ? demandé-je.

— Non, ce n'est pas tout, dit-elle. Piotr a finalement installé le système d'écoute.

Je revois une fois de plus Piotr sur cette photo du profil de Homer Zork, et je comprends que c'est ainsi qu'il me restera en mémoire, jusqu'à la fin. Toujours tendu, crispé, mais avec une colère qui n'était en rien de la faiblesse, de la peur ou de l'inadaptation.

— Il a attendu son heure. Il n'a même pas voulu retourner à Varsovie, il a dormi chez nous sur un canapé. Le lendemain soir, il est parti surveiller la maison, attendant que Bugajski sorte. Puis il est entré à nouveau par l'orangerie. Il a échangé le parasurtenseur contre un autre, bien meilleur cette fois. Alors qu'il était en plein travail, la Bugajska est entrée, bourrée à mort. Elle est restée là à le regarder sans rien faire.

Ewa se met à sourire.

— Qu'est-ce qu'il y a là de drôle ? lui demandé-je.

— Il était impossible, Piotr.

On sent qu'elle vient de se souvenir d'un détail connu d'elle seule. Quelque chose que nous ne saurons jamais, ni moi ni Nounours.

— Après quelques jours, nous avons récupéré des dizaines d'heures de conversations. Tout y est. Ils s'étaient mis d'accord sur un projet de développement entre Podkowa et Milanow. Une revitalisation, entre autres choses, un bien joli nom pour leurs opérations. Ils se partageraient la commune comme un gâteau. Ils étaient excités comme des rats.

— Ils l'ont appris ?

— Oui, ils l'ont su parce que maman et moi avons transmis les enregistrements au bureau du procureur. Une semaine avant la disparition de Piotr.

— Et alors ? reprend Marta.

— Alors, rien.

Ewa hausse les épaules.

— Comme toujours en Pologne.

— Et ils se sont vengés ? demandé-je.

Je connais la réponse, tout est d'une clarté aveuglante, comme une lame tranchante dans un ciel pur et brûlant. Mon premier réflexe est d'appeler Karlowicz, mais Ewa ajoute :

— Je n'irai pas à la police. Pas question. Pas maintenant. Je ne sais pas, un jour peut-être.

Elle ouvre le portail et nous regarde.

— J'ai perdu ma mère. Vous avez perdu un fils. Les sdf vont quitter le manoir d'ici une semaine.

— Ça ne valait pas le coup.

Quelque chose bruisse à nouveau dans les fourrés à l'arrière de la maison, Marta et moi nous figeons comme deux pierres. Tout est devenu évident, comme souligné au feutre, je n'ai plus le moindre doute.

— Ne revenez plus jamais ici, lance-t-elle pour finir avant de tourner les talons et de refermer la porte derrière elle.

— Que fait-on ? demande ma femme, et lorsque je l'attire à moi elle ajoute : On appelle ce policier ?

Je lui donne un baiser sur le front. Ses cheveux sentent la cendre.

— Pas encore.

Une lumière s'allume à l'une des fenêtres, puis rapidement s'éteint.

*

— Qui l'a enterré, finalement ? demandé-je à Ula.

C'est le soir. L'arrière-cour de notre maison est aussi négligée que celle de la maison de Brzezinska.

Ula a encore maigri, elle est toute pâle. Je voudrais lui dire : mon enfant, nom d'un chien, tu n'as plus la force de sauver ta mère, essaye de te sauver toi-même. Mais je ne peux pas lui dire ça, je n'en ai pas le droit.

— Maman, finit-elle par répondre.

— Je pensais qu'elle avait demandé à un voisin.

— Quel voisin ? s'étonne Ula.

— Je n'en sais rien. Quelqu'un.

Nous regardons le petit tas nu de terre aplatie. C'est là que gît Capone.

Je m'approche, je m'agenouille, je touche la terre meuble.

— Trop superficiel, dis-je. Des sangliers vont venir de la forêt, et ils vont le déterrer. Regarde.

Je saisis entre deux doigts un bout de feuille qui dépasse du sol. Je fais signe à Ula de s'approcher.

— Comment des sangliers pourraient-ils entrer dans la cour ? demande-t-elle.

— Les sangliers passent partout. Ils savent creuser des tunnels.

Dans le garage, je trouve une pelle et des gants en caoutchouc. Marta les a utilisés récemment, on y voit encore des traces de terre. Mon regard tombe ensuite sur d'autres objets. Un marteau. Une corde en nylon. Un couteau de tapissier. Je les examine tour à tour. Ils forment dans ma tête un rébus que je n'arrive pas encore à résoudre.

Il me suffit de quelques coups de pelle pour atteindre le sac qui contient Capone. Marta a manqué de force. Ula m'observe à distance, immobile. Je dépose le sac en plastique sur le côté. Je plante la pelle dans la terre qui n'offre aucune résistance, molle et accueillante, elle n'a pas connu de gel depuis les fêtes. Je m'oublie dans le travail que j'achève au bout d'une demi-heure. Le trou, maintenant profond, m'arrive à mi-cuisse. Je suis en sueur. Tant mieux. Je m'éponge le front. Je cherche des cigarettes dans mes poches.

— Est-ce qu'il doit rester dans le sac ? demande Ula.

Je sors du trou. Comme elle voudra.

— Tu peux préférer ne pas regarder, préviens-je en prenant le sac dont je vide le contenu sur le sol.

Une puanteur explose, Capone n'est plus que quelques kilos de chair pourrie et de fourrure sale, infecte. Des filets de larves blanches s'écoulent de son cadavre. Je recouvre au plus vite le tout de terre, je me bouche le nez avec ma veste et nettoie les restes de vermine et de matière organique avec de l'eau, avant de fourguer le sac dans un bac à ordures. Je ne ressens même pas de dégoût, alors que je devrais vomir tout ce que j'ai dans l'estomac. Ula, tournée sur le côté, fume sa cigarette pour gamines. Il arrivait à Capone de venir me réveiller

quand j'avais la gueule de bois. Je me souviens de l'odeur de sa gueule et de l'humidité de sa langue râpeuse. Un jour qu'il avait bouffé un album de photos, j'avais voulu le rosser à coups de ceinture, mais Marta m'en avait empêché. Il aboyait quand je rentrais bourré, il annonçait mon retour, et parfois il piaulait en grattant la porte de La Piaule. J'étais obligé de le laisser entrer pour obtenir le silence. Il s'allongeait près du lit et me regardait en train de me branler en picolant. Si je me mettais à marcher dans la chambre, il trottinait derrière moi. Me surveillant ou me suivant, je ne saurais dire.

— Est-ce qu'on a finalement retrouvé le téléphone ? demande Ula.

— Le téléphone de Capone ? dis-je en débile que je suis.

— De Piotr.

— J'ai vérifié auprès de Karlowicz, on ne l'a pas trouvé.

— Il est étrange qu'il ne l'ait pas eu sur lui, non ? Ou ne l'ait pas laissé à la maison. Je me demande ce qu'il a pu lui arriver.

— Si quelqu'un… Si quelqu'un lui a fait quelque chose, alors…

Je me tais, j'ai besoin de reprendre des forces pour finir ma phrase.

— Tu sais bien qu'on a tout dans un téléphone. Non ?

— Est-ce qu'on a seulement cherché ? demande Ula.

Je ne sais pas si on l'a cherché. Aucune idée. Au lieu de répondre quoi que ce soit, je fixe l'endroit où je viens d'enfouir Capone pour toujours.

— Maman et moi, on va peut-être prendre un autre chien, m'informe-t-elle.

— C'est clair. Il faut toujours prendre un nouveau chien. Sans attendre.

J'enlève les gants, j'attrape la pelle et retourne au garage, puis je rassemble la corde en nylon, le couteau de tapissier et le marteau. Je

les apporte dans la maison où je tire d'une armoire un vieux sac à dos. J'y range les affaires, lentement.

— On y va, dis-je à Marta.

Elle est attablée dans la cuisine, lunettes sur le nez, elle fume et regarde quelque chose sur son portable.

— Je n'arrive pas à joindre la Société des auteurs. On me dérange du matin au soir. Edyta me demande tous les jours où est l'argent.

— Tu dois payer des droits ? demandé-je. Je ne savais même pas que nous travaillions encore avec elle. J'ignorais même que nous travaillions avec qui que ce soit.

— Elle enregistre un disque.

— Ils ne lui ont pas versé d'acompte ? m'étonné-je.

— Tu veux recommencer à t'en mêler ? Il est un peu tard, non ?

Elle repose ses lunettes.

La cuisine est allumée, mais le reste de la maison est dans l'obscurité, et l'on voit des ombres glisser sur les murs.

— Je m'étonne seulement que tu en aies la force.

— Il faut bien que je fasse quelque chose, répond-elle.

Quand elle enlève ses lunettes, je vois qu'elle a les yeux rouges, comme ceux d'un animal, d'une louve.

C'est moi qui conduis. Marta n'est pas en état, et si la police nous arrête, on recevra au plus un P.V. On ne peut plus m'enlever ce que je n'ai plus. Et dans le pire des cas, j'irai en prison, tant pis.

Nous restons tout du long silencieux, et ce n'est qu'en passant Tworki que Marta réagit :

— Je n'y crois pas trop.

— Je ne crois plus à rien.

Nous nous taisons encore quelques minutes.

— Tu sais ce qui est le plus étrange ? C'est qu'au moment où meurt notre enfant, nous sommes toujours en vie, lance Marta.

Je ne comprends pas ce qu'elle dit. Je ne sais pas si je veux comprendre.

— Et tant que nous sommes vivants, nous pouvons faire quelque chose. Tu m'as demandé si j'avais la force de m'occuper de la boîte. Ce n'est pas une question de force. L'essentiel, c'est d'avoir une place. Le plus étrange, c'est qu'avec le temps, il y aura de plus en plus de place. Cette douleur ne me quittera jamais, mais je continuerai à m'occuper de différentes choses. C'est notre sort à tous, tu ne crois pas ?

— Non, dis-je en secouant la tête. Pas seulement.

Mon téléphone sonne. Sylwia.

— Une de tes maîtresses ? demande Marta.

— Non, une camarade de la thérapie.

— Je posais la question comme ça. Sans malice.

— Et moi, je réponds normalement.

— Tu n'as donc plus que la petite jeune ?

— Maintenant, je n'ai personne.

— Ne mens pas.

— Je ne mens pas.

Miette a fini d'insister, ou disons que je l'ai fait taire, en ajoutant son numéro dans la liste de numéros bloqués. J'ai dû chercher sur internet comment m'y prendre, et j'ai été très fier de finir par y arriver. Nous roulons en silence. Je veux mettre de la musique, mais d'un geste Marta me demande de ne pas le faire.

— Pourquoi as-tu enterré le chien si profond ? demande-t-elle.

Il fait maintenant très sombre, et la nuit s'épaissit comme une colle. Est-ce que ceux qui roulent en sens inverse se posent de telles questions ?

— Pour que les sangliers ne puissent pas le déterrer. Pourquoi est-ce qu'on recommence à parler ? Pourquoi es-tu là ?

Elle me regarde.

— Parce que tu y tiens. Pour quelle autre raison ?

J'allume deux cigarettes et lui en passe une. Une vieille se traîne devant nous dans une Octavia couleur merde. Je la dépasse. Une fois dépassée, je garde la vitesse.

— Parce que c'est mon fils.

Elle ne répond pas.

— Je sais, je n'en avais rien à foutre, Marta, je vous ai laissés tomber.

La route devient confuse, les phares se changent en rubans de lumière. Je finis par comprendre que c'est à cause de mes larmes. Je m'essuie les yeux. Saloperie.

— C'est surtout après lui que tu criais. Qu'il aurait dû te dire qu'on l'avait battu à l'école, qu'il avait eu un zéro, même si ça ne t'intéressait pas de savoir dans quelle matière. Il avait peur, il pensait que tu le détestais.

— Je sais.

J'entre dans un tunnel de goudron. Des enfants au loin se tiennent par la main et dansent autour d'un trou noir. Ils m'invitent. Ils chantent mon nom.

— J'ai essayé de parler avec lui. Une fois qu'il avait grandi.

— Tu as essayé de boire avec lui. Lui ne voulait pas. D'ailleurs, il ne buvait pas, je ne sais pas si tu es au courant.

— Non, je ne savais pas.

J'accélère. Quelqu'un me klaxonne. Marta pousse un cri. D'accord, je roule sur la voie de gauche. Je reviens sur la droite, je ralentis un peu. Des gouttes noires s'abattent sur le pare-brise.

— On aurait encore pu tout arranger avant la Croatie. C'est là que j'ai tout détruit, complètement.

Marta ne répond pas.

— Je me souviens que je l'ai harcelé. Que je l'ai battu. C'est tout ce dont je me souviens.

Marta ne répond pas.

— Il m'a frappé avec une pierre. Il s'est défendu. Moi aussi je me serais défendu.

Marta ne répond pas.

— Pourquoi n'es-tu pas tout de suite rentrée à Varsovie ? Pourquoi n'as-tu pas divorcé ?

Elle tourne la tête vers moi.

— Je suis rentrée.

Je lui lance un regard.

— Je ne comprends pas.

— Je suis tout de suite rentrée, le lendemain. Zbyszek nous a amenés à l'avion pour Varsovie.

Encore un klaxon, merde, qu'est-ce qu'il se passe, je n'y vois plus rien, goudron, rubans de lumières, je vais nous tuer. Je passe sur le bas-côté, j'allume les feux de détresse. Les choses se font plus nettes. Les lumières révèlent la texture de l'asphalte.

— Je n'en ai aucun souvenir.

— Mais c'est comme ça que ça s'est passé, Marcin. Tu es resté là-bas encore deux bonnes semaines. Cette fille est aussi rentrée à Varsovie. Tu es resté seul avec Zbyszek.

Je veux redire que je ne me souviens de rien, pitié, je t'en supplie Nounours, aucun souvenir, mais je ne peux pas dire un mot. La gorge me brûle. Si je buvais, ah ! si je buvais, là, tout deviendrait plus facile. Malheureusement je ne peux rien boire parce que c'est moi qui conduis. Je ne peux pas boire parce que je roule. Que je n'ai pas de permis. Parce que j'ai un marteau dans mon sac.

— Tu es rentré et tu as cessé de boire pendant quelques mois. Et nous avons commencé à construire la maison. C'est pour ça que je

n'ai pas divorcé.

Oui. Sans doute. Ça a dû se passer comme ça. J'ai oublié l'enchaînement. Peut-être. Peut-être pas.

— Je vais te dire combien de fois tu as promis et arrêté, une semaine, ou deux, ou un mois. Vingt-trois. Vingt-trois fois, jusqu'au moment où tu es parti en désintoxication.

Je porte une main à ma gorge, je veux serrer pour faire sortir la voix qui s'y est coincée.

— En tout cas, Piotr t'a pardonné, un mois plus tard.

— Aucun souvenir.

— Je lui ai demandé : Tu lui pardonnes quoi ? Piotr a répondu : Parce que je l'ai frappé avec une pierre. Tu te défendais, lui ai-je dit. Et Piotr encore : Je ne veux pas devenir comme lui. C'est pour ça que je lui pardonne.

— J'ai oublié, Nounours.

— Et tu te rappelles ce que tu lui as fait quelques mois plus tard ?

J'esquisse un non.

— Bien sûr. Tu étais complètement saoul.

Quelqu'un nous observe depuis la forêt. C'est ce paon. J'étais en train de courir dans le couloir de la gare. Il m'a projeté contre le store en métal. J'ai dit quelque chose. Ma gorge venait de se dégager. Ma voix est sortie. Elle s'est brisée contre le sol comme un morceau de verre.

Pourquoi ne pas descendre, aller dans la forêt. Avec une bouteille de vodka, dans les bois. Dans la nuit noire. Marcher, trébucher, boire. Trébucher et tomber. Tomber, boire.

— Tu veux que je conduise ? demande Marta.

Les serveuses du café. Elles regardent. Des montres plaquées or, lourdes, bon marché. Des masques. Des gens masqués. Des voyous. Des voyous masqués. Miette. Piotr monté sur la table. Robert. La

voiture fracassée. Jadzia au sol. Craquements. Dans la tête. Courir sur des clous. Boire aigre. Douleur comme jamais.

— Marcin ?

Mon père, oui, mon père. Staszek, Stanislas Kania. Je ne sors quand même pas de nulle part. Il était au Parti et dans l'armée. Major Stanislas Kania. Je ne suis pas né dans un chou. Mon père me dit : tu dois faire Polytechnique. Tes grattages de cordes… Et vlan, la guitare contre le mur. C'était quoi comme guitare, une Defil, en contreplaqué, pas une vraie putain de guitare. Et vlan dans le mur. Il a déchiré mes numéros de *Non Stop*, l'un après l'autre. Il a arraché l'affiche Duran Duran du mur, et il l'a piétinée. Je ne te nourris pas pour ça, vermine, pas pour ça. Bien sûr qu'il buvait des trucs, il buvait parce qu'il savait boire. On lui avait appris à l'armée. Ma mère, Beata Kania. Silencieuse, dans sa cuisine, lèvres serrées, elle ne dira rien. Son fils devrait aller à l'école de musique puisqu'il montre de grandes dispositions. Elle ne dira rien. Mais mon père détruit toutes mes affaires, il démolit ma chambre. Ramasse tout ce qui a de la valeur. Il a de grosses pattes, il peut tout ramasser. Il porte le tout dans la cour. Toute cette merde. Ces trucs de gratouilleur de cordes. Les vinyles. Les revues. The Police, que j'ai acheté d'occasion. Des groupes anglais. Marillion, encore des Anglais, prêté par un copain, comment il s'appelait, Marek, je vais mettre un an à lui rembourser le disque.

Un grand feu dans la cour.

Ma mère regarde.

Mon père aussi regarde.

— Marcin.

Ne reste qu'une cassette de chansons planquée dans un tiroir, enregistrée sur cette guitare Defil. Que mon père a fracassée contre un mur.

— Marcin, tu viens te mettre sur le siège passager ?

Il ne reste rien. Je ne suis pas entré à Polytechnique. Papa, excuse. À coups de ceinture. À coups de poing. Petit salopard. La cassette est sauvée. La cassette était dans le fond du tiroir. Sous les papiers de révision du bac. C'est pour ça qu'elle a été sauvée. Tout le reste est parti en fumée.

Je serre la gorge de plus en plus fort. Que disparaisse ce caillot, ce blocage.

La fête, après l'un de mes premiers concerts. Les filles. L'une d'elles veut bien le faire avec moi, elle n'est pas trop belle, mais elle veut bien. Du vin bon marché, en quantité. Zbyszek fouille dans mes affaires. C'est quoi ? Une cassette. Avec quoi ? Rien de spécial. Rien de spécial, il y a quelque chose, Kania, qu'est-ce que tu racontes ? C'est rien, laisse tomber. Pas la peine. Passe-la, qu'on rigole. Où c'est qu'il y a un magnéto ? Mon père l'a balancé. Qu'est-ce que tu racontes ? Oh, tiens, voilà. Vas-y. Kania, mais c'est toi qui chantes. Je t'emmerde.

— Marcin.

Mon père a tout jeté. Tout brûlé. Mais ça, il ne l'a pas brûlé. Tu me dépasses, Kania. C'est trop fort. C'est tes chansons ? Comment ça s'appelle ? *Je t'aime comme la Russie. Je t'aime comme la Russie* ? C'est quoi ça, comme titre ?

Je me serre la gorge du plus fort que je peux.

Ça lâche. Enfin. Ça y est.

C'est quoi comme titre ? Kania, tu as perdu la boule, non ?

Au fond, ce n'est pas si mal. Tu as le texte quelque part ? Attends. Je vais essayer. Attends. C'est bon.

Pas mal, ta chanson, Kania.

Merci, Zbyszek.

Enfin, ça vient. Un son. Du fond de la gorge. Je crie. Je crie et je recrie. Je crie et je recrie encore.

Je ne sais plus si Marta est toujours dans la voiture. Je me retourne. Elle y est.

— On y va, je grogne.

Je m'éponge le visage. Tout me brûle.

— Marcin, répète ma femme.

— On y va, dis-je en tournant la clef de contact.

Le tunnel autour de moi se remplit de choses normales, une route, des voitures, des pancartes, des arbres, des panneaux.

OceanofPDF.com

Justice pour tous

Ils sont chez eux. Sûrement. Je descends de voiture, Marta derrière moi. Mais avant que j'ouvre le petit portail, elle me prend par le bras. Elle semble demander si nous savons vraiment ce que nous faisons. Je lui fais signe d'un regard que oui. J'en suis certain.

— Ils nous ont tout pris, les salauds, lui dis-je.

L'éclair d'une idée stupide me traverse la tête, je ne devrais pas entrer ici, chez eux il y a de l'alcool, des flacons de whisky, de la vodka, du Golden Loch. Imbécile de Marcin Kania. Abruti de Marcin Kania. Débile que tu es.

Je ne sonne pas, je me contente de donner un coup de pied dans le portail qui s'ouvre avec un grincement qui résonne dans la rue déserte, en bordure de bois.

Quelqu'un m'appelle, je sens les vibrations du téléphone dans ma poche. C'est Karlowicz. Va te faire voir, Karlowicz. Ici, tu ne me sers à rien. J'ouvre mon sac à dos, j'en tire des gants en caoutchouc, je les enfile, après quoi j'entre dans la cour. La porte d'entrée est fermée, j'appuie d'une main sur la sonnette. Je tiens mon sac dans l'autre. Je sens la sueur sur mes paumes.

La Bugajska ouvre, désorientée. Elle ne nous reconnaît pas, ne voit pas qui nous sommes. Nous entrons. Accueillis par une lumière pâle, de la poussière, de la naphtaline. Des vases, de la porcelaine, des boiseries qui luisent sous de vieux enduits. Des chaussures, des

manteaux, des pantoufles. Une odeur de brûlé. Et de vodka, et de bière. Avec le boucan d'un téléviseur allumé. Bugajska dit quelque chose que je n'entends même pas. Pauvre vieille desséchée. Elle n'est, en fait, coupable de rien. Encore que. Nous lui passons devant comme à travers un brouillard, nous nous rendons au salon où Bugajski, son mari, regarde les infos. Marta hésite sur ce qu'elle doit faire. Je m'assois sur un canapé et lui fais signe de venir près de moi, l'entoure d'un bras. C'est ici qu'il a retenu Piotr toute une nuit, dans cette maison. Puis il a appelé les autres qui l'ont emmené en forêt. Est-ce que, la deuxième fois, il a encore été amené ici avant d'être pendu en forêt ?

— Est-ce qu'il a été retenu ici, la deuxième fois ? demandé-je.

— Qu'est-ce que vous fabriquez là ? Sortez ! Dehors ! s'égosille-t-il, essayant de couvrir le bruit de la télé.

— Est-ce que, la deuxième fois, tu le tenais aussi ? Avant d'aller le pendre à une branche, dans la forêt ? répété-je un peu différemment.

— Pourquoi les as-tu laissés entrer ? hurle-t-il à l'adresse de sa femme. Espèce d'idiote, imbécile, pourquoi les as-tu laissés entrer ?

Bugajska lui braille quelque chose en réponse, tout se fond dans un vacarme insupportable.

Je fonce sur la télécommande et coupe la télé. Le silence se fait. Tout s'arrête. Après quelques longues secondes, Bugajski se reprend et crie à sa femme :

— Appelle la police !

Sa femme comprend et réagit. Elle saisit le combiné du fixe et essaye de composer un numéro. Marta vient lui arracher l'appareil des mains pour le jeter par terre.

— Dégage, siffle-t-elle.

Bugajska file vers la cuisine où elle s'enferme. Nous restons à trois dans le salon.

— Du balai, ordonne Bugajski alors que je me lève pour lui envoyer mon poing dans la figure.

C'est la première fois de ma vie que je fais ça sans être saoul, et je suis étonné que ce soit aussi facile. Stupéfait, Bugajski se prend la joue, tourne la tête. Visiblement, personne ne lui a jamais rien mis sur la gueule.

— Quelqu'un est allé pendre notre fils dans la forêt. Nous n'avons rien à perdre. Nous n'avons peur de rien. Plus vite tu le comprendras, mieux ça vaudra pour toi, lui dis-je.

Il semble comprendre puisqu'il se calme. Je lui suggère de se rasseoir dans son fauteuil. Ce qu'il fait.

Nous nous tenons sur le canapé comme des invités venus partager un café. Les pleurs de Bugajska nous parviennent depuis la cuisine.

Je tire de mon sac un marteau et l'examine.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Bugajski.

— Un marteau.

Je le lui fais voir.

— Un marteau pour quoi faire ? demande-t-il avec une curiosité de gamin.

— Je ne sais pas. Peut-être pour te casser un genou, lui dis-je en haussant les épaules.

Il essaye de se lever.

— Reste assis où tu es.

Il se rend compte que je le domine comme un maître son chien. Ça fait drôle d'être capable d'exercer un tel pouvoir sur un homme. C'est comme de boire ou de se droguer, la tête tourne sous l'effet de la dopamine. Je ferme les yeux et quelque chose me revient. Nous étions à table en train de déjeuner tous les quatre. C'était un dimanche. Événement rare. J'avais cessé de boire, raison pour laquelle j'avais mis une chemise blanche pour ce déjeuner. Une belle

chemise, une Ralph Lauren, avec un petit cheval rouge sur la poitrine. Et sous le cheval, tout d'un coup une tache de soupe. De l'autre côté de la table, Piotr, les yeux fixés sur son assiette, touillait sa nourriture avec une fourchette.

Je me souviens que mon fils s'est excusé de m'avoir frappé avec une pierre.

— Tu n'as pas à lui demander pardon de quoi que ce soit, s'est indigné Ula.

— Je ne veux pas être comme toi, a dit Piotr en me regardant.

— Ça ne t'arrivera jamais, lui ai-je dit. Je t'aime beaucoup.

Bugajski a peur de moi. Il ne me regarde pas. Il garde les yeux rivés sur la télé éteinte. Il s'y voit et remarque qu'il a les mains qui tremblent.

— Quand vous l'avez enlevé la deuxième fois, quand vous l'avez pendu à cet arbre, est-ce qu'il est venu ici ? Tu as aussi appelé ces bandits ?

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Tu es allé dans la forêt ? Tu les as regardés l'assassiner ?

— Je ne vois pas de quoi tu parles, vieux !

Je me lève du canapé, je pose le marteau à côté de Marta. Je m'approche de Bugajski.

— La première fois, tu les as appelés, ils l'ont amené dans la forêt et menacé de le tuer. La deuxième fois, ils ont réalisé leur promesse.

— Et toi, qu'est-ce que tu ferais si quelqu'un pénétrait chez toi de nuit ? grogne-t-il.

— Vous l'avez tué parce qu'il vous avait enregistrés.

— Enregistrés, et mis dans la merde, répond-il.

Je vois au pied du mur une multiprise blanche avec plusieurs fiches, sans doute pour les lampes et la télé. C'est peut-être la même prise. Peut-être nous enregistre-t-il maintenant.

J’examine le salon à la recherche d’une idée pour la suite, je ne vois que de mauvaises reproductions de tableaux, quelques faux Kossak, des couchers de soleil, des chevaux, des fruits, des imitations de meubles d’antiquités, une pile de programmes télé, des lunettes, une carafe d’eau teintée. Et de petites taches de moisissure au plafond. Premiers symptômes de la dégradation.

— Si je te comprends bien, le jeune type qu’on a trouvé dans la forêt, c’est ton fils ?

— Ne me prends pas pour un imbécile.

— La deuxième fois qu’il est venu, c’est elle qui l’a laissé entrer, l’espèce de crétine, dit-il en indiquant la cuisine d’un mouvement de tête. Je n’étais pas là à ce moment.

Il regarde la carafe sur la table et remarque que je suis en sueur. À force de ne considérer que la carafe.

— Mais elle ne te dira rien, ajoute Bugajski. Elle laisse entrer n’importe qui, comme tu as vu. Aucune cervelle. Je la foutrais volontiers dehors, sauf qu’elle crèverait aussitôt de faim.

— Comment peux-tu parler de ta femme comme ça ? demande Marta.

— En quoi ça te regarde ? s’offusque Bugajski qui pointe ensuite un doigt vers moi. Tu parles sûrement toujours de lui comme du pape ?

Je m’imagine alors soudain en train de déboucher cette carafe, de la soulever et de la porter à mes lèvres, prendre une grande lampée goulue, me renverser du whisky sur la tronche, dans le cou, sur les vêtements.

— Quoi qu’il en soit, je regrette si votre gamin est mort, dit-il.

Et là je lui envoie ma main en pleine figure, bien à plat, c’est comme ça que c’est le plus fort, paraît-il. Je ne sais pas me retenir.

Il regrette ? Qu’il regrette, ce fils de pute.

Bogujska accourt de la cuisine, un couteau à la main, mais ne sachant qu'en faire. Elle tourne la pointe vers son propre nombril, comme si elle voulait s'éventrer. Elle s'immobilise et se met à crier. Bugajski lui intime de la fermer, mais elle n'en crie que plus fort, et on entend dans ce cri la moitié d'une vie de douleur accumulée. Le genre de cri qui se prépare et monte pendant des années, se développe en couches successives, mûrit. Rien de soudain dans un tel cri. Il a longuement fermenté, comme une boisson.

Marta se lève, s'approche d'elle et lui tend la main. Le couteau glisse des mains de Bugajska dans celle de Marta. Marta la repousse dans le canapé. Bugajska a cessé de crier, elle ne fait que secouer la tête, elle s'est déchiré la gorge. L'artère temporale craque, trop gonflée de vodka, la vodka se répand dans l'œil, coule dans les oreilles, inonde l'organisme, y prend la place de la lymphe et du sang.

— Je ne sais rien de ce garçon. Je suis désolé. J'ignore ce qu'il a pu se passer. Pas la moindre idée.

Quelque chose me commande d'attraper la télé et de la flanquer par terre, un demi-quintal s'effondre dans un grand vacarme sur le plancher juste à côté de Bugajski. Son épouse se met à hurler, elle s'agite d'avant en arrière et ne s'aperçoit plus de rien.

Cette télé, ça devait être quelque chose d'important pour eux.

— Il n'y a rien sur ces enregistrements, reprend-il. Nous parlions d'investissements. Je suis un homme d'affaires. C'est toujours légal en Pologne, même si maintenant, ce sont les bolchos qui gouvernent.

Je m'accroupis devant lui. Sa tête est plus haute que la mienne, mais il continue d'avoir aussi peur qu'avant. Il me regarde comme si j'étais un chien enragé.

— Brzezinska est une cinglée, je sais, poursuit-il. Elle a envoyé les enregistrements au parquet, mais le procureur s'est moqué d'elle. Il a dit que pour ces james-bonderies, elle serait condamnée, débile

qu'elle est. Tous ces enfoirés auraient dégusté, direct et sans sursis. Ton gamin, le premier.

Je me rapproche de lui.

— C'est peut-être pour ça qu'il s'est pendu, il a eu peur d'être mis en taule, ajoute-t-il.

C'est comme si on venait de m'arroser les tripes avec de l'essence. Je lève par réflexe un bras, mais je m'arrête quand j'entends le cri de Bugajska, qui ressemble au grincement d'une craie au tableau.

— Arrête de parler !

Je me tourne vers elle. Elle a les yeux grands ouverts, ne cille pas, elle a le regard fixe. Un filet de bave lui coule de la bouche, mince comme une aiguille.

— Arrête ! Arrête ! Arrête ! Combien de fois il faut te le dire ! Comment peut-on dégoiser comme ça ? Pour ne rien dire ! Se vanter ! Délirer ! Mais comment, arrête enfin !

— Moi, je préfère quand votre mari parle, dit Marta.

Elle revient vers le canapé, s'empare du marteau.

— Nounours, je t'en prie.

— Tu dis qu'il s'est pendu parce qu'il avait peur de la prison ? C'est bien ça que tu as dit ? demande ma femme en s'approchant de Bugajski.

Je fais un pas en arrière. Bugajski se contracte. Il comprend soudain qu'il n'a pas eu peur de la bonne personne.

— Tu as encore d'autres théories ? ajoute Marta.

Bugajski fait non de la tête.

— Je ne sais rien, affirme-t-il à nouveau. Je ne sais rien.

— Qui a tué mon enfant ?

Bugajski se protège d'un bras. Marta s'approche de lui, comme pour planter un clou dans un mur et accrocher un tableau. Je regarde

Bugajska qui ne fait que remuer d'avant en arrière en continuant de bafouiller la même chose.

— Vous deux, là, vous ne pourriez pas tout simplement aller voir la police ? s'écrie Bugajski. Aller chez les flics et nous foutre la paix ?

— Qui a tué mon enfant ? reprend Marta.

Cette fois, c'est Bugajski qui se met à hurler.

— Je ne sais pas, putain, qui t'a zigouillé ton gosse ! Je m'en branle de qui a tué ton gamin ! Pour moi, c'est comme s'il n'était jamais né, merde, dans cette famille de dégénérés ! Vous nous tombez dessus, c'est tout ce que vous savez faire, nous tomber dessus au lieu d'aller consulter un psychiatre, putains de vos mères !

Il se tait, tandis que Marta prend de l'élan. Je voudrais dire quelque chose, l'arrêter, mais n'y arrive pas, je ne peux que voir le marteau filer dans l'air et atteindre Bugajski à la mâchoire. On entend un craquement, du sang jaillit de sa bouche, sur quoi Marta le frappe au visage, encore et encore. Son épouse n'y prête pas attention et se parle à elle-même tandis que Bugajski, ensanglanté, crie. Je finis par saisir Marta par le poignet.

— Partons d'ici.

Elle souffle lourdement en regardant Bugajski.

— Vous finirez en taule, gronde ce dernier.

Marta a dû lui faire sauter la moitié des dents du haut. Son visage est couvert de sang.

— Il ne dira rien à personne, Nounours, lui dis-je doucement. Il l'aurait déjà fait.

Marta tremble horriblement, le marteau lui tombe de la main. Je le ramasse et le range dans mon sac. Nous les quittons, les abandonnant, aussi vidés que nous, et filons à l'extérieur.

*

Marta me conduit jusqu'à l'appartement. Elle tremble encore et serre les mains sur le volant pour ne pas se décomposer. Je lui touche les cheveux, froids et secs comme du foin.

— Nounours.

— On a fait une connerie. On nous arrêtera et voilà. On aura des problèmes et ça sera la honte.

Elle baisse la tête et touche du front le volant. Le moteur tourne encore, nous vibrons légèrement comme toute la voiture.

— J'ai envie de rire, chuchote-t-elle.

Nous allumons chacun une cigarette. La rue est déserte, sombre, comme l'est d'ailleurs tout le reste, sombre et désert. Elle a raison, ça n'a rien donné. Quelqu'un aurait pu dire qu'il s'était agi de pauvres gens. De deux fantômes dans une maison hantée.

Comme nous deux, d'ailleurs.

— Toi, tu n'es pas comme ça. Tu es un homme ordinaire. Tu ne t'es même jamais battu.

— Mais j'ai tout détruit, dis-je.

Elle ne fait pas de commentaire. Elle fume sa cigarette, laisse tomber la cendre à ses pieds.

— Tu veux entrer ? lui demandé-je.

— Pour quoi faire ? L'amour ? Pas envie.

— Juste rentrer. Pour ne pas laisser ça en l'état.

— Pour ne pas te laisser, toi.

— Pour penser à la suite, Nounours.

— Ça ne donnera rien.

Elle secoue la tête.

— Il ne reste plus qu'un vide.

Elle a raison. Il ne reste qu'un vide après Piotr, après la boisson, après tous ces êtres invisibles qui dans le temps ont habité ici, un vide rempli de morts. Je n'ai même jamais su de quoi ils avaient l'air. Il ne

restait que quelques fenêtres filtrant la lumière. Et là, dans ces logements, des histoires noires et vides comme la nôtre.

Je descends. Marta me suit. Je remarque que la cage d'escalier de Piotr est presque pareille, des murs citron sales, une vieille boîte aux lettres en fer. C'est peut-être chez lui que je me suis réveillé, ou bien me suis-je trompé d'immeuble ?

Miette assise devant la porte se lève à ma vue. Puis, apercevant Marta, elle s'immobilise. Elle ne sait ce qu'elle doit faire. Outrageusement maquillée, elle a un regard désorienté. Elle fait penser à une poupée.

— Bonsoir, lâche-t-elle.

Je n'ai pas la force de lui demander ce qu'elle fait là. Bien embêté, je me retourne vers Marta.

— J'y vais, dit Miette.

— Non, reste.

Marta l'attrape par un poignet, délicatement, mais cela suffit pour raidir Miette.

— Je ne vous ai rien fait, lance-t-elle rapidement.

— C'est exact, vous ne m'avez rien fait.

Marta lui lâche la main. J'ouvre la porte et attends que Marta entre. Mais elle continue à faire face à Miette, et toutes les deux s'observent.

— Tu pourrais être ma fille, dit-elle.

— Je n'aurais sans doute pas pu l'être, répond Miette et c'est peut-être la première chose intelligente que j'entends de sa part.

Non. Non. Attends. Ce n'est pas ça, imbécile de Kania.

C'est moi qui ne suis qu'un vieux clébard dégoûtant qui se venge sur une jeune femme, rien que parce que c'est une jeune femme, et qui se dégoûte d'autant plus lui-même que le dégoûtent ceux qui l'approchent et le touchent sans être dégoûtés.

— Je ne sais pas si vous savez qui je suis.

— Je savais qu'il y avait forcément quelqu'un comme toi.

Marta reste indifférente, comme devant la porte d'un appartement étranger. Comme si Miette n'était qu'une inconnue rencontrée dans une cage d'escalier.

— Je me suis fait beaucoup de souci, souffle Miette.

— À quel sujet ?

— Ça m'a fait beaucoup de peine.

— Pourquoi ?

Je sens alors qu'elle dégage une odeur de parfums et d'alcools, elle a dû arriver ici en sortant d'une fête où a dû se produire quelque chose de désagréable, et elle n'a plus su où aller.

— Je pense à tout ce qu'il vous est arrivé, rétorque Miette.

— Justement, ça nous est arrivé à nous, pas à toi, répond Marta.

Miette fait grise mine.

Lorsque je ferme les yeux, c'est Sylwia au lieu de Marta qui se tient devant Miette et fume en gesticulant comme elle sait le faire.

— Très bien, et pense à autre chose. Qui que tu sois, ta vie sera meilleure que celle-ci, dit-elle, se muant en une sorte de Jadzia en fourrure artificielle noire et portant un col orthopédique.

Puis Miette se change en Ula. Pantalon pailleté serré et chemisier court, avec l'image imprimée d'un personnage en vogue. Ça doit être comme ça qu'elle s'habille pour sortir.

— Le pire est derrière toi, dit Jadzia.

J'ouvre les yeux. La tête me tourne, les murs chancellent et s'écartent en faisant penser à un gigantesque accordéon. Tout se balance et tombe. J'ai de nouveau la gorge trop sèche, comme tout le reste de mon corps.

Miette se met à pleurer.

— Ah non, ne te mets pas à chialer maintenant, soupire Marta.

C’est ça, Miette, ne chiale pas. Va voir Arek. Marie-toi avec Arek. Arek te pardonnera tout. C’est un bon et brave garçon. Grand, bien fichu. Il s’est dernièrement fait blanchir les dents. Il a voté pour la Confédération lors des premières élections, aux suivantes aussi. Il aime bien boire avec des copains, mais il croit à la responsabilité envers la famille, et il est pour la protection de la vie dès son apparition, et il ne te poussera donc pas sur un fauteuil de gynéco comme moi j’aurais à le faire si ma capote venait à craquer, des fois que j’aurais encore quelque chose dans le fond du slip, petite Miette.

Va-t’en d’ici, mon enfant. C’est un monde de cadavres. Il n’y a rien pour toi.

— Je suis terriblement stupide, dit Miette doucement. J’ai fait tant de mal. J’ai débarqué dans une famille avec mes gros sabots.

— C’est ton problème. Tu es une adulte. En tout cas, tu as l’âge.

Marta se retourne et demande du regard que je lui ouvre la porte. Je la laisse passer et me retrouve brièvement seul à seul avec Miette dans la cage d’escalier.

— Je me suis seulement fait beaucoup de souci, reprend-elle.

— Retourne voir ton mec et ne m’appelle plus, lui demandé-je.

Sur quoi je disparais dans l’appartement, vite fait, comme un trouillard.

— Je ne veux pas faire de commentaires, affirme Marta en s’installant sur une chaise.

— Je…

J’essaye de parler, mais sans savoir quoi dire.

— Ça n’a aucune importance, dit Marta en secouant la tête. Vraiment pas la moindre.

Le silence est total. Puis on entend un bruit de talons dans l’escalier. Miette a bien dû discerner les paroles de Marta, et elle s’en retourne chez elle.

Je m'allonge tout habillé sur le matelas. Je n'ai pas la force de me lever, tous mes muscles me font mal comme si j'avais attrapé une grippe sévère.

Une gorgée ou deux régleraient l'affaire, au moins pour un quart d'heure, au moins pour me laisser le temps de m'endormir. Je m'imagine mourir, tandis que Marta surveillerait que je fasse ça correctement, proprement, sans chichi, sans offenser quiconque, fichant enfin la paix à tout le monde.

— Tu restes ? lui demandé-je.

Elle secoue la tête.

— Je vais me cogner la tête à faire des trous dans le mur.

Je ferme les yeux, une somnolence m'envahit en une vague qui déferle et me noie la tête.

— Tu ne vas rien arranger en faisant ça.

— Il n'y a rien à arranger.

— Il y a encore Ula. Elle souffre terriblement. Comme nous.

— Moi, je souffre…

Je retourne cette phrase dans ma bouche, elle est nouvelle.

Marta se lève de sa chaise. Elle s'enveloppe dans son manteau, comme s'il faisait très froid. Elle n'est plus que l'ombre d'elle-même, que la fumée de sa cigarette. La fille que j'ai connue est morte sur une autre planète.

— Tu te souviens de quand nous étions proches ? lui demandé-je.

— Non, aucun souvenir.

Avant de sortir, elle me met quelque chose dans la main. Quelque chose de froid et de métallique.

— Les clefs. Viens quand tu veux. Mais sans avoir bu.

Le sommeil me prend vite, en prolongation de ma longue veille, les deux ne formant d'ailleurs qu'un seul état, une seule douleur.

Je suis de nouveau à la gare, courant dans le couloir et criant : « Piotr, Piotr, attends-moi ! » Je cours de toutes mes forces. Je sens que je ne vais pas y arriver, mais je cours de plus en plus vite. Des mains m'attrapent par mes vêtements, me projettent contre un rideau en métal. Je cogne dedans avec tout mon corps. Le choc est douloureux.

— Tu me croyais sans force ? demande quelqu'un qui, au lieu d'un visage, porte un masque.

Je ne suis plus que douleur, mais je réussis à me relever. L'inconnu a disparu, il est parti rejoindre Piotr. Le couloir se rallonge comme un accordéon. Il devient infini. Je comprends soudain que je dois faire demi-tour. Aucune idée d'où je sais ça. Peut-être du haut-parleur qui grésille dans une langue totalement étrangère. Ce charabia contient peut-être une information. Que je n'arrive pas à comprendre. Mais je sais ce que j'ai à faire.

Je cavale devant des bars fermés, un McDo à l'intérieur duquel quelques sans-abri méditent sur un café, tout est clair, je fonce de toutes mes forces.

Une voix dans un haut-parleur annonce quelque chose à propos d'un « dernier départ ».

J'arrive sur le quai.

Justement, là, le train démarre, j'accélère, je trébuche et retombe sur mes mains, il faut que je le rattrape, que le vent me pousse dans le dos, qu'il m'enlève, pitié, et c'est ce qu'il se produit puisque me voici devant la porte qui s'ouvre, et que je me retrouve à l'intérieur.

Le train est long, pas de compartiment, un espace ouvert. Presque vide. Les gens sur leurs sièges font semblant de ne pas me voir. Tout est d'une clarté d'hôpital. Des jeunes recroquevillés sur eux-mêmes, éméchés. Une vieille penchée sur un sudoku. Un type en casquette, avec le logo d'une firme de construction, et en pantalon barbouillé de

plâtre. Pas de Piotr, personne. Pas d'homme masqué. Ceux qui l'avaient tabassé à l'entrée de la gare ne sont pas là.

Je fonce jusqu'à l'extrémité du wagon. Je regarde par la fenêtre et vois que ce n'est pas la fin du train, qu'il y a encore un wagon, je n'ai qu'à ressortir sur le quai et remonter par la porte suivante. Tandis que le train roule.

— Hé ! Stop ! Arrêtez !

— Calme-toi, bonhomme, me fait la vieille en levant le nez de son sudoku.

Minute, comment est-ce possible ? Elle était assise tout à fait ailleurs.

— Arrêtez, arrêtez-moi ce putain de train !

— Du calme !

Cette vieille, c'est ma mère. Nous sommes devant la maison, je regarde un grand feu. Des disques, des affiches, une guitare, ou plutôt ce qu'il en reste. Comment je vais rembourser tout ça ? Je me touche le nez, j'ai du sang qui coule.

— Salopard, dit ma mère.

J'ai ses yeux, petits, marron. Et une mâchoire serrée, des lèvres minces, et le mensonge inscrit sur le visage.

Nous sommes en voiture, mon père et moi, nous longeons la Vistule, nous roulons vite, mon père conduit, il est habillé comme il préfère, en uniforme, en petit chef. La nuit s'étend autour de nous, de puissants éclairs frappent le ciel, faisant passer la couleur du monde d'un bleu marine à un blanc aveuglant.

Mon père est un monstre. Fabriqué dans un charnier à partir de corps d'hommes puissants, de culturistes, de dépouilles d'ours et de chiens enragés. Il fait trois mètres de haut, rentre à peine dans la voiture. Je commence à le battre. Avec méthode, à la tête, sur tout le corps, à coups de poing. Il ne réagit pas, mais je ne m'arrête pas, je

frappe de plus en plus fort, au visage, sur le nez, faisant craquer les os. La voiture part en zigzag, mon père perd le contrôle. Très bien.

Il finit par lâcher le volant. Encore un éclair. La voiture à pleine vitesse enfonce une barrière, vient ricocher comme une boule de billard géante pour finir sur le toit, tout s'arrête, l'immobilité enfin.

Mon père n'est plus mon père, à sa place je vois Robert. On ne peut pas plier le dos avec un tel angle, impossible. Retour dans le train. Gare de Varsovie-Ochota. Je saute sur le quai, et vite dans le wagon suivant. Les portes sont ouvertes mais je donne des coups dans l'air, de toutes mes forces, et je rebondis, je chute sur le quai comme un cow-boy expulsé du bar dans un western.

Un type descend du wagon. Celui-là même qui se tenait à la porte de Brzezinska, celui qui avait frappé Piotr à l'entrée de la gare. Cheveux courts, gominés. Montre plaquée or. Un visage, ou plutôt une gueule de patate, une fureur lui barbouille les yeux, le nez et la bouche, et le fait ressembler à un bloc de pierre.

— Fiche-moi enfin la paix, dit-il d'une voix qui ne lui appartient pas, comme si une autre personne avait usurpé son corps.

— Calme-toi, salopard, dit ma mère.

Le train est toujours à quai. Je sais que Piotr est à l'intérieur. Mais c'est comme s'il n'y avait personne dedans, comme si par les fenêtres ne se voyaient que des cloisons, des poignées, un extincteur, des sièges, alors qu'il est là. J'essaye de me lever, de m'arracher, mais cet innommable fumier me frappe, encore et encore. Et encore une fois.

Signal de départ du train. Je finis par sentir quelque chose, une douleur, un froid sur le visage, une humidité. Des odeurs, des puanteurs de béton, de merde, de bière renversée, de peinture, d'ordures moisies débordant de corbeilles trop remplies. Des sons dans le lointain, pleurs sourds d'ambulances, sifflements perçants de voitures de police. Le type cesse de me frapper, il se retourne et

indique le wagon. Je me relève, je tends une main, et je vois le train démarrer lentement, perdre ses formes, se changer en une grande chenille de fumées et de brouillards.

J'essaye de répéter le nom de mon fils, mais je l'ai oublié.

Lorsque je me réveille, il me faut des années pour m'en souvenir.

*

Je ne me souviens pas du petit matin. Parce que je ne me suis réveillé qu'une fois dans l'Uber. J'ai dans la bouche un goût de cendres amères. Je n'ai chez moi que le plus minable des cafés solubles, le moins cher, d'où le goût. J'en bois maintenant un autre, bien meilleur, sorti d'une machine à café. Je suis venu vérifier comment ça allait pour elles, et demander à Marta comment nous allions faire dorénavant. Je suis venu parce qu'elle m'y a autorisé. Parce que j'avais peur de rester seul.

Mais la maison est vide, probablement, on n'entend personne, et je ne veux pas crier, j'ai déjà crié tout mon saoul. Je me contente de boire un café, je regarde par la fenêtre, je fume une cigarette, je ne me souviens plus du jour que nous sommes. Après ce moment d'absence, j'appelle Jakub pour lui parler de Gigaplex. Il ne répond pas, mais rappelle cinq minutes plus tard. Il commence par s'excuser de ne pas être venu à l'enterrement. Je le rassure, personne n'avait envie d'y être.

— Je t'appelle pour un autre sujet, Jakub. Concernant Gigaplex. Tu en avais parlé, dans le groupe.

— J'en ai parlé parce que tu avais dit que tu leur avais acheté un appartement.

— Tu m'avais conseillé de bien lire le contrat.

— Non, Marcin, attends, je ne voulais pas suggérer que j'aurais eu des super informations. C'est seulement qu'on doit toujours lire les

contrats. Tout le monde ne le fait pas. En particulier les alcoolos qui… tu vois ce que je veux dire.

— Mais que sais-tu d'eux ?

— Nous les avons accompagnés dans certains investissements. Ils avaient un jour voulu investir sur un terrain inondable, derrière le métro de Wilanow. Ils avaient réglé la question du permis en cinq minutes. Il y a là-bas une sorte de village, Szopy Polskie, et un bout de prairie. C'est drôle, soit dit en passant, que ça ait pu être préservé, au centre de Mokotow. Mais le temps était venu pour cette bourgade, comme pour tout terrain non construit dans cette ville. Les habitants ont vendu à Gigaplex leurs terres agricoles pour des clopinettes. À l'exception d'une vieille femme lucide, une comptable qui avait estimé à juste titre que si elle reclassifiait elle-même son terrain elle gagnerait dix fois plus d'argent, voire mieux. Elle ne voulait pas se faire avoir, elle avait toute sa tête. Il a fallu nous occuper d'elle.

— Vous lui avez fait des choses ?

— Mais non, qu'est-ce que tu vas chercher ?

— Enfin, Kalska…

— Pour Kalska, ce n'est pas eux. Paraît-il que c'est Masarski, un trafiqueur de créances.

— Et ça s'est fini comment ?

— Personne ne lui aurait reclassifié son terrain parce que tout le monde était déjà dans la poche du promoteur. Il fallait le lui faire comprendre. Elle a reçu un appartement, plus deux cent mille en bonus. Compte tenu des circonstances, ce n'était pas malhonnête. Mais je ne vois toujours pas de quoi tu veux me parler.

Je me rends compte qu'il n'a rien à me dire. S'il avait su quelque chose, il m'aurait appelé de lui-même. C'est un type réglo. Tous sont réglo, ou le sont devenus pour ne plus se remettre à boire, ils se tiennent dans le droit chemin.

— C'est à propos de Piotr ? demande-t-il.

— Non, c'est-à-dire… Je te raconterai quand on se verra. Excuse-moi de t'avoir dérangé.

— Il travaillait pour eux ? Je croyais qu'il travaillait pour une boîte d'informatique.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

C'est Ula, dans l'encadrement de la porte. Non maquillée, les cheveux collés, en chemise à motifs japonais, débraillée, elle a l'air d'avoir dormi non-stop pendant trois semaines. Mais les grands cernes bleus sous ses yeux font comprendre que c'est le contraire.

— Non, il travaillait pour une association…

— De défense des locataires ? s'enquiert Jakub.

— Hé ! fait Ula en me traitant comme un cambrioleur, et non comme son père. Je te demande ce que tu fais ici !

— Excuse-moi, Jakub, une seconde, lui lancé-je dans le téléphone que je couvre d'une main.

Je regarde ma fille droit dans les yeux. Ils sont méchants et tout gonflés.

— Maman m'a donné les clefs, expliqué-je.

— C'est pour ça que tu entres ici comme chez toi ? fait-elle, furieuse.

Je veux dire quelque chose à Jakub, mais elle m'arrache le téléphone des mains.

— Ula, je t'en prie. Je suis en train de parler. C'est important. Ça concerne Piotr.

— Ah ! Ça concerne Piotr.

Elle hoche la tête.

— Oui, je parle avec un copain qui…

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase, le téléphone vole près de ma tête et vient se fracasser contre le mur. Ula a le souffle court, je

vois ses narines trembler.

— Ça concerne Piotr, tout comme votre visite stupide à Podkowa ! hurle-t-elle.

Je me redresse, avance les mains dans un geste de défense. Je fais un pas vers elle.

— Ne t'approche pas ! fait-elle, la voix pleine de menaces.

— Nous essayons d'établir ce qu'il s'est passé, nous…

— En faisant irruption chez les gens comme des bandits ? En les frappant à coups de marteau ?

Elle referme les poings. Si elle me frappe, je la laisserai faire. Hélas.

— Ula, lui dis-je.

— Maman m'a tout raconté. Vous êtes devenus complètement mabouls ? Il faut que j'appelle les urgences psychiatriques pour qu'on t'enferme enfin ?

Marta se montre à la porte, enveloppée d'une lourde robe de chambre grise. Elle vient de se réveiller. Elle se verse un café et allume une cigarette.

— Tu veux que je reste avec un frère mort et des parents en prison ? C'est ça que tu veux ? C'est ça que vous voulez, tous les deux ?

— Ma petite Ula.

Marta lui pose une main sur l'épaule, mais Ula la rejette.

— Et toi, dis-moi ce qu'il t'est passé par la tête pour aller là-bas avec ce psychopathe ! hurle-t-elle.

Marta se recroqueville, tente de capter son regard, mais Ula se détourne.

— Tu as une fois pensé à moi, un jour ? Est-ce que tous les deux vous avez pensé à moi ? Moi aussi, je suis là. Je suis encore là.

— Bien sûr que oui, ma chérie. Je n'arrête pas de penser à toi.

Marta s'approche d'elle, mais Ula la repousse à nouveau.

Je fais lentement quelques pas vers l'endroit où le téléphone est tombé, et je le ramasse. Il a survécu, mais le verre est cassé. Je le range dans ma poche.

— J'en ai assez. Trop c'est trop. Et vous êtes là à en remettre. Vous voulez aussi que j'aille me pendre ? crie-t-elle derrière moi.

— Je soupçonne que quelqu'un a assassiné Piotr, dis-je.

— Moi, je sais qui, répond-elle.

Je me retourne vers Ula. Des larmes coulent le long de ses joues en feu et tombent sur le sol.

— C'est toi, souffle-t-elle.

— Ne dis pas ça, lui demande Marta.

— C'est toi qui l'as tué, toi, vieux salaud !

Son hurlement lui ravage la gorge, lui déchire les cordes vocales. Marta se précipite sur elle comme sur un animal qu'il faut immobiliser pour une piqûre.

— Non ce n'est pas moi. Je…

Je voudrais dire quelque chose mais chaque mot auquel je pense se réduit à des syllabes hachées.

Ula s'arrache de l'étreinte de Marta et vient me frapper la poitrine. Je perds l'équilibre et me rattrape à la table.

— Moi, je suis restée ! J'ai vécu toute cette merde ! Quand tu étais là, effondré dans ton vomi, conchié, braillant à tue-tête, nous poursuivant dans l'appartement, quand tu me battais, quand tu mettais le feu à tout, moi j'ai vécu tout ça ! Piotr n'y a pas survécu, Piotr était trop faible. Vous le saviez ? Qu'il était si fragile ? Vous avez parlé avec lui des fois ?

— Ula ma petite, je soupçonne…, commencé-je.

— Tu te souviens seulement de ce que tu lui as dit ? Là-bas, au restaurant ?

Je fais non de la tête. Je m'assois sur une chaise, je n'ai plus la force de me tenir debout. Je sais que si elle frappe encore, je vais tomber.

— Aucun souvenir, parce que tu étais bourré.

— Oui, dis-je en opinant de la tête. Oui Ula, j'ai oublié parce que j'étais bourré.

— Tu lui as dit des choses dont tu ne te souviens même pas, et lui est parti dans la forêt pour se pendre, connard.

— Non, je ne sais pas, Ula, je ne crois pas…

J'essaye de parler, mais seuls des restes de pensée sonnaillent dans ma tête, comme des dents arrachées qu'on lancerait dans un bocal.

— Et tu erres par-ci par-là pour trouver je ne sais quels coupables, alors que la police t'a directement dit…

— La police travaille peut-être pour eux, Ula.

Enfin une idée cohérente et claire. Ça s'arrête de sonnailler dans ma tête. La douleur s'efface. À la place surgit autre chose au creux de mon estomac. Une chose qui brûle. Une fureur ? Un sentiment d'injustice ? Difficile à dire. Je n'ai jamais réussi à apprendre ce que tous les autres savent faire, distinguer ces foutues émotions.

— Qu'est-ce que tu dis ? demande Ula.

— Je parle par exemple du fait que personne n'a retrouvé le téléphone de Piotr. Pourquoi ? Pourquoi personne ne l'a seulement cherché ?

Je me lève, je me sens déjà mieux. Cette idée cohérente et claire me redonne des forces. J'allume une cigarette.

— Écoute, Ula, tu es une enfant. Tu ne sais pas encore comment fonctionne le monde. Le monde n'est pas fait de couleurs joyeuses, comme le joli dessin sur ton chemisier, ou comme l'étui de ton téléphone. Non, le monde est un endroit mauvais, rempli d'hommes

mauvais, et ces hommes mauvais ont attenté à la vie de Piotr. Réfléchis, Ula. Nous vivons une tragédie, une tragédie horrible, mais réfléchis, s'il te plaît.

Ula hoche la tête. Ce hochement est une négation de tout ce que je suis. Je me rends compte de ce qu'elle ne me pardonnera jamais.

— C'est toi l'homme mauvais, dit-elle.

— Non, les hommes mauvais sont ailleurs, je les trouverai, et je les punirai, Ula.

— Dégage.

— Je les trouverai. Ils iront en prison. Ce fumier de Podkowa aussi. Ils iront tous en taule.

— Sors, Marcin, implore Marta.

Comme il leur plaira. Je ne voulais rien faire de mal, je voulais juste venir boire un café, savoir comment ça allait pour elles. Tant pis, je comprends. Je les retrouverai tout seul, ces salauds, je les ramènerai ici, et on les tuera tous ensemble.

— Tu as tué mon frère, connard, s'écrie Ula avec une force redoublée. Tu m'as tout pris ! Je ne peux plus ni étudier, ni dormir, ni travailler. Regarde ce que tu m'as fait, regarde de quoi j'ai l'air ! Je voulais une vie ordinaire, putain de merde ! Une famille, des amis, des vacances, des fêtes, un boulot. Je voulais avoir un chien et un chat. Cinq chiens et cinq chats ! Je voulais que mon plus grand problème soit d'être plaquée par mon mec et d'avoir le cœur brisé. Je voulais une maison à la campagne. Que je n'aurai jamais. Et je n'aurai jamais cette vie parce qu'il faudra me soigner jusqu'à ma mort ! À cause de vous. À cause de toi ! Même si quelqu'un l'a attaqué, tout est arrivé par ta faute !

Elle s'affaisse lentement sur une chaise, saisie par une affreuse douleur. Elle remonte les genoux à son menton et les enserre entre ses bras. Des sanglots lui secouent le corps.

Marta me conduit à l'extérieur.

— Pourquoi dit-elle ça ? demandé-je. Pourquoi ne réagis-tu pas ? Et pourquoi lui as-tu parlé de Podkowa ?

Elle ne répond pas. Elle se presse un temps les mains sur le visage, très fort. Ça sent toujours le chien dans l'entrée. Des poils dansent encore dans la poussière sur le sol.

Au moment où j'ouvre la porte, Marta tend une main.

— Rends-moi les clefs, s'il te plaît.

Je lui envoie un regard interrogatif.

— Ce n'était pas une bonne idée, dit-elle en secouant la tête. Tout ça était une mauvaise idée, Marcin.

*

Je suis dans un magasin. Un grand. N'importe où.

Toutes ces allées sont belles. Tout ce qu'il y a de plus beau. De toutes les couleurs, des vitrines de grande qualité, même si le contenu l'est moins. On se soucie de nous. Personne ne se soucie autant de nous que les grandes surfaces. Je serre les mains sur la poignée de mon chariot. J'avance lentement.

Lors d'une réunion, un jour, un type a dit qu'il aimait arrêter de boire pendant six mois, un an, pour ensuite, en pleine forme, entrer dans un magasin, explorer les rayons et découvrir toutes les nouveautés. À la pause, on lui a demandé de sortir. J'ai oublié la tête qu'il a faite, mais il avait raison. Jack Daniel's goût piment. Je n'en ai jamais bu. Allez, en avant, même si je n'aime pas le piment. Je saisis une bouteille, format standard, non, deux. Plus une Baczewski à base de pomme de terre, un litre. Cher, mais encore modique. S'il vous plaît. Une Wyborowa, ordinaire, bouteille arrondie, un litre et demi, *welcome*, oh la belle pute, oh la grosse pute. Quoi encore ? Qui encore, mes chéries ? Jim Beam, de l'ordinaire. Et du spécial, une nouveauté, goûteuse. Finlandia, non, pas encore ça. Smirnoff, banal

goût d'essence. Kwadraciok, lire « alcool pur », vodka généralement associée aux travailleurs et aux hooligans, mais je considère que c'est un produit très sous-estimé. J'en prends une, comme ça, pour le goût. Quoi encore, histoire de lubrifier ? Encore une Becherovka. Je ne sais pas ce qui me prend. J'ai toujours considéré que la Becherovka n'était pas un alcool mais un médicament contre la grippe, et c'est en plus ce que buvait Pilch, le poète, dont je n'ai jamais réussi à lire les conneries. Conneries écrites et récrites sur ces pauvres nanas, des étudiantes hystériques aux cheveux longs jusqu'aux genoux, qui lui permettaient de se fantasmer en grand écrivain. Il sifflait et resifflait de cette vodka, pissait des trucs à propos de Dieu, entrevoyait des foutaises, des boutiques de cannelle à la Bruno Schulz, sur quoi il recevait des visites, des personnages venus d'autres livres, il se précipitait hors de chez lui, partait à la poursuite de personne, et rien n'en sortait. Il écrivait à propos d'enchantements, de métaphysiques. De quoi vous dégoûter de boire.

Il écrivait, le pauvre, sans savoir qu'à chaque séance de la thérapie, à chaque réunion des AA, on se moquait de lui. Encore, donc, quelque chose pour faire descendre tout ça. Un pack de six Miller. Non, deux packs. L'urine est un bon contre-poison, j'ai lu ça chez Władysław Reymont. Pourquoi est-ce que je pense tant à la littérature polonaise ? Un pack de six eaux minérales. Des pilules de vitamines, n'importe lesquelles feront l'affaire. Quoi encore ? Du Coca, deux litres. Et des citrons, un kilo. Et des sacs de glaçons, un, deux, cinq.

À la caisse, j'oublie le code de ma carte. Je reste comme ça une bonne minute à essayer de m'en souvenir, puis je tape un code erroné. La caissière me lance un regard fatigué, j'essaye de lui dire quelque chose, elle me répond en ukrainien puis me fait signe de frotter ma carte sur ma manche.

— Ça aide à se souvenir de son code ? lui demandé-je.

Elle ne comprend pas, mais ça me revient. L'année de la naissance de Piotr. 1993.

Devant le magasin, je commande un Uber qui arrive aussitôt. Le type porte une barbe et le nom le plus étrange du monde, Kahaladov, ou quelque chose comme ça. Il met à fond une fouterie de disco minable chantée dans une langue caucasienne. Je m'assois à l'arrière, je serre bien mes sacs. Les bouteilles sautillent comme des gamins tout excités.

Je descends en bas de mon immeuble. Entre des herbes rares et sales traînent des mégots, des bouts de cigarettes, des merdes de chien. De l'autre côté de la rue, deux enfants discutent sur une aire de jeux. Ça dessine tout un monde et me rappelle qu'il faut le fuir au plus vite.

— Marcin ! dit une voix.

Je me retourne. Deux types dans leur trentaine. Je ne les avais pas aperçus. L'un en jeans, l'autre en survêt. Le regard de types prêts, si on le leur demande, à aller défoncer une vieille. Deux bêtes.

— Salut.

À côté d'eux, Slawek Kurzyna en survêtement à logo de l'équipe de Pologne, et casquette à visière. Il me tend une main.

— Tu cherches quelque chose ? lui demandé-je.

— Et toi, qu'est-ce que tu cherches, Kania ?

Les deux autres se tiennent de chaque côté derrière lui. Les assassins de mon fils.

— J'appelle la police, fais-je doucement d'une voix piaillarde.

La peur me coince la gorge.

— Pour leur dire quoi, que tu t'es introduit chez le frère du maire de Podkowa pour le frapper à coups de marteau ?

Kurzyna mâche du chewing-gum. Il sent très fort un parfum, sans doute Armani Prive. Je reconnais les parfums comme si j'en buvais, je ne sais pas pourquoi.

Pendant un temps, personne ne dit rien, on entend juste un gamin qui s'adresse à un autre sur l'aire de jeux. Il a trouvé un ver de terre qu'il vient de gober, et ce ver qui maintenant vit dans son ventre lui raconte des choses.

Quel genre de choses ? demande l'autre gamin.

Plutôt terribles, répond celui qui a le ver dans l'estomac.

Slawek fait un geste, se retourne et se dirige vers le parking.

— Viens par là.

Je le suis docilement. Est-ce qu'ils vont aussi me tuer avant de me pendre à un arbre ?

— Vous allez aussi me tuer et me pendre à un arbre ?

Slawek s'arrête, rajuste sa casquette, me lance un coup d'œil et part d'un rire silencieux. Il désigne mes sacs de courses.

— Barti, prends les courses de monsieur Marcin, lance-t-il, elles sont trop lourdes pour lui.

Barti, celui qui avait brisé la mâchoire de Jadzia et poussé Piotr à la gare, vient délicatement me prendre les sacs, puis se dirige vers la voiture. Les bouteilles tintent les unes contre les autres, on croirait entendre des enfants implorer papa de revenir.

La voiture est une Range Rover Sentinel noire. On pourrait habiter dedans. Barti, celui qui a sans doute tué et pendu mon fils, pose doucement mes courses dans le coffre.

— Bande de fils de putes, leur dis-je.

— Calme-toi, Kania, vraiment, et monte devant.

Slawek ferme la portière. Il souffle et enlève sa casquette. Il reste une marque rouge sur son crâne chauve.

Je suis pris d'une fureur soudaine qui m'envahit, m'étouffe, je me mets à trembler, à pleurer.

— Il ne vous avait rien fait ! Rien fait, merde ! Rien !

Slawek démarre, la voiture roule, comme en lévitation.

— Bande de putes, qu'est-ce qu'il vous a fait, il ne vous a rien fait, mon fils, vous avez tué mon fiston !

Je fonds en larmes, de la morve me coule du nez jusque sur mes lèvres.

Plus rien ne m'intéresse, je me prends le visage entre les mains. C'est un autre que moi qui pleure. Je me dissous dans un brouillard gris.

Ils ne disent rien. Kurzyna prend la direction du centre. La ville est déserte. On dirait qu'on nous a ouvert la route. Une ambulance passe silencieusement.

— Écoute-moi bien, Kania. Tu me connais depuis un bon bout de temps, mec. Tu sais que je fais des affaires, c'est mon truc dans la vie. Tant que personne ne me dérange dans mes affaires, je suis le meilleur type du monde.

J'essaye de me calmer, mais chacune de ses paroles est comme une pierre brûlante que je reçois sur la tête. J'ai le crâne qui vrombit. Mes tempes vont éclater. Ma fureur devient une douleur sourde et insistante.

— Je ne me mets pas des bâtons dans les roues tout seul, tu comprends ? Ceux qui se retrouvent dans la merde l'ont toujours cherché. C'est ma théorie. Ils attirent les embrouilles, je ne sais pas pourquoi. Mais c'est la raison pour laquelle personne n'ira te dénoncer à la police parce que tu as tabassé mon associé. Si tu arrêtes de faire le con, tout ira bien. On a compris que tu étais désespéré. Ton fils est mort. Eh merde, Kania, moi qui ai deux filles, j'ai du mal à imaginer une chose pareille, mec. Mais toi, tu as survécu à ça.

— Bugajski n'est qu'un fumier, lui dis-je.

Il se retourne vers moi. Je n'ai même plus la force de l'invectiver.

— Tu as toute ma compassion, vraiment.

Un mélange de larmes et de morve forme une croûte molle et salée sur mon visage. Je retrouve lentement mon corps, je me sens sale et trempé de sueur. Je regarde mes Adidas tachées de boue, on dirait les chaussures de quelqu'un d'autre. Mes ongles sont rongés, cramoisis, comme si j'avais gratté de la rouille.

— Mais enfin, Kania, on se connaît, on a fait des affaires tous les deux. Et ça marchait. Chacun faisait son beurre, personne ne roulait l'autre.

Nous roulons en direction du parc Lazienki, de l'autre côté de la Vistule. Le stade national nous fait signe, une sorte de chapka stupide, trop petite, posée sur la ville.

— Tu as tué mon fils, répété-je.

— Personne n'a tué ton fils, Kania. C'est terrible que tu te sois mis ça dans la tête.

— Bande de fils de putes, dis-je d'une voix basse mais plaintive, comme le couinement d'une souris.

Le fleuve est une coulée de poix noire dont je fais désormais partie. Je tends la main et j'entends la voix du fleuve.

— Encore une fois, tout le monde comprend votre désespoir, à toi et ta femme.

Nous arrivons à Saska Kepa, dans une transversale de la rue Francuska. Les masses des immeubles se dressent dans l'air épais. Quelqu'un promène son chien.

Cette maison, je m'en souviens. Il y avait une fête. Avec de vieilles connaissances. Une pièce à l'étage. Un whisky au nom imprononçable. Puis Robert, le carambolage, la tôle enfoncée, le cou qui fait mal, et quelqu'un qui ne pourra plus jamais marcher.

Mais maintenant, plus de fête. Un type attend devant la porte. Je le reconnais au moment où je descends de voiture, c'est Tomek, le chauffeur.

— Tout va bien, fait-il à Slawek qui se gare devant la propriété.

— Je sais, répond Slawek.

Nous pénétrons à l'intérieur. Un des deux voyous porte mes filets de courses. Une fois entré dans la vaste cuisine brillamment éclairée, il les pose sur une table.

— Je peux ? demande Slawek en inspectant le contenu.

Je confirme de la tête. Il tire une bouteille de Jack pour l'examiner à la lumière.

— Tu bois ce genre de jus, Kania ? s'étonne-t-il.

— Je ne bois pas, je suis alcoolique.

Slawek éclate de rire et secoue la tête, sur quoi tout le monde part en rigolade. Il tire les sacs de glaçons qu'il range dans le congélateur. Je m'assois sur une chaise et observe la pièce. Environnement spacieux, clair, arrangé avec goût. Des murs crème. Aéré, a dû dire son décorateur d'intérieur.

— Allez regarder la télé, les gars, dit Slawek aux deux bêtes.

C'est l'un d'eux qui m'a projeté contre le rideau de fer à l'entrée du restaurant chinois, tandis que l'autre emportait Piotr pour…

— Je croyais que les alcoolos étaient ceux qui buvaient, et non ceux qui ne buvaient pas, lance Slawek.

Il écarte le bourbon et prend la bouteille de Baczewski.

— Ça, c'est meilleur.

Il sort deux verres du placard à vaisselle. En pose un devant moi, l'autre devant lui. Verse deux doigts. C'est une bonne vodka, dense, fluide, douce, qui ne râpe pas, ne repousse pas, qu'on peut boire tiède, sans rien à ajouter pour la faire descendre.

Je regarde l'installation de la cuisine. Je pense aux ustensiles et aux couverts qui reposent dans les tiroirs. Il doit sûrement y avoir un bon couteau. De ceux qui ne rouillent jamais. Je devrais avoir le temps d'en planter un avant d'être maîtrisé. Je suis en état de le faire. On peut toujours accomplir des progrès terribles en matière de violence.

Slawek ingurgite sa dose d'un coup. Il s'essuie les lèvres. Ne grimace même pas, émet juste un souffle silencieux.

— Bois, dit-il.

Je fais non de la tête.

— Bois, tu en as besoin.

J'essaye de penser à autre chose, je pense donc aux couteaux.

— Cette affaire est beaucoup plus compliquée que tu ne penses.

Il se ressert une deuxième dose, identique à la première.

— Dis-moi, Kania, pourquoi as-tu quitté le groupe ?

— Je ne sais pas.

Je secoue la tête, désarçonné.

— Tu le sais.

Le verre sur la table semble se mettre à remuer comme si s'approchait un tremblement de terre. Je l'attrape pour qu'il ne se renverse pas.

— Je n'étais pas assez bon pour jouer, dis-je.

— Foutaises, répond Slawek, tu étais le meilleur.

Il s'appuie contre le dessus de la table avec l'air d'un type qui pense peut-être à quelque chose, mais que ses propres pensées ennuient. Il sirote son deuxième verre, garde la vodka en bouche, il doit être en train de se passer la langue sur le palais.

— Tu étais le meilleur guitariste de rock dans ce pays, putain. Les morceaux te venaient comme une chiasse d'enfer. Tu étais meilleur que Holdys, si seulement il avait continué à jouer. Tu aurais pris

quelques musiciens, tu aurais fondé ton groupe et tu aurais été le roi. Janson, et Gawlinski, et Borysewicz se seraient disputés pour aller te chercher des clopes au tabac du coin. Mais regarde, Kania, merde. Tu as pris ta retraite après un seul morceau. Un seul morceau de merde. Tu aurais pu faire un disque par semaine. J'ai vu comment tu jouais, comment tu travaillais.

Je porte le verre à mes lèvres. Je renifle l'alcool. Je me retrouve à l'entrée d'un tunnel de verre inondé d'une apaisante lumière laiteuse.

— Sauf que tu es un faible, Kania. Tu t'es laissé manipuler par un fils de pute. Il t'a d'abord relégué à la basse parce qu'il ne pouvait pas supporter qu'il y ait deux stars dans le groupe, mais il avait besoin que tu lui inventes ces airs qu'il continue à jouer jusqu'au festival du chou-fleur à Trifouillis, là où on lui permet encore de se produire. Tandis que toi, tu t'es mis à monter des affaires, puis à te saouler comme un cochon.

D'un geste imperceptible, j'approche le verre de ma lèvre inférieure, je sais qu'il n'y a rien de mauvais dans ce tunnel. Je sais qu'il vaut mieux se retrouver là que dans la mélasse.

— Soit dit en passant, ce gars qui était venu te chercher au moment où tu faisais le con, c'est terriblement triste.

— Robert, dis-je à voix basse.

— Peut-être. Le gars n'a paraît-il même pas touché d'assurance. Quelqu'un m'a dit que sa femme fait la quête pour acheter une meilleure chaise roulante. Mais ce n'est peut-être pas vrai. N'y pense pas, ne t'en fais pas pour ça.

La lumière laiteuse épouse une forme de mains amicales et invitantes. Un bruit de télé arrive de la pièce voisine. Ça doit parler de Czarnecki et de son expulsion possible du Parlement européen. Je me souviens de ce Czarnecki. Une grosse tête d'abruti. Je me

demande ce qu'un type pareil fait en politique, il ne saurait même pas nettoyer des carreaux.

Et pourtant, je voudrais maintenant être ce Czarnecki, pouvoir me plaindre de ce qu'on voudrait me virer de quelque part.

— Zbyszek m'a aussi manipulé, tu comprends. Ce qui est arrivé à ton gamin, c'est aussi sa faute, en un sens.

— Je ne comprends pas.

— Bois un coup, Kania.

La furie qui revient. Il a tué mon fils, ce salaud. Cette fois, c'est trop.

Une petite gorgée, ça descend vite, ça brûle, c'est bon, c'est fameux, c'est plus que fameux, du petit-lait coule dans le tunnel, la lumière me tend la main, puis me précipite vers l'intérieur, je perds l'équilibre, je me raccroche à la table. Le désert se change en jungle.

— Très bien, santé !

Slawek me ressert, finit son verre, se ressert encore.

— Excuse-moi de disposer comme ça de ta bouteille.

Je veux lui dire que pas de souci. Mais Marta est à côté, un marteau à la main. Elle le brandit.

— Tu bois même avec l'assassin de ton fils, siffle-t-elle.

— Quoi ? lui demandé-je.

— Hé là !

C'est Slawek qui claque des doigts.

Je me retourne. Slawek est presque en double.

— Un seul verre, et tu délires. Tu vas mal.

Il hoche la tête. Il ne fait plus à nouveau qu'une seule personne.

— Ça va mieux.

— Écoute, Zbyszek et moi on se connaissait aussi bien qu'avec toi. Sauf que j'ai copiné un peu plus avec lui, excuse-moi, j'ai toujours pensé que c'était un mec plus sympa que toi. Plus marrant, tu

comprends, pas le style relou, il racontait des blagues. Pour moi, tu as toujours été tordu, même si, je le répète, en affaires tu as toujours été réglo. Quoi qu'il en soit, pour ce qui est des appartements, ça faisait longtemps que j'étais dans le coup. J'ai toujours su qu'en Pologne, le plus d'argent à faire se trouvait dans les privatisations, et j'ai même essayé de participer à la privatisation d'Unitra, jusqu'à ce que la flicaille de Poznań ne s'en mêle. Puis, un jour, sur un yacht, Rosiak, un morveux de vingt ans et quelques, m'a parlé du décret Bierut.

Il marque une pause. Nouvelle gorgée. Pour moi. Pour lui. Visions diverses.

Marta se tient toujours à côté. Avec le marteau. Piotr aussi est là. Mais il ne me regarde pas.

Un grand feu brûle devant la maison.

Le corps enterré de Capone couvert de larves.

— Il m'a dit que c'était simple comme bonjour. Tu repères un immeuble nationalisé après 1945. Rien que le terrain suffit, on sait comment ça fonctionne. Puis tu vas voir dans le cadastre, tu cherches qui a été le propriétaire, et tu cherches un héritier vivant. En règle générale, il s'agit d'une vieille personne au courant de rien. Tu vas la voir chez elle, tu lui expliques qu'elle a un droit à restitution, tu lui rachètes ce droit. Nous avons payé des sommes décentes. Mais pas ce fumier de Masarski qui a racheté à une mamie les droits du 20 de la rue Koszykowa pour cinquante zlotys. Nous, on donnait quelques dizaines de milliers, jusqu'à cent mille. Qu'est-ce qu'une vieille aurait à foutre de plus ? S'acheter une télé neuve, un fauteuil confortable, des stocks de médicaments. De quoi vivre en attendant la mort. Tu aurais donné davantage qu'elle aurait tout refilé à ce salaud de Père Rydzyk.

— Possible, dis-je.

Incapable de dire autre chose.

— Et des fois, il n'y avait personne. Il fallait donc inventer, fabriquer des documents, mais qu'importe. Ça roulait. Tout était légal. On n'a viré personne de ces logements. Ça, c'est des fariboles, Kania. Pas de passages à tabac, de fenêtres cassées, de pétards lancés dans les apparts. Ça, c'est plus tard, une invention de ces juifs de *Gazeta Wyborcza*.

— Possible, répété-je.

— Autre chose, ces gens n'étaient que des plaies, des infections comme tu n'en as jamais vu. Une bonne femme qui élevait des poules et des oies dans son logement. Un vieux qui avait répandu de la terre dans une chambre pour y faire pousser des carottes. Indescriptible. Tu appellerais ça des locataires ? Des gens qui ne se lavaient qu'une fois la semaine, dans un seau.

— Possible, répété-je plus bas encore.

Je me sens de plus en plus fatigué. La deuxième gorgée passe avec davantage de douceur.

— Pour en venir au fait. Zbyszek s'est assez rapidement rapproché de nous. Il cherchait un moyen de placer tout le pognon qu'il avait fait sur tes chansons. Je lui ai même dit, inscris Kania à la Société des auteurs et compositeurs, tu n'as rien à perdre, ce sont ses chansons. Je ne voulais pas te le dire, mais comme c'est à nous que tu as acheté tes appartements, tout cet argent est resté dans la famille.

Je le fixe des yeux. Mon regard doit être lourd parce qu'il commence à se défendre.

— Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ? Personne ne t'a roulé. Tu es tranquille jusqu'à la fin de tes jours. Tu te sens mal, Kania ?

— Continue, lui demandé-je.

— Tout allait pour le mieux jusqu'au moment où ils ont tué cette vieille. Je ne sais finalement pas pourquoi. Elle faisait le siège des

tribunaux, têtue comme une ânesse. C'est triste pour cette Karulska…

— Kalska.

Le nom sort du brouillard, remonte à la surface.

— Oui, Kalska, confirme-t-il. Kalska. Ils ont paniqué, ces débiles, ils voulaient juste lui ficher la trouille, mais l'un d'eux a cogné trop fort.

Je vois Jadzia au sol. J'entends ses mâchoires craquer. J'ai terriblement froid, il faut que je boive quelque chose. Je lui demande d'un geste de me servir.

— En tout cas, cette Association des locataires s'est essoufflée après quelques années. Ils n'ont gagné aucune affaire. Ils étaient de moins en moins nombreux et finissaient par mourir l'un après l'autre. Des momies sans dents. Et voilà qu'après le meurtre de cette Karulska, pardon, Kalska, soudain ils reçoivent du vent dans les voiles. Sa meilleure copine, celle de Podkowa, a repris la tête de l'Association. Brzezinska ? C'est ça, Brzezinska. Les journalistes l'ont contactée et se sont mis à raconter ces foutaises sur des cadavres et des pétards lancés, et qu'on aurait fait ça pendant des années, et pas seulement nous, ils avaient constitué des tas d'archives. On a commencé à avoir le feu aux fesses, parce qu'on avait d'autres affaires en cours, on venait de conclure avec ce crétin de Bugajski la reprise du manoir de Podkowa. On avait, en plus, presque bouclé la reprise des manoirs Potulicki et Teichfeld, on avait trouvé des acheteurs, un fonds d'investissement suisse. Tout ce fric devait repartir vers d'autres investissements. Rosiak construit justement un nouvel ensemble à l'extrémité de Wilanow, vingt blocs, il a besoin de pognon. Cette foutue Brzezinska s'entêtait à mort pour ce manoir parce qu'il était sur son terrain, et qu'elle habitait là, dans ce foutu Podkowa. Et là, le fonds d'investissement reprend ses billes quand il voit se profiler un procès avec commission d'enquête. On s'est réunis tous les trois,

Zbyszek, Rosiak et moi. Vodka, viandes grillées. Zbyszek a dit : écoutez, on ne peut plus se permettre de nouvelles conneries comme avec cette Kalska, mais il faut qu'on sache ce qu'ils préparent dans l'association. Le seul moyen est de faire entrer quelqu'un chez eux.

Nouvelle gorgée. Une très bonne gorgée. Lait et miel qui s'écoulent dans un tunnel.

— Je lui ai dit qu'il avait trop regardé de James Bond. Il me dit que non, d'ailleurs il ne voit pas de quoi je parle. Attends, dit-il, ce ne sont que des vioques. Pas un qui sache se servir d'un ordi. Il faut leur envoyer quelqu'un censé les aider avec internet et tout et tout, comme ça, il pourra tout contrôler, et veiller à ce que personne ne vienne nous salir. Il a dit qu'il connaissait un gars qui saurait faire.

Il me regarde.

Ça lui pèse d'avoir à me dire tout.

Si je ne lui avais pas apporté de vodka, il n'aurait pas sorti un mot.

— Le fils Kania, dit-il. Un certain Piotr.

Je suis pris d'une secousse violente. Toutes mes tripes se mettent à trembler.

— Je le souligne d'emblée, je ne l'ai vu qu'une fois dans ma vie. Je ne me suis même pas fait d'opinion. Un gars normal, réservé. Il a pris une bière, mangé des frites, salué, et il est parti.

Je prends la bouteille et je verse. Je soupèse le verre et examine la vodka comme Socrate a fait pour la ciguë, je gobe, gloup, direct, sans réfléchir, sans analyse. Elle me remonte aussitôt à la bouche, je la ravale avec son mélange de bile. Slawek me regarde avec dégoût.

— Alors il est allé faire des trucs là-bas, ton gamin. D'abord noter leurs données, adresses, téléphones, engagements de crédits, factures… On a récupéré toutes leurs infos, il a fait ça au petit poil.

— Mais vous… vous êtes venus le chercher, le jour où il s'est introduit chez Bugajski. Vous l'avez emmené en forêt. Vous l'avez menacé. Pourquoi donc, s'il travaillait pour vous ?

— Tomek ! lance Slawek.

Tomek rapplique en se grattant le crâne. Vêtu d'un survêt noir, il a l'air d'être chez lui. Il doit habiter ici. Il sent la sueur et quelque chose de chimique, de l'engrais, des médicaments, difficile à dire. Slawek lui montre la bouteille et le regarde d'un œil interrogatif.

— Je peux le servir ? me demande-t-il.

Boire, pas boire, quelle importance, me dis-je. Lors des réunions de thérapie, on en fait toute une histoire. Alors que ça ne veut rien dire, qu'un type boive ou pas. Slawek prend un verre qu'il remplit et tend à Tomek. Celui-ci le boit comme si c'était de l'eau.

— Raconte à Kania comment ça s'est passé le jour où son gamin s'est introduit chez Bugajski.

— Oh, putain…, dit Tomek et il tourne son regard vers moi. Bugajski a appelé, complètement bourré, un soir, quelqu'un venait de s'introduire chez lui, ça devait être un de ces journalistes de *Gazeta*. Il a dit qu'il l'avait coincé, ce qui…

— Bugajski fait une fixation sur les journalistes, ajoute Slawek. C'est parce qu'il voudrait qu'on parle de lui, c'est son rêve. C'est un malade.

— Comme il avait téléphoné, on y est allés. On arrive, tu vois, lui est tout excité, putain, comme un curé à la communion. Et le garçon qui reste assis sur le canapé et boit son jus comme s'il avait été invité. Moi, je vois tout de suite que c'est le jeune de chez Zbyszek, je ne savais pas que c'était ton gamin, putain, ce que le monde est petit. Mais Bugajski n'en savait rien non plus, alors nous on y va franco, mais une fois dans la voiture, on y va plus mollo, c'est quand même un gars de chez nous. On arrive à un McDo, on se gare au parking, et

je lui demande : de quoi il s'agit, fiston. Pourquoi il est allé chez Bugajski ? Est-ce que c'est Zbyszek qui le lui a demandé ?

— Parce que j'ai dit que je n'en savais rien, le coupe Slawek. C'était Zbyszek qui s'en occupait, de toute cette affaire.

— Justement. Et le gamin nous dit : je ne travaille plus pour vous, je suis devenu votre ennemi. J'ai enregistré vos conversations, et tout ira chez le procureur, tout. Qu'il va dénoncer nos crimes, que Varsovie va se couvrir de sang d'innocents, des trucs comme on en lit dans les livres d'école. Excuse, je sais que c'est ton gamin, excuse-moi, Kania, ajoute-t-il en me regardant.

Tout tourne à l'intérieur de moi comme dans un tambour de machine à laver, les reins, les boyaux, les poumons, la vodka.

— Et qu'est-ce que tu lui as dit, Tomek ? s'enquiert Slawek.

— Je lui ai dit : ah bon. Et je lui ai demandé s'il fallait l'amener quelque part.

— Et tu l'as amené quelque part ?

— Il n'a pas voulu. Il est parti tout seul du côté de Podkowa.

— Tu l'as menacé ? Tu as voulu lui casser la gueule ?

— Qu'est-ce que tu vas chercher ?

Sincèrement étonné, Tomek regarde Slawek.

— Tu penses que je n'ai rien de mieux à faire que de menacer les gens de leur casser la gueule ?

Slawek me regarde avec un sourire. Il ouvre les bras.

— Il a bien sûr enregistré des choses, sur un site chinois, nos juristes ont écouté et vérifié. On nous entend discuter de la couleur dans laquelle on doit repeindre les murs. Qu'est-ce que ça peut foutre, et à qui ? Mais ces gens-là, tu vois… Cette femme est à l'hôpital, pas vrai ? Nous avons même réfléchi à une manière de l'aider.

Il fronce les sourcils, et pour la première fois j'entends de la colère dans sa voix.

— Je n'ai jamais rien fait d'illégal, putain.

Je me sens horriblement faible. Comme si ce n'était pas de la vodka mais mon propre sang que j'avais bu. Slawek se calme. Puis il poursuit :

— Je me suis ensuite engueulé avec Zbyszek. Pour être clair, je l'ai viré franco de port. Il n'était pas plus investisseur que toi négociant, et il se comportait comme s'il avait lui-même construit ces immeubles. Et il se trompait dans les comptes, mais toujours à son avantage. Il a essayé, mais il a vite compris, parce que ce n'est pas à moi qu'on apprend à faire des grimaces. Ton gamin nous a un peu bernés, mais on savait qu'on n'avait pas de soucis à se faire. Les gens ont cessé de s'intéresser à Kalska. Et d'ailleurs, si ce péquenaud du PIS a créé une commission, personne pour le moment ne s'intéressait à nous. Le plus drôle est la façon dont l'abruti qui a tué cette pauvre femme a avoué. Il transpirait, ce foutu toxico, et il gémissait. Tu peux le voir sur internet.

— Quel abruti ?

— L'amant de Masarski. C'est Masarski qui lui en a donné l'ordre, parce qu'il lui avait rayé sa voiture avec un clou et lui avait balancé de la merde dans son bureau.

— Et il lui est arrivé quoi ?

— À ton avis ? Personne n'ira le mettre en taule, il se ferait pendre dans sa cellule. Il tenait tout le conseil municipal. Il avait contre eux tout un stock de casseroles.

— Piotr, chuchoté-je.

— J'ai vu ton gamin pour la dernière fois devant ce McDo, assure Tomek.

— Et je regrette, Kania, vraiment. J'ai deux fils. Mais si personne n'a liquidé ce salaud de Masarski, personne non plus n'a tué ton fils.

Je me sens comme un bouffon. Je pense que je pourrais me couper les mains. Poix épaisse, brouillard, rien d'autre. Calme-toi, me dit ma mère.

— Je vais te tuer, dis-je à voix basse.

Piotr, mon fils chéri.

Slawek s'approche de moi. Il me pose une main sur l'épaule, puis me prend dans ses bras. Comme une femme. Ses parfums me défoncent le nez.

— Je vais te tuer, grondé-je.

— Tu ne vas pas me tuer, Kania. Et tu as besoin d'aide.

— Et qui, alors ? demandé-je presque sans voix. Qui a pendu mon fils à un arbre ?

Slawek se dégage.

— Je ne veux rien dire que tu pourrais mal comprendre. Mais Zbyszek était en rogne contre nous. Terriblement. Tu devrais aller lui parler.

— Oui, tu devrais, ajoute Tomek.

— Mon fils chéri, répété-je.

Je me lève mais trébuche sur mon ombre et tombe en arrière, sur le cul, dans un bruit sourd. Personne ne réagit.

— Je sais que ton gamin avait pris contact avec lui, pas avec nous. Et c'est à lui aussi qu'il a pris de l'argent. Je ne sais même pas combien Zbyszek l'a payé. J'étais pour ton gamin un copain de rencontre. Il était pour moi un collègue en informatique. Rien de plus.

Je tente de me relever. Mes coudes glissent sur le plancher. La vodka gronde dans ma tête, quelque chose se met à danser dans mon estomac, quelque chose de répugnant et de vivant, des ailes gluantes

qui s'agitent. Mon corps est ivre, mais pas mon cerveau. C'est un état répugnant, comme une paralysie succédant à une attaque. Je me redresse, retombe, vomis, m'excuse, vomis sur ce beau plancher, rien que de la vodka et de la bile. Ai-je mangé quelque chose depuis l'enterrement de Piotr ? Ça piaille et ça ronge mon estomac. J'aperçois brièvement le reflet de quelque chose dans la flaque jaune. Qui remue, bouge. C'est Marcin Kania dans son vomi, sur un autre plancher. Un homme qui n'a jamais existé.

— Ramène-le chez lui, fait Slawek.

Tomek me ramasse. Il montre la flaque à Slawek.

— Nadejda nettoiera ça.

Un des deux voyous, Wrona ou Barti, se joint à nous alors que nous traversons la maison. Il récupère au passage mes sacs de bouteilles et nous emboîte le pas. Minute. Je ne peux pas sortir juste comme ça. Je m'arrête brusquement et me tourne vers lui.

— Je vous ai poursuivis dans la gare, dis-je. Vous étiez en train de tabasser mon fils, vous le tiriez vers les quais, vous l'avez jeté dans le train. C'était vous. Je vous ai poursuivis dans la gare. Tu m'as balancé contre le rideau de fer. Tu avais ses papiers. Toi.

Je pointe un doigt sur sa poitrine.

— C'était toi. C'est toi que j'ai poursuivi. Toi.

Il ne répond pas, il se contente de regarder Slawek adossé au mur. Il a les yeux tristes de celui qui vient de piquer son vieux chien.

— Ensuite, tu as donné des coups de pied à Jadzia. Devant chez Brzezinska. Tu lui as démoli la mâchoire. Une vieille femme. Salopard que tu es.

— Je ne sais pas sur quoi il délire, dit le type à Slawek.

— C'est lui qui l'a fait, dis-je, et je me remets à pleurer. Barti ou Wrona ? Wrona ou Barti ?

— Lui, c'est Barti, explique Tomek.

Va pour Barti. Que je vais aussitôt oublier. Barti est là, immobile. Je vais l'oublier, mais d'abord je vais lui arracher la gueule. Je perds l'équilibre. Tomek me rattrape. Délicatement, avec égards, comme avec une femme.

— Jadzia, c'est qui ? C'est ta copine ? demande Slawek.

Mais pourquoi, merde, ne comprend-il pas ? Pourquoi il ment ?

— Je ne vois pas de quoi il parle, pas la moindre idée, Slawek, dit l'assassin, cette espèce d'ogre.

— Ramène-le chez lui, dit Slawek déjà loin.

Me voici, Marcin Kania, moi jobard, couille molle, pochtron à la naissance duquel s'est constitué le Collectif International du Crachat à la Gueule de Marcin Kania, petite bite venue au monde pour montrer par son existence jusqu'où il est possible de dégringoler, existence dont l'essentiel a déjà été bu, oublié, existence encore existante mais pas pour longtemps.

Tout ce qu'elle a de précieux parti en gadoue.

J'ai encore envie de vomir.

Tomek me guide jusqu'à la voiture. J'ai quand même la force de lui donner mon adresse. Il me passe un sac que, je ne sais pourquoi, il gardait sous son siège. Il me dit qu'au cas où, je n'ai qu'à vomir dans ce sac.

Nous roulons longuement, sans mot dire, dans la ville déserte et silencieuse.

Nous arrivons à Wawer. Une fois sur place, je réalise que je lui ai donné l'adresse de Marta. Notre adresse. Dur. Je n'ai pas la force d'aller plus loin. Je prends les sacs avec les alcools, je les pose à terre, je pousse le portail.

Je tombe à genoux dans l'herbe, et je vomis.

J'ai fait ça tant de fois.

Je me relève, je m'essuie la bouche. Je retourne aux sacs avec les alcools. Je balance le tout dans un container à ordures.

La porte est ouverte. Le rez-de-chaussée est sombre, il sent la literie qu'il vaudrait mieux laver, mais on peut encore y passer une nuit ou deux. Je m'arrête, je renifle l'odeur. C'est l'odeur de chez moi.

Il y a toujours une couverture sur le canapé. Il fait sombre mais je sais m'y retrouver à tâtons. Au moment où je me couche, un hélicoptère vient vrombir dans mon crâne, mais je devrais réussir à ne plus dégueuler.

Quelqu'un descend l'escalier, s'approche et me touche la tête. C'est Marta.

Je me soulève et me mets à roter.

— Excuse-moi, excuse d'être revenu, c'est que je me suis trompé.

— Ça ira, ça ira, viens dormir.

— Non, je rentre. Ula ne veut pas me voir.

Je tente de me lever.

— Reste couché.

Marta me repousse sur le sofa.

— Ula n'est pas là, elle est allée chez une copine à Gdansk. Je le lui avais demandé.

— Tant mieux, fais-je doucement. Tant mieux.

Elle disparaît tandis que je m'enfonce dans un sommeil lourd. Elle me réveille pour un bref instant. Elle pose quelque chose à côté de moi.

— Tiens, de l'eau et des cachets.

— Merci.

— De rien. Dors, répond-elle en s'éloignant.

Je m'endors avant qu'elle n'arrive à l'étage.

*

Je suis sous l'arbre auquel Piotr est pendu. Tout est rouge dans la forêt. Le ciel est rouge. Un grand incendie.

Piotr est accroché à l'arbre, Zbyszek se tient devant moi.

— Kania, je t'aime comme la Russie, dit-il.

Il saisit Piotr par les jambes et le pousse. Piotr commence à balancer d'avant en arrière. Je me mets à crier. On n'entend rien. J'ai la gorge arrachée.

— Un bon garçon qui ne buvait pas, fait Zbyszek en riant.

Il part dans des éclats de rire alors que tout se met à brûler. Piotr aussi brûle. La fumée forme une brume grise.

— Un bon garçon, répète Zbyszek, hilare.

*

Nous avons bien plaisanté, Marta et moi. Pour la première fois depuis dix bonnes années.

— Regarde, nous sommes un couple tellement minable que nous n'avons même pas réussi à divorcer convenablement, a-t-elle dit.

Je me suis mis à rire. Elle aussi. Nous étions dans la cuisine en train de fumer des cigarettes. Deux loques humaines. Marta a fait à dîner, un ragoût de tout ce qu'elle a trouvé dans le frigo. Délicieux. Il y avait longtemps que je n'avais pas mangé quelque chose ayant une saveur quelconque. En me servant, elle m'a délicatement touché l'épaule. J'ai sursauté comme sous le coup d'une décharge électrique. Après quoi j'ai dormi des heures et rêvé que j'avais bu et que maintenant j'allais le tuer. Pas d'autre solution. Je ne peux pas passer ma vie à ramper comme un vieux rat aux pattes arrachées.

Désormais, Marta est dans l'escalier et me supplie de n'en rien faire. Pourtant, c'est ma Mission. Nous en sommes arrivés là.

Je m'appelle Marcin Kania, et je suis – sans doute – un assassin.

Je vais aller tuer quelqu'un.

Nous avons une fille. Et un fils. Oui, nous l'avons toujours.

Je mets mes chaussures de montagne, parfaites, jamais utilisées. Je viens de les retrouver quelque part. Je ne me rappelle pas quand ni pourquoi je les achetées. Marta descend les marches et vient se tenir devant la porte.

— Non, dit-elle.

Elle dit et redit ce mot en boucle, vite, vite et à voix basse, mais je sais qu'elle va bientôt se mettre à le crier. Elle a l'air d'un spectre, elle a maigri de quinze kilos ces dernières semaines. Son survêtement sale pend sur elle comme une traîne noire.

— Nounours, que nous reste-t-il ?

— Il nous reste Ula.

Je tiens à la main un sac de sport avec le logo d'une chaîne de salles de muscu, difficile de dire d'où il me vient, je n'ai pas souvenir d'être jamais allé suivre un entraînement. Le sac est petit mais pratique, on peut y ranger une bombe de gaz poivre, un ensemble de couteaux de cuisine, un hachoir à viande, une agrafeuse de bureau, des tenailles, un tournevis, une bobine de fil, une mince corde en plastique.

— On vivrait alors ensemble, en couple marié, après tout ça ? lui demandé-je.

Je dépose un baiser sur sa tête. Elle sent la cigarette.

— On ne va jamais s'en tirer, Nounours.

— Ula a raison. Nous devons penser à elle, nous ne pouvons pas lui faire ça, implore-t-elle encore.

Je n'ai pas besoin de beaucoup de force pour la repousser. Elle est si faible.

— Je prends tout sur moi.

Elle ne répond pas.

— Tous ces foutus appartements sont à vous. Vendez-les. Vous aurez de quoi vivre.

Elle ne répond pas.

— C'est ma faute, excuse-moi. Mais je l'ai déjà dit, c'est l'unique issue.

Je pose une main sur la poignée, j'ouvre la porte.

Cette ville. Noire, déserte. Dans le brouillard. Je conduis la voiture de Marta, sans permis. Le sac de sport sur le siège passager me dit : tu vas t'en sortir, tu vas improviser. Je l'écoute, je roule en casse-cou, je brûle les feux, je grille les priorités. Je veux sans doute que la police m'arrête ?

Qu'importe ce que je veux vraiment.

L'important est de déterminer la sanction.

Pour moi ? Pour lui ? Aucune idée.

C'est lui qui a fait ça. Il a pendu Piotr à un arbre en se servant des bras de ces deux voyous, Wrona et Barti. Ils l'ont chopé à la gare, tabassé, accroché à une corde, après quoi ils ont frappé Jadzia devant la maison de Brzezinska. Ils n'ont pas voulu le reconnaître devant Slawek parce qu'il leur aurait arraché la tête. Il serait allé lui-même à la police. Slawek, qu'est-ce que je dis, il est réglo. Slawek n'a pas menti. Il doit maintenant être en train de leur parler, sévèrement, en homme, il crie, il leur demande, tas de débiles, qu'est-ce qu'il s'est vraiment passé avec Piotr Kania ?

Zbyszek était furieux contre Slawek d'avoir été viré de l'affaire. Le fumier, le salaud. Combien d'années a-t-il fallu pour qu'il me reconnaisse les droits sur ces chansons ? J'aurais maintenant trente et non pas sept appartements. Cent appartements. Piotr serait vivant, et il vivrait comme un roi. Zbyszek a vécu sur son dos. Le dos de mon fils.

Je n'ai aucune idée de la façon dont je vais le tuer. Je vais d'abord lui envoyer du gaz dans la gueule. Puis je vais essayer avec le

couteau, mais je ne sais pas si j'en serai capable. Plus facile sans doute de cogner que de poignarder.

J'ai appelé Zbyszek ce matin, comme ça, en ami. Je lui ai dit que je voulais le rencontrer pour discuter, et que je préférais un endroit discret, pas dans un café. Il m'a invité chez lui, sans hésiter. Il a proposé une heure, ajoutant qu'il serait seul, que sa petite copine, je ne sais pas qui c'est, serait dehors à traîner dans les galeries marchandes.

Mon fils n'ira plus jamais traîner nulle part. Mon fils chéri brandit une pierre sur une plage de Croatie. Il est assis en face de moi dans un café. Il dit qu'il est arrivé quelque chose de terrible.

Mon brave et bon fils.

Pourquoi ai-je pensé toute ma vie que tu étais un trouillard, mon fils ?

Le ciel est rouge, tout est en feu.

L'immeuble est au bord de la Vistule, à proximité de la rue Dobra. Je me gare devant, il y a de la place. Tous ces immeubles d'habitation ressemblent à des hôpitaux de luxe.

J'ouvre le coffre et sors le sac.

Je le jette sur mon épaule et me dirige vers le bâtiment.

Je m'appelle Marcin Kania, et je m'en vais aller tuer un homme.

Sur quoi j'irai boire.

J'entre, je dis au concierge chez qui je vais. Pas la peine de rien cacher. Je vendrai les appartements, elles auront de quoi vivre, je ne serai plus utile à personne.

Je sonne à la porte. Il ouvre presque instantanément.

— Salut, Kania.

— Salut, Zbyszek.

— Tu reviens de la muscu ? fait-il en montrant le sac.

— Ah, oui… non, enfin… oui, oui.

— Et tu veux continuer les exercices chez moi ?

— Je n'en sais rien. J'ai pris le sac par réflexe, dis-je en m'efforçant de sourire.

Nous nous tenons l'un devant l'autre, et il finit par dire :

— Qu'est-ce que tu attends ? Entre.

Je serre fort le sac. Il est chaud au toucher. Je franchis le seuil.

Il est venu à l'enterrement de Piotr, le salaud. Il était là à faire semblant de pleurer.

Toute sa vie, il a fait semblant. Toute sa vie il n'a pensé qu'à bouffer, se pavaner, baiser, picoler, faire du fric. Il n'a pensé qu'à lui-même, qu'à frimer, voyez quel type chouette je suis, et tout ça rien que pour bouffer, se pavaner et baiser encore.

— Tu bois quelque chose ? me demande-t-il.

— Je voudrais parler de Piotr.

Des guitares alignées contre le mur. Principalement des Gibson, des Les Paul, ES-336, une Flying V, en évidence, pour la frime. Il n'a au fond jamais bien joué. C'est moi qui lui ai appris les accords de base.

— C'est terrible, vieux. On n'a même pas eu le temps de parler à l'enterrement. C'est affreux, merde. Le pire qu'on puisse imaginer.

Le sac me brûle, comme s'il était chargé de charbons ardents. Zbyszek me fait signe de m'asseoir.

— Je voulais parler de Piotr, de Slawek et de l'Association des locataires, précisé-je.

Il essaye de dissimuler, en vain, son visage est lisible comme un livre de maternelle. Il n'a jamais su jouer, il l'a fait une fois dans un film, une comédie à la noix, *Les mecs ne pleurent pas 3*, ou un truc comme ça, minable. Il était censé jouer son propre rôle, celui d'une star du rock, mais sous un autre nom.

— Et à propos de quoi, exactement ?

— Tu as engagé Piotr pour les espionner.

Il s'assoit sur le canapé. Il hoche la tête. Regarde encore une fois le sac. Il n'est pas si bête. Il vérifie par réflexe s'il a bien son téléphone dans sa poche. Il le sort et le garde sous la main.

Quand j'ai quitté le groupe, il m'a appelé plusieurs fois et demandé si je ne voudrais pas lui écrire quelques chansons. J'ai toujours refusé.

— Slawek cherchait quelqu'un, explique-t-il à voix étrangement basse, comme s'il avait une tumeur des cordes vocales. Ces gens faisaient un tort terrible à Slawek et l'accusaient de choses qui n'avaient jamais eu lieu. Ils lui crevaient ses pneus, couvraient de merde ses poignées de porte. Ils accumulaient des tonnes de plaintes, bloquaient les chantiers et les investissements qui étaient légaux. Ton fils s'est intéressé à l'affaire, et je lui ai promis qu'il toucherait une belle somme. Il m'a répondu qu'il en avait assez de son boulot et qu'il voulait faire autre chose que des jeux.

J'ai la gorge soudain horriblement sèche. Mes poumons se vident. Tout devient rouge.

— Tu dis qu'on vous bloquait les chantiers…

— Je faisais du business avec Slawek. Rien de secret. Je t'en ai parlé il y a des années. C'est moi, Kania, qui t'ai parlé de ces appartements.

Est-ce que quelqu'un va entendre ? Quand je vais l'asperger de gaz, lui planter le couteau, s'il se met à crier ?

D'un autre côté, est-ce que je pense m'enfuir et disparaître ? Non. Je n'ai l'intention d'aller nulle part. Dès que j'aurai fini, j'appellerai Karlowicz et lui raconterai tout. Sans attendre. On viendra me chercher, on me passera les menottes, j'irai en prison. Terminé. Jusqu'à la fin de mes jours. C'est clair. Je suis d'accord.

Pourvu que les journaux et les sites internet ne se mettent pas à parler de ma famille. Je vais y veiller. Je vais demander à Karlowicz qu'on leur fiche la paix.

— Piotr ne m'en a jamais rien dit.

— Excuse-moi de te le dire, Kania, mais il était déjà adulte, répond Zbyszek en serrant la main sur son téléphone.

— Et Piotr a renoncé.

— Exact, il a renoncé. Il me l'a dit au téléphone juste après s'être introduit chez Bugajski.

— Et tu as fait quoi, Zbyszek ?

— Tu as quoi dans ce sac, Kania ?

Je pose le sac à terre et m'accroupis devant.

— Tu n'es jamais allé en muscu. Tu serais bien le dernier à aller en salle de sport.

Je me sens faiblir, la tête me tourne. J'essaye de me relever, sans y parvenir. Je me crispe, je sens que si je fais le moindre geste, je vais m'effondrer.

— Tu as quoi dans ton sac ? reprend-il.

Je ne sais plus de quel côté est la fermeture du sac. Je ne la vois pas. C'est à peine si je vois quelque chose.

— Qu'est-ce que tu as fait, Zbyszek ?

— Je lui ai dit qu'il faisait des bêtises, qu'il pourrait avoir des ennuis, que ce qu'il faisait pour l'Association des locataires était illégal.

— Slawek t'a foutu dehors. Tu as voulu te venger.

Je finis, tout embrumé, par trouver le poussoir. Je presse. J'ouvre le sac.

Zbyszek se penche pour jeter un œil.

— Mais non, Kania, je n'ai jamais voulu me venger de personne. Pas de temps à perdre. Slawek n'est qu'un tas de merde, et il n'est

malheureusement pas le seul. J'ai mon groupe à moi, ma vie, des immeubles. *Fuck it, man*.

Je plonge la main dans le sac.

— C'est quoi dans ton sac, qu'est-ce que tu veux faire, Kania ?

Je prends la bombe de gaz, je me redresse. Mon téléphone sonne. C'est Karlowicz. La sonnerie est si violente que j'en perds l'équilibre.

— Réponds, dit Zbyszek.

Je réponds.

— Salut, fait la voix claire et forte de Karlowicz.

— Salut, dis-je.

Je pourrais ajouter que c'est bien qu'il ait appelé, mais je passe.

— Écoute, les techniciens ont trouvé son téléphone. Je veux dire celui de Piotr, ton fils. Désolé que ça arrive aussi tard. Toujours cette incompétence. Ils ne sont allés fouiller le terrain que maintenant. Encore mille excuses.

L'appartement de Zbyszek devient flou, très flou. Il en profite pour écarter mon sac du bout du pied.

— Il y a dedans quelque chose que tu devrais écouter, ajoute Karlowicz.

— C'est-à-dire ? demandé-je.

— Un enregistrement, dit Karlowicz. La dernière chose qu'il a faite avec ce téléphone, c'est cet enregistrement. Je pense que tu devrais venir l'écouter.

Zbyszek s'approche de moi. Il me regarde dans les yeux. Puis me guide jusqu'au canapé pour que je m'assoie. Bien obligé, je n'ai plus la moindre force, je ne peux plus respirer, je n'ai plus rien de rien.

Si ce n'est ce brouillard.

— Tu peux passer au commissariat ? demande Karlowicz.

— Oui, j'arrive.

— C’est hors procédure, je fais ça un peu illégalement, d’homme à homme, normalement tu devrais attendre un mois que la machine ait le temps de mouliner, ajoute Karlowicz. Le mieux serait que tu arrives le plus vite possible.

Zbyszek disparaît pour revenir avec un verre de liquide transparent. Ce n’est que de l’eau. Il regarde dans le sac, secoue la tête, soupire. Il s’assoit, se prend le visage entre les mains.

— Kania, tu n’es qu’un con, un sale con, dit-il.

Il allume une cigarette, se dirige vers le bar, prend un verre et une bouteille de whisky et se sert. Il me demande d’un geste si j’en veux. Je fais non de la tête.

— J’arrive, lancé-je dans le téléphone.

Zbyszek se lève. Il me regarde dans les yeux. Je ne sais pas ce qu’il y voit. Mon sac est contre le mur. J’ai toujours la bombe de gaz dans la main. Je la laisse tomber.

— Kania, aie un peu peur de Dieu, espèce de cinglé.

— Dieu n’existe pas.

— Non seulement il existe, mais il te déteste, putain.

J’avale une gorgée d’eau. Je ferme les yeux. Je finis par répondre :

— Ce n’est pas une vie.

OceanofPDF.com

Quelque chose de terrible

Transcription d'un enregistrement laissé sur le téléphone de Piotr Kania.

Salut… salut, papa, disons comme ça. Papa. Tout simplement.

Salut.

Même si on s'est déjà salués aujourd'hui.

Mais disons-nous encore une fois bonjour. La dernière.

Silence.

Encore une fois, il est arrivé quelque chose de terrible.

Je viens de t'en parler il y a quelques heures au restaurant. Je sais que tu as oublié, mais t'inquiète, papa, je vais tout te rappeler.

Essayer de parler avec toi, c'est, comment dire, vouloir enseigner la programmation à un chat. Tu répètes en boucle les mêmes phrases avec l'obstination d'un maniaque. Tu as peut-être oublié que tu viens de les dire il y a un instant. De plus, tu n'arrêtes pas de digresser. Tu changes de sujet, tu poses des questions à la noix. Tu finis par te lever, vexé, pour aller aux toilettes. Quand tu en ressors, tu es, on ne sait pourquoi, d'excellente humeur, tu te mets à raconter des foutaises parce que tu as vu un truc à la télé, que tu t'es souvenu d'un groupe. T'écouter n'a aucun sens. Tu ne comprends pas toi-même ce que tu dis, ni pourquoi tu le dis.

Même si tu ne buvais pas, je te détesterais pareil. Je pense que tu n'as pas besoin d'alcool pour être stupide.

Encore que ce soit difficile à dire, parce que je ne me souviens pas de t'avoir vu sobre.

Pendant un moment, je sais que tu as cessé de boire. Tu es allé en thérapie. Tu étais si énervé, si perdu, tellement stupide que parler avec toi n'avait aucun sens.

J'ai honte de toi. J'ai toujours eu honte. Tu es comme Mr Bean, sauf que toi, tu n'es pas drôle.

Je ne regrette pas de te dire ça. Je ne m'excuse pas. Tu ne t'es jamais excusé, pourquoi devrais-je le faire, moi ? De toute façon, ça n'a maintenant plus aucune importance. Tout ce mal, ta bêtise, ta façon de boire, ta violence, tes invectives, ton absence, ce stress permanent, cette peur horrible, ce dégoût… ça n'a plus d'importance.

Mais je vais te dire tout, pour que tu saches. Que tu vives avec. Tu vas peut-être me réécouter plusieurs fois, et alors tu finiras par comprendre.

Attends un peu.

Un silence d'une minute.

Je n'ai tout simplement jamais voulu exister. Je n'aurais sans doute jamais dû exister, voilà.

J'ai vu un jour une série comique sur internet. Un ado obèse, moche, dit à ses parents qu'il aurait voulu ne jamais naître. Coup de tonnerre, crac, le gamin disparaît ! Le père dit soudain à sa femme : regarde, chérie, j'ai récupéré mes cheveux. La femme : et moi une poitrine ferme. Le type : et moi le fric dans mon portefeuille.

Regarde, papa, tu aurais du fric, je veux dire, tu en aurais plus, parce que de l'argent, tu en as, tu aurais plus de cheveux sur la tête, tu pourrais séduire plus de filles, et tu pourrais aussi picoler, personne ne t'en empêcherait.

Stanislawa Bednarek, elle, voulait exister et vivre normalement. Tu ne sais pas qui est Stanislawa Bednarek. Je vais te le dire. J'ai

essayé, aujourd'hui au restaurant, mais tu étais plus intéressé de savoir quand le serveur allait t'apporter ton alcool. Tu as dit que tu n'avais pas bu depuis trois mois. Ça m'a beaucoup amusé, parce que…

Voix inaudible, brouillage.

Stanislawa Bednarek avait quatre-vingt-deux ans. Ce n'était pas une héroïne, une soldate de la Résistance, elle n'avait pas caché d'enfants dans des caves sous l'Occupation, ce n'est pas elle qui avait fait la cuisine à Wałęsa, le pape polonais n'était pas venu lui caresser la joue. Elle est née dans la région de Podlachie, après la guerre, ses parents sont venus à Varsovie après la reconstruction. Son père était un bourreau de travail, sa mère était prof. Ils ont reçu un appartement à Ochota après des années de démarches. D'abord en communauté avec une autre famille qui a fini par déménager, puis ils sont restés seuls.

Je t'ai raconté tout ça, mais tu n'as pas écouté parce que le serveur a fini par t'apporter ton alcool.

Je pense, en fait, que tu te détestes toi-même. Tu cherchais la mort, avec persévérance, et si je t'ai admiré pour quelque chose, c'est bien pour ça. Par exemple, la fois avec ton copain, comment il s'appelait… Robert ? Ça, ça été quelque chose, vraiment. Dommage que tu te sois arrêté à mi-chemin.

Une pause.

Pour en revenir à Stanislawa Bednarek, elle reste pour moi une étrangère. Je ne l'ai vue qu'en photo. Mais je sais qu'elle a fait un collège technique où elle a appris à taper à la machine, et elle est devenue secrétaire, d'abord au Bureau du travail, puis dans les Services de sécurité. Il devait y avoir quelques dizaines de femmes comme elle, là-bas. La Sécurité rassemblait des tonnes de documents, et il fallait bien quelqu'un pour tout copier, tu comprends.

Elle a rencontré son mari qui travaillait aux chemins de fer. Il est mort dix ans après le mariage, elle n'avait pas la quarantaine. Ils n'ont pas eu d'enfants. Ils avaient reçu un logement à Mokotow, mais après la mort de son mari, elle est retournée chez ses parents, elle ne savait pas vivre seule. Le temps passant, les parents sont morts. Elle est restée dans cet appartement pour toujours.

Je sais tout ça par son amie.

Tu m'as dit : fiston, pourquoi me racontes-tu l'histoire de cette vieille bonne femme, et tu dois encore te le demander maintenant. Tu vas tout comprendre. Enfin, j'espère.

Aujourd'hui, on regarde cette époque comme s'il s'agissait de *La Guerre des étoiles*. Sauf qu'il n'était pas question d'une planète fictive. Travailler pour les Services de sécurité, ce n'était pas non plus comme entrer dans une mafia, devenir criminel. Ça restait un emploi dans un service d'État légal.

Tu m'as coupé et demandé pourquoi je cherchais à justifier « ces putains de cocos » ?

Je ne justifie personne, je t'ai dit. Tout simplement, Bednarek avait eu droit à un logement, de quoi se chauffer et se nourrir comme tout un chacun, fût-il la pire des bourriques.

Écoute encore un peu. C'est une triste histoire. Je sais. Mais tout est triste. Toi aussi, tu es triste. Moi aussi, je suis triste.

Un rire sourd.

Et toi, papa, quels souvenirs tu gardes, en fait, de ce régime ? Tu avais quel âge, à l'époque de la table ronde ? Vingt ans, vingt et un, c'est ça ? Tu as voté pour qui ? Es-tu seulement allé voter ? Tu étais le fils d'un militaire qui t'avait obtenu la catégorie D. Vous alliez faire du ski en Slovaquie, passer des vacances à Sozopol et Mamaia. Tu portais des Levis et tu fumais des Camel. Il n'y a jamais eu de communisme, pour toi.

Stanislawa Bednarek. Réfléchis, papa. Quatre-vingt-deux ans. Problèmes cardiaques, respiratoires, difficulté à marcher. Diabète avancé. Problèmes de mémoire. L'autopsie a montré aussi une tumeur à l'estomac sur le point de se diffuser. Mais ce n'est pas la tumeur qui l'a tuée, elle ne l'aurait fait que des années plus tard.

Réfléchis, papa. Concentre-toi, sinon tu vas encore partir dans tes pensées, comme dans ce restaurant, comme toujours.

L'immeuble qu'habitait Bednarek avait été confisqué par l'État sur la base du décret Bierut. Sauf que quelqu'un a eu l'idée de le récupérer, en restitution de la part de l'État. Ce quelqu'un s'appelait Kamil Rosiak, le propriétaire de Gigaplex. Les constructions les plus laides et les plus bâclées de Varsovie, c'est leur travail.

Rosiak a racheté pour cent mille dollars, à une lointaine parente qui vit actuellement à Haïfa, les droits sur trois immeubles d'Ochota. L'héritière, presque centenaire, avait survécu à Auschwitz. J'ai vu tous les papiers, il en ressortait que les formalités avaient été expédiées à la va-vite. L'administration municipale s'était montrée favorable à l'opération. Tout bon Polonais aime l'argent et déteste le communisme.

Une pause dans l'enregistrement.

OK. Je reviens. J'ai voulu couper… j'ai coupé parce que tout ça est inutile… qu'importe. Mon Dieu, que c'est pénible.

Tu m'as demandé, au bistrot, à quoi tout cela pouvait mener.

Tu sais à quoi ça mène, parce que quand tu vas entendre ce que j'ai à te dire, je ne serai déjà plus là.

C'est drôle. Ça m'amuse. Ça devrait aussi t'amuser. Alors ris, imbécile. Qu'est-ce qu'il te reste ?

Et puis tout est devenu simple. Il a seulement fallu débarrasser l'immeuble de sa chair à saucisse. C'est comme ça qu'on parlait des locataires à la mairie. Réfléchis, papa. De la chair à saucisse. Va dans

une station-service, demande un hot-dog. Croque dedans et regarde la collerette rose. Puis répète « chair à saucisse ».

Gigaplex a commencé par monter les loyers de trois cents pour cent, mille cinq cents zlotys. Les voisins ont vu Bednarek venir fouiller dans les poubelles du supermarché le lundi matin, quand on y mettait les produits périmés.

Mais ça n'a pas été assez. Les gens n'ont plus payé leur loyer parce qu'ils n'avaient plus d'argent. Il a fallu agir autrement. Les prix des logements se retrouvaient à un niveau historique. On ne savait pas ce qu'il allait arriver, si la bulle allait éclater, si on n'allait pas assister à une répétition de 2008 et à une chute express. Des foules d'acheteurs se sont présentées à Gigaplex avec du pognon en masse. Quand Varsovie a de l'argent, on y achète des logements à n'importe quel prix. Tu sais ça. Et que je déteste les communistes, et que je combats pendant l'Insurrection ! Oh, ça, putain, qu'est-ce que Varsovie n'a pas combattu !

Pour commencer, quelqu'un est venu brûler des ordures dans la cage d'escalier. Des voyous, c'est ce qu'on s'est dit. Puis quelqu'un a cassé les vitres du rez-de-chaussée. Puis mis le feu à la porte et écrit au spray DEHORS LES PUTES. Les habitants de l'immeuble se sont adressés à Mme Brzezinska, à l'Association des locataires. J'ai tout vu, des lettres manuscrites, des mails, de mauvaises photos prises avec des appareils bon marché.

Rosiak a envoyé dans la cage d'escalier de Bednarek des mecs qui travaillaient pour un certain Slawomir Kurzyna. Écoute bien, papa, ça devient intéressant, parce que c'est un type avec qui tu as travaillé et qui a investi dans ton portail internet. Je te le rappelle au cas où tu l'aurais aussi oublié. Il y avait là un certain Tomeczek, un petit marrant, l'air idiot, mais en fait très méchant, une brute. Lui et ses gars allaient cogner à toutes les portes, y donner des coups de pied.

Ils lançaient des pétards. Ils se shootaient à la méphédrone et se faisaient des séances dans l'escalier. Ça durait jusqu'au petit matin. Bednarek est sortie pour leur dire de décamper, elle a appelé la police, ils ont donc filé. Ils sont revenus deux heures plus tard. La police n'avait évidemment laissé personne pour surveiller l'entrée de l'immeuble. Un des gars a commencé à défoncer la porte de Bednarek en hurlant : je vais te tuer, sale pute.

Il a fini par arroser la porte d'un produit et allumer… Les voisins ont dit que ça puait le brûlé, et il est resté une immense tache noire sur la porte. Personne n'a réagi, les locataires avaient peur.

Quelqu'un est entré dans l'appartement de Bednarek une semaine après l'incident, car ça commençait à puer autre chose. Elle était morte d'une crise cardiaque.

Les mois suivants, l'immeuble a été nettoyé, on a trouvé de quoi reloger les locataires, dans des conditions bien inférieures, dans ce qu'on appelle des cases communales.

Tu vois, papa, ces gens sont des assassins. Ils tuent aussi facilement que tu commandes une vodka au bar.

Et au printemps 2012, les appartements ont été disponibles à la vente.

Tout neufs ! Rénovés ! De super apparts, papa.

Une pause.

Rien d'autre à faire que s'y installer et mener la belle vie.

Toutes ces histoires… c'est quoi, au juste ?

C'est nous, Kinga et moi, qui avons repris l'ancien appartement de Bednarek. Tu m'as demandé comment nous allions.

Je te le rappelle, puisque tu as oublié.

Nous allons divorcer. Disons qu'il ne va bientôt plus y avoir besoin de divorcer. Mais nous avons entamé la procédure.

Tu m'as demandé si j'étais sûr de moi. Ça a été un des rares et courts moments où tu as été attentif. Mais tu as aussitôt recommencé à débiter tes conneries. Que le mariage, c'est tout un travail. Que maman et toi aviez des problèmes et des différends.

Rire.

Mon pauvre, personne ne se couvre autant de mensonges que toi.

Kinga… elle est pareille. Rien ne l'atteint. Elle se sent toujours obligée de parler, elle est incapable de la fermer, toute l'attention doit être concentrée sur elle seule. Plus jeune, elle a beaucoup souffert. Elle était grosse et, dans le fond, pas si belle que ça. Elle avait un défaut de prononciation. On se moquait d'elle, elle n'arrivait pas à parler avec ses camarades. Elle n'a vraiment commencé à avoir de fréquentations qu'au sein du fandom de fantasy. C'est là que nous nous sommes connus, lors d'une convention de RPG. Le RPG, c'est un jeu de rôles… mais ça n'a pas d'importance.

Après quoi Kinga s'est mise à maigrir, à faire de l'exercice, elle a trouvé un très bon travail, puis un encore meilleur. Elle a pris confiance en elle. Et vraiment beaucoup, histoire de compenser sa vie antérieure, tandis que moi, hélas…

Je suis un peu ce dont j'ai l'air, papa.

J'ai peur du monde. Je me sens tout petit, très faible. J'ai l'impression de devoir toujours porter une armure. Le superpouvoir dont j'ai toujours rêvé, c'est d'être invisible. Je n'en profiterais pas pour commettre des crimes ni faire de mauvaises blagues. Simplement, je me sentirais en sécurité.

Kinga ne le comprenait pas. Elle pensait que je deviendrais adulte dans la mesure où elle m'aboierait dessus.

Tout comme toi.

Quelle merveilleuse idée.

Si j'arrache la gueule à quelqu'un, ça va le rendre plus fort. Lui donner des ordres, le battre. Le harceler. Pour qu'il devienne plus fort.

Quelle drôle d'idée.

Les gens comme Kinga pensent que tout dépend du corps, de l'apparence, de ce que voient les autres. Que ta dignité vient de la perception qu'en a ton environnement. C'est complètement faux.

Je pense aussi que je suis né comme ça, faible, craintif, maladif, mais que tu as fait en sorte qu'il ne puisse en être autrement.

Oui, tout ça est ta faute.

Silence étrange, sons inarticulés, comme des pleurs.

L'enregistrement s'interrompt, puis reprend.

Nous sommes allés aux championnats d'échecs juniors, près de Varsovie, niveau régional, et j'ai perdu la finale. Tu sais pourquoi j'ai perdu ? Parce que tu t'es endormi au milieu du public et que tu t'es mis à ronfler horriblement, et que tout le monde t'a regardé et a vu que j'étais ton fils, et j'ai eu si affreusement honte que le gars d'en face, bien plus mauvais, m'a démoli en dix coups, échec et mat de débutant.

Mais tu te rappelles que j'ai gagné le tournoi de *Quake*, et qu'avec mon équipe j'ai remporté le championnat de Varsovie. J'ai gagné dix mille zlotys. Maman et moi sommes allés à la banque, nous avons ouvert un compte pour y placer l'argent. Quand je t'ai raconté tout ça, tu t'es contenté de rire, ils donnent des prix pour des jeux sur ordinateur ? Il devait s'agir des paralympiques, tu as dit.

Tu te rappelles peut-être aussi que la police a un jour débarqué à la maison parce qu'avec des copains nous étions entrés sur un serveur du ministère ? Nous n'avions pas l'intention d'y changer quoi que ce soit, seulement de voir comment ça fonctionnait. Je me souviens de ta réaction quand tu as discuté avec le policier, avec ta gueule de

bois, tu l'as écouté et tu lui as dit : Piotr ? C'est tout juste s'il arrive à enfiler son froc. Et tu t'es mis à rigoler.

Bien sûr, ils n'ont finalement rien trouvé contre nous, mais ils m'ont confisqué mon ordinateur pendant deux mois, hélas. Quand ils me l'ont rendu, il était entièrement couvert d'un drôle de dépôt argenté.

Je me souviens de ce dépôt.

Il ne voulait pas partir.

Pour moi, tu es aussi une sorte de dépôt argenté.

Tu te souviens de la Croatie ? Ça, au moins, tu dois te le rappeler.

À moins que, depuis que tu as reçu ce caillou sur la tête, tu aies tout oublié.

En tout cas, la Croatie, ça n'a pas été le pire… Le pire est venu plus tard. Nous n'en avons jamais parlé. Tu n'as même jamais laissé entendre que tu t'en étais souvenu.

Eh merde… tu as peut-être vraiment oublié. C'était à Powisle, j'étais en seconde au lycée.

Je sais que je saute dans le temps, qu'on peut s'y perdre, mais tu ne peux pas te perdre davantage que tu ne l'es.

Écoute, écoute-moi, merde !

Tu pensais que, puisque je t'avais pardonné la Croatie, nous allions devenir les meilleurs copains du monde. Tu m'as obligé à regarder avec toi la télé, à regarder comment tu pouvais vider huit bières le temps d'un match de foot qui de toute façon ne t'intéressait pas. Tu as essayé, une fois, de m'obliger à regarder un porno avec toi. Je suis sorti.

Ça ne t'a pas plu. Tu entrais dans ma chambre quand j'étais avec des copains, ou quand je lisais un bouquin, ou quand je faisais de la programmation. Tu voulais faire ami-ami.

Moi, je ne voulais pas, ça t'a mis en colère.

Tu tournais dans la maison sans but ni raison, tu criais, tu donnais des coups dans les portes. Maman menaçait d'appeler la police. Ce qu'elle n'a jamais fait. Curieux de savoir pourquoi ?

Pendant tes beuveries du soir, tu as commencé à crier que je te détestais. Le plus drôle est que tu avais raison. À bout d'arguments, tu m'as accusé de choses fictives ou connues de toi seul, et de tes échecs. Tu m'as sorti que tu aurais pu devenir un extraordinaire guitariste, mais que tu y avais renoncé pour m'élever. Ça m'a paru très drôle, tu sais, je n'avais jamais entendu dire que tu avais su jouer de la guitare. J'ai entendu des chansons de ton groupe. Et c'est ton plus grand succès qui m'accueille chaque fois que je prends un Uber.

La pire des rengaines jamais écrites.

En un sens, tu as rendu service à la musique, personne n'a eu besoin d'enregistrer une telle merde après toi.

Piotr fredonne la mélodie, puis se remet à rire.

Un soir, pas loin du Nouvel An, tu as fini par faire irruption dans notre chambre, à Ula et moi, tu t'es mis à ramasser mes affaires sur les étagères, mes livres de programmation, des jeux dans leurs boîtes d'origine, des manuels. Complètement saoul, tu as tout fourré dans un sac-poubelle, et tu as foncé dans la cour en criant à tout le quartier qu'à partir de maintenant, putain, j'allais te respecter.

J'étais épouvanté. Ula aussi. Comme maman. Mais personne n'a réagi. Personne n'a cherché à sauver mes affaires. Tu es sorti de la maison, tu as tout vidé dans le bac en métal où on mettait les feuilles mortes à l'arrière de l'immeuble. J'ai regardé. Il y avait mes livres. Les manuels de *L'Appel de Cthulhu*, de *Warhammer*. Les cartes de *Magic the Gathering*. Le langage C++. Une biographie de Mitnick. Des romans, Gibson, Stephenson, Dukaj, Sapek. Tous mes livres préférés.

J'étais paralysé par la peur. Comme si j'avais eu trois ans. Je sentais que j'allais pisser dans ma culotte.

Et tu criais dans toute la cour que maintenant j'allais te respecter, que ça en serait fini de cette ignorance, de ce complot contre toi. Tu m'as attrapé par un bras, tu as commencé à me secouer. Tu répétais : putain, ce n'est pas pour ça que je fais tous ces efforts.

Quelqu'un a ouvert une fenêtre pour t'ordonner de la fermer. Tu lui as braillé des insultes. Ça a été toute la réaction des gens, personne n'est venu nous aider, personne n'a pris notre défense, personne n'a cherché à sauver mes livres.

Et par-dessus tout, ça a été la honte. Tu n'as jamais de ta vie éprouvé une telle honte, tu ne sais même pas ce que c'est.

La honte est un monstre qui se tient derrière toi, garde ta tête dans sa gueule. Il ne te l'arrachera pas, mais il ne te lâchera jamais non plus.

Tu avais dans la poche un allume-feu, une sorte de liquide. Tu as tout arrosé, tu as lancé une allumette, et le feu a jailli. Je me souviens qu'il y avait là l'original américain de *Donjons & Dragons*. Un jeu complet de *Magic the Gathering*, et quelques raretés. Pas à moi, je souligne. À Lolek. Ça ne te disait rien. Mais ça valait dans les deux mille zlotys.

Je me suis mis à crier, à t'invectiver. Maman m'a dit de me calmer, elle m'a attrapé par les épaules.

Tu as commencé à t'excuser, aujourd'hui, dans le café. J'ai préféré couper court.

Ça ne sert à rien. Ni pour moi, ni pour toi.

Ce que je te raconte n'est pas tout. Il y a aussi Ula. Et maman.

Et plein d'autres gens que tu as rencontrés sur ta route, pourriture.

Bon, revenons à Bednarek. Et au boulot que j'ai perdu.

Le bruit d'une cigarette allumée, de la fumée soufflée.

C'est dégueulasse.

C’est drôle.

J’ai beaucoup aimé, au début, travailler pour Darkcode. Grâce à ce que je savais faire, j’ai bien gagné ma vie, et ça m’a fait vraiment plaisir. Je suis vite monté en grade, on m’a confié d’autres tâches. Pour le dire simplement, nous faisions des jeux, mais il y avait longtemps que je ne jouais plus, les jeux m’ennuyaient, je les voyais comme autant de génériques rhabillés de graphismes et de sons. Pas grave, tu ne peux pas comprendre. Disons plutôt que plus les autres s’échauffaient, plus ils paniquaient, et mieux je me sentais dans mon travail. Quand nous avons mis au point *Dead Sun Ballad,* c’est-à-dire un jeu à nous, c’est seulement grâce à moi qu’on a pu tenir les délais de la première.

Je connaissais ma valeur. Tout le comité de direction m’a invité à dîner et m’a dit qu’on avait sauvé des millions de dollars grâce à moi.

Sans pour autant me verser une prime quelconque, mais le dîner était OK.

On m’a ensuite confié plus de travail, c’était plutôt confortable d’avoir sous la main un type au niveau, et qui se dépensait dans ce qu’il faisait. Je leur ai sauvé les fesses à tous, mais personne, Lolek mis à part, ne m’a jamais plus invité nulle part. Je sentais qu’ils avaient peur de moi, que leur instinct leur disait que j’étais, comment dire, pestiféré.

Serait-ce possible qu’un complot ait été ourdi contre nous ?

Qu’en penses-tu ?

Que nous sommes les Usher du récit de Poe ?

La chute de la maison Kania.

Est-ce que tu lis seulement des livres ? Ce serait intéressant de savoir. Je ne dis pas que tu ne lis pas, simplement, je n’en sais rien.

Kinga n’avait que des reproches à me faire, elle ne savait que se plaindre. Quand nous étions seuls, nous ne parlions presque pas, et

nous faisions chambre à part ; quand nous étions avec du monde, elle se comportait de façon horrible, quand elle avait trop bu elle étalait notre vie sexuelle, des choses intimes pour m'humilier, c'était vraiment épouvantable.

Le monde s'est ratatiné. Comme ce jour où tu as brûlé mes affaires dans une poubelle. Le monde s'est réduit à la dimension d'un Rubik's Cube.

C'est là qu'est arrivé Zbyszek. Je ne sais pas où il a eu mon numéro. Nous nous sommes rencontrés dans un bar, genre nouveaux riches, et il m'a dit qu'il avait pour moi un boulot avec lequel je pourrais me faire de l'oseille. Beaucoup de pognon. Quand il m'a dit ça, j'ai d'abord été curieux, mais ce n'était pas du tout l'argent qui m'intéressait.

Il m'a dit qu'il avait été derrière tes achats d'appartements à prix bradé. Qu'il travaillait avec des gens qui, selon ses mots, « réalisaient des investissements dans l'immobilier ». L'expression paraît aujourd'hui d'une élégance comique. Et aussi, qu'ils avaient des problèmes parce qu'une organisation s'en prenait méchamment à eux, mettant des obstacles sur leur chemin, leur tendant des pièges.

Il a dit que ce serait chouette si un jeune qui « s'y connaissant en informatique » parvenait à les infiltrer pour récupérer des infos sur ce qu'ils faisaient vraiment. Voler des documents, comprendre les recours qu'ils préparaient. Pour que leurs avocats puissent en avoir connaissance le plus tôt possible. Il a dit que c'était une mission à la James Bond. C'était très drôle. Tout aussi drôle que les vieux de ta génération qui utilisent encore des formules du genre « s'y connaître en informatique ».

Nous offrons du travail à quantité de personnes, a-t-il ajouté. Alors que ces « putains de cocos », comme il les appelait, n'avaient eu d'autre motif que de tout nous piquer. Et il s'est mis à délirer sur le

régime, tout comme toi, papa, et ça, bien que son père ait travaillé à la Centrale du commerce extérieur dans les années quatre-vingt, ce qui lui permettait d'aller en vacances à Londres s'acheter des disques. Il m'a offert le double de ce que je gagnais dans ma boîte. Au début, j'ai cru que je serais capable de tenir les deux emplois, de travailler pour Darkcode et de m'occuper de l'Association des locataires. Par ailleurs, j'avais plusieurs projets. Je voulais laisser l'appartement à Kinga, déménager et louer ou acheter quelque chose.

J'avais l'impression de vouloir vivre, et d'avoir trouvé les moyens de le faire.

Je croyais découvrir tout un monde, alors que je me contentais de faire joujou avec la bordure d'un rideau, tel un chat curieux.

Et un rideau finit toujours par tomber.

Tu connais le mot dépression ? Non ? Mais la dépression, ce n'est rien. À un moment, l'homme voit la vérité, et la vérité, c'est le vide. On comprend que tout ce en quoi on a cru n'a été qu'un instrument pour ne pas sombrer dans le désespoir face au non-sens général. Le vide est simple, papa. L'enfer, c'est un point perdu dans un infini tout blanc. Ce n'est pas juste un complot contre toi ou moi.

C'est un complot contre tous, putain, contre toute la race humaine.

Je voyais encore le rideau, papa. Pour un moment encore.

J'ai essayé de te dire ça, aujourd'hui, pendant le repas, mais tu t'es mis à crier que tu en avais assez, que tu étais à bout de forces. Tu m'as dit que je ne devrais t'appeler que lorsque j'aurais quelque chose de NORMAL à dire. Bon, moi aussi, je me suis levé, et j'ai crié contre toi.

Je t'ai ordonné de ne pas bouger.

Et je t'ordonne, maintenant, de ne pas bouger.

Nouveau bruit de cigarette qu'on allume.

Écoute encore.

De retour à la maison, je me suis remis à lire tout ce qui les concernait. Tous les documents possibles, tous les articles. Ils étaient impliqués dans un nombre incroyable d'affaires judiciaires, principalement des expulsions illégales de logements communaux. L'association servait parfois d'assistance juridique dans ces affaires, parfois elle en était partie, organisait des piquets de surveillance. C'était une guerre contre des moulins à vent. C'est là que je suis tombé sur le cas de Kalska. Zbyszek ne m'en avait rien dit. L'affaire avait été étouffée par la municipalité, mieux, elle avait été classée comme accident, comme si cette femme s'était suicidée en s'immolant toute seule.

J'ai écrit sur la page Facebook de l'association. J'ai reçu des centaines de like, ce qui reste peu pour une organisation aussi active. J'avais un compte sous pseudo, Homer Zork, et ils m'ont aussitôt répondu. Sur un ton laconique et prudent, mais je les sentais ouverts, ils avaient besoin d'aide. Ils ont été d'accord pour me rencontrer.

Nous nous sommes donné rendez-vous dans un Starbucks en centre-ville. Une fille jeune est arrivée, sans maquillage. Des cheveux clairs, couleur paille, noués en simple chignon. Ça m'a plu. Kinga n'aimait pas son propre visage, elle se le couvrait toujours d'une tonne d'enduit. La fille m'a demandé de parler de moi, et de ce que je cherchais, en fait. Je lui ai dit que je travaillais pour la société Darkcode, que j'étais programmateur, et que lorsque j'étais tombé sur un article concernant la mort de Kalska, j'en avais conclu que je voulais les aider.

Puisqu'on parle, c'est-à-dire, puisque j'enregistre… tu sais quoi, je vais te dire qu'aucune fille ne m'avait jamais paru belle. Tout au plus, un frémissement, du genre : je regarderais bien un peu plus longtemps ce visage. Je ne sais pas si tu vois de quoi je parle. À un

moment, au lycée, je me suis demandé si j'étais gay. Mais quand je regardais mes camarades, les garçons, je n'ai jamais éprouvé le plus léger frémissement.

Là, j'ai ressenti un tremblement. Très fort.

Je ne vais pas m'étendre là-dessus. Je te raconte ça pour que tu comprennes ce qu'il s'est passé, et n'ailles pas te perdre dans des méandres.

Elle a dit que Kalska était pour elle comme une mère, ce qui m'a dérangé au point que je me suis senti mal. Ça a été un étrange sentiment, désagréable, une souffrance soudaine. Quand elle m'a demandé si je m'appelais vraiment Homer Zork, je me suis senti encore plus mal parce que j'ai pensé qu'elle savait tout.

J'ai rétorqué qu'il s'agissait d'un pseudo, qu'en réalité je m'appelais Piotr Kania, et elle s'est mise à rire si joliment, et j'ai compris qu'elle avait pris mon pseudo pour un vrai nom, et qu'elle se sentait gênée de passer pour une idiote.

Qu'importe, je me souviens de chaque phrase de cette conversation.

Elle avait pensé que « Homer » venait du nom de l'auteur de l'*Iliade*. Mais je lui ai dit que ça venait de Homer Simpson, parce que j'adore *Les Simpson*. C'est sans doute la seule chose qui m'inquiète dans la mort, ne plus pouvoir regarder de nouveaux épisodes.

Long silence.

La mort n'a en soi rien de mauvais. Nous souhaitions ta mort. Si tu avais fini par crever, ça aurait été un grand soulagement pour nous. Vraiment. Quand je regardais la porte, je rêvais de voir entrer un policier venu annoncer qu'on t'avait trouvé ici ou là, et que je devais aller t'identifier.

Et maintenant, tu…

Maman n'a pas divorcé parce qu'elle ne te faisait pas confiance. Elle croyait que tu ne lui assurerais pas de moyens d'existence, que tu ne verserais pas la pension alimentaire. La société était toujours à ton nom, alors que c'était elle qui l'avait gérée pendant quinze ans.

Tu lui as interdit de chanter. Pourquoi ?

Elle avait une belle voix. Il lui arrivait de chanter pour nous, tu sais ça ? Quand nous étions petits. Pour nous rassurer quand nous avions peur que tu reviennes encore saoul.

Quand je t'ai dit ça, tu as envoyé un coup de poing sur la table, tu t'es mis à crier. Tu t'es indigné, je ne lui ai jamais rien interdit, as-tu dit. Le garçon est arrivé et a demandé de nous calmer.

Tu peux taper du poing autant que tu veux sur la table, contre le mur, sur qui tu veux, mais les choses sont ce qu'elles sont, et le resteront, papa.

Ewa. Revenons à Ewa.

Tout tournait en fait autour d'Ewa. Elle était fatiguée de l'association. Elle ne s'en occupait qu'à cause de sa mère, en réalité, elle aurait préféré passer son temps à autre chose. Elle était fâchée contre la vieille Brzezinska, ce qui allait dans mon sens, car cela soulageait mes remords. Si l'un des militants avait des sentiments contradictoires, toute cette Association de locataires avait-elle encore un sens ?

Et tout cas, je leur ai procuré un serveur, un nom de domaine, je leur ai créé une page internet, des comptes mail sécurisés, j'ai fait un *hosting*, un positionnement sur Google, les choses élémentaires. J'ai eu de la sorte accès à toute leur correspondance. Ensuite, j'ai acheté un programme masquant, installé des pare-feux, commandé un scanner. Je leur ai dit qu'il fallait archiver tout ce qu'elles avaient sur papier. Ça a permis de mettre sous forme de tableau online un « Livre noir des privatisations », une liste de tous les abus, turpitudes, crimes,

infractions. Je savais qui était mon véritable client, mais je préférais penser qu'en dépit de toutes mes mauvaises intentions, cela servait à quelqu'un.

Je me souviens d'une réunion de l'association à laquelle je me suis rendu dans la maison où vivaient Ewa et sa mère, à Podkowa. Il est venu plus d'une dizaine de personnes, principalement des vieilles femmes. Certaines vivaient à Varsovie dans des logements municipaux au statut incertain. La vague de l'affaire Kalska avait stoppé les privatisations encore en cours à Varsovie. Ces pauvres femmes ne savaient pas si quelqu'un allait les jeter sur le pavé ou non, et si oui, si elles se verraient proposer un relogement. La mère d'Ewa servait du thé à tout le monde, elle écoutait toutes les histoires et promettait d'inonder de courriers la municipalité. Elles se plaignaient de tout, du temps qu'il fait, de leurs articulations, du prix des médicaments, des bêtises dans le journal télé, de Tusk qui les avait trahies, de Kaczynski qui devait les aider mais ne l'avait pas fait. De pauvres vieilles mystifiées. Grondant comme une file d'attente à la poste à midi. Ewa m'a raconté plus tard que l'association s'était naturellement désagrégée, que la majorité des dossiers avaient été bouclés, que les gens avaient été soit expulsés et transférés dans des locaux de substitution arrangés par la ville, soit forcés, quand ils étaient propriétaires, à déménager à la suite de hausses gigantesques de frais de rénovation de leurs appartements. Tu es chez toi, et soudain tu reçois une facture de quatre mille zlotys, et tu ne comprends pas de quoi il s'agit. Les gens n'avaient plus de raison de se battre. Il n'en restait qu'une poignée, terrorisée par la mort de Kalska dont ils avaient par ailleurs apprécié le comportement de manière critique, la trouvant trop radicale pour eux. Elle avait harcelé les fonctionnaires et provoqué des conflits improductifs, et c'est comme si elle avait cherché ce qu'il lui était arrivé. Brzezinska avait

tenté de les rallier à la bataille qu'elle menait à Podkowa, à savoir la liquidation du refuge pour sans-abri du manoir Kasyno, qui devait être repris par Gigaplex. Mais ça ne les intéressait pas. Ils n'habitaient pas Podkowa. Ils étaient là par désespoir, solitude et ennui.

Tu sais le plus drôle ? Ces gens n'avaient pas idée que les promoteurs les prenaient pour une menace. Aveuglés par la peur et la misère, ils ne comprenaient pas une chose simple, que si Kalska n'avait été qu'une folle inoffensive, incapable d'obtenir quoi que ce soit, personne n'aurait levé la main sur elle.

Brzezinska m'a présenté comme le nouveau membre de l'association qui allait valoriser, selon ses termes, « toute la partie informatique ». Je la voyais pour la première fois, mais elle avait beaucoup entendu parler de moi par Ewa. Elle m'a traitée en messie. Ce qui m'a beaucoup gêné.

Ewa s'est ensuite excusée pour sa mère. Je me souviens du moment, nous étions dans le hall de la gare déserte, il faisait froid comme maintenant.

Bruits, paroles incompréhensibles.

Je me suis rendu compte que j'avais perdu le billet que je venais d'acheter au guichet, j'ai donc été en prendre un autre.

Nouveaux bruits prolongés.

Tu ne comprends pas, a-t-elle dit, que dans ce pays les gens sont traités comme de la merde, parce que toi, tu as été plutôt bien traité toute ta vie.

Tout dépend de la manière dont on voit les choses, oui ou non, papa ?

Dis-moi, est-ce que j'ai été aussi bien traité ? Ça n'a déjà plus d'importance. Elle m'a demandé alors où j'habitais, je lui ai donné mon adresse, et elle a répondu qu'il s'agissait aussi d'un immeuble privatisé. Ça m'a étonné, j'avais dû sauter ce dossier en faisant le

relevé. Je m'étonne jusqu'à aujourd'hui d'avoir étrangement laissé passer mon adresse. Elle m'a demandé le numéro de l'appartement. Je lui ai répondu le cinq, et elle m'a alors raconté l'histoire de Bednarek.

Ça aussi, c'est important, parce que j'ai essayé de l'embrasser.

Putain, pourquoi je te raconte tout ça.

Mais passons. Je n'ai de toute façon personne d'autre… c'est-à-dire que j'aurais pu le raconter à Ula, mais…

Pause.

Je ne veux plus lui encombrer l'esprit. Je ne veux pas. Je ne lui ai pas parlé de tout ça, parce qu'elle a sa vie, et… c'est sans importance. Elle sera sûrement furieuse quand elle entendra cet enregistrement. Ne te fâche pas, petite sœur, je ne voulais pas en remettre une couche.

Ula a ses problèmes.

De ça non plus, tu ne sais rien. Tu n'es pas obligé.

Kinga, par contre…

Je n'ai rien pour elle, ni en bien, ni en mal. Je lui ai menti, j'ai inventé une histoire, que Brzezinska avait été ma prof au lycée. Qu'elle avait enseigné le polonais comme remplaçante en seconde, qu'on s'était beaucoup plu, et qu'elle était maintenant invalide et avait besoin d'assistance. Le mensonge a pris, je l'ai répété ensuite à Ula, à Lolek, à maman. Ça faisait de moi un homme meilleur, ça détournait l'attention de la vérité.

Zbyszek m'a versé un premier paiement en liquide. C'était beaucoup, je ne savais pas quoi en faire, d'autant qu'il m'avait demandé de ne pas le mettre à la banque.

Il m'a aussi invité à dîner avec ses complices. J'ai fait leur connaissance dans un drôle de bistrot, dans un immeuble de bureaux à Wola, visiblement ouvert pour nous seuls. Il y avait là cette espèce

de Slawek avec toutes ces fripouilles, celles qui comme je l'ai compris plus tard avaient mis le feu et chié devant l'appartement de Stanislawa Bednarek. Dans ma cage d'escalier, devant mon appartement. Il y avait aussi un type qui prétendait être promoteur. Quand je leur ai dit comment se présentait la situation du point de vue de l'association, ça les a beaucoup amusés. J'avais avec moi tous les documents sur une clef USB au logo de Darkcode, toute l'histoire de leur activité. La collecte de ces éléments m'avait pris plusieurs heures : j'avais scanné les papiers qu'on m'avait remis en main propre, tout simplement. Je leur ai demandé si je devais continuer à travailler pour eux. Bien sûr, ont-ils répondu. Il fallait quelqu'un pour suivre leurs intérêts à Podkowa. Ces foutues bonnes femmes, comme disait Zbyszek, étaient capables de tout.

Foutues bonnes femmes. Toi aussi, tu pourrais dire pareil : foutues bonnes femmes.

Je me rappelle qu'Ewa m'a amené au refuge, installé dans le manoir. Un beau bâtiment, vraiment. Enchanteur. On aurait pu y organiser de vrais événements. Alors que les sans-abri pouvaient aller loger dans quantité d'autres endroits. Du point de vue des promoteurs immobiliers, il y avait là un vrai gaspillage.

Suivant la même logique, on aurait pu affirmer que ces logements communaux occupés par des pauvres, des malades et des vieux étaient aussi gaspillés. Farcis de chair à saucisse.

Je te parle de tout ça parce que tu veux sans doute savoir ce que j'avais dans la tête. Sans doute.

À l'intérieur, c'était propre, mais très pauvre, je me souviens des odeurs de désinfectant, ils devaient tout désinfecter, même la nourriture. Je me souviens de ces sans-abri qui erraient dans les couloirs comme des fantômes muets, et je me souviens de ce que m'a dit la gérante du refuge. Que tel était leur destin, qu'ils

n'intéresseraient jamais personne parce qu'ils ne votaient pas. Que personne ne chercherait à les reloger, et qu'ils retourneraient tout simplement à la rue.

Je me suis mis à y revenir chaque jour. Brzezinska se préparait pour le procès suivant. Les réunions avec la municipalité de Podkowa étaient sans effet. Personne ne voulait l'écouter. Le juriste qui travaillait bénévolement pour elle, un jeune diplômé, était incapable d'expliquer aucune de ses démarches, il invoquait devant tout le monde quantité de paragraphes et d'articles que personne n'était en état de comprendre. J'ai vérifié ces articles du code pénal, j'ai googlisé les dossiers qu'il évoquait, et je les ai transmis à Zbyszek. Il m'a répondu que cela ne lui disait rien, mais que je faisais un bon travail.

J'ai remonté toute l'histoire du manoir, de sa construction, des affectations et des changements de propriétaires. J'ai lu à son sujet trois ouvrages que j'ai empruntés à la bibliothèque locale. Au bout d'un mois, j'étais devenu un expert du bâtiment, j'aurais pu servir de guide.

J'ai commencé avec Ewa… une relation, à couchailler avec elle…

Pause.

Eh merde, pourquoi je te raconte ça.

Rire.

J'ai compris combien j'étais horriblement seul. Elle aussi était très solitaire, c'est sans doute pour ça que c'est allé aussi vite. Elle n'était entourée que de vieux et de sans-abri.

Nouvelle pause.

J'éprouve une épouvantable fatigue, et je sais déjà qu'il n'y a qu'un moyen de me reposer.

Deux minutes de silence, on entend des bruits de pas et de respiration.

Ewa était la deuxième fille avec laquelle je couchais. Toi, tu as dû avoir des centaines de femmes dont tu ne te souviens même pas. Des désespérées, des paumées qui veulent s'offrir quelque chose, ce qu'on ne peut évidemment pas leur reprocher, notre pays n'est pas pour les femmes, qu'elles soient jeunes ou vieilles. Ou qu'elles fassent partie de la catégorie de perverses attirées par les gens comme toi.

Je me souviens de ce qu'elle m'a dit, que j'avais l'air d'un type qui vient d'installer le câble chez lui. Ça m'a amusé. Il n'y avait, dans ce qu'elle disait, aucune exigence à mon égard. Ce n'était qu'un constat. Kinga, et toi, et même maman, vous rêviez tous de me voir changer. Ce que j'étais vous inspirait de la colère ou de la peine. Pour Ewa, il était normal que je sois comme j'étais.

Je sais que ce que je dis n'a aucun sens, mais au moins… Écoute, l'essentiel est que j'ai changé. Que je me suis mis à penser aux autres. Devant toute la masse des hommes, j'ai toujours eu peur, la voyant si grande. Que les gens se comptent par milliards représentait pour moi une menace, la menace des grands nombres. Qu'il y ait des milliards de consciences plus ou moins semblables à la mienne, de machines programmées pour la vie… C'était pour moi salement terrifiant.

Puis j'ai soudain commencé à les regarder comme si je pouvais pénétrer en eux. Mes problèmes étaient incomparables aux leurs. Ce n'est pas qu'ils auraient été plus petits ou plus grands, c'est tout simplement qu'on ne peut rien comparer à soi-même.

Tu ne pourras pas comprendre. Tout est incompatible.

Longue pause.

J'ai senti qu'ici, près de moi, dans ce pays, il y avait quantité de gens que l'État regardait comme toi, tu me regardes. Avec rage, colère et dégoût de les voir si faibles.

J'ai toute ma vie été plus faible que toi. Tu le sentais, et tu m'as traité comme tu l'as fait. Mais il faut reconnaître que ta colère n'était

pas totalement de même nature que celle qu'ont les riches contre les pauvres et les incapables.

Tu sais ce qui se cache derrière ton rideau, papa ?

Je vais te le dire.

Ta haine contre toi-même est si violente qu'elle fait jaillir des étincelles.

Tu m'as demandé aujourd'hui si je ne m'étais jamais aperçu que tu t'étais décarcassé toute ta vie pour que je ne finisse pas à la rue. Tu étais déjà complètement saoul et hors de toi. Les plats devant nous avaient refroidi. Je t'ai répondu que je préférais vivre à la rue qu'avec toi.

J'étais très amoureux d'Ewa. Elle… elle avait déjà beaucoup vécu. Elle avait eu dans le temps un partenaire plus âgé, elle avait habité avec lui. Elle était tombée enceinte, mais il était apparu que le type la trompait. Elle a mis un terme à sa grossesse, et dû pour ça aller en Tchéquie, emprunter de l'argent, subir quantité d'humiliations. Elle se félicitait de ne pas avoir eu d'enfant avec ce gars, mais elle n'a jamais réussi à s'en remettre. Son séjour à Podkowa chez sa mère devait durer un mois ou deux, mais elle y était depuis un an. Aider les gens n'était pas chez elle une vertu. Simplement, ça lui permettait de remplir un vide, lui donnait une raison de se lever le matin. Toutes choses qui me paraissent normales et humaines.

Je n'ai jamais cru aux héros, les gens ne sont pas des héros. Les gens sont ordinaires. Arrêtons de nous raconter des histoires.

J'ai lu un jour qu'on devait réaliser en Pologne un film sur la Westerplatte, mais la production avait été arrêtée parce que le scénariste avait introduit une scène où un soldat complètement bourré pissait dans un coin de son bunker. Tu imagines la bêtise de ces types ? Ça a aussi fait rire Ewa, même si elle a considéré que de

tels héros nous seraient utiles, et que seul un Superman privé d'envie de pisser serait en mesure de nous sauver.

À ce moment-là, Kinga et moi… ce n'était déjà plus ça.

Elle m'a fait un jour une scène terrible, elle m'a frappé.

Je sais ce que tu penses, quelle patate, mais qui ai-je engendré là, il se laisse battre par une femme. En un sens, tu as raison.

Chez Darkcode, j'ai complètement merdé un truc important. C'était la première fois, j'ai poussé un cri que tout le monde a entendu. J'ai été sanctionné. Je ne suis plus arrivé à me concentrer sur mon travail, qui a complètement cessé de m'intéresser, j'ai perdu toute conscience professionnelle, perdu l'envie de provoquer l'admiration des autres. J'ai perdu mon seul atout, la seule chose qui me faisait respecter, la rigueur et le perfectionnisme. Je suis devenu une sorte de stupide programmateur ordinaire, comme les autres, mais bizarre et peu apprécié, sans aucun sens de l'humour, rigide. Eh oui, papa, j'ai été bizarre même en tant qu'informaticien.

J'ai vu un mème sur internet, l'histoire d'un fils qui demande à son père s'il n'aurait pas en fait été adopté, et le père répond : tu penses que j'aurais pu être assez con pour te choisir, toi ?

C'est comme chez nous, papa.

Un mème, au cas où tu ne saurais pas, c'est une sorte d'hashtag rigolo.

Lolek a été le seul à se faire du souci pour moi, un bon copain, fidèle comme un chien. Je ne pouvais pas tout lui dire. J'avais déjà pris certaines décisions, quant aux autres, je n'arrivais même pas à les formuler. Chacun de mes mouvements pouvait entraîner des conséquences que je n'étais pas en état de prévoir. Et il aurait fallu que j'en parle au copain avec qui j'avais toute ma vie discuté de codage et de créatures fantastiques ?

Ula aussi voulait savoir pourquoi j'allais aider on ne sait quelle prof de lycée. Sais-tu à quel point Ula est bonne ? Moi, je ne suis pas bon, j'ai trompé et trahi tous mes proches. Mais elle, elle est très sérieuse, elle tient parole, elle est tout ce qu'il y a de plus réglo. Tu ne sais même pas ça, la concernant. Nous ne la méritons pas, ni toi, ni maman, et pour ce qui est de moi…

Ula, si tu écoutes… excuse-moi, je ne voulais pas t'accuser. Je sais que tu ne me pardonneras jamais ce que je vais faire… ni le fait que je ne t'en ai jamais dit un mot.

En fait, Ula, je devrais enregistrer ça pour toi, pas pour lui.

Pause.

C'est bientôt le matin.

Pause.

Avec Ewa, je pouvais parler de tout. Elle ne me jugeait pas. Nous avions nos blagues, nos proverbes à nous. Nous aurions vraiment pu vivre ensemble. Ça aurait été bien, ça aurait pu être bien. Personne n'aurait crié sur personne, n'aurait humilié personne. Je n'invente pas, je le sais, ça ne vient pas de nulle part. Merde, ça ne vient pas de nulle part.

Pause, on entend trois coups sourds.

Il est possible d'être chaleureux, on peut toucher quelqu'un avec de la chaleur. C'est ça, ma découverte !

Nouvelle pause.

Et je voulais… je voulais mettre fin à ce travail pour Zbyszek. J'avais peur de le lui dire. J'avais peur de ces gens. Je me souvenais d'eux, de cette rencontre dans le restaurant fermé, on voyait à leurs têtes qu'ils étaient capables de terroriser une vieille à mort, de la jeter sur le pavé.

J'ai donné à Brzezinska tout l'argent qu'il m'avait remis.

Je pensais que ce serait le début d'un grand changement, vraiment. Maintenant, tout ça paraît ridicule. Maintenant, je sais que j'ai confondu le début avec la fin.

J'ai voulu tout distribuer. Sans le lui dire, j'ai transféré sur le compte de Kinga l'essentiel de mes économies, ça faisait dans les cent mille. Elle ne l'a sûrement pas remarqué, elle n'a jamais été du genre à vérifier l'état de son compte, elle payait toujours avec une carte de crédit, étant certaine d'avoir un solde positif. Mais elle finira par s'en apercevoir.

J'ai pensé que je ressentirais de la peur. J'ai toujours économisé, ça me donne un sentiment de sécurité. Personne ne m'ayant jamais donné de sentiment de sécurité, j'ai essayé de le faire par moi-même.

C'est ce qu'a dit ma thérapeute. Je t'ai dit que je suivais une thérapie ? Non, je n'en ai jamais parlé à personne. D'ailleurs, ça a été bref. Quelques rencontres qui n'ont mené à rien, ne m'ont fait prendre conscience de rien, même si j'ai essayé de tout dire à cette femme.

Après le transfert de mes économies à Kinga, j'avais à peine de quoi payer deux mois de loyer d'un studio paumé pas trop loin d'une ligne de métro.

J'ai pris un congé. J'ai dit à Kinga que je partais quelques jours dans une chambre louée à Kazimierz pour me reposer. Elle s'en foutait, elle m'a juste harcelé de questions, savoir si je n'aurais pas attrapé la tuberculose. Ça l'arrangerait. Elle a lâché qu'il fallait qu'on parle, mais c'était plutôt pour sauver les apparences, et me montrer qu'elle gardait le contrôle sur moi. J'ai pris un sac à dos avec mon ordinateur, des sous-vêtements et une brosse à dents.

Sur le chemin de Podkowa, je suis passé par Darkcode où j'ai remis ma démission.

Brzezinska savait tout de moi. Que j'avais une épouse, que j'étais sur le point de divorcer, que j'étais tombé amoureux de sa fille. Elle n'avait rien contre, elle m'a seulement dit de faire attention. Qu'Ewa avait traversé des épreuves, et que ça pouvait être délicat. Ce sont ses propres mots, que ça pouvait être délicat. J'ai peut-être voulu ne pas savoir. Mais si ça avait été le cas, ça n'aurait rien changé. Elles avaient une étrange relation, forte, que j'observais sans vraiment comprendre, c'était… une proximité très tendue, deux personnes très attachées l'une à l'autre, qui s'efforçaient de paraître indifférentes. Un peu comme entre Ula et maman, sauf que maman avait fait d'Ula une sorte de lavabo où vider ses douleurs, sachant qu'Ula avalerait tout bien gentiment et ne se révolterait jamais.

L'avocat de Brzezinska a fini par renoncer. Se disant incapable de tirer quoi que ce soit du dossier du manoir, qu'il n'y avait aucune preuve d'actions illégales de Gigaplex et de la municipalité. Il lui aurait fallu disposer de documents, d'enregistrements. Mais il avait contre lui tout un système, dont le juge aussi faisait partie. Gigaplex s'était entouré de garanties, d'expertises juridiques portant sur la réforme agraire de 1944, de réclamations légales de propriété venant de descendants de Lilpop, le premier propriétaire, et dont j'ai compris, à ce que m'a dit Zbyszek, qu'ils allaient devenir des associés dans le projet. Brzezinska s'est effondrée. J'ai essayé de lui faire comprendre qu'il valait mieux mettre son énergie à aider le refuge à trouver un nouveau lieu. Du point de vue des autorités municipales, loger des sans-abri venus de toute la Pologne dans un tel immeuble était un gaspillage absurde.

Brzezinska est partie en furie, elle s'est mise à crier que je lui parlais comme si j'étais l'un d'eux. Je suis habitué à la furie, grâce à toi. Je lui ai dit qu'elle exagérait, et qu'elle devait se demander ce qui

était le plus important dans tout ça. Elle m'a braillé de ne pas lui faire la leçon.

J'ai alors demandé à cet avocat quel genre de preuves il avait en tête. Il m'a dit : des documents ou des enregistrements, encore qu'il ait eu des doutes pour ces derniers, savoir s'ils seraient recevables devant un tribunal. Je me suis rappelé que Lolek m'avait parlé du type d'espionnage industriel pratiqué en Pologne. Des moyens simples : programmation de surveillance des claviers, caméras installées dans les radiateurs ou les barres de rideaux, parasurtenseurs montés avec des systèmes d'écoute. Toutes choses disponibles sur le darknet.

J'ai vérifié. C'était possible. Le darknet, si tu ne sais pas, c'est l'internet des criminels.

Quand je t'ai raconté ça, ce soir, tu étais déjà très fatigué.

Les parasurtenseurs coûtaient dans les cent dollars. Ils sont arrivés une semaine plus tard. Je me rappelle qu'ils avaient été expédiés par une firme du nom d'Orientpol Epices Exotiques, enregistrée au nom de Jan Kowalski.

J'ai failli m'embrouiller quand Ewa m'a demandé où je voulais les installer. J'ai répondu, dans la maison des Bugajski. Elle m'a demandé comment je savais qu'ils se réunissaient là. J'ai eu froid dans le dos, parce que c'est Zbyszek qui me l'avait dit. J'ai bluffé, prétendant avoir joué au détective, disant que s'ils devaient décider de choses illégales, ils le feraient dans un endroit sûr.

Je me souviens encore de sa réponse, que leur objectif, ce n'était pas d'agir dans l'illégalité, mais de rendre légal ce qui ne l'était pas.

Je n'ai pas discuté. Elle m'a demandé comment je comptais m'y rendre. J'ai dit : normalement. Elle trouvait elle-même que j'avais une tête de technicien du câble.

Pour ce qui est de mes tentatives d'intrusion chez Bugajski, il y aurait de quoi tourner une comédie, et je n'en aurais pas été le personnage le plus drôle. Bugajski est un idiot complet, un misérable énergumène alcoolisé. Il n'a pas douté une seconde que je venais de la société de télécom alors qu'aucun des éléments de ma tenue n'en témoignait, ni veste ni sacoche officielles. Bugajski arpentait sa maison en gesticulant violemment et en criant. Sa femme aussi était dans le coin, j'entendais des bruits de hachoir dans la cuisine, et elle écoutait la radio.

Ça a été simple comme bonjour, j'ai simplement échangé contre un neuf le vieux parasurtenseur auquel étaient connectés son téléviseur et le décodeur. Ce n'est qu'une fois à la porte qu'il m'a demandé ce que j'avais fait, au juste. Je lui ai dit qu'il avait fallu updater le rootkit du routeur, sans quoi il aurait perdu son accès. Il m'a demandé quel accès, et j'ai répondu l'accès à quoi il avait accès.

Ça a été vraiment très drôle.

Ewa s'est étonnée parce qu'elle ne me croyait pas capable de ce genre de choses. Personne, en fait, ne m'en aurait cru capable.

Brzezinska s'est excusée de sa colère.

Courte pause.

Elle m'a préparé un gâteau, et dit que j'étais comme un fils pour elle.

Bruits de pas.

Tout aurait été pour le mieux, sauf que le parasurtenseur n'a pas fonctionné. Il fallait l'activer au niveau du téléphone avec une application Android à télécharger elle aussi depuis un forum du darknet. La communication entre l'application et l'appareil enregistreur était irréprochable. Mais celui-ci n'enregistrait rien, et n'arrivaient sur le téléphone que des messages vides. C'était sans doute le micro qui était en panne. Il a fallu que je retourne chez

Bugajski une fois de plus. Je savais qu'un tribunal pourrait ne pas accepter de preuves recueillies par écoute, ce que Bugajski ne manquerait pas de mettre en avant dans la procédure. Mais sait-on jamais ? Faire impression, se faire accepter et aimer, rend plus rapidement dépendant que la vodka. Tu as déjà entendu quelqu'un te dire que tu étais merveilleux ?

Rire.

C'est sûrement pour ça que tu t'es rendu dépendant à la vodka. De toute façon, je n'ai rien à foutre des raisons pour lesquelles tu es comme tu es. Dans le temps, je me suis imaginé qu'il y avait derrière ça un terrible secret. Un malheur que quelqu'un t'aurait infligé, un mauvais génie, que sais-je ?

Mais maintenant, je sais qu'il n'y a aucun mystère.

Pause.

Tu n'es qu'une ordure, papa.

Rire, brouillage.

Je savais que mon numéro de société du câble ne passerait pas deux fois. Bugajski n'était pas idiot ni bourré à ce point. Il fallait s'introduire en douce.

Je suis allé surveiller la propriété plusieurs jours de suite en essayant de déterminer ses habitudes, le rythme de sa journée. Une fois, sa femme est sortie pour me demander ce que je cherchais. Elle ne m'a pas reconnu. Cette mission d'observation n'a pas donné grand-chose. J'ai eu du mal à déterminer quand Bugajski était réellement chez lui et quand il n'y était pas. Le temps passait, nous avions besoin d'enregistrements, la fenêtre se refermait. J'ai finalement décidé d'entrer chez Bugajski de nuit, quand il dormirait, de changer le parasurtenseur et de filer.

Je ne pensais plus à Zbyszek. Je ne prenais plus ses appels téléphoniques, je ne répondais plus à ses messages. Je voulais rompre

au plus vite avec lui. Il était étonné que je le snobe, d'autant qu'il avait pour moi, comme il l'écrivait, encore de l'argent. J'avais complètement cessé de penser à lui. La seule chose qui comptait était ce que j'avais à faire ici et maintenant.

Je n'étais plus seul.

Pour la première fois de ma vie. Chez nous, j'avais toujours été seul. La seule chose qui me liait à maman avait été cette douleur à laquelle tu nous avais condamnés.

Il devait être, je ne sais plus, une heure du matin. Les Bugajski avaient depuis longtemps éteint les lumières. Je me souvenais qu'ils avaient une serre avec des ouvertures sur un balcon. J'avais trouvé chez Ewa une lampe frontale et des gants. C'était complètement idiot, je sais. Le deuxième parasurtenseur fonctionnait, j'avais vérifié avant de partir.

Je me souviens du silence total, puis des aboiements d'un chien quelque part au loin. J'avais sauté depuis la rue par-dessus la clôture dans le jardin de Bugajski. Trébuchant sur un muret, je me suis étalé de tout mon long. Le chien s'est mis à aboyer de plus en plus fort. La lumière s'est allumée dans le salon de Bugajski. Il m'a aussitôt repéré. Quand il s'est approché, je suis resté pétrifié, ne sachant que faire. Il était furax, mais aussi effrayé. Il m'a secoué, il s'est mis à hurler, mais il ne m'a pas frappé. Sa femme aussi hurlait, qu'il appelle la police. Au lieu de cela, il a appelé Kurzyna. Criant qu'il avait chez lui une espèce de youpin, une sorte de pédé de la *Gazeta Wyborcza*, viens vite, je ne sais pas quoi en faire. J'ai eu peur, parce qu'ils étaient tous les deux clairement imprévisibles.

La suite de la soirée a été toute bête et ennuyeuse. Les ogres de Kurzyna ont débarqué devant la maison de Bugajski une demi-heure plus tard. Ils m'ont conduit sans un mot à leur voiture. À la question

de Bugajski, de savoir s'ils allaient me régler mon compte, l'un d'eux, Tomek, a confirmé de la tête.

Nous nous sommes arrêtés à une station essence en dehors de la ville, nous sommes descendus de voiture, et le plus grand m'a envoyé une gifle, ce qui m'a fait un peu saigner du nez. Tomek a dit à celui qui me tapait d'arrêter.

Il m'a demandé ce que je trafiquais. J'ai répondu que je ne travaillais plus avec eux.

Ils sont restés un moment sans savoir quoi dire. Puis Tomek s'est frotté les mains, après quoi il m'a envoyé quelque chose du style : arrête de faire le con, et il m'a relâché. Je suis reparti dans l'autre sens pour faire un détour vers Podkowa. Quinze minutes plus tard, Zbyszek a appelé. Je n'ai pas répondu. Je voulais bloquer son numéro, mais je ne l'ai pas fait pour une raison qui m'échappe. Cela m'avait-il semblé trop radical ? Encore maintenant, je m'interroge sur cette seconde pendant laquelle mon doigt est resté au-dessus de la touche « bloquer le numéro ». Tout aurait été différent. Ou peut-être pas du tout ? En tout cas, je n'avais plus eu aucun contact ni avec Zbyszek, ni avec Kurzyna et ses gars.

Nouvelle pause, une cigarette qu'on allume, des bruits de pas.

Oui, je sais que cette histoire te paraît invraisemblable. Pourquoi aurais-je dû faire tout ça ? Maintenant, je le sais. Il fallait déchirer le rideau pour que je puisse tout voir, en totalité. Dépression, c'est l'autre mot pour dire vérité, papa. Ni plus, ni moins. Les pilules peuvent agir sur la chimie du cerveau, encore que dans les périodes où j'en ai pris… qu'importe. J'étais encore moins un homme qu'aujourd'hui, si c'est possible. En allant à Podkowa, j'avais l'espoir que la réalité serait différente. Qu'il y aurait en elle ce que nous appelons du sens et de l'amour. Mais il n'y a rien de tel. N'existe rien d'autre qu'un grand gouffre. Tu connais cet endroit, papa. C'est là que

tu te trouves. Tu te crois en sécurité, au bord, mais il y a longtemps que tu es tombé.

Elle a fini par tout apprendre.

J'ai cru un moment à diverses choses, mais l'imagination n'est que ce qu'elle est. Le cerveau est une sorte de bouillon qui glougloute sur le gaz, avec des bulles qui viennent éclater à la surface, et dans ces bulles, des visions, des projets dénués de sens, et nous nous noyons dans ce bouillon avant de mourir pour de vrai, salut la compagnie.

Quand je suis arrivé à la maison, je les ai trouvées mortifiées, Brzezinska et Ewa. Elles m'attendaient dans la cuisine, fumant et regardant pas la fenêtre. C'était mignon à voir, des gens qui t'attendent en se faisant du souci. Je leur ai raconté ce qu'il s'était passé, mais je leur ai menti, prétendant que les gars de Kurzyna m'avaient traîné en forêt et menacé de mort, disant qu'ils allaient m'enterrer là. Le sang séché sur mon nez et les bleus sur les joues ont donné de la vraisemblance à mon récit. Le lendemain, j'ai dit que j'allais retourner une troisième fois chez Bugajski. Cette fois, c'est Brzezinska qui me l'a déconseillé. Elle doutait que je puisse réussir, et par ailleurs, le maire de Podkowa venait de lui proposer une rencontre. J'ignore si cela avait un lien quelconque avec mes visites chez Bugajski, en tout cas elle a mis sa plus belle robe, et elle y est allée. Elle est revenue avec des sentiments mitigés. Apparemment, le maire l'avait assurée de ce que le refuge allait être transféré dans un bâtiment communal de Pruszkow.

La troisième fois sera la bonne, me suis-je dit. Il suffira d'attendre dans un endroit propice que Bugajski s'en aille pour de bon. Il ne peut quand même pas rester bourré vingt-quatre heures sur vingt-quatre devant sa télé. Sa maison était proche d'un petit bois, et je me suis installé derrière la première ligne d'arbres sans perdre le bâtiment de vue. J'ai attendu plusieurs heures, et Bugajski a enfin

pris sa voiture et démarré. J'ai foncé à la clôture que j'ai escaladée avant d'aller cette fois jusqu'à l'entrée principale de la maison. J'ai frappé et dit que j'étais des télécoms. Bugajska n'en revenait pas. Elle n'était sans doute pas ivre, mais voir la personne qui était entré chez elle par effraction réapparaître en plein jour était de trop pour sa comprenette.

Je suis entré et j'ai même eu le culot de demander du thé. Je me suis ensuite contenté de récupérer le parasurtenseur défectueux pour le remplacer par un neuf, de vider ma tasse de thé et de repartir.

Ce n'était qu'une pauvre femme malheureuse. Elle me faisait de la peine.

Je me rappelle que nous avons fait la fête le soir même. Ewa a été chercher un gâteau chez Weranda, l'unique café de Podkowa. Nous avons bu une liqueur et joué aux cartes. Brzezinska a raconté des blagues stupides et osées, dont aucune n'était drôle, mais nous avons ri. Ce fut notre dernière belle soirée.

Le lendemain, Slawek Kurzyna et le maire de Podkowa se sont rendus chez Bugajski. Comme si de rien n'était, ils ont tenu une longue conversation où ils ont développé tout le schéma de la cession du manoir Kasyno par la commune. Toute la conversation est enregistrée sur mon téléphone. L'équipement était vraiment de bonne qualité.

Pause.

J'étais à ce moment-là aux toilettes, je m'en souviens.

Pause.

Putain, si je l'avais mis sur la liste des numéros bloqués. Mais étant donné que tout, dans notre vie, dépend de détails aussi minces, cela veut dire que… nous sommes tout simplement condamnés à endurer ce qui nous arrive.

Pause.

Le téléphone a commencé à lire l'enregistrement et émis une forte tonalité. Ewa a regardé l'écran où, par un fait exprès, s'est inscrit le sms de Zbyszek. « On en reparle. Ne fais pas de bêtises. Gigaplex a encore des ronds pour toi. Ils tiennent à toi. »

Rire.

C'est aussi bête que ça.

Lorsque je suis sorti des toilettes, elle pleurait. Elle m'a demandé de partir. Je me suis mis à lui expliquer que ç'avait été une erreur, que j'avais rompu notre collaboration, que je n'avais plus rien de commun avec eux, que je l'aimais, qu'elle était ma seule amie. Toutes ces choses que j'avais eu peur de dire, et que j'ai envoyées comme des balles à blanc.

Elle m'a lancé sa tasse qui est passée près de ma tête et est allée se fracasser contre le mur. Je ne sais pas si j'ai jamais vu quelqu'un d'aussi hors de soi, toi-même compris. Elle crachait en parlant, et elle est devenue rouge au point que j'ai cru qu'il lui arrivait quelque chose de grave. Elle a fini par se taire. La tempête était passée. Je me suis remis à parler, je lui ai tout avoué depuis le début, jusqu'à la fin.

Elle m'a dit que je la dégoûtais.

Je lui ai dit que je me dégoûtais moi-même.

Elle a répondu que j'avais raison.

Il n'y avait plus de rideau. J'avais enfin tout compris. Il ne s'agissait plus de mon bonheur, d'un nouveau début, d'une nouvelle chance. Il ne s'agissait que de mettre un point final.

Elle m'a dit qu'elle s'était promis de ne plus jamais se laisser abuser et trahir ainsi. Tu es la seule personne avec qui ma vie a encore un sens, lui ai-je dit.

Je n'existe plus, m'a-t-elle répliqué.

Je… je rentre à Varsovie et je t'appelle plus tard, lui ai-je dit encore.

Tu ne m'appelleras plus jamais, a-t-elle répliqué. Et si tu ne disparais pas dans la minute, c'est moi qui appelle les flics.

Pause, sanglot étouffé, deux minutes de silence.

C'est terrible, le fonctionnement des circuits élémentaires du cerveau, papa. Le chien de Pavlov. Pose une gamelle de nourriture devant un chien. Puis pose une gamelle vide. Et essaye avec une orange, pour voir.

Personne ne m'a jamais dit que j'étais OK tel que j'étais.

Personne ne m'a jamais accepté tel que j'étais.

Je t'ai tout raconté, et tu es parti dans ton délire, papa. Tu as essayé de me donner une sorte de bon conseil débile. Tu ne savais même pas ce que tu disais, tes mots roulaient sur la table. J'ai commencé à me fâcher et à me fatiguer. Tu n'entendais plus rien. Tu m'as dit : essaye encore une fois avec Kinga, il y a peut-être eu un loupé, on peut toujours se retrouver après quelques épisodes.

Pause.

Pauvre con.

Pause.

Je ne trouve même pas d'insultes à la hauteur, je n'ai jamais été bon pour insulter, j'ai toujours dû me forcer pour ça, même maintenant, je me force.

Une telle solitude, c'est comme d'être empalé.

Ce que je dis est peut-être prétentieux, je ne sais pas. J'ai toujours été un peu prétentieux. Raison pour laquelle je ne sais pas raconter de blagues. Pas comme toi.

Bien sûr, j'ai essayé de l'appeler. J'ai téléphoné plus d'une dizaine de fois, je lui ai envoyé des messages. Mais elle avait bloqué mon numéro. Tout était terminé.

Il s'est passé quelque chose de terrible, papa.

Tu m'as demandé ce soir si une telle bêtise, tu as utilisé le mot « bêtise », était quelque chose de terrible.

Bien sûr, que pouvais-tu dire d'autre ?

Non, ce n'est pas ça, ai-je répondu.

Tu ne m'as pas compris. Tu m'as regardé comme si j'étais stupide. Tu me regardes toujours comme si j'étais stupide.

Les événements sont allés vite. J'ai encore téléphoné, encore envoyé des messages. Mais je ne pouvais plus rester à la maison, la douleur était devenue insupportable.

Kinga était partie assister à je ne sais quelle conférence. C'est drôle de penser que je ne la verrai plus jamais. Je pourrais m'excuser. Mais en vérité je ne lui dois rien. Personne ne doit rien à personne, papa, c'est ce qu'il me semble. Pour qu'il y ait des dettes véritables, des obligations, il faudrait qu'existe un seul point de référence objectif, absolu. Mais ce genre de chose n'existe pas.

Revenir au point de départ, c'est la seule chose que l'on puisse faire.

Rentrer chez soi.

C'est très bien pour toi, de boire. Tu n'as jamais eu l'occasion de te poser des questions, de regarder autour de toi. De voir qu'il n'y aura toujours que du noir, un goudron de néant dans le fond de l'œil, partout, qui nous suit, papa, parce que nous sommes faits de lui.

Plusieurs minutes de silence.

Je n'ai même pas su, merde, me couper les veines. Je n'ai jamais su couper comme il faut du pain en tranches. Alors mes veines… Des médicaments, j'en ai avalé une quantité. Ils ont vite agi, je me suis tout ramolli. Couché sur le plancher, j'ai regardé le sang couler, j'ai compris que ça allait trop lentement. J'étais peut-être allongé à l'endroit où Stanislawa Bednarek était morte. J'ai regardé le plafond.

Elle était pendue là, accrochée comme une araignée. Je jure que je l'y ai vue.

Elle m'a fait signe de la tête. Elle aussi était au courant.

Y compris pour le goudron dans le fond des yeux.

Le plus drôle, c'est que j'ai encore regardé mon portable, avec l'espoir que, peut-être, malgré tout, Ewa allait appeler. Me dire qu'elle s'était trompée. Que nous avions encore une chance, mon petit fantasque. Tu t'es peut-être trompé, mais je connais ton cœur fantasque.

Ce qu'elle pourrait dire.

Mais est-ce que cela me sauverait ?

Je me suis posé la question, et je dois te dire que je n'en sais rien.

C'est Lolek qui m'a sauvé, il voulait savoir pourquoi je ne prenais plus ses appels depuis deux semaines. Alors que j'avais laissé l'appartement ouvert. Tu vois ma bêtise. Il était encore plus perdu et chaotique que moi. Il a défait les draps de mon lit et m'a bandé les bras avant d'y appliquer des choses tirées du congélateur, puis il m'a collé un poulet entier sur le coin de la tête.

C'est le moment de mon récit où tu t'es levé pour te mettre à brailler dans tout le restaurant, en te balançant d'une jambe sur l'autre. Tu as été répugnant, pitoyablement bourré.

Imbécile de mes deux, que tu criais.

Qu'est-ce que tu racontes, de quoi tu parles !

Comment peux-tu dire des choses pareilles à ton père ! À ta mère ! Comment peux-tu !

Tu crachais en criant, papa.

Nous t'avons tout donné, tu n'as jamais su rien respecter ! Ni ta famille, ni ton travail, ni ton mariage ! Tu as pris mes paroles pour un attentat à ta personne. Une pique, une attaque, un chantage. À tes yeux, tout tourne autour de toi.

Je n'ai plus eu de place pour aucun sentiment. Sous ma veste, je portais encore les pansements noués à la va-vite par Lolek sur mes poignets. Tu aurais pu les voir si tu l'avais seulement voulu. Mais tu ne les as même pas remarqués tout au long de ces deux bonnes heures.

Tout m'était égal. Je voulais simplement que tu la fermes. J'ai fini par monter sur la table. Tu as sans doute oublié.

J'ai balancé les assiettes avec les plats refroidis, les verres, les couverts. Je ne sais plus si quelque chose s'est cassé.

Je t'ai demandé de te regarder toi-même, et tu l'as vraiment fermée pendant un moment. Tu as levé la tête, et là je t'ai dit que c'était fini. Tu as couiné, tout ton visage s'est décomposé comme si ton organisme avait décidé de lâcher. Tu avais enfin compris. Ton rideau venait aussi de tomber. Tu as dit une phrase tellement bizarre, maladroite, sans doute une première dans ta vie : tu as besoin d'aide, fiston.

Un employé du bistrot est venu à nous, un bonhomme asiatique. Il m'a tendu une main. Je suis descendu de la table, prudemment. J'ai senti en moi quelque chose d'étrange, je ne sais pas si c'était de la force ou de la fierté. Plusieurs clients se sont levés, comme s'ils avaient eux-mêmes voulu monter sur leurs tables, emportés par un élan sans raison, mais ils se sont retenus devant la peur de passer pour des idiots. Le bonhomme nous a très poliment demandé de ne plus jamais revenir.

J'ai acquiescé d'un geste de la tête. J'ai sorti de l'argent de mon portefeuille, et je suis parti du restaurant avant toi, sans te regarder. J'avais une corde dans mon sac à dos. Je l'ai toujours. Elle m'attend.

Je l'ai achetée chez un marchand de meubles. Quelques mètres d'une épaisse corde de jute bon marché, trois zlotys le mètre.

Le plus simple et le plus expéditif.

Tu t'es précipité à ma suite, tu as crié. Des exclamations incohérentes, arrête, stop, qu'est-ce que tu fais. J'ai accéléré, je suis monté dans un taxi qui passait, j'ai filé vers la gare en te laissant hurler au bord du trottoir. Clown minable, pitoyable. Terminé, papa.

Le trajet jusqu'à la gare n'a pris qu'un moment, mais suffisamment pour que mes idées se parent d'une clarté effrayante. Ma tête est devenue comme une pièce vide illuminée. Tu ne connais sans doute pas le test attribué à Jung. Il n'a l'air de rien, mais fais attention, parce qu'il contient une vérité.

Écoute, c'est vraiment drôle.

Imagine une couleur. La première qui te vient à l'esprit. Puis pense à un animal. Ensuite, à une étendue d'eau, comme une rivière, un océan ou une piscine. Et enfin pense à une pièce blanche privée de portes et de fenêtres, et complètement vide. La couleur symbolise la façon dont tu te vois toi-même. L'animal, celle dont tu vois les autres. L'étendue d'eau symbolise ta vie sexuelle. La pièce blanche est ce que tu ressens quand tu penses à ta mort.

C'est Ula qui m'a fait ce test, il y a des années.

J'ai répondu gris, cochon, flaque, calme.

Quand je suis descendu à la gare, j'ai entendu ta voix. Tu avais été assez lucide et terrifié pour te mettre à me suivre. Stupéfait, je t'ai regardé courir dans ma direction, tu me demandais de t'attendre.

Tu m'es tombé dessus, et tu as commencé à me secouer. Ne raconte pas ce genre de conneries, tu criais. Tu t'es mis à délirer, que tout allait s'arranger et revenir dans l'ordre. Qu'il fallait « s'asseoir tranquillement et parler ». Tu as été d'une vulgarité pénible. Je t'avais déjà consacré tant de temps, pour tout te raconter alors que tu ne le méritais pas, et voici que tu avais décidé de me suivre, complètement saoul, pour venir me brailler dans la gueule.

Je t'ai rembarré, je t'ai tourné le dos, et je suis parti dans la gare. Tu m'as poursuivi. Nous avons recommencé à nous battre, cette fois près d'une porte. Un vigile est arrivé et nous a crié de nous calmer avant l'arrivée de la police. C'était encore plus pitoyable que la scène au restaurant. Tu as essayé de me frapper, tu avais l'air éberlué d'un chat à qui on vient de jeter un pétard. Tu jurais, tu agitais les pattes dans tous les sens. Tu as fini par m'atteindre au visage, un grand coup, quelque chose a craqué sous mon œil, le vigile s'est interposé et t'a demandé ce qui t'avait pris, et en t'appelant « mec ».

J'ai foncé vers les quais, j'avais mon train dans cinq minutes. Tu t'es dégagé du vigile pour revenir à moi. J'en avais assez, j'étais furieux contre moi d'avoir eu l'idée de te retrouver.

Je te l'ai dit : je te rappellerai tout ça un jour.

Tu m'as suivi dans un couloir désert, sans personne pour t'arrêter, personne contre les pieds de qui tu aurais pu trébucher. Tu es arrivé à ma hauteur devant un bar chinois fermé. Tu m'as encore agrippé. Nous avons commencé à nous bagarrer, tu m'as renversé à terre. Je suis peut-être plus faible que toi, mais j'étais sobre. Je me suis dégagé de ton poids, tu t'es relevé pour essayer de me remettre à terre. Tu m'as tiré par ma veste, de toutes tes forces, tu m'as arraché un bouton.

Tu as bafouillé que tu voulais me rendre mon portefeuille. Mais je n'avais plus besoin ni d'argent, ni de papiers. Je t'ai attrapé par ton sweat et repoussé contre un rideau métallique. J'ai été étonné par la facilité avec laquelle ça m'est venu. Je t'ai laissé là et j'ai couru vers mon train en tenant mon sac à dos, qui ne contenait qu'une corde et un téléphone.

Brève pause, rire.

Un téléphone qui va bientôt être déchargé. Je me sentais léger et sûr de ce que je faisais. Le train était à quai. J'ai dépassé le premier

wagon et suis monté dans le second. Ce n'est qu'à la station suivante que j'ai compris que tu étais monté dans le premier. Quand le train s'est arrêté à Ochota, tu es sorti sur le quai. Tu as essayé de monter dans mon wagon, tu t'es précipité sur le contrôleur qui se tenait à la porte et qui t'a renvoyé sur le quai. Je t'ai vu pour la dernière fois à travers la vitre, essayant de te relever, pitoyable comme d'habitude.

Comme un chien.

Je n'ai pas de peine pour Kinga. C'est mieux pour elle. Si je n'avais pas décidé de disparaître, elle serait restée avec moi encore quelques années.

Je ne sais pas si je regrette pour maman. Ça va être terrible pour elle, mais je ne peux pas continuer à souffrir en pensant à elle.

J'ai de la peine pour Ula. Elle aura à vivre à jamais avec ma décision. C'est une bonne personne, à qui je n'ai pas consacré assez de temps. Comme si je la punissais à ma place.

Pause.

Sœurette, pardon, vraiment.

Il faut que je m'arrête, papa.

Pause.

Finalement, ça ne m'intéresse pas de savoir si tu vas écouter ça. Ou si quelqu'un va trouver ce téléphone.

Ma haine pour toi m'a épuisé. Parce que je ne t'ai pas tout dit assez clairement. Tout le mal qui m'est arrivé vient de toi. J'ai parlé de toi à Ewa, je lui ai dit que mon père était un homme qui ne faisait que boire, nous martyrisait, hurlait, nous épouvantait, nous détruisait. Rien d'autre. Dont toute la vie se résumait à nous faire un mal obstiné, buté, tonitruant.

Elle m'a répondu que quand son père était saoul, il se mettait au lit avec elle, lui posant ses pattes sur le dos et le ventre. Il n'allait pas

plus loin, mais ça a suffi pour qu'elle le haïsse, qu'elle se réjouisse de sa mort, elle n'est pas allée à son enterrement.

Tu ne t'es pas glissé dans mon lit, mais tu as toujours gardé tes pattes sur moi.

Tu m'as obligé toute ma vie à regarder ta bêtise, faisant d'elle un grand spectacle. Je n'ai jamais pu détourner le regard.

Tout ce grâce à quoi j'ai essayé de m'éloigner de toi, tu l'as brûlé dans ce bac à ordures.

Il y a sûrement quantité de haines comparables à celle que j'éprouve, de fils qui haïssent leur père, de filles leur mère. Le malheur coule à flots. L'homme n'est capable que de ça.

Pause.

Je n'attendais rien de personne. Et certainement pas de toi.

Pause.

Tout est fini.

Pause, brouillage.

On rentre à la maison. Je rentre à la maison.

Salut.

Fin de l'enregistrement.

OceanofPDF.com

Feedback

La gueule de bois, c'est de la douleur.

La douleur, c'est la vérité.

Je suis arrivé ici il y a quelques jours. Elles m'ont laissé entrer, je ne sais pas pourquoi, moi, je ne me serais pas laissé entrer. J'ai quelques souvenirs, des images éparses, la sortie du commissariat, Karlowicz qui m'appelle, essaie de me suivre, la boutique. Je voulais me retrouver chez moi, quoi que cela veuille dire. Et je me souviens que pour une raison que j'ignore, je ne voulais pas mourir. Si j'avais voulu mourir, je serais resté dans l'appartement, mais je suis venu ici.

Elles m'ont fichu la paix. Une fois, Ula a posé des tartines devant ma porte. J'ai ouvert, et je les ai emportées à l'intérieur. Puis tout s'est arrêté. À présent, je me réveille. La douleur est atroce. Je regarde ma montre. L'heure ne me dit rien. Ce n'est qu'en remarquant les tartines envoyées contre le mur que je comprends être arrivé ici il y a déjà quelques jours. Je vois sur les parois et le plancher des traces de vomi séché. Qui dégagent une puanteur abominable.

J'entends une sorte de musique que je n'arrive pas à reconnaître, comme un couinement, un bafouillis informe. Il faut un long moment pour que mon cerveau y trouve un sens. Metallica, *The Unforgiven*. En boucle. Merde. Est-ce qu'elles ont été obligées d'écouter durant des jours les ballades de Metallica ?

Au moment où je me lève, la douleur m'envoie son poing en pleine tête. Je coupe la musique, non sans mal, je ne sais plus du tout comment on fait. Je cogne contre une bouteille de whisky vide. J'ai l'estomac rempli de laine de verre calcinée.

Je m'assois sur le sol et me mets à hurler, ça vient tout seul. Je remets la musique à fond pour qu'elles ne m'entendent pas.

J'ai fait pareil que mon père. Et mon père devait sans doute faire pareil que le sien. Je ne sais pas. En revanche, je me souviens enfin de tout.

Je me souviens de Piotr dans le restaurant, debout sur la table, me regardant et me disant qu'il me hait. La seule chose qui m'intéressait, alors, c'était qu'il redescende de cette table et arrête de faire l'idiot.

Je me souviens que je suis allé avec Jadzia au Starbucks de la gare. Nous étions censés coller des affiches. J'étais sur le point de retrouver le portefeuille taché de sang de Piotr. Le patron d'une gargote asiatique allait me le remettre.

— J'adore le Starbucks, ai-je dit en tapotant du bout d'un ongle la grande tasse moche.

Jadzia n'aime pas les chaînes de café parce qu'elle est d'une génération où le café se boit à la maison. Son café au lait avait déjà refroidi.

Son téléphone a sonné, elle est sortie pour prendre l'appel.

J'ai tiré de ma poche une flasque de vodka au caramel que j'avais payée avec un billet de dix zlotys chez Alcools du monde, j'ai dévissé le bouchon, versé la totalité dans ma tasse. J'avais les mains qui tremblotaient, mais je savais que tout allait bientôt revenir dans l'ordre.

— Ils servent le café par seaux entiers. Impossible de se faire à une telle quantité de caféine. Ça me met en sueur, j'ai les cellules qui clignotent. Presque comme avec de la vodka.

Quand Jadzia est revenue à notre table, je riais. Elle a sûrement senti l'odeur, mais n'a rien dit. Elle a dû se dire que c'était une illusion, que nous, les alcoolos qui suivons un traitement, soupçonnons toujours les autres d'être éméchés. J'ai fini mon café. Quand je me suis levé, j'étais saoul. Je m'en souviens.

Je me souviens du soir, quelques jours plus tard, où Jadzia et moi sommes allés à Podkowa après la réunion de groupe. Nous sommes passés voir Bugajski, puis nous nous sommes rendus jusqu'à la maison de Brzezinska. J'avais dans les poches deux flasques de vodka au caramel, toutes prêtes et chaudes comme des revolvers.

— Marcin, merde ! a dit Jadzia sans cesser de regarder la route.

Nous étions en train de dépasser Blue City.

— Excuse-moi, Jadzia. Mais je n'y arrive pas.

L'alcool est descendu dans ma gorge et s'est fait doux comme un baume.

Quand elle s'est tournée vers moi, son regard n'était chargé d'aucune critique. Elle me comprenait. Elle voulait que je me sente mieux.

— Tu dois te choisir un but. Répète les pas encore une fois. Recommence peut-être du début. C'est là qu'est cette force, punaise.

Elle a tâté autour de son siège à la recherche de cigarettes. Elle a trouvé un paquet de L&M fines, en a sorti deux que j'ai allumées, je lui en ai tendu une. On les a fumées comme ça, sans ouvrir la fenêtre, à quoi bon. Autant barboter dedans.

— Tu te parles à toi, Jadzia, pas à moi.

— Non, je te parle à toi parce que je n'ai rien bu aujourd'hui.

Je me souviens de notre arrivée chez Bugajski. Il allait me raconter que mon fils avait fait intrusion dans sa propriété, puis il allait se mettre à brailler et à le traiter de juif de chez *Gazeta Wyborcza*.

— Voulez-vous quelque chose à boire ? m'a-t-il demandé en désignant la carafe.

— Du thé peut-être, a répliqué Jadzia.

— Rien de plus fort ?

Il a saisi la carafe et a regardé Jadzia avec une sorte de compréhension stupide dans les yeux.

Le verre est resté suspendu pile devant mes yeux telle une boule sur un sapin de Noël. La senteur était dense, boisée, sucrée.

— Merci, je ne bois pas, je suis alcoolique, a répliqué Jadzia.

Bugajski n'en avait cure.

— Alors vous, peut-être, monsieur ?

Il m'a montré la carafe. On aurait dit une immense planète tout en or.

— Moi, oui. S'il vous plaît, lui ai-je dit.

Je me rappelle qu'une fois arrivé devant la maison de Brzezinska, j'étais complètement saoul.

— Tu es sûre que c'est là ? ai-je demandé à Jadzia.

Elle a confirmé de la tête. Elle était énervée. Elle m'a supplié de retourner à Varsovie. Elle allait me ramener chez moi et m'appeler le lendemain. Elle viendrait avec moi à la réunion. Mais moi, je voulais absolument trouver une piste. J'ai tenté d'ouvrir le portillon, la poignée a cédé en grinçant horriblement. La cour était déserte et mal entretenue.

— Il n'y a personne, Marcin, on s'en va, m'a supplié Jadzia.

— Je dois trouver une piste, Jadzia.

J'ai avancé vers la porte d'entrée. J'ai gravi les quelques marches en m'accrochant à une rambarde métallique et froide. À côté des marches étaient disposés des sacs de feuilles mortes, alignés en rangs serrés, des outils et des cartons de déchets.

— Elle dort, Marcin. Rentrons, a insisté Jadzia.

— Si elle dort, on va la réveiller.

J'ai cogné à la porte, une fois, deux fois, trois fois. Écho sourd du bois.

Je devais me tenir à la rambarde de l'escalier pour ne pas tomber.

La porte était ouverte. Une odeur de renfermé et de moisissure émanait du vestibule. Et il y avait encore plus d'obscurité et de vide, comme si j'en manquais.

— Marcin, qu'est-ce que tu fabriques ? a-t-elle demandé.

Je me souviens de m'être dit que je n'avais nullement besoin d'elle, que je ne savais pas ce qu'elle faisait ici, qu'elle ne faisait que me déranger, cette grosse et vieille pute, elle m'empêchait de retrouver mon fils chéri.

— Rentrons à la maison. Nous reviendrons demain, a-t-elle dit.

Je me souviens que j'arrivais à peine à marcher. Que j'en avais assez d'elle. Avant que je n'aie le temps de réagir, elle était devenue mon ennemie. Je me souviens que je me suis approché d'elle et lui en ai foutu une sur la gueule de toutes mes forces, et qu'elle est tombée à terre.

— Ferme-la, salope.

Je me souviens de Jadzia allongée sur le sol. J'ai pris conscience de ce que je venais de faire. Elle avait le visage en sang, ses lunettes étaient tombées. Mais elle était consciente. Elle a regardé en l'air, vers le ciel. Je lui ai touché très délicatement la tête. Elle était froide. Ses cheveux étaient raides et gluants.

— Jadzia, ce n'est pas moi, excuse-moi, lui ai-je dit.

Elle a gardé le silence.

— Faut qu'on aille à l'hôpital, Jadzia.

Elle s'est relevée lentement, en s'appuyant sur les coudes. Elle était sous le choc. Elle s'est ébrouée comme un chien sorti de l'eau, et

du sang a jailli de son nez. Et je me suis mis à pleurer. Jadzia, ce n'est pas moi, je m'excuse.

Ce n'était vraiment pas moi.

Jadzia ne disait rien. Elle cherchait quelque chose dans son sac. Elle a fini par se remettre debout.

Je lui ai dit de monter dans la voiture. Ivre, mais curieusement lucide, j'ai trouvé sur le GPS le service d'urgences le plus proche. Je l'ai déposée à l'accueil et je me suis enfui. Je me suis précipité, au point de heurter un médecin qui arrivait et que j'ai manqué d'envoyer par terre. J'ai laissé la voiture sur le parking des urgences, j'ai commandé un Uber.

Ils l'ont transférée ensuite à l'hôpital de Bródno, en neurologie.

Il n'y avait aucun voyou portant une montre en or. Personne n'a demandé ce que nous faisions là. Ils étaient dans une autre temporalité, chez Kurzyna, à une fête qui s'était terminée par un accident et des tonneaux, au parc Łazienkowski. Les souvenirs se sont ensuite recollés en une version meilleure, une version que je pouvais me pardonner.

Mais au bout du compte, il ne reste que des mâchoires cassées, des colonnes vertébrales fracturées. Des cadavres de fils. Des épouses et des filles brisées.

Tel est mon héritage.

J'ai terriblement envie de boire, mais je n'ai pas la force de me lever.

Personne n'a ourdi de complot contre moi. Le seul membre de l'organisation secrète destinée à foutre en l'air la vie de Marcin Kania, c'est moi. Je ne me suis jamais tenu du côté de la vérité. Je l'ai fuie chaque fois qu'elle se pointait à l'horizon.

Je me souviens de chez Kinga.

Quand elle a apporté une bouteille de vin, j'ai bu une grande lampée, de façon automatique, sans savoir pourquoi, puis une seconde. J'ai avalé presque toute la bouteille. Je m'en souviens comme de la vie d'un autre, d'un film brouillé, visionné en état de demi-conscience. Kinga m'a poussé vers le canapé. Je suis tombé dans un sommeil lourd, mauvais, maladif. Je me suis réveillé, et quand j'ai regardé ma montre, j'ai compris que deux heures venaient de s'écouler.

— Qu'est-ce que tu veux ? m'a demandé Kinga.

— On ne le retrouvera pas si on ne collabore pas.

— Tu veux le retrouver ? Comment ? Tu n'es même pas en état de retrouver tes propres jambes.

Je me souviens que nous sommes arrivés rue Poznanska avec un Lolek terrifié, devant le local où se tiennent les réunions. Je n'étais pas si terriblement atteint, mais je tirais systématiquement sur ma mignonette, je m'humectais les lèvres. Nous sommes sortis et avons formé un groupe de fumeurs de clopes, de poivrots asséchés. On nous regardait comme des terroristes. Je savais que je schlinguais. Un peu plus tard, j'ai distingué Karlowicz, je lui ai tapé sur l'épaule. Il venait de sortir et de tirer un paquet de clopes de sa poche.

— Salut, lui ai-je dit comme à un copain.

— Tu ne devrais pas venir ici dans cet état.

— Bien que sûr que je peux, il me suffit de ne pas ouvrir la bouche.

Je me souviens de ce que j'étais très content de moi et de mon esprit de repartie.

Je me souviens de Miette. Je me souviens d'elle, presque rhabillée, toutes larmes épongées, je me souviens d'elle devant la porte de mon appartement, et qui m'a dit :

— J'ai rompu avec Arek, si tu veux tout savoir.

Je l'ai attrapée par le poignet et traînée à nouveau vers l'appartement. La brise légère et chaude qui arrivait des bouteilles dissimulées commençait à me tenter.

— J'ai rompu avec Arek parce que je veux être avec toi.

— C'est pas très malin.

Je me souviens d'avoir ouvert l'armoire, soupesé dans ma main une bouteille de Golden Loch. Un goût de voix du peuple. De l'eau colorée au caramel, chargée d'alcool pur. Une horreur.

— Qu'est-ce que tu fais ? m'a-t-elle demandé.

Au moment où je me versais un verre, tout a changé, en mieux. Le liquide était doré, il brillait légèrement dans l'obscurité, évoquait de l'ambre fondu. Je l'ai approché de mon nez et reniflé. L'odeur du petit Jésus quand il est né.

J'ai pris une gorgée.

— Marcin, ne bois pas, m'a demandé Miette.

Et encore un, et encore. Ce n'était pas si mauvais que ça – je me souviens. C'était un putain de délice – je me souviens. Ça brûlait si agréablement. Comme si je gobais le soleil.

— Marcin, je t'en prie, a-t-elle répété.

Et je me souviens du dîner, à l'enterrement de Piotr.

Je me souviens de la maison funéraire, du cercueil exposé. Je me souviens des toilettes, je me souviens de la flasque d'alcool pur planquée dans ma poche, achetée parce que les situations extrêmes exigent des solutions extrêmes. Je l'ai bu sans rien d'autre, d'abord la moitié. Je me suis aussitôt mis à vomir. Une douleur comme si j'avais ingéré de l'acide, j'ai eu le souffle coupé pendant une bonne minute. Quand j'ai pu respirer à nouveau, je me suis remis à vomir, encore plus violemment.

La deuxième moitié est mieux passée.

Je l'ai fait descendre avec de l'eau du robinet.

Sur quoi Marta est entrée dans les toilettes, elle m'a essuyé la bouche, pris dans ses bras, puis elle s'est mise à pleurer.

Un peu plus tard, Satan est lui aussi arrivé aux toilettes. Il m'a vu et il est ressorti, et pendant un moment, j'ai voulu tous les virer, tous ces gens endeuillés, pour rester seul avec le cercueil, m'y installer, me faire enterrer.

J'étais tellement saoul que Marta a dû m'accompagner jusqu'à une chaise.

Ensuite, il y a eu la messe, et il y a eu l'enterrement, le cercueil descendu sous terre avec des cordes. Au dîner qui a suivi, un peu dégrisé par un café que Marta m'a forcé à avaler, je me souviens de Kinga disant :

— Il voulait divorcer.

Je me souviens de la maison de Bugajski, quand on y est allé la deuxième fois, avec Marta ce coup-ci. Bugajski était ligoté par terre, sa femme gémissait dans la cuisine, et moi, j'ai fini par prendre sa carafe en cristal pour boire directement au goulot, goulûment, comme s'il s'agissait d'un jus de fruits, ne sentant même pas l'alcool ; c'est peut-être du jus, je me suis dit, et c'est là que le feu a explosé dans mon estomac et que j'ai été obligé de m'asseoir.

La mémoire, c'est la vérité.

La vérité, c'est la douleur.

La douleur, c'est la gueule de bois.

La gueule de bois, c'est tout ce qui reste.

Sans doute.

— Hello.

La voix de Ula, accompagnée de coups à la porte.

Marta a dû lui demander de venir vérifier si j'étais toujours vivant. Je me relève.

— N'entre pas, lui demandé-je d'une voix rauque.

Elle n'essaye pas d'entrer, mais frappe à nouveau à la porte.

— N'entre pas, répété-je tout bas.

Je pue la boue, je suis coincé dans un marécage. J'ai du mal à me lever ; en fait, j'ai du mal à savoir si je suis debout ou assis. Je regarde tout autour, encore une fois. La Super Piaule. Des murs sales, une moquette couverte de vomi, un vieux bureau en contreplaqué, un ordi dessus, des haut-parleurs, des bouteilles. Contre le mur, une guitare sans cordes. Au sol, un tas de CD éparpillés. Dont Le Théâtre de Poupées, le premier disque sans moi sur la couverture. Et encore plus de bouteilles.

Ce n'est pas du tout une super piaule.

Rien n'est super.

Il n'y a rien eu de super ces trente dernières années.

Je me suis mis à boire quotidiennement juste après le bac. Quand j'ai commencé à jouer dans le groupe, je buvais dès le matin. Au début pas beaucoup, comme un rite. Les dents, le café, la clope, le petit verre. Sans ça, je restais tendu au point de ne pouvoir ni parler ni manger. Grillagé de l'intérieur.

J'ouvre, je sors, je m'extirpe de ma caverne. Ula me regarde avec dégoût, mais comment devrait-elle me regarder ? Pâle, vêtue d'un chemisier noir et de jean, elle a l'air plus âgée, plus sérieuse et plus belle, mais aussi plus étrangère que dans ses opulentes fringues bigarrées pour enfants grandis trop vite.

— Tu veux te tuer ici ? demande-t-elle. Parce que moi, j'en ai assez de la mort.

Ma tête esquisse un mouvement vague.

— Tu n'es pas le seul à avoir mal, essaye de comprendre ça, ajoute-t-elle.

Je veux dire quelque chose, mais elle lance encore :

— Ne t'excuse pas. Tais-toi.

Et elle m'indique un fauteuil sur lequel se trouvent une serviette, une chemise propre et un vieux costume repassé. Sous la douche, je suis pris d'une nausée terrible, j'essaye de vomir mais ne vient qu'un filet épais de bave acide. Je tremble de froid malgré l'eau chaude. Je reste ainsi dix, quinze minutes, une demi-heure dans la vapeur brûlante. Je gaspille toute l'eau de Varsovie.

Rien n'a jamais plus compté que la picole. Je ne suis pas un homme, je suis un récipient à vodka, une bouteille toujours vide. Tout le reste n'était que superflu. La famille, ça m'est arrivé en passant ; l'argent, ça m'a simplement permis de boire. D'ailleurs, tout ce pognon n'a jamais été qu'un coup du hasard, un cadeau du destin. J'étais encore relativement jeune, relativement sincère dans mes sourires. J'ai tout fait par instinct, en passant. Je ne pouvais supporter aucun sentiment, même pas la joie. Je ne m'arrêtais jamais pour réfléchir, fût-ce un instant.

Toute cette thérapie, toutes ces expériences, tout ça ne valait que de la merde. Je m'y suis rendu pour la première fois après avoir brûlé toutes les affaires de Piotr. Marta m'avait menacé de divorcer, je me souviens, une fois de plus, mais c'était la première où elle me disait qu'elle me haïssait, que j'étais devenu mauvais. Moi, je ne voulais pas divorcer. Je ne voulais pas non plus être un sale type. Au fond, je ne sais pas pourquoi ; je n'aimais pas ma femme, je n'aimais pas mes enfants ; je n'aimais rien parce que je ne savais même pas ce que cela voulait dire. Je ne voulais pas de ce divorce parce qu'une partie de moi savait qu'à peine seul, je me saoulerais à mort. Cette même partie sentait qu'il valait quand même un tout petit peu mieux boire que mourir.

Maintenant, je sais qu'une telle conviction est erronée.

Lorsque enfin je sors de la douche, je suis tout rouge, ma peau fume. Je m'essuie avec une vieille serviette. Je me brosse les dents.

J'enfile la chemise et le costume. Je me regarde dans le miroir. Je me trouve jauni, c'est peut-être le foie, peut-être aussi que je vais bientôt mourir. J'ai cinquante ans. Le gaz en a emporté des plus jeunes.

Finalement, après l'accident avec petit Robert, j'ai déménagé dans l'un de ces maudits appartements. J'ai continué d'être épouvantable, mais de différentes manières. Après trois mois d'abstinence et d'autosatisfaction aveugle, j'ai abreuvé Ula, Piotr et Marta de slogans répétés comme des lieux communs, qualifiés de *desiderata* dans le jargon de la thérapie, des démarches que je n'ai jamais entreprises et avec lesquelles je me torchais le cul chaque jour. J'étais dégueulassement satisfait de moi. Cette satisfaction m'a vite repoussé à boire, ce que je n'ai évidemment pas reconnu en thérapie. Toute ma vie, j'ai été coupé en deux : ivre, ou bien souffrant d'une gueule de bois. Alors je me suis coupé en trois : ivre, souffrant d'une gueule de bois, et prétendant que les deux autres n'existaient pas en thérapie. Ce n'était pas un problème. Je pouvais me diviser ainsi à l'infini. Le vide se compose de millions de moindres vides, d'un certain point de vue.

C'est tout ? Oui, c'est tout.

Boire n'est ni un récit, ni un mystère, ni une gloire.

Je pourrais aussi parler de mon père, de ma mère, de ma première expérience sexuelle, de je ne sais quels espoirs, je ne sais quelles tromperies, et raconter comment j'ai entendu le groupe Oddział Zamknięty à la radio pour la première fois et me suis mis à sauter dans la chambre, à me cogner littéralement la tête contre les murs.

Je monte à l'étage. C'est une maison étrangère. Seule est à moi cette piaule dégueulassée.

Elles sont toutes les deux assises devant la télé, Ula et Marta, elles regardent un film ou une série. Le garçon et la fille à l'écran se

déshabillent et se précipitent l'un sur l'autre, passion rimant avec maladresse, elle a un peu mal, il souffle comme si son cœur allait lâcher. Ils jouent ça bien, mais les regarder me laisse une impression de malaise.

— Je les soutiens à donf, dit Ula.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demande Marta.

— Beh, je veux qu'ils soient ensemble.

— Tu ne peux pas dire tout simplement que tu les supportes ?

— On supporte les joueurs de foot.

Ula hausse les épaules.

— Les couples, on les soutient.

— D'accord, à mon avis, ils ne finiront pas ensemble.

— Je ne te dirai rien.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— C'est la troisième fois que je le vois.

Marta sourit à Ula et l'attire à elle. Ula pose une joue sur son épaule.

Le garçon est avec des copains dans un bar de strip-tease, ses potes se régalent, lui pas trop parce qu'il est amoureux de la fille et il pense à elle. Quelle connerie. On se sent toujours bonard dans les clubs go-go, qu'importe avec qui on sort.

— Je vais aller nettoyer là-bas et je rentre chez moi, dis-je.

Marta se tourne vers moi, elle me regarde comme si elle regardait un mur nu.

— Eh bien, va faire le ménage, répond-elle doucement.

Alors donc, je me mets au nettoyage. Je cherche un bon moment les produits d'hygiène, j'ignore où est quoi dans cette maison, mais je finis par trouver. Je retourne à la Super Piaule avec un seau et une cuvette en plastique pleine de chiffons et de détergents. En chemin, je suis pris de tremblements. Je suis obligé de m'arrêter, de m'accroupir,

de me serrer dans mes bras. J'ai horriblement froid, je perds conscience quelques fractions de seconde. Je m'allonge sur le sol. J'essaye de reprendre mon souffle. Je vais peut-être mourir, mais je dois d'abord faire le ménage.

Bouteilles, mégots, tout finit dans un sac-poubelle de cent litres. J'éteignais mes cigarettes partout, n'importe où, il en reste des traces goudronneuses sur le bureau. Les verres s'entrechoquent. Je m'attaque aux CD. Je jette des boîtes rayées ou cassées dans le sac. Tool, Sepultura, Metallica, Deep Purple. Toute cette musique, la mienne, celle des autres, je n'aimais même pas ça. Sans vodka, j'étais incapable de jouer une note. C'est elle qui a écrit toutes ces chansons, y compris cette foutue *Russie*.

J'astique le bureau, l'ordi, le clavier et le fauteuil, j'efface les taches de vomi, de pisse et de sperme. J'essore la saleté des torchons dans un seau plein d'écume tiède. Je suis repris de tremblements. Je me repose. Il y a au pied du mur des bouteilles avec des restes d'alcool. Je les porte aux toilettes et les vide sans la moindre émotion. Ceci n'est pas une déclaration.

Je verse du détergent sur le tapis. Les vomissures séchées ont complètement imprégné le matériau qui pue. Je frotte de toutes mes forces avec un chiffon, les chevilles me brûlent. Les odeurs chimiques me redonnent envie de vomir, je cours et atterris tête la première dans les WC. J'avais bien encore quelque chose dans l'estomac, difficile de dire quoi. Je perds conscience un bref instant.

Je me relève, je continue le ménage. Je lave les murs. Je brique chaque partie de la pièce. Les fenêtres. Je fouille chaque recoin à la recherche d'ordures. J'en trouve une quantité, des tas de mégots, de papiers, des paquets de cigarettes vides, des bouchons. Enfin, je pars à la recherche de l'aspirateur.

Après trois heures, je réussis à faire disparaître la puanteur – je crois.

Je porte les ordures à l'extérieur. Il fait froid. Je me remets à trembler. Je m'appuie contre un container. Une zone désherbée au milieu de la cour m'indique l'endroit où repose Capone.

Il ruinait toujours mes tentatives d'arrivée en douce, le gredin. Plus il vieillissait, plus il aboyait bruyamment, avec acharnement. Je me demandais quand il allait crever : sa vie a été plus longue que celle de cette maison, il était presque aveugle, il sentait affreusement mauvais, il était couvert de sanie, il s'imposait, il chiait, il dérangeait. Il ne me laissait pas entrer dans ma propre maison, achetée avec mon propre argent.

Ça a été une excellente idée, ce matin-là, après une nuit avec Miette et du whisky, de lui jeter dans sa gamelle le contenu d'un vieux paquet de mort-aux-rats. Une idée brillante. Il s'est très vite éteint. Discrètement. Et il a arrêté d'aboyer, ça, je m'en souviens.

On boit, dit-on, pour ne plus sentir. Mais avant tout pour ne pas se souvenir. J'ai réussi à oublier. Si on pouvait compacter ces trente années, ne garder que ce dont je suis conscient, il n'en resterait que trois ou quatre. Tout ce qui est mauvais, je l'ai rangé dans un tiroir inférieur de ma tête.

Je ne sais pas ce que je dois faire, désormais. Je vais peut-être retrouver une vieille veste. Je vais retourner dans mon appartement.

Je reviens au salon. Sur l'écran, le garçon dit à la fille qu'ils ne devraient pas habiter ensemble, et qu'ils pourraient se mettre à fréquenter d'autres personnes.

— Mon Dieu, quel débile, dit Marta.

— Ne le juge pas trop vite, répond Ula.

Je suis derrière elles, toutes deux se retournent vers moi.

— Je pense que je vais rentrer, dis-je.

— À mon avis, tu ne devrais pas rester seul, finit par lancer Marta.

— Non, non, ça va aller.

— C'est la dernière fois, dit Ula en se tournant vers moi.

Elle me regarde dans les yeux, sans colère, parfaitement calme.

— Maman et moi, on pense faire de cette pièce un bureau. Ça n'a aucun sens de louer un local pour tenir une agence, puisqu'on peut tout avoir ici. Ce sont des dépenses inutiles.

J'approuve de la tête.

La fille à l'écran, seule dans la pièce, regarde par la fenêtre et pleure.

— Pourquoi pleure-t-elle ce débile ? s'étonne Marta.

— Ce n'est pas un débile, dis-je, mais personne ne m'écoute.

Sur quoi, elle se lève, me prend par le bras et me tire vers le canapé.

— Non, non, je ne le mérite pas, fais-je spontanément.

J'essaye de résister, mais n'en ai plus la force.

Je m'assois entre elles. Le canapé est grand, confortable, c'est peut-être moi qui l'ai acheté, mais quand ?

— On ne se doit plus rien, Marcin, affirme ma femme. C'est peut-être comme ça qu'il faut voir les choses.

— Je ne comprends pas.

— Nous nous retrouvons seuls sur une terre brûlée, répond-elle.

Je connais cette phrase. Ça doit être une citation. Je la regarde.

« Nous nous retrouvons seuls sur une terre brûlée, nous avons passé le dernier pont. Personne n'est plus, la vie est derrière nous, je t'aime comme la Russie. »

— Ça fait tellement mal, balbutié-je.

Ula me pose une main sur l'épaule. Brièvement. Elle la retire.

La fille conduit une voiture, écoute une chanson triste, elle pleure. Je saurais écrire une telle chanson en trente secondes. Au même

moment, le garçon vide le contenu d'une bouteille de vodka dans son évier.

Qu'est-ce qu'ils en savent, à la télé, de la façon dont on vide sa vodka dans l'évier ?

OceanofPDF.com

Épilogue

Une dernière chose

— Je ne sais pas, dit-elle.

Elle ment, je le sais mais je n'interviens pas, qu'elle raconte ce qu'elle croit devoir raconter, je ne suis pas pressé. Derrière la fenêtre, les arbres dissimulent le blanc des fleurs, impossible de savoir quand ce beau printemps a éclos.

Cette fois, nous mangeons tranquillement un gâteau au fromage, personne ne nous épie, aucune serveuse, il y a foule à l'intérieur.

— J'ai mené l'affaire jusqu'à son terme. Piotr avait raison sur un point : aucun intérêt à défendre l'immeuble, il faut défendre les gens. Et ça a marché.

La serveuse apporte un autre gâteau. Succulent. Depuis trois mois, je ne mange presque que des sucreries, mon organisme les brûle aussitôt, je suis plus maigre que je ne l'ai jamais été de ma vie. J'ai maintenant l'air d'avoir un cancer. C'est peut-être le cas. C'est peut-être à cause de ces deux paquets de cigarettes par jour.

— Bien sûr, le juge n'a même pas jeté un œil sur ces enregistrements. On m'a proposé un accord parce que c'est moi qui représente maintenant l'Association des locataires, personne d'autre. En résumé, je la boucle sur l'affaire Gigaplex et toutes leurs autres manigances et, en échange, je ne serai pas poursuivie pour écoutes illicites.

— Et les sans-logis ? demandé-je.

— J'ai été contacté par le musée Iwaszkiewicz, à Stawisko. On m'a proposé d'y transférer les occupants. Une décision des héritiers. Ils ont dit qu'étant donné que la maison avait servi d'abri pendant la guerre, elle pouvait continuer à le faire. On liquide le musée, le salon, on range tout dans des cartons. Incroyable, non ?

— Incroyable, dis-je en hochant la tête.

Je ne suis jamais allé dans ce musée. J'ai lu des trucs d'Iwaszkiewicz, mais j'ai oublié quoi. Ça parlait de la mort, d'une rivière et d'arbres. En tout cas, c'était triste. À un moment, j'ai arrêté de lire. Je ne sais pas si je pourrai un jour m'y remettre. Nous mangeons en silence. J'ai mis du temps à venir la voir parce que je sentais qu'avant, elle n'aurait pas accepté de me rencontrer. De plus, elle devait enterrer sa mère.

— Je ne me sens pas coupable, dit-elle après un temps. Je suis vraiment désolée, car je suis humaine, j'ai un cœur. Mais je sais aussi que cette séparation, si on peut appeler ça comme ça, n'a pas été une erreur. Je me suis sentie terriblement trahie. C'était invivable.

— Il voulait bien faire.

— Sûrement, mais ce sont mes sentiments, non ? On ne t'a pas enseigné ça, lors de toutes tes thérapies ?

Enseigné, pour ça, oui. Mais j'ai été le pire des élèves possibles.

— Je ne te reproche vraiment pas ce qu'il s'est passé, dis-je. J'essaye d'appliquer ce précepte : n'accuser personne à part soi-même.

— Tu sais, ce n'est pas non plus ta faute, répond-elle.

Je lui envoie un regard interrogatif.

— Ne te méprends pas. Je ne te justifie pas. Mais tous ceux qui ont eu des pères alcoolos, sadiques, ou quoi qu'ils aient pu fabriquer, toutes ces personnes ne se suicident pas automatiquement. Et se

suicident aussi ceux qui ont eu les parents les plus aimants de la terre. Ça arrive, très rarement, mais ça arrive.

Je hoche la tête. Je ne comprends pas. Ce qu'elle dit remue quelque chose, met en action une pulsion mauvaise, une des centaines de pulsions mauvaises enfouies dans mon corps. J'ai à nouveau envie de boire. Ces derniers mois d'activités, de jardinage, de flemme sur le canapé s'en vont au diable.

— Tu aurais pu te comporter tout à fait différemment et ça n'aurait peut-être rien changé, ajoute-t-elle.

J'essaye de me réfugier quelque part, dans le derrière de la serveuse qui passe, dans le revêtement du mur, dans les restes de gâteau. Mais tous ces refuges sont fermés.

— Cela restera toujours une énigme.

Ewa me regarde en souriant.

J'opine de la tête. Son sourire fait un peu passer mon mal.

— Dis-moi seulement pourquoi tu n'en as pas parlé, alors ? Quand nous étions chez toi avec Marta. Que tu l'avais laissée.

Elle pousse un soupir.

— Tu étais dans un tel désespoir… Ta femme aussi. Je ne voulais pas m'entendre dire que je l'avais tué, je ne voulais pas de cris, de violences… vous y étiez prêts à tout. Peu après, tout Podkowa a raconté que vous aviez débarqué chez Bugajski. Seul Bugajski a nié, parce qu'il avait honte.

Je hoche la tête. Elle a raison. Si elle nous avait dit ça à l'époque, les choses auraient pu être différentes.

— Tu aimais Piotr ?

— Non, réplique-t-elle du tac au tac.

Je la comprends. Moi non plus, je n'aimais pas Miette. Pas plus que d'autres filles que j'ai complètement oubliées. Et surtout, je n'aimais pas Marta, ni Ula, ni Piotr.

Quand tu bois, tout le monde autour de toi n'est plus que de la chair à saucisse.

— Je pense cependant que Piotr t'aimait, ajoute-t-elle.

— Il me haïssait, Ewa.

— Et tout ce long enregistrement, c'est par haine ?

— Les gens font par haine les choses les plus étranges.

Nous nous sommes sans doute tout dit. Ne reste qu'une chose. Le soleil inonde l'arrière de la fenêtre, la lumière envahit l'atmosphère, tout se fond dans une clarté indistincte.

— Sache seulement que je ne vais pas te demander pardon, dit-elle. Je le demanderai à sa femme. J'ai beaucoup de choses à me pardonner.

— Kinga a quitté la Pologne, pour toujours.

— Et alors ? On n'aurait plus à s'excuser devant les gens partis à l'étranger ? demande-t-elle vivement.

Je souris. Elle a encore raison. Qu'elle fasse ce qu'elle veut. Elle est adulte. Je suis triste pour Kinga, quand je pense à elle, vraiment. Elle ne veut plus avoir aucun contact avec nous. Elle a renoncé à toute prétention sur l'appartement. Elle a décidé de tout laisser derrière elle, de commencer une nouvelle vie. Nous savons ça par Ula, elle-même ne nous a rien dit.

— Quelle leçon tirer de tout ça ? demandé-je.

— Que des gens disparaissent ? Qu'ils font ça tout le temps ? Qu'il suffit de se retourner un instant, de se concentrer sur autre chose, et les voilà disparus ?

J'approuve de la tête. C'est sans doute ça. Il est temps de m'en aller.

— Est-il seulement nécessaire de tirer une leçon ? demande-t-elle avant d'avaler le dernier morceau de gâteau.

Je me lève, je fouille dans ma poche, et les pose sur la table.

— C’est quoi ? demande-t-elle étonnée.

— Les clefs.

— Non, fait-elle en secouant la tête. Non, non. Pas question.

— Je payerai les taxes. Ne te fais pas de souci. Fais-en ce que tu veux. Tu peux même y installer des gens dans le besoin. Tu peux y loger seule. Tu peux le vendre, il vaut maintenant un million de zlotys, sinon plus. Tu peux prendre l’argent, et que sais-je, faire le tour du monde. Tu peux tout faire. Tu n’as plus besoin de rester plantée ici.

Elle s’énerve, ne sait comment réagir, elle crierait volontiers sur moi, mais nous sommes dans un café bondé.

— Non, répète-t-elle.

— Permets-le-moi, dis-je. Permets-moi de faire cette seule et unique chose. Ce sera ma façon de m’excuser.

Elle prend les clefs, les regarde au soleil, examine le porte-bonheur Homer Simpson qui y est accroché. Elle a des yeux tristes et furieux. Mais il faut en finir. C’est la fameuse dernière chose, rien d’autre.

— Mon avocat prendra contact pour les formalités, ajouté-je. Porte-toi bien, Ewa. Tu seras toujours la bienvenue chez nous.

Je sors du café avant qu’elle ait le temps de me répondre quoi que ce soit.

La chaleur du soleil vient se poser comme une couverture sur mon visage, elle pénètre mon épiderme. J’allume une cigarette. Je suis resté là-dedans quarante bonnes minutes. J’allais exploser à cause du manque de nicotine.

Michal attend devant le taxi. Il vérifie quelque chose dans son téléphone.

— Tu as attendu ici tout ce temps ? m’étonné-je. Tu devais faire un tour.

— Je n'aime pas marcher.

Il secoue la tête sans me regarder. Il écrit vite et beaucoup, il doit avoir une affaire très importante sur le feu.

— On y va ? demandé-je.

— Tu as réglé tout ce qu'il fallait ?

— Tout réglé.

Il finit par lever les yeux vers moi. Il pose une main sur mon visage ; elle est très chaude, plus chaude que l'air. Michal est très vif. C'est un balèze qui déborde de santé. Il m'a amené ici parce que je n'ai toujours pas de permis. Je ne veux plus faire de bêtises. Même s'il m'a dit qu'il m'amènerait gratuitement, je lui donne deux billets de cent – les taxis ont maintenant la vie dure. Il s'entête à ne pas rouler pour Uber, son honneur ne le lui permet pas.

— C'est ta dernière chance, tu le sais, Kania, dit-il. Si tu fais le con maintenant, même le petit Jésus ne te sauvera pas.

C'est maintenant qu'il se permet un commentaire. Tandis que nous roulions, il m'écoutait calmement tout en remuant la tête et en soupirant. Il se contentait de répéter « ah, là, là », ou un truc dans le genre. C'est peut-être pour cela que je lui ai tout confié, à lui en premier. Je sais qu'au fond il ne me supporte pas, qu'absolument rien ne peut l'étonner de ma part.

— Je n'ai pas besoin de chance, Michal, ni de Jésus, dis-je.

— De Jésus, peut-être pas, mais de chance, oui.

Il hausse les épaules et ouvre la portière.

— Une chance que tu peux me donner ? demandé-je.

Je lui indique que je veux finir ma cigarette, mais il me fait signe que non.

— On nous attend, presse-t-il en tournant la clef dans le démarreur.

— On peut arriver en retard, dis-je en m'approchant de la voiture tout en regardant Ewa qui sort du café.

— Moi je peux, toi non, lance-t-il agacé. Monte.

Je vais jusqu'à une poubelle, j'écrase ma cigarette à moitié consumée. Un moment, je pense aller vérifier si Ewa n'a pas laissé les clefs sur la table. Mais ça n'a pas de sens.

*

Ils sont tous venus. Ils ont bonne mine. Helena, si belle, de plus en plus belle. Elle a maintenant du rouge aux joues, et elle sourit. Elle n'a pas vu sa mère depuis trois semaines. Elle lui a fixé des limites : pas une goutte en sa présence. Elle fréquente un gars qui lui-même ne boit pas. Elle l'a rencontré lors d'une conférence.

— Il a attiré mon attention parce qu'il buvait du Coca, dit-elle.

— Rien que pour ça ? demande Sylwia.

— Non, non, pas seulement pour ça.

Helena sourit et rougit légèrement.

Dommage, je pourrais vraiment tomber amoureux d'elle. Peut-être même ai-je, dans mon imagination, superposé son visage dans des films dégueulasses, je l'ai vue me prenant dans sa bouche et ainsi de suite, stop, je chasse tout ça de ma tête, pas d'histoires. Je serre dans ma main une bouteille en plastique. Je l'ai presque vidée, mon corps absorbe la flotte comme du sable.

Sylwia aussi va mieux. Elle s'est débarrassée des marginaux dans un de ses locaux, elle passe progressivement à Airbnb. C'est plus d'argent, plus de travail, moins à penser. Elle fréquente aussi quelqu'un, mais ne veut pas en dire plus, elle prétend que c'est trop tôt.

Jadzia a fini par vendre sa maison. Elle en a racheté une dans le vieux Mokotow, pas loin du parc Morskie Oko. Elle se sent très bien à

Varsovie. Elle affirme qu'à Podkowa, elle se sentait en exil, et qu'ayant maintenant expié ses péchés, elle peut revenir parmi les vivants.

Le plus important est que, même si elle n'est jamais allée chercher ses vieux résultats, elle a refait tous ses marqueurs. Et elle est en forme, pas de rechute. Elle affirme pouvoir vivre assez longtemps pour tout reprendre en main.

Michal dit seulement maintenant comment il va. Dans la voiture, il ne répondait à mes questions que par un « ça va » lourdingue. Sa femme a commencé à venir au groupe de soutien pour les co-dépendants. Ils ont vu un film ensemble, sans dispute ni interruption pour la première fois depuis dix ans. Pendant la séance, elle a posé sa tête sur son épaule et les yeux de Michal se sont embués. Il a ensuite certifié que c'était à cause du film, alors qu'il s'agissait d'un film d'horreur.

Gus a un nouveau mec qui est dramaturge dans un théâtre. Il s'occupe de lui, il le nourrit parce qu'il est tellement frêle qu'il est toujours sur le point de craquer, de mourir ou de s'envoler.

Jakub s'est accordé une pause dans son travail. Il est parti faire un tour en Amérique latine pour un mois. Seul, parce que ça vacille dans son couple, si ce n'est pas déjà fini. Il se réjouit d'avoir visité des endroits dont il ne savait même pas qu'ils existaient. L'aéroport de l'île de Pâques ressemble à une gare de campagne, je vous jure, dit-il. Il montre les photos à tout le monde, elles sont belles, l'aéroport n'est pas si moche que ça, il est tout simplement petit.

Satan est en pleine forme, mais très stressé. Kamila est enceinte alors qu'il part en tournée aux États-Unis et au Canada avec un autre groupe, bien plus connu, Mastodon ou quelque chose comme ça, c'est peut-être très bien mais le nom ne me dit rien. Il a peur qu'elle accouche à un moment où il sera loin, son retour est prévu juste avant le terme. C'est de lui, surtout, que je suis jaloux. Jouer, voyager

dans le monde – moi aussi j'aurais pu faire ça. Je n'étais quand même pas si mauvais. Mais il est trop tard. Bien sûr, j'aurais pu, comme me l'a un jour dit Zbyszek, acheter un ordi et monter des chansons idiotes dans un programme. *Je t'aime comme tous les pays du monde*. On connaît ce genre de come-back tardifs, mais dans mon cas, il ne s'agirait pas d'un retour, parce que je n'ai jamais vraiment existé.

Jarek est malade. Il ne sait pas ce qu'il a. Il est affaibli, il se sent mal, il perd son souffle, il a des palpitations cardiaques. Il a fait tous les examens possibles, mais on n'a rien trouvé de concret. Il essaye de bouger, mais c'est difficile avec sa grande carcasse. Il a essayé le vélo. Il s'en est acheté un avec cadre renforcé parce qu'il avait peur de le casser sous son poids.

Et Motus. Comme toujours dans un coin de canapé, toujours la même chemise, les yeux perdus dans le vide, à regarder un fantôme avec lequel il communique par télépathie.

Ça fait du bien de les voir. Il y aura toujours un lendemain, au pire, nous n'en ferons pas tous partie – c'est ce que je me dis en les regardant, et ça pourrait être la devise informelle du groupe.

Chacun a déjà dit ce qu'il avait à dire. C'est maintenant mon tour, je le sais. Jarek tourne son regard vers moi. Je serre la bouteille d'eau de toutes mes forces, je voudrais m'y cacher. Eh quoi, il faut le faire. Un petit acte de courage dans une vie faite d'esquives, d'inconscience et de déconne.

J'ai du mal à commencer, mes premiers mots semblent sortir de la gorge d'un autre.

— Marcin, alcoolique. Écoutez, je vais essayer de faire court. La question est simple. J'ai menti à tout le monde, vous y compris. Comme vous savez, j'ai fini une thérapie il y a un an et, depuis, je viens ici, au groupe des Fouturistes. Pas régulièrement. Vous avez dû vous demander pourquoi. La réponse est banale, j'ai bu la majeure

partie du temps. Je me suis bourré la gueule pratiquement tout ce temps. J'ai commencé à boire dès que j'ai reçu le certificat de fin de thérapie. J'ai tout balancé à la poubelle, tout de suite. Aucune raison particulière, ce n'était même pas en contrepartie d'avoir tenu un an sans boire. J'ai tout simplement recommencé à me bourrer la gueule comme si je n'avais jamais cessé de le faire. Je suis peut-être incurable, un cas désespéré. La sobriété n'est peut-être pas faite pour moi. Peut-être faut-il, pour redevenir sobre, être bon et sage, mais je ne suis ni sage ni bon et ne le serai jamais. Aucune idée, merde. Je ne sais même pas pourquoi je suis ici. Ce n'est pas seulement un mensonge mais une perte de temps. J'ai dû me persuader que venir ici me servirait de filet. Que vous me surveilleriez pour que je ne dérive pas trop. Je me suis efforcé de ne pas venir avec la gueule de bois, de faire des pauses. Jusqu'au jour où mon fils a disparu. Là, tout a craqué.

Je m'interromps pour reprendre mon souffle. Ils me regardent. Je n'ai pas la force de déchiffrer leurs regards. Trop pesants.

— Il s'est passé quelque chose de terrible. C'est ce que m'a dit mon fils la dernière fois que je l'ai vu. Je me rappelle être arrivé ici abattu, avec la gueule de bois. Le contrôleur m'avait viré du train après que je m'étais jeté sur lui en le frappant à coups de poing. De ça, je me souviens, je crois, mais je ne me rappelle pas comment je suis arrivé dans l'appartement de Piotr. Avec, peut-être, l'espoir de l'y trouver ? Je sais que quand je me suis réveillé, il était déjà mort. Pendu à un arbre, dans la forêt de Podkowa.

Je m'interromps à nouveau, je vide ma bouteille d'eau. Jarek m'en donne une nouvelle.

— Mon fils s'est suicidé. Pendant deux semaines, avant qu'on le retrouve, j'ai été persuadé qu'il avait été assassiné. Je ne pouvais pas m'imaginer qu'il aurait pu attenter à sa vie. D'une manière générale,

j'avais oublié notre conversation, j'avais oublié toutes nos conversations. Je ne le connaissais pas. Je n'ai fait aucun effort, je ne lui ai pas tendu la main. Tout ce que je sais, je le tiens d'une longue confession qu'il a enregistrée sur son téléphone. Il y présentait son histoire, triste et compliquée, que je n'arrive toujours pas à comprendre entièrement. Je sais cependant qu'il souffrait, qu'il avait le cœur brisé. Je sais aussi qu'il avait trompé quelqu'un, comme moi je vous ai trompés ces dernières années, comme j'ai trompé tout le monde, et il avait fait ça parce qu'il ne pouvait pas faire autrement, parce qu'il m'avait observé depuis tout petit, parce que je lui avais enseigné que la tromperie était le seul comportement permettant de tenir dans ce monde. Je suis presque sûr que si j'avais été un homme sensé, bon et sage, mon fils serait encore vivant. Oui, je sais qu'il était malade, j'en prends lentement conscience. C'est ce que dit la thérapeute de ma femme et de ma fille. C'était une maladie. Mon fils est mort de dépression comme on meurt d'un cancer. Il est mort d'une souffrance insupportable. Mais je sais aussi qu'on aide les malades. Je sais que quand quelqu'un est alité, au dernier stade d'un cancer, ses proches peuvent lui apporter la chaleur et l'amour qui lui permettent de partir dans la dignité. Mon fils n'a rien reçu de tel. Je ne lui ai donné ni amour ni dignité. Je lui ai donné un appartement où une bonne femme était morte et dont, merde, il ne voulait pas.

Je m'interromps à nouveau. Je regarde dans les yeux Jadzia assise en face de moi. Des yeux tristes et sages. Je regarde Jarek. Il a enlevé ses lunettes pour les essuyer avec un petit chiffon. Il attend ce que je vais dire.

Traverse calmement le bruit et l'agitation, et souviens-toi de la paix dans le silence.

Ça me traverse la tête, et je me dis que les *desiderata* ne sont que de foutues balivernes.

Énonce ta vérité de façon claire et calme, écoute les autres, même idiots ou inconscients, eux aussi ont droit à la parole.

Oui, je suis idiot et inconscient, c'est ça que j'ai à dire, mais à quoi ça sert ?

— L'utilité, c'est un mot rebattu, dis-je à voix haute.

— Continue, Marcin, m'encourage Jarek.

Sous-entendu : développe ton sujet.

— Et maintenant ? Je ne peux pas continuer à mentir. Mon fils a dû mourir pour que j'arrête mes mensonges. J'ai accusé mon ancien associé en affaires, mon ami, d'avoir participé à un crime. Bien sûr, il partageait des fréquentations avec Piotr dont je ne savais rien. C'étaient des gens mauvais qui se permettaient des choses qui auraient dû les conduire en prison, mais ils n'ont pas tué mon fils. Si j'avais su tout ça, si je m'y étais ne serait-ce qu'un instant intéressé, si j'avais eu l'esprit clair au moins une fois, je lui aurais demandé, merde, qu'est-ce qui t'arrive, Piotr, dis-moi.

Je m'interromps. Ça n'a aucun sens de parler de ça.

— Je m'imaginais sûrement cet assassinat pour pouvoir continuer à me mentir, pour accuser le plus de gens possible.

Pour conclure, je fixe le mur. Je devrais sentir un soulagement, une légèreté. Je ne ressens plus rien. Qu'y a-t-il encore à sentir ? Ce n'est sans doute pas pour éprouver quelque chose qu'on reconnaît une faute. On le fait pour montrer aux autres un minimum de respect.

— Et c'est moi qui ai frappé Jadzia. J'étais complètement saoul. Jadzia, excuse-moi, s'il te plaît.

Quelqu'un lance un soupir étonné. Je m'efforce de ne pas regarder qui, mais ça doit être Helena.

Jadzia ne réagit qu'après un temps. Jarek ne l'interrompt pas, il a renoncé à veiller au tour de rôle, il a raison, dans cette situation, cela

n’a pas de sens.

— Pour ce qui est de pardonner, je ne t’excuserai pas, parce que ça a été épouvantable. Mais il y a eu là quelque chose de précieux, je dois le dire. Ivre, j’avais été capable de foutre sur la gueule à mon mari. Il n’a jamais rendu les coups, parce que c’était un homme bien, paix à son âme. Je lui étais une croix à porter. Grâce à toi, Kania, j’ai vu ce que c’était que d’être battu par un ivrogne.

— Ne dis pas ça. C’est terrible. Il n’y a là rien de précieux.

— Marcin, je dirai ce qu’il me plaira, répond-elle.

J’acquiesce. Bien sûr.

— Autre chose, Marcin ? demande Jarek.

— Non. C’est tout. Merci.

Personne ne me répond. Jarek balaye la pièce du regard.

— Quelqu’un a encore quelque chose à dire à Marcin ?

Silence. Après un long moment, Sylwia prend la parole, je vois qu’elle est furieuse mais qu’elle essaye de le cacher.

— Ça fait beaucoup, commente-t-elle.

— Oui, beaucoup, confirme Jarek.

— Je ne sais pas… je ne sais pas ce que je devrais ajouter.

Elle se tourne vers Jadzia.

— Pourquoi n’as-tu rien dit ?

— Il cherchait son fils. Et puis il l’a trouvé, pendu à cet arbre. Ça n’a pas été un moment facile, répond Jadzia en haussant les épaules.

— Tu le justifies.

Sylwia est tellement furieuse qu’elle gronde. Elle m’écharperait volontiers.

— Non, non, je ne le justifie pas. Tout simplement, je t’explique pourquoi je n’ai rien dit.

Sylwia veut ajouter quelque chose, mais renonce. Elle secoue la tête.

— Il faut que je digère ça, finit-elle par lâcher. Et je n'ai rien à dire.

— Moi non plus, enchaîne Satan.

— Pareil, dit Michal.

Les autres se taisent. Gus griffonne sa feuille de papier avec une telle force qu'il va finir par percer le carton qu'il utilise comme sous-main. Jarek relâche son souffle.

— C'est une affaire difficile, Marcin. Tu as été frappé par une grande tragédie, la plus grande de toutes. La mort d'un enfant est une chose terrible. Il n'y a pas de mots… J'ai entendu dire dans une série, et ça m'est resté en mémoire, que quand tu perdais ta femme, tu devenais veuf, ou si c'étaient tes parents, tu devenais orphelin. Mais pour la perte d'un enfant, il n'y a pas de mot. C'est vrai que tu as abusé de notre confiance. Tu as fait pire que boire à l'excès ou que venir ici vraiment saoul. Tu nous as trompés pendant toute une année en te moquant de nous, de la thérapie, de l'abstinence, bafouant le sens de ce que nous faisons ici.

— Oui. C'est exactement ce que j'ai fait.

Je suis d'accord avec lui.

Jarek me lance le regard lourd de celui qui en a assez de prendre des décisions et de diriger un tel groupe. Il a vraiment l'air malade, le visage bouffi, les yeux rouge sang. Il préférerait sûrement tout laisser tomber et sortir.

— Il me semble, fait-il après un temps, que nous devrions voter pour savoir si tu peux continuer à faire partie du groupe.

J'acquiesce.

— Je n'affirme pas que tes intentions maintenant seraient impures. Tu dois certainement vouloir te reprendre en main. Fortifier ta colonne vertébrale. Être dans la vérité, comme on dit. Mais je ne sais pas si c'est ici que tu dois le faire. Je te dis tout de suite que je

suis contre, et ma voix ira à ton éviction du centre. Le plus important, pour moi, c'est l'intégrité thérapeutique du groupe. Tu dois le comprendre.

— Ma voix ira aussi contre toi, Marcin, dit Sylwia. Désolée.

Évidemment, je les comprends.

— Je sais que je ne vais plus vous embobiner, fais-je d'une voix douce comme si j'avais quelque chose à demander.

— Justement, dit Jarek. C'est ce que nous voulons, que tu arrêtes de nous embobiner.

Évidemment, il a raison, évidemment, c'est ce qu'ils doivent faire. Encore une gorgée d'eau. Je vais y aller. J'ai encore quelques arbres à planter dans mon jardin. Et une fois que j'aurai fini… je ne sais pas.

Il y a quelques jours, j'ai dit à Marta et Ula que j'enviais Piotr et que j'aurais préféré mourir.

C'est un peu tard pour ça, avait répondu Marta.

Elle a raison.

Il faut vivre. C'est le pire dans tout ça.

Je regarde ces murs sales contre lesquels tant de gens se sont appuyés.

Il faut aller m'appuyer ailleurs. Tant pis. Chaque fois que je suis venu ici, je me suis toujours assis près de la porte. Pour pouvoir m'enfuir à tout moment.

— Tout ce qu'il était nécessaire de dire l'a été, ajoute Jarek. Nous pouvons commencer à voter.

Je ferme les yeux. Je ne veux pas voir qui vote comment. Qu'on me donne simplement le verdict.

Et soudain, une voix profonde, venue d'ailleurs, une voix pleine, une voix que je n'ai sans doute jamais entendue, ou, si je l'ai déjà entendue, que je ne croyais plus pouvoir entendre.

— Excusez-moi, dit Motus faisant se tourner tous les autres vers lui.

— Pawel ?

Jarek est le seul à ne pas s'étonner, comme s'il avait toujours su que Motus finirait par prendre la parole.

Celui-ci rajuste ses lunettes, change de position, écarte largement les jambes, s'appuie des coudes sur ses genoux, se penche en avant, croise les mains. Maigre à l'extrême, osseux, il a l'air d'un grand insecte à l'affût. Il me regarde.

— Il y a des choses que nous ne nous expliquerons jamais, commence-t-il. Nous sommes plus petits que les mystères qui nous entourent.

— C'est tout ? demande Jarek.

— Non, non, ce n'est pas tout. J'ai connu un homme un jour. Je connais peu de gens parce que connaître quelqu'un, c'est une chose sérieuse. Mais disons que je connaissais cet homme. Il s'était installé un hiver sur un terrain qui appartenait à ma mère. Ma mère avait peur de cet homme. Elle m'a demandé de le chasser. Comme vous voyez, je ne suis pas du genre à chasser qui que ce soit. Comment dois-je m'y prendre ? me suis-je demandé. J'y suis allé, c'était le dernier de cette série d'hivers très rudes. Il était allongé sur un de nos tapis, enveloppé de tous les tissus et couvertures qu'il avait pu trouver. Je ne pouvais pas le chasser, je ne pouvais pas le tuer, ce qui serait revenu au même. J'ai expliqué ça à ma mère à qui j'ai dit : toi qui vas à l'église, tu me demandes de tuer un homme ? Comment peux-tu concilier ça ? Il y avait une prise électrique sur le terrain. Je lui ai apporté un réchaud, un vieux que j'ai trouvé à la cave. Ne chauffe pas trop, sans quoi tout va griller, je lui ai demandé. Je lui ai apporté une cuvette, une serviette. J'ai pris de l'eau que j'ai fait chauffer. Il s'est lavé, je lui ai donné de vieilles fringues à moi. De

quoi manger, du café, une soupe dans un thermos. Un bout de pain. Il est resté là un mois. Il m'a dit comment il s'appelait. À part ça, il ne m'a pas dit grand-chose. Il ne savait pas vraiment parler. Moi non plus. Il connaissait des livres, il en avait lu beaucoup. Nous avons parlé de livres. De voyages. Du fait qu'il faut toujours fuir quelque part, n'est-ce pas ? Drôle d'histoire que ces histoires de fuites. Je savais qu'il ne survivrait pas. Il lui arrivait de disparaître, d'aller voler chez les autres, de l'alcool dénaturé, de l'antigel. J'en ai bu une fois avec lui pour faire pareil, voir comment c'était. Le résultat est que j'ai perdu connaissance. Mon alcoolisme, c'est une autre histoire. Une façon de boire éduquée, mesurée, distinguée. Rien de spécial à dire. Lui aussi avait dû être comme ça un jour, mais je ne lui ai jamais demandé qui il était. Cela ne m'intéressait pas. Ce qui m'intéressait était d'avoir de quoi me souvenir de lui. Oui, c'est sans doute ce que je voulais lui donner, le faire entrer en mémoire. Il n'était déjà plus personne, il n'avait pas de nom, pas d'âge. J'écoutais ce qu'il disait. Je le voyais manger, se laver, c'est comme cela que je l'ai vraiment connu. Difficile à expliquer, n'est-ce pas ? C'est un mystère, un grand. Il reste toujours quelque chose d'un homme, même si on lui prend son passé et tout ce qu'il contient. Ma mère m'a posé des questions sur lui, mais elle n'est jamais allée le voir. Elle avait peur. Ce que je comprenais. C'est normal que les gens aient peur des sans-abri, des dévoyés, des exclus. Ils leur rappellent la vérité du monde.

Motus s'interrompt. Personne sans doute n'écoute ce qu'il dit, tous sont frappés par le simple fait qu'il ait ouvert la bouche. Lui-même a l'air étonné.

— Pour faire court, un beau jour, cet homme est mort. Je ne l'ai même pas dit à ma mère. Elle aurait été effrayée. Je lui ai menti, je lui ai dit qu'il avait disparu, qu'il était parti. J'ai appelé la police. Il s'est avéré qu'il avait des papiers dans une doublure de ses vêtements.

Un vieux passeport périmé. J'ai aussi menti à la police, j'ai dit avoir ignoré sa présence sur le terrain. On a découvert en vérifiant son identité qu'il s'agissait d'un homme très riche. Le dernier d'une famille de maraîchers dont le capital avait crû au fil des années. Je ne connais pas les détails de cette histoire, mais il était devenu l'unique propriétaire de terrains valant des millions, et d'immeubles à Varsovie, à Pulawy et à Plock. Il avait quarante-deux ans, ses parents étaient morts vingt ans plus tôt. Il aurait pu faire ce qu'il voulait de sa vie. Il est mort solitaire sur le terrain de ma mère. Toute sa fortune est passée dans les caisses de l'État. Et on peut dire, bien sûr, que cet homme était malade, comme le fils de Marcin. Mais est-ce que cela épuise toutes les questions ? Non. C'est une chose qu'on ne peut comprendre par la raison. Aurais-je pu le sauver ? C'est une autre histoire que je ne peux pas comprendre.

Motus me regarde. Il est calme. Il rajuste les lunettes sur son nez, il souffle. Il me sourit. De cet étrange et vilain sourire dont la seule vue fait pleurer les petits enfants.

— Qu'est-ce que ça veut dire, vraiment, sauver quelqu'un ? demande-t-il.

Je hoche la tête, c'est une bonne question.

— C'est tout ? reprend Jarek.

Un discret « j'hallucine » échappe des lèvres de quelqu'un, de Gus sans doute.

— Voilà, c'était mon feedback. Merci, répond Motus en revenant à son ancienne position, les jambes croisées et les yeux fixés sur le mur.

Il se débranche comme un appareil qui a rempli sa fonction.

— OK, on vote, soupire Jarek.

Il en a déjà assez de tout ça. Il voudrait que les choses reviennent à la normale, mais rien ne peut plus être normal.

— Je vais fermer les yeux. Je ne veux pas voir qui lève la main. Vous me direz simplement le résultat, leur fais-je.

— Pas de problème, répond Sylwia, encore furieuse.

Comme toujours, ils seront contre moi. Tant pis.

Tu n'es pas moins enfant de l'univers que les arbres et les étoiles, tu as le droit d'être ici.

Mon cul, oui.

— On vote. Qui est pour que Marcin ne participe plus aux réunions de notre groupe thérapeutique ? fait la voix de Jarek, vide et fatiguée.

Je ne vois pas qui lève la main ; comme promis, je garde les yeux fermés.

Ça fait drôle de tenir parole.

OceanofPDF.com

Note de l'auteur

Certains aspects de l'intrigue et du monde présenté dans ce livre demandent des explications.

Les habitants de Podkowa Lesna peuvent s'étonner de ce que j'ai placé un abri pour sans domicile fixe dans le manoir Kasyno. Il s'agit là bien sûr d'une *licentia poetica*, tout comme l'affaire liée à la reprivatisation du bâtiment. Je présente mes excuses aux personnes qui auront été choquées. Je sais que l'on peut le percevoir autrement, mais j'ai introduit Podkowa en signe d'immense sympathie pour ce bel endroit. Certaines des informations concernant Podkowa sont véridiques, par exemple, que c'est dans le café Weranda que l'on sert le meilleur gâteau au fromage du monde, et qu'un paon appartenant au curé se promène dans les rues de la ville.

Tous ceux qui ont un jour participé à une thérapie de groupe peuvent avoir des réserves concernant la radicalité manifestée par Jarek, thérapeute de roman. Je sais que tous les thérapeutes ne se conduisent pas de la sorte.

On trouve aussi dans le livre des simplifications et quelques inexactitudes mineures au sujet de l'affaire des reprivatisations, qui s'est déroulée à Varsovie sous la présidence de Hanna Gronkiewicz-Waltz. Je m'en excuse. Elles m'ont été nécessaires pour une meilleure clarté de l'intrigue. Mais on peut considérer comme véridique la relation de ces procédés de gangsters, perpétrés par des escrocs et des

financiers impudents, dans un système de négation de la dignité humaine, et qui ont été la cause de nombreuses tragédies, allant jusqu'à des décès dont personne n'a encore, au moment de la mise sous presse de ce livre, endossé la moindre responsabilité.

OceanofPDF.com

Remerciements

Je remercie Marysia et Mariusz, mes thérapeutes, qui m'ont amené sur la voie de la sobriété. Je ne veux pas penser à ce qu'il en serait aujourd'hui sans vous.

Je remercie tous les compagnons dont j'ai fait la connaissance lors de réunions au centre thérapeutique Olcha, ainsi qu'aux membres du groupe informel L'Arbre. Je vous souhaite la sérénité, mes très chers.

Je remercie Jan Spiewak pour les informations qu'il m'a communiquées concernant les reprivatisations à Varsovie.

Je remercie mon ami Julek Strachota pour avoir bien voulu relire ce roman en cours d'écriture et donné à croire qu'écrire avait un sens.

Je remercie mon agente Monika, mon éditrice Joasia, ainsi qu'Adriana et Olena parce qu'elles me supportent.

OceanofPDF.com

Du même auteur
chez le même éditeur

Éblouis par la nuit

OceanofPDF.com

À propos de cette édition

Cette édition électronique du livre *Feedback* de Jakub Zulczyk a été réalisée le 20 avril 2023 par les Éditions Payot & Rivages.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-7436-5913-4).

Le format ePub a été préparé par PCA, Rezé.

OceanofPDF.com